

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

8201
1
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

CENT-SEIZIÈME ANNÉE

TOME LXIV



LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

PARIS

CHEZ H. LE SOUDIER, 174 et 176, Boulevard Saint-Germain.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand

LEIPZIG

A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & Co, 9 East, 16th Street.

1911

Tous droits réservés.

121877
1114



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ROMAIN ROLLAND

I

Il peut y avoir, dans la littérature française d'aujourd'hui, des talents plus adroits et plus raffinés. Je ne vois pas de seconde personnalité de la valeur de Romain Rolland. Cet écrivain a un mérite qui prime tous les autres : celui d'être sincère et vrai jusqu'au fond. « Où vous cherchiez un écrivain, comme dit Pascal, vous trouvez un homme. » C'est la plus belle des trouvailles et l'une des plus rares qui se puissent faire. Mais pour trouver un homme, dans la République des lettres, il faut allumer la lanterne de Diogène. On ne le découvrirait pas aisément dans la cohue de ce que M. Romain Rolland lui-même a appelé « la Foire sur la place », foire aux vanités où les réputations sont tarifées et se paient à beaux deniers comptants. La littérature en vogue prend de plus en plus le caractère d'une industrie qu'il faut classer dans la catégorie des industries insalubres. Tout est faussé par un mercantilisme éhonté. Les écrivains qui cherchent le succès immédiat n'ont plus pour but unique de s'exprimer eux-mêmes, de donner à leurs rêves une forme faite pour la durée, ils sont de bons commerçants qui suivent la mode du jour et s'enquière-

rent des goûts de la clientèle pour lui fournir l'article qu'elle demande. De vulgaires histrions sont sacrés génies aux sons d'une réclame organisée par eux-mêmes ou par leurs barnums. De rares écrivains — Suarès, pour ne citer qu'un nom, — restent dans l'ombre, ignorés du grand public.

Par la bouche d'un de ses héros, Olivier, M. Romain Rolland nous a dit dans quelle atmosphère déprimante étouffait, à la fin du siècle dernier, la jeunesse idéaliste française, éprise de loyauté intellectuelle et de propreté morale¹. Il s'est exprimé plus directement encore sur ce sujet dans la préface de la *Foire sur la place* :

« Combien nous avons souffert ! Et tant d'autres avec nous quand nous voyions s'amasser, chaque jour, autour de nous, une atmosphère plus lourde, un art corrompu, une politique immorale et cynique, une pensée veule, s'abandonnant au souffle du néant avec un rire satisfait.... Nous étions là, nous serrant l'un contre l'autre, angoissés, respirant à peine.... Ah ! nous avons passé de dures années ensemble. Ils ne se doutent pas, nos maîtres, des affres où notre jeunesse s'est débattue sous leur ombre !... »

La « prostitution intellectuelle » tenait le haut du pavé. Dans le tumulte de la foire il semblait que toute parole de vérité dût être couverte par les coups de grosse caisse et les glapissements des pitres. C'est alors, qu'avec les ressources les plus modestes, un ami de M. Romain Rolland, comme lui ancien élève de l'Ecole normale, M. Charles Péguy², fonda les *Cahiers de la quinzaine*,

¹ *La foire sur la place*. Edition des *Cahiers*, p. XXV.

² M. Charles Péguy est, lui aussi, un écrivain d'une puissante originalité. Il était depuis longtemps connu et apprécié à sa valeur dans les milieux lettrés. L'Académie française vient de révéler son nom au grand public, en lui accordant, sur la proposition de Maurice Barrès, un prix important.

non pas une revue, mais une publication périodique de petits volumes, contenant chacun une œuvre complète ou un fragment d'une œuvre importante. Tout étant vicié par la réclame, M. Péguy résolut de s'en passer complètement. Jamais il n'a voulu démordre de ce principe. Il l'applique avec une logique invraisemblable. Pas une annonce, rien. Loin du tumulte des boulevards, il s'est retiré, comme un ermite, dans une petite boutique obscure de la vieille rue de la Sorbonne. C'était une gageure. M. Péguy l'a gagnée. Les *Cahiers de la quinzaine* existent depuis plus de douze ans. La liste serait trop longue des jeunes talents qu'ils ont révélés : la plupart de ceux qui montent aujourd'hui, presque tous ceux qu'a couronnés plus tard l'Académie Goncourt, avant tout Romain Rolland lui-même, qui, en première édition, a donné aux *Cahiers* toutes ses œuvres : ses drames populaires d'abord, puis ses biographies de héros, enfin son œuvre maîtresse, *Jean-Christophe*.

Non seulement cet original de Jean-Christophe prétendait faire son chemin en se passant des « marchands de gloire », mais il les provoquait, il révélait leurs tripotages malpropres, il clouait au pilori les puissants du jour, ceux de la politique, de la littérature, de l'art, de la presse, très reconnaissables parfois, et pris sur le vif. Leur réponse fut le silence. Au moment où j'écris ces lignes, je ne crois pas que dans la grande presse de France aucune étude sérieuse ait encore été consacrée à M. Romain Rolland et à ce *Jean-Christophe* qui, plus tard, j'en ai la persuasion, sera considéré comme une des œuvres marquantes de notre époque¹. La conspiration

¹ Un recueil de morceaux choisis de M. Romain Rolland, précédé d'une étude biographique excellente et très bien documentée, a été publié à Nevers dans les *Cahiers nivernais et du Centre*, un périodique

du silence n'a pas empêché *Jean-Christophe* de se frayer sa voie, lentement mais sûrement. A mesure qu'il avançait dans sa grande œuvre M. Romain Rolland s'est senti entouré d'un cercle de sympathies de plus en plus large. En dehors du groupe fidèle des abonnés français des *Cahiers*, c'est en Angleterre et c'est dans la Suisse romande qu'il a trouvé ses premiers et ses plus chauds admirateurs. Il a eu ce sentiment vivifiant d'être entouré d'une famille spirituelle à laquelle il donne beaucoup, du meilleur de son être et de sa pensée, et dont il reçoit en échange des dons semblables. Souvent il me l'a dit, ce sont ces amis inconnus, répandus un peu partout dans le monde, qui lui ont donné le courage de poursuivre une entreprise dont le succès paraissait impossible. Songez donc, un roman en douze volumes, alors que les lecteurs français ont peine à supporter deux volumes ! Et ces douze volumes paraissant d'abord aux *Cahiers de la quinzaine*, par petites tranches, à longs intervalles, et dans des conditions invraisemblables, au dire de ceux qui connaissent le métier de la librairie !

En dépit de tout, *Jean-Christophe* a triomphé, avant même son achèvement. Il ne cesse de monter en pleine lumière. On le traduit dans toutes les langues. De l'étranger il revient en France. A Paris les éditions se multiplient.¹ On l'écoute, on compte avec lui. C'est une force qui se déploie pour le bien et pour la vérité. Et les « marchands de gloire » rentrent dans l'ombre. Demain,

analogue aux *Cahiers de la quinzaine*. A signaler encore un remarquable essai publié par un jeune critique indépendant et sagace, M. Lucien Maury, dans son livre récent, *Figures littéraires* (Paris, Perrin). Cet essai avait paru, sauf erreur, dans la *Revue bleue*.

¹ Sans compter l'édition primitive des *Cahiers de la quinzaine*, l'*Aube* en est à sa 23^{me} édition, à la librairie Ollendorff.

ils seront bien forcés de suivre le mouvement de l'opinion. « Ils ne sont pas si forts qu'on le croyait », m'écrivait M. Romain Rolland. Son mérite, c'est de l'avoir si bien montré : magnifique victoire de l'esprit pur. La pierre de David plantée dans le crâne de Goliath.

II

Dans sa grande œuvre, *Jean-Christophe*, Romain Rolland a mis beaucoup de lui-même. On peut même dire qu'il s'y est mis tout entier avec ses idées, ses rêves, ses expériences de la vie. Il serait possible, sans doute, d'y trouver çà et là des éléments autobiographiques. Mais dans cette recherche, il faudrait user de prudence, car tout est transposé. Deux personnages, Jean-Christophe et Olivier, semblent le représenter plus ou moins. Et ils sont aussi différents que possible l'un de l'autre. Ils se complètent par leurs contrastes. Le génial Jean-Christophe est un intuitif doué d'une vitalité puissante. Comme un grand enfant joyeux il va droit devant lui, brisant les obstacles qu'il ne voit même pas. Il crée et ne raisonne pas. L'intellectuel Olivier, au contraire, produit d'une vieille civilisation raffinée, est un esprit réfléchi et ultra-critique. La pensée paralyse en lui la force active. Il nous paraît que Jean-Christophe serait l'idéal de vie de Romain Rolland, incarné dans un être créé par lui, de toutes pièces, à l'image de ses rêves. Dans Olivier, il y aurait une plus large part de sa personnalité réelle.

L'épisode d'*Antoinette*, ce petit chef-d'œuvre d'émotion discrète et vraie, où nous est racontée l'enfance d'Olivier et de sa sœur, est sans doute assez près de la réalité. Romain Rolland nous y décrit une ville de pro-

vince abritant des existences qui durent dans des cadres identiques, « vieille petite ville endormie qui mire son visage ennuyé dans l'eau trouble d'un canal endormi.... Sans monuments, sans souvenirs.... Rien n'est fait pour attirer, tout est fait pour retenir. » Cette bourgade quelconque à laquelle on s'attache de toutes les fibres de son être est Clamecy, où Romain Rolland est né le 29 janvier 1866, mais non pas reproduite avec une exactitude photographique. Clamecy a des souvenirs et des monuments. Au lieu d'accentuer le caractère de sa ville natale, Romain Rolland l'a atténué pour mieux rendre la couleur uniformément grise de la vie provinciale. Et Antoinette ? me demanderont sans doute tous mes lecteurs. Antoinette, cette exquise personnification de la jeune fille française, fine et forte, intelligente sans pédanterie et vaillante sans pose, capable du plus clair bon sens pratique et du plus héroïque dévouement ? Antoinette n'est pas morte. Elle veille encore sur Olivier. Et Olivier a le privilège d'avoir sa mère encore, pour laquelle il a un culte.

Romain Rolland fit ses premières études au collège de sa ville natale. Tout enfant il eut un goût passionné pour la musique et sa mère lui donna ses premières leçons. Il eût voulu suivre la carrière musicale. Son père, notaire très considéré dans toute la région, le destinait à l'Ecole polytechnique. On prit un moyen terme et on se décida pour l'Ecole normale où, après un travail acharné, il fut reçu en 1886 dans la section d'histoire et de géographie. Son maître préféré, M. Gabriel Monod, lui inculqua, avec une bonne méthode de travail, le goût de la précision scientifique. Avec quelques-uns de ses condisciples, il lisait avec passion Tolstoï qu'Eugène-Melchior de Vogüé venait de révéler à la France.

« Nous étions, nous a-t-il dit¹, mes camarades et moi, bien différents les uns des autres. Dans notre petit groupe où se trouvaient réunis des esprits réalistes et ironiques comme le philosophe Georges Dumas, des poètes tout brûlants de l'amour de la Renaissance italienne comme Suarès, des fidèles de la tradition classique, des Stendhaliens et des Wagnériens, des athées et des mystiques, il s'élevait bien des désaccords ; mais, pendant quelques mois l'amour de Tolstoï nous réunit presque tous. Chacun l'aimait sans doute pour des raisons différentes : car chacun s'y retrouvait soi-même ; et pour tous c'était une porte qui s'ouvrait sur l'immense univers, une révélation de la vie. »

L'influence de Tolstoï a été grande sur Romain Rolland, sur ses idées morales et esthétiques, sur toute sa conception de la vie. Il vient de consacrer au grand écrivain russe une étude fouillée, profonde et vraie jusqu'au fond, qui contraste heureusement avec les jugements si superficiels que d'autres en France ont portés sur l'auteur de la *Sonate à Kreutzer*.

Ayant pris, en 1889, son agrégation d'histoire, Romain Rolland fut admis à l'Ecole française de Rome. En arrivant à Rome il ressentit le coup de foudre et fut conquis pour jamais par la ville éternelle. Il y retourne chaque fois qu'il en a le loisir. C'est là qu'il se sent l'esprit le plus libre. M. Gabriel Monod l'avait recommandé à Malwida von Meysenbug, cette femme remarquable qui avait été liée d'abord avec les révolutionnaires de 48, Kosuth, Mazzini, Louis Blanc, Herzen, puis avec quelques-uns des plus hauts esprits du siècle, tels que Wagner, Liszt, Ibsen ou Nietzsche. Une intimité charmante s'établit entre cette octogénaire, dont la foi idéaliste n'avait pas été brisée par une vie difficile, et le jeune Français qui passait de longues soirées auprès d'elle, lui jouant du

¹ *Vie de Tolstoï*. Hachette & C^{ie}, p. 2.

Beethoven ou du Wagner. « Ses dons musicaux, a-t-elle dit dans le *Soir de ma vie* ¹, ne furent pas seuls à m'attirer vers ce jeune ami.... Sur tous les autres terrains de la vie intellectuelle, il me semblait être dans son élément, aspirant toujours à un plus complet développement de lui-même. Près de lui, je trouvais un continuel stimulant qui réveillait en moi la jeunesse de la pensée et un intérêt intense pour tout ce qui est beau et poétique. » Il est difficile de déterminer exactement l'influence que Malwida de Meysenbug put avoir sur Romain Rolland. Quand on lit les livres écrits par cette femme qui a mérité d'éveiller de telles amitiés, on est surpris de leur lyrisme déclamatoire, de leur insignifiance et du peu qu'ils nous apprennent sur les grands hommes qu'elle a connus de près. Ce qu'elle avait en elle de meilleur devait, sans doute, se communiquer dans l'intimité de sa conversation. C'était une personnalité religieuse, mais affranchie de tout dogme positif. Gabriel Monod nous a dit qu'elle professait un « monisme idéaliste. » Elle avait foi dans l'Esprit un et éternel, seule réalité vivante, dont le monde sensible n'est qu'une manifestation. Il semble bien que Romain Rolland, nature foncièrement religieuse également, professe un credo analogue. Mais il s'attache peu aux idées abstraites, étant plus artiste que théoricien. C'est chez les grands musiciens qu'il trouve le mieux la réponse à ses aspirations profondes. Il était alors, comme presque tous ceux de sa génération, fervent de Wagner. Après ce premier séjour à Rome il retrouva M^{lle} de Meysenbug à Bayreuth. Liée avec Wagner, elle avait été une des premières fidèles du temple qu'il venait d'élever à l'art nouveau. Elle était heureuse d'y introduire son

¹ Malwida de Meysenbug, *Le soir de ma vie*, suite des *Mémoires d'une idéaliste*. Paris, Fischbacher, 1908.

jeune ami. « Romain Rolland, nous dit-elle, voulait clore ainsi ses belles années de jeunesse passées en Italie et recevoir ces impressions sublimes, en quelque sorte comme une bénédiction, au seuil de l'âge viril, pour ses travaux projetés, ses luttes et ses déceptions presque certaines. »

Romain Rolland rêvait alors d'une réforme du théâtre français. C'était le but essentiel qu'il avait assigné alors à sa vie. Son maître était Shakespeare, pour lequel il a toujours eu un culte. Il eût ambitionné de le prendre pour modèle. « Malgré Tolstoï, Wagner, etc..., écrivait-il à un ami¹, Shakespeare est de tous les artistes celui que j'ai constamment préféré, depuis l'enfance. Et si le Shakespeare des drames historiques n'est pas le seul que j'aime, du moins il est celui qui a eu l'influence la plus directe sur moi, en m'ouvrant le premier les horizons de ce monde artistique nouveau et en m'en offrant des modèles incomparables. » A Rome, Romain Rolland avait déjà écrit une série de pièces, telles qu'*Orsino* ou le *Siège de Mantoue*, en prenant de préférence ses sujets dans la Renaissance italienne qu'il étudiait alors passionnément.

De 1892 à 1893 il fit un nouveau séjour en Italie pour préparer une thèse sur *Les origines du théâtre lyrique moderne (Histoire de l'opéra en Europe avant Lulli et Scarlatti)*. Après avoir soutenu cette thèse en Sorbonne, en 1895, il passa à Paris quelques années difficiles, donnant des leçons particulières et faisant les dures et salutaires expériences par lesquelles, dans *Jean-Christophe*, il fait passer Olivier. Pourtant, s'étant spécialisé dans l'histoire de la musique, il finit par se faire une place dans l'enseignement officiel, à l'Ecole normale d'abord,

¹ *Romain Rolland*. Introduction, par Jean Bonnerot, p. 19.

puis à la Sorbonne, où depuis 1903 il donne un cours très suivi et rendu vivant par les exécutions au piano qu'il fait lui-même des œuvres dont il parle. De cet enseignement il a tiré la matière de plusieurs ouvrages, en particulier son beau livre sur *Hændel*, qui vient de paraître. En même temps il s'est fait une place de premier rang dans la critique musicale. Et les articles qu'il a publiés, sur ce sujet, dans divers périodiques ont été réunis depuis en deux volumes : *Musiciens d'autrefois* et *Musiciens d'aujourd'hui*.

Nous ne pouvons que signaler brièvement ce côté important de l'activité de Romain Rolland. Après avoir lu les pages où Jean-Christophe, dans sa période de révolte, détruit avant de reconstruire et porte des jugements si sévères sur la musique allemande et française, il ne faut pourtant pas négliger ces deux volumes. On y voit combien M. Romain Rolland est loin d'être un pur négatif et avec quelle joie il sait aimer et admirer ce qui, en tout pays et à toute époque, est digne d'amour et d'admiration. Sa liberté d'esprit est entière. Il n'est inféodé à aucune coterie. Il n'a aucun parti pris. Des vieux maîtres italiens à Beethoven, de Wagner à Gustave Mahler, de Berlioz à Debussy il reconnaît l'art vivant partout où il le rencontre. Ses prédilections semblent bien aller aux grands classiques, sains, clairs et bienfaisants. Mais il a montré aussi combien riche a été l'éclosion de la musique française moderne à partir de 1870. Et nul n'a mieux parlé de Richard Strauss, qu'il considère comme le plus grand des musiciens contemporains, ou du génial et malheureux Hugo Wolf.

Cependant Romain Rolland ne perdait pas de vue ses projets de réforme dramatique. Après avoir fait représenter en 1898 au théâtre de l'Oeuvre un drame intitulé *Àert*,

il donna successivement une série de pièces dédiées au peuple de Paris et destinées, dans sa pensée, à être, sur la scène, une épopée de la Révolution française : *Le 14 juillet*, *Danton* et *Les loups*, réunis aujourd'hui en volume¹. Dans la première de ses pièces, l'auteur semble avoir utilisé des traditions de famille. Un arrière-grand-père dans la ligne paternelle, nommé Bonniard, d'origine franc-comtoise, fut un ardent révolutionnaire et un « apôtre de la liberté » dans la Nièvre. C'était une personnalité originale. Il avait la manie d'écrire et il a laissé un copieux journal, en grande partie détruit, mais dont quelques fragments subsistent, entre autres un récit de la prise de la Bastille et du retour du peuple victorieux.

Pour préciser ses idées sur la réforme théâtrale, Romain Rolland écrivit en 1903 un livre, le *Théâtre du peuple*, se terminant par un manifeste qu'il avait lancé avec quelques amis : « L'art, y était-il dit, est en proie à l'égoïsme et à l'anarchie. Un petit nombre d'hommes en ont fait leur privilège et en tiennent le peuple écarté.... Il faut enfin donner une voix aux peuples et fonder le théâtre de tous où l'effort de tous travaille à la joie de tous.... Nous appelons à nous tous ceux qui se font de l'art un idéal humain et de la vie un idéal fraternel. » Tout ce manifeste respire un vif enthousiasme juvénile². Jusqu'à présent les espérances qu'il exprimait n'ont pas été réalisées. Fort intéressantes à la lecture, les pièces de Romain Rolland n'ont été données à la scène qu'avec un demi-succès, en quelques représentations égrenées.

¹ *Théâtre de la Révolution*. Paris, Hachette.

² On y trouve l'écho des idées de Tolstoï sur l'art (conf. Romain Rolland, *Vie de Tolstoï*, pages 122 et suiv.) Tolstoï a parfois poussé ses idées à l'absurde. Nul mieux que M. Romain Rolland n'a su montrer ce qu'elles ont de bon et de sain.

A Paris, le théâtre du peuple n'est pas fondé. Cependant les idées généreuses de Romain Rolland n'ont pas été perdues et rien ne dit qu'elles n'aient pas pour elles l'avenir. Les semences jetées au vent germent déjà çà et là dans le monde, en particulier à Mézières. Romain Rolland s'est vivement intéressé au Théâtre du Jorat, dont le fondateur, M. Morax, est son ami et son disciple. Tout cela est un modeste commencement. Ce n'est pas en un jour que l'on peut transformer l'art théâtral en supprimant tout ce qu'il a de factice et de malsain.

Sans se laisser décourager par le demi-insuccès de ses projets de théâtre, Romain Rolland a repris sa croisade idéaliste sur un autre terrain en écrivant une série de courtes biographies de grands hommes destinées à propager l'exemple des héros au sens où Carlyle entend ce mot : *Beethoven, Michel-Ange, François Millet, Tolstoï, Hændel*, — en attendant un *Vauban*. Enfin, le 2 février 1904, les *Cahiers de la quinzaine* donnèrent dans leur cinquième série l'*Aube*, premier fascicule de *Jean-Christophe*. La publication de cette grande œuvre s'est dès lors poursuivie régulièrement jusqu'au printemps de 1910. Ayant pris un congé à la Sorbonne, Romain Rolland voulait passer l'hiver dernier à Rome, pour y achever les derniers volumes dont d'importants fragments sont déjà écrits depuis longtemps. Un accident identique à celui qui a été fatal à Currie mit sa vie en danger. Au moment où il fut terrassé par une automobile en traversant les Champs-Élysées, il se jugea perdu. Sa première pensée fut : « Et *Jean-Christophe*, je ne pourrai pas le terminer ! » Le 17 mars 1908 Romain Rolland avait écrit pour la *Foire sur la place* une curieuse préface, intitulée : *Dialogue de l'auteur avec son ombre*. L'ombre, c'est Jean-Christophe qui se prépare au combat :

— *Moi*: Mais quand viendra la paix?

— *Christophe*: Quand tu l'auras gagnée. Bientôt... Bientôt...
Regarde déjà passer au-dessus de notre tête l'hirondelle du printemps.

— *Moi* (chantant):

La bel'aronde messagère de la gaye saison
Est venue, je l'ay vue.

— *Chr.*: Ne rêve point, donne-moi la main, viens.

— *Moi*: Il faut bien que je te suive, mon ombre.

— *Chr.*: Lequel de nous deux est l'ombre de l'autre?

— *Moi*: Comme tu as grandi! Je ne te reconnais plus.

— *Chr.*: C'est le soleil qui descend.

— *Moi*: Je t'aimais mieux enfant,

— *Chr.*: Allons! nous n'avons plus que quelques heures de jour.

Il semble que Romain Rolland ait alors reçu un avertissement de son ombre Jean-Christophe. Et la faux de la mort a effleuré cette précieuse vie. Mais, Dieu merci, au moment même de la trancher elle s'est détournée. A peu près rétabli, Romain Rolland passe la belle saison en Suisse, dans une retraite qu'il affectionne. Il travaille aux derniers volumes de la *Fin du voyage*. Les *Cahiers* nous les donneront sans doute cet hiver et nous pourrons alors considérer dans son ensemble l'épopée moderne de *Jean-Christophe*. En attendant il nous a paru que le moment était propice pour parler non de l'œuvre, mais de l'auteur, en cherchant à définir une personnalité célèbre déjà, mais peu connue, quoiqu'elle tienne une grande place dans cette élite baptisée par Guglielmo Ferrero : « La jeune Europe. »

III

M. Romain Rolland est donc d'origine bourguignonne. Il y a Bourguignon et Bourguignon : le Bourguignon mystique et le Bourguignon salé, Lamartine et Piron. Inutile de dire que l'auteur de *Jean-Christophe* n'appartient pas à la seconde catégorie. Il tient plutôt de l'ascète, non par sa pensée qui est très libre, mais par sa vie. Avec ses yeux gris-bleu, l'ovale allongé de sa figure, sa moustache blonde, son abord réservé et distant, sa sobriété de gestes et de paroles, il fait songer à un homme du nord. La ville de Clamecy a été nommée la « Bruges morvandelle. » S'avancant dans les riches plaines bourguignonnes, comme un promontoire rocheux, le Morvan fut le cœur de l'ancienne Gaule, et c'est en France, après la Bretagne, un des points où la race celtique s'est le mieux conservée, race de poètes et d'apôtres qui a toujours eu le culte de l'esprit.

Nous ne voudrions pas attacher trop d'importance à ces considérations ethnographiques toujours sujettes à caution. Et nous savons que Romain Rolland en fait bon marché. Mais il est bien certain que, malgré le profond amour qu'il a pour sa patrie française, il a une manière de penser et de sentir différente de celle de la majorité de ses compatriotes. En tout cas c'est l'homme du monde le plus affranchi de ce pli héréditaire commun aux représentants des deux Frances hostiles, de la rouge et de la noire, et que nous avons cru pouvoir appeler la « mentalité romaine. » Il n'est pas l'homme des extériorités, des institutions et des dogmes, mais bien plutôt un intuitif ayant un sens profond de la vie de l'âme et de ses mys-

tères, de ceux que la musique évoque, sans les traduire avec précision.

Un psycho-physiologiste le classerait dans la catégorie des *auditifs*, non dans celle des *visuels*. Sa sensibilité est musicale. Il est des écrivains tels que Théophile Gautier, Flaubert ou Maupassant, chez lesquels le sens plastique domine. Leur art évoque, avec précision, les aspects extérieurs et immédiats des choses. Chez d'autres la vision est au second degré. Les apparences du monde extérieur ou les rencontres de la vie, transformées au creuset de la mémoire, éveillent en eux des résonances lointaines. Ils prêtent l'oreille à des voix intérieures. S'ils se souviennent d'un paysage, ce n'est pas le contour net de ses lignes qui s'inscrira dans leur mémoire, mais bien plutôt l'émotion exaltante qu'ils auront éprouvée en le contemplant. C'est pour eux, et pour eux seuls, qu'est vraie la définition d'Amiel : « un paysage est un état d'âme. » Pour d'autres un paysage est un état d'atmosphère. « Mon état d'esprit, a dit Romain Rolland dans une lettre privée ¹, est toujours celui d'un musicien et non d'un peintre. » Et il ajouté ce renseignement précieux qui nous aide à apprécier son œuvre tout entière : « Je conçois d'abord comme une nébuleuse l'impression musicale de l'ensemble de l'œuvre, puis les motifs principaux et surtout les rythmes, non pas tant de la phrase isolée que de la suite des volumes dans l'ensemble, des chapitres dans le volume et des alinéas dans le chapitre. Je me rends très bien compte que c'est là une loi instinctive. Elle commande tout ce que j'écris.... » De même que les grands musiciens classiques, ses maîtres, Beethoven en particulier, Romain Rolland est avant tout un

¹ Citée par M. Bonnerot. Ouvrage cité, page 16.

constructeur, l'opposé des impressionnistes qui s'en vont zigzaguant au hasard de leurs sensations momentanées, comme des phalènes attirées par la lumière d'une lampe.

La sensibilité musicale n'est pas confinée dans les limites de la musique proprement dite. Elle ne se laisse pas enclorre dans une portée de cinq lignes. Elle embrasse l'univers entier et tout l'infini de la pensée humaine : « Tout est musique pour un cœur de musicien, nous a dit Romain Rolland. Tout vibre et se meut et s'agite et palpite, les jours d'été ensoleillés, les nuits où le vent siffle, la lumière qui coule, le scintillement des astres, les orages, les chants d'oiseaux, les bourdonnements d'insectes, les frémissements des arbres, les bruits familiers du foyer, de la porte qui grince, du sang qui gonfle les artères dans le silence de la nuit. Tout ce qui est, est musique. Il ne s'agit que de l'entendre. » Romain Rolland est un de ces hommes pour lesquels tout ce qui est est musique. Ce n'est pas pour rien que le héros de son œuvre principale est un génie musical.

Ce mode de sensibilité, infiniment plus rare chez les Latins que chez les Germains ou les Celtes, suffirait à lui donner une place à part dans les lettres françaises. Avec bien des nuances à distinguer, je lui vois pourtant un proche parent, Maurice de Guérin. La sensibilité musicale incline à une communion panthéiste avec l'âme de la nature. C'est la pente constante du sentiment religieux très grave et profond de Romain Rolland. Je le crois bien capable, comme Maurice de Guérin, de se lier d'amitié particulière avec certains arbres préférés. Il enlancerait dans ses bras le tronc flexible d'un lilas poussé à l'ombre des murs d'un jardin de Paris et le presserait contre lui en chantant une chanson de son enfance, que cela ne m'éton-

nerait nullement. Qu'on ne le prenne pourtant pas pour un bucolique. En étudiant *Jean-Christophe* nous découvririons d'autres faces de sa riche et complexe personnalité. Ses curiosités sont universelles. Il se tient sans cesse au courant du mouvement de la pensée européenne. Romain Rolland n'est pas un nébuleux idéaliste. Il a un sens robuste de la réalité. Il voit la vie, et il connaît les hommes. Par là il est bien de son pays.

Au cœur de Paris il a trouvé moyen de vivre en contact avec la nature et de suivre, de sa fenêtre, le cours changeant des saisons. Sur un boulevard bruyant, il habite une maison locative à la façade banale, celle-là même où il a logé Olivier et Jean-Christophe ¹ :

« Ils avaient trouvé dans le quartier Montparnasse, près de la place Denfert, au cinquième d'une vieille maison, un logement de trois pièces et une cuisine, fort petites, qui donnaient sur un jardin minuscule, enclos entre quatre grands murs. De l'étage où ils étaient, la vue s'étendait, par-dessus le mur d'en face, moins élevé que les autres, sur un de ces grands jardins de couvent, comme il y en a encore tant à Paris, qui se cachent ignorés. On ne voyait personne dans les allées désertes. Les vieux arbres, plus hauts et plus touffus que ceux du Luxembourg, frissonnaient au soleil ; des bandes d'oiseaux chantaient : dès l'aube c'étaient les flûtes des merles, et puis le choral tumultueux et rythmé des moineaux ; et le soir en été, les cris déli-rants des martinets, qui fendaient l'air lumineux et patinaient dans le ciel. Et la nuit, sous la lune, telles que les bulles d'air qui montent à la surface d'un étang, les notes perlées des crapauds. On eût oublié que Paris était là, si la vieille maison n'eût constamment tremblé du grondement des lourdes voitures

¹ *Dans la maison*, page 35. Cette maison prend une portée symbolique et donne son titre au livre. C'est elle qui révèle à Jean-Christophe la vie véritable du peuple français.

lointaines, comme si la terre avait été remuée par un frisson de fièvre. »

Cette page si poétique est la description exacte de ce que Romain Rolland voit et entend de sa fenêtre. Son cabinet de travail où tant de belles œuvres ont été écrites est une modeste chambre d'étudiant. Il en défend jalousement l'accès aux indiscrets, aux snobs et aux snobinettes teintés de littérature, cette plaie d'Egypte redoutée de tous les écrivains. Il est de ceux qui ont la tenace volonté de se réserver pour leurs tâches essentielles en déblayant leur chemin de la broussaille des petites obligations secondaires et de tout ce qu'on est convenu d'appeler les « devoirs mondains. » Quel contraste entre cette vie simple, recueillie et si digne, et le faste des écrivains en vogue qui, presque tous, vendent leur pensée ou s'endettent pour mener un train de millionnaires ! Relations utiles, démarches opportunes, complaisances, compromissions, camaraderie avec des hommes tarés que l'on ménage parce qu'ils sont puissants, Romain Rolland a, de parti pris, élagué tout ce côté, réputé essentiel, de la vie littéraire. Il tient à distance les histrions de la Foire sur la place afin d'avoir le droit de leur dire leur fait, on sait avec quelle verdeur. Il est l'anachorète qui vit dans sa cellule et en sort parfois pour parler haut aux rois du jour. Il est l'homme libre, absolument, et c'est ce qu'il y a de plus enviable au monde.

Mais il n'est pas l'égoïste solitaire. Il a la plus délicate, la plus affectueuse sensibilité. A ses amis sa porte est toujours ouverte, et il en a de fidèles non seulement à Paris, mais un peu partout en Europe. Ce fut un chagrin pour lui de contrister quelques-uns de ses amis alle-

mands par des critiques sur leur pays¹, justes pourtant et nullement malveillantes. Car nul n'est plus affranchi de tout parti pris chauvin. Ses critiques sur la France elle-même sont autrement âpres et violentes. Et combien de Français qu'il aime et estime n'ont-elles pas blessés au vif ! C'est un douloureux conflit que celui de l'amour et de la vérité. Romain Rolland vient de nous le dire, à propos de Tolstoï, en une page qui a l'accent ému d'une confession personnelle² :

« Et comment fera celui qui a reçu du sort le don superbe et fatal de voir la vérité, et de ne pouvoir pas ne pas la voir ? Qui dira ce que Tolstoï a souffert du continuel désaccord de ses dernières années, entre ses yeux impitoyables qui voyaient l'horreur de la réalité, et son cœur passionné qui continuait d'attendre et d'affirmer l'amour ?

» Nous avons tous connu ces tragiques débats. Que de fois nous nous sommes trouvés dans l'alternative de ne pas voir ou de haïr ! Et que de fois un artiste, — un artiste digne de ce nom, un écrivain qui connaît le pouvoir splendide et redoutable de la parole écrite, — se sent-il oppressé d'angoisse, au moment d'écrire telle ou telle vérité ! Cette vérité saine et virile, nécessaire au milieu des mensonges modernes, des mensonges de la civilisation, cette vérité vitale, semble-t-il, comme l'air qu'on respire.... Et puis on s'aperçoit que cet air, tant de poumons ne peuvent le supporter, tant d'êtres affaiblis par la civilisation, ou faibles simplement par la bonté de leur cœur !.... La société se trouve sans cesse en face de ce dilemme : la vérité ou l'amour. Elle le résout, d'ordinaire, en sacrifiant à la fois la vérité et l'amour. »

Comme Tolstoï, Romain Rolland voudrait ne sacrifier ni l'une ni l'autre de ces deux fois. Que la vérité s'ins-

¹ Voir les premiers volumes de *Jean-Christophe*, en particulier la *Révolte*. — ² *Vie de Tolstoï*, page 20.

pire donc de l'amour, que, même implacable, elle soit bienfaisante comme le scalpel du chirurgien qui ne blesse que pour guérir. Et n'est-ce pas cette vérité pleine d'amour que l'auteur de *Jean-Christophe* ne cesse de dire à son pays ? En face de la horde cosmopolite qui de plus en plus conquiert Paris, il est un champion de la vraie France.

Pour aucune raison au monde il ne reculera devant le devoir de dire ce qu'il croit être juste. Par la probité de la pensée il est de la grande lignée française, de celle de Port-Royal. On le sent jusque dans son style. Du style, il semble qu'il s'applique à n'en pas avoir, au sens, du moins, où on l'entend aujourd'hui. Obsédé par l'art factice des ciseleurs de bijoux clinquants, il ne veut à sa phrase aucun vain ornement. Il la laisse courir toute nue, sortant de son puits. Elle nous plaît ainsi. Tout ce qu'il écrit a, comme le voulait Vigny, ce ton de sincérité ingénue qu'on reconnaît avec émotion dans la parole des enfants. De son *Jean-Christophe*, il dit lui-même : « Il ne concevait pas qu'on écrivît pour écrire, qu'on parlât pour parler. Il ne disait pas des mots. Il disait ou voulait dire des choses. »

Ei dice cose, voi dite parole.

On peut lui appliquer à lui-même cette parole de Dante, et cela seul suffirait à lui assurer une originalité dans la littérature française d'aujourd'hui. Car la République des lettres est encombrée d'hommes de talent, de trop de talent, qui écrivent pour écrire et qui parlent pour parler. Ils écrivent tout ce que le public réclame, un livre par an, dans la formule du jour. C'est tout à fait dégoûtant. Toutes ces vaines paroles, qui flottent

dans l'air, forment un brouillard opaque et puant qui voile les splendeurs de la vie vraie. M. Romain Rolland est un de ces rares qui ont la force de dissiper ce brouillard par une puissante projection de lumière crue.

Par là-même il rallie bien des âmes errantes un peu partout dans le monde. Il est devenu un centre de ralliement pour un grand nombre de ces hommes de bonne volonté qui cherchent à tâtons la vérité dans des chemins obscurs sans arriver même à joindre leurs mains. Sur la partie la plus saine de la jeunesse française son influence ne cesse de grandir. Nous en avons eu des témoignages bien significatifs. Il suit de près les travaux des jeunes de province qui fondent de petites revues pour lutter contre le mercantilisme littéraire. Sa joie c'est de découvrir des débutants, de les encourager, de les faire connaître, tel c' Dupin, ancien employé de chemin de fer qui, sans ressources et sans aide, a étudié l'harmonie et est devenu un des compositeurs les plus originaux de l'heure actuelle.

De tous les écrivains français d'aujourd'hui, Romain Rolland est, autant que j'en puis juger, celui qui a le plus d'action sur les lecteurs cultivés de la Suisse romande, Pas un mot de lui n'est perdu pour nous. La langue simple et directe qu'il parle est celle que nous entendons le mieux. Auprès de lui nous nous sentons toujours en sécurité, même lorsque nous ne sommes pas de son avis. Ses préoccupations constantes sont les nôtres. Il est avant tout, nous le sentons bien, une âme religieuse, et cela seul peut expliquer son action sur tant d'âmes diverses. Sa religion serait malaisée à définir, elle n'est pas de celles qui puissent être codifiées en quelques articles. Elle paraît encore, autant qu'on en peut juger, im-

précise et mouvante. Peut-être la conclusion, si impatientement attendue, de *Jean-Christophe* nous apportera-t-elle des paroles plus décisives. Mais que l'on n'attende pas de cet esprit si libre l'adhésion à un dogme quelconque. « Certains protestants, m'écrivait-il récemment, me reprochent d'aimer Tolstoï et l'Evangile. « Il faut choisir, disent-ils : ou Jésus, ou Tolstoï ; ou l'Evangile, ou Tolstoï ; ou l'Eglise, ou Tolstoï. » Rien ne me révolte davantage. Qu'ils choisissent s'ils veulent. Moi, je choisis tout, tout ce que je trouve de pur, de libre et de vivifiant dans le monde. *Le Jésus de ces gens-là n'est pas le Jésus aux bras ouverts, le Christ sur la Croix.* »

C'est dans Beethoven surtout, semble-t-il, que Romain Rolland a trouvé sa révélation. L'admirable biographie de *Beethoven* est comme la préface de *Jean-Christophe*. Dans les premiers volumes, le héros apparaît comme un Beethoven revenu au monde à l'époque actuelle. Mais il n'y a pas seulement une concordance de détails biographiques, pour les années d'enfance. L'œuvre entière semble inspirée par l'esprit de l'auteur de la *Neuvième Symphonie*. On sent que Romain Rolland a vécu dans le commerce intime de cette grande âme fraternelle.

La révélation qu'il a trouvée en elle est celle d'une force héroïque conquise de haute lutte contre le destin. « Quand la fatigue nous prend, a-t-il dit, de l'éternel combat livré contre la médiocrité des vices et des vertus, c'est un bien indicible de se retremper dans cet océan d'énergie et de foi. Il se dégage de Beethoven une contagion de vaillance, un bonheur de la lutte, l'ivresse d'une conscience qui sent en elle un Dieu. » Cette « contagion de vaillance », Romain Rolland lui-même la communique à beaucoup de ses lecteurs. Pour

bien des inconnus il est ce que Beethoven a été pour lui-même. « Je veux prouver que quiconque agit bien et noblement peut par cela même supporter le malheur, » écrivait en 1819 Beethoven à la municipalité de Vienne. N'est-ce pas là l'enseignement que nous donne toute l'œuvre de Romain Rolland ?

L'on sent bien que la dure lutte à laquelle il nous convie, il l'a soutenue lui aussi et qu'il a remporté la victoire. Il doit y avoir eu dans sa vie de grandes tristesses, fécondes comme toutes les tristesses surmontées. Telles pages de *Jean-Christophe* semblent nous dévoiler à demi une blessure qui fut lente à guérir. On y trouve, comme Romain Rolland le dit lui-même des derniers quatuors de Beethoven, « un sourire émouvant fait de tant de souffrances vaincues. » Ou mieux on songe à l'expression un peu dédaigneuse, désabusée, miséricordieuse et triste du Christ de Vinci.

Il a vu les hommes tels qu'ils sont, le Christ de Vinci, il les a jugés tout en les aimant jusqu'à mourir pour eux. C'est pour cela que ses paupières fatiguées s'abaissent sur des yeux qui ont contemplé la trahison et n'en ont point été surpris. Mais ni la tristesse d'une âme noble que la vie brutale a froissée, ni la claire vision des vilenies humaines, ni même le généreux pardon des offenses ne sont le dernier mot de Romain Rolland. Nous le verrons mieux en lisant *Jean-Christophe*, pour lui comme pour Beethoven la douleur n'est que la route ardue qui doit conduire à la joie. Notre Philippe Monnier le répétait, même dans ses jours les plus sombres : « C'est la joie qui est la vérité, c'est la joie qui doit être le dernier mot. » Et en vérité la joie a été, contre toute espérance, le dernier mot du poète Blaise. Il aimait Ro-

main Rolland, le mettant près de cet autre idéaliste au cœur tendre et vaillant, Fogazzaro. Voilà bien ceux auxquels nous donnons notre confiance. Notre génération est, Dieu merci, guérie de cette crise de neurasthénie collective qui, comme un souffle pestilentiel, passa sur l'Europe vers 1885. Nous prétendons voir dans la vie autre chose qu'une décevante course à la mort. Nos guides ne sont plus les faibles, tremblant d'avance à la pensée des coups du destin et ne sachant avoir devant ses menaces qu'une attitude courbée. Nous voyons bien, comme l'a dit Romain Rolland, que « la nuit du monde est éclairée de lueurs divines. » Ces lueurs lointaines suffisent à nous montrer la route. Et quand l'ombre croît, nous cherchons la main de ceux qui nous apprennent à vivre et à mourir debout.

PAUL SEIPPEL.



LA LOI OU LE DROIT?

—♦—
ROMAN
—♦—

CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE¹

XXVI

— Maintenant, docteur, que vous savez ce qui s'est passé lors de ma visite chez Yaroslaw, dites-moi, pouvons-nous espérer ?

Ayant posé cette question, Witold attendit, anxieux ; Boïanek esquissa un geste de découragement.

— Ce n'est pas un homme comme les autres, dit-il. Ah ! s'il était une brute ou un philosophe, il guérirait !

Witold sourit involontairement :

— Alors, le philosophe et la brute, c'est un ?

— Les résultats qu'ils obtiennent sont les mêmes. L'un retrouve la paix, parce qu'il est trop penseur pour ne pas avoir la force de se mettre au-dessus des atrocités de la vie ; l'autre, parce qu'il est trop animal pour souffrir longtemps et garder le souvenir éternel de sa souffrance. Cependant, il est encore une troisième catégorie d'individus dont l'esprit échappe aux règles générales et

¹ Pour les quatre premières parties, voir les livraisons de juin à septembre.

qui déconcerte tout observateur. Ceux-là ont l'étoffe des grands héros, des grands martyrs, des grands fous dont le génie fécond rayonne parfois sur toute une époque. Leur âme est faite de lumière qui éblouit et de ténèbres qui épouvantent.... Lorsqu'ils s'élèvent, c'est pour planer au-dessus des mondes ; lorsqu'ils tombent, c'est pour mourir.

— Docteur, que redoutez-vous ?

— Tout, parce que je ne sais rien.

— Et elle... pourrait-elle le sauver ?

— Lorsqu'elle le pourra, il sera trop tard peut-être.

— Et si cela se pouvait aujourd'hui, demain ?

— Qu'espérez-vous donc ?

— Je me demande s'il serait possible de trouver un argument assez puissant par sa logique pour qu'elle s'y rendît sans crainte ni remords.

— Sa conscience, elle aussi, a sa logique, et plus forte que celle que vous pourriez lui opposer jamais.

Witold baissa la tête :

— C'est vrai, il y a l'enfant.

Semblant se parler à lui-même, Boïanek laissa tomber ces paroles :

— Il n'y aurait qu'une mort survenant à temps qui pourrait sauver....

Les deux hommes échangèrent un regard chargé de tristesse et de douleur.

Et le temps passait. D'épaisses ténèbres planaient sur le procès en divorce. A Rome, on en était encore à chercher le chemin de la vérité ; on le cherchait avec sagesse et précautions, et l'affaire, ainsi dirigée, promettait de marcher avec une lenteur désespérante sans aucun doute, mais, assurait-on, nécessaire pour le bien des

âmes. Par contre, une brèche s'ouvrait rapidement dans la fortune de M^{me} Yanina, une brèche si large, affirmait l'avocat de la jeune femme, que le Vatican tout entier aurait déjà pu y passer sans encombre.

M^{me} Yanina pourtant n'abandonnait pas la lutte. Confiante en la théorie qui met la conscience au-dessus des lois, elle espérait encore en dépit de tout ce qui tendait à abolir ses espérances, et la vie pour elle continuait à rouler son flot amer.

Pendant que les discussions lucratives charmaient les loisirs des juges de Rome, Yaroslaw s'éteignait. De temps à autre, sous l'influence suggestive de Witold, il se redressait brusquement, rappelait à lui sa volonté d'être et d'agir, jetait sur la toile les rêves fulgurants de son grand cerveau, et retombait peu après, plus meurtri, plus épuisé que jamais.

Witold assistait au déclin de cet homme que la violence des sentiments désarmait pour la lutte, et désespéré à la vue de tant de misère, il s'efforçait de trouver une issue, il évoquait des arguments qu'il aurait voulu irréfutables, afin de pouvoir se prouver à lui-même que la femme rebelle aux sophismes de la passion pouvait cependant se reconnaître le droit de sauver une vie, et plus qu'une vie, une intelligence.

Il se disait : « Les principes, c'est bon ; les scrupules, c'est nécessaire ; mais n'est-il pas des considérations qui sont parfois au-dessus des scrupules et des principes établis ? »

Et à mesure que grandissait la souffrance dont il était témoin, il sentait s'ébranler certaines de ses opinions qu'il avait jusqu'alors estimées vraies et justes, et trouvait rationnel de repousser au second plan les droits de

l'enfant et son avenir incertain, pour faire place aux intérêts de l'homme mûr, voué au service de la pensée, par conséquent utile à d'autres hommes.

Est-il donc équitable de laisser à la mort le temps d'accomplir son œuvre, au nom d'une éthique qui n'est peut-être qu'illogisme, puisqu'elle demande plus que l'homme ne peut donner, et négation de la morale, puisqu'elle arrête la main qui pourrait secourir ?

L'âme tourmentée, il écrivit à M^{me} Yanina. Sa lettre fut longue, détaillée, révélant cette fois avec une franchise complète l'état particulièrement grave de son ami.

Cette lettre terminée, il médita longtemps.

« Mon raisonnement est-il juste ou faux ? Qui pourra me répondre ? Devant cette question, le plus compétent des juges doit se reconnaître incapable de prononcer une sentence, sous peine de violer des sentiments qui sont au-dessus de la justice humaine. Qu'elle parte, ma lettre ! Il le faut ! L'homme qui se meurt sera peut-être sauvé. »

Le soir de ce même jour, Boïanek, plus soucieux que de coutume, vint trouver Witold.

— J'ai des nouvelles de Stépowa, dit-il.

— Bonnes ? Il y a déjà assez longtemps que je n'en ai eu.

— Il paraît que Woïtek est au plus mal.

— Vous avez des détails ?

— Je viens de recevoir la visite de l'un de vos proches voisins en Ukraine, M. Mirowski, arrivé aujourd'hui à Cracovie. J'ai appris par lui que l'état de l'enfant est désespéré : trois médecins de Kief, les meilleurs, veillent nuit et jour à son chevet.

— Et la mère, que devient-elle ? s'écria Witold désespéré.

— Mirowski n'a su me le dire. En allant à l'étranger, chemin faisant il s'est arrêté à Stépowa, mais il n'a pu voir M^{me} Yanina. Il semble pourtant connaître l'opinion des médecins.

— Que disent-ils ?

— Phénomènes tuberculeux... Organisme sans résistance....

C'est avec désespoir que Witold songea à sa lettre qu'il avait expédiée le matin et au coup terrible qu'elle allait porter en un moment pareil.

— Je ne suis point surpris de ce qui arrive, dit Boïanek. Cela devait être. Cet enfant....

— Doit mourir ?

— Eh ! mon Dieu, la nature n'est pas une mère toujours tendre : elle ne dorlote pas les rejetons tarés.... Tôt ou tard, elle les supprime.

— C'est terrible !

— Mais conséquent. La nature, qui est l'intelligence, la beauté, l'âme, veut qu'on la respecte dans ses attributions divines. Or, si l'homme se plaît à les outrager par toute une vie d'abus et d'ignominie, il faut qu'il le paie, et chèrement. La nature alors se charge de lui régler son compte, et le frappe deux fois. Elle le frappe lui-même, parce qu'il a renoncé à sa dignité spirituelle, en déshonorant les lois de la vie animale ; elle l'atteint en sa postérité, parce que celle-ci est entachée de la pourriture héréditaire. Avant de tuer, elle fait souffrir.

— Que le misérable périsse, c'est juste ; mais que sa descendance souffre et succombe, c'est inique !

— C'est logique. S'il n'y avait pas hérité du mal, il n'y aurait pas hérité du bien. Cette loi fait la longévité des races, elle perpétue leur génie et trace le chemin de

leur histoire ; elle est à la fois une menace et un encouragement. Songez donc ! Pouvoir transmettre aux générations futures la fécondité de l'esprit, la vigueur du corps, toutes les audaces de la pensée et tous les héroïsmes de la volonté, n'est-ce pas formidable ? Et dire que cette somme de grandeurs et de beautés, l'homme peut la fournir, s'il le veut, au prix d'un effort, d'un seul, celui de comprendre et de respecter la vie.

— Comprendre et respecter la vie.... répéta Witold. C'est là peut-être tout le problème social résolu, et, ce qui en dépend, la paix et le bonheur de l'individu, la liberté et la sécurité des nations.

— L'analyse de ce principe nous mènerait loin, dit Boïanek. Cette analyse faite, rien de ce qui existe ne resterait debout. En attendant, nous voilà en présence d'un fait terrible, si vous voulez, mais inexorable comme la fatalité. Quoique bien plus cachée en Ukraine qu'elle ne l'a été en Italie, la vie de désordre de M. Auguste date de loin.... Le père a préparé la mort de son fils !

— Et cette mort pourra sauver une vie ?...

Boïanek soupira :

— Attendons.

XXVII

— La mère pourrait nous entendre ; parlons plus bas.

Cela dit, l'un des trois médecins réunis en conseil et assistés de M. Domanowski ferma doucement la porte du cabinet ; M^{me} Yanina resta seule auprès de son fils. Boudrys, le gros chien de Woïtek, accroupi dans un coin de la chambre, veillait, lui aussi.

La mort rôdait au chevet de l'enfant et raillait la science impuissante.

Le souffle haletant, les yeux fixes et dilatés, Woïtek regardait sa mère, sa mère le regardait.

Immobile jusqu'alors, elle se laissa glisser au pied du lit.

— O mon Dieu ! gémit-elle, ne le frappez pas ! Sauvez-le !... Mon amour pour lui avait sombré dans le désespoir... Pardonnez-moi, et sauvez-le !

Comme un spectre hideux, en cette minute tragique, le souvenir de M. Auguste se dressa devant elle. Elle se raidit et détourna la tête pour ne pas voir son fils.

Des yeux toujours fixes de l'enfant des larmes coulaient ; sa main brûlante semblait chercher celle de sa mère.

M^{me} Yanina sentit ce mouvement plutôt qu'elle ne le vit. Elle saisit la petite main qui se tendait vers elle et la couvrit de baisers. Le spectre hideux s'éloigna.

Le calme était grand, le soir tombait. Toujours penchée sur Woïtek, M^{me} Yanina paraissait figée dans sa douleur muette.

Tout à coup, marchant comme une ombre, Sophéna entra, portant une lampe allumée qu'elle posa sur une table et une lettre volumineuse qu'elle se disposait à remettre à sa maîtresse.

M^{me} Yanina n'entendait rien ; ne s'apercevait de rien.

« Comme son âme est loin ! » pensa la niania de Woïtek.

Elle s'approcha du lit ; la jeune femme sursauta.

— Madame, dit tout bas Sophéna, le messager est revenu de la poste. Voici une lettre.

Yanina jeta un coup d'œil sur l'adresse, reconnut l'écriture de Witold et se leva, chancelante.

La vieille niania la suivait d'un regard plein de pitié et de tristesse :

— Madame, il ne faut pas vous tuer comme ça.... Dieu qui sait tout....

Yanina la considéra avec terreur.

— Oui, reprit la paysanne, en vous accablant aujourd'hui. Il veut peut-être... vous épargner un autre malheur plus grand.

— Que dites-vous ?

— Peut-être Dieu vous réserve-t-il une vieillesse tranquille.... Il sait mieux que nous....

Le cœur de Yanina s'arrêta de battre.

— Mieux que nous... répéta-t-elle comme un écho, et, à bout de forces, pressant dans sa main la lettre qu'elle avait peur d'ouvrir, elle se laissa choir sur le bord du lit.

Sophéna se retira, ferma la porte.

Le petit malade reposait maintenant les paupières closes, ses larmes ne coulaient plus. Ce moment d'accalmie donna du courage à M^{me} Yanina ; d'un mouvement brusque elle déchira l'enveloppe, lut la lettre rapidement, fiévreusement, dévorant les lignes. Avant la fin de cette lecture, la feuille lui échappa des mains.

Le passage qui avait achevé de l'anéantir, disait :

« Seul un grand sacrifice de votre part peut sauver l'homme qui n'attend plus rien de la vie. Venez, il en est peut-être temps encore. Un jour, sans doute, votre fils saura comprendre ce qu'il y a de douloureux dans l'amour qui vous demande ce sacrifice, et au lieu de vous juger, il s'inclinera.... Venez, ne tardez pas ! Chaque heure compte. »

M^{me} Yanina se redressa, les lèvres blanches, les yeux hagards. Ses pensées en déroute, tourbillonnant comme le flot qu'engloutit un gouffre, lui donnaient l'impression

d'une chute vertigineuse dans l'abîme, dans la nuit, où règne l'épouvante, où naît la démence.

Son regard farouche s'appesantit sur l'enfant, et ses prunelles d'un bleu sombre se firent presque noires. Un éclair y passa, s'éteignit, se ralluma encore. L'esprit en délire, elle jeta ce cri :

— O mon fils ! pourquoi Dieu t'a-t-il donné à moi ?

Woïtek ouvrit les yeux ; il eut une seconde de lucidité. D'une voix qui semblait arriver de loin, il balbutia :

— Maman, est-ce que je vais mourir ?

Cette minute fut le point culminant de la crise. Horrifiée par la vision de la catastrophe que venait d'évoquer le murmure de cette voix agonisante, M^{me} Yarina se précipita vers le moribond :

— Mourir... toi !... Ah ! non, non, je ne te donnerai pas à la mort !... Je ne te donnerai pas !... Oh pardonne-moi, mon petit... mon enfant !

Elle trébucha, articula encore des mots sans suite, et raide, froide, elle vint s'abattre sur le lit de Woïtek, les bras en croix, le front sur les genoux du mourant.

Boudrys, qui jusqu'alors s'était tenu immobile, se leva, et le nez en l'air, l'œil inquiet, s'approcha du groupe. Il appuya ses pattes sur le bord de la couche, regarda la mère, caressa les mains de l'enfant, et terrifié sans doute par le silence qui planait sur cette scène, il hurla. Son cœur de chien avait senti la détresse humaine.

XXVIII

La séance orageuse durait depuis de longues heures déjà. Cerné par toute une meute de créanciers israélites, M. Auguste Oborski, harassé, épuisé, soutenait la lutte, discutait.

Le cabinet où les descendants des douze tribus étaient venus livrer un suprême assaut aux restes d'une belle fortune en déroute retentissait du bruit confus de voix traînantes et gutturales, parfois rauques lorsque les colères montaient, parfois craintives et lamentables, lorsque la peur de tout perdre prenait le dessus.

La lutte se poursuivait âpre et sans merci : en marchandant le taux formidable de ses intérêts, en mettant en avant sa conscience droite et sa foi en Dieu, l'Israël usurier défendait héroïquement ses trente et trente-cinq pour cent.

Au plus chaud de ce combat où les billets à ordre, hérissés de chiffres fantastiques, tenaient lieu d'armes mortelles qui faisaient trembler M. Auguste, un nouveau créancier fit son apparition dans le cabinet.

C'était un vieux juif, à barbe jaune fortement grisonnante qui se séparait en deux pointes très longues, tombant sur un ventre obèse et s'éparpillant d'un côté et de l'autre de la poitrine en mèches frisottantes d'un roux sale. Une ceinture de tricot vert à larges bouts flottants serrait une taille de circonférence respectable et tranchait violemment sur le fond noir d'une lévite garnie de trois ou quatre derniers boutons poussiéreux et à demi dé cousus. Une calotte d'une propreté douteuse couvrait le sommet d'un crâne nu ; une lourde chaîne en argent retenait une grosse montre qui faisait rebondir le gousset.

— Schoulème ! s'exclamèrent les juifs, et sur un signe du nouvel arrivé, plusieurs de la bande vinrent se grouper autour de lui.

Tandis que les uns continuaient leur discussion fiévreuse avec le malheureux acculé au bord de l'abîme, les autres, retirés dans un coin du cabinet, écoutaient

Schoulème qui pérorait à voix basse et soulignait chaque mot d'un geste expressif et d'un clignement d'yeux caractéristique.

Ce vieux qui, sa vie durant, avait pataugé dans toutes les spéculations les plus osées et avait remué à pleines mains toutes les boues des affaires d'or, conviait les plus jeunes au calme et à la patience.

Dans son jargon juif que M. Oborski ne comprenait pas, il leur disait :

— Vous savez déjà qu'au dernier moment, la vieille a payé pour son fils les intérêts de la dette contractée à la Banque des hypothèques. En les payant, elle a gémi, elle a pleuré, car elle sait bien que qui donne ne gagne pas ; mais enfin, cette fois, elle s'est résignée à donner. De cette façon, la banque restera tranquille, nous, nous pourrons travailler.

— Travailler, comment ? interrogea l'un des créanciers, puisqu'il n'y a plus une goutte d'eau pour faire tourner la roue du moulin ?

— Nous trouverons une rivière, répondit Schoulème avec conviction.

— Allons donc ! quel Moïche te la fera jaillir du rocher ?

— J'ai vu la vieille....

— Quoi ? elle se proposerait de nous payer ?

— Elle se propose de mourir.

— Ah !...

— Depuis son retour de Cracovie ça ne va plus du tout, mais du tout ! J'ai eu l'occasion de rencontrer son médecin que j'ai habilement interrogé....

— Eh bien ?

— Nô ! l'écluse s'ouvrira... nous aurons de l'eau pour faire marcher notre moulin. Compris ?

— Ça, c'est bon. Dieu est miséricordieux !

Le silence se fit dans le groupe, tous clignèrent des yeux et firent claquer leurs langues en signe de satisfaction. Schoulème reprit :

— Qui marche lentement arrive au but et ne s'essouffle pas. Qui patiente retrouve son capital et l'intérêt de ses intérêts. Or, voici ce que je conseille : renouveler nos billets à ordre, obliger ce *goï*¹ — par précaution, et il le fera ! — à y inscrire le double des sommes qui nous sont dues, et attendre, veiller.... La succession paiera, sans rogner.

— Schoulème peut avoir raison, fit observer l'un des juifs. Il en a vu des affaires !...

— Il y a encore une autre circonstance, dit le vieux. D'un coup d'œil il désigna M. Oborski.

— Il ne doit pas savoir que son fils vient de mourir.

— Son fils ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Dieu l'a pris des mains des meilleurs médecins. On l'enterre demain, m'a-t-on dit.

— En quoi cela peut-il intéresser nos affaires ?

— Cela peut ne rien rapporter, comme cela peut rapporter quelque chose. C'est une idée comme ça qui me passe....

— Dis-la !

— Perdre un enfant, et encore un garçon, c'est un grand malheur. Eh bien, quelquefois devant le malheur commun les ennemis se réconcilient. Cela s'est déjà vu, et alors....

Des regards avides se fixèrent sur le sage d'Israël.

— Et alors, continua celui-ci, qui peut savoir ?... Le divorce n'est pas encore prononcé ; cela ne se fait pas si

¹ Infidèle : injure à l'adresse d'un chrétien.

vite que chez nous. Donc, s'il y avait réconciliation, il pourrait aussi y avoir procuration, et dans ce cas, avant que la vieille déguerpisse, la femme répondrait pour le mari.

— C'est possible, marmonna l'un des usuriers, néanmoins la succession est plus sûre que la femme. L'hiver dernier, elle a payé beaucoup... mais pas les nôtres. Et puis, son oncle est là ! Avec lui, rien à faire.

— C'est une idée qui m'est venue, répéta Schoulème. On ne sait pas.... En attendant, ce qui est absolument sûr, c'est que la vieille ne filera pas long fil.... Il nous faut, par conséquent, prendre nos mesures, et au lieu de nous chamailler, causer poliment, et même, s'il le faut, laisser entrevoir à ce goï la possibilité de trouver chez nous un nouveau crédit.

Là-dessus, Schoulème prit la parole, et la discussion, jusqu'alors bruyante et chaotique, se transforma en un entretien plus tranquille et plus ordonné. Le vieux exposa son plan d'arrangement. Sans faire d'allusions transparentes à l'excès, il fut cependant compris de tous et de M. Oborski lui-même qui eut l'occasion, et peut-être la joie, de constater que parfois, plus que l'honorabilité personnelle, la perspective d'un prochain décès double et triple la valeur d'une signature. Après tant de mauvais jours, ce fut pour lui une consolation. Le couteau sur la gorge, mais le cœur plus léger, il signa à ce moment critique tout ce qu'il y avait à signer, et à l'orage de tout à l'heure succéda le calme.

La meute des créanciers, momentanément apaisée, se retira ; seul Schoulème resta encore.

Depuis nombre d'années en relations d'affaires avec M. Auguste, il avait dans ses manières, particulières aux

juifs de Pologne, ce quelque chose qui friserait la familiarité, si la crainte d'être rembaré ne l'empêchait de trop franchir les distances.

— Nô, monsieur, dit-il, lorsqu'il se trouva en tête à tête avec son débiteur, je dois vous féliciter, et de tout mon cœur.

— Me féliciter ? Pourquoi ?

— L'affaire s'est bien terminée. Par respect pour vous, j'ai travaillé à prouver à mes confrères qu'ils doivent encore attendre.... Nous ne voulons pas tuer un homme....

Il s'arrêta hésitant, et acheva plus bas :

— Que Dieu a frappé d'un grand malheur.

M. Auguste le considéra, étonné ; le juif hasarda :

— Vous ne savez pas encore ?

— Que dois-je savoir ?

— Votre fils... si beau !... Aï veï !

M. Auguste sursauta :

— Qu'y a-t-il ?

— Que Dieu soit avec vous !... Vous ne savez rien ?

— Non !

— Vous êtes un peu loin de Stépowa... la nouvelle n'avait pas le temps d'arriver....

— Quoi donc, mon fils ?

— Il est mort, balbutia Schoulème.

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas vrai !

— Nô... demain on l'enterre.

Le père de Woïtek demeura immobile, les mains et les lèvres agitées par un tremblement nerveux. Le juif l'examinait.

— Monsieur, murmura-t-il, c'est parce que j'ai appris ce malheur que j'ai engagé vos créanciers à être patients. Vous avez vu comme je leur ai parlé.... Nous ne voulons pas tuer un homme.

M. Auguste ne répondait pas.

« Que peut-il bien penser ? se demandait Schoulème. Ira-t-il à Stépowa ? » Et tout haut :

— Nô, c'est le bon Dieu qui fait tout. Il donne et il reprend....C'est sa volonté. On m'a dit que madame est très triste et que si vous alliez là-bas....

M. Auguste releva la tête avec colère :

— Juif, tu n'as pas à te mêler de ce qui ne te regarde pas ! Silence, et va-t-en !

— Pardon, monsieur, je ne suis qu'un sot. Mais comme on dit... qu'avant de mourir, votre fils vous a appelé... et que madame maintenant est très affectée, je pensais....

M. Auguste gardait un silence sombre ; Schoulème risqua encore :

— Ça peut être vrai. On n'aime pas à être seul, lorsque le malheur arrive.

Tout en parlant, du coin de l'œil il continuait à examiner son débiteur qui ne soufflait mot. Ce mutisme n'ayant rien d'encourageant, Schoulème n'osa plus poursuivre son discours, et intimidé, il recula vers la porte.

— Au revoir, monsieur, dit-il. Je prierai le bon Dieu qu'il vous donne de bonnes affaires.

Schoulème parti, M. Auguste pressa sur un timbre et dit au domestique qui accourut :

— A quiconque se présentera, vous répondrez que je suis absent. J'ai beaucoup à travailler.

Lorsque le laquais se fut éclipsé, M. Auguste verrouilla la porte de son cabinet, baissa les rideaux et ouvrit un placard dont il avait toujours la clef sur lui.

L'intérieur de ce réduit offrait un aspect singulier : des

bouteilles et rien que des bouteilles, les unes vides et jetées en tas sur l'étagère inférieure, les autres pleines et rangées avec un ordre parfait.

D'un regard de commandant qui examine ses batteries, M. Auguste embrassa les flacons alignés, en prit un portant l'étiquette de la Chartreuse, tira un verre à bordaux placé dans le placard et le remplit de la belle et onctueuse liqueur émeraude.

Avant de boire, il flaira la boisson voluptueusement, par longues aspirations, et sa face tout à l'heure sombre se rasséréna. L'odorat assouvi, d'un seul trait il vida le verre et se plongea dans un fauteuil, les yeux rivés sur la bouteille tentatrice.

« Il est mort !... » murmura-t-il.

Pour la seconde fois il remplit la coupe qu'il vida maintenant à petites gorgées, en dégustant, et alluma une cigarette.

« Il est mort !... »

Il parut méditer profondément, et sans plus avoir l'air d'y songer, par un simple mouvement mécanique, il portait le verre à ses lèvres et fumait sans s'arrêter.

Les heures passaient ; aucun bruit ne venait troubler le silence de cette pièce soigneusement close, où seul le tic-tac d'une horloge rappelait les minutes qui semblaient dans le mystère.

Les portraits des aïeux contemplaient leur petit-fils.

A travers la fente du rideau, un rayon du soleil couchant glissa sur la table, alluma une flamme blanche dans le verre de la bouteille et éclaira le visage de M. Auguste marbré de taches pourpres que sillonnaient des traînées livides.

Accoudé sur la table, le buveur promenait son regard dans le vague, et croyant voir tout à coup la solitude se

peupler autour de lui, il sentit le besoin de parler. Le souvenir des choses entendues et des aventures vécues, mêlé aux visions suscitées par la bonne chartreuse, lui fournit le thème d'un monologue où la pensée jetée par Schoulème tournait dans sa tête en une ronde échevelée et dominait par moments toutes les autres pensées.

En phrases hachées, il interpella les ombres qui défilaient devant lui :

« Oui, oui, ma femme, je viendrai à Stépowa !... Et toi, Schoulème, tu viendras avec moi !... Je suis un honnête homme, je te paierai !

» Ha ! ha ! les devoirs d'une épouse... c'est sacré ! Moi, le maître, je lui apprendrai à les comprendre et à les remplir !... »

Il se leva avec peine, et s'appuyant à la table de tout le poids de son corps chancelant, il braqua ses yeux sur un fantôme qu'il crut voir surgir soudain.

« Woïtek ! cria-t-il d'une voix rauque. Ah ! Doussia sait tout !... Elle m'a prévenu... »

Il retomba sur son siège.

M^{me} Denise apparaissant maintenant sur la scène, M. Oborski se revit en Italie.

« Doussia ! reprit-il, Antonio joue bien de la mandoline, mais toi, tu n'es qu'une fille !... Non, tu es une mandoline, toi ! N'importe qui te prend et te pince... Antonio, la canaille ! Ça n'a ni passé historique, ni situation respectable.... Et quel fieffé ivrogne !... Ce qu'il peut lamper, c'est effrayant ! »

La vision de Doussia et d'Antonio s'évanouit ; Schoulème réapparut encore comme une obsession.

« Attends, attends, sale Juif ! Tu auras ton argent ! Il y a Stépowa... il y a la succession !... J'aurai Stépowa, tu entends ? Je l'aurai de par le testament de ma femme !... »

Il sourit et tendit sa main vers la bouteille, mais cette main tremblait si fort que le flacon qu'elle atteignit lui échappa brusquement, roula sur le plancher, et avec un grand bruit de verre cassé, répandit le reste de son contenu.

Les yeux exorbités, M. Auguste contemplait ce désastre. Le fracas qui avait ainsi troublé le silence de la chambre, en secouant les nerfs de l'homme aviné, produisit chez lui un phénomène étrange, celui de l'hallucination.

« Les cloches !... bégaya-t-il, l'enterrement ! Woitek est mort ! »

Terrifié, il se couvrit la face et poussa un gémissment. Son immobilité ne fut cependant pas de longue durée : il se leva, heurta du pied les tessons qui jonchaient le parquet, et titubant, s'accrochant aux meubles, il se dirigea vers le placard resté ouvert. Une bouteille d'absinthe s'y trouvait au premier rang ; de ses deux mains il l'empoigna, la déposa lourdement sur son bureau, et continua son orgie solitaire.

Derrière la porte verrouillée du cabinet, on entendait les pas fugitifs des domestiques, on entendait leurs rires étouffés, leurs chuchotements. De temps à autre, un œil curieux et moqueur plongeait dans le trou de la serrure.

La nuit qui survint jeta sur ce tableau un voile discret ; mais la matinée du lendemain, moins discrète que la nuit, laissa voir M. Auguste étendu au milieu de la pièce, le corps sur les tessons, la tête sous le bureau.

Un essaim de mouches s'abattaient sur sa face bouffie, y semant à profusion les noirs souvenirs de leur passage ; elles voletaient en ronde folle autour de sa bouche entr'ouverte, et tandis que les unes s'y engouffraient

comme dans un pot de confiture, les autres se donnaient rendez-vous dans la barbe et la moustache.

Eveillé de son long sommeil, M. Auguste leva d'abord une main et chassa les méchantes bestioles, puis, changeant de position, il se mit à quatre pattes, grogna sourdement et se redressa.

Onze heures sonnaient à l'horloge.

Les vêtements souillés de bave, les paupières rouges et gonflées, le buveur promena un regard somnolent autour de la chambre.

« Cassée !... » balbutia-t-il, en apercevant les débris de la bouteille.

A travers les vapeurs de l'ivresse qui commençait à se dissiper, la pensée que ces débris de verre pouvaient révéler ce qu'il croyait un mystère pour tous produisit une réaction subite et le rappela plus complètement à la réalité. Malgré la faiblesse de ses mains flasques et de ses genoux flageolants, il se baissa pour ramasser les tessons épars qu'il fit prestement disparaître au fond d'une corbeille à papier ; avec non moins d'empressement il enleva la bouteille d'absinthe, ferma le placard et pénétra dans sa chambre à coucher. Là, il défit les couvertures de son lit, bouscula et froissa les oreillers, et, content de sa ruse, très sûr d'avoir bien gardé le secret de son bonheur intime, il médita longtemps.

Ses pensées, d'abord flottantes, se précisèrent peu à peu, le souvenir des événements se fit plus clair, plus nette aussi la vision des choses qui émergeaient des ténèbres de son cerveau.

« Ce chien de Schoulème peut avoir raison », se dit-il. Il sonna, un vieux domestique parut.

Après avoir jeté un coup d'œil furtif sur le lit en

désordre, le valet considéra son maître avec quelque étonnement.

— Faites atteler ! dit M. Auguste. Après le déjeuner, je partirai.

— Monsieur, je ne sais pas si aujourd'hui le cocher pourra vous conduire.

— Parce que ?...

— Ce matin seulement il est revenu de la noce de de son frère, et il n'y a pas moyen de lui parler. Il dort.

— Ivre ?

— Quand on a été à la noce....

— Le misérable ! Parce que c'est la noce, il faut se faire pourceau et se vautrer ?

La démarche encore chancelante de M. Oborski fit sourire le domestique.

— C'est bien vrai, monsieur, on est pourceau.... Was-silko est tombé comme une masse.... Rien à faire pour le moment.

M. Auguste eut un accès de violente colère :

— Ce coquin, je le chasserai ! Un homme qui boit n'est pas digne de manger le pain qu'on lui fait gagner. J'ai été trop longtemps indulgent !

Le valet se composa un visage de parfaite bonhomie :

— C'est absolument juste, ce que dit monsieur. Quand on est soulard, on est moins que l'ordure.... Il n'y a plus alors ni Dieu, ni femme, ni enfant... l'eau-de-vie est tout ! Eh bien, Wassilko, c'est comme ça !

— Je le chasserai ! Je ne veux plus de cette peste chez moi !

Le vieux serviteur prit un ton persuasif :

— Que monsieur lui pardonne cette fois encore. Ce n'est qu'un paysan.... Si au moins on lui avait appris

comme on apprend aux autres que ce qu'il fait est une saleté ; mais personne ne lui a rien appris.... Et puis, c'est tout de même la noce !... Quand on y est....

Toujours en fureur, M. Auguste arpentait la chambre. Son pas était incertain ; plusieurs fois même, en heurtant les meubles, il avait trébuché, pris de nausées et de vertige.

— Monsieur est souffrant ? demanda le valet.

— Je suis indigné. Où est-elle, cette crapule ?

— A l'écurie, dans la paille.... Il s'y est fait un trou spacieux, on dirait un cabinet.

Après réflexion, il ajouta :

— Si monsieur est très pressé, Pawlouk, en cette circonstance, pourrait remplacer Wassilko. Il sait conduire les chevaux.

— Soit ! donnez ordre à Pawlouk de tout préparer, et à ce soulard, vous direz que je prends note de sa belle conduite.

— Je n'y manquerai pas, monsieur, car c'est tout de même écœurant de voir un homme se vautrer comme une bête immonde.

— Vous ne buvez donc pas, vous ?

— Dans ma jeunesse, cela m'arrivait comme à tant d'autres, mais un jour un vieux, très vieux, me dit : « Qui boit mange la misère et donne son âme au diable. » Je pensai alors : « C'est vrai », et devant ma femme et mes enfants, sur la croix je jurai....

— Et depuis lors vous n'avez jamais bu, pas un verre, pas une goutte ?

— Jamais ! Le serment est une grande chose....

— C'est très bien.... Faites atteler !

XXIX

Une foule de paysans accourus à l'enterrement de Woïtek envahissaient la cour d'honneur de la maison de Stépowa ; les bannières de l'église, ornées de leurs grandes croix brodées d'or ou d'argent, frissonnaient sous le souffle qui arrivait de la steppe.

On attendait la levée du corps.

Soudain, la foule vit un équipage franchir la porte cochère et s'arrêter devant le *ganek*¹ ; elle vit un homme descendre lourdement de voiture et se diriger vers la maison.

— C'est Oborski ! fit entendre quelqu'un dans l'assemblée.

— Lui, ici ?... répondit un autre. Mais il n'est plus seigneur chez nous.

— Hm... son cœur a peut-être parlé....

M. Auguste gravissait les marches du perron ; il les gravissait lentement, avec effort et laissait aux paysans tout le loisir d'examiner sa personne.

— Il a rudement vieilli ! dit l'un des *gospodars*.

— C'est le souci qui fait cela. Quand on a un ver qui vous ronge, on devient patraque.

— Eh, sans doute, mais il y a encore autre chose....

— Quoi ?

— Des maladies de seigneurs.... C'est pire que tous les soucis, pire que toutes les banqueroutes....

— Il a passé tant d'années à l'étranger, et il ne s'est pas guéri ?

— Ah ! ah ! l'étranger ! C'est du bon ça ! On s'en va boire, manger et danser là-bas, on revient pourrir ici.

— Tu penses qu'il est déjà si près du trou ?

¹ Perron.

— Regarde-le. Une loque !

La porte de la maison était ouverte à deux battants ; M. Auguste la franchit et disparut.

Lorsque quelqu'un, qui l'avait aperçu le premier, annonça à M. Domanowski l'arrivée de cet hôte inattendu, le vieillard, tout bouleversé, se précipita au-devant du visiteur. Il le trouva au milieu de l'antichambre, immobile, les bras ballants.

— Par ici, dit-il en ouvrant une porte latérale qui donnait accès à l'appartement réservé aux hôtes et séparé du reste de la maison.

Automatiquement, M. Auguste suivit l'oncle de sa femme.

Les deux hommes se trouvèrent face à face. D'un regard scrutateur et troublant, M. Domanowski dévisagea l'individu qu'il avait devant lui.

— Vous ne tenez pas sur vos jambes, lui dit-il sèchement. Asseyez-vous.

M. Auguste s'écroula sur un siège.

— Mon fils.... est mort ! gémit-il d'une voix tragique.

— Vous vous êtes rappelé que vous en aviez un ?

— Je veux le voir ! Conduisez-moi auprès de cette chère dépouille !.... Que je l'embrasse.... que je la contemple !

— Vous arrivez trop tard : le corps est déjà dans la bière.

M. Auguste parut se recueillir.

— Mon oncle ! s'écria-t-il, implorant, *elle* aussi je veux la voir.... je veux lui parler ! Dans le terrible malheur qui nous frappe tous les deux, je lui tends la main....

— Veuillez ne pas vous donner cette peine.

— C'est vous qui répondez pour elle ?

— C'est elle qui vous répond par moi.

— Ah !....

— C'est ainsi.

M. Auguste braqua sur le vieillard des yeux où couvait la haine :

— Etes-vous un homme de cœur, vous ?

M. Domanowski trouva inutile de répondre.

— Ah ! vous qui prétendez aux grands sentiments, vous avez le courage d'écraser froidement, cruellement, un être qui aime et qui souffre ?

Il joignit les mains :

— Une fois encore, je vous conjure, dites à ma femme que je suis là, que je me meurs de tristesse et d'angoisse. Dites-lui que dans mon isolement et mon désespoir, je n'ai vécu et je ne vis que de son souvenir.... Je sais qu'elle m'accueillera avec bonté. Notre malheur n'est-il pas commun ?

Très calme, M. Domanowski répliqua :

— Tâchez de comprendre enfin que la fortune de ma nièce est à l'abri de votre convoitise et que vos phrases sentimentales n'ont pas le pouvoir de combler l'abîme que vous avez creusé.

M. Auguste crispa les poings :

— Vous me traitez de lâche et de misérable ?

Pour toute réponse, M. Domanowski fit un signe de tête affirmatif.

— Ah ! si vous n'étiez l'oncle de ma femme, je vous demanderais réparation !

— N'étaient les circonstances extraordinaires qui semblent justifier votre présence ici, je vous ordonnerais de quitter cette maison et d'oublier le chemin qui y conduit.

— Vous me l'ordonneriez, vous ?

— Moi !

L'écho des chants funèbres, voilé par la distance et la porte fermée, vibrait au loin.

— Silence ! dit M. Domanowski.

— Je veux voir mon enfant !

— Vous suivrez le cortège. C'est votre droit, le seul ici, le dernier.

— Le dernier ?... répéta M. Auguste dans un faible murmure.

XXX

— Maintenant que vous avez lu la lettre de Witold et que vous connaissez l'histoire de ma longue douleur, soyez mon juge.

M^{me} Yanina, ayant laissé tomber ces paroles, arrêta sur son oncle un regard si triste, que la robe noire qui enveloppait la jeune femme en parut plus sombre encore.

— Bien que je sois âgé, répondit M. Domanowski, je n'ai pas laissé mon cerveau se rouiller dans l'arsenal des vieilles armes que l'on dresse contre l'esprit nouveau. Donc, je comprends qu'il est certains droits exceptionnels et incontestables et des devoirs non moins réels que le sentiment impose et qu'en dépit de la société et de ses conventions, la conscience approuve. A quoi te décides-tu ?

— Ma raison me dit que je suis libre. Je veux obéir à ma raison, et....

— A ton amour ?

— Et à mon amour.

— C'est juste, puisque ton enfant n'est plus.

M. Domanowski se leva lentement, et, le front baissé, les bras croisés derrière le dos, il fit le tour de la chambre et vint s'arrêter devant sa nièce.

— En prenant cette résolution, dit-il, as-tu songé quel calvaire douloureux sera désormais ton chemin ?

— Je le sais.... Je serai hors la loi.

— Es-tu sûre de tes forces ? Es-tu sûre que le jour où, accablée par les clameurs du monde qui te reniera, et sans défense possible contre lui, tu ne verras pas ton sentiment fléchir dans cette épreuve ?

La jeune femme devint pensive :

— Le monde, je l'ignore ; mon sentiment, je le connais. Mon nom sera traîné dans la fange, je le sais, mais vous....

Elle s'arrêta, anxieuse, les yeux pleins de larmes, scrutant le visage du vieillard.

— Mais vous qui en souffrirez, me pardonneriez-vous votre souffrance ?... O mon oncle !

— Nous laisserons les chacals hurler, et nous continuerons d'être ce que nous sommes.

Il se pencha vers Yanina, et l'embrassa :

— Te résigner à voir cet homme mourir seul, désespéré, tu ne le peux plus. C'est la fatalité !... Il est de ces circonstances qui font que ce que l'on appelle vertu devient une faute, et la volonté qui fait résister au sentiment, faiblesse engendrée par la peur du monde. Ta raison te dit qu'aujourd'hui tu es libre. C'est la vérité !

Yanina tendit ses bras vers M. Domanowski :

— O mon oncle, béni soyez-vous devant Dieu et devant les hommes ! Que m'importe la société, si vous, vous ne me reniez pas !

— Moi te reniant, cela arrêterait-il le cours de ton destin ?

— Non... si grand qu'eût été mon désespoir de me savoir méprisée par vous.

— Va donc en paix ! Le droit des âmes est plus que la loi ; l'amour, qui demande tous les sacrifices, plus que le dogme qui ne veut rien sacrifier.

XXXI

— Non, non ! tu as pitié de ma douleur, et tu veux me consoler. Je sais ce qui le tue ! Je le sais !

Ce cri d'angoisse avait échappé à M^{me} Ostoïa qui, debout devant Witold, le geste désespéré, le visage baigné de larmes, ne cherchait plus à maîtriser son émotion.

Elle poursuivit d'une voix que brisaient les sanglots :

— C'est cette femme qui le fait mourir !... Cette femme, n'est-ce pas ? C'est elle qui a versé le poison....

Witold lui prit doucement les mains :

— De quelle femme parlez-vous, madame ?

— Ah ! ce portrait étrange, prodigieux ! Ce portrait où frémit la chair nue et la lumière de l'aube naissante !... T'en souviens-tu ?

— Non, pas le portrait, madame, mais l'œuvre extraordinaire d'une imagination débordante. Cette femme n'y a été pour rien ; elle ignore tout de cette œuvre.

— Tu dis ?

— Que celle que vous accusez mérite votre estime. Amère et douloureuse, M^{me} Ostoïa balbutia :

— Tu la défends pour adoucir ma souffrance !... Qui est-elle ?... elle qui me tue mon fils ?

— Une femme pure que nul n'a jamais osé profaner.

— Et pourtant, ce tableau qui raconte tout le mystère ?...

— Ce tableau n'est que l'histoire de la folie et de l'égoïsme d'un grand artiste qui....

— Ah !

— Qui, ne pouvant posséder la chair vivante, créa l'œuvre merveilleuse, et se dit : « Cette femme est à moi ! » Cette toile d'ailleurs n'existe plus.

— Quoi ?

— Votre fils l'a détruite.

— Cette création de maître, cette beauté !... il l'a détruite ?...

— Après avoir compris qu'il est de ces œuvres qui sont calomnie.

— Détruite !...

— Et en la détruisant, il flagella son égoïsme de bête humaine et affirma la puissance de l'homme esprit.

— Oh ! mon pauvre enfant !... Une telle immolation !...

— Terrible, mais elle n'était qu'un dû à la femme sans tache qui, à son insu, a failli être immolée.... Yaroslaw est digne de cette femme.

— Et il se meurt !

Witold fit appel à tout son courage.

— Madame, dit-il d'une voix altérée, aujourd'hui, sa situation à elle est changée....

— Elle est mariée !

— Oui.

— Divorcée ?

— Elle peut sauver votre fils.

D'un regard que la douleur rendait poignant et profond, M^{me} Ostoïa considérait Witold et ne trouvait plus la force de l'interroger.

— Elle sauvera votre fils, répéta l'ami de Yaroslaw. Aujourd'hui, elle le doit !

— La femme d'un autre ! murmura M^{me} Ostoïa en se couvrant le visage.

— Non, la femme qui, depuis la mort de son enfant, n'a plus d'autre maître que sa conscience.

— O Witold ! Witold ! et l'adultère viendrait déshonorer la vie de ce malheureux ! Y as-tu songé ?

— L'adultère, dites-vous ? Ce mot, ici n'a qu'un

sens fictif, puisque, de fait, le mariage de cette femme a cessé d'exister et qu'il n'y a pas d'autorité au monde capable de le faire revivre.

— Mais la loi qui enchaîne demeure ! Pouvons-nous faire qu'elle ne soit plus ?

— Si nous le voulons, oui.

— Tout un renversement social !...

— Non, la reconnaissance seulement des droits légitimes de la société, par le renversement du dogmatisme, qui s'est arbitrairement substitué à Dieu.

M^{me} Ostoïa fit un pas en arrière et considéra Witold avec épouvante :

— Et alors, si même l'Eglise refusait le divorce, toi, tu voudrais....

— Que la conscience et la raison soient au-dessus de l'Eglise.

— Ah ! ma pauvre tête s'en va ! Je ne sais plus comprendre....

— Mais vous comprenez que votre fils se meurt et qu'il fait mourir !... Madame, écoutez-moi, je vous en supplie ! De cette femme je vous dirai l'histoire, je vous dirai ses luttes, ses tristesses et ses grandeurs cachées dans l'ombre, ensevelies dans le silence... et votre cœur ne la rejettera pas.

— Parle, répondit-elle doucement.

Et Witold parla longtemps. M^{me} Ostoïa vit alors tout un passé lumineux revivre dans ce récit vibrant, elle vit tout un présent se dévoiler sinistre et tragique.

Depuis bien des minutes déjà Witold se taisait, et M^{me} Ostoïa, le front dans sa main, semblait écouter encore. La résignation qui assoupit les luttes mortelles planait maintenant dans l'air. Witold le sentit.

« Aurais-je vaincu ? » se demanda-t-il. Et il reprit :

— Madame, je vous ai fait connaître une vie que vous ignoriez ; répondez-moi !

Elle se leva lentement et s'approcha du jeune homme.

— La fatalité est là, dit-elle d'une voix défaillante. L'âme humaine est impuissante à la briser.

— Mais capable de comprendre....

— Oui, comprendre et pardonner.

— Ah ! non, madame, pardonner n'est pas le mot, puisque faute il n'y a pas. Je ne vous demande que de rendre justice au caractère que vous connaissez désormais, que d'analyser les faits qui vous sont révélés, que de juger les événements avec équité. Madame, maintenant que la mort de son enfant l'a rendue libre....

M^{me} Ostoïa sursauta :

— Alors ?

— Connaissant la gravité de la situation, je pense qu'elle ne peut, qu'elle ne doit pas hésiter....

— Le sait-il ?

— Il ignore la mort de l'enfant. Avant de la lui annoncer, le docteur, qui redoute pour notre malade toute émotion imprévue et violente, veut encore attendre....

— Yaroslaw l'a donc tant aimé, ce petit ?

— Il l'a haï.

— Que dis-tu ?

— Il l'a haï comme on hait les ténèbres d'un cachot qui sépare l'homme de la vie et de la lumière, comme on hait une force tyrannique qui vous détruit, si inconsciente qu'elle puisse être. C'est humain. Et maintenant, madame, que vous connaissez ce dernier point jusqu'alors demeuré pour vous obscur, vous devez comprendre que le docteur hésite et qu'il craigne....

— Et c'est une mort qui doit assurer le bonheur de mon fils !...

— La fatalité est là, vous venez de le dire, madame.

— A-t-elle aussi haï son enfant, elle ?

— Elle lui a sacrifié son amour.

La mère de Yaroslaw pleurait sans répondre ; Witold hasarda encore :

— Vous souffrez, je le sais ; mais, je vous conjure, pour une seconde oubliez vos impressions, faites taire vos sentiments personnels, et ne soyez que juste ! La justice, c'est encore l'amour.

Anxieux et perplexe, il attendait, contemplant l'angoisse de cette femme, ses déchirements, sa désespérance devant le conflit qu'elle voyait surgir entre la raison qui analyse et tout un monde d'idées qu'elle abolit, et il se demandait quelle serait l'issue finale de cette lutte.

Cependant, sous l'empire du sentiment instinctif de l'équité qui parfois, aux heures troubles de la vie, se fait l'œil clairvoyant de la conscience, M^{me} Ostoïa trouva la volonté de comprendre et la générosité de dire :

— Ta parole est vraie, mon enfant, et elle est forte comme tout ce qui est vérité. « La justice, c'est encore l'amour ! » Je la veux, je l'appelle !...

Elle s'interrompit. Elle venait d'entendre un murmure de voix arrivant de l'atelier, où le malade passait maintenant des journées entières, immobile, silencieux, l'esprit loin des choses réelles.

M^{me} Ostoïa prêta l'oreille et s'essuya les yeux.

— C'est l'heure à laquelle Boïanek vient voir Yaroslaw, dit-elle. Va, mon ami.... Laisse-moi seule.

Witold retourna auprès du malade.

C'était le soir, la nuit descendait. Une lampe fixée au sommet d'un grand bloc de marbre brut éclairait l'atelier.

Hâve, épuisé, les cheveux prématurément blanchis,

Yaroslav, la tête soutenue par des coussins, reposait dans son fauteuil, écoutant Boïanek qui parlait avec un entrain et une bonne humeur forcés.

— Docteur, dit tout à coup le peintre, pourquoi vous obstinez-vous à me faire espérer l'impossible, l'irréalisable ?

— Elle est proche, cette réalité, répondit Boïanek avec conviction. Fais appel à ta volonté, et attends ! Ce n'est peut-être qu'une question de jours. Qui sait ?...

— La mort est là !

Il parut se recueillir, puis, se tournant vers Witold :

— Place devant moi cette esquisse... Tu t'en souviens ? La sonate de Beethoven. Je veux la revoir.

Witold tira d'un coin de l'atelier un chevalet qui soutenait une toile, et le dressa sous la lumière qui descendait du bloc de marbre.

Souvenir poignant d'un moment inoubliable, cette esquisse tracée à grandes lignes impétueuses, sombre comme une tragédie, forte comme la passion qui l'avait enfantée, apparut frémissante d'une vie intense, vibrante de tous les échos de la lutte.

Yaroslav la contempla longtemps ; Boïanek s'avança pour regarder à son tour.

— Eh bien, tu sais ? dit-il en désignant la femme du tableau, cette composition n'est que la vision de la réalité qui approche, que tu vas saisir....

Ces paroles secouèrent l'artiste dont les yeux brillèrent soudain. Boïanek s'en aperçut, et continua :

— En créant cette œuvre, tu as pressenti ce qui sera, ce qui doit arriver.... Regarde cette femme qui relève l'homme terrassé ! L'esprit des ténèbres recule devant sa présence et devant la lumière qui se lève.... L'homme est sauvé !

— Sauvé?... répéta sourdement Yaroslaw, et sa tête retomba sur les coussins.

— Ah ! l'art, murmura-t-il plus bas, ne vaut pas la vie qu'il vous prend, ni l'amour qu'on lui donne.

— Demain peut-être parleras-tu autrement.

— Demain peut-être serai-je loin....

M^{me} Ostoïa parut sur le seuil. D'un pas silencieux elle traversa l'atelier et vint s'arrêter près du fauteuil où reposait son fils.

Elle leva ses yeux fatigués par les larmes sur la toile qui symbolisait un instant dramatique d'une vie brisée et son cœur se glaça sous la morsure d'un sentiment morbide qui met du poison dans l'âme et anéantit toute idée de justice.

« Cette femme, toujours cette femme ! » pensa-t-elle désespérée.

Yaroslaw tressaillit. La subtilité aiguë des sens, particulière à certains malades, en lui faisant subir le contact de la pensée secrète de sa mère, le tira de sa prostration.

— Mère, dit-il, écoutez-moi ! C'est ma prière, la dernière... Vous savez tout, tout....

— O mon enfant aimé !

— Vous qui connaissez ma misère, pardonnez-moi ! Ma folie, ma lâcheté, pardonnez-les moi !

Il tendit son bras vers le tableau, et attacha un regard suppliant sur M^{me} Ostoïa :

— En me pardonnant, promettez....

M^{me} Ostoïa s'affaissa sur une chaise et laissa tomber son front sur la main du malade.

— Mère, promettez-moi de l'aimer, *elle* !... De ne pas l'abandonner seule dans la vie, dans la tourmente.... Oh ! dites, dites-moi que vous l'aimerez !

Secouée par un sanglot violent, la pauvre femme balbutia :

— Je l'aimerai, mon fils.

— Même lorsque je ne serai plus là ?

— Je l'aimerai....

— Merci, mère. Je m'en irai... dans la paix.

Il se tut, brisé par cet effort ; quelques instants après, il parut s'assoupir.

Ceux qui se trouvaient là n'osaient troubler le silence ; seule l'horloge de Sainte-Marie sonnait les heures, versait dans l'atelier ses ondes mélodieuses. La veillée continuait.

Tout à coup, sortant de son assoupissement, Yaroslaw ouvrit les yeux, s'accouda au bras de son fauteuil et sembla écouter.

— Witold ! O Witold ! s'écria-t-il.

Le jeune homme s'approcha vivement.

— Tu entends ? demanda le malade. Un roulement de tonnerre !... Je vois ! Le rapide dévore l'espace !... Il approche, il arrive !

Il s'interrompt, écoutant toujours. Chaque fibre de son corps tressaillait.

— Qu'entends-tu ? interrogea Witold.

— Comme une foudre, il passe, il passe !... Elle est là, elle !

— Tu la vois ?

— Elle est là ! Elle vient !

Il saisit les mains de son ami :

— Elle est seule, elle est malheureuse !... O Witold, va au-devant d'elle... dis lui....

Witold se redressa, blême :

— J'y vais.

Il se pencha vers M^{me} Ostoïa.

— Madame !... murmura-t-il, suppliant.

La mère de Yaroslaw le considéra avec terreur, et répondit :

— Va !

Un fracas et un sifflement prolongés retentirent dans l'espace sombre ; l'écho, endormi dans les ténèbres, s'éveilla.

Encore invisible, le rapide ralentissait sa course, approchait. Enfin, dompté, enchaîné, le monstre roulant ouvrit sa gueule fumante, lança dans la nuit la flamme pourpre de ses prunelles, et s'arrêta.

Debout devant la grille qui allait bientôt livrer passage à la foule pressée des voyageurs, Witold attendait, fouillant du regard la vague humaine qui déferlait sur le quai.

« Est-ce que je rêve ? Suis-je halluciné ? » s'écria-t-il.

Il avait vu une femme voilée de noir se détacher de la cohue, il l'avait vue s'arrêter, épiant le moment propice pour franchir la grille. D'un bond, il quitta son poste d'observation, fendit la foule, atteignit la voyageuse.

— Je vous attendais, dit-il.

— Vous !... Witold ! s'exclama Yanina. Comment saviez-vous?... Je ne vous avais pas prévenu....

— Il vous a vue arriver....

— Il se meurt ?

— Il vous attend. Il m'a envoyé vous le dire.

La jeune femme n'interrogea plus. Witold la sentit chanceler, lorsqu'il lui offrit le bras.

Les instants passaient. Les paupières closes, mais l'oreille et l'esprit tendus, Yaroslaw écoutait les bruits qui arrivaient du dehors ; Boïanek et M^{me} Ostoïa écoutaient, eux aussi, et n'osaient parler. Mais lorsqu'ils entendirent

rent une voiture rouler et s'arrêter devant le portail, Boïanek se leva vivement, M^{me} Ostoïa pâlit et murmura :

— C'est elle !

Lentement, elle se traîna vers la porte de l'atelier.

— Plus tard... je reviendrai, dit-elle au docteur. Lorsqu'elle sera là, vous lui direz... que la mère de Yaroslaw... sera sa mère. Je reviendrai... plus tard.

— Witold est là ! s'écria le malade. Il n'est pas seul !

— Je le crois, répondit Boïanek.

— Je le sais !... Je vois !... Docteur, je veux vivre !

Un sanglot étouffé arriva de la chambre voisine, demeurée obscure.

Yaroslaw se souleva à demi, et demanda :

— Qui pleure ?

Des pas approchaient ; la porte s'ouvrit doucement.

— Nous voilà rendus, dit une voix très basse. Maintenant, Yanina, laissez-moi me retirer.

La jeune femme franchit le seuil et se dressa dans l'ombre que projetaient les statues de marbre et les lourdes draperies qui traînaient sur les socles. Elle s'arrêta sans dire un mot, sans faire un geste, défaillante devant le spectre qu'elle venait d'entrevoir.

Boïanek s'élança vers elle.

— C'est l'heure... dit-il. Soyez calme ; il le faut !

Elle voulut parler, mais sa voix ne put obéir à sa pensée, et toujours silencieuse dans le grand silence qui planait, elle marcha vers Yaroslaw.

— Ah mon âme vous appelait !... lui dit-il. Vous êtes venue ! Et il faut que je meure !..

Elle tomba à genoux, aux pieds du malade, et râla dans un sanglot :

— Je tuerai la mort ou je mourrai !

Il l'attira à lui :

— La lutte a été si longue, si longue !... Oh ! pour toutes les tristesses, pour toutes les douleurs que j'ai semées sur votre chemin, ne me maudissez pas !

— Taisez-vous ! répliqua-t-elle. Cela devait être.

— Et la paix de votre existence sacrifiée....

— Non, reconquise ! Votre vie sera ma vie ; votre mort serait ma mort !

— Vous êtes donc libre ? Est-ce vrai ? Est-ce possible ?

Jusqu'alors prosternée, elle se releva :

— Oui, libre devant Dieu et devant toi.

— Toi... répéta Yaroslaw, enivré par le son magique de cette brève syllabe. Dis-le encore, toujours....

Elle reprit :

— Libre devant toi. Je t'apporte mon âme, prends-la ! Tu es ma force, toi ! Tu es ma lumière, toi !

Ebranlé par l'émotion, écrasé par l'immensité du bonheur, il la contemplait dans une extase muette.

Elle se pencha sur lui, et faisant couler la caresse de sa main sur le front et les cheveux de l'artiste, elle lui parla de l'avenir, de la gloire, de la volonté qui conquiert les mondes, de la puissance dans la lutte qui fait vivre les génies.

La voix songeuse, le regard perdu dans le lointain, il demanda :

— Est-ce l'aube d'un jour nouveau qui se lève ?...

Elle répondit, en refoulant ses larmes :

— Je veux qu'elle se lève !... Tu es ma lumière, toi !

.

Dans la nuit, dans le vide noir des avenues désertes, il s'en allait, seul....

Le sommeil planait sur la ville ; quelques rares ombres surgissant des ténèbres, passaient.

— Witold ! vous fuyez ? demanda une voix.

Le promeneur solitaire se retourna brusquement, et vit s'approcher l'homme qui avait parlé et qui dit encore :

— Vous vous en allez... chercher la paix ?

— Existe-t-elle ?...

Ces paroles se perdirent dans le silence.

— Docteur, je pars avant le jour. Je vous dis adieu.

Deux mains s'étreignirent et demeurèrent longtemps unies.

L'horloge de Sainte-Marie sonna ; ses grands coups tombèrent lents et majestueux, impressionnants dans le calme immense qui descendait des étoiles.

« L'heure de la chanson.... » pensa Witold.

Immobile, l'oreille tendue, il écouta les ondes sonores s'éloigner et s'éteindre, et le docteur sentit la main du jeune homme trembler dans la sienne.

— Adieu, docteur.

— Adieu ? Non, avant de mourir, je veux vous revoir encore.

Ils se séparèrent lentement. Witold continua sa route solitaire, s'enfonça dans la nuit, disparut.

SÉMÈNE ZEMLAK.



L'Allemagne, toujours curieuse des célébrités étrangères, a sauté, si j'ose dire, sur Bernard Shaw. Elle lui a ménagé le même accueil enthousiaste qu'à Oscar Wilde naguère. D'autres pays ont suivi, mais non pas la France. Les directeurs des grandes scènes parisiennes sont restés absolument réfractaires à la *shawlâtrie* européenne. Et voici, je crois, pour quelles deux causes principales : 1° Bernard Shaw n'est pas assez *artiste* pour le public français (on verra plus loin comment j'entends ceci) ; 2° le succès de scandale qui accueillit ses œuvres dans son pays, et qui contribua beaucoup plus à sa gloire que le talent qu'il peut vraiment avoir, ne se renouvellerait pas en France.

On a soutenu sur les grandes scènes parisiennes tant de paradoxes, développé des thèmes si scabreux, prêché des doctrines si subversives, que tout ce que Bernard Shaw a pu accomplir dans ce genre de plus réussi paraîtrait encore anodin sur les bords de la Seine. Son anarchisme sème l'effroi dans les rangs de la bourgeoisie londonienne, à la *respectabilité* si ombrageuse ; mais ses acrobaties intellectuelles les plus audacieuses ne feraient pas seulement sourciller Tout-Paris. Il en a vu, comme dit Homère, « de bien plus chiennes »....

Un professeur nord-américain, M. Archibald Henderson, vient de consacrer (c'est le mot propre) à George-Bernard Shaw une étude biographique et critique des plus nourries¹. Nous avons utilisé, dans l'article qu'on va lire, maints documents empruntés à M. Henderson ; mais nos conclusions seront très différentes des siennes. Le critique américain professe pour son auteur une admiration que nous ne pouvons partager. Non seulement

¹ *George-Bernard Shaw. His life and his works.* London, Hurst & Blackett, 1911.

M. Bernard Shaw nous paraît exercer un apostolat funeste, mais ses mérites de forme nous paraissent aussi suspects que ses mérites de fond. Comme nous l'écrivions plus haut, on ne saurait être moins *artiste*. L'*actualité* de son théâtre donne le change sur sa véritable valeur. Mais l'Angleterre de demain verrait dans les pièces de cet enfant terrible de sa littérature une colossale et — si l'on veut — une géniale mystification que nous n'en serions pas autrement surpris. Cette œuvre et l'auteur qui l'a conçue n'en forment du reste qu'un phénomène plus captivant. On peut n'avoir aucune sympathie pour M. Bernard Shaw, aucun goût pour son œuvre : il n'en constitue pas moins un *cas* que tous les curieux de psychologie étrangère observeront avec intérêt.

*
* *
*

Il est né à Dublin en 1856. Et cette origine irlandaise ne doit pas être perdue de vue. Né Irlandais, mais, d'autre part, né protestant, M. Bernard Shaw doit à ces circonstances des traits marqués et, d'ailleurs, disparates. De l'Irlandais pur sang il a la vivacité, la verve endiablée ; mais son éternelle ironie est aux antipodes de ce lyrisme mélancolique où l'âme celtique se complut toujours.

M. Bernard Shaw se montre très attaché à sa nationalité irlandaise. Il est fier d'être Irlandais et fier de n'être point Anglais. Il aime à mettre en relief la supériorité qu'Erin, selon lui, possède sur Albion : « Quand je vois, a-t-il écrit (dans *John Bull's other island*), l'Irlandais plein d'intelligence et de santé, courageusement supérieur aux sentimentalités puériles, aux susceptibilités et crédulités qui font de l'Anglais la dupe de tous les charlatans et l'idolâtre de tous les bêtas, je comprends

que l'Irlande est le seul endroit au monde où fleurisse encore l'idéal historique de l'Angleterre. » Quelle thèse singulière ! Le lecteur, sans doute, en murmure déjà. Et le lecteur n'a pas tort ; mais cette façon abrupte et cavalière de vous jeter à la tête avec un sérieux imperturbable un paradoxe énorme est monnaie courante dans l'œuvre de M. Bernard Shaw. Il faut, avec lui, s'habituer à marcher de secousse en secousse, d'étonnement en étonnement. L'Irlande est la vraie Angleterre, l'Irlande est la seule Angleterre digne de ce nom : il n'en démordra pas. Et il vous le prouvera, comment donc ? avec une quantité d'arguments plus spécieux les uns que les autres, mais dont il faut reconnaître que, s'ils ne sont pas convaincants, ils sont joliment bien trouvés. Tant qu'on reste en contact avec la pensée capricante de M. Bernard Shaw, tant qu'on éprouve l'éblouissement de son style à facettes, on subit son prestige, sinon son charme. Dès qu'on a jeté son livre et qu'on réfléchit à froid sur les nouveautés qu'il propose, on constate tout ce qu'il entre dans ses arguties de sophisme et, comme on dit en son pays, de *bluff*.

« Comme écolier, a-t-il écrit, je fus un incorrigible paresseux et je m'en vante. » Ayant achevé ses classes dans un collège de sa ville natale, ce cancre orgueilleux en resta là, ses parents manquant des ressources nécessaires pour l'envoyer à l'université. M. Bernard Shaw, qui sait beaucoup de choses, les a donc apprises par lui-même, pêle-mêle et au hasard. Il est ce qu'on appelle un *autodidacte*. Oserai-je dire qu'il y paraît ? qu'il y paraît à je ne sais quoi de mal assimilé dans toute cette science acquise depuis le collège et dont il fait volontiers l'étalage ? à je ne sais quoi encore dans ses thèses qui montre des antithèses un trop parfait dédain ? à je

ne sais, en un mot, quel manque de réserve et de délicatesse et à quelle ignorance des nuances ?

Londres l'attirait. Il s'y fixa en 1876, âgé de vingt ans, pour y gagner sa vie comme il pourrait. Séduit par le journalisme, il fut successivement critique dramatique, critique musical, critique d'art. Toujours avec originalité et avec succès. Il publia ensuite quelques romans qui, d'ailleurs, réussirent mal et qu'il renie à l'heure qu'il est, mais qu'il n'en faut pas moins rappeler parce que c'est comme romancier que M. Shaw débuta vraiment dans l'apostolat social... ou antisocial. *The irrational knot* assigne à l'être humain comme premier devoir de répudier le devoir et de se forger une vérité particulière. *An unsocial socialist* tourne en ridicule toutes les institutions qui n'ont pas l'individualisme pour base et la justice sociale pour objet.

* * *

En effet, par une étrange violence faite à sa nature, M. Bernard Shaw (et c'est le plus paradoxal de ses paradoxes) a cru devoir couvrir du pavillon socialiste sa marchandise critique et philosophique, romanesque et dramatique. Cet *intellectuel* à outrance, ce disciple *conscient*, ce disciple aggravé d'Ibsen et de Nietzsche, cet individualiste exaspéré se tient lui-même pour un socialiste de bonne marque. Le collectivisme est, à l'en croire, la panacée à tous les maux dont souffre la société. Dans la peinture de ces maux, M. Bernard Shaw déploie, certes, une incomparable maîtrise. Son pinceau, pessimiste à l'excès, mais si brillamment réaliste, excelle à retracer les infamies, les abus, les contradictions de l'étal social actuel ; mais on se demande en quoi le collectivisme y porterait remède. « Voilà pourquoi votre fille est muette », con-

clut un médecin de Molière après un diagnostic fantaisiste. « Voilà pourquoi il faut organiser le socialisme », conclut avec non moins d'assurance et aussi peu d'à-propos M. George-Bernard Shaw. Je n'y puis rien si les déductions de l'auteur irlandais me paraissent aussi coq-à-l'ânesques que celles du médecin de Molière...

Le socialisme anglais (comme d'ailleurs tous les socialismes) est né dans un milieu bourgeois et lettré. Il prit vers 1880 un immense essor. M. Bernard Shaw se trouvait alors à ses débuts, cherchant sa voie. Le socialisme — grâce à ce qu'il y avait sans doute dans cette doctrine de subversif — exerça sur lui un attrait puissant. Une conférence d'Henry George, entendue en 1882, augmenta la tendresse du jeune auteur pour la religion nouvelle. La lecture du *Capital* de Marx acheva de le convertir. Il adhéra ouvertement au socialisme.

Le groupe le plus en vue des socialistes intellectuels d'Angleterre était alors celui des *Fabiens*. Les Fabiens, ainsi désignés du Romain Fabius Maximus surnommé Cunctator, c'est-à-dire le Temporiseur, ont pour tactique de ne rien brusquer, de ne rien précipiter, mais entendent mettre à profit toutes les occasions propices pour frapper de grands coups en faveur de leurs idées. Constitutionnels en politique, hommes d'ordre dans la vie privée, les Fabiens — tout en se disant évolutionnistes — sont en fait des révolutionnaires d'autant plus dangereux qu'ils sont plus « opportunistes » d'apparence. M. Henderson parle d'eux comme des « réalistes du mouvement socialiste. » Et cette appellation est fort juste.

Elle convient, en tout cas, très exactement au socialisme de M. Bernard Shaw. Nulle trace d'illuminisme, nulle part faite au sentiment dans l'œuvre de cet apôtre. Il se réclame d'un idéal ou il fait comme s'il en avait

un, mais il n'y a pas l'ombre d'idéalisme dans ses écrits. On se demande sur quoi donc il se fonde pour réclamer la destruction de ce qui existe et pour prétendre que ce qui viendra après vaudra mieux.

Car M. Bernard Shaw (et voilà encore une chose étrange) déclare à l'envi dans ses copieuses préfaces et dans les interminables scolies dont il alourdit ses pièces qu'il ne croit pas au progrès. C'est une opinion commune à beaucoup de sceptiques ; je ne l'avais jamais rencontrée encore sous la plume d'un révolutionnaire militant. Les sentiments de M. Bernard Shaw à cet égard ne font pourtant aucun doute : « La raison, a-t-il écrit, pourquoi j'ignore dans *Cæsar and Cleopatra* la conception populaire du progrès, c'est qu'il n'existe aucune raison de croire que le moindre progrès ait été vraiment accompli depuis l'époque de César et de Cléopâtre. » La même opinion se retrouve, plus développée, dans le *Revolutionist's Handbook*, imprimé à la suite de *Man and Superman*. Les hommes croient qu'ils avancent, déclare M. Shaw, parce qu'ils se meuvent, mais c'est une erreur grossière. Parce que le monde se meut, il ne s'ensuit pas qu'il marche. Sa mobilité est bien plutôt comparable aux oscillations éternellement identiques du pendule, de gauche à droite, de droite à gauche : « Comparez nos actes, observe le Fabien Bernard Shaw, comparez nos codes avec les actes et les codes dont il est parlé dans les anciens textes classiques, tels qu'ils sont arrivés jusqu'à nous. Vous ne trouverez rien qui autorise à croire qu'un progrès moral ait été réalisé pendant les temps historiques, en dépit de toutes les tentatives romantiques des historiens reconstruisant le passé sur cette hypothèse. » Ce langage a le mérite d'être clair. Mais exprime-t-il une vérité ? J'en suis moins certain. Je tiens avec M. Emile

Faguet qu'il est difficile de croire au progrès quand on compare deux siècles qui se suivent, mais j'estime avec lui que le progrès apparaît beaucoup moins contestable quand on compare deux siècles très distants. Au demeurant et de toute façon il n'est pas bon que le progrès soit nié. La vie deviendrait plus morne le jour où l'on démontrerait scientifiquement l'exactitude de l'hypothèse atroce que Nietzsche a baptisée le *retour éternel*. Quant à l'énigme offerte par M. Bernard Shaw, quant à ce phénomène pathologique d'un révolutionnaire qui ne croit pas au progrès, je ne chercherai pas à l'expliquer. On peut seulement analyser M. Bernard Shaw. Il se comprend à peine. Il ne s'explique pas du tout.

Par une autre contradiction essentielle, M. Bernard Shaw, qui poursuit de sa haine le tiers état, ne croit pas au « quatrième. » Il a marqué à maintes reprises une injurieuse défiance, ce n'est pas assez dire, un profond mépris au prolétariat. Son maître Ibsen n'a pas traité dans l'*Ennemi du peuple* les masses électorales avec plus de dédain qu'il ne l'a fait lui-même dans certaines de ses préfaces : « La foule des électeurs, demande-t-il (*Man and Superman*), est-elle mieux instruite que les hommes d'Etat ou plus mal ? Plus mal, naturellement. Quel monde créons-nous par conséquent avec ces hommes publics professant à l'égard des foules électorales de la *considération* ? » Non moins éclatante, la « démophobie » de certains aphorismes du *Revolutionist's Handbook* : « La démocratie substitue l'élection par une masse incompétente à la nomination par un petit nombre de corrompus », prononce M. Bernard Shaw. Et je ne prétends pas que cela soit absolument faux ; mais je répète qu'il est déconcertant de rencontrer ces « vérités » sous la plume d'un membre de la Société fabienne.

M. Shaw allèguera qu'il n'est pas démocrate, mais sur-démocrate, qu'il n'est pas socialiste, mais sur-socialiste. Ce roué de l'intelligence sait trop, en effet, que les hommes ne valent rien ; aussi a-t-il renoncé à attendre d'eux tels qu'ils sont un sain régime politique. Il compte pour cela sur ce qu'il appelle la *démocratie du sur-homme*. Et sa propagande n'a d'autre but que de favoriser l'avènement de cette humanité nouvelle.

Une *démocratie de surhommes*, voilà des mots qui hurlent — n'est il pas vrai ? — d'êtres accouplés. L'explication que donne M. Bernard Shaw de sa formule n'est pas moins choquante que sa formule même. Il repousse de toutes ses forces le *culte des héros* cher à Carlyle et à Nietzsche. Il ne veut pas d'une élite appelée à dominer la foule. Il veut que tous les hommes deviennent des héros, il entend que la collectivité s'élève à la dignité d'élite et c'est à quoi, d'après lui, tend le socialisme bien compris : « Tant que tout Anglais, a-t-il écrit, ne sera point Cromwell, tout Français Napoléon, tout Romain César, tout Allemand Luther à la fois et Goethe, le monde ne sera pas plus amélioré par ses héros qu'une villa de Brixton ne le serait par la pyramide de Chéops. La production de telles nations est le seul vrai changement admissible pour nous. » L'idéal socialiste de M. Bernard Shaw est donc aux antipodes de l'idéal « d'égalité par en bas », inconsciemment professé par la plupart de nos politiciens démocrates. Il s'agit non pas de ramener le niveau général à une médiocrité dorée qui sera le lot commun, mais d'élever au contraire la masse jusqu'à ces sommets où seuls pour le moment quelques rares privilégiés se haussent.

Qui ne voit tout ce qu'il y a d'utopique et de chimérique dans un tel programme ? Il semble que le collecti-

visme soit pour M. Bernard Shaw une étape intermédiaire vers l'état social qui seul répond, au fond, à ses aspirations intimes : l'état d'anarchie. Il faut réformer les consciences individuelles par l'action collective de la loi. Après quoi, l'homme pourra se passer de législateurs et le *surhomme démocrate* voler de ses propres ailes. Pour un sociologue qui ne croit pas au progrès, quel ambitieux dessein ! Ah les contradictions de M. Bernard Shaw !... Qu'on ne l'accuse pas, au demeurant, de poursuivre une tâche irréalisable. « On parle vaguement de moi, a-t-il déclaré, comme d'un socialiste, d'un visionnaire et d'un écervelé. Je ne suis rien de tout cela. Je suis tout le contraire. Je désire seulement *quelques réformes parfaitement pratiques*, qui rendront l'homme décent et raisonnable, capable de vivre une vie raisonnable et décente sans être obligé de se soumettre aux grandes injustices et aux mesquins ennuis qui nous assaillent aujourd'hui à tout instant. »

Quelques réformes parfaitement pratiques, cela est bientôt dit ; mais sont-elles vraiment si pratiques, les réformes préconisées par M. Bernard Shaw ?

* * *

Avant de trancher cette question, il en est une autre — préjudicielle, comme on dit au Palais — qu'il importe de résoudre tout de suite. Convient-il vraiment (je le demande en toute sincérité) de prendre au sérieux M. Bernard Shaw et ses idées ? Tout ce fatras plus ou moins contradictoire mérite-t-il l'attention de la critique ? N'est-il pas vain de chercher dans cette œuvre des idées directrices, des principes cohérents, quelque chose qui ressemble à un système ou, plus modestement, à un pro-

gramme ? M. Bernard Shaw n'est-il pas un pur mystificateur ?

On a tous les droits de se poser une telle question. M. Shaw procède uniquement par boutades, paradoxes, calembredaines. Ses pièces sont des « chroniques », au travers desquelles il apparaît comme un journaliste très spirituel, sinon très délicat, qui viserait surtout à étonner et à divertir. Il soutiendra demain le contraire de ce qu'il avance aujourd'hui : qu'importe ! semble-t-il dire, je vous amuse ; que voulez-vous de plus ? Mais quand on ne prétend à rien moins qu'à transformer la société, ces contradictions ont — tant s'en faut — une importance capitale. Elles émaillent fâcheusement l'œuvre du dramaturge socialiste.

Souvent aussi on lui a reproché ces coups de grosse caisse dont il accompagne sa prédication. Comme pour le reste, M. Bernard Shaw a laissé dire et a persisté. Illustre, glorieux, il continue ses façons de Barnum. Ce puffisme est une partie de son art et une partie de sa vie. Il en a fait un jour l'aveu dépouillé d'artifice : « Voyez le *savon Pears*, a-t-il dit à un visiteur ¹, c'est une maison solide. Renonce-t-elle pour cela à couvrir les murs de ses affiches ? »... Je suis peut-être ridiculement *vieux jeu*, mais il me déplait, je le confesse, de voir un littérateur, surtout un littérateur prétendant accomplir une œuvre d'éducation nationale, comparer ses écrits à un savon renommé. Elle n'est pas moins désobligeante, cette manie où il se plaît de faire son propre éloge dans ses pièces. Un personnage du *Doctor's Dilemma* déclare : « Je ne crois pas à la moralité. Je suis un disciple de Bernard Shaw. » Prié de dire qui est Bernard Shaw :

¹ V. l'article de la *Revue* du 1^{er} novembre 1908.

« C'est l'homme, répond-il, le plus avancé qui vive aujourd'hui. » Il ne faut pas attacher à ces fautes de goût une importance qu'elles n'ont pas. Elles n'en contribuent pas moins, je le répète, à me rendre M. Bernard Shaw suspect.

Stendhal qui, avant lui, s'entendit fort bien à administrer sa gloire conseillait aux jeunes gens d'entrer dans la vie littéraire par un duel : rien de tel, disait-il, pour mettre un nom en vedette. Soit qu'il connût la recette de Stendhal, soit que la même idée lui fût spontanément venue, M. Bernard Shaw a débuté dans les lettres par un duel, un duel avec Shakespeare. Voltaire et Tolstoï se sont attaqués eux aussi à ce colosse. Mais comme les violences de l'auteur irlandais l'emportent sur celles de ses collègues ! « A bas Shakespeare ! Vive Ibsen ! » Tel fut son cri de guerre pendant tout le temps qu'il rédigea à la *Saturday Review* la chronique dramatique.

On attribuerait d'ailleurs plus d'importance à son réquisitoire contre Shakespeare si l'on n'y sentait je ne sais quelle insincérité, quel parti pris d'épater le bourgeois par des incongruités : « A la seule exception d'Homère, écrivit un jour M. Bernard Shaw, il n'est aucun grand poète, pas même Walter Scott, que je méprise aussi parfaitement que Shakespeare, quand je mesure mon intelligence à la sienne. » Et voici qui est d'un goût meilleur encore : « La violence de ma colère contre Shakespeare atteint parfois un degré si extrême que ce serait vraiment pour moi un soulagement de le déterrer et de le lapider. »

Qui ne sent à de telles hyperboles l'intention préméditée de choquer, de scandaliser ? On peut aimer Shakespeare plus ou moins : il est trop loin de nous pour exciter chez un homme de bon sens de telles ardeurs

profanatrices. J'ajoute que ces *étreintements* du grand poète national contribuèrent largement à fonder la renommée de M. Bernard Shaw. Le méchant ne fait pas toujours, hélas ! une œuvre qui le trompe.

Son théâtre n'étant qu'un perpétuel paradoxe, il est difficile de déterminer dans laquelle de ses pièces il a le plus mérité le nom de mystificateur. Il soutient, quant à lui, n'avoir jamais mystifié personne ; mais nous ne sommes pas tenus de le croire sur parole. Les acrobaties intellectuelles de ce Little Titch de la sociologie ne sont pas toutes également heureuses. Il en est, dans le nombre, d'assez fades, d'assez mornes. Que penser, par exemple, de cet éloge du divorce :

« Le divorce n'est pas la destruction du mariage, mais la première condition de son maintien. Mille mariages indissolubles font mille mariages, et rien de plus ; mille divorces peuvent faire deux mille mariages, car les couples peuvent se marier de nouveau. Le divorce se borne à réassortir les couples, chose très désirable, quand ils sont mal assortis. Il rend également les individus beaucoup plus enclins au mariage, surtout les individus prudents et fiers et qui se respectent puissamment eux-mêmes. »

La boutade n'est-elle pas ici bien lourde, bien appuyée et laborieuse ? On songe : « Cet auteur ne croit pas un mot de ce qu'il dit, il se moque de nous. » Et l'on redoute d'être dupe. Et le sentiment d'insécurité que son commerce inspire enlève à son œuvre beaucoup de sa valeur et même de son intérêt.

* * *

Les polémistes de la littérature ont toujours été attirés par le théâtre. C'est le cas de Voltaire, c'est le cas aujourd'hui de M. Paul Bourget en France, de M. Ber-

nard Shaw en Angleterre ; mais alors que M. Paul Bourget, homme de tradition, coule ses idées conservatrices dans le moule dramatique consacré par l'usage, M. Bernard Shaw, démolisseur intégral, s'est empressé de jeter par-dessus bord les anciennes règles.

Sa réforme du théâtre est conçue dans le même esprit que sa réforme des mœurs : Arrière les règles et les conventions ! Sur la scène comme dans la vie, que le bon plaisir fasse loi ! Chacun obéisse à son démon et le monde deviendra habitable et l'Angleterre étonnée verra surgir des auteurs de génie. Les pièces de M. Bernard Shaw sont construites avec une parfaite désinvolture. L'auteur néglige souvent la division en actes, presque toujours la division en scènes. Les péripéties, mal amenées, mollement enchaînées, se succèdent dans un va-comme-je-te-pousse désordonné. Ni composition, ni gradation. On pourrait presque ajouter : ni action. Il ne se passe presque rien dans les pièces de M. Bernard Shaw. La diversité, l'agitation de la vie, si nécessaires au théâtre, ne brillent que par leur absence. Les drames de cet auteur ne reflètent que la diversité, l'agitation de sa pensée. Tout se borne à des discussions mises en dialogues.

Il en fut ainsi dès ses premières pièces ; mais, dans ses dernières, ce défaut s'est considérablement aggravé. *Arms and the Man*, *Man and Superman* ne contiennent plus ni situations, ni types, ni caractères. Ces drames ne sont plus que des palabres spirituels, bourrés d'intentions satiriques et où l'auteur, qui se met constamment en scène (alors que le genre dramatique devrait être impersonnel entre tous) se moque avec plus ou moins d'agrément des pantins dont il tire les ficelles et, par contre-coup, de ses spectateurs.

M. Bernard Shaw (et c'est d'ailleurs son originalité) a créé de la sorte une nouvelle formule dramatique. Ses pièces n'exposent pas des conflits de devoir (il ne croit pas au devoir), elles ne montrent pas des forces contraires entrant en lutte, mais elles font assister au choc d'idées et d'opinions contradictoires. Seul, en effet, le jeu des idées l'intéresse, alors que celui des passions lui paraît une chose vulgaire et un ressort dramatique usé. M. Shaw poursuit tout spécialement l'amour et ses complications d'une rude animosité. Il ne dit pas : *l'amour*, mais bien « le romantisme » et il faut voir de quel air méprisant il en parle : un ombrageux puritain ne s'emporterait pas avec plus d'éloquence qu'il ne fait contre la « systématique idolâtrie du sensualisme. » M. Bernard Shaw veut des auditeurs moins frivoles que ceux qui s'intéressent à des drames d'amour. Il convoque au pied des tréteaux où on le joue « le riche marchand anglais évangélique que ne satisfont pas les idées voluptueuses et romantiques. »

Mais je doute que les « riches marchands anglais » affluent aux salles de spectacle où l'on donne *Candida* et *Widowers' Houses*. Les drames de M. Bernard Shaw sont des drames à thèses. Or les « riches marchands anglais » doivent être comme les riches marchands de partout : peu sensibles aux beautés de la littérature d'idées et de propagande. M. Shaw, rappelant que « Napoléon avait promis à Talma un parterre de rois », écrit : « Je souhaite, quant à moi, un parterre de philosophes. »

Cette ambition s'explique fort bien de la part du dramaturge irlandais. Il est certain que ses pièces sont pleines d'idées et font naître d'autres idées, mais on achète très cher cette jouissance tout intellectuelle : à

force de réfléchir et de discuter, les personnages de M. Shaw, encore une fois, oublient de vivre. Ce sont des automates uniquement guidés par l'intelligence : ce ne sont pas des êtres humains. Ils sont capables d'intéresser ou de divertir des lettrés et des demi-lettrés : ils ne sauraient exciter l'enthousiasme ou seulement la curiosité d'un simple parterre d'honnêtes gens. Je le répète : quand M. Bernard Shaw aura cessé de scandaliser ses compatriotes, il les ennuiera mortellement.

Il manque à son théâtre ce qui est l'âme de toute littérature : l'émotion, et cette beauté qui naît de l'émotion : la poésie. On comprend que M. Shaw ait Shakespeare en horreur. C'est la haine de la prose pour la poésie, de la parole rampante pour la parole ailée, de Caliban pour Ariel. Loin de nous l'intention de médire de l'ironie. Sa place est marquée dans les lettres. Elle y a un rôle à jouer, une fonction à remplir, comme dans la vie. Shakespeare la mania magistralement. Et comme ses retours d'ironie succédant à un élan de passion ou à un cri d'émotion vraie sont poignants ! A régner seule, toutefois, l'ironie ne tarde pas à fatiguer. Preuve en soit le théâtre de M. Bernard Shaw. Cet homme qui se pose en réformateur humanitaire est atrocement sec. Que n'est-il moins réfléchi et plus inspiré ? Mais la plus belle fille du monde, hélas ! ne peut donner que ce qu'elle a. M. Shaw, inaccessible à l'émotion, ne nous émeut pas. C'est grand dommage. Combien ses pièces ne souffrent-elles pas de ce que le don des larmes leur ait été si radicalement refusé !

Bien qu'il professe pour la passion, ou, comme il dit, pour le romantisme une indicible aversion, M. Shaw n'en a pas moins traité une fois un thème purement

sentimental. La pièce où il a dérogé à la règle de toute sa vie s'intitule *Candida*. Une brève analyse fera paraître la manière toute mathématique, tout intellectuelle dont M. Bernard Shaw expose et tranche les problèmes. Cette pièce d'amour se termine par la défaite de l'amour et la victoire de la raison.

Elle a ce mérite de mettre en scène des personnages moins inconsistants, moins « exsangues » comme a dit M. Filon ¹, que les autres ouvrages du dramatisite irlandais. Le révérend James Morell, sa femme Candida et le poète Eugen Marchbanks, le sigisbée de Candida, sont tous trois dessinés avec finesse et fermeté. Le révérend James Morell est un *grand bébé*. Socialiste chrétien très docte, conférencier très couru, il n'en est pas moins très inférieur à Candida. C'est elle qui, sans qu'il y paraisse, dirige la maison. Tout en restant la vertu même, Candida a une sorte de flirt, ah certes bien innocent ! avec un très jeune poète, le très suave Eugen Marchbanks. Candida traite Eugen Marchbanks avec infiniment de mansuétude. Ne l'autorise-t-elle pas à lui lire ses poèmes ? Mais le poète se trompe sur le sentiment qui inspire Candida. Il se croit aimé d'elle. Et cette infatuation l'incline à tenir au révérend James Morell ce langage : « Candida ne vous aime pas. C'est moi qu'elle adore. Vous la rendez malheureuse alors qu'elle vivrait à mes côtés une existence paradisiaque. Souffrez donc que je vous l'enlève. »

Le révérend James Morell n'a jamais ouï si impertinent langage. Il en perd le souffle. Ayant recouvré ses esprits, il consent à discuter avec l'insidieux jeune homme qui médite de jeter le trouble dans son foyer. A eux

¹ Voir son article dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1905.

deux, ils imaginent cette solution : entre le pasteur et le poète Candida décidera. Le barbon et le chérubin plaideront tour à tour leur cause. Après quoi l'objet du litige sera mis en demeure de le trancher. La situation est bizarre, mais elle est originale et M. Shaw en a tiré un excellent parti. La scène où James Morell et Eugen Marchbanks proclament leurs mérites est vraiment très neuve : « Je n'ai rien à vous offrir, déclare le révérend à sa femme, sinon ma force pour votre défense, mon honnêteté de desseins pour votre sûreté, mon habileté et mon industrie pour votre subsistance et ma position pour votre dignité. » Invité à dire ce qu'il offre, le poète s'écrie : « Ma faiblesse, mon désespoir, les aspirations de mon cœur ! » Sur quoi Candida déclare : « Je me donne au plus faible des deux. »

Le spectateur, naturellement, croit comprendre que le plus faible des deux, c'est le poète, mais Candida explique que c'est son mari. Les raisons qu'elle assigne à sa décision sont assez mauvaises, mais sa décision même est piquante. Et combien « shavienne » (ce néologisme est aujourd'hui généralement admis) cette façon de traiter une affaire de cœur comme une affaire de raison, cette façon de trancher au nom d'une idée une difficulté sentimentale ! « Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas », a dit La Rochefoucauld. M. Bernard Shaw n'admettra jamais ce principe. Et sa Candida a sans doute pour le romantisme la même horreur sacrée que lui-même. Une femme « comme elles sont toutes » ou à peu près, placée entre le mari et le poète, se laisserait-elle, si elle aimait vraiment (et Candida paraît aimer vraiment Eugen Marchbanks) dicter sa conduite par une idée ? Je n'en crois rien. Les hommes et les femmes ne

sont pas ces machines à raisonner que nous montre le théâtre de M. Bernard Shaw. En ignorant systématiquement le romantisme de l'existence, M. Shaw trace forcément de celle-ci une image déformée. L'amour a toujours été cette moelle des lions dont la littérature s'est nourrie. On ne voit vraiment pas ce qu'elle gagnerait à adopter un régime plus sec.

Candida, entre autres mérites, a celui d'être une pièce claire. On n'en saurait dire autant de l'ensemble des ouvrages de M. Bernard Shaw. Il s'est plaint souvent de ce qu'on travestît sa pensée. A qui la faute, vraiment ? Il lui arrive de plaider si brillamment le pour et le contre qu'on éprouve beaucoup de peine à discerner au milieu de toute cette dialectique son point de vue personnel. Il n'a pas été, d'ailleurs, sans voir cet écueil et sans le signaler : « Ce qui fait croire à l'obscurité de mes pièces, a-t-il écrit, c'est que j'y mets à la scène les diverses façons de comprendre un problème.... Tous les points de vue défilent, y compris le mien, sur lequel j'insiste peut-être un peu plus que sur les autres. »

Il existe heureusement pour contrôler la pensée de M. Bernard Shaw un moyen précieux : la lecture de ses préfaces. M. Shaw a écrit plus de préfaces encore que Dumas fils, et plus longues et plus étincelantes. Son véritable talent, qui est un talent d'essayiste et de moraliste (ou si l'on préfère d'immoraliste), se donne libre cours dans ces morceaux dont quelques-uns sont d'un maître pamphlétaire. En principe, je me défie des préfaces. Quand elles ne nuisent pas franchement à l'ouvrage qu'elles commentent, elles sont pour le moins inutiles. Un bon livre n'a pas plus besoin d'une préface pour être excellent qu'une jolie femme n'a besoin d'un chapeau

pour être tout à fait belle. Il est de vaines préfaces, il en est qui font bâiller, il en est qui font sourire, il en est qui rendent enragé. Mais les avant-propos de M. Bernard Shaw valent souvent mieux que ses propos. Il a inventé la préface qui rachète. Le cas est assez rare pour mériter d'être noté.

*
* *
*

« La fonction de la comédie, a-t-il dit, ne consiste en rien moins qu'à détruire l'ancienne morale établie. » En vertu de ce principe, le dramatisle anglo-irlandais a déclaré la guerre à tous les principes.

Ibsen s'était proposé un dessein pareil. La plupart de ses pièces visent à substituer aux *valeurs* anciennes des *valeurs* nouvelles plus en harmonie, d'après lui, avec notre époque ; mais Ibsen fut un affreux rétrograde en comparaison de M. Bernard Shaw. Ce n'est pas tant la morale établie que l'ordre social tout entier que ce dernier poursuit de sa haine. Rien ne trouve grâce devant ses dénigrement et ses ricanements. Jusque dans ses pièces historiques (*Cæsar and Cleopatra*, *The Man of Destiny*, *The Devil's disciple*) il faut que sa verve caustique s'épanche... rétrospectivement. Ce diable d'homme trouverait dans le déluge universel matière à polémique.

Ses « charges à fond » embrassent les peuples et les individus, les lois et les idées. Il a flagellé les Anglais comme nation, surtout dans son *John Bull's other Island* et dans *The Man of Destiny*. Le portrait que trace de l'Anglais son Napoléon ne manque pas de saveur :

« Tout Anglais, déclare l'homme du Destin, est né avec un certain pouvoir miraculeux qui le rend maître du monde.

Quand il désire une chose, il n'avoue jamais qu'il la désire. Il attend patiemment jusqu'à ce que naisse dans son esprit, nul ne sait comment, une ardente conviction comme quoi c'est son devoir moral et religieux de conquérir ceux qui possèdent cette chose qu'il désire. Alors il devient irrésistible. Comme l'aristocrate, il fait ce qui lui plaît et empoigne ce dont il a envie. Comme le boutiquier, il poursuit son dessein avec le savoir-faire et la constance que donnent de fortes convictions religieuses et un sens profond de la responsabilité morale. Il n'est jamais embarrassé pour trouver une attitude morale efficace. En qualité de grand champion de l'indépendance et de la liberté nationales, il conquiert et annexe la moitié du globe et appelle cela *colonisation*. A-t-il besoin d'un nouveau marché pour ses marchandises avariées de Manchester? il envoie un missionnaire enseigner aux indigènes l'Evangile de paix. Les indigènes massacrent le missionnaire et il s'élance en armes pour la défense de la chrétienté, livre combat pour elle, conquiert pour elle et s'empare du marché comme d'une récompense du ciel. »

Evidemment, c'était chose audacieuse que de *blaguer* si cruellement le peuple anglais du haut d'une scène anglaise. C'était aussi chose assez nouvelle. Ce sport si florissant en France qui consiste à dire de soi le plus de mal possible est peu répandu encore en Grande-Bretagne. M. Bernard Shaw l'a acclimaté avec succès. Les pièces où il s'y livre ont provoqué tout le scandale désiré.

Parmi les « corporations » que M. Bernard Shaw poursuit de ses sarcasmes il faut citer en bonne place les médecins. *The Doctor's Dilemma*, qui les traîne dans la boue, est d'ailleurs une de ses pièces les plus médiocres : « Toutes les professions, peut-on lire dans la préface, sont des conspirations contre les laïques ; mais la conspiration médicale est la plus lâche et la plus désastreuse. »

Il y a beaucoup à dire, certes, contre la façon dont certains médecins exercent leur industrie. Il y a longtemps, du reste, qu'on en fait des pièces. Depuis Molière, c'est un sujet classique ; mais certains griefs de M. Bernard Shaw sont si absurdes, ce « penseur » qui a déclaré la guerre au sentiment et qui se vante de « déchirer le voile d'idéalisme dont les faits sont masqués » sacrifie par endroits à une si sottise sensiblerie, qu'on se refuse à prendre au sérieux les réformes qu'il propose. M. Shaw ne connaît, nous l'avons déjà dit, qu'un remède aux maux qu'il dénonce, mais c'est une panacée : le socialisme. Il juge détestable qu'un médecin soit payé en raison du nombre d'opérations qu'il fait. Le médecin devrait pour cette besogne recevoir de la collectivité une somme fixe. Ainsi il ne serait point tenté d'entreprendre des opérations qui ne sont pas nécessaires. Mais qui ne voit l'inconvénient d'un tel système ? N'est-il pas à craindre que le médecin payé par la collectivité pour guérir la collectivité ne cherche à opérer le moins possible puisqu'il ne sera pas rétribué en raison de la somme de travail qu'il fournira ?

M. Shaw possède les yeux du lynx pour découvrir les tares de l'homme actuel dans la société actuelle, mais il affecte de croire si fermement à la vertu du collectivisme pour régénérer le monde que l'homme socialiste de demain lui apparaît orné de toutes les vertus. Nous craignons fort, hélas ! que les médecins, comme d'ailleurs l'humanité entière, ne restent éternellement identiques à eux-mêmes sous n'importe quel régime. Les cadets ressembleront à leurs aînés en ce qu'ils seront toujours partisans du moindre effort. Toute législation qui ne compte pas avec la malice foncière de l'individu est viciée dès le principe.

Mais ce n'est pas aux Anglais, ce n'est pas aux médecins que M. Bernard Shaw réserve ses plus rudes coups. La propriété et le mariage formant les bases essentielles de la société contemporaine, c'est à la propriété et au mariage que l'écrivain révolutionnaire s'attaque avec le plus de méthode et d'emportement.

Elles sont en grande partie justifiées, c'est bien certain, du reste, les imprécations que lui arrache le culte du veau d'or. L'argent a pris dans le monde une place envahissante et passablement répugnante. La richesse est la seule supériorité devant laquelle, aujourd'hui, tous s'inclinent, au grand détriment de la moralité publique. M. Bernard Shaw dénonce avec violence ce rôle corrompateur de l'argent.

Les capitalistes de proie qu'il met en scène, les Sartorius (*Widower's Houses*), les Bodger et Undershaft (*Major Barbara*) sont de véritables brigands, indignes de pitié. L'ignominie des « classes possédantes » est gravée sur leur front en lettres de feu. Sartorius est un misérable qui accumule d'immenses richesses en hébergeant toute une population ouvrière dans des masures infectes. Ce coquin est père d'une fille qu'il voudrait marier honorablement. Trench, qui remplit les conditions requises du gendre idéal, se présente. Et il est agréé ; mais, apprenant l'origine des revenus de son futur beau-père, il a un mouvement de révolte. Il fait mine de rompre. Sartorius s'empresse alors d'instruire ce novice. Il est bien dégoûté, morbleu ! Ignore-t-il donc que l'or des Trench n'est pas beaucoup plus propre que celui des Sartorius ? Si les Trench se réjouissent de si beaux revenus, c'est tout simplement parce qu'ils possèdent une hypothèque sur les *slums* de Sartorius. Trench aurait grand tort, vraiment, de faire la petite bouche. Tout

remué par ce discours, Trench demande à réfléchir. Comprenant qu'il lui serait impossible de vivre dans la pauvreté, il se réconcilie avec sa propre fortune et même avec celle de son beau-père. Il épousera la fille de Sartorius et l'on mettra debout, en famille, une nouvelle affaire de *slums*.

Les ploutocrates ne sont pas moins âprement pris à partie dans *Major Barbara*. Cette pièce est dirigée à la fois contre la propriété et contre la religion. M. Bernard Shaw est un de ces philosophes anglais, moins rares aujourd'hui qu'hier, toutefois peu communs encore, qui osent se dire athées. Il ne croit qu'à l'Humanité (par un grand H). Il croit peut-être aussi au diable et mériterait en tout cas de l'avoir pour patron (un souffle de méphistophélisme desséchant traverse la plupart de ses drames), mais il ne croit pas au Dieu personnel des chrétiens. Il se méfie même, avoue-t-il, de l'homme « dont le Dieu est dans les cieux » : le chrétien n'en est que plus libre, pense-t-il, pour agir sans Dieu sur la terre. Au surplus, la triste morale chrétienne est inapplicable : « L'homme, écrit M. Bernard Shaw, ne peut pas être chrétien. Je l'ai essayé et je l'ai trouvé impossible, à la fois en principe et en fait. Tout propos de christianisme pratique est présentement pur gaspillage de mots. »

Dans *Major Barbara*, la religion est incarnée par une jeune fille, Barbara Undershaft, et la richesse par son père. M. Undershaft, de la maison Undershaft Lazarus & C^{ie}, est à la tête de la plus grande fabrique de canons du monde. Son sens moral a été complètement anéanti et par l'inhumaine industrie qu'il exerce et par l'argent fabuleux qu'il gagne. Il avoue crûment que la

guerre est une ignominie : « Aucune goutte de sang n'a jamais été versée pour une cause vraiment juste », mais peu lui importe ; la guerre l'enrichit : « Vive la guerre ! » Avec une franchise qui a son mérite, mais qui ne se trouve pas dans la réalité, Undershaft expose le rôle politique de sa maison :

« Supposez-vous donc que vous-même et une demi-douzaine d'amateurs de votre genre, assis en rond dans cette absurde usine à caquets, vous pouvez commander à Undershaft & Lazarus ? Non, mon ami, vous ferez ce qui nous paie. Vous ferez la guerre quand cela nous conviendra, vous maintiendrez la paix si la guerre ne nous convient point. Vous découvrirez que l'industrie exige certaines mesures quand nous aurons décrété ces mesures. Si je désire une chose pour maintenir nos dividendes élevés, vous découvrirez que mon désir répond à un besoin national. »

Tel est le cynique personnage que la vertueuse Barbara, philanthrope enthousiaste et major dans l'Armée du salut, entreprend de convertir. Elle voudrait qu'il visitât la « caserne » où elle travaille. Un spectacle si touchant, pense-t-elle, fera sûrement de son père un chrétien. Undershaft accepte l'invitation de son enfant, mais à condition que Barbara viendra visiter à son tour les usines paternelles. Qui sait ? La vue des miracles réalisés par l'industrie contemporaine fera comprendre peut-être à Barbara toute la beauté pratique de l'œuvre d'Undershaft & Lazarus et toute la vanité de celle du général Booth.

Ainsi raisonne Undershaft. Et il se trouve qu'il raisonne juste. Les collègues en salutisme de Barbara s'aplatissent devant Undershaft parce qu'il est riche. Oubliant l'origine de sa fortune, ils implorent ce crocodile pour leurs œuvres. Et Undershaft achète l'Armée du salut

comme il achèterait des hommes d'affaires tarés. Barbara est fortement ébranlée par ce spectacle dans sa conscience chrétienne et salutiste. Sa visite aux usines paternelles, si splendidement aménagées, si confortables, si ordonnées, achève de la retourner : « Hier, déclarait-elle à son père, j'aurais dit que j'étais entre les mains de Dieu ; mais vous êtes venu et vous m'avez montré que j'étais aux mains de Bodger (un grand distillateur) et d'Undershaft. » La religion chrétienne est une force usée, semble conclure M. Bernard Shaw. La force de l'argent, la ploutocratie, s'est substituée à toutes les forces. A son tour la religion socialiste détrônera la religion de l'argent et réduira à néant l'action démoralisante de la richesse par une répartition plus équitable des fortunes.

Observons, maintenant, M. Bernard Shaw aux prises avec son autre bête noire : « Le mariage, a-t-il prononcé, est la plus licencieuse des institutions humaines et c'est tout le secret de sa popularité. La confusion de *mariage* avec *moralité* a plus fait pour détruire la conscience de la race humaine que toute autre erreur. » Pourquoi M. Shaw a-t-il cette opinion du mariage ? Parce qu'il a très mauvaise opinion de la femme. Ce qui ne l'empêche point, d'ailleurs, de se dire — ou plutôt de se prétendre — « féministe. » Il réclame en faveur de la femme des réformes radicales, grâce à quoi une transformation s'opérera dans le caractère féminin. Et certes il est urgent que cette transformation s'accomplisse. Car la femme d'aujourd'hui, telle qu'elle se reflète dans le théâtre de M. Shaw (à l'exception de *Candida* et de quelques autres pièces), est une créature singulièrement dépravée. L'immoraliste irlandais professe sur ce

qu'il n'appelle pas « la plus aimable moitié du genre humain » des idées à peine plus favorables qu'un Schopenhauer ou un Strindberg. La femme n'est pour lui qu'une force de la nature, aveugle, stupide et généralement malfaisante. Elle n'a pas plus de conscience qu'un coup de foudre ou une colonne de grêle. M. Bernard Shaw se défend d'être misogyne : mais s'il n'est pas misogyne, qui donc, juste ciel, est misogyne ?

La femme a d'ailleurs, d'après lui, empiré au cours des siècles. M. Shaw (ne serait-ce pas son socialisme qui lui inspire cette théorie ?) accuse les conditions de la vie moderne d'avoir interverti les rôles du jeune homme et de la jeune fille. De sorte que l'institution du mariage est empoisonnée dans sa source. De *chasseur* qu'il était autrefois, l'homme est devenu *gibier*. Ce n'est plus lui qui poursuit, c'est lui qu'on traque. La jeune fille ne comptant qu'à partir du jour où elle est mariée, il lui faut coûte que coûte trouver un mari. C'est à quoi on « l'entraîne », c'est à quoi elle s'exerce dès sa plus tendre enfance. Dans une très curieuse pièce où il a rhabillé à la moderne le type de Don Juan (*Man and Superman*), M. Shaw met en relief ce caractère anormal, monstrueux, du mariage contemporain : son Don Juan n'a pas assez de toutes les Espagnes pour échapper en automobile aux poursuites d'une entreprenante jouvencelle !

L'auteur de *Man and Superman* veut bien spécifier que c'est parce que la jeune fille moderne est si mal élevée que la femme moderne est si peu digne de l'estime des vrais socialistes ; mais ces réformes qu'il conviendrait d'apporter à son éducation, il les définit très vaguement. Et le peu qu'il en dit suffit à plonger dans l'étonnement quiconque n'est pas socialiste. Une de ses

idées favorites consiste à déclarer que les passions ne sont pas cette chose funeste que bat en brèche la morale actuelle. M. Shaw ne condamne que *la* passion, l'amour flétri par lui du nom de romantisme. *Les* passions, il importe au contraire de les saluer très bas. Il conviendrait même que l'être humain, loin de les réprimer, comme on l'invite à le faire, leur donnât libre cours. L'interprète le plus autorisé de la doctrine *shavienne*, M. Archibald Henderson, suppose dans son livre qu'une jeune femme, fatiguée de s'entendre recommander l'abnégation et le sacrifice, vient demander à M. Bernard Shaw des conseils de conduite : « Agissez selon votre plaisir, lui répond ce prophète. Essayez combien perverse vous pouvez être, tout comme vous éprouveriez à quel degré de bonté vous pouvez parvenir. A supposer le pire, vous ne ferez que découvrir quelle sorte de personne vous êtes. A supposer le mieux, vous reconnaîtrez que vos passions, pour s'être impartialement, réellement et honnêtement relâchées, vous disciplineront avec une sévérité inconnue de vos amis conventionnels, abandonnés à la mécanique routine de la mode. » Une autre solution heureuse du *problème matrimonial*, ce serait, d'après M. Bernard Shaw, l'adoption de la polyandrie. Du moins semble-t-il approuver la boutade d'une jeune personne qui déclare dans une de ses pièces : « Je les aime tous les deux (Reginald et Sinjon). Il me plairait d'être enchaînée à tout un lot de maris. J'aimerais avoir Rejy à poste fixe, Sinjon pour le concert, le théâtre, les soirées, enfin quelque grand saint austère une fois par an, à peu près à la fin de la saison. » Si d'ailleurs nous protestions avec indignation contre des principes si relâchés, M. Bernard Shaw se montrerait ravi, et si nous

traitions sa doctrine d'immorale, il penserait avoir atteint son but, qui est essentiellement de scandaliser. Et, ademeurant, il nous renverrait à la préface de *The Shewing up of Blanco Posnet*, où l'on trouve cette phrase : « Un acte immoral, une doctrine immorale ne sont pas nécessairement un acte et une doctrine coupables », proposition en harmonie avec toute sa pensée.

En résumé, la propagande shavienne tend à l'exaltation de l'individu et à la glorification de ses instincts. M. Shaw prêche à sa manière la *volonté de puissance*. C'est par là qu'il s'apparente à Nietzsche, quelques divergences, d'ailleurs, qui le séparent de ce philosophe. De ces divergences, celle qu'il importe de noter surtout est la suivante : tout pénétré d'idéal classique, fils de deux races belliqueuses, l'allemande et la polonaise, Nietzsche défend avec énergie la *vie héroïque*. Il a pour les sociétés, pour les civilisations guerrières, une sincère prédilection, il aime la guerre même pour l'enthousiasme dont elle soulève les belligérants, pour certaines vertus primitives qu'elle favorise, pour l'atmosphère *dionysiaque* en un mot dont elle s'enveloppe, du moins chez le vainqueur.

M. Bernard Shaw pense très différemment. A cet égard encore, il est bien l'*Anti-Kipling* que nous dénoncions au début de cette étude. Impérialisme et militarisme, il les repousse l'un et l'autre de toutes ses forces. Il s'enorgueillit d'incarner l'Angleterre nouvelle, l'Angleterre avide de réformes politiques et sociales, l'Angleterre pacifique. M. Bernard Shaw va même dans l'antimilitarisme beaucoup plus loin que ses compatriotes. Il aperçoit dans le soldat le plus haïssable des « anachronismes. » Et quand cet auteur hait quelqu'un.... « Les soldats,

écrit-il, expient leur esclavage, leur état hors la loi en devenant, relativement à de libres civils, destructeurs, cruels, malhonnêtes, tyranniques, hystériques, menteurs, alarmistes chez eux et terroristes à l'étranger, politiquement réactionnaires et professionnellement incapables. » Les soldats qu'il met en scène répondent à merveille à cette définition si fine et si nuancée. Surtout leur bêtise est sans fond. César (*Cæsar and Cleopatra*), le général Burgoyne (*The devil's disciple*) évoquent le colonel Ramollot de sinistre mémoire. Napoléon, à qui M. Bernard Shaw consacra sa pièce, *The man of Destiny*, est peut-être un peu moins malmené ; mais dans ce cabotin plus Italien que Français, dans ce coquin sans envergure, comment reconnaître le Napoléon de l'histoire et de la légende, le « grand Empereur » de Béranger, Victor Hugo... et Henri Heine ? Et qu'on n'allègue pas : « Napoléon fut un grand capitaine. » Un « grand capitaine ? » qu'est-ce que cela ? Il n'est pas de grands capitaines pour le satirique irlandais. Ce ne sont point l'intelligence et la vaillance qui gagnent les batailles : c'est le hasard. Par exemple, c'est l'instinct propice d'un cheval qui a fait tourner au profit des armes françaises la journée de Lodi. En trouvant le gué qui permit à quelques cavaliers de prendre de flanc le vieux Beaulieu, cette brave bête (c'est le cheval que je veux dire) accomplit un exploit dont Napoléon eût été tout à fait incapable et dont il a recueilli injustement tout le bénéfice : « Vous n'auriez pas osé donner l'ordre de charger le pont, déclare un jeune lieutenant à Napoléon, dans la pièce de M. Shaw, si vous ne nous aviez pas vus de l'autre côté de la rivière. Je dis par conséquent que la bataille de Lodi a été gagnée par celui qui trouva le gué. Et qui donc l'a

trouvé ? C'est moi qui traversai le premier, je sais bien : mais le gué même, c'est mon cheval qui l'a trouvé. C'est donc mon cheval, le véritable vainqueur des Autrichiens. » S'il s'agissait d'une boutade, elle serait admissible. On sourit et l'on passe. Mais il ne s'agit pas d'une boutade. M. Shaw entend que nous prenions au grand sérieux les indigentes facéties dont il a relevé *The Man of Destiny* comme celles dont il a assaisonné *Arms and the Man*. Cette dernière pièce se déroule pendant la guerre serbo-bulgare de 1885. Représentée alors que la reine Victoria vivait encore, elle fit beaucoup jaser les Londoniens. Si bien que le prince de Galles s'offrit, lui aussi, ce spectacle. La chronique rapporte que, de toute la soirée, il ne sourit pas une fois.

Et de fait, la pièce de M. Bernard Shaw est peu comique. Cet auteur tente d'y prouver que le courage est une affaire de nerfs et qu'au demeurant ce n'est pas le courage mais la lâcheté qui caractérise le soldat. L'officier qui joue dans cette pièce le principal rôle avoue n'emporter jamais dans sa cartouchière que du chocolat. Sa dernière tablette consommée, il n'est plus qu'une loque sans dignité.

M. Bernard Shaw est un terrible iconoclaste, je serais tenté de dire : un terrible salisseur. Un irrésistible instinct le pousse à bafouer tout ce que les siècles ont admiré, à traîner dans la boue tout ce qu'ils ont honoré. Il n'est content que lorsqu'il ricane ou lorsqu'il profane. Son rire pervers est celui de Thersite.

Dans sa psychologie haineuse du militaire, quelle étroitesse de vue ! quel parti pris ! quelle méconnaissance aussi de la réalité ! Et pour y revenir, quelle différence, sur ce point spécial, entre la façon de penser de Nietz-

sche et la façon de railler de M. Bernard Shaw ! Des critiques superficiels ont noté « l'appel au surhomme » qui se dégage des écrits de ces deux écrivains ; mais ces mêmes critiques ont bien à tort passé sous silence les différences radicales qui séparent leur *surhomme* à l'un et à l'autre. Le surhomme de M. Shaw n'est après tout qu'un sous-homme.

Parmi les moralistes d'une époque qui a tout remis en question, M. Bernard Shaw se distingue par la violence intransigeante qu'il apporte à cette œuvre de « transvaluation des valeurs » qui s'accomplit sous nos yeux et qui ne vise à rien moins qu'à détruire le christianisme ainsi que la société basée sur cette religion. Nietzsche, Strindberg, Bernard Shaw, c'est par la tendance antichrétienne qu'ils se ressemblent.

J'observe en passant que ces trois iconoclastes furent tous élevés dans la religion protestante. Et je rapproche cette circonstance d'une remarque échappée à M. Bernard Shaw : « Le protestant, a-t-il dit, est théoriquement un anarchiste, dans la mesure où l'anarchisme est praticable au sein des sociétés humaines, c'est-à-dire qu'il est individualiste, libre penseur, *whig*, libéral, qu'il se défie de l'Etat et le bat en brèche, qu'il est un révolté ! » Et je me demande si l'inclination du protestant à l'« anarchisme » ne doit pas être rangée parmi les autres *découvertes* suspectes de M. Bernard Shaw. Il est du reste bien évident que la critique de cette nouvelle erreur risquerait de nous entraîner fort loin. Réservons ce sujet pour une occasion plus propice.

Une autre question, plus importante, se pose : quel sera le résultat de cette formidable poussée révolutionnaire ? Une page célèbre de Taine trace un sinistre ta-

bleau des sociétés qui, par un fatal aveuglement, repoussent la discipline traditionnelle. Chaque fois, d'après ce philosophe, que l'esprit chrétien a disparu des mœurs, l'être humain est redevenu *voluptueux et dur* : « Il abusait des autres et de lui-même, l'égoïsme brutal ou calculateur avait repris l'ascendant ; la cruauté et la sensualité s'épalaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. » (*Le régime moderne*, Paris, 1894).

Le bouleversement auquel nous assistons aura-t-il les redoutables effets dénoncés par le célèbre penseur positiviste ? Il se peut, et le spectacle du monde contemporain n'est pas pour nous rassurer absolument. Du moins l'Angleterre semblait-elle résister à l'entraînement général. Le succès récent de M. Bernard Shaw montre qu'elle n'entend point faire bande à part. L'Angleterre qui se presse à *Arms and the Man* et à *Major Barbara* n'est plus du tout l'Angleterre de l'ère victorienne, avec, si l'on veut, ses préjugés arriérés et ses formidables hypocrisies, mais aussi avec ses solides vertus sociales, politiques et privées. Et je serais Anglais que je regretterais pour ma part le changement survenu et le sens où il se produit.

Mais peut-être n'y a-t-il pas lieu de prendre trop au tragique la prédication de nos modernes tueurs de dieux. Peut-être n'est-il pas mauvais que des dialecticiens audacieux se lèvent de loin en loin et par leurs propos téméraires arrachent les sociétés à leur sommeil et incitent les hommes à reviser les principes sur lesquels ils vivent.

L'intelligence humaine peut se complaire un temps à créer du désordre : elle revient ensuite aux vérités éternelles avec de meilleures raisons de les aimer. Et puis, le christianisme n'a-t-il pas traversé, sans y sombrer, des

crises plus graves que celle par où il passe de nos jours ? Quand un chef de la chrétienté, quand le pape Léon X, faisait ouvertement profession d'athéisme et comparait la conscience à « une méchante bête qui arme l'homme contre lui-même », quand la morale qui inspire les *Mémoires* de Benvenuto Cellini était ouvertement pratiquée par l'élite des individus, quand, plus près de nous, le culte de la Raison était devenu la religion officielle d'un grand pays, le christianisme pouvait sembler mourant. Et pourtant quelles revanches n'a-t-il pas célébrées depuis lors ? Qui sait ? Peut-être en sera-t-il de même, cette fois encore ? Bernard Shaw passera peut-être... comme Machiavel. Et alors même que le monde devrait faire l'essai d'un régime collectiviste, il y aura sans doute dans ce collectivisme beaucoup d'éléments chrétiens.

Le succès du théâtre que nous venons de passer en revue n'est donc pas nécessairement ce désastre dont se désolent les critiques conservateurs anglais. C'est tout simplement, dirons-nous, *un signe des temps*, une manifestation d'irrespect intégral, caractéristique de l'époque révolutionnaire où nous vivons.

MAURICE MURET.



ARMÉE PERMANENTE OU MILICE ?

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

II

Seulement, l'armée n'est pas uniquement considérée en France comme une école. Et c'est ce qu'il convient de ne pas perdre de vue. En même temps qu'un établissement d'instruction, elle constitue une garantie contre un danger immédiat.

Garantie un peu illusoire, soit, et sans efficacité intrinsèque. Mais la sentinelle qui monte la faction devant une poudrière est-elle donc capable d'en assurer la garde ? Résisterait-elle à l'agression concertée de plusieurs malandrins ? Peut-être n'a-t-elle pas de cartouches, même à blanc. Et sa pauvre baïonnette serait impuissante en face d'un méchant revolver. De ce que ce factionnaire peut être lapidé impunément, concluons-nous que sa présence soit inutile ? Non certes : il suffit à tenir en respect bien des mauvais desseins. On sait qu'il peut donner l'alarme ; on sait qu'il est en mesure, avec la volonté arrêtée d'observer sa consigne, de s'opposer à des entreprises criminelles, malgré le peu de portée de son action.

¹ Pour la première partie, voir la livraison de septembre.

Il possède une puissance d'intimidation, sinon une puissance effective.

Certain capitaine, que j'ai connu, aimait à raconter que, pressé par je ne sais quel ennemi, il avait tiré de sa giberne un inoffensif étui de pipe et qu'il l'en avait menacé. Aussitôt son adversaire demanda grâce, croyant qu'un canon de revolver était braqué sur lui. Je sais bien que le capitaine en question était hâbleur, et nous n'admettions son récit que sous toutes réserves. Mais nous n'y aurions pas cru du tout si, au lieu de dire : « Je l'ai menacé avec mon étui de pipe », il nous avait dit : « Je l'ai menacé avec rien du tout. » C'est parce qu'il prétendait avoir montré quelque chose que nous croyions à la possibilité de l'histoire. N'eût-elle pas été vraie, elle devenait vraisemblable.

L'armée active n'est qu'une apparence. Mais c'est une apparence qui suffit à en imposer. Nos troupes de la frontière de l'est sont même plus qu'un semblant de force militaire. Leurs effectifs renforcés leur permettent d'entrer en campagne sans qu'elles soient obligées d'avoir, au préalable, reçu leurs réservistes. Elles peuvent couvrir la mobilisation et la concentration des corps d'armée de l'intérieur. Elles sont en état de résister à un premier choc et d'arrêter une agression. Elles forment sentinelles le long des Vosges, et ces sentinelles ont des cartouches à balles dans le magasin de leur fusil. Elles ne sont donc pas un obstacle négligeable et, en quelque sorte, purement décoratif.

Elles ne constituent pourtant pas cette force offensive que certains leur reprochent de vouloir être.

M. Jaurès, en particulier, affecte de voir dans notre organisation des arrière-pensées agressives. Il reproche à notre système de répondre au désir d'une invasion et,

tout au moins, de faire naître ce désir. Sans doute, au point de vue stratégique, l'armée actuelle telle que l'ont fabriquée les partis bourgeois n'est pas apte à l'offensive, dit-il ; cette offensive n'en reste pas moins le terme logique, la conséquence certaine, le rôle assigné aux réserves, rôle de second plan, voire de troisième.

« Le centre de gravité de la défense nationale n'est plus dans la nation elle-même ; il est porté, pour ainsi dire, à la pointe, à l'extrême avant-garde d'une armée restreinte qui, par une suite inévitable, deviendra bientôt une armée permanente de frontière. Ainsi l'hypothèse de l'offensive rejaillit jusqu'au fond même de l'organisation militaire. »

Nos forces sont constituées avec une intention de revanche, et avec la volonté, en même temps, de ne pas chercher cette revanche, avec le désir de prendre l'initiative des opérations et en même temps avec la conviction que cette initiative est impossible, ne fût-ce que par suite de la forme enveloppante de la frontière allemande qui faciliterait, de la part de nos voisins, les opérations initiales. Le lambeau de Lorraine qui nous reste encore est tenu comme entre les mâchoires d'un étau. Dans ces conditions, qui rendent déjà la défensive si difficile (et j'ajouterais, moi, si nécessaire, si immédiatement nécessaire), il faudrait être fou pour songer à porter les premiers coups, alors qu'on aura déjà assez à faire pour parer ceux qu'on doit s'attendre à recevoir. L'état-major français devrait donc ne pas envisager cette hypothèse. Eh bien, « pourtant, il n'a pas le courage d'y renoncer nettement et décidément. »

« Entre l'offensive vraie et la défensive vraie, il n'a pas fait un choix : il a accepté, et pour la mobilisation, et pour la concentration, et pour la conduite générale de la guerre, des combi-

naisons hybrides, des combinaisons à deux fins, pouvant s'adapter tant bien que mal, selon les événements, à la stratégie défensive et vouées, par cette ambiguïté même, à un misérable avortement. »

L'observation est juste. La théorie en honneur dans l'armée française est en absolue contradiction avec les faits. La situation nous oblige à attendre une agression, à nous y attendre, tout au moins. Mais, si nous sommes amenés par la force des choses à ne pouvoir attaquer, devons-nous nous mettre de nous-mêmes dans l'impossibilité d'attaquer, semblables à ces êtres qui, renonçant à une fonction, estiment que le plus simple, le plus expéditif, est de supprimer l'organe correspondant à cette fonction ?

M. Jaurès le souhaite. Il craint que notre puissance militaire trop vivace n'éprouve le besoin de manifester son existence. Elle peut avoir la tentation d'agir, ou on peut éprouver la tentation de la faire agir. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, dit le proverbe populaire. Pour assurer le triomphe du pacifisme, rien n'est plus naturel que de rendre l'armée impuissante, car alors il ne viendra à personne l'idée de la mettre en œuvre. Cette impuissance ne changera rien d'ailleurs à la situation : elle existe, en fait ; elle résulte de la disproportion numérique des deux peuples en présence ; elle résulte aussi de la configuration des deux territoires limitrophes. La géographie et la statistique conspirent pour condamner la France à une attitude passive.

Eh oui. Mais l'occasion peut se présenter tout de même de prendre une autre attitude. Acceptez-vous donc la pensée d'être, quoi qu'il advienne, hors d'état d'en profiter ? Autre chose est de ne pas pouvoir, autre chose est, pouvant, de ne pas vouloir. Nous devons garder le plus longtemps possible, le plus complètement

possible, la libre disposition de tous nos moyens d'action, et ne pas nous priver de tel d'entre eux, délibérément et de parti pris.

Si fort que vous soyez à la parade, un duel risquerait d'être inégal où vous vous interdiriez systématiquement toute riposte et où, par horreur du sang répandu, vous vous proposeriez simplement d'éviter d'être atteint. Le véritable escrimeur doit être prêt à attaquer autant qu'à se défendre. Et, s'il y a à exprimer un regret, au sujet de nos troupes de couverture, ce n'est pas qu'elles existent, c'est qu'elles ne soient pas plus fortes.

En vain dira-t-on que leur présence indique le dessein de tenter quelque « mauvais coup », comme on le dit d'un homme dans la poche duquel on trouve un couteau ou un revolver, alors qu'il s'en est muni uniquement peut-être pour le cas où il serait assailli par quelque malfaiteur. Croyez-vous donc que ce malfaiteur est moins redoutable au passant inoffensif et désarmé qu'à l'homme prudent qui est sorti de chez lui avec une arme et qui est décidé à s'en servir, le cas échéant ?

Ah, l'optimisme est beau, qui nous représente l'ennemi prêt à nous respecter parce que nous serons sans défense ! Certes, il y eut quelque grandeur, de la part du maréchal Martinez Campos, à venir seul dans le camp des Cubains révoltés. Et il y en eut aussi, de la part des insurgés, à rendre hommage à tant de crânerie et à abandonner la lutte.

Je ne voudrais point donner à entendre que M. Jaurès ait soutenu ce paradoxe. Mais son livre a rappelé la campagne de l'opposition en 1867. On a cité ces paroles de Jules Favre :

« La nation la plus puissante est celle qui irait le plus près du désarmement ; une nation ne désarme pas parce qu'elle se sent faible. »

Voulez-vous savoir pourquoi la Prusse ne désarme pas ? Ce n'est pas seulement parce qu'elle est menacée ou se croit menacée par la France, c'est surtout parce qu'elle a exercé des droits odieux de conquête, parce qu'elle ne veut pas donner de véritable liberté aux peuples qu'elle a annexés, parce que ses forteresses sont remplies de prisonniers politiques. Voilà pourquoi elle a besoin de conserver son armement. »

Et il s'est trouvé des orateurs pour exprimer la réprobation universelle qui s'élèverait si une entreprise quelconque était tentée contre la nation qui aurait déposé les armes, si on abusait de la faiblesse et de la confiance dont elle aurait fait preuve. Attaquer des êtres sans défense, quelle déloyauté ! Et, donc, la meilleure sauvegarde d'un pays, ce serait d'affirmer ses intentions pacifiques de la façon la plus irréfutable, en se mettant dans l'absolue impossibilité de faire la guerre. Une nation encourrait le risque d'être le mépris du monde si elle profitait de cette impossibilité. Elle commettrait une lâcheté inqualifiable.

Malheureusement, cette lâcheté inqualifiable pourrait être une opération avantageuse. Et cette considération est de nature à faire passer certaines gens par-dessus la crainte d'exciter l'universelle réprobation.

Il n'y a rien comme la possession de la force qui permette d'abuser de la force, nous dit-on. Et c'est vrai. Mais il n'y a rien comme la possession de la force qui dispense d'user de la force. Elle donne de la douceur et du calme. Le sentiment de l'impuissance rend inquiet, ombrageux, rageur. Il alimente les pires instincts de l'homme.

Voilà pourquoi, je le répète, je souhaite à la France une armée plus prête encore à la guerre, mieux outillée, que celle dont M. Jaurès trouve aujourd'hui la puissance

exagérée. Je ne suis pas plus belliqueux que lui, pas plus assoiffé de sang humain. Je demande pourtant que notre système militaire se prête non seulement à la défensive, mais encore à l'offensive. A la vérité, je ne vois pas l'un sans l'autre. Je ne me représente pas l'idéal que Jules Simon définissait ainsi, au Corps législatif : une armée « invincible au dedans et incapable de faire la guerre au dehors », à moins qu'il ait voulu qu'elle fût plus forte que les faibles, plus faible que les forts. Comme on l'a très bien fait remarquer, la défensive et l'offensive, sur un même théâtre de guerre, exigent des moyens identiques. Et on n'est bon pour l'une que lorsqu'on est bon pour l'autre. M. Jaurès doit en être convaincu, puisqu'il assigne l'offensive comme but final, la défensive n'étant, à ses yeux, qu'un expédient temporaire.

« C'est seulement par la méthode de défensive totale, bientôt *muée en offensive irrésistible*, que toutes les énergies de la France pourront être mises en œuvre pour son salut. Elle doit donc sommer l'état-major de faire appel à tous les citoyens en état de combattre et d'adopter un plan de concentration, un plan d'opération qui permette à toutes les forces d'intervenir à temps dans le grand combat. Il ne s'agit pas d'une défensive inerte et passive, mais, au contraire, d'une défensive passionnée qui ramasse des énergies pour produire des effets décisifs, pareille à un grand cœur ardent qui recevrait tout le sang du pays pour mieux animer le combat. »

S'exprimer ainsi, n'est-ce pas reconnaître implicitement qu'il faut pouvoir passer d'une tactique à l'autre, suivant les besoins et à volonté ? Aussi l'armée doit-elle être habituée à combattre, purement et simplement... (ou plutôt doublement!..), non à pratiquer une forme de combat déterminée, à l'exclusion de l'autre. Qu'elle soit donc puissamment pourvue d'hommes, de chevaux, de

matériel, d'approvisionnements, qu'elle soit disciplinée et manœuvrière.

Mais que, en même temps, elle soit permanente au lieu d'être intermittente. Le danger étant de tous les instants, la vigilance du pays doit être de tous les instants. On a ri de Calino recommandant de visiter les pompes la veille des incendies, pour s'assurer de leur bon état de service. Ne faisons pas rire à nos dépens.

Sans doute, les guerres n'éclatent pas avec la même soudaineté que la plupart des incendies. Certains indices annoncent, en général, l'imminence du danger et provoquent un redoublement de précautions. C'est heureux, car, même dans les armées permanentes, la persistance de la paix introduit du relâchement, un relâchement dont on se rend compte lorsqu'une alerte se produit. On se ressaisit alors, et on se tient sur ses gardes.

Combien de sécurité donne au pays la vigilance des sentinelles qui montent la garde non seulement le long des frontières, mais sur tout le territoire ! Quel malaise n'éprouverait-on pas, à quels à-coups ne serait-on pas soumis, si, au moindre incident diplomatique, tous les hommes valides se croyaient menacés d'être rappelés sous les drapeaux ? Plus les sentinelles seront nombreuses, instruites, au courant de leur devoir, et décidées à faire respecter leur consigne, plus la nation aura de quiétude, plus tranquillement elle pourra vaquer à ses occupations.

On s'est demandé s'il était vraiment utile que la France entretînt des troupes sur pied, et s'il ne suffirait pas qu'elle massât sur ses confins menacés une couverture puissante, derrière laquelle elle pourrait se contenter d'une milice. Une armée de métier dans l'Est ; rien le long du littoral, à proximité des pays neutres ; peu de

chose au pied des Alpes et des Pyrénées. Il n'en faudrait pas davantage pour garantir le pays contre toute agression. Et alors, dans les provinces du centre, il n'y aurait que des écoles de recrues.

Ce système séduisant est dû à M. Messimy, à la superficialité et à la versatilité duquel M. Jaurès ne ménage pas les sarcasmes. On lui a reproché, à ce système, l'omnipotence qu'il donnerait à l'armée de métier, dont le chef pourrait aisément tenter un coup d'Etat, puisque toute la force militaire du pays serait concentrée entre ses mains, sans que rien y fasse contrepoids. Mais, à ces considérations d'ordre politique, s'en ajoute une autre d'ordre technique : c'est que l'armée dite active doit, en s'amalgamant aux réserves, leur donner une solidité que celles-ci n'auraient pas si elles étaient seules, si elles formaient un tout homogène.

III

C'est à dessein que j'évoque le souvenir du mélange opéré par la loi du 21 février 1793 qui réunissait les bataillons de volontaires nationaux aux troupes de l'ancien régime, — ou plutôt à ce qui en restait après que les démissions, les désertions, les destitutions les eurent débarrassées de tous leurs éléments non assimilables. Les soldats de la royauté se fondirent dans les formations nouvelles. Des citoyens libres qui s'étaient enrôlés pour la défense de la patrie en danger, ces mercenaires reçurent quelque chose de leur âme un peu désordonnée, mais ardente. Peut-être leur communiquèrent-ils en échange un peu de cette solidité que leur avaient donnée la pratique du métier et la valeur professionnelle. Toujours est-il pourtant que les Beau-Soleil et les La Fleur gagnèrent plus que les Fricasse et les

Cognet à se trouver dans les mêmes régiments qu'eux.

Il s'agit aujourd'hui de procéder à la même opération. Seulement, on compte sur elle pour obtenir un résultat inverse. Les gens du métier voient un élément de force dans la présence, au milieu des corps mobilisés, d'un « noyau » d'anciens soldats (... anciens ! c'est une manière de parler, puisqu'ils n'auront que quelques mois de service : douze ou quinze !...), dans ce mélange de professionnels avec des réservistes (... professionnels ! c'est encore une manière de parler !...), dans l'hétérogénéité que produira cette juxtaposition.

Certains théoriciens y voient, au contraire, une cause de faiblesse. Leur raisonnement simpliste se réduit à ceci : « Si les soldats valent mieux que les réservistes, n'ayons que des soldats. Si c'est les réservistes qui valent mieux, n'ayons que des réservistes. » La conclusion, c'est que l'homogénéité implique la force. Les hommes de science savent que cette idée est en désaccord avec la réalité des faits. Les métaux précieux sont mous tant qu'ils sont purs. Ils n'acquièrent de solidité que quand on les allie à d'autres métaux de qualité inférieure ou qu'on y introduit d'autres substances. Une légère modification dans l'état chimique, l'addition d'un peu de carbone au fer, par exemple, change notablement les propriétés physiques, en les améliorant lorsque la proportion du corps étranger est modérée, en les pervertissant lorsqu'elle devient excessive. Il y a des croisements qui donnent naissance à des races dégénérées. Ce n'est pas une raison pour n'admettre que les unions consanguines.

Une construction uniquement en moellons ou en briques est moins solide que si ces matériaux sont employés concurremment avec la pierre de taille. Et,

sans armature métallique, une paroi en béton n'offrirait qu'une insuffisante résistance.

Dans l'ordre des choses humaines, on fait des observations analogues. Certains corps constitués doivent une partie de leur valeur à ce qu'ils ne sont pas fermés, à ce qu'ils s'alimentent en dehors d'eux-mêmes, si on peut ainsi parler. Le prestige de notre Conseil d'Etat, pour ne citer que lui, tient à ce qu'on y introduit des hommes qui ont fait leurs preuves dans l'administration ou dans des fonctions judiciaires, et que l'avancement n'est pas exclusivement réservé aux gens « de la maison. » Par ces nominations, on fait entrer dans « la maison » un peu de l'air extérieur et des éléments de vitalité.

Le rôle des officiers de complément peut être du même genre. Les théoriciens dont je parlais tout à l'heure en arrivent à souhaiter que les officiers « civils » soient plus nombreux que les officiers de « carrière » et que ceux-ci soient comme absorbés dans ceux-là. Les soldats étant recrutés « dans le civil », il semble naturel que leurs chefs y soient recrutés aussi. Le corollaire de la nation armée est que les militaires professionnels disparaissent ou, du moins, soient réduits à l'extrême minimum.

Cette thèse, soutenue par des hommes comme M. Raiberti, j'aime à reconnaître que M. Jaurès ne s'en fait pas le défenseur. Il demande la coexistence des deux catégories bien distinctes de chefs. Il ne voit que des avantages à cette coexistence.

« Ce qui crée l'antagonisme, dans l'armée active d'aujourd'hui, des officiers sortis des grandes écoles et des officiers sortis des rangs, c'est qu'avec des origines différentes et une éducation inégale, ils évoluent pour ainsi dire sur un même

plan et sont à l'état de compétition directe. Au contraire, entre les officiers de carrière et les officiers civils, il y aura bien, à égalité de grade, identité des fonctions et des puissances. Ils appartiendront les uns et les autres à un même cadre. Ils exerceront la série des commandements dans les mêmes unités. Ils seront ordonnés dans une même hiérarchie. Entre le capitaine professionnel et le capitaine resté dans la vie civile, il n'y aura aucune différence de pouvoir et d'attribution. Le lieutenant de carrière, quand il sera sous les ordres d'un capitaine civil, lui devra pleine obéissance dans les termes des règlements et des lois, comme aujourd'hui le sous-lieutenant de l'armée active doit obéissance au lieutenant de réserve qui est son chef immédiat dans certaines formations. Mais enfin, quelle que soit, dans l'exercice de la fonction, l'identité de ces hommes, *leurs conditions générales de vie sont trop dissemblables* pour qu'il puisse y avoir *a priori* des uns aux autres rivalité et jalousie.

» Les officiers civils qui ne donneront à leur fonction qu'une partie de leur vie ne pourront vraiment pas trouver étrange que les officiers professionnels dont toute la vie sera prise par leur fonction d'éducateurs et de chefs militaires, qui se seront préparés à l'exercice du commandement par de hautes études spéciales et qui n'auront pas dans la vie d'autre intérêt et d'autres ressources, aient une avance déterminée de promotion, leur permettant d'arriver non pas seuls, mais plus vite et en plus grand nombre, dans les grades élevés. »

La dissemblance même des deux conjoints, on le voit, paraît être à M. Jaurès une raison pour qu'ils fassent bon ménage ensemble. Il ne croit donc pas nécessaire qu'il y ait identité de goûts, d'aspirations, de caractères, entre gens appelés à mourir ensemble, à travailler ensemble. L'hybridité du corps des officiers ne l'inquiète pas. Au contraire.

N'est-il pas étrange alors qu'il s'effraie de la discor-

dance qui peut exister entre les soldats de l'armée active et les réservistes ? Les différences qu'il y a entre ceux-ci et ceux-là créent-elles donc incompatibilité, au lieu de s'associer, de se combiner, de se compléter ? Ne peut-on penser qu'il y a, dans le soldat encaserné, présent sous les drapeaux, quelque chose qui manque à son futur camarade de combat, aujourd'hui retiré dans ses foyers ?

Je veux bien qu'il n'ait pas une valeur professionnelle de beaucoup supérieure. Je ne crois pas, je le répète, que la répétition des exercices militaires en arrive à produire l'automatisme. J'admets que, ayant quitté le régiment depuis plusieurs mois, voire depuis plusieurs années, on sache aussi bien tirer et marcher que lorsqu'on portait l'uniforme, qu'on n'ait pas oublié la signification des commandements, qu'on possède encore la connaissance de la terminologie spéciale au métier des armes, qu'on ait été tenu au courant des plus récentes modifications apportées à l'armement ou aux règlements.

Il n'en reste pas moins que, une fois rentré chez soi, on a superposé une autre profession à celle de soldat, d'autres préoccupations à celles de la caserne. On a une famille, à laquelle on s'attache tous les jours davantage. On a des intérêts, dont la gestion cause des soucis. On a des travaux auxquels on pense journellement, alors que l'idée de la guerre se fait plus lointaine.

Quel tressaillement n'éprouvera pas le citoyen que le tocsin appellera à défendre le pays ? Il lui faut quitter brusquement femme et enfants ; il lui faut négliger ses intérêts, que la déclaration de guerre a déjà compromis

et qu'il est plus urgent que jamais de sauvegarder ; il lui faut laisser son champ à demi labouré, abandonner la pièce qu'il était en train de buriner sur son étau.

Un groupement d'hommes ainsi arrachés du jour au lendemain à leur vie paisible et jetés tout à coup dans les aventures, déracinés de leur quiétude et jetés en présence de tout ce qu'il y a d'incertain dans les opérations de la guerre, et sinon apeurés, du moins désorientés, ce groupement a besoin d'un appui moral. Elle le trouvera, dans une certaine mesure, auprès des jeunes soldats que l'encasernement a déjà préparés à ces éventualités. Ils ne sont ni plus vigoureux que les réservistes, ni plus braves. Mais ils sont plus insoucians. L'existence qu'ils mènent depuis leur incorporation les a comme détachés de penser à la famille, aux affaires, au métier civil. Non que les liens soient rompus ; mais ils sont distendus. Cette jeunesse est déjà sous pression et capable d'entraîner ce qu'on mettra à sa remorque.

Et c'est un premier service qu'elle rendra aux hommes mûrs qui viendront lui apporter d'indéniables qualités de sérieux, de maturité, de civisme, mais aussi une certaine inertie, grâce à quoi ils joueront peut-être le rôle qu'on assigne aux volants des machines, restituant la force qu'on leur aura communiquée, après qu'on aura eu à prendre la peine de les mettre en branle.

On dit que la caractéristique de notre armée, c'est l'immensité des ressources que présentent les réserves. Elles sont le nombre, d'abord. Elles fourniront plusieurs millions de combattants, alors que l'effectif encaserné représente seulement quelques centaines de mille hommes. Et ces combattants seront en pleine possession de leur vigueur physique, en plein développe-

ment intellectuel, en pleine conscience du devoir qui s'impose à un citoyen en face d'une agression. Le pays peut donc compter sur eux. Mais il leur faut un certain temps pour constituer des unités de guerre. Et il faut aussi qu'un levain fasse fermenter cette masse pâteuse, et la soulève.

L'armée active est destinée à jouer ce rôle : aux classes convoquées par l'ordre de mobilisation elle donne le délai qui leur est nécessaire pour secouer les regrets, les préoccupations, — regrets et préoccupations très légitimes, après tout. Elle leur donne en même temps des qualités secondaires sans doute, mais non sans importance pourtant, qu'elles avaient cessé d'avoir. Outre qu'elles ont pu oublier bien des détails du métier, et qu'elles trouvent dans les soldats enrégimentés d'utiles moniteurs, ceux-ci servent d'intermédiaires entre le commandement et ces réservistes. Les officiers et sous-officiers ont besoin de connaître les aptitudes de leurs subordonnés, de savoir ceux en qui ils peuvent avoir confiance ou de qui ils doivent se méfier, ceux qu'ils peuvent charger de telle besogne spéciale. C'est à cette condition que le fonctionnement de la collectivité se fera avec aisance et d'une façon coulante. La présence des professionnels y contribue. Ces professionnels, je le répète, sont de faux professionnels. J'entends par là qu'ils ne ressemblent en rien à ce qu'on désignait jadis par ce mot. Mais ils connaissent les habitudes du capitaine, des lieutenants, des sergents. Ils sont pour les réservistes des initiateurs, des conseillers, et ils facilitent ainsi la mobilisation.

Je ne voudrais pas surfaire leur rôle et les représenter comme des organes indispensables de la machine militaire. Mais l'huile qui lubrifie les surfaces de frottement

rend la marche des rouages plus douce et plus sûre. Elle rend ainsi des services fort appréciables.

Par le caractère même de leur constitution, les milices sont condamnées à avoir, au début d'une guerre, moins de souplesse dans les articulations qu'une armée dans laquelle il y a des soldats en activité. Les unités qui se forment, escouades, pelotons, sections, compagnies, gagnent à ne pas être trop homogènes, et les troupes de première ligne, loin d'en souffrir, se trouveront bien de contenir des éléments dissemblables.

Derrière l'armée de premier choc, d'ailleurs, qui comprendra, je suppose, un million d'hommes dont la moitié seront des réservistes, deux autres millions se prépareront à entrer en lice à leur tour, sans pouvoir compter sur l'accroissement de puissance que j'attribue à l'hybridité. Mais cette armée de seconde ligne aura le temps de grouper ses éléments, de compléter leur instruction, de les assouplir, de les plier à la subordination, en les soumettant à des exercices au cours desquels les soldats se rendront compte de ce que vaut le commandement, en même temps que les chefs se rendront compte de ce qu'ils peuvent attendre de la troupe.

IV

La présence d'un « noyau » d'hommes appartenant à l'armée active n'est donc pas absolument indispensable. Son utilité est tellement restreinte et localisée que, si le système militaire français n'avait d'autre objet que de créer ce noyau, il n'y aurait aucun inconvénient à l'abandonner. Il est vrai que ce système nous met dans une certaine quiétude, grâce à la sauve-

garde qu'il nous confère. Et pourtant, la garantie qu'il nous donne est précaire, si faible qu'on ne pourrait pas grand risque à y renoncer, s'il était le seul bénéfice qui en résultât. Mais il est autre chose que nous demandons à nos régiments : ils nous fournissent des soldats qui, préparés à loisir, et non surchauffés par une instruction intensive comme celle des « *fours à bachot* », possèdent assez solidement la connaissance de leur métier. La plus-value que donnent trois semestres d'apprentissage au lieu du seul semestre que propose M. Jaurès n'est cependant pas en proportion du sacrifice de temps imposé à la nation. Et, si cette plus-value était le seul profit qu'assure le système français, autant vaudrait prendre sans plus tarder le système suisse.

Mais nous avons le triple avantage de posséder une force militaire permanente qui est une assez bonne école, qui nous donne assez de sécurité, dont l'amalgame avec les réserves assure quelque cohésion et quelque surcroît de solidité aux unités constituées au moment de la mobilisation.

Ce n'est pas tout.

Il suffirait de peu de modifications pour que nos régiments actuels devinssent de très bonnes écoles, nous donnassent une grande sécurité, et fussent un puissant élément de cohésion dans les troupes mises sur pied de guerre.

Adopter la transformation de notre armée en milice, c'est se priver de ce que nous avons, et qui vaut un peu mieux. C'est surtout se condamner à n'avoir pas le beaucoup mieux qu'il nous serait pourtant facile de réaliser.

C'est risquer enfin de ne rien avoir de bien. Car

toute la conception de M. Jaurès repose sur des hypothèses. Elle suppose, par exemple, que la jeunesse, dès l'école, et dans la période post-scolaire, ne négligera rien de ce qui doit lui faciliter l'accomplissement consciencieux de son devoir militaire.

Et, sans doute, on nous promet que, le jour où l'organisation socialiste de la France sera achevée, le peuple comprendra l'excellence et l'efficacité des milices, leur utilité, leurs conditions d'existence, et qu'il le prouvera par la conduite même de ses militants, par son activité allègre, par son assiduité et son zèle aux œuvres vivantes d'éducation militaire, aux sociétés de gymnastique et de tir, aux manœuvres de plein air et aux exercices en terrain varié dont l'efficacité se substituera à la stérile mécanique de l'enseignement de la caserne. Si, aujourd'hui, il se montre tiède et récalcitrant, c'est qu'il n'a pas la foi. Il ne croit pas à la grandeur du pays ; il ne s'y intéresse pas.

La sagesse veut qu'on ne se leurre pas d'illusions et que, imaginant une forme nouvelle d'institution militaire, on n'admette pas, a priori, que les circonstances en faciliteront l'adoption. Un réformateur prudent ne doit pas être optimiste. Il doit se demander ce qui arriverait de la réalisation de ses rêves si, au lieu de s'y prêter complaisamment, les faits y résistaient : en d'autres termes, si les circonstances étaient défavorables. Ce sont les pires éventualités qu'il faut redouter, et non les plus commodes.

L'auteur de *l'Armée moderne* suppose le problème résolu. L'âge d'or est revenu sur la terre. Les hommes sont bons et vertueux. Ils ne demandent pas mieux, puisque sa voix éloquente les y convie, que de se préparer à la guerre. Ils y sont d'autant mieux dis-

posés qu'ils savent cette guerre improbable. Leur vertu leur fait une armure sans défaut et les rend presque invulnérables. Personne n'oserait s'attaquer à un peuple si vertueux, si brave, si uni dans sa foi socialiste.

Ce sont de belles utopies, dignes d'un esprit révolutionnaire. Un théoricien rationaliste peut imaginer une réforme réalisée en bloc, afin qu'elle ait toute sa valeur éducative et « pour qu'elle communique aux esprits un salubre et nécessaire ébranlement. » Je crois que, s'agissant de quelque chose d'aussi considérable, d'aussi important que l'armée, d'aussi délicat et fragile en même temps, il faut éviter tout ce qui produit un ébranlement. C'est en douceur qu'il faut améliorer, si l'amélioration est possible, si on n'a pas affaire à d'indéracinables vices constitutionnels. Il faut, en un mot, faire œuvre de conservateur avisé. J'estime que M. Jaurès s'est montré, dans son livre, le plus imprudent des novateurs, et qu'il s'est montré surtout inutilement novateur.

Lieutenant-colonel EMILE MAYER.



LADY BETTY EN AMÉRIQUE

—◆—
ROMAN

Lady Betty est la fille cadette d'une douairière anglaise, la duchesse de Stanforth, d'antique noblesse, mais au blason fortement dédoré. Les maigres revenus restant du patrimoine servent à soutenir le rang du fils, Stan, et la duchesse n'a d'autre espoir que de voir faire à ses enfants des mariages avantageux au point de vue financier. Elle a déjà essayé sans succès de marier son fils à une héritière américaine, Miss Woodburn, et maintenant il s'offre une occasion favorable pour sa fille aînée Victoria, Vic, comme on l'appelle dans sa famille. Mais il s'agit d'éloigner la cadette, Betty, qui, beaucoup plus jolie que sa sœur, risque de lui faire du tort auprès du prétendant. On la fait donc inviter, malgré le récent échec matrimonial, par M^{me} Stuyvesant-Knox, riche veuve, cousine de Miss Woodburn, à venir faire un séjour en Amérique, avec la secrète pensée qu'elle aussi trouvera peut-être là-bas quelque époux millionnaire. La jeune fille se prête à ce manège, par affection pour les siens, et elle s'embarque avec M^{me} Esca (S. K.),

surnom que les deux sœurs ont donné irrévérencieusement à la belle Américaine — et sa cousine.

Laissons la parole à la jeune héroïne :

Dix jours sont écoulés ! Il me semble qu'en ai vécu cent. Des gens paresseusement assis sur le pont déclarent le voyage assommant. Moi je ne suis pas de leur avis.

D'abord c'est mon premier voyage sur mer : la traversée de la Manche ne compte pas. Et maintenant que j'ai été mêlée à tant de monde, je constate que, jusqu'ici, je ne connaissais presque personne. Si même je pouvais me dédoubler, je verrais bien qu'en dehors de mes parents tous les êtres humains que j'ai rencontrés sont des connaissances toutes récentes.

J'ai toujours habité notre cher, vieux et magnifique Battlemead ; à présent que j'en suis loin, il me semble doublement beau. La plus grande partie de mon temps, jusqu'à l'année dernière, se passait dans la chambre d'étude, ou en promenades à pied et en voiture avec une de mes institutrices. J'aimais à les conduire en voiture pour me distraire. Quand nous avions du monde, je ne paraissais pas ; maman trouve que cela ne vaut rien pour les jeunes filles d'être remarquées, elle disait que je prendrais ma revanche plus tard. Quand on allait en ville pour les plaisirs de la saison mondaine, et cela arrivait souvent, on me laissait en arrière, quoique Battlemead soit à vingt-cinq lieues seulement de Londres. Je ne crois pas être allée plus d'une vingtaine de fois en ville. C'était en général pour un concert ou pour une matinée, et j'en jouissais immensément ; mais cela ne m'apprenait pas grand'chose sur la vie. La seule fois que je suis allée à l'étranger, nous n'avons pas lié connaissance avec les personnes rencontrées dans les hôtels. Au premier moment, l'existence à bord de ce grand paquebot m'a rappelé en tous points une comédie qu'on m'avait menée voir ; comme on en était déjà presque à la fin, j'avais eu beaucoup de peine à distinguer quels étaient les acteurs principaux, les coquins et les coquines, et à démêler le nœud de l'intrigue.

A présent que j'ai fait tant d'expériences, il me semble que

je prends part à la représentation comme actrice et non comme simple spectatrice.

Le début a été charmant, bien que très étrange.

Le cher vieux Stan était sorti de sa coquille ; il vint jusqu'à Southampton assister à mon départ ; c'était une marque d'amitié toute spéciale, me dit Vic, étant donné que Sally Woodburn et lui avaient été inutilement jetés à la tête l'un de l'autre.

Il m'avait acheté une énorme boîte de bonbons, une botte de roses, plusieurs revues illustrées, et, juste au moment où nous allions nous séparer, il me glissa dans la main un petit objet tout rond.

— En cas de besoin, ma poulette ; pour t'aider à tenir ton rang, ajouta-t-il. Tu es encore une mioche, mais ne permets à personne de te traiter en enfant, et si tu avais envie de revenir, télégraphie-moi sur-le-champ. Je remettrais les gens à leur place et te ramènerais dans ton milieu. Je veux bien être pendu si je ne fais comme je te le dis.

Jamais Stan ne m'avait tenu de discours aussi long ; après qu'on eut levé l'ancre, je trouvai le temps de regarder le petit objet rond qu'il m'avait glissé dans la main, et je vis une quantité de pièces d'or enveloppées dans deux billets de dix livres. Il y avait, en or, douze souverains. Stan m'avait fait cadeau de plus de trente livres à la fois. Avec cette somme, ajoutée aux vingt livres que maman m'avait données à dépenser « seulement en cas de nécessité absolue », il me semblait être devenue millionnaire. Jamais je n'avais possédé la dixième partie d'une fortune pareille.

Cette attention de Stan m'avait ragaillardie comme un breuvage chaud en hiver quand on est fatigué ou gelé. Je me sentis toute joyeuse.

J'aimais notre habitation maritime, ses deux belles chambres, sa salle de bain, et son gentil petit salon bleu et blanc, aussi vaste que la vieille chambre de poupée léguée par Vic à mon enfance. Je fus bien reconnaissante de partager la cabine de M^{lle} Woodburn et non pas celle de M^{me} Esca. C'était amusant

de chercher de la place pour nos effets à mesure qu'ils sortaient des malles, et Louise, la femme de chambre française de M^{me} Esca, qui vaquait à mon installation, me faisait tant de compliments sur mes cheveux, mes yeux et mon teint, que j'en étais toute confuse. Il est possible que les Américaines favorisent cette habitude chez les subalternes.

— Les cheveux de Milady sont une pure merveille ! Ils sont couleur d'or et frisent naturellement, cela se voit. Quel plaisir j'aurai à les coiffer ! Et le teint de Milady ! Il est supérieur à celui de toutes les Anglaises de ma connaissance ; et pourtant Dieu sait s'il y en a de beaux ! Avec des yeux pareils, Milady peut porter les couleurs qu'il lui plaît. Et sa taille ! la forme du corset n'a aucune importance pour une taille pareille.

Si tout cela eût été dit en anglais, j'aurais prié la babillarde de passer la porte. Mais en français, ce papotage n'était pas trop désagréable.

Les toilettes de M^{lle} Woodburn, et spécialement celles de M^{me} Esca étaient fort élégantes, et je fus mortifiée en voyant Louise déballer les miennes, quoique j'eusse emporté ce que j'ai de plus habillé, et deux ou trois jolies blouses de Vic, mises à ma taille au dernier moment. D'ailleurs maman dit que mon trousseau est bien suffisant pour une jeune fille en Angleterre et que je n'ai pas lieu d'être jalouse des Américaines si elles font beaucoup plus de toilette.

Cependant je dirai à la louange de M^{me} Esca qu'elle ne parut pas mécontente de ma mise. Au contraire, elle avait une drôle de façon de me mettre en évidence, comme si je lui faisais honneur.

Nos déballages étaient achevés à l'heure du lunch. Il nous fallut occuper d'abord les premières places vacantes à table. M^{me} Esca fit appeler le maître d'hôtel.

— Je suis M^{me} Stuyvesant-Knox, dit-elle d'un ton important ; lady Betty Bulkeley, fille de la duchesse de Stanforth, est avec moi. Il me faut les trois meilleures places à la table du capitaine.

Les oreilles me tintèrent quand, malgré moi, j'entendis ces

paroles ; mais M^{lle} Woodburn n'esquissa qu'un sourire et baissa les yeux, un clignement comique courut sous ses cils qui se relèvent si bien qu'elle semble toujours sur le point de partir d'un éclat de rire.

« Si j'étais le maître d'hôtel, pensai-je, les plus mauvaises places du bâtiment seraient réservées à des dames comme nous pour rabattre leurs airs de grandeur. » Au contraire, docile comme un agneau, et sans la moindre humeur, il assura M^{me} Stuyvesant-Knox qu'elle pouvait compter sur lui pour la faire asseoir à la droite du capitaine avec ses compagnes de voyage.

M^{me} Esca fut aussi désagréable avec l'intendant du pont. Elle fit beaucoup d'embarras parce qu'il n'avait pas placé où elle le désirait les chaises qu'elle avait apportées. Les cartes d'un révérend un tel, de sa femme et de ses filles, se balançaient au dossier de quelques chaises sur l'emplacement même que la fière Américaine s'était mis en tête d'occuper à l'ombre, en travers du paquebot.

— Je vous ordonne de placer mes chaises ici, dit-elle.

Puis, horreur ! je la surpris répétant la formule déjà entendue à déjeuner :

— Je suis M^{me} Stuyvesant-Knox, lady Betty, etc.

Il est vrai qu'à ce moment elle s'était un peu éloignée avec l'intendant, et je puis m'être trompée sur le sens de ses paroles. Mais tout à coup deux ou trois personnes se mirent à me dévisager. J'étais si fort contrariée d'être classée ainsi, comme un colis portant étiquette, que je me sentis devenir écarlate.

Mes yeux tombèrent sur ma chaise ; ce n'était pas une chaise de louage comme presque toutes les autres, mais un cadeau de M^{me} Esca. Le nom « Lady Elisabeth Bulkeley » était peint en toutes lettres sur le dossier.

Les passants lisaient ce nom en ouvrant de si grands yeux que je m'empressai de le voiler d'une couverture, et de m'asseoir pour qu'on n'en vît plus rien. Je n'étais pas un animal de jardin zoologique, après tout !

Plus tard, en parcourant la liste des étrangers, je vis que personne à bord ne portait de titre ; il n'y avait pas même un *honorable* quelconque. Sinon la petite manœuvre de M^{me} Esca, qui aurait pu me faire accuser de snobisme, aurait passé inaperçue.

— Je connais beaucoup de monde ici, fit observer M^{me} Esca lorsque nous fûmes établies à nos places, mais la plupart de ces passagers ne sont pas « quelqu'un », et je n'entends pas leur permettre de m'importuner ; du reste la duchesse ne désire nullement, j'en suis sûre, que je laisse Betty entrer en relations avec tous, et j'aurai soin de faire un triage soigné.

Par exemple ! Je ne l'ai jamais autorisée à m'appeler Betty, et je déteste que les personnes qui ne me plaisent pas s'emparent de mon petit nom sans cérémonie. J'éprouve un sentiment analogue à celui que j'éprouvais, enfant, à me laisser embrasser par des personnes étrangères à ma famille, et que moi-même je ne voulais pas embrasser.

Dieu merci, Vic et moi nous sommes venues au monde avec le caractère de notre père. Ma part de gaité et d'imagination me sert à panser les petites blessures d'amour-propre. Je m'amuse beaucoup à voir M^{me} Esca faire son triage ; cela ne me tourne pas la tête le moins du monde.

A peine étions-nous sur le pont que plusieurs personnes y montèrent pour causer avec mes deux compagnes. La mer était unie comme le parquet ciré d'une salle de bal, et les gens les plus sensibles au mal de mer n'avaient pas d'excuse légitime pour être malades. Les groupes d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants se mouvaient sur le pont comme les fragments de verre dans un kaléidoscope. Il y avait beaucoup de personnes distinguées, très bien mises, Américaines, et qui paraissaient se connaître. Les unes riaient beaucoup, parlaient fort et usaient d'interjections énergiques, dont M^{lle} Mac Kinstry et mes précédentes institutrices ne me permettaient pas l'emploi dans mes compositions. Pourtant ces personnes avaient un ton plus cordial et plus aimable que celui des Anglais, bien que leur

prononciation fût moins douce, à quelques exceptions près — Sally Woodburn, par exemple — qui traînaient leurs syllabes avec la grâce un peu négligente des Sudistes.

Bientôt je pus reconnaître toutes les pauvres créatures que M^{me} Esca cherchait à faire passer à travers son crible, à la manière dont elle les recevait. Quand on lui disait : « Comment allez-vous ? » ses yeux se plantaient sur l'interlocuteur comme des vrilles, jusqu'à ce que son regard prit une expression suffisamment tranchante et dure. On eût dit qu'elle voulait vous percer de part en part comme avec une lame de couteau, ou une épingle à chapeau. Après un moment d'attente, elle répondait lentement : « Fort bien, je vous remercie. Oui, je rentre plus tôt que je ne pensais. On m'attend à Newport. » Et tournant les feuillets du livre qu'elle n'avait pas même regardé, elle faisait avec son lorgnon un petit geste presque imperceptible.

Alors, écrasés, les pauvres gens s'éloignaient, l'oreille basse, sans tenter un nouvel essai auprès de M^{me} Woodburn, bien que celle-ci cherchât à racheter par un regard suave les façons de dragon de sa cousine.

Entre temps, d'autres voyageurs faisaient voile de nos côtés ; ils n'étaient pas plus distingués d'apparence que les précédents. Mais voici que M^{me} Stuyvesant-Knox, soudain, se transformait. Elle souriait, tendait une main trop chargée de bagues à mon avis, et répondait, empressée : « Et vous ? comment vous portez-vous ? » Quoiqu'elle ne s'intéresse à personne qu'à elle-même, M^{me} Esca leur demandait, obséquieuse : « D'où venez-vous ? Comment avez-vous passé la saison ? Pourquoi rentrez-vous si tôt au logis ? » Ensuite elle s'adressait à moi : « Betty, ma chère, il faut que vous fassiez la connaissance de M^{me} Une telle, de M. Un tel ; vous aurez l'occasion de les revoir chez moi. » Puis, les yeux tournés vers les nouveaux venus « Lady Betty Bulkeley, etc. Je me demande si vous avez jamais rencontré son frère, le duc de Stanforth, à Londres, et son cousin, le marquis de Loveland ? »

Loveland aurait pris une attaque de nerfs s'il l'avait entendue, car chez nous il n'y a que les petits bourgeois et les subalternes

pour lui lancer son titre de marquis à la tête. Mais je crois que les étrangers ne saisissent pas la nuance, à moins qu'ils n'aient vécu longtemps en Angleterre.

Lorsque l'occasion se présenta, je questionnai Sally Woodburn sur les raisons qui portaient M^{me} Stuyvesant-Knox à rebuter les uns et à se mettre en frais pour les autres.

— Ma chère, disait Sally, — il a été convenu entre nous que je l'appellerai Sally, et elle a une délicieuse manière à elle de dire « ma chère ! », tous ses *r* sont doux comme celui-ci, mais il serait trop long de les détailler, — ma chère, que vous êtes innocente ! Où avez-vous été élevée pour n'avoir jamais entendu parler des *Quatre-Cents* ?

— Qu'est-ce que les *Quatre-Cents* ? Un corps de cavalerie légère, pareil à celui des *Six-Cents* ? demandai-je. Ou bien serait-ce une assemblée gouvernante comme le conseil des Trois ?

Elle éclata d'un rire charmant et velouté ; ce rire me donna sur les nerfs ; on se rend ridicule en disant sans le vouloir une chose risible. Elle eut pitié de moi :

— Ce que vous dites là, mon parfait amour, est trop joli, et mériterait d'être inséré dans la *Vie* ou tout autre journal de ce genre. Et vous ne vous trompez guère, après tout. Les *Quatre-Cents* sont bien une assemblée qui gouverne, mais elle a été singulièrement réduite, elle n'a plus que deux cents membres qui règnent à New-York, à Newport, à Lennox et à Bar Harbour, sans compter plusieurs autres localités fort en renom.

— Sont-ils républicains ou démocrates ? demandai-je pour faire briller enfin mon intelligence, car Stan m'avait dit qu'en Amérique le parti républicain ressemble à celui de nos conservateurs, et que les démocrates correspondent à nos libéraux. Ce souvenir me revenait parce que la politique m'intéresserait vivement si je la comprenais mieux.

Ma seconde question parut aussi drôle que la première.

— Mon pauvre agneau ! l'un n'empêche pas l'autre. Ils peuvent être tout ce qu'ils veulent pourvu qu'ils soient horriblement riches, et qu'ils réussissent à se procurer des armoiries de

famille. C'était là l'important pour l'inventeur des Quatre-Cents. Mais depuis qu'il est mort, cette grande idée a été enterrée sous des monceaux d'or, de perles et de diamants, surtout de perles. Tant que vous ne faites point partie des Quatre-Cents, réduits à deux cents et dont il ne restera que soixante-quinze dans un an ou deux, vous demeurerez inconnu dans les villes que je viens de nommer. Vous pouvez être pourvu d'ancêtres, le sang le plus bleu d'Amérique peut couler dans vos veines, si vous n'avez pas pris vos mesures pour vous pousser en avant. par tous les moyens, on ne s'inquiètera ni de vous, ni de vos ancêtres, et vos cheveux gris s'en iront dans la tombe tout comme si vous ne descendiez de personne. Comprenez-vous maintenant pourquoi ma cousine Catherine, qui n'a pour les uns qu'un regard dédaigneux, tient en réserve de larges sourires pour les autres ?

— Oui, je crois comprendre. Seulement, chez nous les choses sont toutes différentes. Je ne suis pas encore allée partout, mais je le sais, parce qu'il y a des choses qui sont dans l'air. Comment se fait-il que M^{me} Stuyvesant-Knox soit en relations avec de petits bourgeois ?

— Parce que — elle me tuerait si elle m'entendait — il n'y a que peu de temps que cousine Catherine est parvenue à se hisser jusqu'à l'élite. Elle s'est donné tant de mal pour réussir, que les femmes ordinaires y auraient perdu la santé, surtout si elles avaient échoué. Mais Catherine réussit presque toujours. Elle mène à bien presque toutes ses entreprises. Si vous connaissiez l'Amérique en général, et New-York en particulier, vous vous rendriez compte des difficultés par lesquelles cette femme a passé, quand je vous aurai dit qu'elle vivait à l'ouest de Chicago jusqu'à la mort de son mari. Quand on a vécu à l'ouest de Chicago, — à moins d'être Californienne, ce qui commence à devenir fashionable, — et qu'on veut faire partie des Quatre-Cents, il faut combiner tous les efforts que nécessiterait l'escalade de vos énormes murailles anglaises, hérissées de clous et de verre cassé.

— Bonté divine ! m'écriai-je, que c'est extraordinaire ! Vous figurez-vous des habitants du comté de Surrey qui lanceraient des œillades à des habitants du Devonshire ?

— Cela n'a aucun rapport. L'Ouest est tout battant neuf.

— Mais toute l'Amérique est neuve, dis-je étourdiment. Cent ans de plus ou de moins ne font pas de différence.

— Nous n'avons pas encore appris à compter par siècles de ce côté-ci de l'eau, ma chère. On n'y peut rien changer. Tels sont les rapports qui existent entre gens de New-York et gens de Chicago ou, si vous préférez, entre personnes qui sont de la Société, avec grand S, et celles qui n'en sont pas. Ce fut un triomphe pour cousine Catherine d'être rangée au nombre des Quatre-Cents, dont elle devint la 390^{me}. Elle y est parvenue en achetant un prince russe.

— En achetant un....

— Oui, chérie, il fut adjugé au plus offrant et dernier enchérisseur, et elle l'acheta. C'est-à-dire qu'elle sut si bien l'amuser, elle fit tant de jolies choses pour lui, qu'il devint sa propriété presque exclusive et, comme chacun mourait d'envie de rencontrer le prince, Catherine devint une femme à la mode. Avant d'en arriver là, elle s'est tuée à la peine pendant toute une année. Elle a pris un appartement à la Cinquième Avenue, et construit une maison de campagne à Newport. Mais acheter le prince, c'était le bon tour ! Forte de ces antécédents et de leurs conséquences, elle vint en Europe munie de flatteuses introductions ; elle a, comme vous le savez, ma chère, acquis des amis agréables autant qu'utiles. Pour être à leur niveau, et à la hauteur de sa réputation, elle a dû s'évertuer à rompre avec nombre d'anciennes connaissances.

— Mais c'est horrible !

Je ne parvins pas à retenir cette exclamation, bien que je sois à la veille d'être reçue dans la maison de M^{me} Esca.

— Oui, cette manière d'agir me semble aussi mesquine, parce que je suis faible et inerte comme le sont toutes les Méridionales ; je tomberais malade s'il m'arrivait de blesser n'importe

qui. D'ailleurs Catherine croit sans doute bien faire. Elle a tant d'ambition, elle a travaillé si dur, qu'elle méritait de réussir. Quant à mon pauvre moi, elle l'hypnotise complètement. Elle m'a fait quitter le Kentucky pour aller la voir ce printemps, et partir pour l'Europe avec elle. Mais je ne suis pas fâchée d'avoir entrepris ce voyage, qui m'a procuré beaucoup d'agrément.

— Je suis enchantée que vous soyez venue en Europe, autrement nous ne nous serions jamais rencontrées. Si tous les habitants du Kentucky vous ressemblent, je les aime déjà. Cependant, tout ce que vous venez de m'apprendre est assez étrange. Prétendez-vous que les personnes qui donnent le ton à la société, à New-York, réservent un nombre limité de places à certaines personnes, et refusent de connaître les autres, même quand elles sont extrêmement intelligentes, ou intéressantes ?

— Elles préfèrent qu'on ne soit pas trop intelligent, sinon elles vous tiennent pour des originaux. Exception est faite pour les « lions » venant d'Angleterre ou de tout autre pays. Pourvu que ces gens ne soient pas Américains, on les accueille à bras ouverts.

— Je suis bien aise que la société anglaise ne ressemble pas du tout à celle de l'Amérique. Chez nous les *vrais* membres de la bonne société, ceux qui sont libres de faire les lois sociales, voient avec plaisir tous les gens qui savent les distraire. Tout au fond de nos cœurs, nous avons naturellement le droit d'être fiers de porter des noms anciens, célèbres depuis des centaines d'années ; mais après tant de siècles nous sommes si sûrs de notre fait qu'on n'en parle plus. Si des personnes qui n'ont pas la même situation dans la société sont honnêtes, bien élevées ou amusantes, ou intelligentes, ou belles, ou ayant quelque autre qualité, elles ne nous plaisent que trop.

— Toute la différence, c'est que vous êtes ce que vous êtes depuis des siècles. Vous avez le dernier mot, ma chère ! « C'est de la bouche des petits enfants.... » Mais cousine Catherine a fini avec cette niaise de M^{me} van der Windt. Ne discutons plus là-dessus à notre point de vue à nous ; elle pourrait s'évanouir.

Il y a beaucoup de jeunes gens à bord. Il y en a qui sem-

blaient dévoués corps et âme à M^{me} Esca dès le premier jour, mais elle leur témoignait à tous une grande froideur ; je ne comprenais pas pourquoi. Plusieurs d'entre eux avaient l'air très bien et elle paraît préférer la société des messieurs. J'en parlai à Sally, qui se mit à rire, et me dit que je percerais ce manège, si j'y pensais encore, à New-York.

Jamais je n'ai entendu parler de déjeuners et de diners pareils à ceux qu'on sert sur ce bateau. Le premier menu me surprit tellement que je ne pouvais croire qu'on produisît des mets semblables, même s'il se trouvait des consommateurs assez inconsiderés pour en demander. J'ignorais qu'il y eût tant à manger dans le monde. Mais le capitaine, qui avait entendu mon exclamation, sourit, et me conseilla d'essayer de tout ce que le menu annonçait. C'était à déjeuner, le second jour du voyage. Il me vit manger quelques jolis petits objets ronds ressemblant à des œillets couleur crème, — on les appelait des crêpes, mais ils ne ressemblaient pas aux nôtres, — avec un assaisonnement exquis au sirop d'érable ; il m'assura alors que mon goût pour les produits américains signifiait que je prendrais un mari en Amérique. Quelle absurdité ! Comme si je songeais à me marier, et avec un étranger encore ! Ces crêpes et ce sirop d'érable n'en sont pas moins délicieux. Depuis lors j'en mange toujours à déjeuner, après une orange quatre fois plus grosse que nature, qui n'est pas vraiment une orange, parce qu'elle croît en grappe. Vous la coupez en deux sur votre assiette, vous en saupoudrez de glace chaque moitié et vous puisez dans l'intérieur avec une cuillère. La première fois que vous voyez ce fruit, il vous paraît impossible d'en manger plus de la moitié ; et, à votre grand étonnement, non seulement vous l'absorbez tout, mais quand il fait très chaud vous en voudriez encore, bien que, naturellement, vous ne soyez pas assez gourmand pour en redemander.

Tous mes ennuis datent de cette seconde journée de voyage ; ils commencèrent d'une façon si singulière que personne n'aurait pu deviner qu'il en résulterait des désagréments pour moi.

J'étais plongée dans ma lecture, après-midi, confortablement installée sur une chaise de pont, très rapprochée de celle de

M^{me} Esca, quand cette dame van der Windt, que Sally appelle une sottre créature, s'avança vers nous.

— Venez voir comme ils dansent là-bas dans les troisièmes, fit-elle. C'est impayable !

Ce que M^{me} Esca préfère à tout, c'est de rester tranquillement assise sur le pont du navire, mais M^{me} van der Windt est une personne si importante, que si les Quatre-Cents n'étaient plus que trente-cinq, elle serait une de ces trente-cinq. C'est pour-quoi sans doute M^{me} Esca se promène si longtemps avec elle, bien que cela lui donne le vertige, et que M^{me} van der Windt ne soit pas du tout amusante.

En se levant, M^{me} Esca avait l'air d'un mouton qu'on mène à l'abattoir, mais elle sourit bravement, ce que le mouton n'eût jamais pu faire.

— Venez, Betty, cela vous amusera, dit-elle.

— Oui, venez, lady Betty, répéta M^{me} van der Windt, comme un écho.

J'obéis, sans me douter des misères qui allaient en découler pour moi.

Notre pont est au milieu du bâtiment. En arrière, de niveau avec le nôtre, est le pont des secondes ; à l'avant, en bas, comme si l'on dominait le parterre d'un théâtre, sont les troisièmes. Nous nous avançâmes vers la balustrade, à laquelle s'appuyaient une quantité d'hommes penchés, pour voir ce qui se passait. A notre approche plusieurs reculèrent d'un pas pour nous céder leurs places. Je me faisais scrupule d'accepter, d'autant plus qu'ils riaient beaucoup ; ils s'amusaient royalement, les sons de la musique de danse arrivaient d'en bas jusqu'à moi ; mais M^{me} Esca me dit à l'oreille de ne pas refuser.

Les Américains ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils font un petit sacrifice pour une femme. C'est leur habitude.

Evidemment, en sa qualité d'Américaine, elle avait l'habitude d'accepter tout ce qu'on lui offrait. Elle et M^{me} van der Windt s'emparèrent avec un simple « merci » des places devenues vacantes ; il ne me restait plus qu'à suivre leur exemple. Nous je-

tâmes les yeux par-dessus la lisse d'appui : le spectacle aurait été comique s'il ne m'avait semblé émouvant.

Sur un pont raboteux, à quatre mètres environ au-dessous de nous, une foule s'était massée autour de deux petits carrés ménagés à dessein. En dehors de ces deux vides, chaque pouce du plancher était occupé. On n'aurait pu faire asseoir même un enfant, pas plus que dans le Trou noir de Calcutta. La foule se composait de vieillards, de jeunes gens et de petits garçons pauvrement vêtus ; des vieilles femmes, des jeunes filles, de grandes et de petites filles étaient habillées de couleurs éclatantes, et la moitié d'entre elles avaient noué un fichu voyant autour de leur tête. A peine faisaient-ils attention aux passagers des premières classes, qui regardaient leurs pauvres petits amusements avec surprise, mépris ou pitié ; ils dansaient avec beaucoup trop d'ardeur, je n'ose pas dire de gaité, dans leurs deux creux carrés. Dans l'un, un pauvre petit vieux, maigre, à l'air timbré, raclait d'un mouvement uniforme un violon délabré, pour faire danser une ronde à deux couples solennels, toujours autour du même axe. L'autre «salle de danse» était plus animée. Il s'y trouvait un homme en costume bouffon, coiffé d'un immense chapeau, avec une pince de homard au lieu de nez ; revêtu d'un uniforme, aux épaulettes de flanelle rouge et aux boutons de carton doré, il était censé conduire l'orchestre ! Et quel orchestre ! Il se composait de quatre matelots, au profil de mouton, qui se prenaient fort au sérieux. Les instruments de musique étaient une boîte en bois garnie de cordes et munie d'un long manche ; une paire d'énormes cuillères à soupe, liées ensemble, que le joueur frappait en mesure avec une cuillère plus petite ; un tisonnier oscillant au bout d'une ficelle, et battu avec vigueur par un clou énorme ; enfin un drôle de tambour, fabriqué au moyen d'une boîte ronde.

Les musiciens improvisés trouvaient moyen de tirer des sons de ces instruments disparates, pour faire tourner en rond quelques jeunes gens et quelques jeunes filles ; on avait le vertige rien qu'à les regarder. Quand un homme en avait assez, ou qu'il

désirait changer de danseuse, il lâchait la première avec une soudaineté alarmante, s'inclinait devant elle, et, sans un mot, sans un sourire, il la plantait là. L'étiquette exigeait évidemment qu'on ne soufflât mot à sa compagne. A la fin de chaque danse, le chef d'orchestre, levait les yeux vers le pont et s'inclinait profondément en posant la main sur son cœur ; alors l'assistance, composée de dames et de messieurs penchés sur la balustrade, fouillait dans ses poches et ouvrait des bourses en or, ou de simples porte-monnaie. Une averse de piécettes d'argent et de cuivre tombait sur l'entrepont, où des petits garçons se bousculaient pour les attraper et les remettre au directeur, qui partageait ensuite avec sa troupe.

J'avais quelques shillings sur moi, et je m'étais tant divertie que je me sentais en veine de générosité. Par bonheur, maman n'était pas là pour me gronder. Je pris une demi-douzaine de petites pièces, — shillings et menue monnaie, — je les enveloppai hâtivement dans la moitié d'une revue que j'étais en train de lire, et je visai le chef à la mine comique, pour faire tomber mon petit paquet à ses pieds.

En général je vise bien, car c'est Stan qui s'est chargé de cette partie de mon éducation. Mais quelqu'un me heurta du coude au moment où je calculais mon mouvement et le coup manqua. Au lieu de tomber sous le nez de M. Pince-de-Homard, le petit paquet alla frapper l'oreille d'un grand jeune homme, mêlé à la foule, et que je voyais de dos. Il se retourna vivement, sans comprendre ce qui venait de se passer, rencontra mon regard et put lire toute ma confusion.

Je l'avais remarqué dans la cohue parce qu'il dominait ses compagnons de presque toute la tête ; j'avais vaguement aperçu ses robustes épaules, mais l'aspect de son visage me surprit étrangement. Il ne ressemblait pas plus à ses camarades que le jour à la nuit, et j'étais toute saisie de voir un homme pareil dans cette compagnie. Il me semblait que quelque chose devait aller de travers dans le monde. Je tressaillis comme une coupable, ne me sentant pas le droit d'être bien habillée, favorisée par la fortune et d'avoir les yeux attachés sur cet homme et sur

ses compagnons, comme sur des bêtes curieuses dont la misère nous divertissait.

Maman assure que « bon sang ne peut mentir » et que, même en haillons, un gentilhomme n'a jamais l'air vulgaire. Stan discute là-dessus avec elle quand il n'est pas trop paresseux ; il parie qu'il pourrait se déguiser si bien, que maman elle-même le prendrait soit pour un marchand de légumes, soit pour un marchand de poisson. Ils ont l'air plus vulgaires que d'autres, au moins dans notre village, avec leurs touffes de boucles grasses sur le front, sortant en désordre d'une casquette de drap à carreaux.

Si maman a raison, le sang le plus bleu court dans les veines de ce passager des troisièmes, car je n'ai jamais vu d'homme aux traits plus nobles et à l'expression plus ouverte. Cependant il ne fait pas penser à un déclassé, qui aurait fait des sottises et les paie. Lorsqu'il leva la tête pour la première fois, et me regarda en face, je pensai — je le pense encore — qu'il n'y avait pas de figure plus virile et plus belle que la sienne. Il est brun, comme du bronze, très soigneusement rasé, avec de grands yeux gris foncé — j'ai vu tout de suite qu'ils étaient gris parce que la lumière les éclairait, — bordés de cils noirs si longs, qu'on ne pouvait pas ne pas les remarquer. J'ai vu aussi ses sourcils noirs et ses cheveux courts et lisses comme ceux de Stan ou de tout autre homme bien tenu. D'ailleurs la vulgarité se reconnaît à la bouche plus qu'à tout autre trait de la physiologie ; cela n'est pas aisé à expliquer, mais c'est ainsi, et la bouche de cet homme est ce qu'il y a de mieux dans son visage — à moins que ce ne soit le menton, ou peut-être le nez, je ne sais trop, quoique j'y aie beaucoup réfléchi. C'est un mystère que la présence d'un personnage pareil dans un milieu qui semble si peu fait pour lui. Cela fait penser à un grand palmier qui pousserait tout à coup dans un jardin potager.

Je crains d'avoir laissé percer toute ma surprise et mon admiration, — comment se défendre d'admirer ce qui est noble et beau, que ce soit le visage d'un étranger ou le profil d'une montagne se détachant sur le ciel au coucher du soleil ? — car

ce beau passager m'a regardée longtemps, comme s'il était aussi étonné que moi. Cependant il y avait tant d'aimable distinction dans ce regard, qu'au lieu d'être vexée je ne pus m'empêcher d'être flattée.

Dans l'intervalle le petit paquet d'argent était tombé par terre. L'homme se rendit parfaitement compte de ce qui était arrivé ; il se baissa pour le ramasser. Puis il leva bien haut la main en me faisant voir ce qu'elle contenait, et d'un pas résolu, mais sans brusquerie, il se fraya un chemin à travers la foule, ouvrit le paquet, et remit l'argent au chef d'orchestre.

— Quel bel homme ! dis-je à voix basse. N'est-il pas extraordinaire qu'il voyage en troisième ?

— Venez, chère enfant, répondit M^{me} Esca, je ne puis supporter que des gens aussi communs vous dévisagent ainsi. Cet individu n'a pas du tout bon air. C'est une espèce de gros hippopotame. Ne bâtissez pas des romans sur des passagers de l'entrepont, ma chérie. Ils ne méritent pas d'occuper votre petite cervelle. S'ils n'étaient pas nés pour la vie qu'ils mènent, certainement ils ne seraient pas là.

Je n'ajoutai rien, quoique je fusse scandalisée par les idées conventionnelles de la dame et par sa grosse voix, qui attirait l'attention de tout le monde.

Nous voici revenues à nos chaises, où rien ne me rappelle ce petit épisode, sinon la couverture déchirée de ma revue. Je me souviens maintenant que Sally Woodburn y avait, par désœuvrement, griffonné plusieurs fois mon nom pendant que nous causions ensemble, ce matin. M^{me} Esca serait furieuse si elle le savait. Cela m'est parfaitement égal, puisque le jeune homme a ouvert le paquet, donné l'argent au chef d'orchestre, et gardé le morceau de couverture sans doute pour le jeter par-dessus bord ou allumer sa pipe.

Nul autre événement ne marqua cette journée ; il y a deux jolies jeunes Américaines à bord, à peu près de mon âge ; elles paraissent plus âgées tant elles sont aimables et savent bien se conduire ; et, comme elles font partie de la société van der Windt, M^{me} Esca m'encourage beaucoup à les fréquenter. J'ai

fait bonne connaissance avec elles. Trois jours après, elles m'ont priée de les accompagner aux troisièmes pour voir un petit chien dressé, très amusant. J'ai revu le jeune homme au teint basané. Debout, les bras croisés sur la poitrine, enveloppé d'une chemise de flanelle bleue, il était adossé à l'un des supports d'une sorte de passerelle, les yeux fixés sur le pont des premières. Nos regards se croisèrent, je rougis si fort que j'aurais voulu me donner à moi-même un soufflet. Et quoique le chien savant fût très gentil, je ne restai pas longtemps.

Certains yeux vous suivent partout, c'est curieux. Vous les voyez dans l'air, comme s'ils vous regardaient, surtout au moment où le sommeil va s'emparer de vous. Je crois que les yeux gris sont plus obsédants que d'autres. C'est peut-être parce qu'ils sont plus perçants.

Mais c'est le quatrième jour que je fus au comble de l'exaltation ; hélas ! je fus si complètement bouleversée que j'eus peine à retrouver mon assiette. Le temps était radieux, tout or et bleu à la suite d'une journée lourde et maussade. On recommençait à danser sur le pont des troisièmes. Bien que la journée fût si belle, la mer ne ressemblait plus au parquet d'une salle de bal ; des vagues ébouriffées, irrégulières, coupées d'indigo, se bordaient d'une dentelle d'argent ou d'une frange de perles opalines.

La représentation du premier jour se renouvelait là-bas, sur le pont couvert de monde. Après nous être promenées, Sally Woodburn et moi, en calculant le temps qu'il faudrait pour parcourir deux milles, nous nous arrêtâmes pour regarder les danseurs.

— Voici l'homme que Catherine classe au nombre des pachydermes, dit Sally. Décidément, il faut que je consulte le dictionnaire à propos de ce mot. Est-ce un participe, un adjectif, un substantif ? Je l'ignore, et vous ?

— Je n'en sais rien non plus. Quoi qu'il en soit, elle se trompe fort. Cet homme est comme il faut des pieds à la tête ; il doit avoir éprouvé des revers, sinon il ne voyagerait pas de cette manière. C'est honteux et ce doit être horrible !

— Ne croyez-vous pas que Catherine en sait plus long que vous sur cette espèce de gens ?

La voix de Sally tremblait si drôlement que je me retournai pour la regarder. Elle riait, mais était-ce de moi ou de M^{me} Esca, ou de l'homme au nez en pince de homard ? Je n'en sais rien, ce qui se passa alors ayant effacé de ma mémoire le reste de la conversation.

Le navire, entraîné à un moment donné par une vague plus volumineuse que les autres, soudain se redressa. Chacun s'accrocha comme il put, en riant, qui à la balustrade, qui au bras d'un ami ; mais un cri qui n'était pas un rire partit du fond des troisièmes :

— Un enfant à la mer !

J'éprouvai une sensation affreuse, voisine de la suffocation, en m'apercevant qu'un bambin, grimpé sur la lisse d'appui pour regarder danser, avait disparu.

C'est une femme qui avait poussé ce cri déchirant, et ce qui suivit fut si prompt que j'en perdis ma présence d'esprit. C'était comme un tourbillon de vent qui aurait soufflé sur mes impressions, les mettant sens dessus dessous. Du pont des troisièmes partaient des sons confus, des exclamations indistinctes ; la foule grossissante se lançait vers le bastingage pour voir ce qui se passait. De cette vague humaine se détacha tout à coup une figure, et je poussai un cri, moi aussi, car l'homme qui occupait mes pensées avait enlevé son habit et s'était jeté à la mer.

— Ciel ! il va être saisi par l'hélice, cria quelqu'un près de moi.

Je me sentis défaillir. La pensée que le sauveteur allait être broyé pendant que nous le regardions tous, impuissants à le secourir, était épouvantable. La mer seule, c'était déjà terrible — la vaste mer bleue, lointaine, impitoyable, qui étincelait froidement et riait dans sa toute-puissance — mais être pris entre les mâchoires d'un monstre ! Je fermai les yeux et ne pus les rouvrir qu'en entendant des hommes affirmer que le vent, le vent violent de tribord, pouvait sauver le malheureux. Je crois que

sans le savoir je m'étais mise à prier, car mes mains étaient si étroitement jointes qu'en les séparant mes doigts me firent mal.

Les passagers de notre pont se précipitèrent vers la poupe de sabord, car le navire donnait tant de vapeur, qu'il s'éloignait de l'enfant et de son sauveteur. Sally et moi nous fûmes entraînées dans la cohue ; elle me saisit la main, mais nous n'échangeâmes pas une parole. Si, au lieu de ces deux étrangers, deux très chers amis eussent été en ce danger de mort, je ne crois pas que le cœur eût pu me faire plus mal. J'aurais donné des années de ma vie pour avoir le pouvoir magique d'arrêter instantanément le paquebot d'un geste de ma main.

Mais une autre puissance que la mienne s'en chargea. Le pont tressaillit sous mes pieds comme un pur-sang qui se cabre. L'accident avait été vu du pont. On télégraphia aux machines de s'arrêter, et elles obéirent. Il fallut pourtant un moment, car Sally Woodburn et moi, poussées vers l'arrière par la foule, de façon à pouvoir jeter les yeux sur l'eau bleue et turbulente, nous entendions encore les pulsations du navire.

— Il a saisi l'enfant, cria Sally Woodburn ; il l'a mis sur son dos ; il le soutient d'une main et nage de l'autre. Quel homme admirable !

Oui, c'était bien avec deux têtes toutes proches que les vagues jouaient comme avec deux bouchons de liège. Je me représentais si vivement les sensations que j'éprouverais, si c'était moi qui me trouvais là comme un point dans cette immense étendue azurée, que le goût de l'eau salée m'en venait à la bouche.

Le cœur du bâtiment avait tout à coup cessé de battre ; ce silence inaccoutumé était plus saisissant qu'un bruit inattendu. Un canot de sauvetage fut détaché sur-le-champ, et les matelots firent force de rames vers ces bouchons de liège qui se balançaient toujours. Que j'aimais à voir ces marins penchés sur leurs avirons !

Je ne me souviens pas d'avoir respiré une seule fois ou cligné une seule fois des yeux tant que l'enfant n'eut pas été déposé dans la nacelle et que l'homme n'y fut pas monté après lui. Sally

battit des mains, de ses jolies petites mains à fossettes, moi, je ne pus que respirer enfin, en poussant un profond soupir. On se pressait tellement, que je ne parvins pas à voir l'homme et l'enfant remonter à bord, mais les hourras et les cris augmentaient et les hommes se donnaient les uns aux autres des tapes sur l'épaule, en riant.

Le pouls des machines reprit de plus belle, et rien ne trahit plus ce qui avait rompu la monotonie de notre existence que les conversations animées des passagers. Plusieurs messieurs de notre connaissance descendirent dans les troisièmes, et en rapportèrent des nouvelles à sensation, qui volèrent de groupe en groupe.

Le petit garçon tombé à la mer était le fils unique d'une veuve. Ils étaient Suédois ; la mère, en route pour les Etats-Unis, où elle espérait trouver une place de domestique, était dans un état de prostration complète à la suite de son extrême angoisse. Quant au petit garçon, il n'était pas sérieusement endommagé par l'expérience qu'il venait de faire. Le docteur garantissait que dans quelques heures sa santé serait meilleure que jamais. Les passagers de première classe ouvrirent une souscription qui promettait d'être abondante.

— Et qu'allons-nous faire pour l'homme qui a sauvé la vie du petit garçon ? demandai-je à M. Doremus, qui venait de m'apprendre ces nouvelles.

Il était cousin de M^{me} van der Windt, très amusant, et d'un bon naturel.

— Un joli petit piédestal, avec l'inscription : *A notre héros*, lui sera élevé par l'admiration de toutes les dames présentes, dit M. Doremus. Néanmoins, je dois dire à la louange de ce monsieur — bien que je ne l'aie vu qu'au moment où il s'ébrouait comme un gros chien tout ruisselant d'eau — qu'il n'est pas de ceux qui se confondraient en remerciements pour une attention de ce genre.

— Naturellement, ajoutai-je. Mais il serait honteux qu'il fût oublié, tandis que les listes de souscription circulent. Sans doute

il est pauvre, sinon il ne voyagerait pas en troisième classe. Il faut que les passagers sachent lui témoigner toute l'estime que sa bravoure leur inspire, rien de grossier, quelque chose de courtois.

— Je vois que vous ne connaissez pas encore le caractère américain comme vous le connaîtrez après quelques mois de frottement, et sur sa lande natale, fit observer M. Doremus avec sa manière originale de s'exprimer. Je parie ma tête que ce voyageur de troisièmes est un Américain. Je ne voudrais pas pour cinq sous être chargé de lui présenter cette récompense « non pas grossière, mais courtoise » sur un petit plateau d'argent. Rien que d'y penser, cela me fait venir la chair de poule.

Amenée ainsi, cette expression était si plaisante que je partis d'un éclat de rire, bien qu'il m'eût fallu réfléchir une seconde avant de comprendre le fond de sa pensée. Pourtant je persistai dans mon projet.

— Peut-être qu'il ne serait pas convenable d'offrir de l'argent, mais si nous faisons une collecte afin d'acheter à cet homme un billet de seconde pour le reste de la traversée ? Ce serait lui témoigner de la considération, n'est-ce pas ?

— Je le crois, répondit gravement M. Doremus, et si vous acceptiez de lancer cette idée, lady Betty, elle aurait un succès monstre.

— Je le veux bien, dis-je, mais j'aimerais mieux qu'une autre personne s'en chargeât.

— Non pas ! Sans vous la souscription serait beaucoup moins populaire. Je vous aiderai, nous passerons le plat ensemble, et si vous voulez, je donnerai les explications nécessaires.

J'acceptai cet arrangement, supposant que M^{me} Esca en serait ravie, M. Doremus, parent de M^{me} van der Windt, étant le seul homme à bord avec qui elle fût aimable. A New-York il dirigeait la mode sur plusieurs points, paraît-il. Il introduisit — c'est ce qu'il a fait de plus remarquable — l'usage de se promener en voiture sans chapeau, dans un jardin public. Ce qu'il y a

de beaucoup plus vraisemblable, c'est qu'il avait perdu son couvre-chef, et qu'à l'exemple de maître renard il voulut persuader à ses amis de se couper la queue.

M^{me} Esca s'était retirée dans ses appartements tout de suite après le dîner ; le mouvement du bateau lui avait fait prendre la migraine, et, par un simple hasard, j'étais loin de Sally Woodburn. Aussi je répondis oui à tout ce que M. Doremus me proposait, sans réfléchir qu'il serait peut-être plus prudent d'obtenir d'abord une permission.

Nous nous sommes beaucoup amusés en allant de ci, de là, car M. Doremus était si spirituel, et disait à chacun des choses si amusantes en mendiant de l'argent, que c'est à peine si je pouvais prononcer une parole tant je riais, et tout le monde riait autant que moi. M. Doremus aurait mieux fait de ne pas me mettre toujours en avant, et de ne pas dire que c'était moi qui avais eu l'idée de cette collecte. Mais il me donnait à entendre qu'il fallait faire des sacrifices pour la bonne cause, exactement comme si chez moi, dans une vente de bienfaisance, j'avais à placer des pelotes endommagées, ou des violettes de l'avant-veille. Comme je ne suis pas encore allée dans le monde, je n'ai jamais vendu à une vente de charité, naturellement. Mais Victoria accepte constamment cette corvée, elle croit faire une bonne action en forçant les étrangers à « s'arrêter devant son comptoir et à la débarrasser de tout ce qui encombre sa table », comme elle dit. A mon avis cette collecte ressemble beaucoup aux œuvres charitables de Vic. Moi aussi je me sentais vertueuse et charmante comme elle, quand elle rentre avec une robe fripée, morte de fatigue, et qu'elle reste au lit le lendemain matin, pendant que Thompson lui brosse les cheveux et que je lui fais la lecture.

Tout le monde fut aimable, et, tout en riant beaucoup on me donna tant d'argent que M. Doremus m'arrêta avant que notre tour fût achevé. Nous avions plus qu'il ne fallait pour notre ami. Il me demanda si je désirais « enfoncer le clou » et régler tout de suite l'affaire en louant une cabine de seconde, qui serait immé-

diatement mise à la disposition du héros. Je lui répondis que j'aimerais beaucoup mieux l'en charger lui tout seul, mais il prétendit être intimidé, et avoir un si grand besoin de ma coopération, qu'il serait incapable d'assumer tout seul une responsabilité pareille. M. Doremus fit au caissier la même histoire qu'aux souscripteurs, et me pria de signer une espèce de lettre qu'il écrivit pour dire que les passagers avaient choisi ce moyen pour montrer comment ils appréciaient le vaillant exploit que... qui... etc. Mais je m'y refusai, et il cessa de me taquiner lorsqu'il vit que j'allais me fâcher.

Quand tout fut terminé, M. Doremus me ramena sur le pont. A mon grand étonnement, Sally ne s'y trouvait pas ; je me demandais ce qu'elle était devenue quand la trompe qui annonçait l'heure de faire toilette pour le dîner gémit au travers du paquebot comme une âme en peine. « Sally est descendue de bonne heure, me dis-je, parce qu'elle fait une toilette compliquée. » Toute pleine de choses à raconter, je me sentais exactement dans les dispositions de Victoria quand elle se dit « d'humeur agréable et sociable. »

J'entrai en dansant au grand salon, dont un rideau ferme seul l'entrée. Personne ! La cabine était si paisible qu'il me sembla entendre un chut ! d'avertissement. Sans savoir pourquoi, je perdus d'un coup mon entrain. Ma joie s'évanouit, « j'eus le pressentiment d'un malheur », comme disent les conteurs d'histoires. J'éprouve la même impression quand maman me fait la morale ; je suis alors « au-dessous de mes affaires. »

Au moment où j'ôtai ma blouse, Louise parut sur le seuil de la porte qui mène au petit salon. Elle me dit que Madame serait charmée de me recevoir si je voulais bien me rendre auprès d'elle. Je me hâtai de traverser le grand salon, vis-à-vis du nôtre, où je trouvai M^{me} Esca recouverte d'une merveilleuse broderie japonaise en satin rose ; elle appelle cela un *kimono*. Elle était assise près de sa toilette tournante, et enfilait ses bagues et ses bracelets, dont le fermoir faisait entendre un bruit sec. Sally, qui n'avait pas encore commencé à s'habiller, était

debout, de mauvaise humeur ; ou plutôt, elle aurait réussi à avoir l'air de mauvaise humeur, si les traits de son visage s'y étaient prêtés.

— Veuillez prendre place, Betty, j'ai à vous parler, dit M^{me} Esca.

Chaque fois que je l'entends dire Betty par ci, Betty par là, mes oreilles se dressent « comme si je mangeais de grosses fèves », aurait dit ma bonne.

— Mais je serai en retard pour le dîner, dis-je tandis que tout à l'heure je grillais d'envie de parler.

— Peu importe le dîner, ma chère enfant, riposta M^{me} Esca, cherchant à imiter maman, je crois. Ce que j'ai à vous dire est beaucoup plus important que le dîner. J'espère que ce qu'on m'a raconté n'est pas vrai.

— Cela dépend, répliquai-je, en cachant mon impertinence sous un sourire.

— N'allez pas croire que j'aie bavardé, dit Sally. Quels que soient mes défauts, je n'ai pas celui-là.

M^{me} Esca tournait le dos à Sally.

— La duchesse — c'est toujours ainsi qu'elle parle de maman — la chère duchesse vous a confiée à ma garde, Betty, et je ne sais ce que je deviendrai si vous me jouez de vilains tours dès que les circonstances m'empêchent de vous surveiller.

Étais-je un chien dressé pour qu'elle me parlât ainsi ? Je me contentai de la regarder avec hardiesse dans le blanc des yeux. Elle poursuivit :

— M^{me} Collingwood sort d'ici ; elle est venue prendre de mes nouvelles et m'a raconté que vous étiez allée de tous les côtés mendier de l'argent au profit d'un vulgaire émigrant. J'ai immédiatement appelé Sally, mais elle n'en sait rien, ou prétend n'en rien savoir.

Je me précipitai tête baissée dans des explications, persuadée que M^{me} Esca comprendrait et me déclarerait « non coupable. » Mais, à ma profonde surprise, son menton devint de plus en plus carré, et ses yeux, de plus en plus durs et clairs, passèrent presque au blanc.

— Je ne veux pas être sévère, dit-elle enfin du ton que prennent les gens arrivés à l'extrême limite de leur patience. Mais je dois être ferme pour l'amour de la duchesse. Tommy Doremus a eu grand tort de vous mettre pareillement en évidence. Cela peut vous faire gravement méconnaître et nous mettre toutes dans une fausse position. Qui sait si cet individu n'est pas un boucher ?

— Il n'a pas le teint assez rose et blanc pour être un boucher, dis-je. D'ailleurs je croyais qu'en Amérique un homme en valait un autre.

— Vous êtes dans la plus grande erreur, ma chère fille, et plus vite vous en reviendrez, mieux cela vaudra, sinon vous vous attirerez des ennuis que je serai dans l'impossibilité de vous épargner. Si cet émigrant n'est pas boucher, il doit être un nageur de profession, et toute cette mise en scène était calculée. D'après ce que dit M^{me} Collingwood, j'en suis presque certaine. Et vous allez me promettre solennellement que vous ne courrez plus pour faire de la réclame à cet individu. Si vous admirez cette sorte de gens, on vous prendra pour une ouvreuse ou une de ces filles qui courent après les acteurs.

J'étais si furieuse que je répondis du tac au tac. De ce fait, nos relations furent un peu tendues à dîner, et j'en perdis l'appétit, jusqu'à ce qu'un pouding à la glace, singulièrement adoucissant, fit son apparition.

M^{me} Esca reçut très froidement M. Doremus ; elle aurait persisté à être glaciale, je crois, sans la parenté de ce jeune homme avec M^{me} van der Windt. Il s'avança près de nous, sur le pont, pour me dire que le héros des troisièmes — c'est ainsi qu'il appelle le jeune homme au teint bronzé — refusait de voyager en seconde classe, mais qu'il demandait la permission de céder la cabine qui lui était offerte à l'enfant dont il avait sauvé la vie et à sa mère.

— A vous de dire oui ou non, lady Betty, puisque c'est votre entreprise, et que c'est vous qui avez couronné l'œuvre.

— Elle n'a plus à se mêler de cette affaire, répondit précipi-

tamment M^{me} Esca. Betty regrette infiniment de s'y être laissé entraîner, et ne s'y intéresse plus. J'espère bien que ce vagabond ou ce mendiant ne s'est pas mis en tête, le vaniteux ! que lady Betty Bulkeley s'est donné la moindre peine pour ses insignifiantes petites affaires, sinon il l'obligerait à s'occuper de lui d'une manière qui me serait fort désagréable à moi, sa protectrice.

— Eh bien, il a envoyé des remerciements à chacun des souscripteurs, dit Tommy Doremus. J'ignore si lady Betty figure en tête de la liste, mais si c'est ainsi que vous jugez notre petite escapade, il vaut autant que je ne prenne pas de plus amples informations.

La manière odieuse dont cette journée s'est achevée me gâta complètement le reste du voyage. C'est bien fâcheux, car tout aurait pu être agréable. Je ne sais si nous donnons lieu à des plaisanteries désobligeantes ; M^{me} Esca fait à ce propos des allusions voilées. Qu'elle ait tort ou raison, pour moi cela revient presque au même. Elle dit qu'on donne à l'homme bronzé le sobriquet de « héros de lady Betty » ; cela me contrarie à tel point que je ne puis souffrir d'aller à l'endroit du pont d'où l'on peut jeter un regard sur les troisièmes. J'ai peur que quelque sot ne s'imagine que je cherche à revoir le « héros. » Je me sens ostensiblement idiote, et je suis si mal à l'aise près de M^{me} Esca que je crains d'être malheureuse chez elle. Je n'en dis rien, pas même à Sally, parce qu'après tout elle est la cousine de M^{me} Esca. Je voudrais avoir un nez de dix centimètres de long et des cheveux verdâtres, alors maman et Vic me permettraient peut-être de rester à la maison.

Pourtant je ne puis m'empêcher de prendre un vif intérêt à la vie qu'on mène à bord, et maintenant que nous sommes à l'aube du dernier jour, un regard jeté en arrière me la fait trouver plus amusante encore qu'elle n'a été en réalité.

Je prêtai beaucoup d'intérêt aux télégrammes Marconi, qui semblaient faire partie d'un roman de Jules Verne, auteur favori de Stan ; ils nous arrivaient en plein océan comme d'invisibles

pigeons voyageurs. J'aimais entendre M. Doremus parler des poules qu'il avait gagnées aux cartes, à l'heure où les hommes pariaient sur la route parcourue pendant la journée. Mais j'hésite à dire que je préférerais encore assister à une scène violente qui eut lieu un soir, sur le pont, entre deux hommes irrités. L'un accusait l'autre d'être un joueur de profession et un tricheur, et se mit presque à pleurer pour une petite perte d'argent. Si j'avais été l'accusateur en question, je me serais bien gardée, dès le commencement, de me fier à l'autre, parce qu'il avait les lèvres épaisses, des boucles noires grasses et des yeux méchants, placés si près l'un de l'autre qu'ils auraient bien pu se rejoindre et n'en faire plus qu'un, s'ils s'étaient mis à loucher par un jour de grande chaleur. Mais si j'avais été assez bête pour me fier à lui, j'aurais eu honte de faire tant de bruit ensuite. Ces gens feraient mieux de se livrer à quelque exercice physique, à quelque sport.

J'ai bien aimé aussi « le dîner du capitaine », donné en l'honneur de notre dernière soirée à bord, avec des drapeaux et des fleurs en papier, et l'orchestre militaire, et les plats qui figuraient au menu sous les noms de généraux célèbres. Quand la salle à manger eut été plongée dans l'obscurité, la longue théorie des maîtres d'hôtel apportant chacun une glace aux couleurs voyantes, illuminée, était charmante. Les tourtes, au sommet desquelles flottaient de tout petits drapeaux anglais, allemands et américains, étaient délicieuses.

Oui, j'ai tout aimé, excepté.... Cela même est presque passé maintenant. L'Amérique est là, juste à l'autre bout du monde.

On débarque à New-York et lady Betty est laissée seule, sous une énorme lettre B, pour la visite de la douane ; M^{me} Esca, sachant qu'on ne la molestera pas en sa qualité d'étrangère, en a profité pour fourrer dans ses malles tous les achats qu'elle a faits en Europe, et s'est éclipsée elle-même. La jeune fille est

aussitôt en proie à d'intrigants petits reporters et ne sait comment s'en débarrasser, lorsque le bel émigrant du bateau survient à point pour la délivrer. Elle s'en montre très reconnaissante, et lui, voyant sa candeur et son inexpérience, lui dit en la quittant que si elle se trouve jamais dans l'embarras, elle n'a qu'à s'adresser à Jim Brett, au Manhattan-Club. Là-dessus M^{me} Esca vient reprendre sa protégée et l'emmène chez elle, à la Cinquième Avenue. Betty est ébahie de tout ce qu'elle voit : les gratte-ciel, le chemin de fer aérien, le superbe home de son hôtesse :

M^{me} Esca avait toujours parlé de sa maison de New-York comme d'une modeste petite habitation ; aussi, grande fut ma surprise lorsque l'automobile s'arrêta devant un immense bâtiment carré, construit en belles pierres de taille d'un brun si semblable à celui du plumpudding de Noël, que j'eus une envie furieuse d'en mettre sous ma dent. La maison est ornée de trois corniches sculptées de la même pierre ; il y a des balustrades en bronze ciselé, et des lampadaires sous le porche ; la porte d'entrée est taillée comme le portique d'une cathédrale.

On nous fit entrer dans un vestibule pavé de mosaïque, ouvrant sur un vaste jardin carré, au toit de verre ; un grand jet d'eau retombait dans un bassin de marbre, au milieu de cet enclos. Jamais je n'ai vu d'endroit plus merveilleux, mais avant de m'y être habituée cela me rappelait un splendide hôtel d'étrangers plutôt qu'une maison particulière. Le jardin n'en est pas un, car il est pavé de pierres rares, aux nuances bigarrées, comme les bijoux de la caverne d'Aladin. Mais il y a une profusion de fleurs magnifiques tout autour du jet d'eau, et des nénuphars blanc-rosé flottent dans le bassin de marbre. Des orangers en caisse et une forêt de grands palmiers se réfléchissent à l'infini dans les glaces dont les parois sont faites. Sur de petites tables disséminées çà et là, dans des groupes de chaises

incrustées, se trouvent des coupes débordantes de roses. Le toit est une marquise sur laquelle grimpent des plantes au travers desquelles filtre une lumière d'un vert délicieux. A première vue, il n'y a point de portes, mais aussitôt initié à tous les mystères de la place vous n'avez qu'à pousser un bouton doré pour que la muraille de miroirs s'ouvre. Vous entrez alors dans une chambre aussi merveilleuse que le vestibule autour duquel toute la maison semble être bâtie.

Sa chambre ne l'émerveille pas moins :

Ma chambre est si solennellement belle que je ne m'y suis jamais sentie à l'aise, sauf la nuit quand je dors.

Comme Battlemead compte parmi les plus belles, les plus anciennes résidences des Tudor en Angleterre, on le visite tous les jeudis moyennant un shilling (très bonne affaire, quoique très incommode pour nous, puisque cela paie l'entretien du jardin et les gages des domestiques). On devrait supposer que cette résidence est plus grande qu'une maison toute neuve dans un pays comme l'Amérique. Mais Battlemead, dans ses jours les plus glorieux, doit avoir eu l'air chétif à côté du *bome* de M^{me} Esca à New-York.

Notre plus belle chambre à coucher — celle où coucha la reine Elisabeth — est un vieux trou sombre en comparaison de la superbe chambre de M^{me} Esca. Chez nous, mes meubles sont recouverts de perse fanée et les rideaux de basin blanc sont le plus-que-parfait de la simplicité. Mais j'aime les sièges cachés dans les embrasures profondes des fenêtres où, pelotonnée dans des coussins, je vois la cataracte de roses masquant la terrasse, la balustrade couverte de lierre, le cadran solaire, les deux paons blancs, et très loin le parc, au milieu des arbres, enveloppé d'une légère brume bleuâtre. Voilà pourquoi je n'ai pas encore appris à aimer ma belle chambre chez M^{me} Esca ; je l'admire jusqu'à en avoir une sorte de terreur.

Elle est rose, blanche et argent. Le tapis rose donne l'impression de la mousse quand on marche dessus. Les murs

sont tendus de brocart argent et rose, excepté aux endroits garnis de panneaux à la Watteau. Les rideaux sont en dentelle écumeuse, sur laquelle retombe le même brocart. Le mobilier semble fait d'ivoire ; il y a une glace en trois parties qui monte jusqu'à mi-chemin du plafond, et dans laquelle on se voit tout à la fois de face et de profil, à gauche et à droite, comme un corps astral, — que ce serait agréable, soit quand on essaie une robe, soit quand on fait des visites à des personnes ennuyeuses ! — Sur la toilette est un autre miroir ovale, encadré de roses roses dans le cœur desquelles est cachée une ampoule électrique. Le couvre-lit est assorti aux tentures, en brocart rose et argent, il porte un grand rouleau très dur, pareil à un traversin ossifié.

Je crois que c'est ce lit qui me donne, plus que toute autre chose, l'impression d'un dimanche perpétuel. Je suis habituée aux oreillers chiffonnés à l'ancienne mode, au simple couvre-pieds blanc, fleurant la lavande, sur lequel je puis me jeter dès que l'envie m'en prend, pour lire un roman, ou me livrer à une douce petite pleurnicherie. Mais il n'y a pas moyen de se lancer sur cette étendue somptueuse argent et rose, et la pensée que jamais reine d'Angleterre n'en posséda d'aussi belle est une fort petite consolation.

Puis c'est le tour du dîner :

Le repas commença par des melons d'un rose orangé, coupés en deux et remplis de glace pilée. Je crus d'abord qu'on s'était trompé en apportant le dessert trop tôt ; mais comme chacun mangeait sa part sans étonnement, j'absorbai la mienne, que je trouvai parfaite. Une longue procession de mets suivit, mets si étranges que je n'aurais su comment en venir à bout si M. Parker, assis près de moi, n'avait eu l'extrême obligeance de m'instruire.

Au lieu de potage, ce fut du bouillon glacé, puis vinrent de petits animaux frits, les plus extraordinaires du monde, presque effrayants. Ils ressemblaient à des araignées brunes de grosseur exagérée, mêlés d'œuf et de mie de pain.

— Des crabes tendres, chère enfant, expliqua M^{me} Esca, on peut tout manger jusqu'au bout des pinces.

Je ne me serais jamais tirée « du blé vert » qui pousse comme des perles, étroitement serrées l'une contre l'autre autour d'une grosse baguette, si M. Parker n'eût enlevé les grains avec une fourchette, et ne les eût assaisonnés de sel et de beurre. Il me déplut un peu moins après cela, parce qu'il avait fait preuve de beaucoup de dextérité. Lorsque j'en fus arrivée là, le menu n'était plus fait pour me surprendre, et je ne sourcillai pas quand je découvris que j'allais manger des poires à l'huile d'olive. Du melon d'eau découpé en petites boules qui nageaient dans le champagne, et ressemblaient à des fraises glacées, terminait le dîner. C'est ce qu'il y avait de meilleur. J'espère bien que toute la cuisine d'Amérique n'est pas aussi alléchante, sinon j'acquerrai un embonpoint monstre, ce qui, au dire de Vic, est un vrai malheur pour une jeune fille.

Il m'était pénible de retarder chaque service. Je n'ai encore jamais été accusée de gourmandise, bien que je me sois sentie coupable de la plupart des autres péchés, mais je fus toute confuse de voir que tout le monde avait déjà fini au moment où je commençais seulement à me rendre compte de ce que j'avais sur mon assiette. Cela me mettait si mal à l'aise de les voir tous attendre, appuyés contre le dossier de leurs chaises, que je pris la résolution de refuser le reste des plats. Et tandis que nous expédiions neuf services en une demi-heure, je me jugeai qualifiée pour écrire l'autobiographie d'un boa, tant j'étais rassasiée.

Quant à l'eau glacée, j'étais décidée à la repousser à tout prix, parce que Vic et maman m'avaient solennellement prévenue que toute la beauté du teint dépendait de cette abstention. Mais à la minute même de mon débarquement, je désirai de l'eau glacée, et j'appris bien vite qu'en Amérique le souci de conserver son teint n'empêchait jamais personne d'en boire. Rien n'y fait. Une force irrésistible vous pousse à boire successivement et rapidement plusieurs litres d'eau glacée, dût votre teint, dût même tout votre visage être détruit par ce déluge. Une fois que

vous en avez pris le goût, il vous faut de l'eau glacée, encore de l'eau glacée, toujours de l'eau glacée.

Entre temps, lady Betty a fait la connaissance du frère de M^{me} Esca, Potter Parker, qui se montre tout de suite fort empressé et témoigne l'intention de lui apprendre comment se pratique le *flirt* américain. Il faut d'abord qu'elle s'initie, avant de partir pour Newport, la plage à la mode où doit s'écouler son séjour, aux délices de la capitale : on ira courir les magasins, déjeuner au restaurant, passer une soirée à l'île des Lapins, lieu de plaisir affectionné des New-Yorkais ; puis, dès le lendemain, faire une visite à West-Point, l'école militaire, où il se prépare à la carrière d'officier. Pendant qu'il élabore ce beau programme, M^{me} Esca arrive avec une liasse de journaux à la main et fait lire ce qui suit à Betty indignée :

Je me mis à lire tout haut :

La charmante lady Betty Bulkeley.

Une fille de ducs dans le dock.

Prière de l'appeler par son petit nom.

Ce que lady Betty pense de nos garçons.

Cela continuait ainsi, mais arrivée là, je dis d'une voix étouffée :

— Comment ont-ils osé ?

— Il n'y a rien qu'ils n'osent, sinon s'en retourner sans quelques « faits divers », dit en riant M. Parker.

Mais je ne riais pas, moi, j'étais trop en colère.

— Si mon frère était ici, il tuerait ces gens, dis-je.

— S'il en est ainsi, votre frère ne comprend pas la plaisanterie, répliqua M. Parker. Du reste les ducs n'entendent pas la plaisanterie. Je ne dis pas que je dédaignerais un duché, dût-il me faire perdre le sens de l'humour. Quand vous aurez passé

un mois ici, vous aimerez nos journaux. Ils contribuent, en une certaine mesure, à la culture de notre esprit et de nos cœurs. Ils sont intéressants comme des romans, et donnent une idée presque aussi exacte de la vie.

— Ceci ne ressemble guère à ma vie, par exemple, dis-je, ne sachant s'il fallait rire ou pleurer. O Sally, Sally Woodburn ! quelqu'un pourra-t-il croire que j'ai dit des choses pareilles ?

— Donnez-moi l'*Eclair* et permettez que j'y jette un coup d'œil.

Alors s'emparant du journal, elle lut de sa jolie voix argentine tout le fatras qui s'étalait sous les énormes lettres :

« La journée d'hier a été féconde en nouvelles. Mais, bien que la chaleur ait été assez forte dans les docks pour rôtir un bœuf, au moment où le *Gros-Guillaume* déposa la jeune et belle visiteuse sur nos rives, lady Betty Bulkeley avait tout l'air d'une fille et d'une sœur de ducs, comme elle l'est en effet. Autant qu'un simple mortel en peut juger, elle n'avait eu besoin d'aucun artifice pour faire onduler ses cheveux ou rehausser sa beauté.

» Fille des dieux, divinement grande et encore plus divinement blonde, elle trônait sur un bagage ducal. On eût dit une reine dans son élégante chemisette blanche brodée à jour, admirablement adaptée à son genre de beauté et au temps qu'il faisait. Elle était coiffée d'un chapeau qui était à peindre. C'était du reste fort inutile, car elle aurait été à peindre sans ledit chapeau ; à partir de la taille, elle portait un costume fait par un tailleur. »

— Quelle insulte ! interrompis-je, ce costume a été fait à la maison....

Sans s'émouvoir, Sally continua :

« Je découvris immédiatement — c'est le représentant de l'*Eclair* qui parle — que la sœur du duc de Stanforth, l'un des éligibles britanniques, préférerait être appelée par son nom de baptême :

» — Quand on m'appelle lady Betty, je me sens comme chez

moi, fit-elle d'une voix très douce, mais avec un accent anglais assez prononcé. Et je désire me sentir chez moi, en Amérique, parce que j'espère y séjourner chez mon amie, M^{me} Stuyvesant-Knox, qui m'introduira dans la société de ce côté-ci de l'Atlantique. J'ai beaucoup entendu parler de Newport, connaissez-vous cet endroit ? J'imagine que c'est un séjour divin. »

— Je n'ai jamais entendu employer cet adjectif de cette manière ; à plus forte raison ne m'en suis-je pas servie ainsi. Je suis parfaitement sûre que maman trouverait cela impie.

— Bien, bien, calmez-vous, mon enfant, et prêtez l'oreille aux paroles que vous attribue l'*Eclair* :

« — Quelle opinion vous faites-vous de notre société de « clubistes » et de nos dames, d'après ce que vous avez pu voir à bord du *Guillaume* ? fut la question suivante.

» — Vos dames sont mieux habillées que les nôtres, et vos messieurs sont charmants. Ils ne s'asseyent pas tous dans un coin à attendre que les jeunes filles aillent les amuser ; ils s'empressent à qui sera le premier à nous faire passer le temps agréablement, et ils s'y entendent à merveille. Je ne sais trop si je ne regretterai pas de retourner chez moi et de frayer avec des lords, après avoir passé l'été à Newport, et je ne vois vraiment pas pourquoi les jeunes Américains quittent leur pays pour se marier à l'étranger.

» — Je pense que nous verrons arriver prochainement M. le duc, votre frère ?

» — Il se pourrait que sa Grâce vint me chercher, répliqua Milady. Il n'est jamais venu en Amérique ; mais il a un vif désir d'y venir, et vos beautés américaines feront bien de se préparer. Mon frère est un brillant jeune homme, un beau parti, et je ne serais pas surprise qu'il lui prît fantaisie de ramener une duchesse au pays. M^{me} Stuyvesant-Knox le recevra lui aussi, et peut-être saura-t-il se faire bien venir de quelqu'un par ici. »

— C'est tout ce qui vous concerne, dit Sally. Le reste est à l'adresse de cousine Catherine et à la mienne. Le reporter prétend que nous sommes revenues avec un soupçon d'accent

de Piccadilly ; il critique mon nez et la façon dont Catherine met son chapeau. Il décrit cette maison tout de travers, et soutient que la maison de campagne de Newport est taillée sur le même patron que celle de M^{me} van der Windt. Il mentionne cousin Potter aussi et le nomme « l'un des dandys de notre armée. » Mais cela nous est bien égal, faites comme nous : ne vous en tourmentez pas. Tout le monde lit l'*Eclair* à cause des petits potins qu'il raconte, mais personne n'y cherche des lumières.

— Il faut cependant que vous ayez dit quelque chose à cet homme, fit observer M^{me} Esca.

— Je me suis bornée à dire : « Non, mais... — Oui, mais...

— En vérité... — Vraiment?... rien de plus. Une *chauve-souris* a aussi essayé de lier conversation avec moi.

— Miséricorde ! la *Chauve-Souris* ! s'écria M. Parker. Attendez-vous à du beau dans le numéro de ce soir !

— N'y a-t-il pas moyen de l'empêcher ? demandai-je.

— Pas plus que d'arrêter la chute du Niagara. Moins vous aurez dit, plus la *Chauve-Souris* en dira ! Mais qu'importe ? Personne ne s'en inquiète. Les inventions des reporters sont payées au kilomètre. J'ai ouï dire qu'il en était de même chez vous.

C.-N. ET A.-M. WILLIAMSON.

Traduit par H. d'Apples.

(*La suite prochainement.*)

VARIÉTÉS

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

L'école du dimanche, par Louis Dumur. Avec 70 dessins de Gustave Wendt. Paris, *Mercure de France*.

Aux conférences pastorales de novembre 1902, le pasteur Kœnig disait à ses collègues :

« Nous, pasteurs, quand nous réunissons les enfants, la plupart du temps nous sommes gênés dans notre enseignement ; nous sentons que nous marchons sur un terrain crevassé, et en répétant les vieilles histoires dont notre enfance a été bercée, nous avons le sentiment très net que nous manquons de sincérité et que nous ne prononçons pas toujours des paroles de vérité. »

Dans ce grave et triste aveu d'un pasteur évangélique, il y a la matière d'une intéressante étude morale et religieuse, et l'étude pourra être un drame poignant de la conscience, si l'auteur sympathise avec le conflit intérieur qu'il constate ; mais elle pourra aussi être comique, s'il regarde la lutte du dehors, en spectateur indifférent, en simple curieux. Car la réalité est à la fois tragédie et comédie, disait Horace Walpole, tragédie pour le cœur sensible, comédie pour l'esprit qui pense et qui observe. L'homme dont c'est le métier d'enseigner la religion à des en-

fants peut, un jour, se trouver aux prises avec une grosse difficulté : le devoir de concilier sa leçon officielle avec la vérité telle qu'elle lui paraît. Trois solutions s'offrent alors : rompre ; demeurer dans ce qu'on sent qui est faux ; chercher et trouver la conciliation. Cette troisième solution est infiniment désirable pour qui estime que la vérité et la religion sont choses bonnes, et elle est possible puisqu'une élite de chercheurs a su trouver le secret d'une si précieuse alliance.

L'auteur de *l'Ecole du dimanche*, M. Louis Dumur, ne porte aucun intérêt à la troisième solution, il ne s'en est jamais occupé, il n'y croit point. En fonction des choses religieuses, il n'y a pour lui que deux sortes d'hommes : les négateurs — dont il est — et des adhérents, ou aveugles, ou hypocrites. C'est d'une simplicité parfaite, d'une clarté idéale. Reste à savoir si c'est intéressant et si c'est vrai.

Un homme *raisonnable* qui est un incrédule et même un athée (l'antichristianisme de l'oncle Gubernard dépasse fort celui des déistes du dix-huitième siècle) ; une vieille bigote et un pasteur qui sont deux imbéciles : tels sont, avec un enfant de culture primaire, les personnages principaux de la comédie nouvelle : nous n'étions plus habitués, depuis longtemps, à une psychologie si rudimentaire et si fruste.

Tant de simplicité, loin d'être incompatible avec un certain comique, — celui de la farce, — y convient d'ailleurs merveilleusement. Un caricaturiste, M. Gustave Wendt, a orné le livre de soixante-dix dessins qui sont la fidèle illustration du texte. « Laissons-nous aller de bonne foi, disait Molière, à ce qui nous rejoint et nous amuse, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir. » Il est impossible, si sérieux que l'on veuille rester, de ne pas éclater de rire aux questions scabreuses de l'élève Carcaille, aux impayables explications de M^{me} Collignon, la monitrice, sur la naissance miraculeuse et sur le mystère de la Trinité (p. 37 à 45) :

« — Voyons, mes enfants, qui fut le père de Jésus ?

» — Le Saint-Esprit.

» — Très bien. Vous voyez, mon bon Carcaille, comme c'est simple. C'est le Saint-Esprit qui fut le père de Jésus.

» — Mais, reprenait l'insatiable Carcaille, je croyais que le Saint-Esprit était son frère.

» — Comment, son frère ?

» — Oui, puisque le Saint-Esprit est une des trois personnes de la Trinité. C'est donc le frère de Jésus. Et puisqu'il est son frère, il n'a pas pu être son père.

» — Vous dites des bêtises, mon pauvre cher enfant. Le Saint-Esprit et Jésus sont, en effet, avec Dieu le père, les trois personnes de la Trinité ; mais puisque Jésus est en même temps le fils de l'homme, il se trouve être aussi le fils du Saint-Esprit.

» — Et le fils de lui-même ?

» — Et le fils de.... Tout cela est très mystérieux sans doute, mais nous devons le croire sans trop l'approfondir. La Bible le dit, et ce que dit la Bible est la vérité.

» — Mais alors, la mère de Jésus, tout en ayant été sa mère, a donc aussi été sa femme?... continuait à tournoyer Carcaille, complètement ahuri par cet affolant chaos de mystères. »

Les croyants pourront se sentir blessés à la lecture de cette scène ; mais force leur sera de reconnaître qu'ici la satire n'est point fausse. Tant qu'on s'en tient aux termes du texte sacré, sans atteindre l'esprit sous la lettre et l'idée sous l'image, tant que l'on conserve jalousement l'Écriture tout entière par une sorte de superstition qui s'identifiait naguère avec la foi protestante, mais qui commence heureusement à s'en séparer, on ne peut échapper aux questions des enfants terribles et il faut leur répondre : « Vous dites des bêtises » et leur fermer la bouche, pour empêcher qu'ils vous le disent eux-mêmes.

Dans la mesure où la satire religieuse de l'auteur reste juste et tant qu'elle ne dépasse pas les bornes d'une impertinence honnête, je l'accepte et la tiens pour bonne. Excellente encore est la caricature de l'anthropomorphisme de la tante Bobette ; car l'homme, selon une profonde remarque de Goethe, ne saura jamais à quel point il est anthropomorphiste, et la sotte fille ne fait

que souligner ridiculement, par la naïveté de son langage, une idée qui est, au fond, celle de tous les déistes et de tous les chrétiens. Le petit Nicolas fait à sa tante la description d'une Bible illustrée qu'il dit avoir vue :

« — Alors, tu l'as vue, cette Bible ?

» — Oui, tante Bobette.

» — Les personnages, comment sont-ils représentés ?

» — Ils sont en vêtements antiques, les anges avec des ailes, le bon Dieu sur un nuage, le bras tendu, un éclair au bout de l'index.

» — Le bon Dieu a-t-il une barbe ?

» — Il a une barbe, tante Bobette.

» — C'est curieux, moi je le verrais plutôt sans barbe.

» — Chacun son goût, dit mon père. »

Voilà les meilleures lignes du livre. Si tout y restait de ce ton spirituel et fin, on s'y plairait presque sans réserve, car il est *bien écrit*, j'entends, correctement, soigneusement, sans qu'on y soit jamais choqué par ces lourdes fautes matérielles qui sont la disgrâce et la honte de presque tout ce qui s'imprime aujourd'hui.

« De place en place, la nudité propre des murs s'agrémentait d'écriteaux de ce genre : *Pais mes brebis.... On le nommera Emmanuel.... Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde....*

» C'était dans l'espoir de s'assurer chacun une petite place dans ce royaume que, tous les dimanches, deux cents enfants, garçons et filles, se pressaient dans la salle au sous-sol de la rue de l'Athénée. Agés de huit à quinze ans, ils provenaient de milieux divers, plusieurs de l'aristocratie, d'autres de la riche bourgeoisie, la plupart de couches plus modestes, quelques-uns même, effacés et timides, des classes nettement populaires. Mais leurs vêtements du dimanche, le soin particulier apporté ce jour-là à leur toilette, les manières distinguées que jusqu'aux plus humbles essayaient de se donner leur imprimaient à presque tous une allure commune de bon ton et de décence. Ceci était

surtout apparent chez les jeunes filles qui, dans leurs robes claires, sous leurs jolis chapeaux et l'ondoiement de leurs cheveux enrubannés, présentaient un aspect des plus attrayants. Aussi était-il certain qu'à l'espoir de gagner le royaume se mêlait, chez les garçons, un sentiment particulier de plaisir à paître sous la même houlette que ce charmant troupeau d'agnelles. Le seul malheur, c'est que nous étions séparés d'elles. Tandis que nous passions à gauche de la tribune, nos gentilles compagnes étaient parquées dans la partie de droite. Ce qui faisait, je dois l'avouer, que souvent, plus qu'il n'eût été convenable, les regards des petits moutons de gauche quittaient la grande carte de Palestine, les textes bibliques des murs ou même le visage vigilant du berger, pour aller errer langoureusement du côté des petites brebis de droite. »

Une amourette s'ébauche entre Nicolas et la nièce du pasteur Babel, Eglantine, et cette idylle d'enfants, qui ne manque pas de charme, pouvait, avec ce qu'il y a de bonne comédie dans l'*Ecole du dimanche*, composer un ensemble assez agréable.... Mais tout à coup le livre devient très mauvais et reste si mauvais jusqu'à la fin qu'il n'y a plus moyen d'ajouter le moindre compliment à ceux que j'ai pu d'abord adresser à l'auteur.

Les caricatures même les plus folles, pour rester d'une vérité amusante, doivent conserver quelque chose d'humain. Les grotesques de M. Louis Dumur ne sont pas seulement des fantoches par leur irréalité ; ce sont des *brutes*, tant ils sont dépourvus de tout ce qui distingue l'homme de l'animal inférieur : une sensibilité morale élémentaire, un peu d'intelligence, un peu d'esprit.... Oh ! quelle absence d'humour dans cette lourde satire !... Voyez la scène où le stupide pasteur, en vertu des paroles saintes : « Si ton œil droit te fait broncher, arrache-le ; si ta main droite te fait pécher, coupe-la », fait tomber ras sous les ciseaux du perruquier les beaux cheveux d'Eglantine coupable de s'être laissé embrasser par Nicolas et suspecte d'un peu de coquetterie ! Cela est si brutal et si absurde qu'il faut au critique le plus habitué à toutes les sottises une

ferme résolution pour ne pas jeter le volume et pour en poursuivre la lecture. L'illustration du texte, en cet endroit, fait grimacer un démon furieux, l'écume à la bouche, les yeux hors de la tête. Où l'auteur a-t-il rencontré des diables pareils ? De quelle rage faut-il donc qu'il soit animé contre tout le clergé protestant pour avoir, à défaut des éléments d'une étude piquante et vraie, forgé un conte fantastique qu'on pourrait vraiment croire dicté par la même haine qui inspire aux pamphlétaires ignares du bas catholicisme leurs calomnies contre les Réformateurs ?

L'oncle Governard n'est pas une brute comme la tante Bobette et le pasteur Babel, qui sont de purs idiots ; mais il est à peine moins violent et il est aussi odieux. Il a promis à sa cousine de ne pas entamer le sujet de la religion avec leur neveu Nicolas, qu'il mène à la promenade. A peine en route, il viole sa promesse. La raison par laquelle il justifie à ses propres yeux cette conduite indélicate et malhonnête est caractéristique de sa grosse mentalité : « J'avais bien promis à ta tante de ne pas entamer avec toi le chapitre de la religion. Mais, vraiment, je ne puis te laisser dans l'état d'inquiétude où je te vois. Non, ce n'est pas possible. Je t'aime, mon garçon, et j'ai pitié de toi. Je romps ma promesse. C'est une bonne action. » Et voilà ! Ce n'est pas plus compliqué que ça. L'oncle Governard est sûr de posséder la vérité : il n'a qu'à la verser tout entière d'un coup dans les jeunes oreilles qui l'écoutent avidement. Assurance pour assurance, je préfère celle du pasteur.

Son cours d'irréligion, en dix-huit pas, réédite simplement « le dîner du comte de Boulainvilliers », avec d'autres opuscules pareils de Voltaire. On estimera qu'il vaut mieux, si on relit Voltaire, le goûter dans son texte. Mais il est à croire que l'attaque et la défense du christianisme ne sont pas restées, cent-cinquante ans après lui, exactement au point où elles en étaient en 1767. Il est à croire que Rousseau, Chateaubriand, de Maistre, Lamennais, Vinet, Secrétan, Renouvier, Renan, Schérer, Sabatier, Boutroux, William James, ont quelque peu

changé l'état de la question. L'oncle Gobernard retarde autant que la tante Bobette, et il fait, dans ses emportements, les mêmes gestes de pantin articulé que le pasteur Babel. Disciple suranné des Encyclopédistes, il traite de « bandits », c'est-à-dire d'hypocrites et d'imposteurs, mentant au monde pour établir sur lui leur domination, tous les ministres du culte chrétien. Soudain, par un revirement brusque, qu'on a trouvé *comique*, — comme sont comiques les surprises de Fregoli, — voilà cet apôtre de l'irréligion qui entonne, au grand ébahissement de Nicolas, l'éloge dithyrambique de Calvin, fondateur de l'ordre politique moderne, père de la République helvétique, précurseur inconscient et involontaire de la liberté, sans réfléchir, pauvre philosophe, et sans qu'il y ait personne pour lui faire observer que ces grandes choses ont probablement quelque relation avec la foi religieuse où elles prirent naissance. Son catéchumène, « délivré du cauchemar chrétien », est ravi. Il n'a jamais entendu pareille leçon de philosophie, d'histoire et de... morale : « Va-t'en tranquillement (pour revoir Eglantine) négocier, ton pardon auprès du pasteur Babel, et fais ensuite sans scrupule ta rentrée à l'école du dimanche. Tu ne crois plus ? la belle affaire ! On ne te demande pas de croire, mais seulement de faire semblant. »

Ici il ne faudrait pas venir nous dire que l'oncle Gobernard, comme les autres personnages de la comédie, a été conçu *objectivement*, qu'il n'est point l'organe de l'auteur, et qu'un romancier a bien le droit de mettre sur la scène des incrédules sans qu'on porte à son compte leurs idées et leurs sentiments. Non ! non ! ou je ne comprends rien aux choses que je lis, ou c'est très manifestement la pensée de M. Dumur que ce sophiste exprime : « Qui est-ce qui croit aujourd'hui ? Personne, absolument personne. Sans doute, il y a des gens qui croient croire. Il y a ceux qui se font un métier de croire. Mais des gens qui croient vraiment, il n'y en a pas. » La page 238, véhémence apostrophe contre les « bandits » (on a vu ce que ce mot signifie), a le genre d'éloquence que donne la colère à un homme qui sait écrire.

Mais à qui donc en veut ce revenant d'un vieux rationalisme entièrement abandonné ? Aux orthodoxes ? aux libéraux ? aux protestants seuls, ou aux catholiques aussi ? Hélas, ce ne sont pas seulement les pasteurs et les prêtres qu'il insulte et qu'il raille, c'est le maître divin de tous les croyants. Reprochant à Jésus-Christ, à la suite de Voltaire, sa malédiction malencontreuse du figuier dépouillé de figes dans la saison d'hiver, il l'injurie grossièrement :

« Ce pauvre Jésus sort bien inconséquent des mains de ses annalistes, heureux encore quand ils ne le transforment pas, comme Marc, en malfaisant idiot.... »

Assez ! Ici, il faut fermer le livre en regrettant de l'avoir ouvert. L'auteur de *l'Ecole du dimanche* a du talent et même, dans les premières pages, de l'esprit.... Nous déplorons qu'il en ait fait un usage si détestable.

PAUL STAPPER.



CHRONIQUE PARISIENNE

Météorologie et politique. — La disparition de la *Joconde* au musée du Louvre. — Une grande injustice réparée. — Comment empêcher le prêt des livres ?

Maintenant que les vacances de 1911 touchent à leur déclin, on peut dire que jamais, à pareille époque, un ciel plus obstinément bleu ne vint faire contraste pendant un temps aussi long avec une atmosphère politique plus troublée. Il semble que le beau temps et les négociations franco-allemandes se soient mis en piste, comme on dit en style d'aviation, pour le record de durée, et il n'est pas possible, à l'heure où j'écris, de prévoir lequel des deux l'emportera. Ce « match » auquel nous assistons nous laisse relativement calmes, en dépit des suites dramatiques qu'il comporte et dont quelques-unes sont déjà inévitables. La foule qui, depuis trois mois, peuple nos plages tout le long du littoral ne peut en vouloir au soleil, qui ne fut jamais plus favorable à ses ébats aquatiques. Sans doute, se dit-elle, il y a la sécheresse, et les cultivateurs souffrent, mais une saison plus tempérée viendra compenser leurs pertes et au delà.

Quant à la situation politique, nul ne la considère, certes, « d'un cœur léger », mais chacun la regarde en face et avec sang-froid. La menace de voir éclater, un beau matin, l'affreux fléau n'a déterminé chez nous aucune nervosité. Si l'on a beaucoup parlé de l'éventualité d'une guerre, on en a parlé sans émoi, comme d'une nécessité à laquelle on pourrait être obligé de se plier.

— Cette expectative a fourni aux Parisiens en villégiature un inépuisable sujet de conversation. Pour les journaux, c'était la « copie » assurée pendant une saison où elle leur fait généra-

lement défaut. Mais le malheur a voulu que les uns et les autres fussent gratifiés d'un supplément dont les premiers, tout au moins, se seraient bien passés. Le lundi 21 août, entre huit et neuf heures du matin, la *Joconde* de Léonard de Vinci, le joyau le plus précieux de nos collections de peinture, chef-d'œuvre célèbre dans le monde entier, a disparu de la place qu'elle occupait au musée du Louvre. J'ai appris cette lamentable nouvelle en Suisse, par le *Journal de Genève*, et mon premier mouvement a été un mouvement d'incrédulité, comme il arrive pour toute mauvaise nouvelle par trop inattendue. Mais cela n'a duré qu'un instant et je me suis aperçu qu'au fond ce vol ne me causait aucune surprise. Nous avons vu et nous voyons tous les jours des choses si extraordinaires ! Les filous, les criminels, les mal-faiteurs de toute sorte ont acquis une telle audace, une telle maîtrise ! Ma surprise eût été plutôt qu'il ne se trouvât pas parmi eux un gaillard assez hardi pour accomplir le rapt en question. D'autant plus qu'il n'y avait rien là de bien méritoire, car les encouragements pleuvent sur les malandrins : mollesse et insuffisance de la police, faiblesse de la répression, relâchement de la surveillance dans nos musées, profusion de la littérature policière, faveur inconcevable dont jouissent auprès des foules les émules de Cartouche. Cela ne permet-il pas de s'attendre à tout, même à l'incroyable, même à l'impossible ? Pourtant, si le vol de la *Joconde* ne nous surprend pas, personne ne peut dire qu'il s'y attendait. Cela est si vrai, que chaque fois que notre attention, détournée par d'autres objets, s'arrête sur ce fait brutal, il en reçoit un choc aussi vif qu'à la première heure.

Monna Lisa Gherardini, femme de Francesco del Giocondo, était le centre du Salon carré par le rayonnement magique de son regard et de son sourire. La dévotion de ses fidèles, — non moins que la confiance, hélas ! de ses gardiens, — la croyait immuable, inviolable, au même titre qu'une statue de divinité dans un temple. Cette sécurité était même devenue proverbiale : « Autant dire qu'on a décroché la *Joconde* ! » C'était la phrase par laquelle on accueillait une nouvelle

incroyable. Maintenant ce dicton n'aura plus de sens. M. Robert de Montesquiou était dans le vrai en écrivant, quelques jours après l'événement : « Le vol devant lequel le siècle demeure bouche bée, depuis quelque vingt-quatre heures, a pour caractéristique de donner une immense envie de pleurer, en même temps qu'une formidable envie de rire. » Envie de pleurer, on ne le comprend que trop. Envie de rire, oui, aussi, car c'est vraiment trop bête ! Il est trop bête, lorsqu'on possède un chef-d'œuvre qui est la suprême parure d'un musée, de laisser découronner ce musée comme à plaisir, de ne pas faire tout au monde pour conserver ce chef-d'œuvre. Il est trop bête que, par négligence pure, la *Joconde* de Vinci soit devenue l'héroïne d'une aventure qui provoque un rapprochement involontaire avec le *Vol de l'éléphant blanc*, conte burlesque de l'humoriste américain Mark Twain.

L'enquête poursuivie au musée a apporté des révélations fort graves. C'est à cela que servent les enquêtes ; au lieu de prévenir les désastres, ce qui vaudrait beaucoup mieux, elles les laissent se produire, quitte ensuite à en rechercher les causes. On a découvert que la surveillance du Louvre n'était plus assurée, par suite du relâchement de la discipline dans le personnel des gardiens. Ceux-ci, constitués en syndicat, en seraient arrivés à ne plus tenir compte des observations de leurs chefs. Ce sont pourtant tous d'anciens militaires — de ces anciens militaires, fort nombreux aujourd'hui, qui ne se sont jamais battus — auxquels la patrie, en raison de leurs « services », croit devoir confier la garde de nos richesses nationales. Mais ces militaires retraités estiment en général que, pour eux, l'heure du repos a sonné, et leur tranquillité leur paraît plus précieuse que les trésors d'un musée.

Le vol de la *Joconde* engageait gravement la responsabilité de M. Homolle, directeur des musées nationaux. Il a été privé de sa haute fonction. Cependant il semblerait qu'au dire des gens autorisés, il y ait lieu de ramener cette responsabilité à de plus justes proportions, comme celle d'ailleurs des simples gardiens. M. Bode, directeur des musées de Berlin, croit que le musée le

mieux surveillé n'est pas à l'abri des voleurs. Ses collègues d'Allemagne avouent avec lui qu'il n'y a pas de système de précaution absolument efficace. Telle est aussi la pensée de M. Corrado Ricci, directeur des beaux-arts d'Italie ; selon lui, les musées sont sans défense contre l'homme bien résolu à en soustraire un objet déterminé, et qui a longuement médité son acte. Mais il a raison d'ajouter que cela ne saurait dispenser les directeurs de multiplier les obstacles devant le voleur, afin de diminuer ses chances. Pourquoi n'imiterions-nous pas les Anglais ? En Angleterre, le gardien de musée n'a pas, comme chez nous, le droit de s'asseoir pendant sa faction. Le visiteur se sent étroitement surveillé, comme s'il était animé des plus mauvaises intentions, ce qui faisait dire à un vieux collectionneur anglais :

— Je ne suis vraiment tranquille que dans les musées anglais. Dans les musées français, j'ai des tentations.

Cela explique pourquoi, dans les musées d'outre-Manche, les vols sont si rares. Les tableaux y sont solidement fixés au mur, et non simplement accrochés, comme au Louvre, pour faciliter la tâche des photographes-éditeurs. On peut-être certain aussi que la surveillance n'y est pas moins active en dehors des heures et des jours où le public y est admis. C'est faute d'une telle précaution que nous avons perdu la *Joconde*. Elle a été volée un lundi, jour où le musée est fermé pour cause de nettoyage, mais ouvert à des ouvriers chargés de divers travaux, à des photographes, à des personnes munies d'autorisation. Le nombre des gardiens est alors très réduit et ils croient probablement que, ce jour-là, le Louvre se garde tout seul. Rien de plus simple alors pour un voleur que de profiter du moment où une salle est déserte pour faire son coup.

Qu'est devenue la *Joconde* ? Les moins pessimistes pensent qu'elle nous reviendra, mais qu'il faut s'armer d'une longue patience. L'opinion d'après laquelle on l'aurait enlevée pour la revendre est généralement rejetée. La toile est trop célèbre pour qu'un voleur en puisse trouver le placement. Il est tout aussi improbable, pour la même raison, qu'elle soit entrée directement dans une galerie de tableaux : les collectionneurs sont trop

fiers de leurs nouvelles acquisitions pour se mettre dans le cas d'en cacher une aussi fameuse. L'hypothèse qui semble réunir le plus de partisans est malheureusement celle du maniaque hypnotisé par Monna Lisa et ne pouvant se passer de sa vue. Mais, avec la folie, tout est à craindre, et il y a grande chance qu'à l'heure qu'il est la célèbre toile soit détruite. On peut cependant supposer, avec M. Joseph Reinach, que le vol de la *Joconde* n'a été qu'un truc pour faire vendre comme originale une simple copie du tableau, après quoi l'original serait renvoyé au Louvre. La chose est plausible. Sachons gré à l'ingéniosité de M. Reinach de nous rendre ainsi quelque espoir.

— Le nom de Léonard de Vinci a été prononcé à propos de Ramond, cet écrivain presque inconnu qui a fait l'objet d'une brochure dont toutes les revues ont parlé au printemps et que j'ai lue pendant les vacances. D'après cette brochure, dont l'auteur est M. Jacques Reboul et qui a pour titre *Un grand précurseur des romantiques*¹, Ramond appartiendrait à cette lignée de grands esprits encyclopédiques, à la fois critiques et créateurs, à la tête desquels marche le Vinci. M. Reboul le rapproche également de Goethe, dont Ramond fut d'ailleurs le condisciple à l'université de Strasbourg, sa ville natale.

Ce nom obscur en regard de ces noms illustres, voilà qui est fait pour surprendre. Sainte-Beuve, il est vrai, nous avait déjà présenté Ramond, auteur des *Elégies*, des *Dernières aventures du jeune d'Olban* et des *Voyages au Mont-Perdu*. Mais qui Sainte-Beuve n'a-t-il pas déniché ? Il semble bien pourtant que nous nous trouvions en présence d'un de ces grands autodidactes qui ont de l'univers une vision toute personnelle et dont l'activité intellectuelle s'exerce dans les domaines les plus divers, parfois les plus opposés en apparence. Voilà ce qui justifie la parallélisme établi par M. Reboul entre Ramond et Léonard, comme entre Ramond et Goethe. Ainsi que ces deux grands hommes, Ramond nous apparaît sous un double aspect : l'homme d'imagination et l'homme de science, l'artiste et le savant. « Ramond, dit-il, est *homme* dans la force du terme, comme le fut Goethe,

¹ Nice. Edition de la *Revue des lettres et des arts* (in-8°).

comme Léonard de Vinci. Il a, comme eux, la sérénité de l'observateur, observateur complet, qui rattache tout à sa méthode « d'exploration » de la vie. Il est, comme eux, de ceux qui ont compris la réalité de la rude formule : la vie ne s'acquiert pas, mais elle se conquiert. » Il est cependant à remarquer que, chez Ramond, ce n'est qu'à la longue que le savant se dégagera du poète, et ira même jusqu'à s'y substituer, bien qu'il ait manifesté dès sa jeunesse un goût très vif pour les sciences naturelles.

Ses *Elégies* parurent à Yverdon en 1778, l'année même où mouraient Rousseau et Voltaire. On reste confondu qu'une strophe comme celle-ci soit sortie de la plume d'un homme né en 1755 :

Sous le ciel orageux où l'aigle se balance,
Jouant avec la foudre et guidant les éclairs
Il est une retraite, asyle du silence,
Où le cygne avec négligence
Module ses concerts.

Sainte-Beuve disait avec raison que ces vers sont presque du Lamartine. Aux vers succédèrent les drames. Les *Dernières aventures du jeune d'Olban* subissent pour le fond, sinon pour la forme, l'influence de *Werther*. Elles sont suivies de la *Guerre d'Alsace*, où passe le souffle de Shakespeare et qui fait prévoir le drame romantique. Entre temps, le poète voyage. Il fait des séjours à Paris et plusieurs tournées en Suisse, où il voit Gessner, Bodmer et Lavater. C'est au retour d'une de ces tournées qu'il publia une traduction des *Lettres de William Coxe* sur la Suisse, en l'augmentant des « observations faites par le traducteur dans le même pays. » Ce sont ces observations qui constituent le principal intérêt de l'ouvrage et en firent tout le succès à Paris, où il parut en 1781. Elles portaient sur les sujets les plus variés, mais surtout apportaient au public, déjà tourné par Rousseau vers la nature, la révélation d'une nature nouvelle : la nature alpestre. Les descriptions de Ramond font de lui, par l'ampleur et le charme du style, un précurseur de Chateaubriand, avec pourtant quelque chose de moins apprêté. Mais il s'entend

mieux que personne à nous donner la sensation de la hauteur. Après les Alpes, il visita les Pyrénées, où il gravit les pentes de la Maladetta : « Je sentais, dit-il, le charme que j'ai tant connu, tant goûté dans les montagnes, le contentement vague, cette légèreté de corps, cette agilité des membres, cette sérénité de la pensée, si doux à éprouver, si difficiles à peindre. » Son ardeur d'ascensionniste le fait arriver au sommet avant ses compagnons : « Rien ne s'élevait plus entre moi et les plaines ; je plongeais, comme du haut des nuages, sur leurs vallées et leurs collines, réduites presque au même niveau.... Mais ce qui rappelait sans cesse mes regards, ce qui les reposait délicieusement, c'étaient les collines et les pâturages qui s'élevaient du fond du précipice vers la pente escarpée du pic, et formaient un repos entre sa cime et sa base. Là, j'apercevais la hutte du berger dans la douce verdure de sa prairie ; le serpentement des eaux me traçait le contour des éminences ; la rapidité de leur cours m'était rendue sensible par le scintillement de leurs flots. » Ramenant ses regards sur son rocher, il ne voit que « les feuilletés hérissés d'un dur schiste, » où s'abritent un peu de verdure et des fleurs. « Quelques insectes bourdonnaient alentour ; un papillon même, parvenu à cette hauteur par les pentes méridionales, voltigea un moment d'une fleur à l'autre ; mais bientôt, emporté vers le précipice, il confia sa frêle existence à l'immense océan de l'air. »

Vous me pardonnerez ces citations et peut-être même m'en saurez-vous gré. Quelle anthologie ne s'honorerait de donner asile à des lignes aussi poétiquement descriptives ?

La vie de Ramond, en dehors de ses voyages, fut très active et même fort agitée. Avocat, il plaida en faveur du cardinal de Rohan, dont il était secrétaire, dans la fameuse affaire du collier. Il fut député à la Législative et n'échappa que par miracle au tribunal révolutionnaire. Sous l'Empire, il fut préfet de Clermont et entra à l'Institut. Après la Révolution, il s'était tourné vers les sciences, et c'est à cette époque que se rattachent ses *Voyages au Mont-Perdu*, dont la haute valeur scientifique n'exclut pas les qualités littéraires, et celui de ses ouvrages qui lui

mérite le plus, d'après Sainte-Beuve, le titre de « peintre de montagnes. » Ramond a laissé nombre d'autres écrits. Malheureusement la plus importante partie d'entre eux est irrémédiablement perdue. Une malle qui les contenait devint, en 1814, la proie des Cosaques ; il s'y trouvait un *Voyage en Angleterre*, un nouveau *Voyage en Suisse* et d'autres manuscrits qui offraient probablement le plus haut intérêt. Il m'a paru toutefois que, dans la personne et l'œuvre de Ramond et dans les trop brèves citations que j'ai faites de celle-ci, il y avait amplement de quoi retenir l'attention des lecteurs de la *Bibliothèque universelle*.

— Les livres ont d'autres ennemis que les Cosaques, et ces ennemis n'en valent guère mieux. Ce sont les emprunteurs. C'est pourquoi il vient de se fonder une ligue « contre le prêt des livres. » Le registre des adhésions est ouvert, et l'on peut s'inscrire. Mais les journaux qui nous ont annoncé la nouvelle ne nous disent pas de quelle manière on s'y prendra pour empêcher le prêt des livres. On met, je pense, hors de cause le cas où il y a consentement mutuel entre le prêteur et l'emprunteur. S'il plaît au premier de voir ses livres tachés, déchirés, débrochés, ou même de ne plus jamais les voir, c'est son affaire. L'intervention de la ligue ne se conçoit donc que dans l'intérêt de ceux qui ont des livres auxquels ils tiennent, et qu'ils désirent avoir toujours sous la main, et qui ne voient pas pourquoi leur bibliothèque deviendrait une bibliothèque publique.

Mais une ligue, à ce compte, était-elle donc nécessaire ? Ne peut-on se liguer à soi tout seul contre le prêt de ses propres livres ? Assurément, il y a des exemples. Mais cette force d'âme n'est pas donnée à tout le monde, et l'union seule fait la force. La plupart des amateurs de livres ne seront armés contre l'emprunteur que lorsqu'ils auront derrière eux une bonne ligue qui les soutiendra et les encouragera à la résistance et à laquelle ils seront liés par des engagements formels devant quoi l'emprunteur n'aura qu'à s'incliner.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Le nouveau Munich. — Vieux cafés berlinois. — L'origine du mot *sekt*. — A propos de la bière blanche. — *Le lys indien* de H. Sudermann. — Un livre posthume d'Adolphe Wilbrandt. — Peter Rosegger et les enfants. — George Hermann essayiste. — Livres nouveaux.

C'en est-il fait du vieux Munich, du Munich bon enfant, artiste, insouciant et flâneur dont Treitschke a fait un tableau si savoureux dans son *Histoire d'Allemagne* ? Un journaliste parisien qui sait voir les choses et en faire des instantanés exacts, M. Jules Huret, a noté l'impression de lenteur et de nonchalance qui distingue la capitale bavaroise et aussi ses mœurs bienveillantes qui contrastent avec la dureté et la raideur des villes prussiennes. Oui, sans doute, la ligne de démarcation que trace le Main en Allemagne n'a point complètement disparu, mais il n'en reste pas moins que le vieux Munich tend à disparaître. Si dans le petit peuple et la bourgeoisie moyenne les mœurs locales se maintiennent, si les Munichois de vieille roche fréquentent encore de vieilles brasseries, où, buveurs solitaires, ils font flegmatiquement remplir leur verre à mesure qu'il se vide — *Mass um Mass*, comme ils disent — et attendent pour rentrer chez eux d'avoir leur *Belltschwere*, d'autres habitudes tendent à prévaloir dans la bourgeoisie. Les établissements nouveau style, brasseries flamboyantes, bars, salons à thé, confiseries, cafés de nuit, casinos de nuit remplacent peu à peu la vieille brasserie munichoise, de même que les autos tendent à se substituer aux fiacres. On absorbe bien toujours une énorme quantité de bière à Munich qui conserve en Allemagne le record de la consommation, mais on boit autre chose. Les Allemands du nord, qui forment une colonie importante dans la ville et accaparent la grande industrie et le commerce, apportent avec eux leurs us et coutumes. La ville aussi s'agrandit, la vie devient plus active, l'argent circule davantage et le goût des plaisirs coûteux remplace celui des plaisirs modestes qui suffisaient aux

vieux Munichois. Comme à Berlin, on voit pousser à l'instar des champignons ce qu'on appelle les restaurants de première classe, les cafés de luxe peinturlurés aux glaces étincelantes les palace-hôtels monumentaux dont l'architecture criarde et prétentieuse menace de défigurer la ville.

Des gens contents de ces transformations sont évidemment les hôteliers, qui n'ont jamais vu autant d'étrangers dans la ville. Munich, en effet, est devenu depuis quelques années une ville de touristes. De tous côtés on y voit déambuler des bandes Cook aux grotesques allures, et cet été particulièrement la cité de l'Isar a pris tout à fait l'aspect d'une ville d'eaux somptueuse.

Bien des Munichois de l'ancien type déplorent ces mœurs nouvelles et regrettent le temps où leur cité était la « résidence gemütlich » et la capitale artistique de l'Allemagne. Mais que faire ? On ne peut rien changer au cours du temps et Munich ne fait que suivre le courant qui entraîne d'autres villes allemandes.

— Ce mouvement est surtout puissant à Berlin, dont l'accroissement colossal porte le coup de grâce aux vestiges du passé. J'ai souvent, dans cette chronique, signalé la disparition de vieux coins typiques de la ville. Il en existe pourtant encore quelques-uns et parmi ceux-ci j'ai plaisir à mentionner le café Lutter & Wegener dont on vient de célébrer le centième anniversaire.

Cent ans, c'est un beau bout de temps ! Et le plus curieux de la chose est que ce café a peu changé depuis le siècle dernier. Point de faux éclat de marbre, de bronze et de mosaïques, mais de simples tables de bois sous des plafonds bas enfumés. Là les consommateurs qui sont gens paisibles ne boivent point avec des pailles des boissons exotiques, mais savourent des boissons locales ou mieux encore dégustent de vieux vins français. Car ils composent une clientèle d'hommes de goût, écrivains, acteurs, journalistes, qui viennent sans doute là parce qu'ils ont le culte des souvenirs. Le passé du café est beau. Entre 1820 et 1830 y trônaient le poète Ernest-Théodore-Amadeus Hoffmann et le génial acteur Louis Devrient, qui

étaient comme les maîtres du logis. Autour d'eux se groupaient les poètes Fouqué et Chamisso et aussi Heine et Grabbe, quand ils séjournèrent à Berlin. On y faisait une grande consommation d'esprit et plusieurs de ses bons mots se répétaient dans la ville et y devenaient populaires. Sait-on par exemple que le mot « Sekt » qui désigne en Allemagne le champagne fut mis pour la première fois en circulation au café Lutter & Wegener par l'acteur Devrient. Un soir qu'il voulait boire une bouteille de champagne, paraphrasant le mot de Falstaff, il apostropha le garçon en ces termes : « Mon fils, apporte-moi une bouteille de sekt. » Le « sekt » dans Shakespeare désigne le vin doux d'Espagne, mais le mot fit fortune et dès lors servit à désigner le champagne. Dans ce café illustre qui fut le café Procope ou le café de la Régence de Berlin, on vit beaucoup d'écrivains oubliés aujourd'hui, le poète Alexandre Wolf, le critique Ludwig Rellstab et le romancier Willibad Alexis. Mais les acteurs y dominaient : Théodore Döring, qui fut un mime prodigieux, en était un des hôtes, ainsi qu'Iffland, Berndal, Hendricks, Matkowsky et les chanteurs Niemann, Betz et Knüpfer. Fait digne d'être noté, le café figure dans les *Contes d'Hoffmann* d'Offenbach, mais les librettistes l'ont transporté à Nuremberg.

— Le chaud été que nous venons de subir aura eu l'honneur de remettre en faveur la vieille bière berlinoise, « la blanche. » Chose curieuse, tandis que toutes les villes allemandes restent fidèles à leurs bières, Potsdam à sa « Stange », Leipzig à sa « Gose », Brunswick à sa « Mumme », Berlin, depuis quelques années, avait l'air de faire grise mine à « la blonde fraîche » de ses pères. Au fur et à mesure que les restaurants et les brasseries se multiplient, celle-ci est délaissée. Il y a même des cafés où on ne la sert plus, détrônée qu'elle est par la « Munich » ou la « Pilsen. » Or voici que sous l'effet d'un été tropical sa consommation a repris et dans des proportions qu'on ne connaissait plus. Positivement « la blonde » est revenue à la mode. Mais ce qui n'est pas revenu à la mode, c'est la manière de la déguster. Autrefois on la prenait dans des verres bas et ronds sans pieds ressemblant à des écuelles ; maintenant on la boit

dans de grands verres comme les bières munichoises ou bohèmes. *Sic transit gloria mundi* !

— Le conte et la nouvelle n'ont jamais joué dans la littérature allemande le rôle qu'ils ont joué dans la littérature italienne et dans la littérature gauloise. Ces gais fabliaux, lais et moralités, contes joyeux et sardoniques, ne sont guère des climats des bords de l'Elbe ou de la Spree. Par contre, on trouve chez nous force contes bizarres, étranges, fantastiques, bouffons, ou simplement singuliers, comme ceux des romantiques, Hoffmann, Tieck, Kleist et Chamisso.

Serions-nous en passe maintenant d'avoir le conte à la française ? Le fait est que des auteurs nouveaux, Hermann Hesse, Arthur Schnitzler, les frères Mann, Rudolf Herzog, resserrant encore la nouvelle dont nous avaient dotés Auerbach, Gottfried Keller, C.-F. Meyer, Théodore Storm et Paul Heyse, s'exercent dans le récit court et nerveux. Ce n'est pas que tous les contes et récits qui foisonnent actuellement sur le marché de la librairie allemande atteignent à la perfection ; du moins cette année en avons-nous rencontré quelques-uns de bons, parmi lesquels je signalerai le *Lys indien* de H. Sudermann et le volume posthume d'Adolphe Wilbrandt, *Adonis*.

Le *Lys indien* (Stuttgart, Cotta), n'est qu'une des nouvelles du recueil, celle qui lui sert de titre. Dans ce volume Sudermann est toujours l'habile ouvrier de lettres et le fin psychologue qu'on connaît. On a beaucoup critiqué Sudermann ces dernières années et on lui a fait durement expier ses succès au théâtre. Il ne faut pas oublier que l'effort constant de son activité littéraire a été d'introduire en Allemagne les procédés des écrivains français. Se libérant plus que ses congénères des conventions qui longtemps ont régi la littérature, il a peut-être versé dans l'excès contraire. A vouloir être trop libre et trop dégagé du préjugé, il a froissé nombre de ses compatriotes. Et puis, en copiant les procédés des écrivains français, n'a-t-il pas été porté, plus qu'il n'était vrai, à voir dans son pays les mœurs du boulevard parisien ? Sans doute le Berlin né après les victoires prussiennes fournit beaucoup de types de décadence, hommes

d'affaires tarés, financiers véreux, arrivistes de tout poil, avoués retors, officiers viveurs, femmes du demi-monde ou le côtoyant, jeunes filles ultra-émancipées, mais Sudermann n'a-t-il pas fini par ne voir que ces gens dans la société berlinoise? On en a l'impression quand on lit son grand roman le *Cantique des cantiques*, et on en a aussi l'impression — moins peut-être — lorsqu'on ouvre son livre de nouvelles, *Le lys indien*.

Reconnaissons pourtant que notre auteur est un peintre singulièrement perspicace de ce monde taré. Avec son goût du pimenté et du faisandé, sa curiosité d'esprit un peu perverse, il fait dans le cœur de ces gens des découvertes qui ne sont peut-être point belles, mais qui sont singulièrement vraies. Dans trois de ces nouvelles, *Le lys indien*, *Celle qui souffre* et *Automne*, ce qu'on voit surtout ce sont des vieux garçons, viveurs sur le retour, Don Juans au cœur sec qui, après avoir épuisé les plaisirs de la vie, au moment où les rhumatismes les guettent et où l'isolement de la vieillesse se fait sentir, voudraient bien pouvoir aimer, mais n'en ont plus la force. Il y a beaucoup de mélancolie dans l'histoire de ces vies manquées, et cette mélancolie est à sa manière aussi une leçon.

La nouvelle la plus remarquable du recueil est le *Plan de la vie*, qui nous ramène dans la Prusse orientale, la province natale de Sudermann, où il a placé les scènes de ses premiers romans. La fille d'un aubergiste de campagne, femme de grande énergie et de forte volonté, s'est éprise à une fête d'un étudiant avec lequel elle a échangé ses premiers serments d'amour. Cet étudiant, qui perd son père, est menacé de ne pouvoir continuer ses études. Sa fiancée, par des prodiges d'habileté, de dissimulation et d'héroïsme, parvient à lui faire passer les sommes qui lui permettront d'étudier jusqu'au bout et de devenir médecin. Elle a dû, entre temps, se marier avec un autre pour légitimer l'enfant qu'elle va avoir de celui qu'elle aime, mais elle n'est pas embarrassée de se défaire de son mari par le divorce, qu'elle s'arrange à avoir à son avantage, lorsque l'étudiant a son diplôme en poche. Mais quand elle arrive à ses fins, quand, riche par la

mort de son père, elle peut après sept ans unir sa vie à celui qu'elle a attendu si longtemps, elle ne rencontre chez lui que plat égoïsme, souci des intérêts matériels, incapacité foncière de trouver un mot affectueux pour leur enfant commun, de la remercier, elle, de sa fidélité si belle et si touchante, et de son héroïsme. Aussi dès la première rencontre le sort en est scellé. Elle ne s'unira point à lui et restera seule avec son enfant. C'est ainsi que ce plan de vie si habilement et si patiemment échafaudé s'écroule en un instant!

Sudermann se montre plus personnel dans cette nouvelle que dans les autres et c'est peut-être ce qui en fait la beauté.

— D'une inspiration bien différente est le volume de nouvelles posthumes d'Adolphe Wilbrandt, *Adonis* (Stuttgart, Cotta). Là l'auteur prend résolument parti : il est optimiste, il croit au bien de la vie, il a confiance en elle et il le proclame avec chaleur dans les hommes qu'il met en scène, des êtres sains, équilibrés, joyeux qui par la force de la volonté triomphent des difficultés de la vie. *Adonis* est l'histoire d'un jeune homme trop beau auquel ses succès ont tourné la tête, risquant de faire de lui un bellâtre : de douloureuses expériences l'amènent à comprendre que dans la vie il y a des choses plus importantes que la beauté et il devient en se mariant un brave homme et un homme heureux. Dans une autre nouvelle, *Parjure*, l'auteur étudie avec subtilité le problème de savoir si, pour sauver un innocent, un homme a le droit de se parjurer et il répond hardiment par l'affirmative. Une troisième nouvelle, le *Modèle*, nous fait connaître l'histoire d'une jeune fille qui, sur le point de se laisser accabler par des chagrins domestiques, retrouve toute sa vaillance en lisant l'histoire d'Hélène Keller, l'aveugle sourde et muette qui a donné au monde un si bel exemple d'énergie. Une autre nouvelle, *Entre deux rives*, montre avec éloquence que la vie a un sens et dans un dernier récit, *Célibataires*, la perle du volume, encore une fois l'auteur prouve que même dans les circonstances les plus critiques l'homme ne doit jamais désespérer de la vie.

Tout dans ce livre est sain, réconfortant, bienfaisant. Et qu'on n'aille pas croire que pour cela la forme en soit de qualité littéraire inférieure. Adolphe Wilbrandt, qui peut-être ces dernières années produisait un peu trop, a fait ici œuvre excellente. Il y a une gaieté intelligente, un enjouement voulu dans ces nouvelles qui font songer au mot d'Anatole France : « Savez-vous comment s'appelle la gaieté des gens qui pensent ? Elle s'appelle le courage de l'esprit. »

— On sait la place qu'occupent les enfants dans les livres de Peter Rosegger : il n'en est point où l'on n'en trouve en grand nombre. Plein de bonté et de paternelle indulgence, le poète les peint à tous les âges : au berceau, dans leurs jeux, à l'école et surtout à la maison. Les tenant pour des êtres essentiellement raisonnables, à condition qu'on les traite comme il le faut, il les prend au grand sérieux. Il dit qu'ils sont plus vrais que nous, car l'éducation n'a point encore altéré ce qu'il y a de primesautier et d'original en eux : leur âme est transparente comme le cristal. Et il en conclut que, loin que nous soyons leurs éducateurs, c'est eux qui sont les nôtres. « Toujours plus, dit-il, je me convaincs de cette vérité : aucun maître d'école, aucun professeur d'université, aucun philosophe si rempli de sagesse qu'il se suppose n'ont appris autant de choses que les enfants. »

C'est cette sagesse que l'éditeur de Peter Rosegger, d'accord avec l'écrivain, a entrepris de faire connaître en publiant un livre d'enfants, *Das Buch von den Kleinen*¹. Pour notre grande joie on a extrait de l'œuvre du romancier tout ce qui a trait à eux, non seulement les récits épars dans ses livres, mais les remarques qu'à tout propos il fait sur les petits et les moins petits. C'est ainsi qu'on fait connaissance avec Sepp et Anerl, avec Gretel et Hans, avec Martha et Walther, avec Friedl et Trauderl, de petits bonshommes de trois à sept ans, qui furent ses fils ou sont ses petits-fils. Ces petits hommes et ces petites femmes pas plus hauts que la table ont déjà leurs idées et raisonnent

¹ Ein Auszug aus den Schriften Peter Roseggers. Drittes Tausend. Leipzig, L. Staackmann, 1911.

comme de grandes personnes. Peter Rosegger les laisse causer et ne les interrompt point. Leur monde est la cour de la ferme, la prairie ou la forêt, et les choses qui leur sont familières sont les pierres, les fleurs, les insectes, les papillons et les oiseaux. Le père ou le grand-père les emmène à la promenade et leur fait expliquer ce qu'ils voient. Leurs remarques toujours justes sont aussi toujours drôles. Et le grand-père charmé en tire cette leçon : « Le voyage a instruit non l'enfant, mais le vieillard. » Et n'allez pas croire qu'on en impose le moins du monde à ces gosses. Quand Peter Rosegger a conduit à Vienne le petit Hans, il a cru frapper puissamment son imagination en lui faisant admirer les hautes maisons, les somptueux monuments, et le palais où habite l'empereur. Mais l'enfant n'a point manifesté d'enthousiasme ; en revanche ce qui l'a ravi, c'est le spectacle amusant de la rue, les chevaux de fiacre qui trottent ou les moineaux qui en bandes s'abattent des arbres dans les promenades publiques, et mieux encore le nègre australien qu'on lui a montré au Prater et dont on lui a dit qu'il était cannibale.

Ainsi va Peter Rosegger déroulant toute la vie des enfants dans ces jolis récits qui s'appellent : *Les premiers pas dans le monde*, *Le petit camarade*, *Notre Hans*, *Comment je suis venue au monde*, *Où il est question de grandes filles*, *Notre Martha*, *Les compagnons de jeux*, *D'autres enfants*, *Le voyage de vacances*. Père exquis, grand-père délicieux, il nous donne, en passant, de superbes leçons de choses, non sur le ton prêchi-prêcha, mais en racontant les choses telles qu'elles sont réellement. C'est là de bonne et saine pédagogie sans rien d'abstrait et de sèchement didactique, mais vivante, joyeuse, doublée d'une grande indulgence et d'un noble optimisme. Ah ! le brave homme que voilà et qu'il fait bon avoir commerce avec lui !

— Un délicieux livre aussi est le recueil d'essais que George Hermann a publiés sous le titre de *Sehnsucht*¹. George Hermann est l'auteur de ces romans pleins d'humour, *Jettchen Gebert*, *Henriette Jacoby*, *Kubinke*, qui ont eu un si vif succès. J'ai toujours pensé que M. Hermann était un disciple de Swift, Sterne, Fielding,

¹ Berlin, Egon Fleischel & C°.

Fritz Reuter et Dickens. Je ne me trompais pas. Dans un de ses essais il exprime sa sympathie pour tous ces maîtres, non confits en sagesse terrestre, mais indulgents, souriants et, à cause de cela comme il dit, bien « plus profonds que les gens à mine importante et à forme prétentieuse ». « Le poète, ajoute-t-il, se trouve toujours en opposition avec la vie, l'humoriste jamais. »

Comme ces rares écrivains, G. Hermann a une vision particulière des choses avec une manière de les rendre pleine d'originalité et d'imprévu. Kurt Martens vante quelque part les progrès faits par la prose allemande qui « dans les vingt dernières années a presque égalé la langue française par la finesse de l'expression, la richesse et la souplesse de l'élocution. » Pour aucun écrivain ces paroles ne sont plus vraies que pour George Hermann. Et quel large courant sympathique circule dans sa prose ! Absolument dépourvu de pose, il se sent comme le joyeux pêcheur de Fielding plein de compassion « pour l'humanité d'en bas, plus humaine et meilleure que l'autre » et, l'on peut croire aussi que, comme le romancier anglais, il confesserait volontiers que « de toutes les pages de l'Evangile celles qui assurément lui vont le plus au cœur, c'est l'histoire du pauvre péager, la parabole du bon Samaritain. »

Aussi rien n'est plus délectable que de se promener avec George Hermann dans les champs et jardins qu'il parcourt. Dans certaine de ses pages : la dépendance de l'homme, l'enfance, la gloire, la dignité, la nature, l'art, les voyages, les livres, réflexions hérétiques sur le théâtre, la solitude des grandes villes et la chasse aux âmes, on croit trouver un écho de la pensée d'Emerson. *Sehnsucht* est un livre à lire.

— M. Th. Bitterauf qui, dans la collection Teubner, *Aus Natur und Geisteswelt*, a publié un excellent petit volume sur Napoléon, consacre aujourd'hui un volume semblable à la *Révolution française*. Depuis le jour où Sybel écrivait son vaste ouvrage, *Geschichte der Revolutionszeit*, on a fait en Allemagne des progrès dans l'appréciation de ce grand événement. M. Bitterauf rend hommage aux travaux de M. Aulard et de son école et, sans partager tous les points de vue de ces historiens, il re-

connait que leurs recherches donnent une autre perspective à cette histoire dont le déroulement se continue sous nos yeux, non seulement en France, mais dans l'Europe entière. A cet égard on appréciera particulièrement son chapitre sur l'Allemagne et la Révolution française.

— Les dernières livraisons de la belle publication de Hans Kræmer, *Der Mensch und die Erde*¹, sont consacrées à l'homme et au feu. Le professeur Henri Potonié de Berlin nous fait l'histoire de l'origine et de l'acquisition des matières inflammables ; MM. Niemann et H. du Bois, ingénieurs à Berlin, celle de la découverte et de la production du feu ; le Dr. Albert Neuburger de Berlin, de celle l'emploi du feu dans l'économie domestique et dans l'industrie ; le Dr. Adolphe Miethe, celle de l'action chimique de la lumière. L'illustration documentaire est comme toujours abondante et variée : c'est sans doute un des grands attraits de cette importante publication.

CHRONIQUE RUSSE

Le traité de Potsdam. — Difficultés finlandaises. — Les trente ans d'Okhrana. — Spectre de la famine. — *Le village*, roman de M. Bounine. — Les romans du comte Roniker. — Mort du poète Fofanov. — Les spectacles historiques.

Plus d'une fois j'ai eu l'occasion, ici-même, d'indiquer que, dans l'entourage immédiat de Nicolas I^{er}, l'on s'efforce, depuis l'échec qu'a subi la tentative de soulèvement général en Russie, d'orienter notre politique du côté de l'Allemagne et de resserrer par une alliance ou tout au moins par une entente nos relations avec notre voisine. Le dernier traité de Potsdam est le premier pas dans cette voie périlleuse et pleine d'inconnu.

Assurément ce n'est pas la rupture avec la France, mais un

¹ Lieferungen 120—134 ; Berlin, Bong & Co.

rapprochement si accentué avec l'Allemagne ne peut s'opérer qu'au grand détriment de nos intérêts économiques et sociaux. Tous nos journaux, même officieux, reconnaissent que notre commerce en Perse a été immolé en holocauste à l'Allemagne pour gagner la faveur de Guillaume II. C'était pourtant le seul marché où nos articles nationaux avaient un débouché assuré, parce qu'ils n'y rencontraient pas la concurrence étrangère. Maintenant que la convention russo-allemande assure la liberté de la concurrence, nos produits seront éliminés de l'unique place qui nous était ouverte.

Et que recevons-nous en compensation de ce sacrifice ? La promesse du gouvernement allemand de ne plus contrecarrer notre influence en Perse ! Tandis que l'Allemagne s'en tient à une promesse platonique, nous nous engageons formellement à terminer dans le plus bref délai la ligne de chemin de fer en construction dans le nord de la Perse, pendant que les Allemands se chargeront de celle de Téhéran. Nos patriotes exultent et proclament que nous avons maintenant les mains libres en Perse.

L'opinion publique chez nous est restée fidèle à la France et s'afflige surtout de ce que la convention, outre les clauses positives, en renferme qui restent secrètes. Elle déplore de même que cette convention ait été communiquée à la presse au moment précis où la France débattait avec l'Allemagne la question irritante du Maroc. Les optimistes prétendent que cette convention aura pour effet l'éclaircissement des différends franco-germaniques. En réalité, c'est le contraire qui est vrai et elle place la France dans une situation moins avantageuse qu'auparavant. La faute en est un peu aux diplomates français, qui n'ont pas pris assez au sérieux le mouvement révolutionnaire en Russie, ni compris que c'est dans le parti libéral exclusivement que la France compte de fidèles amis.

— Est-ce un effet de la canicule ? nos *patriotes zoologiques* sont devenus enragés. Après avoir émis le projet de nationaliser le crédit, en d'autres termes de ne l'accorder qu'à des Russes orthodoxes, voici qu'ils veulent soustraire deux villes à la Fin-

lande pour les rattacher à la province de Viborg. Ce projet n'est pas neuf, il en a déjà été question en 1908, mais le ministre des finances de l'époque démontra l'impossibilité de cette annexion pour des raisons d'intérêt financier. Les patriotes ont triomphé des scrupules des ministres et l'annexion vient d'être décidée. La *Novoïé Vrémia* approuve cette mesure pour trois motifs. D'abord elle invoque des raisons stratégiques, bien que les autorités finlandaises n'aient jamais gêné en quoi que ce soit les mouvements de troupes ou les travaux de fortification. Il est vrai que les Finlandais, qui possèdent une constitution, n'aiment pas notre régime actuel. Le gouvernement russe n'écarterait-il pas bien des causes de conflits en respectant la constitution finlandaise, comme l'ont fait tous les tsars jusqu'ici ?

La *Novoïé Vrémia* objecte encore que la Finlande héberge des révolutionnaires, quoique les autorités locales n'aient jamais empêché la police russe d'arrêter les gens que notre gouvernement réclamait, tout comme s'ils étaient sur le territoire moscovite. Enfin, cette feuille patriotique déplore que ses compatriotes aient une fâcheuse prédilection pour les stations d'été maritimes de la Finlande, ce qui les oblige à échanger leurs roubles contre des marks finlandais et à se soumettre aux règlements de la police et des juges de cette province trop libérale, d'autant plus, qu'ils ont le mauvais goût de les préférer à ceux de leur patrie.

D'ailleurs il est peu probable que cette annexion s'accomplisse : trop nombreux sont les obstacles juridiques qui s'y opposent. Le projet de loi doit être soumis à la Douma et les octobristes, qui y sont en majorité, se montrent peu disposés à la voter. En outre, comme la Finlande est un pays autonome qui possède sa législature propre, la séparation des deux paroisses de Kirinen et de Neue-Kirche doit être approuvée également par la Diète finlandaise. Il est donc peu probable que les deux assemblées tombent d'accord pour ratifier cette séparation inique : et toute cette agitation des soi-disant patriotes, que le ministère de M. Stolypine encourage de tout son pouvoir, aura pour unique

résultat d'accentuer l'antipathie des Finlandais pour le régime russe.

— Nous avons assisté le mois dernier à la célébration d'un bien étrange jubilé, celui des lois d'exception. Il y a trente ans en effet que le comité des ministres a proclamé la nécessité de soumettre la Russie au régime de l'*Okhrana*, c'est-à-dire à tout un faisceau de lois d'exception, promulguées immédiatement après la mort violente d'Alexandre II pour une durée de six mois. Or voici trente ans que l'*Okhrana* règne en Russie ! Nous avons montré à l'Europe que la dictature peut s'éterniser et devenir l'état normal d'un empire immense. Rien ne nous permet de prévoir la fin de ce régime, car notre bureaucratie, qui a grandi et s'est épanouie à son ombre, ne demande qu'à le perpétuer. Il est si bien ancré maintenant dans nos mœurs, que le 17 octobre 1905 le tsar a pu proclamer la constitution sans abroger les lois d'exception, qui n'ont pas cessé un instant d'être appliquées. Oui, l'*Okhrana*, c'est-à-dire le pouvoir arbitraire que possèdent les fonctionnaires de disposer à leur gré de la liberté des sujets du tsar, est l'*habeas corpus* de la Russie, et qui peut dire combien de générations s'étioleront et gémiront encore sous sa lourde griffe !

Il est vrai qu'un projet de réforme de la police doit être soumis à la Douma. Le prince Metchersky, qu'on ne peut soupçonner de libéralisme, relate lui-même ironiquement dans son journal, le *Grajdanine*, une conversation supposée entre lui et un officier de gendarmerie :

— Comment ne comprenez-vous pas, s'écria ce dernier, que le projet de réforme de la police est excellent, ne serait-ce que parce qu'il place toute la Russie sous les yeux du gendarme dont le regard pénètre la conscience de l'homme, et comme tout Russe, malheureusement, est révolutionnaire de naissance, puisque son premier cri en venant au monde est « changeons tout », nos 150 millions d'âmes seront surveillées par la police comme si elle les tenait dans sa main. L'œil avisé du gendarme discernera d'emblée qui remue et, sans protocole, dénoncera l'âme suspecte et la remettra dans le droit chemin.

— Ah ! je comprends, répondit le prince Metchersky, ce sera le « règne de la psychologie policière. »

En effet, c'est au gendarme psychologue, appuyé sur les lois d'exception, que le gouvernement russe demande le salut de son peuple.

— De nouveau la disette nous menace et nous n'avons plus Tolstoï le bienfaisant pour secouer la conscience publique et amener du secours aux affamés. M. Stolypine a pu, grâce au concours de deux années d'abondance, se flatter d'avoir conjuré les risques de famine en abolissant la commune rurale, le *mir* si cher au paysan russe. Mais cette année les éléments refusent au ministre leur appui et déjà le spectre de la disette point sur nos steppes. Le gouvernement a dû mobiliser la Croix-Rouge pour combattre le fléau. Bientôt il faudra voter des crédits spéciaux et prendre des mesures immédiates pour fournir la subsistance aux populations frappées.

Les nouvelles qui nous arrivent de Samara sur les premiers symptômes de famine sont lamentables. La moisson est à peine terminée et déjà plusieurs familles se trouvent sans pain ; elles ont, au fur et à mesure de la récolte, moulu leur blé et le stock est épuisé. Ceux qui ont semé 20 dessiatines n'ont recueilli que 60 pouds de blé. Mais la pluralité des paysans ne peut semer que trois dessiatines, lesquelles ne rapportent que de sept à huit pouds et c'est toute la provision que la famille a devant elle pour se nourrir cet hiver.

On m'écrit d'un village du gouvernement de Samara qu'un paysan resté récemment veuf avec six enfants n'a récolté que cinq pouds de blé, qui furent bien vite consommés. Alors il alla demander à ses parents, à ses voisins, aux gens aisés, un peu de blé en échange de ses bras pour les travaux des champs de la saison prochaine. Il subit partout un refus. Cette fois, désespéré, il rentra chez lui. Ses enfants affamés l'attendaient et coururent à sa rencontre pour lui demander du pain. En réponse, le moujik alla prendre une corde dans un hangar, l'attacha à une solive et se pendit.

De même, dans le village Veliko-Petrofskoe une paysanne,

après avoir vainement cherché pendant trois jours à emprunter un peu de farine, se pendit sous les yeux de sa fillette âgée de treize ans. On vint au secours de la malheureuse à temps pour lui sauver la vie.

On m'écrit encore de Samara que tous les petits propriétaires vendent leur lopin de terre à quelques paysans cossus de la localité. Ainsi la loi qui a supprimé chez nous la commune et qui était destinée à garder la petite propriété a été battue en brèche, par la famine. Ce fléau favorise l'accroissement de la grande propriété et, rompant le dernier lien qui rattachait le moujik à la terre, fait de lui un prolétaire.

— Ce mal est encore le moindre ; plus dangereux de beaucoup est la pénurie morale de nos agriculteurs, selon la véridique description que nous en donne le poète académicien, M. Bounine, dans son nouveau roman, *Le village*. Les héros de ce roman, des intellectuels qui sont venus habiter le village, sont épouvantés par la cruauté élémentaire et inconsciente des primitifs barbares qu'ils y trouvent.

— Non, amis, retournons à la ville, loin de ces massacreurs, s'écrie Kousma lorsque son frère lui raconte comment les moujiks abattent leur vieux bétail :

« Comme il s'approche de sa vieille jument pour l'égorger, le paysan oublie de lui lier les jambes, mais il ne néglige pas de se signer d'abord, dévotement. Après ce préliminaire, il s'élance vers la bête et lui porte dans la clavicule un coup de couteau qui ouvre l'artère. La jument pousse un cri de souffrance et découvrant ses longues dents jaunes court sur son agresseur. Un flot de sang noir coule de la plaie béante et inonde la plaine blanche. Elle court toujours éperdument sur l'homme qui l'a frappée ; il fuit à toutes jambes, elle va l'atteindre et le fouler sous ses sabots, mais la neige cède sous le poids du cheval et l'enveloppe ensanglanté dans son froid linceul de mort. »

La cruauté des paysans n'est pas la seule chose qui révolte Kousma, tout ce qu'il voit dans le village l'offusque. Voici en quels termes il décrit la maison d'un riche agriculteur :

« De la boue partout jusqu'aux genoux. Sur le perron s'étale

une truie et un poussin jaune trotte sur son dos en battant des ailes. Les fenêtres sont minuscules et laissent toute l'habitation dans une demi-obscurité. Il n'y a pas moyen de tourner entre les planches inclinées qui servent de lit, le métier à tisser, le poêle géant, l'immense baquet plein d'eaux ménagères. La famille est nombreuse et en hiver les brebis et les veaux partagent son foyer. Une buée verdâtre obscurcit l'air, les enfants crient et pleurent sans trêve et les taloches pleuvent. Les brus échangent des injures, la vieille belle-mère leur lance à tout instant à la tête quelque ustensile de ménage pour les apaiser, ou retroussant ses manches, les poings fermés, bondit sur les jeunes femmes, la bouche pleine de malédictions. Le vieux, le chef, est malade et mauvais. Il les exaspère par ses sempiternelles sentences et ses vantardises. A ses grands fils mariés il tire les cheveux et ceux-ci le laissent faire et pleurent et geignent comme des enfants.

» — Figure-toi, dit Kousma à son frère, que voici mille ans que ces paysans labourent la terre et ils ne savent pas jusqu'à ce jour comment il faut s'y prendre. C'est leur unique besogne et ils l'ignorent encore. Ils ne prévoient ni quand il faut aller aux champs, ni quand le moment est venu de semer, labourer, faucher, etc., etc. Pas une de ces *babas* (femmes) ne sait cuire le pain, la croûte de dessus se détache, et dessous il n'y a que de l'eau aigre. Tous mentent, insultent, invectivent et manquent de confiance les uns envers les autres. »

On peut reprocher à M. Bounine un peu de monotonie dans la description de la vie de campagne en Russie, mais on sent que ce morne croquis exprime l'impression dominante et désolée qu'il a rapportée de son séjour au village. Evidemment les tableaux navrants qu'il en a tracés sont vrais, mais ils ne résument pas toute l'existence du paysan russe. En cherchant, on trouverait certainement des centaines de moujiks honnêtes, laborieux et même poétiques, tels que Tolstoï et Tourguenev nous les ont dépeints.

— En ce moment, le romancier polonais comte Roniker comparait aux assises de Varsovie pour répondre de l'assassinat

de son jeune beau-frère qu'on l'accuse d'avoir tué pour hériter de sa fortune. Bien qu'aux débuts de sa carrière littéraire il ait déclaré que, s'il devait se contenter de la gloire de Sienkiewicz, il préférerait s'abstenir d'écrire, il n'a obtenu que des succès de scandale. En 1903, il publia un recueil de nouvelles intitulé *Les ombres*, où il raconte les aventures de six femmes et prend pour épigraphe cette sentence d'Epicure : « Celui qui repousse la coupe du bonheur ne doit s'en prendre qu'à lui-même. »

Saisissez les moments de bonheur qui s'offrent, telle est toute la morale du recueil *Les ombres* et de presque tous les romans et nouvelles de cet auteur polonais. Dans *Czy-Warto* (Cela vaut-il la peine ?) Roniker développe l'idée que l'effort en vue d'assurer le bonheur du prochain est superflu. Le but de la vie est le bonheur individuel, les jouissances égoïstes, les plaisirs mondains. Chaque homme est son propre arbitre pour estimer les valeurs morales, qu'il doit considérer comme un empêchement négligeable lorsqu'il veut vivre pour soi.

Dans une de ses nouvelles, *Liana*, dont l'action se passe à Monte-Carlo, il dit entre autres que la passion de l'or mène au crime et les jeux de hasard à la prison. Aujourd'hui lui-même est en présence des juges pour avoir trop aimé l'or et le jeu.

— Le poète Constantin Fofanov, qui vient de mourir, attira l'attention sur lui il y a une trentaine d'années par des poésies dont il a résumé l'inspiration en ces termes :

« Les étoiles claires, les étoiles rayonnantes ont murmuré aux fleurs des contes merveilleux : les pétales soyeux sourirent, les feuilles d'émeraude frémirent et les fleurs grisées par les rosées racontèrent à la brise les contes tendres, et les vents fougueux les chantèrent à la terre, aux flots et aux rochers.

» Et la terre, sous la caresse du printemps, revêtant ses robes vertes, remplit de contes d'étoiles mon âme follement amoureuse.

» Et maintenant, en ces jours sombres, en ces nuits noires de pluie, je vous rends, ô belles étoiles, vos merveilleux contes, pleins de rêves. »

Fofanov débuta dans les lettres peu après la mort tragique

d'Alexandre II, et rebuté par les horreurs de la vie réelle, il s'en détourna pour se réfugier dans le pays des songes et de l'illusion. Il opposait ainsi les deux mondes : l'imaginaire, le sien, celui des rêves « où dansent les chœurs des blanches fées, celui de l'amour et des clairs de lune, des aveux et des rêves » ; l'autre, que remplit « la lutte pour le fantôme de la liberté, et où ne retentissent que des pleurs amers et les gémissements de la misère. »

Il conviait la jeunesse russe à le suivre dans la sphère enchantée. Elle se serait prêtée à cette diversion, s'il ne s'était pas institué le poète de la réaction.

Cette tendance rétrograde éclate principalement dans une longue nouvelle en vers, *La poétesse*. C'est là que nous trouvons des vers dans ce goût :

« A bas l'Europe ! Notre peuple n'a que faire d'elle. L'orthodoxie est notre liberté ! »

Pour la première fois, il proclame dans cette pièce ses vues sur l'avenir de la société :

« Le sens de la vie, le voilà : un pauvre et simple village, de misérables isbas aux toits maintenus par des pierres, de chétifs enclos de bois, mais c'est là que dans l'innocence sommeille la vie des futures moissons. Donnez aux Ivan et aux Paracha la liberté, donnez la lumière à leurs esprits clairvoyants et vous obtiendrez un bonheur tel que nul ne l'a encore entrevu dans ses rêves. »

Ces vers et ces images sont bien inférieurs à ses premières poésies. Aussi, bien qu'il soit resté le poète préféré de la haute bureaucratie, il n'a jamais eu l'oreille du peuple ni de la jeunesse, qui lui reproche de n'avoir pas su répéter les « contes merveilleux que les claires étoiles disent aux fleurs. »

— En attendant l'ouverture de la saison théâtrale, nous avons eu à Tsarskoë-Sélo une série de spectacles historiques, organisés par M. Ozarovski. Le gouvernement a mis à sa disposition le théâtre du Palais chinois, qui date du dix-septième siècle et n'a pas jusqu'ici ouvert ses portes au gros public. C'est une petite salle, extrêmement gracieuse, avec des plafonds délicieusement

peints, des loges spacieuses, un admirable foyer et un rideau dans le goût chinois.

Le théâtre russe a pris naissance sous le règne d'Elisabeth, et le programme du premier spectacle historique comprend *Sémire* de Soumarokov (1751), la *Fiancée invisible* dont l'impératrice Catherine est l'auteur (1772), *Arlequin au Sérail*, traduit du français (1747), et la *Fontaine de Bakhtchisarai* du prince Chakhovskoï (1825). Le dictionnaire dramatique du dix-huitième siècle affirme que « la beauté des vers et les caractères héroïques des personnages méritent d'assurer à l'auteur de *Sémire* le respect et l'immortalité ! » Or, on sait que Soumarokov est totalement oublié aujourd'hui et ce n'est que justice. *Sémire* nous offre du faux classicisme de fort mauvais aloi, que ni le talent de la jolie M^{me} Moussina, ni celui de M. Petrov, qui ont déclamé avec verve les vers emphatiques de Soumarokov, n'ont réussi à épargner aux spectateurs l'ennui que cette pièce exhale. Le sujet de cette tragédie est russe, bien que les costumes soient français, tout en étant de l'époque, et qu'ils n'offrent rien de moscovite ; car au temps d'Elisabeth on n'aurait pas souffert sur la scène des costumes nationaux. La pièce de Catherine II, la *Fiancée invisible*, dont le peintre Doboujinski a brossé les décors, a remporté le plus franc succès. C'est une amusante comédie d'intrigue. Le dialogue en est d'un tour facile et les personnages appartiennent aux types caractéristiques du vaudeville d'alors. Aussi, lorsqu'à la fin du spectacle la soubrette s'avança sur la scène et dit aux spectateurs : « J'espère que nous ne vous avons pas trop ennuyés », elle fut accueillie par d'unanimes applaudissements.

— Au moment même où je termine ma chronique la nouvelle éclate que l'on vient d'attenter à Kieff à la vie de M. Stolypine. Si les télégrammes disent vrai, je n'en serais pas autrement surpris. C'était à prévoir. Tous ceux qui me font l'honneur de lire mes chroniques n'en seront pas étonnés non plus. Dans un pays où tout le monde est sorti de la légalité, chacun s'arroge le droit de frapper selon son bon plaisir et se substitue aux tribunaux. Ce crime porte l'estampille russe et ne pouvait, en de

telles conditions, se produire qu'en Russie, car il est d'ores et déjà avéré que l'avocat Bagrof, qui a tiré sur le premier ministre, était aux gages de la police russe et passait pour un membre actif de l'Okhrana. Il saute aux yeux que sa qualité d'espion patenté seule a pu lui permettre de se trouver dans la salle du théâtre où étaient le tsar et les ministres. Si la police russe ne prenait pas des Azeff à son service, avec l'assentiment du premier ministre, un attentat aussi audacieux n'aurait pas pu se produire.

CHRONIQUE SUISSE

Orphée à Mézières. — Premier tome des *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle*, de Vinet. — Quelques livres. — Exposition.

M. Philippe Godet a dit, dans cette revue même, en termes pénétrants et émus, le deuil de nos lettres romandes, privées coup sur coup de Philippe Monnier et de Gaspard Vallette. La pensée de ce dernier me touche plus vivement au moment où je prends aujourd'hui la plume ; c'est en effet lui qui aurait dû écrire cette *Chronique*. Il s'était, pour quelque temps, chargé de ce soin, répondant à l'amical désir que lui en exprimait le distingué critique auquel la chronique revient en titre.

Je n'ai pas, moi-même, d'autre mission que de combler, dans la mesure où il peut l'être, jusqu'au moment prévu, et proche, de la reprise régulière, le vide que cette mort vient de creuser ici.

Quand se sont passés quelques-uns des événements dont il me faut maintenant parler, je ne prévoyais guère que j'aurais à en rendre compte à cette place. J'y ai assisté, d'un peu loin parfois, sans me préoccuper de penser à ce que j'en pourrais dire. J'en suis resté à des impressions un peu hâtives, et trop fragiles pour que la réflexion puisse s'y appuyer, aujourd'hui, sans une juste défiance. Car il ne s'agit pas de saisir ce prétexte pour donner à

ces lignes une allure de fantaisie trop personnelle, disant avec une apparence de sincérité : C'est là mon impression ; je vous la donne pour ce qu'elle vaut. — Ce serait manquer de bonne foi ; il y a une première sincérité, si facile et si trompeuse, qui, par boutades et saillies, esquive le fond des choses. La vraie est plus hésitante, plus prudente, et plus soucieuse du témoignage des autres. Aussi, la matière de mes souvenirs me semblant bien légère, pesée au poids de ma responsabilité, j'avoue que, parlant des représentations d'*Orphée* à Mézières, c'est du secours d'autrui que je tire une bonne part de mon assurance.

On ne peut assez proclamer le succès de ces merveilleuses représentations ; et je mets, à le faire, d'autant plus de ferveur que la crainte de paraître emballé, qui est la plus mesquine de toutes (et si fréquente chez nous !), m'a pendant un certain temps poussé à la recherche tâtilonne des « mais » et des « pourtant. » Il y a des gens qui ont une si horrible peur d'admirer, et que cette perspective jette dans un tel malaise, qu'ils ne vivent plus, ne respirent plus, ne sont plus eux-mêmes, jusqu'au moment où le minuscule accident se produit, qui permettra de nier la perfection ; alors ils sont soulagés, ils ont retrouvé leur assiette, leur opinion est faite, ils sont satisfaits d'eux-mêmes et prennent les autres en pitié....

Donc le succès fut complet. Succès financier, d'abord ; et c'est bien celui sur lequel on comptait le moins, dans cette entreprise toute désintéressée. On s'attendait à un déficit. Or non seulement on n'a pas touché au capital de garantie, mais on peut espérer un bénéfice ; bénéfice modeste, précieux pourtant, parce qu'il sera, pour les hésitants, le tangible témoignage de la réussite, et comme un décisif argument à l'opinion.

Quant au succès artistique, il y a eu unanimité à le reconnaître. Ces représentations ont pris les proportions d'un véritable événement musical, et ont attiré, sur Mézières, une attention parfois un peu jalouse, le plus souvent surprise et ravie, toujours très intéressée. On a tout dit sur ce point ; je ne puis que répéter. On a dit la part énorme qui revient à M. Gustave

Doret. Il a été l'âme de tout ; si d'autres ont été nécessaires, il semble bien qu'il ait été, lui, l'indispensable. Il a un merveilleux don d'autorité et de clarté. Sa discipline si ferme, si justement exigeante, est admirablement consentie par tous ceux qui sont sous ses ordres, car il sait faire comprendre et sait faire vouloir. On sent que, sous sa direction, chacun joue, chacun chante, non seulement de tout son cœur, ce qui n'a jamais suffi, mais aussi de toute son intelligence : c'est-à-dire avec la plus haute, la plus pure, la plus « vraie » émotion.

On ne pouvait rien entendre de plus parfaitement beau, de plus intelligemment beau, je le répète (et ce n'est pas une restriction certes que je fais : la beauté classique n'est-elle pas par excellence intelligente?) que la musique d'*Orphée*, jouée par l'orchestre, chantée par les chœurs de Mézières. De quel dessin, de quelle ligne, de quelle clarté, de quelle souplesse, de quelle grandeur et de quelle grâce !

Comme l'on comprenait bien que cette musique est nécessairement motrice et plastique, que tout son pathétique se traduit et s'explique en action dramatique, qu'elle doit être rendue sensible aux yeux, qu'elle est en gestes, attitudes, « motions » si j'osais dire ; qu'elle doit être jouée sur la scène aussi, en même temps, et exprimée là en toutes ses intentions musicales qui dépassent de combien la pauvreté puérile du livret ! Et c'est une des choses dont on ne saurait faire trop d'honneur à Mézières que de n'avoir pas seulement cherché je ne sais quelle addition d'attractions, — musique, danse, décors, — mais d'avoir tenté d'obtenir la résultante, une union véritable, par retour à l'essence dramatique et musicale première, de ces trois éléments que la vanité et l'étroite préoccupation des spécialistes maintiennent étrangers et rivaux.

Les danses, réglées par M^{lle} Chasles, ont, en général, admirablement exprimé l'émotion musicale. Il y a eu de délicieuses trouvailles, et l'ensemble avait de quoi charmer. Une ou deux déceptions, pourtant ; mais qu'on pense qu'il fallait tout créer, tout chercher, et que les danseuses étaient novices. Elles avaient

parfois un petit air d'application, comme celles qui vont pour la première fois au bal après leur cours de danse ; mais ce n'était pas pour déplaire ; cela pondérait d'un peu de gravité fort touchante la facile et gracieuse souplesse de leur jeunesse. C'était très frais, très pur, très recueilli.

Quant aux décors de M. Jusseume, ils étaient fort habiles ; ils avaient certainement du métier ; un peu trop. L'impression même qu'ils ont faite sur le public — les décors sont épatants ! il faut voir ces décors ! — ne prouve-t-elle pas qu'ils existaient un peu trop pour eux-mêmes, comme morceaux d'art, comme morceaux à effet.... C'est beau comme à Paris, disait avec un air naïf un très malin connaisseur.

Était-il nécessaire d'aller chercher si loin ? — Je songeais, en regardant les Champs-Élysées, sans âme (sinon sans âmes), sans enveloppement d'atmosphère, paysage peint et pas assez évoqué, pas assez « musicalement » suggéré, sans cette radieuse joie de l'espace, malgré l'habile jeu des lumières, — je songeais à certains décors d'*Aliénor*, si évocateurs....

Dirai-je un mot des solistes dont j'ai trop paru, jusqu'à présent, ignorer les mérites ? On les a louées comme il convenait, on leur a dit notre admiration et notre reconnaissance. Mais leur personnalité importe moins en cette chronique suisse. Il est certain que notre pays ne pouvait fournir des interprètes capables de soutenir la charge glorieuse, mais écrasante, des grands rôles. M^{mes} Bressler-Gianoli, Charbonnel, Campredon, Mastio et Castel, ont bien voulu nous prêter le concours de leur talent. On pouvait craindre une chose, c'est que des chœurs, tout neufs, à elles, qui sont de la profession, le raccord ne se fit mal, et que n'apparût l'hostilité de l'art vivant et de l'art d'école. Mais on savait à qui on s'adressait, et, malgré quelques réserves, qu'il est inutile ici de préciser, elles ont admirablement « vécu » leur rôle musical.

Il faudrait encore dire le dévouement de M. W. Cart, président du comité, si compétent, si fervent, d'une fermeté si aimable, si sereine, si réconfortante ; celui de M. Troyon, qui prépara les chœurs ; dire le goût exquis de M. Jean Morax, qui dessina les

costumes, parler de.... Mais ceci n'est pas un compte rendu de journal. J'ai hâte d'arriver à la conclusion et d'appuyer sur le succès moral de ces représentations d'Orphée. Inutile de dire que je n'entre pas ici en discussion avec ceux qui, à chaque manifestation du théâtre de Mézières, crient à la démoralisation de nos campagnes.

Ce fut un succès d'énergie, et consacrée à quel but ! Qui donc a dit que nous n'avions pas d'énergie et d'esprit d'initiative ? Est-il une preuve plus réconfortante du contraire ? Que de confiance, de persévérance, de tenace ardeur, quelle constance d'enthousiasme ! On sait que jamais la bonne volonté de personne n'a manqué, bien que l'on n'ait certainement pas prévu, au début, le long et astreignant effort auquel on s'engageait, le dur sacrifice que l'on faisait de son temps et de sa liberté. Encore les exécutants pouvaient-ils y mettre leur amour-propre, et trouver quelque satisfaction à dire : « Je suis d'*Orphée*. » Mais le public ? Il a rempli treize fois la salle, ce public, vaudois, romand, de la Suisse allemande ; car les étrangers ne sont venus qu'à la fin, et peu nombreux, somme toute. Voilà surtout ce qu'il faut faire ressortir. Une manifestation semblable à celle de Mézières, quelle que soit l'autorité et l'habileté de ceux qui l'organisent, ne réussit que lorsqu'un peuple la soutient ; elle ne se réalise pleinement que par lui. Nous avons des hommes et nous avons un public. Que ne peut-on espérer désormais !

— Je me suis un peu attardé à parler d'*Orphée* ; je calcule mal mon espace. Je viens de relire — non, il faut être sincère — je viens de lire deux séries d'études de Vinet sur M^{me} de Staël et Chateaubriand, qui forment le premier tome des *Etudes sur la littérature au dix-neuvième siècle*, publiées par les soins de la Société d'édition des œuvres de notre grand critique. Je ne dis pas « grand » au hasard, pour la facilité de l'épithète. Il est grand. C'est beaucoup d'enthousiasme à la fois, mais je n'y puis rien. C'est un peu naïf de paraître découvrir Vinet, l'ayant souvent cité sur la foi des autres ; je n'avais jamais réalisé, par un plus profond contact avec l'œuvre, la richesse de la pensée qu'elle contient. Certes, la langue déçoit parfois, l'image est rare, et

peu originale ; la pensée, par endroits, reste un peu emprisonnée, et l'effort des phrases reprises ne l'amène pas toujours à l'heureuse formule. Mais ce sont là des notes de cours, rédigées après coup, qui, très réfléchies, ont cependant gardé, dans leur développement, un peu du flottement qu'a toujours la parole « parlée ».

C'est certainement plus pensé qu'écrit. Mais c'est, dans l'ensemble, tout éclairé d'admirable intelligence, et même lorsque l'expression est un peu brumeuse, on sent de la lumière derrière. Que de choses définitivement dites, fondamentales, qui forment assises ! Quelle matière forte et probe ! Brunetière semble, par moments, bâti sur Vinet, avec plus de netteté de plans et de profils, mais avec plus de rigidité aussi, et d'intransigeance. Il y a même entre eux une ressemblance de style ou, plutôt, d'action et de mouvement dans la parole. Leur langue a quelque chose d'oratoire parce que, convaincus, ils cherchent à convaincre. Ils luttent pour leur pensée, ils sont des consciences agissantes, ils font œuvre. Vinet est vraiment un maître. Hélas, où est-il le maître de notre pensée aujourd'hui ? A qui va notre jeunesse ?

Il est impossible de séparer, en Vinet, le penseur du chrétien. Je n'y songe pas ; ce serait faire offense à sa sincérité. Mais rien n'est plus déloyal que d'en faire un chef de secte ; rien n'est plus injuste que de ne voir en lui qu'un théologien faisant un cours de littérature. Sans doute le chemin de sa pensée ramène toujours au dogme, mais par la liberté et non par la contrainte. C'est de sa certitude finale même que la pensée de Vinet tire sa liberté. On peut être loin de partager cette certitude ; elle ne gêne nullement l'indépendance. Qu'on donne le nom qu'on veut à la lumière, on ne peut nier la clarté. Vinet est large ; mais il y a crainte qu'on ne le rétrécisse ; et c'est justement à ceux qui n'ont pas la fermeté de sa foi que revient le devoir de proclamer sa largeur ; ils sont les meilleurs juges. Un christianisme peut-il être hostile à la pensée, qui ne craint pas de laisser dire :

« La vérité est nécessairement d'accord avec le bon sens, et il

est frappant de voir combien, le christianisme étant donné, le bon sens, en toutes choses, s'en accommode et s'y complait¹. »

Il serait facile de répondre que, le christianisme n'étant pas donné, le bon sens demeure et se suffit à lui-même. L'expression de Vinet n'est pas heureuse ; elle trompe sur sa vraie pensée ; il faudrait définir le mot bon sens, dont la portée dépasse de beaucoup, ici, l'acception vulgaire. Mais ceci reste, que pour Vinet raison équivaut à vérité. Boileau a-t-il dit autre chose ? Définissons raison : juste intelligence des lois de l'esprit et du cœur humains. Que veut-on de plus ?

Et voici une autre pensée :

« Aspirons au bon, cultivons le beau, mais ne les confondons pas l'un avec l'autre, et ne prétendons pas arriver à l'un par l'autre². »

Que ne pourrait-on déduire de là ! Que l'art et la morale sont choses distinctes ? Quelle critique de notre *bonne* littérature, de l'art évangélisteur ! N'y a-t-il pas là, pour nous, matière à salutaire méditation ? Est-ce assez d'actualité ?

Mais je ne veux pas agir peu loyalement à mon tour, et, de textes malicieusement choisis, tirer des conclusions qui fausseraient — un peu, pas tant qu'on croit — l'esprit général de l'œuvre. J'ai tenu seulement à montrer que Vinet osait dire des choses que d'aucuns trouveraient imprudentes.

— J'ai eu en mains un volume de M^{me} Burnat-Provins intitulé *Cantique d'été* ; c'est la suite du *Livre pour toi*. Je n'en parlerai guère, non que je n'y aie trouvé du talent et, souvent, malgré la lassitude du sujet, de très jolies façons de dire des choses qu'en général on garde pour soi, ou pour « lui » seul. Mais ce n'est pas ici le lieu. J'aurais regretté seulement de ne pouvoir citer, à propos de M^{me} Burnat-Provins, ces quelques lignes de M^{me} de Staël — qui va sembler terriblement vieille, pauvre Corinne ! — que je copie dans un chapitre de Vinet :

« Les femmes sentent qu'il y a dans leur nature quelque chose de pur et de délicat, bientôt flétri par les regards mêmes du public : l'esprit, les talents, une âme passionnée, peuvent les faire

¹ Page 182. — ² Page 282.

sortir du nuage qui devrait toujours les environner ; mais sans cesse elles le regrettent comme leur véritable asile.... »

— Du colonel Edmond Tissot, des *Souvenirs d'un vétéran de Moudon sur la guerre du Sonderbund* en 1847, qui racontent, en une langue simple et franche, les choses comme elles se sont passées. Nos grands-pères n'apparaissent pas tous comme des foudres de guerre et des héros de sang-froid ; on ne met guère de bravoure à se battre entre frères ; et le soulagement de tous, quand l'affaire fut finie, semble allègement de conscience, plutôt que satisfaction, moins noble, de ne plus avoir à craindre des coups. Ce petit récit, en sa sobriété, malgré quelques incidents qu'on pourrait pousser au comique, ne peut se lire sans émotion.

— De gros livres ont chargé ma table. Mais où trouver le temps de les lire ? De les feuilleter, à peine. Je ne puis feindre plus. J'ai pensé, un instant, vous parler de l'ouvrage, si copieusement documenté, de M. Jean Barnaud sur *Pierre Viret* ; on l'a déjà signalé dans une de ces chroniques ; j'y reviendrai peut-être à l'occasion des fêtes du centenaire du réformateur vaudois, qui sont proches. Dans tous les cas la *Bibliothèque universelle* lui consacrera une importante notice. On parlera aussi ailleurs, avec compétence, de la thèse de M^{lle} Rigaud, docteur de l'université de Neuchâtel, sur les *Idées féministes de Christine de Pisan*. C'est un peu tendancieux, mais très intelligent.

Il faut signaler la première livraison du *Dictionnaire historique géographique et statistique* du canton de Vaud, publié par la maison F. Rouge & Cie à Lausanne, sous les auspices de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, et sous la direction de M. Eugène Mottaz, professeur, avec le concours d'une centaine de collaborateurs. Cet ouvrage représente une somme d'efforts et de recherches considérable.

— Je n'ai pu visiter l'exposition des *Peintres et sculpteurs suisses* à Genève que le jour même de la fermeture, très hâtivement. J'en suis ressorti peu fier de nous. Rien ne devient plus facilement banal que l'outrance, rien n'use plus vite ses effets que l'excès, rien n'épuise plus vite sa force expressive, son « pre-

nant » si je puis ainsi dire. Rien ne dissimule plus sottement la faiblesse et le manque de personnalité vraie. Les mots violents et extrêmes sont ceux qui perdent le plus vite la vigueur de leur sens. Les plus simples seuls gardent leur pleine vie.

Je fais de très nettes exceptions ; tout naturellement le génie s'affirme avec quelque brutalité. Mais ce qui chez les uns — les rares, les très rares — est réelle puissance, chez les autres n'est qu'extravagance et ridicule vantardise, attrape-naïfs et attrape-badauds. Qu'ils restent dans la décence discrète de leur médiocrité, qui peut être aimable. Qu'ils tâchent d'avoir du goût à défaut de génie. Il y avait, dans cette exposition, des coins de foire. On avait mis ses plus voyantes couleurs pour attirer la foule ; ça criait, ça claironnait ; ça jouait la grosse caisse ; ça faisait partir des pétards. Ça faisait trop de chahut. Décidément les gros effets sont faciles ; pour se faire remarquer il n'y a qu'à s'habiller en arlequin.

Après cela, chacun est libre, comme moi, de faire ses exceptions.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'homme préhistorique figuré par lui-même : la gravure de la grotte de Rivière. — Comment amortir les bruits dans la construction. — Une observation de nuages noctiluques. — D'où viennent les comètes ? — La lampe Moore. — Radio-activité des organes. — Pourquoi il ne faut pas dépolir les lampes à incandescence.

En fouillant une grotte à Rivière, près de Dax, M. P.-E. Dubalen, conservateur des musées de Mont-de-Marsan, a fait une découverte intéressante. Cette grotte a certainement été habitée par l'homme préhistorique : d'après les silex, c'est à l'époque paléolithique supérieure, aux temps aurignaciens, solutréens et magdaléniens. Avec les silex il y a aussi des os et des ivoires travaillés : des burins, grattoirs, lames, même un silex qui peut

parfaitement faire office de compas. Mais il ne faut pas croire que les silex ont toujours servi à ce à quoi notre ingéniosité moderne pourrait les employer.... M. Dubalen a encore trouvé des matières colorantes diverses, des ocres jaunes et rouges avec lesquelles l'homme préhistorique pensait peut-être s'embellir. Mais la pièce la plus importante est un fragment de fémur sur lequel a été gravée une figure humaine vue de face. Gravure des plus intéressantes, car ce serait la plus soignée des représentations que l'homme préhistorique nous a laissées de lui-même.

Il faut bien le dire, toutefois, la valeur documentaire de cette gravure est très limitée. Elle ne peut pas être ressemblante : c'est un schéma, une idéalisation, une représentation générale du type homme, convenant tout aussi bien à un moderne qu'à un préhistorique, à un nègre ou Australien qu'à un Européen. La gravure représente un ovale à petite base allongée (menton) et à grande base surbaissée (front) ; les yeux sont figurés à leur place par deux petits carrés, avec une cupule (iris) au milieu. Le nez est représenté par une ligne brune qui semble avoir été obtenue par l'application d'un corps chaud ; les ailes du nez par des lignes qu'on n'aperçoit que sous certains angles. Deux traits profonds, parallèles, figurent la bouche. Peut-être y a-t-il une ébauche de moustache entre celle-ci et le nez ; et on croit deviner quelques cheveux, et les oreilles sont visibles. Au total, figure très régulière, juste de proportions, avec front large et bas, mais très schématique : comme celles que font les enfants.

Une question se pose, naturellement. La gravure est-elle authentique ? C'est-à-dire date-t-elle de l'époque du gisement ? Est-elle l'œuvre de l'homme préhistorique, ou bien de quelque auteur plus moderne ? Un préhistorien connu a émis des doutes : la Société préhistorique de France a été saisie de la question, et chargée d'examiner la pièce à fond. Elle nous fera connaître bientôt son opinion, et les raisons sur lesquelles elle est fondée. Pour le moment enregistrons la trouvaille : on verra ensuite quelles conclusions on en peut tirer. Mais, répétons-le,

cette gravure ne donne pas le type de l'homme paléolithique tel que nous pouvons le reconstituer d'après les crânes venus jusqu'à nous.

— M. Nussbaum, de l'Ecole polytechnique de Hanovre, a fait d'intéressantes expériences sur l'art d'amortir les bruits. Il y a intérêt en effet, dans les constructions, d'empêcher les bruits de passer trop facilement d'un étage ou d'une pièce à l'autre. Pour arriver à ce résultat, il faut réduire la rigidité des matériaux employés. Plus ils sont rigides, tenaces, résistants, plus ils conduisent les sons. Ainsi, les carreaux de Hollande avec mortier de ciment sont très conducteurs ; au contraire, une paroi d'argile solide est très isolante. La paroi de briques ordinaires tient à peu près le milieu entre les deux extrêmes précédents. Encore y a-t-il brique et brique. Celle qui est peu cuite vaut mieux que la très cuite : elle conduit moins le son. Ce qui amortit le mieux les bruits entre deux étages, c'est un plancher recouvert d'une couche lisse de sable, et garni de plaques de liège détachées. Il importe qu'elles soient détachées, car, dès qu'on les relie par une garniture solide, les bruits se propagent avec beaucoup plus de force. En réalité, les bruits traversent d'autant plus facilement une matière donnée que la densité de celle-ci est plus forte.

— Une belle apparition de nuages noctiluques a été notée cet été, le 4 juillet, à Koenigstuhl-Heidelberg par M. Max Wolf. Les nuages noctiluques, c'est-à-dire lumineux de nuit se présentent près de l'horizon nord et sont probablement des nuages à très haute altitude éclairés par des rayons solaires passant au-dessus du pôle. On les observe de préférence au voisinage du solstice d'été, époque où en raison de la grande déclinaison du soleil les rayons passent à une altitude relativement faible au-dessus de nous. Les nuages noctiluques du 4 juillet se montrèrent à 3 h. 25 (heure de l'Europe centrale) à l'horizon nord, brillant d'une intense lumière blanc-verdâtre. Le milieu du groupe de nuages se trouvait à 5° environ du point nord, vers l'est, et à 6° de hauteur. Tout le ciel était rouge à l'horizon septentrional : et de haut en bas on apercevait

les couleurs suivantes : bleu, vert, jaune, brun rouge, rouge sang. Par endroits on voyait de très belles ondulations qui pouvaient faire croire à une aurore polaire, mais la luminosité et les couleurs de l'horizon, au delà et au-dessous des nuages, ne s'accordent guère avec l'hypothèse.

— D'où viennent les comètes ? La question a été souvent discutée. Et on s'est souvent demandé si, à côté de comètes devant avoir leur origine dans le système solaire, il ne peut pas y en avoir d'autres provenant des espaces stellaires, et momentanément au moins, capturées par notre système.

M. Strömgren, de Stockholm, a longuement interrogé les procédés de la mécanique céleste sur le problème dont il s'agit. En majorité les comètes ont une orbite parabolique : celles à orbite hyperbolique sont rares, et leur caractère hyperbolique est faible. Mais l'orbite telle qu'elle se présente à nous, telle que nous pouvons l'apprécier, depuis la terre, n'est probablement pas primitive. L'orbite primitive a dû être modifiée par les grosses planètes, et différer beaucoup de celle que nous constatons. M. Strömgren a donc calculé les perturbations qui ont dû s'exercer. Sa conclusion est que l'origine solaire est probable pour les comètes qu'il a étudiées à ce point de vue. Un astronome français, M. Fayet, était déjà arrivé à la même conclusion pour 146 astres différents. Pour M. Fayet, dans la majorité des cas, l'action perturbatrice des grosses planètes, avant l'époque d'apparition des comètes sensiblement paraboliques consiste à accroître l'excentricité de l'orbite. Et d'autre part toutes les comètes apparues jusqu'ici possédaient primitivement une orbite elliptique. Par conséquent, il semble bien que toutes les comètes se déplaçaient à l'origine dans des orbites elliptiques, et que par suite elles ne proviennent pas des espaces stellaires. Ce ne sont pas des messagères venues des mondes voisins.

— Les tubes Moore attirent beaucoup l'attention. Ce sont des tubes de Geissler, en grand : des tubes où l'étincelle passe dans des gaz raréfiés. Dans ces gaz elle passe plus facilement de beaucoup, sans nécessiter un voltage excessif, car la chute de

tension, forte au voisinage des électrodes, reste faible dans le corps du tube, ce qui permet d'allonger celui-ci, et d'accroître le rendement. Avec un tube de 10 mètres de longueur, on arrive à une dépense de 1 watt 5 par bougie, dépense de l'ordre de celle des bonnes lampes à filament métallique, mais supérieure à celle de la lampe à arc enfermé, ou de la lampe à vapeur de mercure. Ce qui fait la supériorité de la lampe Moore, c'est la douceur de sa lumière et son égale répartition sur une grande surface. En outre, la lumière Moore permet d'obtenir des colorations différentes sans absorption de l'énergie rayonnée ; en introduisant divers gaz dans les tubes on a des lumières diversement colorées : en blanc (acide carbonique), en jaune d'or (azote) ; en rose (air), en orange (néon). Avec le néon on a l'avantage de réduire la consommation, qui tombe à 0 watt 5 par bougie, la cohésion diélectrique de ce gaz étant très faible. Le tube Moore présente bien un inconvénient : la rapide raréfaction du gaz sous l'influence de la décharge électrique, d'où augmentation de la dépense d'énergie. Mais M. Moore a imaginé une soupape ingénieuse fonctionnant de façon automatique qui permet l'entrée d'un peu de gaz dès qu'elle devient nécessaire. Dans ces conditions, qui fournissent au tube le moyen de respirer, d'inhaler un peu de gaz dès que le besoin de celui-ci se fait sentir, on peut s'attendre à voir le procédé en question prendre un grand développement surtout pour les éclairages publics, et généraux, plus que pour l'éclairage domestique, ou individuel.

— On sait, par les expériences de M. R. Werner, que les tissus normaux du corps humain présentent une photo-activité, à la vérité faible et incertaine. M. A. Caan d'Heidelberg, en répétant ces expériences, est arrivé à la conclusion que la photo-activité existe, et qu'elle paraît consister surtout en un phénomène radio-actif. Et tout naturellement il a été amené à faire l'étude des tissus et organes du corps au point de vue radio-actif, étude qu'il a conduite au moyen de l'émanomètre Becker, un instrument qui paraît fort ingénieusement conçu.

Les expériences de M. A. Caan ont consisté à étudier divers

organes au point de vue de leur radio-activité. Il a opéré sur quarante-un morceaux d'organes de douze cadavres, en calcinant cent grammes de chaque morceau et en voyant comment se comportent les cendres au point de vue de la radio-activité. Cette dernière existe : toutes les cendres analysées ont la propriété de rendre l'air conducteur d'électricité, ce qui est une des caractéristiques des corps radio-actifs. A quel corps doivent-elles cette propriété ? On n'en sait rien. On constate seulement qu'elle existe : il serait prématuré d'interpréter.

Ce corps radio-actif semble ne pas être distribué en égales proportions dans les différents organes, et ceci ne surprendra pas. Le cerveau est l'organe le plus radio-actif ; le cœur et le foie sont moins actifs ; les reins et la rate presque inactifs, alors que les poumons au contraire ont une activité considérable.

La profession, le métier, semblent n'avoir aucune influence sur la radio-activité des organes ; par contre, l'âge en a. La radio-activité est plus forte généralement chez les sujets plus âgés. Une constatation importante : c'est que les tissus morbides ont beaucoup plus d'activité que les tissus sains.

D'où vient la matière radio-active dont l'existence est probable ? Est-elle avalée avec la boisson et les aliments ? Ou bien est-elle inhalée par les poumons sous forme d'émanation ? On ne sait. On constate le phénomène, mais on n'explique encore rien. Et on ne sait pas si cette radio-activité a une importance quelconque pour les phénomènes vitaux.

— On dépolit souvent les globes des ampoules électriques à incandescence. La lumière est par là rendue plus uniforme, moins fatigante, moins concentrée ; son éclat qui fatigue l'œil a été atténué. Mais il y a à considérer autre chose : c'est que le dépolissage est onéreux et augmente le prix de la lumière. La lampe dépolie laisse passer moins de lumière, elle en absorbe davantage : la lampe s'use *vingt fois* plus vite, la température du filament étant plus élevée. Il vaut beaucoup mieux se servir d'abat-jour atténuant l'éclat du filament que d'avoir recours au dépolissage.

CHRONIQUE POLITIQUE

Une trêve. — L'accord russo-allemand. — La république portugaise et son nouveau président. — Le *parliament-bill* voté par les lords. — Une grève. — La négociation marocaine. — Répercussions en Allemagne et en France. — Ambitions anciennes et nouvelles. — La mort de Stolypine. — En Suisse.

On dit que nous vivons d'une vie intense et je suppose que la politique participe à cette suractivité. Aussi, après avoir joui du privilège insigne de passer quinze jours et plus presque sans ouvrir un journal, ai-je éprouvé quelque crainte en me remettant à l'étude des faits de chaque jour. J'ai été promptement rassuré : les événements n'avaient pas marché ; on aurait dit que la chaleur estivale avait ensommeillé ministres et diplomates. Pourtant bien des choses sont arrivées depuis tantôt huit semaines.

— Le mois d'août a vu la conclusion de l'accord russo-allemand. Tandis que l'Allemagne reconnaît les intérêts spéciaux de la Russie dans le nord de la Perse, la Russie s'engage à ne rien faire qui puisse entraver la construction du chemin de fer de Bagdad ; les deux puissances associeront leurs efforts et leurs capitaux pour relier Téhéran à la grande ligne du golfe Persique. Réduite à cela, la fameuse convention est un simple règlement d'affaires ; on y cherche vainement des dispositions d'ordre général, l'engagement par exemple, pour chacun des Etats, de n'entrer dans aucune combinaison dirigée contre l'autre. On s'attendait si bien à quelque chose de plus explicite que d'aucuns ont dit qu'une partie seulement, et la moins intéressante, de la convention était révélée au public, que l'autre, l'essentielle, faisait l'objet de clauses secrètes. C'est possible ; car si, depuis que la politique est devenue l'affaire de tout le monde, on ne cesse de déclamer contre les redoutables clauses secrètes indispensables aux traités d'ancien régime, les chancel-

leries ne se laissent point émouvoir : elles réservent aux initiés ce que la foule ne doit pas savoir ; même des gouvernements démocratiques ont recours à ces procédés. Mais, avec ou sans clauses secrètes, la convention russo-allemande tire une certaine importance du moment où elle a été signée : c'est en pleine crise marocaine que Berlin et Pétersbourg se sont mis d'accord. Ainsi les intérêts de l'Entente passent après les intérêts russes ; les ministres du tsar montrent de la façon la plus claire que les embarras de la nation amie et alliée ne gênent en rien leur liberté. Il y a là une leçon dont, à Paris, on fera bien de se souvenir.

— En août, aussi, la jeune république portugaise a achevé de se constituer ; elle a placé à sa tête le vénérable M. de Arriaga, ancien professeur et recteur d'université, auteur d'un livre fort bon, les *Harmonies sociales*. Décidément le Portugal est la terre bénie des intellectuels : il confie le soin de ses destinées à des philosophes, des économistes et des jurisconsultes. Cet hommage à la science n'est pas pour nous déplaire ; mais la sagesse sereine de ces hommes est-elle bien ce qu'il faut dans le brouhaha du présent ; est-elle assez agissante pour libérer l'Etat de la tutelle d'un parti armé et initier à la vie politique un peuple qui n'en a pas la plus vague notion ? Le gouvernement provisoire n'a pas tranché la question et M. de Arriaga et ses collaborateurs restent devant la plus ardue des tâches. Nous allons les voir à l'œuvre. Mais si les Portugais veulent faire preuve de bon sens, ils ne se montreront pas pressés ; et surtout ils ne se fâcheront point s'ils constatent que la bienveillance qu'ils rencontrent au dehors est traversée d'un peu de scepticisme : ils ont un gouvernement régulièrement constitué, des ministres, une administration, une armée et, chez eux, tout ou presque tout reste à faire.

— En Angleterre, le conflit constitutionnel a pris fin. Le gouvernement libéral a tenu bon, il n'a tenu compte d'aucun des amendements proposés *in extremis* par les conservateurs aux abois ; il a voulu que le bill deux fois voté par les communes passât intégralement. La Chambre haute, menacée d'une four-née de 400 pairs au moins, a préféré s'exécuter ; ceux de ses membres pour qui le sacrifice était trop douloureux se sont ré-

fugiés dans l'abstention et, à la faible majorité de 18 voix, le *parliament bill* a été accepté. « Sacrifice momentané, ont dit les politiques les plus souples de l'assemblée, ce qu'une Chambre des communes a fait, une autre pourra le défaire ; il sera temps, lorsque la vague radicale aura passé, de refaire de la Chambre haute, réformée dans ses cadres, amendée dans son esprit, une assemblée souveraine. »

Oui, peut-être ; mais il faudra que la réforme soit remarquablement profonde et hardie ; car les privilèges de caste ne vivent que par le prestige du passé, la continuité de la tradition ; une fois détruits, ils ne reparaissent plus. Une seconde chambre revêtue d'autorité peut se reconstituer dans la démocratie Anglaterre ; ce ne sera plus la Chambre des lords.

La haute assemblée qui a étalé pendant toute l'histoire moderne sa puissance et son orgueil a vécu. Clairvoyante souvent dans ses votes, obstinée dans son esprit et dans ses formes, elle était devenue un anachronisme dans la nation transformée. Exclue de tout contrôle en matière financière, réduite à un droit de vote auquel, après deux ans, le gouvernement passe outre, elle ne pèsera désormais que d'un poids infime dans l'évolution politique. L'Angleterre libérée en sera-t-elle plus active et plus heureuse ? Nul ne peut le dire aujourd'hui. Dans tous les cas, elle vient de vivre une date de son histoire ; l'avenir ne ressemblera pas au passé ; elle affronte l'inconnu. Car, on ne l'a pas assez fait remarquer, la Chambre des lords entraîne dans sa chute une autre puissance, la monarchie ; la monarchie qui, conservatrice d'essence comme tous les pouvoirs traditionnels, ne pouvait être favorable à une transformation aussi radicale, mais qui a capitulé sans combat devant la poussée populaire. Désormais, l'équilibre entre les trois autorités : roi, lords et communes, qui assurait depuis des siècles la continuité de la politique anglaise n'existe plus ; il est remplacé par les inspirations d'une seule chambre. Souhaitons pour la grandeur britannique et le bonheur d'une partie de l'humanité que ces inspirations soient heureuses et fécondes.

— Et comme si la disparition d'une autorité historique devait

avoir pour corollaire un redoublement d'espoirs, de désirs et d'appétits dans les masses, la capitulation des lords a correspondu à un déchaînement de grèves comme l'Angleterre n'en avait jamais vu. Jusqu'à présent on parlait toujours de grèves de métiers ; cette fois, par un mouvement soudain, les dockers, débardeurs et camionneurs se sont solidarisés avec les marins d'une part, de l'autre avec les employés de tramways et de chemins de fer. Autrefois les travailleurs anglais se faisaient gloire de respecter les conventions collectives signées avec les patrons ; ils donnaient pleins pouvoirs à leurs délégués et s'inclinaient devant leurs arrêts ; récemment tous les accords ont été rompus, qu'ils fussent ou non arrivés à échéance, et les ouvriers n'ont plus reconnu ni modérateurs, ni chefs. Pendant plusieurs jours la vie économique de la Grande-Bretagne a été comme suspendue, des rixes ont éclaté, le sang a coulé. Puis on a fini par où l'on aurait dû commencer : la commission d'enquête proposée par le gouvernement a été acceptée par tout le monde. Mais la grève reste comme un signe des temps : de même que la vie politique, c'est la vie sociale de l'Angleterre qui change.

— Entre temps la négociation marocaine s'est poursuivie, fatigante car chaque jour ressemblait à la veille, inquiétante car de vilains bruits couraient, les peuples paraissaient se préparer à la guerre.

Que la France se soit engagée dans un tête à tête avec l'Allemagne, j'ai dit que c'était une faute et je le répète aujourd'hui. Que, une fois la négociation commencée, la France ait discuté pendant des semaines les copieuses demandes de l'Allemagne relatives au Congo sans même savoir ce qu'on était disposé à lui donner au Maroc, cela dénote chez les diplomates improvisés de Paris un esprit original, mais non pas de l'esprit politique. Puis, après un entr'acte qui avait un faux air de rupture, l'entretien a repris sur une base plus rationnelle : on a discuté le fond et procédé par notes écrites.

La France garde en apparence les trois articles d'Algésiras : l'intégrité du Maroc, la souveraineté du sultan, la porte ouverte...

Mais il est entendu que, dans l'empire chérifien régénéré, rien ne se fera plus que par elle; c'est elle qui inspirera les ordres du maghzen, comme elle en surveillera l'application. L'Allemagne, jusqu'ici, avait empêché la France de prendre cette attitude; elle l'avait traînée devant le tribunal de l'Europe, elle proférait sans cesse des menaces, elle envoyait ses vaisseaux sur un point de la côte comme si elle voulait prendre part à la curée. Désormais l'Allemagne doit renoncer à toute opposition et se contenter de la liberté commerciale. Comme tout se paie, la France est disposée à payer cette renonciation d'une notable partie du Congo... L'Allemagne admet la compensation, mais ne peut se décider à faire place nette au Maroc; elle voudrait soit bénéficier d'un régime commercial particulier, soit continuer d'étendre sa protection sur une catégorie de sujets chérifiens, soit, de façon générale, conserver une attitude et des droits qui lui permettraient, lorsque son intérêt le voudrait, de rouvrir une question insuffisamment réglée. Rencontrant de la part de la France une résistance à laquelle les débuts ne l'avaient pas habituée, elle escarmouche sur chacune des positions quitte, lorsque la compensation reviendra en jeu, à réclamer d'autant plus qu'elle aura plus cédé.

Que l'on aboutisse à un accord, c'est ce qui ne m'a jamais paru douteux. L'Allemagne n'a aucun intérêt à pousser les choses à l'extrême et, quoi qu'on dise, ses hommes d'Etat sont assez habiles pour savoir exactement ce qu'ils peuvent exiger et ne pas transformer en une affaire de guerre ce qui est un plantureux marché de paix. La République française est trop foncièrement pacifique pour ne pas faire au moment décisif les sacrifices indispensables, si tant est qu'ils ne soient pas absurdes. On marche donc vers l'accord, mais cette affaire a des répercussions intéressantes.

— Je ne parle pas de la clameur des pangermanistes. Ces gens, dont la turbulence orgueilleuse et inquiète est un des phénomènes du temps présent, se sont plu dès l'abord à dessiner sur la carte de l'Afrique occidentale des empires prodigieux.

Leur colère s'est élevée, non pas tant contre l'ennemi de l'ouest qui discutait avant de céder son bien, mais contre leur propre gouvernement qui multipliait les formes alors qu'il n'aurait dû que montrer son épée. Maintenant encore, par la plus frappante des contradictions, ils sont disposés à attribuer aux lenteurs de leur diplomatie les faillites assez nombreuses que l'inquiétude pour la paix a provoquées en Allemagne. Mais, en France, un langage a retenti dont nous avons perdu l'habitude. Pour la première fois depuis de longues années la nation paraît s'être rendu compte que la paix à tout prix n'est pas nécessairement le but de toute négociation, qu'un peuple qui a une glorieuse histoire et un empire colonial immense peut être appelé à consentir des sacrifices et à courir des dangers pour sauvegarder son prestige et son bien. Le gouvernement qui, en 1905, eût été appelé querelleur et félon s'il avait pris une attitude ferme, sent aujourd'hui un appui qui lui vient des masses. Est-ce un réveil de la vieille France résolue à défendre son droit? N'est-ce qu'une agitation passagère? Je ne sais : l'avenir le dira. En attendant, le symptôme est bon à noter ¹.

— Les répercussions portent plus loin. A l'idée que la France et l'Allemagne vont élargir leurs domaines, d'autres pays s'agitent. Les Espagnols poussent leur pointe au sud de Melilla ; mais jusqu'à présent ils ne paraissent recueillir que des mauvais coups. Ils projettent un débarquement dans le sud marocain, à Ifni, et s'occupent de justifier leurs prétentions par quelques droits. Fait plus grave, l'Italie paraît vouloir courir les aventures. A défaut de titres de possession, elle invoque des intérêts primordiaux. Tard venue dans la grande politique, elle n'a point participé aux partages du monde ; les fructueuses distributions coloniales se sont faites en dehors d'elle et, par une fâcheuse perversion des choses, l'émigration lui enlève chaque année des centaines de milliers de ressortissants. La côte septentrionale de

¹ L'explosion du cuirassé *Liberté*, détruit en rade de Toulon, ne peut naturellement avoir aucun contre-coup sur la politique extérieure de la France. Ce n'est qu'un déplorable accident, un affreux malheur qui émeut douloureusement tout le monde civilisé.

l'Afrique qui s'est ouverte autrefois devant ses armes et son génie a passé à d'autres mains. L'Egypte est anglaise ; Tunis appartient à la France ; ailleurs c'est le désert infertile ; mais une région se présente encore comme une tentation séculaire : la Tripolitaine. C'est la chance suprême ; l'Italie ne veut pas la laisser échapper et, dans ces temps troublés où la curée africaine se rouvre, l'occasion d'agir lui paraît venue. Mais ce qui, aux jours inoubliables d'Abdul-Hamid, se serait fait sans trop de peine, moyennant quelques menaces ou quelques promesses, provoque aujourd'hui l'indignation des Jeunes-Turcs. Ils ne veulent entendre parler ni d'un protectorat, ni d'une prise à bail ; ils préfèrent la lutte au couteau jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le gouvernement italien talonné par l'opinion publique sonde les chancelleries, organise des escadres, concentre des troupes de débarquement... Il lui reste encore quelques doutes au moment de se jeter dans un conflit qui sera peut-être la grosse affaire de demain.

— Soudain une nouvelle nous est venue de Russie : le premier ministre, M. Stolypine, atteint par les balles d'un assassin, agonisait à Kief. Il est mort et dans le monde entier il n'y a eu qu'une opinion sur le défunt : il était sincère, énergique, vaillant ; il a entrepris l'une des œuvres les plus difficiles qu'un homme puisse affronter, celle d'amener un peuple ignorant et fruste à la vie politique ; il a barré la route à la réaction de droite et lutté sans trêve ni repos contre la révolution. Sa volonté a été si forte que, dans une certaine mesure, il a réussi. La Russie n'appartient plus aux énergumènes de droite ni de gauche et l'œuvre du ministre c'est cette Douma, empruntée et maladroite peut-être, mais qui est là comme le symbole d'un état de choses nouveau.

Faut-il tout admirer dans la carrière de M. Stolypine ? Non pas ! Par certains côtés il nous déçoit et, pour essayer de le comprendre, nous devons invoquer les difficultés de sa tâche, comme aussi les différences de conception qui séparent un ministre russe de ses collègues de l'Occident. Pourquoi cette attaque contre le peu d'autonomie qui reste aux allogènes, pourquoi s'est-il attaché à désespérer Finlandais et Polonais ? N'avait-

il pas du travail de reste en Russie ? Et aussi pourquoi la réaction intense de la fin ? « On nous a repris tout ce qu'on nous avait donné, me disait l'autre jour un fonctionnaire russe fort peu suspect d'idées novatrices ; la révolution, quand elle reviendra, repartira à peu près du même point ; et c'est lassant ! » Peut-être exagérait-il ; mais d'autres pensaient comme lui : le premier ministre laissait s'implanter dans une partie — et la partie plus intelligente — de la nation l'impression dangereuse d'un recul, il avait l'air de ne plus se maintenir que par la force, comme un Plehve ou un Dournovo et il ne manquait pas de gens pour dire que d'autres tiendraient ce rôle-là beaucoup mieux que lui.

M. Stolypine a donc disparu au moment où il cessait d'imprimer de sa personnalité la politique de l'empire. Son système est-il frappé à mort ? C'est peu probable : M. Kokovtsov cherchera à le continuer tant bien que mal. Mais une institution devrait disparaître : la police politique ; cette *Okbrana* qui, glissant ses agents dans les comités révolutionnaires, organisant des complots souvent suivis de morts d'hommes, finit par brouiller le sens du juste et de l'injuste chez ceux qui la composent et s'embarrasse dans ses propres combinaisons au point de placer devant le chef du gouvernement, pour le protéger, précisément l'homme qui avait mission de le tuer. Comment reconstituer un pays avec des instruments de cette trempe ?

— En Suisse nous allons au-devant d'une votation populaire sur la loi des assurances. Une fois de plus le corps électoral aura l'occasion de juger l'œuvre de ses représentants et la consultation promet d'être intéressante. Il est vrai que nous avons des mois pour nous y préparer.

Les manœuvres du 1^{er} corps d'armée n'ont pas provoqué des surprises ni inspiré de polémiques. Chacun se plaît à constater que les chefs ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour justifier leur haute situation, que les soldats ont montré une résistance à la fatigue admirable. C'est d'autant plus méritoire que le thème général des manœuvres comportait une foule de choses très délicates que le public ne voit pas : des

déploiements, des acheminements de troupes et de train que l'état-major devait improviser, des marches infinies dont les soldats ne pouvaient comprendre immédiatement ni le sens ni l'utilité... Comme de juste des critiques se sont élevées ; elles portent avant tout sur ces services spéciaux qu'une armée de milices, quels que soient le dévouement des chefs et l'ardeur des soldats, a tant de peine à organiser de façon satisfaisante : l'intendance, la liaison, le service de sûreté ; on a constaté plus d'une fois aussi que les troupes attaquaient avec une vigueur imprudente, qui ne faisait point mal sur un champ de manœuvres, mais qui, en temps de guerre, aurait réservé des mécomptes... Somme toute, l'impression générale est ce qu'elle a toujours été : nous avons réalisé de grands, de sérieux progrès ; il nous reste des progrès à faire.

Aujourd'hui même les chambres fédérales se réunissent à Berne. Comme, dans quelques semaines, le Conseil national va être renouvelé, le moment n'est pas venu d'aborder de grosses questions. La réorganisation du Conseil fédéral et la convention du Gothard attendront des jours meilleurs ; il ne s'agit pour cette fois que de liquider des affaires courantes, de faire maison nette.

A Berne aussi se rencontrent les délégués de l'Union internationale pour la paix. Peut-être, en présence du remarquable déploiement d'avidité qui se manifeste et des bruits de guerre qui courent, serait-on tenté de dire à ces braves gens qu'ils se trompent de date. Ils répondraient sans doute que c'est plus que jamais le moment d'exercer leur bienfaisante activité et nul ne saurait leur donner tort. Aussi bien notre pacifique Suisse se doit-elle à elle-même de faire bon accueil à tous les congrès de la paix. S'ils s'agitent un peu trop dans l'utopie, ils proclament aussi des vérités d'avenir ; et surtout ils ne font de mal à personne.

Lausanne, 25 septembre 1911.



EDOUARD TALLICHET

1828-1911

Directeur de la *Bibliothèque Universelle* de 1866 à 1909.

EDOUARD TALLICHET

Notre mise en pages était terminée et notre livraison à peu près faite quand nous avons appris la mort de M. Edouard Tallichet.

Depuis qu'il avait quitté la direction de la *Bibliothèque Universelle*, à laquelle il avait consacré toutes ses ressources et toute sa force pendant quarante-trois ans, il partageait son temps entre Lausanne, la montagne et le sud de la France, poussait parfois jusqu'à Paris, s'entretenait avec d'anciens collaborateurs des campagnes faites ensemble et des succès remportés. Il travaillait aussi ; car il eut jusqu'au bout cette idée heureuse que son travail ne le délassait pas seulement lui, mais qu'il était utile à ses semblables. Et quand il ne put plus travailler, il fut comme une âme en peine, ne comprenant pas l'inaction, résistant doucement à ceux qui lui disaient que le moment était venu de se donner des soins.

Il m'est difficile de décrire sa vie ; lui-même n'en parlait presque jamais. Il aurait eu lieu pourtant

d'en être fier, car, s'il regardait derrière lui, il ne voyait qu'un long effort toujours inspiré par le sentiment du devoir et toujours dirigé vers le bien.

Edouard Tallichet naquit le 3 avril 1828, à Cossonay. Il reçut sans doute une instruction secondaire. Adolescent, il passa quelque temps en pension chez le père d'Eugène Rambert. Une fois il lui échappa de parler d'une course qu'il fit à Rossinières où se trouvait le futur auteur des *Alpes suisses*, tout jeune alors, qui relevait de maladie. Puis vinrent les années d'apprentissage : Tallichet se prépara à la banque ; il fit un séjour prolongé à Francfort. Là, sans doute, dans la vieille cité libre, encore glorieuse et toujours riche, il dut croiser plus d'une fois des personnages à perruque, graves et majestueux, les très hauts délégués à la Diète germanique. Ainsi celui qui devait si souvent prendre pour sujet de ses articles l'Allemagne impériale et militaire connu de près l'ancienne Allemagne formaliste, mais bénigne. Il ne l'oublia jamais.

Tallichet avait-il fait fausse route ? Les précisions de la banque ne lui convenaient-elles pas ? Il le paraît, car, peu après 1850, il revint à Lausanne et entra comme homme de confiance et premier employé dans la maison Georges Bridel ; là il s'occupe de librairie, d'édition ; il traduit un ou deux ouvrages de l'allemand ou de l'anglais et, en 1858, publie un premier livre sur la grosse question des chemins de fer, intitulé un peu naïvement : *De la justice en politique*. L'élève banquier a passé écrivain.

L'année 1860 fut une date importante. L'affaire de Savoie battait son plein : le conseiller national Edouard Dapples, syndic de Lausanne, fut envoyé à Berlin et à Saint-Pétersbourg pour tenter d'intéresser les cours du Nord aux réclamations de la Suisse. Il avait besoin d'un secrétaire et emmena Edouard Tallichet. Cette fois ce n'était plus de la politique pour rire, c'était un coin du grand monde diplomatique qui s'ouvrait devant le jeune homme. Il rédige des lettres, prépare des rapports ; mais il observe aussi, s'intéresse à des questions diverses ; bien vite sa vocation se dessine : il sera publiciste.

Tallichet a trouvé sa voie ; il lui reste à créer un organe. Pendant quelques années il cherche ; il tente, mais sans succès, de fonder un journal, rédige parfois par intérim le *Journal de Genève*, collabore à la *Gazette de Lausanne*, au *Chrétien évangélique* ; puis, à la fin de 1865, encouragé par quelques amis, soutenu par MM. Ernest Naville et Auguste Turettini, il reprend d'un comité genevois la *Bibliothèque universelle* et la transporte à Lausanne. C'était un acte de hardiesse : l'ancienne *Bibliothèque* des Pictet et des de la Rive avait derrière elle un passé respectable ; quelques années auparavant elle avait fusionné avec la *Revue suisse* ; mais sa situation n'était pas meilleure pour cela. Elle avait trois cents abonnés ; ses collaborateurs s'étaient dispersés. La première livraison du nouveau régime, qui aurait dû voir le jour au commencement de janvier 1866, ne put paraître qu'en février. Tallichet a raconté depuis qu'il en avait écrit de sa main la plus grande partie.

Cela ne devait pas durer. Notre Suisse, la Suisse romande en particulier, possédait alors une élite d'hommes : littérateurs, philosophes, historiens ou savants, qui aurait fait sa gloire en tout temps : Rambert, Charles Secrétan, Ernest Naville, Marc Monnier, Louis Vulliemin, Oswald Heer, Desor et bien d'autres. Le nouveau directeur de la *Bibliothèque Universelle* sollicita leur appui. Ils le lui accordèrent largement. Les livraisons des premières années sont riches d'articles d'Eugène Rambert, de Secrétan, de Naville. Ce sont ces hommes qui donnèrent à la revue refondée une profondeur, un sérieux, en même temps qu'une valeur littéraire qu'elle n'avait jamais possédés au même degré. Tallichet, lui, se réservait les affaires politiques, il traitait déjà avec prédilection les questions ferroviaires et, quand la copie manquait, il parlait un peu de tout, signant d'un pseudonyme s'il croyait que le public avait assez de son nom.

La grande guerre vint. Pendant plusieurs années la France ne parut préoccupée que de guérir ses blessures. La place s'ouvrait très vaste pour une revue de langue française, s'inspirant d'un esprit large, qui traiterait impartialement de toutes choses et grouperait des hommes de pays divers. Les rangs des amis de la première heure grossissent : Marc Monnier, dont l'ardeur au travail paraît inépuisable, multiplie son apport ; Paul Stapfer, Louis Leger inaugurent une collaboration qui dure encore aujourd'hui ; déjà Arvède Barine rédige la chronique parisienne, Emile Javelle parle aussi des Alpes, mais en parle autrement que Rambert.... J'ai sous les

yeux les sommaires de ces années-là et je constate que presque tous les livres qui ont paru dans notre pays de 1870 à 1885, et que nous considérons à peu près comme classiques, ont leur place dans la *Bibliothèque Universelle*. Alors comme aujourd'hui le point délicat paraît avoir été le roman, car le directeur ne plaisantait pas là-dessus : il voulait que sa revue pût tomber dans toutes les mains et cela limitait son choix. Mais les romans se trouvaient aussi : à côté de traductions de Björnson, de Keller ou de Sacher-Masoch, il y a de fort jolies histoires contées sur notre sol même : les nouvelles de Berthe Vadier, le *Robinson de la Tène* de Louis Favre, les récits hindous d'Auguste Glardon, toutes choses qui ont charmé notre enfance et que nous trouvons mièvres aujourd'hui.... Ce fut la période montante de la *Bibliothèque Universelle* : bien rédigée, bien soutenue, elle gagnait ses deux mille abonnés, puis dépassait allègrement le troisième mille.

Edouard Tallichet faisait face bravement aux difficultés de sa tâche. Avait-il tout ce qu'il fallait pour cela ? Je ne sais. L'absence de solides études premières resta pour lui une douloureuse lacune. Non pas que ce fût une faiblesse : insuffisamment préparé, il aborda bien plus de sujets qu'il n'aurait osé le faire sans ça ; mais il se contenta trop souvent d'à peu près. Il avait pourtant le bon sens, le flair. Dans presque tous les domaines il savait distinguer le bon du moins bon et le suffisant du mauvais. Et, à considérer sa longue carrière, on ne peut qu'admirer tout ce qu'il a acquis. Par des lectures, par

des voyages, par un travail acharné il devint un homme de haute culture, qui discutait sur tous les sujets, mais cherchait encore à s'instruire et tenait compte beaucoup plus qu'on ne l'a cru de l'avis de ses contradicteurs.

Il se dévouait à son travail, ne ménageait ni son temps, ni ses forces. La *Bibliothèque Universelle* était sa chose dont il comptait bien ne se séparer jamais ; il lui aurait en tout temps sacrifié ses intérêts propres. Glorieux de son rôle, il considérait sa revue comme un élément de culture ; la répandre, ce n'était pas tant lui rendre un service à lui-même, c'était contribuer au bien de l'humanité. Et la mission qu'il voulait accomplir par l'effort collectif de ses collaborateurs, il la poursuivait de sa personne sans trêve ni repos. Sauf peut-être quelques articles qu'il bâcla dans les premières années, parce qu'il n'avait pas les ressources nécessaires pour les demander à d'autres, il n'écrivit jamais par métier. Chacun de ses travaux avait un but ; il en attendait des résultats utiles. Les chemins de fer, ces instruments de communication qui rapprochent les peuples, permettent d'échanger les produits, contribuent à la richesse et au bien-être, l'intéressaient de façon toute particulière ; il en étudia la construction et le fonctionnement, suggéra des améliorations de toute espèce dans des publications sans nombre.... C'est peut-être le sujet qu'il possédait le mieux. Mais il s'occupa de bien d'autres choses, raisonna sur l'histoire, l'économie politique et les grosses affaires du jour. Il proposait des solutions, donnait volontiers des conseils et surtout il cherchait à rapprocher les Etats,

recommandait la paix, la paix entre toutes les nations qui doit être l'étape finale de l'humanité.

Ecrivant ainsi, Tallichet se fit connaître au loin. De bonne heure il y eut des gens qui le taxèrent d'original; mais on comptait avec lui; les journaux reproduisaient ses articles et souvent, sur le fond un peu touffu, apparaissaient des idées utiles que d'autres plus d'une fois se sont appropriées sans vergogne. Ces spoliations le laissaient froid : très désintéressé, il lui suffisait que « ses idées » fissent leur chemin sous n'importe quelle étiquette.

D'ailleurs, s'il avait une haute conception de son rôle, il ne songeait pas à planer hautain et méprisant. Il était d'un abord facile ; les plus petites choses l'intéressaient. Souvent, dans ses promenades, il abordait des ouvriers ou des paysans, s'informait de quelques détails, émettait quelques conseils, puis passait, de fort bonne humeur, avec l'impression d'avoir appris ou enseigné quelque chose. Il aimait les « jeunes » ; il les encourageait au travail, non seulement avec la préoccupation de trouver de bonne prose pour sa *Bibliothèque*, mais dans le désir sincère de les faire connaître, de les lancer. La lecture des manuscrits d'inconnus prenait une grande partie de son temps ; il la faisait avec un soin extrême et quand il croyait découvrir « quelque chose » ne lâchait plus son homme. Plus d'un débutant qui estimait son article enfoui, perdu dans les tiroirs de la *Bibliothèque Universelle*, a reçu au bout de trois ou quatre mois une lettre détaillée signalant les bons côtés

de l'œuvre et indiquant les fautes ; ou bien c'était le manuscrit même qui reparaissait surchargé de corrections au crayon. Certains jeunes gens prirent cela mal et crièrent à la tyrannie ou au pédantisme. Ils eurent grand tort : le directeur de la revue avait des moyens autrement intéressants de remplir son temps ; s'il entreprenait ces besognes mécaniques, c'est avec l'intention d'être utile à ses collaborateurs et parce qu'il faisait tout avec une conscience extrême.

Ainsi l'entreprise si hasardée de 1866 devint peu à peu un succès : la Suisse française eut sa grande revue mensuelle et la *Bibliothèque Universelle* se confondait avec Edouard Tallichet. L'année 1896 fut un triomphe. Alors, de tous les points de l'Europe, des hommes de lettres et des savants affluèrent sur Lausanne et Genève pour célébrer le jubilé de la revue centenaire qui n'avait jamais été plus prospère. Tallichet présida les fêtes avec bonne grâce : il fut admiré, loué ; il reconnut que le succès avait répondu à ses efforts, mais il en attribua la plus grande part à ce secours divin que, dans son ardente piété, il invoquait sans cesse. Ce fut l'apogée de sa carrière.

Les mauvais jours vinrent. Avec l'âge le caractère devient moins souple, la contradiction plus amère. Tallichet s'isolait peu à peu ; le faisceau d'opinions ou de croyances qu'il appelait « ses idées » s'affermissait, se formait en un corps de doctrines ; il devenait incapable de faire des concessions à son époque. Des collabora-

teurs du début, la plupart étaient morts ; d'autres s'étaient éloignés, découragés. La *Bibliothèque Universelle* avait encore de précieux soutiens — Numa Droz à lui seul aurait suffi à lui donner de l'importance — elle n'était plus comme vingt ans auparavant la résultante de toutes les forces vives de la Suisse française. Fait très grave aussi : la concurrence qui, au début, était peu de chose prenait des proportions redoutables ; des revues se fondaient qui répondaient aux goûts du public nouveau ; les journaux et les magazines de France affluaient sur notre marché.

Tallichet se vit dépossédé d'une série de positions acquises, mais il ne se décourageait pas. Sûr de combattre le bon combat, fort de l'appui de sa conscience, il considérait l'éloignement du public comme un phénomène anormal et passager ; alors même qu'il était en parfait désaccord avec la grande majorité de ses lecteurs, il y avait des choses sur lesquelles il ne cédait pas. Toujours il attendait l'événement qui viendrait répondre à ses appels ou justifier sa prophétie et lui rendrait, en une apothéose, honneur et prospérité. Il y a dans cette lutte obstinée d'un vieillard pour ce qu'il croit être la vérité et le bien quelque chose de tragique.

Le jour arriva où il fallut céder : l'âge était là, les ressources s'épuisaient ; il confia à d'autres les destinées de la *Bibliothèque Universelle* ; ce fut pour lui un déchirement. Mais, une fois la résolution prise, il l'exécuta sans défaillance. Il s'intéressa à chacun de nos actes, se réjouit sincèrement quand il vit que nous pouvions

enrayer le mouvement de descente et regagner une partie du terrain perdu. Il donnait des conseils quand nous lui en demandions ; jamais il ne chercha à imposer son avis ; jamais il ne se plaignit en face d'innovations qui l'auraient fait bondir autrefois ; il avait passé la main à d'autres : son rôle était fini.

Mais la *Bibliothèque Universelle* restait sa vie. Il y revenait sans cesse, s'asseyait au milieu des paperasses et des livres, avait l'air de se trouver heureux ; et il a fait cela jusqu'au dernier jour. Ce matin, à onze heures, il était à la porte de nos bureaux ; à une heure il n'était plus.

Après sa longue vie de labeur intense et honnête il est mort à son poste, debout.

26 septembre.

PRAGMATISME

« Un arbre qui produit de mauvais fruits n'est pas bon; un arbre qui produit de bons fruits n'est pas mauvais. C'est à son fruit qu'un arbre se fait connaître. »

Sermon sur la montagne.

Je ne pense pas qu'il y ait plusieurs questions, je crois toujours qu'il n'y en a qu'une : Que faut-il que je fasse pour être sauvé ?

Au fond, c'est l'unique souci des altruistes, des philanthropes, des socialistes, des chrétiens sociaux, des fondateurs d'œuvres, de bourses, de sanatoriums, d'institutions charitables, de villégiatures pour les enfants pauvres et de tous les grands et petits guérisseurs de la misère publique ou privée. Etre heureux, a dit Pascal, est le motif de « toutes les actions de tous les hommes sans exception », la raison qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas ; c'est la même fin que tout le monde cherche, « jusqu'à ceux qui vont se pendre. »

Reconnaissons avec simplicité cette loi de la nature humaine et dispensons-nous sans vergogne de l'indignation généreuse qu'une mauvaise philosophie feint d'éprouver devant « l'égoïsme » d'un sentiment aussi nécessaire

à l'homme que l'amour profond de son *moi*. On agite sans terme la question de savoir si la morale dépend d'un autre principe et d'une autre fin qu'elle-même, si elle a ou n'a pas un fondement métaphysique et religieux, et l'on répète sur ce sujet inépuisable quelques vérités et bien des sottises. Retenons seulement la réflexion si judicieuse de Prévost-Paradol. Ce moraliste définit excellemment la vertu « le sacrifice d'un intérêt immédiat et passager à l'intérêt supérieur et durable de l'être moral qui est en nous », et il écrit avec une raison parfaite :

« Il y a une façon basse et étroite de s'aimer qu'on appelle le vice, et une façon intelligente, courageuse et presque divine de s'aimer qui s'appelle la vertu, et voilà la double source de toutes les actions humaines. Quant à s'aimer soi-même de l'une ou de l'autre façon, quant à cesser de chercher son bien en ce monde ou son salut dans l'autre, on ne peut l'exiger de l'homme sans renverser d'abord non seulement les fondements de l'âme humaine, mais l'ordre général de la nature qui a fait de l'amour de soi, c'est-à-dire du besoin d'être et de durer, le principe même de la conservation et du mouvement de l'univers ¹. »

C'est la sagesse même et c'est l'évidence. Nous nous aimons nous-mêmes plus que tout au monde, je veux dire plus que les personnes et que les choses que nous aimons au point de pouvoir nous sacrifier pour elles, *mais, au fond, dans notre intérêt*. Seulement, il arrive, pour notre honneur, que nous oublions, que nous ignorons ce motif intéressé, lequel ne se découvre qu'à la critique exercée du moraliste ou du psychologue. L'homme vraiment vertueux pense peu ou plutôt ne pense point du tout qu'en dernière analyse c'est lui qu'il aime, — c'est la satisfaction de sa conscience, c'est la

¹ *Etudes sur les moralistes français. — La Rochefoucauld.*

paix de son cœur, c'est le bonheur de sa vie, c'est le salut de son âme,—et très généreusement il agit comme si tout cela n'était pas pour lui la chose importante. Dès lors, il est bien réellement généreux et désintéressé, de même que l'homme vraiment libre est celui qui sent qu'il est libre, lors même qu'on lui prouve par raisons démonstratives que la liberté est une illusion.

Dans un accès de franchise grossière, qui n'était qu'une éclipse de son habituel esprit de finesse, un auteur contemporain s'est plu à mettre cyniquement en relief le *marché* que l'exercice de la vertu implique, suivant lui, entre Dieu et l'homme de bien, et il est tout simplement retourné en arrière jusqu'aux naïves platitudes de Lactance et de l'abbé de Saint-Pierre, disant, l'un, que « si la vertu nous frustre de la jouissance des sens », sans que nous puissions espérer aucune compensation, « c'est une folie que de la suivre » ; l'autre, que « le désir du paradis et la crainte de l'enfer *constituent seuls le ressort de la morale* », et que « l'esprit de la religion » consiste tout entier dans cette crainte et dans ce désir. Selon M. de Vogüé (car c'est de lui qu'il s'agit), les longues abnégations, les magnifiques services rendus à la communauté souffrante, ainsi que l'iniquité des avantages procurés à quelques-uns par le hasard, *réclament* une justice d'outre-tombe, qui, si tardive qu'elle soit, *doit être* « rémunératrice » et « vengeresse. » Sans quoi, « ce serait trop bête d'être homme sur une boule roulée au hasard par le plus méchant des singes¹. »

Ce qu'il y a d'utile dans des boutades pareilles, c'est qu'elles nous obligent à rentrer en nous-mêmes et à ne pas nous payer de mots. Au fond, quelle différence y a-t-il entre ces brutales affirmations et la pensée célèbre

¹ Cité par M. E. Jeanmaire dans le *Protestant*.

de Pascal, proclamant, comme une chose de toute évidence, que « nos actions et nos pensées *doivent prendre des routes entièrement différentes*, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou non ? »

Mais le grand penseur qui se permet de parler ainsi a beau être Pascal, il faut d'abord déclarer hautement que le calcul qui subordonne la pratique du bien à la question de savoir si l'on sera payé de sa peine, le sacrifice usuraire que fait l'homme de son bonheur d'un jour pour être remboursé éternellement, ce compte de Doit et Avoir qu'il ose tenir avec Dieu, est l'immoralité même et l'irréligion même, comme le trafic des indulgences dans l'âge le plus païen du catholicisme. « La suprême immoralité, a dit fort bien Faguet, est de croire que la moralité est profitable¹. » Et la condamnation la plus frappante que l'on ait prononcée de cette morale immorale est sans doute celle qu'a formulée Mæterlinck dans l'article LXXII de *la Sagesse et la Destinée* : « Faire son devoir dans l'espoir d'une récompense quelconque doit avoir, aux yeux d'un Dieu sage, *la même valeur* que faire le mal parce qu'il nous profite. »



La morale est indépendante, alors ? Oui, certes, si l'on entend par là qu'elle ne doit point dépendre de l'espoir d'un salaire ou de la crainte d'une punition ; mais non pas, si l'on croit pouvoir l'isoler de tout appui métaphysique ou religieux. Peut-être n'est-il pas aussi contradictoire qu'il semble d'affirmer à la fois l'existence nécessaire d'un Dieu finalement juste et d'instituer une morale entièrement indépendante de la considération de cette justice finale, puisque Kant lui-même, le grand théoricien du devoir, l'apôtre de « l'impératif catégorique », c'est-

¹ *La démission de la morale.*

à-dire inconditionné et absolu, reconnaissait que les lois morales seraient de vaines chimères sans une vie future.

On fausse par l'exagération des idées justes, on confond des idées distinctes ou différentes, en toute sorte de questions et surtout dans celles qui intéressent passionnément les hommes parce qu'elles sont vitales.

L'incertitude de la sanction, en premier lieu, enlève — au moins jusqu'à un certain point — le caractère d'un calcul et d'un marché à la résolution morale que la créature d'un jour prend au seuil de la mort prochaine et devant l'infini. Est-ce donc la même chose de dire à Dieu : « Voici ton créancier, qui compte bien que tu lui paieras ta dette », ou : « Voici ton enfant, qui espère en toi » ? Au temps où la foi était entière et naïve, l'insolente assurance du créancier a pu être l'attitude ordinaire des croyants ; mais les libres penseurs qui affectent aujourd'hui une noble indignation devant la religion et la morale « intéressées » des chrétiens oublient trop qu'à la *certitude* d'autrefois l'*espérance* d'abord s'est substituée, et puis à l'espérance, hélas ! un *doute* grandissant.

Certaines analogies peuvent nous aider à comprendre comment l'intérêt — que seule une très subtile analyse découvre au fond de toutes nos actions comme leur mobile caché, — se dérobe et disparaît dans un tel recul d'inconscience qu'il serait presque toujours injuste d'incriminer un sentiment aussi profondément ignoré de l'honnête homme qui subit son empire. De ce fait psychologique voici, pour commencer, une assez bonne illustration, que le philosophe Ribot a trouvée dans... l'avarice. Originellement on n'aime pas l'argent pour lui-même. On l'aime pour les jouissances qu'il procure. Mais l'amour motivé de l'argent finit par devenir un amour

sans motif, et alors « l'argent est aimé *pour lui-même*. De même, la vertu est bonne primitivement parce qu'elle tend à produire le bonheur. Par suite il se forme dans la pensée une association indissoluble entre la vertu et le bonheur ; puis, par la force de l'habitude, nous en venons à pratiquer le devoir pour lui-même, sans préoccupation du bonheur qu'il procure et même au prix du sacrifice conscient et délibéré du bonheur¹. »

Un autre exemple, meilleur peut-être, de cette évolution morale se tire de l'ordre littéraire et m'apparaît dans le soin passionné de la forme et du style. Ce soin a très probablement sa toute première origine dans une considération intéressée, celle du *profit* qu'on trouve à écrire bien, depuis l'utilité commerciale de plaire au public qui achète et qui lit jusqu'à la gloire présente et future qu'on espère. Mais faisons une supposition, hélas, trop vraisemblable, puisque c'est la commune histoire de presque tous ceux qui écrivent : vos ouvrages ne se lisent pas, ne se vendent pas ; les éditeurs désormais les refusent tous, jusqu'aux livres que vous leur offrez d'imprimer à vos frais, et *soldent* chez les bouquinistes les dépôts encombrants des volumes tachés et jaunis qu'ils hospitalisaient depuis plusieurs années : cesserez-vous d'écrire pour cela et cesserez-vous de bien écrire ? Oui, si vous n'avez jamais été qu'un marchand de copie ; non, si vous êtes un écrivain. Comme le vrai mystique qui aime Dieu, même méchant, même injuste, sans espoir, sans rien recevoir ni attendre en échange et dût-il être éternellement damné, — selon la doctrine du *pur amour*, — ainsi l'écrivain, même sans public et quand tout lui démontre qu'il n'en aura jamais, ni durant sa vie ni après sa mort, demeure fidèle au culte du style et l'adore dans son tombeau.

¹ Th. Ribot, *Psychologie anglaise*.

Voilà, ou je me trompe fort, l'amour pur, dans toute la pureté de son idée ! Et, en fait, n'apparaît-il pas à tous les yeux que des écrivains ont eu cet amour désintéressé du style, des justes cet amour désintéressé du bien, des chrétiens cet amour désintéressé de Dieu ? Oui, il « apparaît », il semble ; mais, en réalité, cela est-il, cela fut-il jamais ? Les chers et rares amis qui m'ont donné cette joie de lire avec un soin curieux mes deux séries d'études sur les *Réputations littéraires*¹ savent que, pour ce qui est des artistes littéraires, j'ai toujours refusé de croire à leur désintéressement absolu. En dépit de certaines apparences et contre toutes les dénégations, ma thèse est demeurée invariablement qu'en règle à peu près universelle les écrivains dignes de ce nom qui affectent d'être indifférents au succès de leurs œuvres sont d'impudents menteurs, et que l'élite bien rare qui est de bonne foi sur cet article connaît mal ses propres sentiments et les a très superficiellement analysés. Tout éloge humain, s'il est sincère, fait plaisir ; s'il vient d'une personne très intelligente, ravit ; s'il procède d'un juge autorisé, est la suprême récompense.

Le niera-t-on encore, sous prétexte qu'on voit des artistes littéraires ou autres se faire un tel idéal du beau que le succès de leurs ouvrages, bien loin de les enchanter toujours, les écœure parfois et les irrite, en jetant dans leur esprit un doute inquiétant sur la valeur de ce qui est jugé bon par une esthétique qu'ils méprisent ? Oui, la fierté du grand artiste peut aller jusque-là ; mais gardez-vous de croire qu'il soit insociable au point de préférer à tous les suffrages humains le sien tout seul et de s'en contenter absolument. Il espère que son

¹ *Des réputations littéraires. Essais de morale et d'histoire*. Première série, 1893, Hachette & Fischbacher ; deuxième série, 1901, Fischbacher.

propre jugement sur la valeur comparative de ses œuvres, s'il n'est pas celui de la génération présente, deviendra (ce qui vaut infiniment mieux) le jugement de l'avenir. *Il espère toujours*, et quand il paraît espérer moins, c'est alors qu'il espère le plus : car ce n'est pas seulement le succès du jour et de la mode, c'est le grand succès de demain et d'après-demain qu'anticipe son ambition d'artiste, c'est la *gloire*.

Vraiment, la doctrine du « pur amour » mérite-t-elle la critique sérieuse dont on a quelquefois honoré cette folie, qui n'est point un sentiment d'homme jouissant de sa santé et de sa raison, mais l'extravagance bizarre d'un cerveau détraqué ? Il faut bien avouer que l'amour de Dieu en général, hors du christianisme surtout, est assez difficile à comprendre. Pourquoi l'homme aimerait-il Dieu ? Parce que Dieu lui a donné l'existence ? C'est un non-sens. On ne sent la privation que des biens qu'on connaît ; comment le fait de ne point exister pourrait-il être une disgrâce ? On ne se plaint pas de n'être point né, mais on peut souffrir, et très cruellement, d'avoir reçu le don de la vie. Si vous aimez Dieu parce que votre vie est heureuse, cette reconnaissance devient, il est vrai, concevable ; elle semble, à première vue, partir d'un bon naturel ; mais un peu de réflexion la fait juger égoïste, inique et inhumaine, réduisant à un caprice la justice de Dieu, qu'elle change en faveur et en partialité, oublieuse du prochain, de l'amour que nous lui devons et de l'immense pitié qu'il convient d'avoir pour les misérables qui peuplent la terre.

« Jetez les yeux sur l'ensemble de la condition humaine ; embrassez d'un coup d'œil toute l'histoire, toute la société, tous les siècles, toutes les destinées : la masse et l'immense variété des maux sous lesquels gémit l'humanité est pour l'homme un

problème désespérant ; et si l'on en saisissait à la fois tous les détails, et si l'on ressentait à la fois toute la pitié que toutes ces infortunes réclament, je pense qu'on en mourrait ¹. »

Qui parle ainsi ? Ce n'est pas un révolté, c'est un fidèle, un enfant de Dieu, un grand chrétien, c'est Vinet lui-même ; car on a beau être croyant et accepter la seule raison au monde qu'il puisse y avoir d'aimer Dieu, — le salut qu'Il nous offre en Jésus-Christ, — la foi laisse dressées devant le cœur de l'homme, dans toute leur horreur, les questions insolubles de la théodicée et n'en donne *aucune explication*.

Pourquoi le mal ? pourquoi la souffrance ? et pourquoi l'injustice ? « Au silence éternel de la Divinité » la seule réponse qui convienne est le mépris du juste. Plus moral que son Dieu, l'homme ne laissera pas la vertu s'effondrer en lui parce que Dieu lui paraît injuste, et c'est dans l'injustice divine elle-même, selon le paradoxe sublime de Maeterlinck ², que la vertu humaine aura son fondement inébranlable ; fièrement, l'homme désormais ne prendra qu'en lui seul l'idée du bien dont ni la nature ni son créateur ne lui offrent l'exemple. Mais aimer un Dieu qui vaut moins que lui ! c'est un tel comble d'absurdité que manifestement la doctrine du pur amour puise dans cet excès même, comme un malade dans sa fièvre, l'exaltation qui la soutient et lui donne un semblant de vie....

Qu'allais-je dire ? L'absence de tout élément raisonnable, de tout motif intelligible, qui caractérise l'amour pur, ne serait-ce pas justement ce qui en fait la vertu étrange ? Dans l'ordre divin, comme dans l'ordre humain, celui-là seul n'est-il pas vraiment amoureux qui ne rai-

¹ Vinet, *Nouvelles études évangéliques*, page 52 de l'édition de 1851.

² *La sagesse et la destinée*, LXXII.

sonne pas son amour et qui aime en dépit des objections de la raison ? La force du mysticisme réside en ce qu'il a d'irrationnel, car c'est par là qu'il est insaisissable aux prises de la critique. Qui raisonne mal reste justiciable du raisonnement ; seul, celui qui ne raisonne même pas échappe à la logique qui croit le réfuter. L'affirmation sans preuve est plus catégorique que l'affirmation qui se prouve et par conséquent se subordonne à la tâche plus ou moins ardue de convaincre d'abord et d'éclairer l'esprit ; ce n'est pas l'adhésion de l'intelligence à une vérité supérieurement démontrée, c'est la foi immédiate et toute simple, c'est la foi du cœur qui nous sauve. Si on a le bonheur et le mérite d'être honnête homme, non seulement il n'est point nécessaire de savoir pourquoi on est bon, mais il est périlleux de se le demander, puisque chercher des motifs et des fondements à la vertu, c'est mettre la vertu en question et en doute. Raisonner sa foi est la tentation naturelle de tout croyant qui pense, et c'est ainsi qu'on la ruine. Car la grande illusion est de s'imaginer que ce qui était inconscient se fortifiera davantage en prenant conscience de lui-même, tandis que l'analyse, la connaissance, la clarté risquent fort, au contraire, de devenir une cause de faiblesse. « Moins on sait pourquoi l'on fait le bien, plus est pur le bien que l'on fait.... Demandez à des justes pourquoi ils sont justes : celui qui pourra le moins vous répondre sera le juste le plus parfait. »



Cette vérité peu banale permet à ceux qui la sentent profondément de soutenir, avec beaucoup d'apparence, que la morale n'est jamais plus solide que lorsqu'elle n'est fondée que sur elle-même au lieu d'être rattachée à un

principe transcendant qui fasse dépendre la pratique du bien d'une raison métaphysique ou religieuse.

La preuve, nous dit-on très plausiblement, qu'il est possible de faire le bien sans y songer, sans en considérer la raison, la fin ni la cause, c'est que cette vertu non seulement désintéressée, mais inconsciente, existe, c'est qu'elle a toujours existé. Les païens de la cité grecque ou romaine savaient être vertueux jusqu'au sacrifice de leur vie sans avoir d'autre culte que celui de la cité terrestre pour laquelle ils se sacrifiaient. D'instinct ils pratiquaient la morale dont Voltaire a donné la règle sublime un jour où, par hasard, sa pensée, il faut l'avouer, fut supérieure à celle de Pascal :

« Dût notre existence ne durer qu'un seul jour, il faudrait être vertueux.... Les anciens Juifs, des sectes de philosophes croyaient l'âme matérielle et mortelle, et c'étaient de fort honnêtes gens.... On dit à un soldat pour l'encourager : Songe que tu es du régiment de Champagne ; on devrait dire à chaque individu : Souviens-toi de ta dignité d'homme¹. »

Dans une séance exceptionnellement intéressante de la *Société française de philosophie* (27 février 1908 — bulletin d'avril) consacrée à l'étude de la crise morale contemporaine et à la discussion du livre de M. Paul Bureau sur ce sujet, le philosophe Rauh, qu'enleva peu après une mort prématurée, soutenait que la crise actuelle est née non point du manque d'une doctrine qui fonde la morale (nous n'en avons que trop, au contraire), mais du besoin qu'on s' imagine à tort avoir de la fonder. Notre excès de culture et de réflexion a créé ce besoin factice. On ne le rencontre pas dans les milieux et chez

¹ Cité par M. Edme Champion dans ses *Etudes critiques sur Voltaire*, p. 201, 205.

les individus qui sont restés plus près de la nature. Le militant du prolétariat, rempli d'une énergie enthousiaste et sombre, ne se demande pas quel est le sens de la vie ni quel lien rattache sa frêle personne au système cosmique. « Sa foi sociale lui suffit, il va à la grève comme le soldat au feu. » L'horizon de cette morale professionnelle est extrêmement bas et borné, avouons-le, puisqu'il ne laisse pas entrevoir le moindre coin du ciel ; mais il y a, dans ce terre à terre même, la solidité d'abord de tout ce qui est positif, et puis une espèce de sublimité. Un ouvrier belge mourant demandait « combien la Coopérative avait cuit de pains dans la journée », et ce fut sa dernière parole et sa suprême pensée. N'est-ce pas admirable ?

Dans la même séance, à cette frappante observation de M. Rauh le philosophe Belot ajoutait que c'est un bien dangereux détour de fonder la morale sur une croyance religieuse et, par suite, de lier son sort à celui d'une hypothèse si exposée aux coups de la critique. Qu'entend-on par « fonder la morale ? » Cela veut dire : lui trouver son principe hors d'elle, l'établir sur autre chose qu'elle-même, la motiver par une raison extérieure, indirecte, accessoire ; mais dans l'ordre esthétique et littéraire, dans l'ordre scientifique, dans tous les arts, tous les métiers, toutes les études, toutes les recherches, bref, en tout genre d'activité, cette méthode est très mauvaise : par quelle exception serait-elle bonne en morale ? Toujours et partout, l'homme qui fait le mieux son ouvrage est celui qui s'y intéresse *directement*, sans exciter son zèle par des considérations « latérales. » L'artiste, le savant auquel l'or à gagner ou l'applaudissement du public est un aiguillon nécessaire pour que son

génie se déploie, se trouve dans une disposition d'esprit nettement défavorable à la production d'un libre et vivant chef-d'œuvre ou à la découverte d'une nouveauté vraiment grande et originale. L'humble travailleur, lui aussi, qui fait consciencieusement sa besogne, s'inquiète peu et n'a pas besoin, pour soutenir ou ranimer son énergie, de savoir qu'il collabore à l'œuvre universelle et qu'il remplit son rôle dans le plan de la création : il travaille, donne sa vie, s'oublie lui-même pour un cercle restreint de coopérateurs, pour un objet circonscrit et limité. En conséquence, M. Belot nie, comme M. Rauh, la nécessité d'un système « qui relie la morale à une somme théologique ou à une expérience mystique. » La crise actuelle, concluait-il, tient, au contraire, en grande partie, à l'éducation morale si périlleusement *fondée* sur des doctrines transcendantes, qu'on a l'imprudente obstination de vouloir restituer ou maintenir.

Et, dans une séance de l'*Union des libres penseurs et des libres croyants* (bulletin de décembre 1908), le même philosophe disait encore :

« Le motif moral proprement moral est celui qui est directement tiré de la chose à faire. Nous aurions une médiocre estime pour l'homme qui viendrait nous dire : l'honneur d'autrui, le bien d'autrui, la liberté d'autrui, n'ont pour moi aucune valeur intrinsèque et je n'y prends aucun intérêt, mais je m'engage à les respecter par respect pour ma dignité ou par amour de Dieu. Nous aurions en cet homme une bien médiocre confiance, et nous ne le choisirions ni comme ami, ni comme administrateur, ni comme comptable. Personne n'accepterait d'épouser celui ou celle qui ne lui donnerait que des gages aussi indirects de sa fidélité. Au reste, il est bien connu qu'on ne fait bien et surtout avec constance que ce à quoi l'on s'intéresse. »



D'accord avec ces deux théoriciens éminents de la morale *indépendante* et *laïque*, je suis obligé de reconnaître que la pratique *instinctive* du bien, si elle pouvait se généraliser, serait plus sage que toute la sagesse de la philosophie religieuse.

Malheureusement, nous sommes trop vieux; la vertu à l'état d'instinct pur n'a fait école en aucun temps, et aujourd'hui moins que jamais; elle ne s'enseigne pas; elle existe, c'est incontestable; on en rencontre de beaux exemples, on ne saurait en donner des leçons utiles. Telle, en littérature, l'antique naïveté, qu'on admire à l'occasion comme une fleur rare et de très grand prix, quand elle refleurit par hasard, mais qui ne se cultive point. Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre esthétique, les temps sont passés pour toujours de l'inconscience heureuse; la critique a tout envahi. Il n'est rien désormais que notre trop grande science ne mette en question, et la morale comme le reste. La vertu commence par demander certains sacrifices, qui cessent, il est vrai, d'être pénibles quand on s'en est fait une habitude, mais qui, d'abord, coûtent plus ou moins; or, il est absolument légitime que l'individu qui réfléchit cherche à savoir *pour qui* et *pourquoi* il fait ces sacrifices: est-ce pour un Dieu qui peut-être n'existe pas? est-ce pour une société sans justice et sans valeur morale qui très probablement l'exploite et se moque de lui? Quand on se pose de pareilles questions, — et il est inévitable qu'un homme intelligent et cultivé se les pose, — elles vous obsèdent, il faut y répondre. « Je veux bien me dévouer, écrivait naguère avec autant de raison que

d'éloquence un pasteur protestant ¹ ; mais, quand j'aurai donné ma vie, je veux être sûr que ce soit pour quelqu'un ou pour quelque chose de réel, que ce ne sera pas simplement une vie perdue. Je ne demande rien pour moi, je ne prête pas ma vie, je la donne ; mais je n'entends pas la jeter au gouffre, j'entends la donner en vue d'une réalité durable.... »

Parce que l'être pensant qui se dévoue au bien cherche dans l'ordre métaphysique ou religieux une raison transcendante de son dévouement, et parce que la morale et la religion sont deux choses, le juste à qui l'idée de Dieu paraît nécessaire est assimilé par nos philosophes au savant, à l'artiste qui, pour faire son œuvre, aurait besoin de la considération extérieure du gain ou du succès : assimilation étrangement inexacte ! L'ambition de l'or à gagner ou du public à séduire est tellement différente de celle du beau, de celle du vrai, que ces deux cultes, — l'un humain, l'autre divin, — peuvent s'opposer l'un à l'autre, se contrarier, s'exclure, se faire tort mortellement.... Au contraire, tous ceux qui associent l'idée du bien à celle de Dieu croient à leur identité essentielle : le bien, c'est la pensée de Dieu, c'est l'idéal divin ; Dieu, c'est l'idée du bien vivante et personnifiée.

Avouons très franchement d'ailleurs que, si l'on ne peut pas nier l'identité essentielle du bien et de Dieu en métaphysique, il est trop possible de nier celle de la morale et de la religion dans l'histoire. La morale laïque est née en Grèce, avec Euripide et Socrate, de la protestation des poètes et des philosophes contre les impiétés et les absurdités des fables

¹ *Problèmes de la libre pensée*, par A.-N. Bertrand, pasteur. (Fischbacher, 1910.)

religieuses. La religion est antérieure historiquement à la morale ; elle a d'abord *fondé* celle-ci, mais sur des fondements si ruineux et si immoraux, que la morale n'est devenue morale qu'en se séparant de la religion. Si toujours et partout des divinités concrètes ont paru encore plus nécessaires à l'humanité que des vérités spirituelles, l'homme a en même temps senti le besoin de moraliser ses dieux de plus en plus. La prédication des prophètes d'Israël commença l'évolution des dogmes ; elle ne détruisit point l'ancienne religion juive, elle en conserva la substance, mais elle en épura le matérialisme grossier. Aujourd'hui l'apologétique a dû renoncer aux preuves objectives du christianisme tirées des miracles et des prophéties ; c'est dans l'harmonie de la conscience et de la religion, c'est-à-dire dans la preuve morale, que réside uniquement sa force. Et de tous ces faits, — les leçons de Socrate, le prophétisme, la victoire de l'esprit sur l'orthodoxie, — il résulte avec évidence que les rôles sont renversés, qu'après avoir été la suivante de la religion, c'est la morale qui contrôle et qui juge la religion sa sœur aînée ; mais cela ne veut pas dire qu'elle ait rompu avec elle, ni qu'on doive désirer ou prévoir une rupture entre deux proches parentes si étroitement unies qu'elles ont bien pu se quereller un peu quelquefois, mais qu'elles ne se passeront jamais l'une de l'autre.

Telles sont l'intimité de leur union et la réciprocité de leur influence, qu'on ne saurait décider la question de savoir laquelle des deux doit le plus à l'autre. Les hommes soi-disant irréligieux — ou « a-religieux » — qui prétendent que la morale se suffit, oublient à quel point il est impossible de faire table rase des sentiments et des idées qui sont l'héritage de vingt siècles. Le

comble de l'ignorance de soi-même serait de croire que nous sommes de notre pensée la source originale : ne savons-nous pas qu'elle est acquise par deux mille ans d'expérience, que des courants en nombre infini la composent, et que la plus neuve *continue* simplement (quand elle ne rabâche pas toujours la même chose) celle de tous les esprits pensants qui nous ont précédés ?

« Il n'est nullement absurde, écrit M. Boutroux¹, de voir dans nos idées de justice, de devoir, de dignité, de droiture, d'altruisme, de solidarité, d'humanité, de soumission aux lois de l'univers, une simple transposition des commandements des religions touchant l'obéissance à Dieu, la protection des faibles, le soulagement des misères, la charité, le salut, les destinées supra-individuelles de la personne humaine. »

Ce n'est pas de la tolérance seulement, — espèce de pitié dédaigneuse qu'on accorde à l'erreur, — c'est de la reconnaissance et du respect que la morale prétendue « laïque » aurait pour la religion si elle considérait la grandeur de sa dette. Mais elle traite aujourd'hui sa créancière comme « ces enfants drus et forts du bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice. » Renan, cité et suivi par M. Boutroux, maintenait, avec une conviction tirée de sa science historique, que la conscience dite morale, celle d'un devoir, d'une destinée, d'une responsabilité, est une donnée *religieuse* dans ses origines, que la morale doit sa réalité, son développement, son efficacité, au principe *religieux* qui en fait le fond. Ce grand sceptique aimait à répéter que les vertus des siècles sans foi sont le résidu laissé par les siècles de foi.

On s'étonne de la longue action que continuent d'exer-

¹ *Morale et Religion*, dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans *Foi et Vie* du 15 septembre 1910.

cer des croyances qu'on croyait abandonnées: c'est peut-être qu'elles ne sont pas si abandonnées: c'est surtout parce que les sentiments individuels et collectifs qui s'attachent aux formes religieuses et aux chers souvenirs que la religion laisse dans les imaginations et dans les âmes ont la vie bien plus dure que les plus solides idées de la raison. L'argument contre la nécessité d'une morale religieuse, tiré de ce fait incontestable que beaucoup d'athées sont d'honnêtes gens, n'a pas la force décisive qu'on lui attribue, parce qu'il est impossible d'isoler l'athéisme et sa vertu propre de tout l'héritage chrétien qui influence l'honnête homme à son insu; l'expérience est trop courte, elle n'est pas faite encore, elle ne pourrait devenir concluante qu'après une longue suite de générations. Certaines vertus que nous tenons pour *laïques* sont dans la logique du christianisme, non point dans celle de l'athéisme, bien que des athées puissent en être richement pourvus, tandis que trop souvent les chrétiens en manquent à leur honte. On croit triompher en montrant, avec M. Payot, par mille évidences historiques ou de tous les jours, qu'il n'y a point de relation de cause à effet entre la religion et la moralité: oui, cela *paraît* d'abord évident; mais ce n'est qu'une apparence toute superficielle¹. En règle très générale, — je ne dis pas universelle, — il faut constater, avec M. Bureau, que les incroyants « qui ont une vie morale vraiment active et vraiment agissante » gardent, tout au fond d'eux-mêmes, un sentiment religieux persistant, dont ils se défendent comme de beaux diables et qu'ils pouvaient croire aboli.

Quand ils se sentent forcés de reconnaître cette survivance, ils disent, pour l'expliquer, que l'autorité sacrée dont la loi morale paraît revêtue est un reste d'antique

¹ Voir dans *Foi et Vie* du 1^{er} mai 1910 l'article de M. Paul Doumergue.

superstition hérité de tous les ancêtres qui ont si déplorablement prolongé la tradition de l'erreur religieuse ; ils ajoutent qu'aujourd'hui le premier soin de l'homme éclairé doit être de se débarrasser enfin de ce prétendu « impératif catégorique », où Kant entrevoyait encore un caractère divin, mais qui cesse d'être *catégorique* quand on en a vu l'origine tout historique et tout humaine. L'idéal moral, concluent-ils, n'est point une idée absolue et rationnelle ; c'est un *fait social*, c'est-à-dire changeant, divers et relatif, que l'histoire constate et que la simple philosophie de l'expérience étudie comme toutes les autres réalités concrètes. La *science des mœurs* remplace désormais l'ancienne morale avec son catéchisme de devoirs transcendants. Il n'y a pas d'autre obligation que celle que nous imposent les conditions d'existence et de conservation de la société dont nous sommes membres. La morale, autrefois sœur cadette de la religion, puis son égale dans le partage d'une souveraineté mystique, a perdu de nouveau son prestigieux empire et n'est qu'une branche de la sociologie. — Telle est la doctrine à la mode.



Je ne pense pas que l'histoire entière de la philosophie présente un chapitre plus médiocre et plus faible que celui de la morale dite « sociologique. » Ses théoriciens eux-mêmes ou ceux qu'on croirait devoir être ses amis et ses partisans, ont conscience de cette pauvreté et soutiennent sans conviction un système devenu caduc avant d'avoir commencé à vivre.

« Il est tout à fait utopique, écrit Herbert Spencer, d'espérer que la moyenne de l'humanité pourra être mue par la considération de l'intérêt social.... Croire que la constitution d'un système de morale naturelle suffit pour obtenir le contrôle de la

volonté sur elle-même est une illusion que l'étude de la nature humaine et de la conduite des hommes ne tarde pas à détruire¹. »

Ainsi s'exprime le célèbre auteur de l'*Introduction à la science sociale*. S'il faut en croire l'auteur des *Réflexions sur la violence*, notre grand professeur de sociologie à la Sorbonne, M. Durkheim, disait aussi, le 11 février 1906, dans une séance de la *Société française de philosophie*, qu'on ne saurait supprimer le *sacré* dans le *moral*, et que ce qui caractérise le « sacré » est d'être incommensurable avec les autres valeurs humaines ; il reconnaissait que ses recherches sociologiques l'amenaient à des conclusions très voisines de celles de Kant ; il avouait enfin que les morales utilitaires ont méconnu le grave problème du devoir et de l'obligation².

Recueillons encore un aveu bien significatif qui, le 27 février 1910, dans une réunion de la *Société des libres penseurs et des libres croyants*, tomba de la bouche de M. Maurice Vernes, professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes, un peu moins « libre croyant » que « libre penseur », critique en tout cas très indépendant et très affranchi :

« La morale n'est-elle pas évidente par elle-même, tandis que, de l'auteur de la loi morale, on peut discuter ? Eh bien, l'épreuve (de leur séparation) n'a pas été favorable. Lorsque la morale s'est trouvée isolée, débarrassée de ce qui l'attache à un point initial pour la faire aboutir à un point final, il a paru à beaucoup qu'elle était *en l'air*, en sorte que plusieurs de ceux — dont j'étais un peu, je l'avoue — qui se rangeaient plutôt à cette idée, doutent maintenant de sa solidité.... Nous sommes dans une situation très grave. C'est la loi du moindre effort qui triomphe. Il semble

¹ *Facts and Comments*. Cité par M. Ernest Chazel dans *Foi et Vie* du 1^{er} avril 1903.

² Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, p. 296.

qu'il y ait une double faillite, celle de la morale théorique et de la morale pratique à la fois. »

Il est tellement absurde de confondre les mœurs et la morale, c'est-à-dire la conduite des hommes avec ce qui s'oppose à elle pour la corriger, le fait avec la règle, la réalité avec la vérité, ce qui est avec ce qui devrait être, l'aveugle et débile nature avec la sagesse révélée ou la raison stoïque, et vraiment le vice avec la vertu, — cela, dis-je, est si absurde qu'on est bien bon de faire sérieusement la réfutation d'une pareille doctrine ! Ses conséquences ridicules suffisent pour montrer que le devoir n'est rien s'il n'a pas une origine et une fin transcendantes. Que penser d'une morale qui, n'ayant point d'idéal supérieur, ne condamne rien, conserve les abus parce qu'ils existent, et ne pourrait abolir ni l'esclavage ni aucune grande iniquité¹ ? La mode est-elle sacrée ? Les obligations de la civilité puérile et honnête sont-elles sacrées ? Non, sans doute. Eh bien, la morale n'est pas plus respectable que la mode et que les usages du monde, si elle n'est que la coutume. Quelle différence non seulement de dignité, mais de nature, peut-on même distinguer ici ? On a vu des esprits libres s'affranchir des liens de la mode et des usages mondains sans autre inconvénient que celui de passer pour des « originaux » : c'est le seul reproche, c'est tout le blâme que les délin-

¹ Un philosophe qui n'est pas suspect de complaisance pour la morale religieuse, ni même pour la morale kantienne, Frédéric Nietzsche, a écrit : « Il me paraît de plus en plus certain que le philosophe, en sa qualité d'homme de demain et d'après-demain, s'est toujours trouvé et a dû se trouver en contradiction avec son époque : son ennemi fut constamment l'idéal d'aujourd'hui... Tous ces promoteurs extraordinaires de l'homme ont senti qu'ils devaient être la mauvaise conscience de leur époque et ont porté le couteau vivisecteur à la gorge précisément de ses vertus. » *Pages choisies de Nietzsche*, p. 359. On m'excusera de ne pouvoir fournir une référence plus précise.

quants de la morale sociale encourraient aussi et mériteraient, si certains manquements plus nuisibles à la société, — tels que le vol ou l'assassinat, — ne forçaient pas les juges d'envoyer ces excentriques en prison, aux galères ou à la guillotine.

Il y a toute la distance de l'infini entre l'obligation intérieure de la conscience et la contrainte extérieure des lois, de la coutume ou de la mode.

« La contrainte sociale, écrit avec force le grand rationaliste Hamelin, a pu être le premier symbole de l'obligation, un stimulant et un degré nécessaires pour que l'humanité s'élevât à l'idée d'obligation. Quant à être l'obligation même, c'est autre chose... Elle n'est pas l'obligation, parce qu'elle est arbitraire. Une humanité assez développée reconnaît la force de la contrainte sociale, compte avec elle, mais n'en est pas dupe. Pour identifier la contrainte sociale avec l'obligation, il faudrait faire une hypothèse énorme dont les sociologues se gardent à juste titre. Il faudrait supposer qu'une société ne se trompe jamais sur son bien.... L'infailibilité des sociétés sur le bien appellerait aussitôt leur infailibilité sur le vrai. Ici la chute dans l'absurde serait manifeste.... La contrainte sociale peut receler des prescriptions qui, bien examinées, seront reçues pour obligatoires; mais elle en implique d'autres que la critique de la raison condamnera comme de simples préjugés à la mode.... Tous les impératifs sociaux sont sujets à la discussion et à la critique¹. »

Reconnaissons ici de bonne foi, — mais sans que cet aveu ôte rien à la force de l'argumentation, — que le philosophe Hamelin, rationaliste pur, n'entendait point travailler pour la religion en démontrant si bien l'insuffisance morale de la science des mœurs. Au contraire, il fait le même reproche à la morale « théologique », comme il l'appelle, autrement dit religieuse, qu'à la

¹ *Essai sur les éléments principaux de la représentation*, p. 416 à 420.

morale sociologique : celui d'être un commandement externe, une contrainte subie, non une libre adhésion de la raison.

« Dès que le commandement divin serait fondé en raison, il cesserait d'être un ordre arbitraire, mais du même coup il cesserait de tirer sa puissance de la volonté de Dieu. Il pourrait être conforme à la volonté de Dieu, mais il ne serait pas imposé par elle. Il aurait commencé par s'imposer à Dieu en tant qu'inclus dans la raison divine.... Dans une morale rationnelle Dieu ne saurait intervenir comme source de l'obligation. Dieu ne saurait se passer de l'obligation, si obligation et rationalité sont la même chose ; en revanche, rien ne se passe mieux de Dieu que l'obligation. »

Cette critique de l'impératif religieux suppose une contradiction possible de la religion et de la morale, qu'il faut loyalement admettre en théorie et qui fut, par le fait, une triste réalité historique. L'histoire *sainte* ne raconte-t-elle pas d'exécrables cruautés qui ont été ordonnées par Dieu ? Aujourd'hui encore, le fanatisme est-il donc éteint assez définitivement dans les pays catholiques pour qu'une nouvelle Saint-Barthélemy de protestants ou de juifs, commandée au nom de la religion par l'Eglise et perpétrée comme un sanglant sacrifice à Dieu, soit impossible à concevoir ? Cette abomination s'est vue naguère en Turquie et en Russie ; elle pourrait se revoir en Occident. Mais les consciences capables d'approuver ou d'excuser un tel crime seraient en trop petit nombre pour compter dans une estimation du niveau moral de l'époque ; heureusement nous pouvons être sûrs désormais qu'un acte si révoltant pour la conscience moderne exciterait en France et dans toute l'Europe civilisée une horreur générale et presque universelle.

Les commandements divins ne peuvent plus s'opposer aux commandements moraux. Entre les ordres de Dieu et ceux de la conscience, c'est plus qu'une harmonie qu'on exige et qui règne, c'est la fusion, c'est l'identité ; l'apologétique se réduit de plus en plus à la démonstration de cette unité profonde ; elle élimine ou transforme par une interprétation ingénieuse ce qui paraît contredire l'identité religieuse et morale dans les documents de la Révélation, et elle a renoncé pour jamais au vieux paradoxe de la preuve tirée des monstruosité même qui étonnent la conscience et la raison de la faible humanité.



Naturellement, contre les philosophes de la morale sans Dieu, l'éloquence des chrétiens perd son temps et sa peine ; mais s'il y a d'autres philosophes qui tiennent Dieu pour nécessaire sans être des croyants, leurs discours pourront avoir de la force.

« La morale, écrit Scherer¹, ne peut se passer de transcendance.... Elle ne trouve son point d'appui qu'en Dieu. La conscience est comme le cœur : il lui faut un au-delà. Le devoir n'est rien s'il n'est sublime, la morale n'est rien si elle n'est pas religieuse, et la vie devient chose frivole si elle n'implique des relations éternelles. »

D'accord avec Scherer dans l'affirmation théiste comme dans l'incroyance aux dogmes chrétiens, M. Ferdinand Buisson faisait cet aveu dans une de ses conférences de Genève :

« Il n'en est pas moins vrai que la loi morale, le devoir, le bien, n'ont ni le même sens, ni la même valeur objective, ni par suite la même autorité sur nous, suivant que le monde a un but ou n'en a pas, suivant qu'une pensée une et suprême le

¹ *Etudes sur la littérature contemporaine*, t. VIII, p. 171, 183, 184.

conduit, ou qu'il est livré à un devenir éternel, d'où sortira ce qui pourra en sortir, suivant enfin que la raison dernière de tout est dans une volonté sage et clairvoyante ou bien dans l'aveugle force des choses.... Si au lieu de me croire tenu de collaborer avec la volonté divine à ses desseins dont j'entrevois le sens, je ne dois plus me considérer que comme faisant partie d'un immense univers où, par la force de la nature, certaines conséquences résulteront, après des millions de siècles, du mouvement des choses et de la vie des êtres, il faut en convenir, l'impératif catégorique perd beaucoup de sa majesté, son aiguillon est singulièrement émoussé.... Si l'individu était une réalité durable, ses moindres actes auraient leur importance : s'il passe, phénomène fugitif, accidentelle combinaison d'un jour, ses œuvres le suivent dans le néant, et il est insensé de leur appliquer la rigueur d'une morale qui suppose l'absolu ¹. »



A l'exception peut-être de Nietzsche, — et encore du Nietzsche de la caricature « qu'il n'est point nécessaire d'avoir lu pour être nietzschéen » et qui s'est borné à « mettre en doctrine la pratique des Apaches², » — tous les moralistes sont d'accord au moins en ceci, que le devoir de l'homme est de faire ce qui est bien.

Mais qu'est-ce qui est bien ? Si bien faire, c'était suivre la nature et sa nature, nulle difficulté pour être moral. Mais, s'il faut résister, lutter, vaincre des puissances ennemies de notre vrai bonheur et se vaincre soi-même ; si, dans les cas d'hésitation, un sûr criterium est de choisir précisément ce qui répugne à l'instinct, l'effort peut devenir sublime et alors le mot *Dieu*, avec tout ce qu'il représente à l'imagination, à la raison ou au cœur,

¹ *La religion, la morale et la science*, 3^e édition, p. 94 et 95. Cité par A. Quiévreux dans la *Revue chrétienne* de novembre 1908.

² Jugement de Renouvier mourant sur Nietzsche, dans la *Revue de métaphysique et de morale*, mars 1904.

est le seul qui exprime d'une façon adéquate la force *surnaturelle* dont l'homme a besoin pour rester constamment vertueux, et la source mystique de cette force.

La *prière*, conçue anthropomorphiquement comme s'adressant à un Père céleste, ou rationnellement comme l'élan de l'âme vers le principe divin de l'énergie universelle, constitue, pour l'homme qui aspire à être parfait, l'exercice quotidien et incessant de sa discipline intérieure. L'homme tire de lui-même une parcelle de sa force morale et il en reçoit par la prière une provision supérieure; la force est en lui et elle est hors de lui, puisqu'il est un esprit et que le réservoir où elle s'alimente est l'Esprit.

Pour le véritable homme de bien, l'obligation n'est point une contrainte et la vertu n'est jamais un calcul intéressé: il fait le bien avec plaisir, comme un élément de son bonheur. Le devoir se confond pour lui avec l'amour, avec le sentiment religieux, qui ne diffère de la morale que *par le degré de température*, si l'on peut ainsi dire, la religion n'étant rien d'autre et rien de moins, selon Matthew Arnold¹, que « la morale élevée, embrasée, illuminée par le sentiment. »

Redisons-le une seconde fois, à cette place: en règle générale et sauf les exceptions qu'il faut toujours faire, mais qui ici ne sont pas assez nombreuses pour infirmer la règle, tous les hommes du temps présent dont la vie morale est « vraiment active et vraiment agissante » sont des chrétiens qui continuent d'avoir la foi entière ou qui ont gardé au moins l'espérance.

Peu m'importe aujourd'hui que, dans l'antiquité classique, des hommes aient pu être des justes, voire des saints, sans avoir d'autre culte ni d'autre horizon que

¹ *Literature and Dogma*, page 11 de la traduction française.

les dieux de la cité ; je puis trouver intéressant pour ma curiosité philosophique, mais non pour la conduite de ma vie, d'apprendre ce qui se passe dans l'âme et dans le cerveau d'un Oriental ; j'admirerai, j'envierai peut-être les bornes sublimes du brave ouvrier socialiste qui, sur le point de mourir et d'entrer dans l'éternité, se montre inquiet seulement de savoir « combien la Coopérative a fait cuire de pains » au cours de sa dernière journée : vingt siècles de pensée, de culture, de critique et de civilisation chrétienne ont tellement façonné nos esprits que pour nous, Intellectuels des pays latins ou germaniques, la grande, la seule question restera longtemps, restera toujours, je l'espère : Dieu est-il ? l'âme possède-t-elle, de sa nature, l'immortalité, ou peut-elle la conquérir par l'effort ? que faut-il que je fasse pour être sauvé ?



Le *pragmatisme* est la sagesse qui nous prescrit d'agir comme si nous savions que Dieu existe, que l'âme possède l'immortalité ou peut s'en rendre digne, et qu'il y a quelque chose à faire pour être sauvé.

A la vérité, on n'en sait rien. Personne ne sait rien. Le chrétien croit ou espère, il ne sait pas. Le philosophe non plus ne sait pas ; inconsciemment il ne suit, il n'a jamais suivi qu'une méthode : il choisit d'abord ce que préfère son cœur bon ou mauvais, *et puis* il cherche des raisons pour justifier son choix.

Si nous savions, de science certaine, qu'il n'y a point de Dieu, qu'il n'y a d'immortalité pour personne, — pas plus pour les âmes saintes que pour celles qui ne sont que matière et ordure, — la faillite de la morale pourrait n'être pas totale, je l'avoue ; car les honnêtes gens sont honnêtes par l'heureux instinct de leur nature bien

plus que par les discours de leur raison, et l'existence d'athées capables des plus hautes vertus est un fait hors de doute. Mais à un athée, homme mauvais et bon logicien, qui raisonnerait ainsi : « Mangeons, buvons et faisons la noce, vu que demain nous serons morts », quelle réponse assez forte pourrez-vous faire pour vaincre la logique et l'instinct naturel ensemble conjurés ? Ni les conseils de l'hygiène, ni ceux de Zénon ou d'Epicure, ni l'impératif catégorique de Kant, ni la morale historique de la science sociale, ni le respect du monde, ni l'honneur n'ont le poids infini qui seul peut balancer l'attraction puissante de l'abîme. Il faut, pour nous sauver sûrement de ce gouffre, des ailes capables de monter beaucoup plus haut que les points les plus élevés de la terre, des ailes qui nous emportent au ciel.

L'impératif du vrai semble être le grand adversaire du pragmatisme ; car il nous commande de ne rien mettre au-dessus de la vérité, ni le bien, ni le beau, ni l'utile, ni les intérêts les plus chers de l'homme, ni son bonheur, ni son salut, ni sa vie. Mais, pour que la vérité soit ainsi servie et adorée, ne faut-il pas qu'elle éclate aux yeux dans sa clarté souveraine, c'est-à-dire qu'elle soit évidente ou prouvée ? L'évidence, comme la preuve, est ce qui manque le plus à la vérité métaphysique ou religieuse ; elle est obscure, elle est douteuse par nature et par définition. Elle n'est point évidente, puisqu'on la cherche ; elle n'est jamais démontrée, puisqu'on la démontre toujours. Et alors voici le pragmatisme qui reprend l'avantage : la vérité métaphysique, étant douteuse, ne peut jamais être sûre d'avoir raison contre le bien de l'homme, ni contre son utilité, ni contre ce qu'il regarde comme le plus beau, ni contre ses intérêts essentiels, ni contre son bonheur, son salut et sa vie. Non seulement

elle ne saurait prévaloir contre de telles valeurs, mais ces grandes choses font très probablement partie de son essence ; en sorte que si elle ne leur donne pas satisfaction, si elle se trouve en désaccord avec elles, si elle se sent désavouée et condamnée par elles, c'est alors surtout qu'elle doute d'elle-même et qu'elle est mécontente de son ouvrage. Prouvez que notre espérance est fausse, il serait absurde de la conserver : mais tant que vous ne le prouverez point, tant qu'il restera possible que nous soyons plutôt que vous dans le vrai, l'absurdité manifeste sera de préférer, sans qu'aucune raison nous y oblige, aux doctrines de la vie celles de la mort et du néant.

Le professeur de philosophie Jacob, — mort aujourd'hui comme Rauh, — écrivait en 1908 dans une lettre adressée à l'auteur de la *Crise morale des temps nouveaux*¹ : « Quand nous sommes vraiment, profondément sincères avec nous-mêmes, nous ne parvenons pas à faire revivre le Dieu personnel dans notre pensée et notre foi. » — Que le *Dieu personnel* soit inconcevable et unimaginable, d'accord ; mais, de ce qu'il nous est impossible de le concevoir et de l'imaginer, il ne s'ensuit point qu'il soit irréel ; et s'il nous est avantageux de croire qu'il existe, certes nous pouvons encore *douter* de son existence, — la sincérité consiste précisément dans ce doute, — mais nous serions des sots de la *nier*. Pourquoi l'homme qui, par la prière, sent la présence de Dieu, aurait-il absolument besoin de se faire de sa personne une image ou une idée ? il suffit que Dieu lui soit « sensible au cœur. » L'impuissance de l'imagination et de la raison à le saisir n'autorise pas l'athée à taxer d'illusion le succès d'un autre organe dans cette recherche du Dieu

¹ Publiée dans l'Appendice du *Bulletin de la Société française de philosophie*, avril 1908.

inconnu, invisible, impensable. Pourquoi donc les *faits* de l'expérience religieuse auraient-ils moins de réalité que d'autres faits ? Et pourquoi l'autorité des sens ou celle de la « raison » serait-elle plus grande que celle de la conscience et du cœur ?



D'ailleurs, ce n'est point la connaissance, — qu'elle soit rationnelle ou mystique, — qui pour le pragmatiste est l'affaire essentielle : c'est l'action. Ce serait une erreur d'identifier *pragmatisme* et *mysticisme*. Le mysticisme est le camarade et l'allié du pragmatisme, ce n'est pas la même chose sous un autre nom. Les deux bons amis peuvent s'entendre parfaitement et s'unir ; mais ils se confondent si peu, leurs méthodes, leurs humeurs, leurs idées directrices sont tellement distinctes qu'ils peuvent se séparer aussi et presque s'opposer. Le pragmatisme est une sagesse pratique, *πραγμα*, tandis que le mysticisme en reste volontiers à la contemplation et au rêve.

Si bien agir, ce n'est pas encore connaître, c'est au moins s'en rendre digne et capable. Mais c'est beaucoup plus : c'est une façon — et la meilleure — *d'être déjà dans la vérité*. Idée profonde que plusieurs paroles de Jésus-Christ expriment divinement : « Quiconque fait le mal hait la lumière. » — « Faites la volonté de Dieu et vous saurez alors si ma doctrine vient de lui. » — « Un arbre qui produit de mauvais fruits n'est pas bon ; un arbre qui produit de bons fruits n'est pas mauvais. C'est à son fruit qu'un arbre se fait connaître. »

La vérité la plus sûre est la vérité qui nous sauve par la foi, et la foi qui sauve n'est pas abstraite, didactique, raisonneuse ; elle est agissante et vaillante, fertile en œuvres bonnes et en fruits de vie. La force que la foi reli-

gieuse met au service de la morale fait défaut si manifestement à toutes les doctrines *laïques*, que désormais le plus grave souci de tout incroyant sérieux est de remplacer cette foi et cette force. Mais par quoi ? et qui donc fera ce miracle ? On en sentira bien vivement la quasi-impossibilité si j'ose dire que le christianisme lui-même en est incapable. Expliquons-nous. Deux choses sont à distinguer dans le christianisme : un système de croyances et une vie. C'est comme système que le christianisme est sans puissance morale ; car les doctrines n'ont sur la volonté qu'une action très faible. Ce qui entraîne les hommes, c'est l'influence de l'exemple, c'est l'autorité de la personne, c'est la contagion de la vie. Il est possible qu'une partie de la vérité révélée par Jésus eût fait dans le monde son chemin sans lui : mais quelle impulsion ne devait-elle pas recevoir de la prédication itinérante du Sauveur, des miracles que l'enthousiasme public lui attribuait ou qu'il accomplissait effectivement, des obstacles à surmonter et des luttes à soutenir contre le mal sous toutes ses formes, de sa sainteté exemplaire, du sacrifice de ses joies, de son repos et de sa vie, du drame sanglant de la Passion ! En sa personne la vérité s'est incarnée ; elle est devenue un être et un fait.

Il y a des vérités qui sont lumineuses, mais qui ne vont pas loin, parce qu'elles en restent à l'aphorisme. La négation des matérialistes, pensait Voltaire ¹, est funeste au genre humain, et l'affirmation des spiritualistes lui est utile. Voilà une vérité bien vraie, éclatante pour la raison, éclatante dans l'histoire. Mettre l'utilité au-dessus de la vérité, ou plutôt faire de l'utile le criterium du vrai, dans le domaine moral, c'est le programme du pragmatisme. Mais l'excellente remarque de Voltaire n'a point

¹ *Voltaire philosophe*, par Georges Pellissier, p. 163.

diminué le nombre des matérialistes et n'a pas augmenté celui des spiritualistes, parce qu'une vérité abstraite est sans vertu pour toucher et pour convertir. Ce ne sont jamais les clartés de la vérité qui émeuvent les hommes, c'est la chaleur de l'amour, et bien souvent l'amour voit ce que ne voit pas l'intelligence, qui le croit aveugle parce qu'il a d'autres lumières qu'elle.

Décidément, les philosophes qui reprochent à la morale chrétienne d'avoir un principe immoral et ruineux, étant suspendue — répètent-ils sans se lasser de ce pauvre lieu commun — à la question du salaire d'outre-tombe, sont de bien mauvais psychologues.

Le mystère nous enveloppe. Nous errons dans la nuit. Si nous ne pouvons avoir aucune espérance de sortir un jour de nos ténèbres, reconnaissons que ce n'est pas la peine de vivre ; mais si nous ne sommes pas sans espoir de voir la mort du corps ouvrir à nos âmes les horizons célestes, alors il faut *mériter* cette grâce. Il faut la mériter par tous les efforts qui domptent la matière et délivrent l'esprit. Il faut la mériter en collaborant au bien qui est la raison d'être et le but du monde et de la vie, si le monde et la vie ne sont pas des non-sens. Il faut la mériter par l'imitation et avec le secours du Maître divin qui nous a enseigné à dire : « Notre Père ! »

Un calcul ! une comparaison ! un marché ! une balance dans laquelle on jette, pour les peser, d'un côté les voluptés de la terre, de l'autre les promesses du ciel ! Il s'agit bien de cela ! Jamais pensée si froide n'a eu le moindre accès dans un cœur religieux. Le chrétien croit, il espère, il a la foi, il aime et il prie.... Toute sa vie morale suit naturellement.

PAUL STAPFER.

BRAVO, CHARLY!

NOUVELLE

— Mon petit Edmond, tu peux souffler la lanterne.

De fait, une clarté filtre à la toile grise de l'horizon ; la blancheur du glacier commence à s'éveiller ; des reliefs surgissent, des méplats s'accusent, des plates-formes claires s'élèvent des puits d'ombre ; la lumière renaissante aspire à la vie les formes accroupies et dormantes.

— Cette veine, dites ! Nous voilà sûrs du temps !

— Deux heures que nous marchons. Enfin nous sommes dehors de cette sale moraine. Un moment pour souffler, hein ?

— Qui veut casser une croûte ? Charly, un peu de viande sèche ?

— Merci, c'est trop tôt. Plutôt un bout de chocolat.... Eh bien, mes petits, voici l'ordre que je vous propose : toi, Edmond, je te laisse passer devant, jusqu'au rocher ; tu auras quelques pas à tailler au-dessus de la rimaie. Moi, je me ménage pour la varappe, parce que, les amis, c'est de l'huile de coude qu'y faudra, aujourd'hui, et le premier aura de la besogne. Robert, on te colle au milieu,

avec le sac. Ça t'ira ? Si ça ne te va pas, c'est la même chose. Tu surveilles la corde, qu'elle ne traîne pas sur la glace, qu'elle reste bien souple pour le rocher ; c'est pas une chaîne d'arpenteur qu'y nous faudra sur les plaques de la demoiselle.... Tu rigoles, Edmond, tu trouves que c'est de la minutie ? Hé bien, mon vieux, quand tu auras autant que moi usé ton as de pique sur les granits du Mont-Blanc, tu pourras dire. C'est des petites choses comme ça qui font rater une première. Il nous faut tout notre temps, vous savez ! Six heures déjà jusqu'aux premières dalles.

— Dis-donc, Charly, je sors les crampons ?

— Et tu les mets sur le sac. Ça peut nous gagner une demi-heure de taille.... Passe-moi une des cordes de réserve. Et puis départ : voilà 4 heures et demie.... Minute, Robert, tu notes vite l'heure, n'est-ce pas ? Là, dans la poche de gauche, le calepin.... Tiens, le soleil qui guigne sur l'arête des Courtes. On est prêt ? Hardi, le Trio du Piolet !

Le soleil fuse. Tout s'allume. La marée d'ombre reflue devant les nappes roses qui coulent sur les névés. Ce pic de granit rit dans sa barbe fauve. L'indigo des glaces multiplie l'azur du ciel ; la crevasse semble ouvrir à travers la terre un regard sur un firmament d'antipodes ; les brèves fleurs de l'aurore fleurissent aux cristaux de la neige. Allégresse de la lumière, vibration victorieuse qui pénètre toutes choses, réveille la vie : sang plus fluide, sens aiguisés, muscles impatients de l'effort ; l'air pince les narines ; il a un goût de glace fondante. La neige est bonne, dure, elle crisse sous les clous.... You-hé !

— Que dit la rimaie, Edmond ? Tu dois trouver un pont sur la droite de ce gros bloc, tu vois ?

— Oui, ce n'est pas bien fameux, mais je crois que nous y passerons. Robi, tu tends la corde !

— Edmond, tu nous attendras en dessus, vers l'épéron de rocher, nous mettrons nos crampons.... Là, ça y est... on fera bien d'enfiler ses gants, brrr ! c'est frisquet par ici, et vous savez, ça va durer jusqu'à l'arête ; jusquelà, bernique pour le radiateur.... Droit en haut, Edmond !... tout droit ! tu feras attention, il y a par là une petite crevasse, un supplément de rimaie... là, tu dois l'avoir franchie maintenant. A toi, Robi !

Bruit de glace croulante.

— Eh bien, Robert, mon garçon, si tu veux casser de la vaisselle, autant ici qu'ailleurs. Mais t'as pas besoin de suivre le mouvement. Allez, hop ! je tends la corde ; un coup de reins, t'es dehors ! T'as de la chance que la crevasse soit pas large, tu m'aurais tout de même fait peur, si j'avais pas connu le patelin.

— Ce Charly, y n's'épate pas !

— Affaire d'habitude.... Bon, Edmond, tu commences à tailler. Un bout très raide, vous voyez, mais pas long. Trois petits quarts d'heure.... Serre, Robert, serre et ramasse la corde. Tu sais, ce n'est pas tant amusant de recevoir tout ce rizotto sur le nez... c'est aussi qu'y nous en fabrique, Edmond ! Fais pas les marches si grandes, on n'y veut pas écouter un sermon ! Joli, ce bruit de glace qui file... frrrtt ! frrrtt !

— J'sais pas si c'est le poids du sac, qui n'est pas ordinaire aujourd'hui, mais moi je trouve ça fichtrement raide.

— Dame, c'est pas le boulevard du Rhône ! Bien sûr que cette échelle à poules ferait de l'effet sur le pékin. Mais c'est parfaitement sûr.

— On n'y est toujours pas à noce, surtout quand on n'a rien à fiche. Allons, Edmond, ne flemme pas !

— Ah, dis rien à Edmond, y travaille bigrement bien, regarde-moi ça, ping, pang, et l'esquille saute. Il a le coup comme un guide de l'Oberland.

— Quand même, si ma bonne amie me voyait par là ! Encore des idées, de se fourrer dans des coins comme ça ! Ton patron t'offrirait double paye que tu ne marcherais pas. C'est sûrement plus raide que le couloir de la Verte.

— Plus raide, oui ; y a pas plus raide, nulle part. Seulement c'est court ; tenez, nous arrivons. Un petit bout embêtant, pour arriver au rocher, un peu de verglas sur la première plaque. Vois-tu, Edmond, il te faut te lancer sur la gauche, jusqu'à cette pointe jaune. Robert et moi nous plantons le piolet, nous pouvons toujours te retenir, si tu glisses un peu intelligemment... Là, c'est ça... à présent allonge-toi... bon... une prise à droite, oui... maintenant, la vire ; là, tu peux te crocher à une bonne saillie et nous attendre. Hardi, Robert, hop... encore un pas, là, nous y voilà ! Bonjour les camaros ! Nous voici sur l'arête, cette fois. Et je vous présente notre demoiselle. Hip, hip, hurrah ! pour l'Aiguille-Noire, et vive nous !

— Et ce temps ! Pas une niolle au ciel, pas de bise... par exemple, il n'y ferait pas bon, sur notre arête. Non, quelle veine !... Ma foi, j'ai idée qu'on réussira, hein toi, Robert ?

— Moi aussi, je me sens maintenant d'un vigousse.... Si on réussit, c'est grâce à Charly qui a tout préparé et reconnu d'avance le chemin. Il est épatant, ce Charly !

— Ah non, pas maintenant les compliments. Du reste, si j'ai bonne idée comme vous, on ne la tient pas encore. Enfin on la voit tout de même, et pas bien loin ; elle ne sera plus cachée que par les gendarmes. Mainte-

nant, on s'appuie quelque chose; moi, j'ai la dent, vous savez, et jusqu'au retour ici, pas grand rata. N'est-on pas bien, ici ? Un petit salon, quoi ! Tu regardes le glacier Carré, Edmond ! hein, une jolie plongée ? Et ces rimaies ? En voilà, des boîtes aux lettres !... Qui veut une poire ? Servez-vous dans le petit sac gris.... Jusqu'où notre arête a été faite, Robert ? Tu vois, à cinquante mètres au-dessus, cette petite tour plus claire ? C'est là, c'est le point 3820, atteint par un Anglais et ses deux guides, l'été dernier.

— On ne l'a jamais dépassé ?

— Jamais ; pourtant, a-t-elle été assez reluquée, cette Aiguille-Noire ! Whympers la signale, Mummery la tente ; pendant dix ans, un tas d'essais ; depuis quelques années, — sauf notre Anglais et un Alboche, un Tyrolien qui a risqué y laisser sa peau, — on se décourage, les tentatives cessent.

— Et tu crois sérieusement au succès ?

— Dame, si j'y croyais pas, je vous aurais pas amenés. Je crois la chose possible, avec un peu de culot, par un chemin que personne n'a vu, tant il est simple.

— Ça doit être du joli, ce chemin à Charly !

— Vous verrez, vous verrez. Mais regardez donc l'Aiguille, est-elle pas épatante, hein ? Ce beau granit sombre, et ces parois ! Elle vaut toutes les plus fameuses du massif ; et dire que nous l'aurons peut-être ! Une première qui ne sera pas piquée des libellules !

— C'est Tiennette qui sera fière de toi !

— Regarde voir Edmond caresser son rocher ! Tape seulement, cette jument-là n'a pas peur des mouches. Sept heures ! On va s'astiquer pour le départ, il faut démarrer dans dix minutes. Chacun prend dans sa poche de paletot un bout de pain et de viande, une plaque de

chocolat et sa gourde. Pas plus. Edmond, n'oublie pas ton 6×9 . Y aura quelques vues croustilleuses à piquer ; et puis, ça servira de pièces à conviction. Tu as encore assez de place dans ta profonde ? Bon. A présent, le reste des vivres dans ce petit renfoncement, y a juste la place. On gardera un piolet ; les deux autres piochards là, dans cette fente ; vous me laissez le sac avec les chevilles et une des cordes de rappel. Toi, Edmond, tu garderas la seconde. Naturellement, chacun met ses espadrilles, parce que, d'ici au sommet, pas de neige. Tu pourras mettre nos trois paires de transatlantiques à côté du dépôt d'épicerie, c'est ça. Les miennes sont toutes neuves, j'ai flambé ma dernière paire au Grépon. Celles-ci, c'est justement Tiennette qui me les a vendues. « Vous allez encore faire des bêtises ! » qu'elle m'a dit.

— Sera-t-elle assez fière, quand tu auras fait l'Aiguille-Noire !

— Vous êtes prêts ? Prends garde, Edmond, tu embrouilles la corde.... Cochon malade ! si j'arrive à défaire ce nœud.... Là, en route... jolie, cette chevauchée d'arête. Ça rappelle le bourrique du Rothorn, en plus long.

— Oui, c'est un peu en rasoir, pour les maigres.

— Ma foi, il est certain que ça vous use un peu la peau des joues. Mais c'est pur, avec ces trois cents mètres de chaque côté.

— Hein, Charly, tu te sens chez toi ? Regarde un peu, Edmond, il est là comme à son établi.

— Voilà de nouveau ces sales choucas.... Avez-vous pas bientôt fini de piailler ? Moi, je n'aime pas ces bêtes-là, ça vous a toujours l'air d'escompter votre carcasse.

— Bah, Edmond, c'est des idées de littérateur. Tu

comprends, quand on dérange comme ça les locataires, c'est pas étonnant qu'y fassent du raffut.... Attention, je vais traverser la plaque numéro 1 ; vous rappliquez les deux, tout près l'un de l'autre, vous passez la corde autour de cette bonne saillie... oui, là... et vous moulez à mesure. Bon, ça y est. A toi, Edmond, je suis solide.... Voilà Robert qui fait sa grimace des grands jours... vous êtes les deux là ? Bon, je continue. Ça va à plat, à présent ; un peu d'attention aux prises, qui sont tournées en bas. Dis-moi, Edmond, comment qu'elle va ta bringue :

L'nouveau fusil,

C'est un outil

...et après ?

— Comm' ils n'en ont pas en Allemagne....

— Ah oui, c'est ça !

Mais s'il est beau

Il coûte gros....

Et nous voici au point 3820, à l'arrêt des Angliches. Le sommet est marqué 4005, mais nous y mettrons bien quelques petites heures, les amis. C'est justement ici le plus gros cheveu.... Une petite halte, c'est probablement la dernière qu'on pourra faire assis tous les trois. Vous voyez là-devant, c'est ce ressaut qui a arrêté tout le monde jusqu'ici.

— Et par où comptes-tu passer ?

— Il n'y a qu'un passage : l'arête.

— Mais tu es fou, elle se relève presque droite sur une douzaine de mètres.

— Evidemment, c'est le point croustilleux, mais, des mains, des genoux, en faisant adhérence avec tout le corps, en embrassant bien l'arête, je crois qu'on y peut. C'est l'affaire de ne pas s'énervier, ni s'essouffler.

— Moi, Charly, je suis bien fâché, mais je ne marche pas. Je n'ai jamais renasqué dans des endroits durs, ça, chacun peut le dire. Mais des casse-figure comme ça, faut être maboul, tu sais ; qu'en dis-tu, Edmond ?

— Ah bien, si vous croyez que ça va se passer comme ça ! Flancher au dernier moment ! D'ailleurs, c'est pas vous qui risquez.

— Pour quant à ça, Charly, faut pas parler : nous serons Robert et moi à cheval sur l'arête ; si tu glisses, tu nous fiches tous en bas, pas d'erreur.

— Qui vous dit que je glisserai ? Et je suis sûr qu'après ce bout nous sommes bons. J'ai tout regardé, et plus d'une fois, à la jumelle ; il y aura bien encore un passage peu sûr, à cause de blocs qui n'ont pas l'air solides, puis quelques plaques lisses, et un petit gendarme où il nous faudra la seconde corde, mais rien d'aussi dur que ça. C'est le gros morceau. Une fois en haut, je vous hisse ; pour la descente, une cheville, et la corde de réserve. Allons, Robert, un peu de poil ! Quand tu auras la première de l'Aiguille-Noire dans ta poche, hein ? Du reste on peut pas te laisser ici ; j'ai pas de plumard à t'offrir pour nous attendre, de sorte que tu peux continuer à faire ton pasteur : on t'emmène de force.

— Allons, Robert, décide toi.... Charly, tu promets de ton côté de ne pas t'entêter si tu vois que ça ne va plus ?

— Entendu, et assez causé ! Une gorgée de café, et en route !... Là, me voici au pied du ressaut. A présent, suivez-moi, et tenez-vous l'un derrière l'autre, et surtout, Edmond, moule bien la corde à mesure et pas de secousses.

— Voilà déjà un bon mètre de fait, Charly.

— Edmond, ne fais semblant de rien, mais ne trouves-tu pas qu'y souffle bien dur ?

— Hé là en bas, la corde, nom de nom !... veux-tu donc me lâcher ce macaroni !

— Il avance... le voilà qui ralentit... diable, est-ce qu'il ne glisse pas ? Ah ! il s'arrête, mais il est bien redescendu d'un demi-mètre... quelle frousse j'ai eue !

— Bravo, Charly, encore un petit effort, et tu es au replat de la moitié.

— Quels muscles, quel gaillard !... le voilà, il arrive. Epatant, Charly, bravo !

— Laissez-moi souffler... un petit moment....

— Tant que tu voudras ; vas-y tout à ton aise.

— Edmond, depuis ici nous ne le verrons plus. C'est le bout qui me fait le plus souci. Tiens ! la corde qui tend... il est déjà reparti.

— Moi aussi, Robert, le temps me dure ici. On moisit. J'aime mieux son allure, cette fois ; regarde comme la corde file régulièrement. Non vrai, il est extraordinaire, ce Charly !... Il ne reste plus que trois mètres de corde... crions pour l'encourager !

— Bravo, bravo Charly !

— Hip, hip, hip, hurrah !

— Il doit arriver à l'instant....

— Mesdames, messieurs.... J'ai l'honneur de vous annoncer... que 'Aiguille-Noire est à nous. Et maintenant, je vais vous hisser. Edmond, es-tu prêt ?... Hoé, hop !



— Tu sais, Charly, tu as été absolument merveilleux, c'est encore autre chose que le Grépon, ça !

— Eh bien, Robert, tu as changé d'idée, à présent ? Il n'y a eu qu'un sale petit moment, quand j'ai glissé ;

j'ai cru que je vous arrivais dessus. Ma foi, bonsoir, on filait tous. Mais à présent, à moins d'une rude déveine, je crois qu'on la tient.

— Tu pourrais pendre le piolet au clou, après ça. Charly. Une première ainsi, c'est aussi une dernière. On n'en fabrique plus, des pointes vierges comme celle-là ; parce que ça c'est une pointe, c'est pas une chandelle, ni une verrue. Ceux de l'Union montagnarde, ce qu'ils vont bisquer, dis donc ! Hein, est-ce que tu te vois racontant l'affaire aux copains, en sirotant un bock ? Hum, ce qu'elle est fraîche !

— C'est ça, donne-nous encore la soif. J'peux déjà plus cracher. Dites-moi, à présent qu'on a repris son souffle, on va marcher. D'ailleurs, ça manque de fauteuils, par ici. Nous irons l'un après l'autre jusqu'après la traversée de cette mauvaise couche : tout fiche le camp, depuis ici jusqu'au prochain dernier gendarme.... C'est bien ce que j'avais vu depuis en bas... il nous faudra marcher de flanc, l'arête est trop vermoulue.... Donc, c'est bien compris : je vais à bout de corde, Edmond me rejoint ensuite et Robert rapplique, s'il y a des prises en suffisance. Sinon, je continue à avancer dès qu'Edmond m'a rejoint. D'ailleurs, le bout n'est pas long ; après c'est le tout bon rocher, et le sommet est à nous.

— Eh bien, vas-y, Charly, on est prêt.... Regarde-moi ça, Robert, as-tu jamais vu un type comme ça ? il effleure à peine le rocher, rien ne bouge, après lui.

— Où diable a-t-il disparu, maintenant ?

— Il a tourné ce gros bloc. Ne vois-tu pas la corde qui file ? Il faut croire que ça va, il chante....

— L'nouveau fusil,
C'est un outil....

Hop, le suivant !

— Vas-y, Edmond : je me croche aussi ferme que je peux, mais tu sais, n'y compte pas trop ; en flanc, une bonne secousse, et nous avons tous les trois notre billet pour le glacier.

— N'aie pas peur, Robi. Mais suis bien la corde, n'est-ce pas ?

— En règle.... Parfait, tu marches aussi bien que Charly.... Te voilà tout de suite à l'éperon... ah ! écoute, avant que le gros bloc te cache : vous prendrez garde quand je le franchirai ; moi qui suis plus gros, je pourrais avoir un peu de peine.... Il a passé. Il ne doit plus être loin de Charly.... Voilà la corde au bout, il l'a rejoint. Ils doivent m'appeler maintenant.... Rien.... J'espère bien qu'ils ne vont pas me laisser moisir ici.... Il y a probablement des difficultés et Charly est parti en avant.... On n'entend toujours rien....

— L'nouveau fusil....

— Ah, le gaillard ! il avance, il ne chanterait pas, sans ça. Tout va bien !

— C'est un outil

Comme on n'en voit pas en Esp....

— Tonnerre ! la corde ! mais vous me ti....

B. GRIVEL.



LA MIGRATION DES CHEFS-D'ŒUVRE

La chute du trône de Constantin, porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce; la France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles.

J.-J. ROUSSEAU.

Les œuvres d'art jouent un grand rôle dans les bouleversements des Etats et dans les calamités familiales; ce sont des valeurs fragiles, mais souvent durables, qui se changent, selon les besoins, en bel argent monnayé et se vendent plus qu'au poids de l'or. Les tableaux, les statues ornent, pendant plusieurs générations, une demeure princière, pour laquelle parfois l'artiste les a conçus, et un jour sont transplantés dans quelque salle de vente pour être mis aux enchères, subir le douloureux encan et les vagabondages mercantiles, plus tristes encore.

La célèbre *Danaë* du Corrège est un exemple vraiment extraordinaire de ces vicissitudes. Elle a voyagé, la pauvre, dans toute l'Europe, par terre, par eau, sous le soleil, sous la pluie, à des époques où les dangers étaient extrêmes, et, une fois, en des circonstances tragiques, comme butin de guerre.

Le Corrège la peignit vers 1532 pour le duc Frédéric de Mantoue, qui en fit don à Charles-Quint, lequel, sans doute lors de sa pieuse retraite et de son grand renonce-

ment, l'offrit à son sculpteur, Leone Leoni. On rencontre la déesse à Prague, chez l'empereur Rodolphe II, dans le palais du Hradschin ; lorsque, en 1648, le 25 juillet, cette ville est saccagée par les Suédois, sous la conduite de Königsmarck, la *Danaé* est comprise dans les belles dépouilles du général et, après avoir été retenue par les glaces de l'Elbe, arrive, non sans encombre et beaucoup de lenteurs, à Stockholm, chez Christine de Suède. Cette reine abdiquée, emporte ses trésors et même ceux de la couronne et fait un séjour aux Pays-Bas ; dans sa ferveur de nouvelle convertie au catholicisme, elle décide de s'établir à Rome, au Palazzo Riario, et s'y entoure de ses tableaux, parmi lesquels on admire deux autres Corrège : l'*Io* et la *Léda* (de Berlin), des Titien, des Véronèse, des Vinci, reconnus plus tard pour de fort beaux Luini, des Raphaël, etc. La *Danaé* retrouve une première fois son Italie et trône dans un milieu sympathique.

On sait qu'après la mort de Christine, sa fortune alla au cardinal Azzolino ; les tableaux, peu après, furent achetés par Don Livio Odescalchi, duc de Bracciano, et c'est à ses descendants que, en 1721, le duc d'Orléans, Régent de France, les acheta en grande partie. Voilà *Danaé* au Palais-Royal entourée de ses nombreuses rivales, les *Léda* de Véronèse, du Tintoret, d'André del Sarte et de son autre elle-même, la *Léda* d'Annibal Carrache. Le Régent aimait ces sujets profanes, surtout quand ils avaient la grâce lombarde ou le voluptueux éclat de l'école vénitienne. Aux approches de la Révolution française, Philippe-Egalité fait argent de tout et vend sa collection à des négociateurs anglais. *Danaé* traverse encore une fois la mer, est vendue à un marchand de Londres, mais ne trouve pas acquéreur parmi les collectionneurs aristocratiques d'outre-Manche ; ceux-ci lui

préférèrent les Carrache, la mode étant aux Bolonais. La déesse errante repasse le détroit ; enfin, à une vente à Paris, en 1823, elle est acquise par le prince Borghèse, elle a le bonheur de revoir le pays natal après tant d'odysséennes pérégrinations. Car, soit dit en passant, une œuvre d'art souffre — au physique et presque au moral — de ne plus vivre dans l'atmosphère qui l'a vue naître.

A propos du vol retentissant qui met le Louvre en deuil, alors que l'on faisait la liste des Joconde qui existent, le comte Primoli avait raison de dire : « La mienne, en mon palais de Rome, est plus heureuse que celle de Pétersbourg, aux bords de la froide Néva. »

La *Danaé* est encore à Rome, à l'abri, prétend-on, des convoitises, mais peut-on jamais être affirmatif par le temps qui court ?

Peu de chefs-d'œuvre ont une aussi longue — et je crois, aussi curieuse — histoire que cette *Danaé* ; et si tous les tableaux en avaient aussi long à dire, ce serait à renoncer à se faire narrateur. Aussi bien est-ce un exemple typique entre tous des hasards auxquels sont exposées les œuvres de maîtres.

L'histoire des collections entières n'est pas moins funèbre. On a vu la dispersion de la galerie des ducs d'Orléans, mais que d'autres admirables galeries, et bien avant, ont été mises à l'encan ! Un des premiers soins du parlement de Cromwell ne fut-il pas de vendre tout ce qui appartenait à Charles I^{er} et de priver ainsi le pays d'œuvres superbes comme le *Concert champêtre* du Giorgione, l'*Antiope* du Corrège ou la *Mise au tombeau* de Titien, aujourd'hui au Louvre ? La guerre civile et la tyrannie puritaine valurent à l'Angleterre la perte d'une grande partie de la collection du comte d'Arundel,

mécène aussi compétent que désintéressé, et tout le cabinet de peintures du duc de Buckingham.

La collection de Philippe-Egalité vint combler ces vides à la fin du dix-huitième siècle. La *National Gallery* renferme vingt-trois œuvres de cette provenance française, le comte d'Ellesmere en possède soixante, à Bridgewater House, et le duc de Sutherland, dix-sept, dans son palais de St-James. Ces sanctuaires semblent intangibles, surtout le premier, qui sera, il faut l'espérer, à l'abri de l'aventure survenue à Monna Lisa. Mais, depuis quelques années, les châteaux des lords ne sont pas des forteresses assez puissantes pour résister aux dollars des milliardaires de la 5^e Avenue ou de Boston. Le prestige des pairs est fort ébranlé, leurs fortunes périclitent terriblement, et leurs dépouilles commencent à enrichir le Nouveau-Monde. Les patrimoines sont ainsi diminués au profit de l'Amérique où, dès qu'une catastrophe se produit, les mains se tendent pleines d'or, convoitant les plus précieux bijoux de ces antiques familles. Il y a déjà plus d'une place vide sur les murs des *lordly seats of England* que chantait jadis une poétesse bien médiocre et justement oubliée, Félicia Hemans; pour retrouver le merle blanc envolé, il faut le plus souvent traverser l'Atlantique. La *National Gallery* et ses *trustees* font tous leurs efforts pour combattre le mal; il est rare toutefois qu'ils puissent lutter contre l'assaut des dollars. On a sauvé ainsi le portrait de *Christine de Danemark* par Holbein, qui appartenait au duc de Norfolk et qui fut acheté par ce musée au prix de 750,000 francs. Tout dernièrement l'*Adoration des Mages* de Jean de Mabuse, œuvre du plus haut intérêt et d'une conservation parfaite, vient aussi d'échapper aux convoitises américaines, mais il a fallu que la *National Gallery*

payât le tableau un million ! Les trésors européens s'épuisent vite à ce taux-là, et les meilleures volontés aussi.

Le plaisir, je dirai presque la volupté, est immense de posséder un chef-d'œuvre, mais savoir que ce chef-d'œuvre est célèbre, qu'il a des brevets de haute et longue noblesse, est pour certains un plaisir de plus. Il entre quelque chose de ce sentiment dans l'âme de celui qui, il y a six mois à peine, a fait l'acquisition du *Moulin* de Rembrandt.

Le *Moulin*, de l'avis de ceux qui l'ont vu autrefois, est une des œuvres maîtresses de Rembrandt. « Ce paysage, dit Waagen, mérite sa réputation, c'est le plus frappant exemple de la puissance que la facture peut donner au plus simple sujet ; un moulin et une maison, une élévation de terrain avec, au bas, de l'eau et quelques figures, sont en eux-mêmes de très vulgaires éléments, mais Rembrandt les a enveloppés d'un charme enchanteur. Le contraste entre les chauds rayons du soleil qui se couche et les tons profonds, dorés, diaphanes du premier plan, entre le lumineux ciel du soir et les sombres nuées, est aussi noblement conçu que splendidement exécuté. »

Mrs Jameson n'est pas moins lyrique ; elle se résume en disant : « Il y a, dans cet humble paysage, une beauté calme solennelle qu'on ne saurait exprimer. »

Le dernier biographe de Rembrandt, le Dr Bode, directeur du Musée royal de Berlin, place le *Moulin* très haut dans l'œuvre de l'artiste et en fixe la date à l'année 1650.

Voilà pour la critique. Mais le *Moulin* a encore un autre prestige : il a fait partie de la collection du Régent. Vendu à Londres, en 1793, à W. Smith pour 500 guinées (13,125 francs), il a été cédé par ce dernier au marquis de Lansdowne d'alors au prix de 800 guinées, soit 21 000 francs.

Or M. Widener, de New-York, a offert pour le *Moulin* 100 000 livres sterling, c'est-à-dire deux millions et demi, au marquis de Lansdowne d'aujourd'hui. On a beau être richissime, avoir été ministre, posséder même une des belles fortunes d'Angleterre, on n'est pas insensible à un pareil coup de Bourse. Il faut avouer que l'acquisition de ce Rembrandt, il y a plus d'un siècle, était un vrai placement de *grand-père de famille* de la part de l'aïeul du marquis. Celui-ci était cependant fort embarrassé en sa qualité de *trustee* de la *National Gallery*; il proposa le marché à ses collègues pour la forme, et en compensation versa une somme assez ronde (100 000 fr., dit-on) dans la caisse du musée.

La psychologie du collectionneur milliardaire est facile à noter. Trop nouveau, la plupart du temps, dans la hiérarchie mondaine pour avoir eu le loisir de récolter autre chose qu'une fortune colossale, il ne saurait se piquer d'être ce que l'on appelle un connaisseur. Il se fie à des conseillers, à des courtiers plutôt, pour ses achats, mais comme il lui faut cependant des assurances concrètes, il convoite les tableaux qui peuvent prouver par toute une série de parchemins qu'ils ont appartenu à des collections fameuses. C'est un point de vue comme un autre et, en général, une garantie. On s'explique ainsi que le sac à milliards se soit ouvert avec une telle largesse pour payer la note du *Moulin*; aucun tableau n'avait encore été payé ce prix-là.

Le *Moulin* était une proie toute désignée par sa provenance et par sa célébrité. Si l'on fait le compte des deux millions et demi, voici le résultat du calcul : un million en souvenir du Régent, un million pour avoir fait sortir la toile d'une collection patrimoniale, aristocra-

tique et connue de tout l'univers, et enfin cinq cent mille francs pour la peinture. Ce prix fabuleux restera un exemple sans pareil de la névrose qui dévorait déjà notre Chauchard national : posséder l'œuvre d'art la plus chère du monde.

Durant toutes les négociations, malgré Waagen et Bode, on discutait dans le monde des arts. On disait que le *Moulin* ne valait pas sa réputation, que sa couleur chocolat n'était pas très rembranesque, que le faire du tableau ne révélait point une grande maîtrise. Le prix énorme de l'achat ne semblait pas proportionné à cette œuvre mise tout à coup au pinacle, à l'égal des chefs-d'œuvre consacrés : la *Joconde* ou le *Gentilhomme anglais* du Titien, au palais Pitti. La suite de l'histoire montre que l'on n'avait pas tort. N'a-t-on pas découvert à New-York que le tableau portait une signature, celle d'Hercule Seghers, connu plutôt comme graveur que comme peintre ? La chose en est là. Si le nom de Rembrandt a disparu, l'authenticité première n'est pas douteuse, c'est bien le tableau de la galerie du Régent. Cette consolation est-elle suffisante ? La leçon est dure.

M. Frick, toujours de New-York, n'a pas fait, lui, un marché de dupe en achetant au comte de Carlisle le *Portrait de Snyders* par van Dyck qui se trouvait dans l'antique résidence de Castle Howard, près d'York, et qui avait orné la chambre du lit de parade au Palais-Royal. Aucune voix discordante ne s'est élevée, et l'un des plus habiles experts de Londres nous disait dernièrement que ce portrait de grande allure était aussi beau que le *Cornelius van der Geest* de la *National Gallery*. Il fut exposé à Manchester, en 1856, à cette retentissante exhibition des trésors d'art d'Angleterre. Un critique français, W. Bürger (Thoré), nous a laissé tout un volume sur

cette manifestation vraiment grandiose qui, pendant quelques mois, représenta à peu près la valeur du Louvre par la quantité et la qualité des chefs-d'œuvre. Et voici ce que W. Bürger écrivait : « Le plus beau van Dyck que j'aie jamais vu, c'est le portrait de son ami Snyders. Si l'on imaginait un jour de faire une exhibition des plus célèbres portraits des grands maîtres de tous les pays, en n'y mettant qu'un seul portrait de chaque maître, par exemple la *Joconde* pour Léonard, le *Joueur de violon* de la Galerie de Florence, pour Raphaël (?), un *Charles-Quint* pour Titien ; un *Philippe IV* pour Velasquez ; le *Chapeau de paille* pour Rubens ; le *Bourgmestre Six* pour Rembrandt, etc., — et que je fusse chargé des intérêts de van Dyck, je mettrais, de préférence à toutes ses images de rois, de princes, de gentilshommes et de ladies, son portrait de Snyders, — entre le Velasquez et le Titien.... Snyders est vu jusqu'aux genoux, presque de face, la tête nue, un peu inclinée, les deux mains appuyées très naturellement sur le dossier d'une chaise ; il est tout en noir, avec seulement un col simple et des manchettes dentelées.... Van Dyck a, d'ordinaire, plus d'éclat et de grâce que de sentiment et de profondeur. Souvent il montre l'habit plus que l'homme.... Mais ici, sans doute, il a été ému par cette belle tête empreinte d'une sensibilité très poétique. Les portraits d'artistes, par van Dyck, sont, en général, ses plus beaux portraits comme expression, parce qu'il y cherchait sans doute autre chose et plus que dans ses portraits de personnages aristocratiques. Les yeux surtout, le regard, sont prodigieux. On communique avec l'homme qui est là, je veux dire comme s'il était là. Van Dyck ne trouvera plus de ces modèles en Angleterre, au milieu de son aristocratie dont le caractère n'est qu'à la surface, bande affolée qui

lutte avec des façons délicieuses contre la fatalité, et qui se précipite, en caracolant, vers la mort.»

Cette page brillante est pour ce portrait un *vademecum* inséparable, une consécration définitive. On ne sait pas le prix payé par M. Frick, mais il est certainement bien supérieur à la somme versée par le comte de Carlisle de 1793 qui donna quatre cents guinées (10 500 fr.) aux négociateurs de Philippe-Egalité.

Il est à Boston un musée particulier organisé comme Hertford House (collection Wallace) ou comme le palais Poldo-Pezzoli, de Milan : les meubles, les objets d'art animent les salles, les tableaux ont de l'air autour d'eux et l'aspect n'a rien de ces columbaria où, trop souvent, s'entassent les toiles les unes serrées contre les autres, au milieu du vide immense des galeries. Il y a quelque intimité, au contraire, dans des sanctuaires comme Fenway Court, où Mrs Gardner, de Boston, a disposé toutes ses richesses du Vieux-Monde et de l'Extrême-Orient, depuis un pavement romain de la villa Livia, ou une *Descente de croix* de Luca della Robbia jusqu'à deux anciennes portes de temple japonais, en bois de pin recouvert de laque noire de Roriro et signées Tokugawa, 1680. Les tableaux sont fameux, c'est là qu'a échoué l'original ou la réplique du portrait d'*Inghirami*, « bouche batracienne dans une face de nourrice, à la loucherie effroyable », par Raphaël ; l'autre est au palais Pitti, à Florence. Ces deux exemplaires ont donné lieu à de longues discussions entre Burckhardt, Crowe et Cavalcaselle, Morelli et, dernièrement, Durand-Gréville, mais la victoire semble être restée au portrait de Fenway Court qui se trouvait au château de Volterra, toujours en possession des Inghirami, où il était resté depuis 1514, date probable à laquelle il avait été peint pour Inghirami lui-même.

Le catalogue révèle encore les noms de quelques collections familiales anglaises, celles de Lord Methuen, de Lord Ashburnham, du comte de Warwick, de Lord Strafford, du duc de Buckingham, du comte de Darnley ; l'Italie et l'Espagne ont fourni leur contingent, la comtesse Passeri, le prince Brancaccio, le duc d'Ossuna figurent comme vendeurs ; enfin il y a des souvenirs historiques : des porcelaines qui ont appartenu à Marie-Antoinette et des sculptures laquées provenant de l'impératrice-douairière de Chine.

Mais nous voudrions parler simplement de deux tableaux, qui furent jadis au Palais-Royal, chez le Régent.

Le premier est une *Pietà* de Raphaël, dont Bernhard Berenson a dit : « Ce petit tableau montre Raphaël à ce moment exquis où il tâtonnait encore, où il était encore presque un Perugino ; à vrai dire, ce petit tableau, n'était sa délicatesse enfantine et sa charmante timidité, pourrait-être du Pérugin, tant la couleur est d'or clair, tant les arbres sont d'une légèreté de plume. Le sujet ne pouvait guère être traité dans un sentiment plus délicat, plus apaisé, plus profond. » Cette *Pietà* est de 1505 et fit partie de la *predella* de la *Madone du couvent de St-Antoine*, de Pérouse, aujourd'hui à M. Pierpont Morgan. La *predella* se composait de cinq compartiments : aux deux extrémités, *Saint Antoine* et *Saint François* (Galerie du collège de Dulwich), au centre un *Portement de Croix* (chez Lord Windsor, à Londres) et des deux côtés du panneau central la *Pietà* et une *Prière au jardin des Oliviers* (chez la baronne Burdett Coutts, à Londres). Les cinq panneaux, achetés en 1663 par Christine de Suède, ne furent ainsi séparés qu'après la débâcle de la Galerie d'Orléans. Ils ont fait du chemin dans ce monde. Ainsi, pour ne parler que de la précieuse peinture de Fenway Court,

elle a été succesivement la joie du comte Rechberg, de Munich, du peintre Sir Thomas Lawrence, de White, et de Mrs Dawson. Elle a traversé ensuite les mers pour arriver à Boston, où, avec le portrait d'Inghirami, elle justifie noblement l'appellation de *Raphaël Room* donnée à la salle qu'elle pare de sa juvénile et péruginesque beauté.

Passons à la salle du Titien, afin d'admirer une œuvre de la verte vieillesse du grand maître de Venise : l'*Enlèvement d'Europe*, peint pour Philippe II, donné par Philippe V au duc de Gramont et par celui-ci au duc d'Orléans. Ce tableau, acquis tout d'abord par Lord Berwick, appartient ensuite au comte de Darnley, de Cobham Hall ; ses descendants l'on vendu à Mrs Gardner.

Cette fois c'est Charles Blanc qui, comme Bürger nous ayant laissé ses impressions de Manchester, nous expliquera la valeur de cette grande toile dont c'est dire déjà beaucoup qu'elle a été copiée par Rubens (Musée du Prado). « Bien que ce soit un ouvrage de la vieillesse du peintre, écrit Charles Blanc, on y sent encore la robuste énergie, la chaleur d'un artiste qui devait mourir centenaire et qui conserva sa virilité jusque dans l'âge ordinaire de la décrépitude. Couchée sur le taureau qui l'enlève à travers la mer bleue, la fille d'Agénor se montre à nous presque de face, belle de son désespoir et secrètement enchantée, laissant voir, dans les derniers efforts de la lutte, son corps voluptueux, dont les rondeurs se font sentir sous la draperie mouillée qui le recouvre à demi. Il va sans dire qu'une telle scène s'encadre dans un paysage superbe, opulent de couleur, plein d'une sauvage poésie, rocheux, profond, grandiose, tel enfin que je n'en ai jamais vu de plus beau, même à Venise. Aussi le maître a-t-il signé son œuvre en lettres capitales d'or : *Titianus pinxit.* »

A la juger d'après ces trois tableaux : l'*Inghirami*, la *Pietà*, et l'*Enlèvement d'Europe*, on se rend compte de la précieuse collection de Mrs Gardner. Ces œuvres, toutes trois si intéressantes à différents points de vue, résistent à la critique, et avec leurs parchemins royaux, ont obtenu les brevets que les écrivains d'art prodiguent malaisément. L'aventure du *Moulin* n'aurait pu arriver à cette femme au goût si sûr, qui a réuni tant de pièces de haute valeur à Fenway Court. Mrs Gardner est une adepte de la religion de la beauté aux Etats-Unis, elle ne saurait être confondue avec d'autres amateurs trop pressés et trop gourmands, à qui sont réservés les mauvais coups du sort. Il n'est pas étonnant que ce soit à Boston, dans cette Athènes du Nouveau-Monde, qu'ait pu se faire une éducation artistique aussi achevée. Mrs Gardner a eu certainement tous les loisirs désirables pour devenir un connaisseur et pour être digne de mettre sous sa protection les dépouilles de tant de richesses européennes.

Il serait oiseux de continuer l'expérience, ce serait tomber dans le pur catalogue. Ces exemples suffiront pour montrer que la migration de nos chefs-d'œuvre n'est pas imaginaire. On se laisse dire trop volontiers que l'Amérique est peuplée de pseudo-Raphaël ou de faux Rubens. Non certes. Les milliardaires profitent de notre débâcle actuelle, sachant bien qu'avec de l'or on tente les pauvres ou les avides. Il y aura probablement des « chutes de Constantin » de l'autre côté de l'Amérique, qui peut savoir ? Nos chefs-d'œuvre disparus, tout comme la *Danaé* du Corrège, reviendront peut-être alors au bercail ou iront civiliser d'autres climats.

CASIMIR STRYIENSKI.



LES SENOUSSITES

LEUR ACTION POLITIQUE ET RELIGIEUSE

On parle depuis longtemps de l'ordre des Senoussiyya ou Senoussites, et c'est certainement l'une des confréries musulmanes les plus connues en Europe, bien qu'elle ne soit pas l'une des plus importantes.

C'est l'étude captivante que H. Duveyrier publia en 1884, dans le *Bulletin de la Société de géographie* de Paris¹, étude qui représentait le Senoussisme comme une congrégation redoutable par son fanatisme et hostile, par ses principes et par son activité, à la civilisation européenne, qui créa, on peut le dire, la réputation des Senoussiyya dans les pays chrétiens. Les déductions de Duveyrier étaient certainement exagérées et, depuis le travail magistral de cet auteur, on est quelque peu revenu de ses affirmations trop absolues ; peut-être même est-on allé trop loin en sens contraire.

Ce revirement d'opinion provient du fait, solidement établi, qu'en Algérie le Senoussisme n'a joué et ne joue

¹ « La Confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben-Ali es-Senoussi et son domaine géographique, en l'an 1300 de l'Hégire (1883 de notre ère). »

qu'un rôle très effacé, et que cet ordre s'est montré, selon les pays et selon les circonstances, ami ou adversaire des Européens. C'est le cas d'ailleurs d'autres confréries musulmanes, par exemple celle des Tidjâniyya, qui, en Algérie, ont appuyé la politique française, tandis qu'au Maroc, à l'époque du moins où j'ai visité cet empire, en 1900-1901, ils se sont montrés nettement opposés à l'influence européenne.

L'attention a été de nouveau et tout récemment attirée sur les Senoussites ¹ par les événements qui se sont passés dans la région du Ouadaï et des provinces limitrophes. Rappelons-les brièvement.

Le 12 janvier dernier, le capitaine Modat de l'armée française remportait une victoire éclatante, près de N'Délé, sur Si Mohammed es-Senoûssi, sultan du Dar-Kouti. Dans ce combat furent tués le sultan et son fils Hadem, l'héritier présomptif.

L'agitateur musulman, connu sous le nom de sultan Senoûssi, avait commencé à faire parler de lui en 1890, lorsqu'il devint souverain du Kouti. C'est le célèbre chef esclavagiste Rabah ² qui, passant à cette époque par le Kouti, en venant du nord du Bahr-el-Ghazal, — la rivière qui se jette dans le lac Tchad, — pour se diriger sur le Baguirmi, distingua Senoûssi, et en fit le sultan du Dar-Kouti ; il lui donna même le Dar-Rounga, en vue d'affaiblir le Ouadaï.

¹ C'est sans doute à ce fait qu'il faut attribuer la réédition du roman si intéressant de Jean Pommerol, « Chez ceux qui guettent » (*L'Islam africain*, Paris, 1911), où, sous le pseudonyme de Djazertia, l'auteur dépeint d'une manière très vivante les Senoussiyya et leur maison-mère de Kou-ra, décrite sous le nom de Zâouia de Mozafrane.

² Je possède un très beau manuscrit du Coran (ms. africain du XVII^e siècle), qui a été pris au combat de Dikoa près du lac Tchad, le 1^{er} mai 1900, lors de l'expédition française contre Rabah. Ce manuscrit appartenait au Fezzanais Mohabbès, secrétaire de Fadel Allah, le fils de Rabah.

En 1894, l'armée ouadaïenne, conduite par l'aguid Cherfeddine, qui n'avait pu épargner au Baguirmi les attaques de Rabah, prit sa revanche sur le Kouti et le razzia complètement. La capitale d'alors, Châ, fut pillée et trois mille captifs furent saisis et emmenés au Ouadaï. Le sultan Senoüssi, pour éviter de nouvelles incursions, se vit obligé de payer à son ancien suzerain un impôt bisannuel, et de renoncer au Dar-Rounga. La bourgade de N'Délé devint sa résidence et remplaça l'ancienne capitale Châ, qui avait été dévastée.

En 1891, le sultan Senoüssi s'était signalé par un acte qui eût dû le faire considérer à jamais comme un ennemi de la France ; c'est lui, en effet, qui, à cette date, fit massacrer, non loin de Châ, l'explorateur Crampel et ses compagnons. La cause de cette agression criminelle avait été le désir de s'emparer des fusils à tir rapide de la mission. Ce genre d'armes est l'objet de la convoitise de tous les chefs africains, parce que c'est pour eux le moyen de s'assurer la souveraineté. L'alliance du sultan Senoüssi avec Rabah, d'autre part, le désignait plus encore, s'il est possible, comme un adversaire de la politique française.

Toutefois les circonstances furent telles que, quelques années plus tard, le sultan Senoüssi devint l'allié de la France. Lorsqu'en 1897 M. Gentil descendait le Chari, se dirigeant avec hâte vers le lac Tchad pour y devancer des rivaux d'autres nations, il jugea avec raison qu'il ne fallait point entrer en lutte avec le souverain du Dar-Kouti, ce qui l'eût retardé dans sa marche. Il conclut une convention avec le sultan Senoüssi, d'après laquelle ce chef reconnaissait le protectorat français, et acceptait un résident français dans sa capitale de N'Délé. De son côté, la France s'engageait à lui accorder

divers avantages, entre autres à lui donner en cadeau chaque année vingt-cinq fusils à tir rapide.

Bien que sous le protectorat de la France, le sultan Senoûssî demeura en fait très indépendant, et ne cessa de se livrer à des razzias dans les régions voisines. En 1898 il ravageait le Haut-Oubanghi, en 1900 et en 1903 les territoires du Salamat et du Rounga, et depuis cette dernière date jusqu'en 1909, c'est-à-dire jusqu'au moment où une compagnie française fut installée à poste fixe à N'Délé, il a continué ses déprédations et ses chasses à l'homme, principalement dans le Haut-Oubanghi.

Ce n'est que pendant les années 1901 et 1902 que Senoûssî eut une conduite correcte à l'égard de la France, grâce à l'énergie du capitaine Julien. Plus tard, en février 1903, un nouveau traité fut passé avec lui par l'administrateur en chef Fourneau. Dans ce traité, le sultan reconnaissait de nouveau le protectorat de la France, et s'engageait à appuyer l'action militaire française dans la région. Il promettait en outre le versement de redevances annuelles en caoutchouc, ivoire, café, bœufs, moutons et chevaux. En échange, la France devait lui remettre en cadeau annuellement cinq fusils Gras, trente fusils à piston, trois mille cartouches, trois mille francs en numéraire et une somme égale en marchandises. Cette convention ne fut qu'imparfaitement respectée par le sultan Senoûssî ; en particulier, il ne soutint pas la France par ses armes, comme il était stipulé dans le traité, lorsque les Ouadaïens s'avancèrent jusque dans le voisinage de Fort-Archambault, en 1904. S'il avait renoncé à pratiquer des razzias dans les pays occupés par les Français, il ravageait périodiquement le Dar-Rounga et toute la région au sud de la ligne de partage des eaux entre le Bahr-el-Ghazal et l'Oubanghi.

C'est cette attitude du sultan qui provoqua l'expédition française de 1910, laquelle se termina par le combat du 12 janvier dernier, où périrent le sultan et son fils.

La politique à double face du sultan Senoussi ne laisse pas de montrer de quel côté étaient ses réelles sympathies ; son orientation était vers le triomphe d'un islam intransigeant, étroit et fanatique. C'est sous ce jour que nous apparaît le Senoussisme en sa personne, dans le centre africain ; car Senoussi y était bien le représentant authentique, avec ses partisans, de la confrérie senoussite.

Est-ce à dire que les Senoussites du centre africain soient les propagateurs de l'idée panislamique ? Je ne le pense pas, parce que le panislamisme est une formule née dans le cerveau de quelques Européens, et qui ne correspond à rien de réel, aujourd'hui, dans le monde de l'islam. Les intérêts des divers pays musulmans sont trop divers, les divisions qui y règnent trop profondes, et l'impuissance politique qui s'y manifeste trop évidente, pour qu'une pensée panislamique puisse s'y former et s'y répandre. Je connais assez le monde musulman pour pouvoir affirmer qu'il n'y a pas plus de panislamisme qu'il ne saurait y avoir, politiquement et religieusement parlant, de panchristianisme. Je considère donc les Senoussites du centre africain comme des propagateurs de l'idée islamique dans cette partie du monde : rien de plus, rien de moins.

En fait, l'action politique des confréries et particulièrement des Senoussyya, dans le centre africain, avait été observée, depuis un temps assez long, par des voyageurs et des officiers de l'armée coloniale française, très compétents les uns et les autres, qui avaient parcouru

ou habité cette région, pendant les dernières années écoulées. Voici, en effet, les renseignements très précis que nous trouvons dans des documents, de la fin de 1909, qui nous ont été récemment communiqués.

« Dans la région du lac Tchad, les Khouan ou « frères » des confréries du Borkou parcourent les villages, prêchant l'absolue nécessité de revenir à la pureté des doctrines islamiques et d'observer les cinq devoirs rituels, et annonçant la prochaine venue du Mahdi. Dans cette attente, les musulmans indigènes doivent préparer leurs fusils, ne plus payer l'impôt aux chrétiens, refuser d'entretenir les routes, en un mot se mettre en état de rébellion contre les autorités européennes. Ces meneurs de la propagande islamique anti-européenne affectent en public de professer un profond mépris à l'égard des chefs blancs ; mais, dès qu'ils sont en présence des représentants de la France, ils affirment leur entier dévouement au gouvernement français. Tous ces agents sont affiliés à des confréries et se prétendent, la plupart du moins, chérifs, c'est-à-dire descendants du Prophète.

» Il est à noter que, dans les mosquées de cette région, la prière se fait soit au nom du sultan de Constantinople, le Calife suprême, le chef religieux de tous les croyants, soit au nom du sultan Senoûssi.

» Dans la région du lac Tchad, nous trouvons trois ordres religieux : les Tidjâniyya, dont l'enseignement recommande la tolérance (comme ceux d'Algérie), les Kâdriyya, l'ordre mondial réputé par sa charité, et les Senoûsiyya à l'esprit théocratique étroit et représentants d'un islam intolérant et opposé à toute idée et à toute influence venues de l'Europe. Les Senoûsiyya prêchent le rétablissement de l'Imâmat (autorité politique du Calife suprême) comme gouvernement, et sont les apôtres de la vie mystique et contemplative.

» La destruction par l'autorité militaire française de plusieurs zâouias (couvents ou lieux de réunion) de cette dernière confrérie, à Bir Alali et à Aïn Galakha, n'a servi qu'à donner plus de prestige aux Senoûsiyya et à favoriser l'extension et le dévelop-

pement de leur ordre. Depuis cet acte peu politique, les Senouïsiyya se sont cachés et ont employé tous les moyens pour laisser l'autorité française dans l'ignorance de leurs lieux de réunion, du nombre de leurs affiliés, des noms et de la résidence de leurs moqaddems (hauts dignitaires des confréries). Dans plusieurs insurrections locales, les « frères » se sont joints aux Ouadaïens.

» Les Senouïsiyya envoient de nombreux missionnaires dans la région du Tchad ; ces « frères » de la mission viennent de la maison-mère de l'ordre, de Koufra. Beaucoup sont Fezzanais. Ces Tripolitains font le commerce et en même temps, avec un égal succès, pratiquent le prosélytisme musulman. Ces missionnaires vont jusqu'au Bornou et à l'Adamaoua, parfois même jusqu'en Nigérie. Cette propagande est secrète, dans les colonies européennes, et ses agents ne sont jamais dénoncés. Le Senoussisme est, au point de vue politique, l'ordre dont l'influence est la plus dangereuse dans le centre africain.

» On reconnaît extérieurement les Senouïsiyya, et on les distingue des autres Khouan de la région, par leur manière de prier, dans la prière dite *bobran*. Ils prient les bras croisés sur la poitrine, le poignet gauche serré entre le pouce et l'index de la main droite, tandis que tous les autres Malikîtes (c'est le rite du nord de l'Afrique) ont les bras tendus et collés au corps.

» Le conseil général de l'ordre se réunit à Gouro, à des époques fixes connues seulement de ses membres. La confrérie a à sa disposition un système très bien organisé de courriers, à méhara (chameaux de course) et à cheval, de Ben-Ghazi à Abécher. La route suivie par ces courriers est jalonnée de zâouias et de puits. Les zâouias sont de véritables forts, construits en pierre, et dont les garnisons, qui s'exercent au tir, sont relevées périodiquement.

» Au Ouadaï, le sultan Dandmourah n'est qu'un naïb (coadjuteur, vicaire général, délégué) du cheikh El-Mahdi, et tous ses sujets sont affiliés à l'ordre. Le chef du senoussisme au Borkou est Mohammed Sounni. Les Krédas du Bahr-el-Ghazal lui envoient leurs protestations de fidélité et leurs demandes d'aman.

En 1908 des lettres ont été saisies chez ces nomades ; on y lisait : « Nous n'avons pas de forces à opposer aux chrétiens ; nous leur avons obéi et nous sommes restés misérables. Nous partirons à l'hivernage ; il sortira au-devant de nous et sur ses indications nous nous réunirons. Voilà ce que nous faisons de l'aman des chrétiens ! Nous rejoindrons Mohammed Sounni ; nous ne voulons pas être des infidèles. C'est l'aman de Mohammed Sounni que nous voulons. » C'est l'explication des six cents Khouan venus du Borkou pour combattre les Français.

» Les territoires qui font particulièrement l'objet des efforts propagandistes des Senoussiyya sont les pays toubous : Tibesti, Borkou, Bhar-el-Ghazal, Kanem, Ennedi, Ouadaï, oasis égyptiennes.

» A la suite de l'expédition française entreprise à la fin de 1908 contre Aïn Galakha, ce poste des Senoussiyya a été reporté à Oueyta, à deux cents kilomètres à l'est, sur la route d'Abécher à Koufra. Le poste de Faya a été de même abandonné, la reconnaissance exécutée par les troupes françaises ayant détruit les palmiers de l'oasis. La chute de l'empire du Ouadaï aura pour résultat de faire installer en plein hinterland égyptien tout le système de défense militaire des Senoussiyya. »

Dans les renseignements que nous venons de résumer, il est question, à plusieurs reprises, d'Aïn Galakha. C'est cette localité que les Turcs ont occupée en avril dernier. La politique de l'empire ottoman, dans cette partie de l'Afrique, a ceci de particulier qu'elle tend, aujourd'hui, à s'appuyer sur le mouvement senoussite.

Ce fait a lieu de surprendre. Sîdi Mohammed el-Mahdi, qui succéda comme chef suprême de l'ordre des Senoussiyya à son fondateur Sîdi Mohammed ben Ali es-Senoûssî, se plaisait en effet à répéter cette épigramme de Sîdi el-Akhdar ben Makhoulouf de Mostaghanem : « Les Turcs et les chrétiens sont tous une seule et même engeance ; je les briserai du même coup. » C'est vers 1882-

1883 que Sidi Mohammed el-Mahdi répétait volontiers cet aphorisme. Bien des changements ont eu lieu, depuis cette date, dans les sympathies senoussites.

Dès la fin de février dernier, les autorités françaises étaient averties que le chef tobbou Zettimi, parti de Kaouar, se rendant à Aïn Galakha pour se joindre à un rezou ayant vraisemblablement pour objectif Agadès, était accompagné d'un officier turc commandant le poste de Bardaï. Les Senoùsiyya, qui avaient occupé de nouveau Aïn Galakha, y avaient établi une garnison de troupes régulières de cinq cents hommes.

D'après les uns, le cheikh senoussite de Aïn Galakha aurait appelé l'officier turc de Bardaï, pour inspecter les défenses établies par lui à Aïn Galakha et en rendre compte à l'autorité supérieure ottomane. D'après les autres, le gouverneur turc de Ghât, sur des ordres venus de Constantinople, aurait envoyé à Aïn Galakha un drapeau ottoman porté par un officier turc. Le cheikh senoussite ayant refusé de recevoir cet étendard, un colonel ottoman de race arabe, Kilani Eteweish, kaïmakan de Koufra, aurait fini par obtenir du cheikh senoussite de Aïn Galakha, Abd el-Latif et-Toweri, qu'il acceptât le drapeau et le fit arborer.

Quoi qu'il en soit de ces deux versions, le fait est que le drapeau turc a été planté à Aïn Galakha. Lorsque le gouvernement français en a été informé, il a fait savoir au gouvernement ottoman qu'il considérait ces agissements en territoire d'influence française comme contraires à la convention de 1899 et comme ne pouvant constituer en aucun cas un fait accompli de nature à peser dans la délimitation des frontières sahariennes, que la commission franco-ottomane devait entreprendre en automne de cette année.

Depuis l'incident de Aïn Galakha, les Français ont porté leurs armes dans l'Ennedi, refuge de tous les éléments de désordre provenant de Zinder, du Kanem et du Ouadaï. Le 20 mai, le commandant Hilaire rencontrait les Senoussites à Kafra ; ils résistèrent d'abord courageusement, mais, lorsque le canon tonna, ils s'enfuirent, laissant trente-et-un morts sur le champ de bataille, et abandonnant tous leurs bagages et leurs vivres.

Malgré ces succès militaires, le pays est loin d'être pacifié. Il faudrait des effectifs français plus nombreux ; il faudrait aussi que la police fût sérieusement faite dans les provinces limitrophes des territoires occupés par les Français.

Si les Senoûsiyya sont une force politique avec laquelle il faut compter dans le centre africain, ils sont, partout où existent leurs zâouïas et où se rencontrent leurs Khouan, une puissance religieuse dont l'influence ne saurait être méconnue.

Le fondateur du Senoussisme, Sîdi Mohammed ben Ali es-Senoûssî († 1859), plus connu sous le nom de cheikh Es-Senoûssî, avait la prétention d'être un réformateur de l'islam, qu'il voulait ramener à sa pureté primitive de doctrine et de mœurs. Il avait eu aussi l'orgueilleuse ambition de faire, dans sa confrérie, la synthèse de tous les autres ordres religieux, en particulier de leur mysticisme. Il était affilié lui-même à la congrégation des Khelouâtiyya, ordre asiatique essentiellement mystique, qui fut fondé par le Persan Omar el-Khelouâtî († 1397-8). Les idées mystiques des Khelouâtiyya se retrouvent dans les théories mystiques du cheikh Es-Senoûssî. Leur extrême exaltation religieuse les a sou-

vent poussés au fanatisme et mis fréquemment en conflit avec les représentants du pouvoir, musulmans ou chrétiens, en Egypte, au Soudan égyptien et ailleurs. On a vu plus haut qu'il en a été de même des Senoùsiyya.

Le cheikh Es-Senoùssi a formulé, dans un écrit célèbre, une des théories mystiques les plus caractéristiques de l'islam. On comprend, à une simple lecture, que cette théorie¹ puisse enflammer d'ardeur mystique et d'enthousiasme religieux l'adepte qui s'y complait, et par là le pousser ou l'entraîner à des actes graves, si ce n'est même à un fanatisme redoutable.

Le but poursuivi par les mystiques est l'unification avec Dieu ; à laquelle ils donnent le nom de *taouhîd*, mot qui, dans le langage de l'orthodoxie musulmane, signifie « l'affirmation formelle de l'unité de Dieu. » Pour arriver à cet état de parfaite béatitude, le mystique doit passer par un certain nombre d'états, que le cheikh Es-Senoùssi décrit de la façon suivante :

« Les apparitions ne peuvent frapper l'adepte que dans la solitude et seulement à la suite de longues pratiques de piété. Alors lui apparaît la lumière résultant des ablutions et des prières, puis la lumière du démon en même temps que celle des honneurs. Il voit ensuite la vérité se manifester dans tout son éclat, tantôt sous la forme de choses inanimées, comme le corail, tantôt sous la forme de plantes et d'arbres tels que le palmier, tantôt sous celle d'animaux, tels que les chevaux, tantôt sous la sienne propre, et enfin sous celle de son cheikh. Ces sortes de visions ont causé la mort d'un grand nombre de personnes. L'adepte jouit ensuite de la manifestation d'autres lumières qui sont pour lui le plus parfait des talismans.

¹ Nous exposons plus loin cette théorie d'après la traduction du texte arabe du cheikh qui a été publiée par L. Rinn dans son ouvrage *Mara-bouts et Khouan*, Alger, 1884.

» Le nombre de ces lumières est de 70 000 ; il se divise en plusieurs séries et compose *les sept degrés par lesquels on parvient à l'état parfait de l'âme*.

» *Le premier de ces degrés est l'humanité*. On y aperçoit 10 000 lumières, perceptibles seulement pour ceux qui peuvent y arriver. Leur couleur est terne ; elles se mélangent entre elles. Cet état permet de voir en outre les génies. Ce premier degré est facile à franchir, l'âme étant naturellement poussée à fuir les ténèbres pour rechercher la clarté.

» Pour atteindre *le second degré*, il faut que le cœur se soit sanctifié ; alors on découvre 10 000 autres lumières inhérentes à ce second degré, qui *est celui de l'extase passionnée* ; leur couleur est bleu clair. Conduit ensuite par le bien qu'on fait, et qui appelle sur vous d'autres biens et blanchit les âmes élevées, en leur faisant absorber les mérites conquis par le cœur et en les purifiant de leurs souillures, on arrive *au troisième degré qui est l'extase du cœur*. Là on voit l'enfer et ses attributs, ainsi que 10 000 autres lumières, dont la couleur est aussi rouge que celle produite par une flamme pure ; seulement, pour les apercevoir, il faut que les aliments dont on se nourrit soient dégagés des choses que l'on aime le plus et dont on est le plus friand ; sinon elles apparaissent mélangées d'une fumée qui en ternit l'éclat. Si ce phénomène se produit on ne doit pas aller plus loin. Ce point est celui qui permet de voir les génies et tous leurs attributs, car le cœur peut jouir de sept états spirituels, accessibles seulement à certains affiliés.

» S'élevant ensuite à *un quatrième degré*, on voit 10 000 lumières nouvelles, inhérentes à *l'état d'extase de l'âme immatérielle*. Ces lumières sont d'une couleur jaune très accentuée ; on y aperçoit les âmes des prophètes et des saints.

» *Le cinquième degré est celui de l'extase mystérieuse* ; on y contemple les anges et 10 000 autres lumières d'un blanc éclatant.

Le sixième degré est celui de l'extase d'obsession ; on y jouit aussi de 10 000 autres lumières, dont la couleur est celle des miroirs limpides. Parvenu à ce point, on ressent un délicieux ravisse-

ment d'esprit qui a pris le nom de *El-khadir*, et qui est le principe de la vie spirituelle. Alors seulement on voit notre prophète Mohammed.

» Enfin on arrive aux 10 000 dernières lumières cachées, en atteignant *le septième degré qui est la béatitude*. Ces lumières sont vertes et blanches, mais elles subissent des transformations successives; ainsi elles passent par la couleur des pierres précieuses, pour prendre ensuite une teinte claire, puis enfin acquièrent une autre teinte qui n'a pas de similitude avec une autre, qui est sans ressemblance, qui n'existe nulle part, mais qui est répandue dans tout l'univers. Parvenu à cet état, les lumières qui éclairent les attributs de Dieu se dévoilent et on entend les paroles du Seigneur rapportées dans le récit de la tradition, aux passages commençant par ces mots: «Je l'ai entendu.... Il ne reste plus que la vérité.» Il ne semble plus alors que l'on appartienne à ce monde: les choses terrestres disparaissent pour nous. »

Cette lumière mystérieuse et dernière est celle que d'autres mystiques appellent la lumière incolore (littéralement *la lumière qui n'a pas de lumière*). Dans cet état spirituel de l'affilié, son absorption en Dieu est absolue.

On comprend que ce profond mysticisme du fondateur de l'ordre des Senoûsiyya ait pu donner le change à certains observateurs européens, et même à des musulmans éclairés, sur le véritable caractère du Senoussisme.

C'est ainsi que le cheikh tunisien Mohammed ben Othmân el-Hachaïchî, après avoir rendu visite en 1895 au chef suprême des Senoûsiyya, dans l'oasis de Koufra, déclarait que «l'ascendant du grand directeur de l'ordre est purement religieux, que Sîdi Mohammed n'est pas un fanatique, qu'il désapprouve les crimes commis par les Touareg sur les Européens, qu'il n'ordonne aux «frères» que de prier et d'obéir à Dieu, enfin qu'il n'est pas hostile à la France.» On a vu plus haut, quand nous

avons parlé de la politique senoussite dans le centre africain, ce qu'il faut penser de semblables appréciations.

C'est par ce mysticisme que Sidi Mohammed ben Ali es-Senoûssi, les apôtres qu'il a envoyés dans le centre de l'Afrique, et les cheikhs, ses successeurs dans la direction de l'ordre, se sont emparés de l'âme et de la volonté de leurs disciples. L'esprit et le cœur façonnés par cette discipline religieuse, soumis corps et âme à leurs supérieurs, les Senoûsiyya sont devenus une armée docile entre les mains de leurs chefs, dirigés eux-mêmes par le cheikh suprême de Djerboub ou de Koufra.

Les chefs de l'ordre ont généralement donné la preuve d'une souplesse diplomatique remarquable, qui a fait d'eux, dans certains cas, des alliés, parfois compromettants, des Européens, et, le plus souvent, des adversaires déclarés de l'action coloniale des gouvernements de l'Europe.

C'est essentiellement dans le centre africain que se déploient aujourd'hui la propagande et l'activité des Senoûsiyya. Le Ouadaï a été, dans ces dernières années, le théâtre de leurs exploits; plus récemment leur action s'est portée sur le Dar-kouti.

Les dernières nouvelles reçues de ce pays (elles datent du 31 juillet) nous apprennent que le fils du sultan Senoûssi, Mamadou Fofana, a été blessé dans une rencontre avec les Français qui lui ont tué cent de ses soldats. Mamadou Fofana est actuellement le plus dangereux adversaire senoussite de la France; il a sous ses ordres 1500 « frères », dont 500 armés de fusils à tir rapide. On parlera sans doute bientôt des Senoûsiyya en Tripolitaine, lorsque les Italiens pousseront leur pénétration dans l'intérieur de ce pays.

L'Algérie et le Maghreb (le Maroc) ne semblent pas destinés actuellement à servir de champs à l'agitation senoussite. C'est l'Arabie d'une part, l'Afrique centrale d'autre part, où se déploient ses efforts politiques et religieux.

La confrérie des Senoussiyya deviendra-t-elle jamais l'une des grandes congrégations musulmanes ? C'est peu probable. Elle tend trop à s'ingérer dans la politique locale pour aspirer à devenir un ordre mondial comme la confrérie charitable des Kâdriyya, ou comme le groupement des ordres purement mystiques issus des Châdhe-liyya.

Le Senoussisme est trop préoccupé d'agiter les armes à la main pour n'être qu'une confrérie mystique.

EDOUARD MONTET.



POÉSIES

COMME L'AUTOMNE

Fais ce que font les jours, va, fais comme l'automne,
Brille, chante, c'est vil et bête de pleurer !
Va, desserre les poings, ô mon âme, sois bonne,
Puisque le raisin vert commence à se dorer.

C'est assez de sanglots et de soupirs, sois fière
Et ne réponds jamais au destin, plus un mot !
Méprise le malheur et donne l'étrivière
A ces chagrins d'un jour qui clament par trop haut.

Laisse le passé cher mourir dans une fête,
Comme mourut l'été, dans la paix et l'azur,
Apprends à lui survivre en redressant la tête,
Belle de pampres roux et riche de fruit mûr.

Que quelque désespoir survienne et te demande
Si tu souffres toujours, réponds-lui bien que non.
Sache mentir à la douleur et recommande
Sa vie à la fortune, au souvenir son nom.

Conserve chèrement ce que tu pourras d'elle,
Veille sur cette flamme et garde ce trésor,
Que tes pleurs soient un chant et ta tristesse une aile ;
Drape-toi pour vieillir dans les feuillages d'or.

Fête des jours défunts, fête du crépuscule,
Fête d'automne, chante, ô fête des adieux !
Chers souvenirs, brisez vos étroites cellules,
Entraînez ma pensée au plus profond des cieux.

Demain sera la mort, demain sera la vie,
Mon Dieu, demain sera tout ce que tu voudras.
Embrasse le couchant, âme désasservie,
L'heure sonne, entends-tu ? demain tu renaîtras.



L'ARGONAUTE

Derrière tous les yeux dont j'aime la caresse
Est une âme inconnue où je puis m'égarer,
Corrompre mon amour, profaner ma jeunesse
Et puiser à longs traits les raisons de pleurer.

Mais, ardent Argonaute, assoiffé d'aventures,
Mon cœur aime l'aspect de ces pays nouveaux,
Où comme de grands lys les tristesses futures
Croissent en l'attendant à l'abri de la faulx.

Chaque fois ébloui par l'insidieux mirage,
Qui nous montre ici-bas ce qui n'y fut jamais,
Il va, gai chevalier plein d'idéal courage,
Sans voir l'abîme au pied des radieux sommets.

Tant de fois abusé, voyant fuir la chimère,
A la fin de son rêve, il le refait toujours
Et préfère à tous biens ce bonheur éphémère :
Croire à l'éternité des mortelles amours.

Mais son ardeur déjà baisse comme une source,
Il ne connaîtra pas la gloire de Jason,
Car chaque fois qu'il touche au terme de la course,
Il rencontre Médée et jamais la Toison.

H. DE ZIEGLER.



EN RAPPRENANT

L'HISTOIRE DE FRANCE

Notes sur un ouvrage récent : Ernest Lavisse, *Histoire de France, depuis les origines jusqu'à la Révolution*. (Publié avec la collaboration de plusieurs savants.) Paris, Hachette, 1900-1910. 18 vol. in-4°. (dont 17 vol. parus.)

« Travail d'historien, disaient les anciens, travail d'orateur. » C'était là une définition très juste, et parfaitement conforme à leur notion de l'histoire. De même qu'un orateur, pour émouvoir les passions, inspirer des résolutions et provoquer des actes, présente la réalité sous un certain jour, modifie, par un ingénieux groupement, l'importance relative des faits, accentue le relief d'un détail et en relègue un autre dans l'ombre, — de même, dans l'antiquité, la tâche propre de l'historien consistait à mettre en œuvre une matière donnée, à l'apprêter et à l'orner pour qu'elle pût paraître en public, à en tirer certains effets, à faire naître certains sentiments, tels que l'admiration, l'enthousiasme ou la haine. Pour l'un et pour l'autre le procédé souverain était le développement oratoire.

Cette conception, encore en honneur il n'y a pas si longtemps, renfermait bien une part de vérité. Et si l'on avait voulu dire seulement que l'œuvre historique n'est

autre chose que la combinaison de la réalité et d'un tempérament, ou, si l'on préfère, la réalité modifiée par ce tempérament, — ce qui revient en somme à dire qu'elle est une œuvre d'art, — cette idée tiendrait peut-être autant de compte que certaines théories modernes de la nature et des lois de l'histoire. Son tort grave était de sacrifier trop facilement au souci de la forme le respect de la vérité. On ne s'habitue pas impunément à écrire l'histoire comme on compose un plaidoyer : le plus ferme désir de sincérité n'y résiste pas. En tout cas, elle est incomplète et a cessé de répondre à nos besoins. L'histoire oratoire a fait son temps non moins que l'histoire poétique.

Le travail de l'historien d'autrefois, pour être surtout littéraire et limité presque à la forme, ne laissait pas cependant d'être souvent fort long. On avait, dans l'antiquité, en matière de style, de tout autres exigences qu'à présent. Tite-Live, en qui Taine a reconnu à juste titre le représentant le plus caractéristique du génie oratoire des Romains, a consacré sa vie entière à élever un arc de triomphe à la gloire du peuple roi. A plus forte raison, maintenant que l'historien, avant d'être un écrivain, doit être un savant, et que la prodigieuse extension des connaissances humaines rend nécessaire une spécialisation de plus en plus étroite et rigoureuse, est-il rare, sinon impossible, qu'un seul homme mène à bien, sauf à travailler de troisième ou de quatrième main, un ouvrage historique s'étendant à tout un peuple ou à l'ensemble d'une grande période. Et comme d'autre part, pour les mêmes raisons, le besoin va croissant d'une information rapide, complète et sûre, on comprend que, de moins en moins, les livres de ce genre puissent se faire autrement qu'en collaboration.

Cette méthode, dont le succès, depuis quelques années, a généralisé l'emploi, a cependant de sérieux inconvénients, dont le plus ordinaire, et le plus apparent, est, avec le manque d'unité et de proportion, une inégalité gênante, qui fait tort aux mérites des uns et rend plus sensibles, par contraste, les défauts des autres. Ce mal, toutefois, n'est pas inévitable. Quand la maison Hachette a commencé, il y a une douzaine d'années, la publication d'une *Histoire de France*, inspirée et en partie composée par M. Ernest Lavisse, quelques-uns peut-être en ont conçu, malgré l'autorité de ce nom illustre, une attente mêlée d'inquiétude. Hâtons-nous de dire que ces craintes étaient sans fondement. Régulièrement, dans les délais prévus, les volumes se sont succédé, sans hâte suspecte comme sans lenteurs décourageantes. L'ouvrage est maintenant achevé. En attendant que le dernier volume, qui seul manque encore, et qui renfermera les tables analytiques, fasse de ce livre de lecture un instrument sûr et commode de recherche et de consultation, on le reprendra avec plaisir et on cherchera à en dégager une impression d'ensemble. Je me suis livré à cette petite expérience. Les réflexions qui suivent ne sont que les notes d'un profane, désireux d'apprendre ou de rappeler en se délassant.

Et d'abord, c'est un livre qui inspire la sécurité. Il n'est pas nécessaire d'être du métier pour se rendre compte que chacun des auteurs, armé des meilleures méthodes, était, par ses études spéciales, parfaitement préparé à sa tâche; qu'il a su se défendre de tout parti pris, et se tenir à égale distance des scrupules timorés, des négations stériles et des affirmations aventureuses. On se sent conduit sur un terrain solide par un guide qui

mérite la confiance sans imposer son autorité. C'est une œuvre de probité et de science.

Mais dès qu'on parle de science, il faut s'entendre : on fait passer de si étranges choses sous son nom et en son nom ! Pour commencer, soyez illisible : le soin de composer et le souci d'écrire sont d'un esprit frivole. Guerre au style, surtout, car le style c'est l'homme, et l'homme, c'est l'individuel, c'est le subjectif, c'est la fantaisie débridée, c'est la négation de la science. L'historien devra donc dépouiller son moi et s'abîmer dans le néant d'un être anonyme et quelconque ? Le voulût-il, on sait bien que ce n'est pas possible. Le choix des faits implique à lui seul, on l'a souvent remarqué, un jugement porté sur ces faits ; le groupement en est subordonné à une idée préalable de leur valeur et de leur signification ; et quant à la recherche des causes et des effets, on ne saurait nier qu'elle comporte toujours un élément subjectif, pour ne pas dire une part d'arbitraire. D'ailleurs, les seules personnalités qui se laissent supprimer sont celles qui n'existent pas : les autres, prétendre les effacer, c'est vouloir empêcher le soleil de briller. L'individualité d'un Flaubert ressort avec éclat du chef-d'œuvre du roman impersonnel. Il n'en va pas autrement de l'histoire. Autant donc s'y résigner, et préférer résolument un historien qui soit quelqu'un aux scribes passifs et atones dont la personnalité imprécise et terne se dissimule sans effort dans la pénombre de l'ennui.

Quoi qu'il en soit, ceux pour qui rien n'est si beau qu'une histoire qui serait la même, écrite par n'importe qui, une fois connus l'instrument approprié et la manière de s'en servir, feront bien d'en prendre leur parti : l'*Histoire* dont il s'agit, ce sont des hommes qui y ont tra-

vaillé, et en leur qualité d'hommes, ils ont leurs idées, leur style, leur jugement personnel; ils ont même, ma parole, des préférences et des sympathies. Bien plus : ils ont pensé que, quand on écrit, c'est pour être lu, et sont restés fidèles aux habitudes de clarté dans l'expression et de propriété dans les termes, qui perpétuent une tradition bien française de politesse et d'égards de l'écrivain pour le lecteur. Tout ce qu'on pouvait exiger d'eux, c'est qu'ils missent non les faits au service d'une cause, mais leur science et leur talent au service de la vérité; et ce devoir, nul d'entre eux ne s'y est soustrait.

Ne risque-t-on pas alors toutefois de donner contre l'écueil que nous signalions il y a un moment? Evitera-t-on les disparates et le manque de cohésion, si chaque auteur apporte à la besogne commune son tempérament propre et ses vues personnelles? Maintenant que l'œuvre se laisse embrasser du regard et juger dans son entier, nous sommes en droit de répondre que nous avons affaire non à une suite de monographies, mais à un livre, un livre ayant son unité organique, et dont les parties sont logiquement liées entre elles et ordonnées en vertu de quelques principes directeurs. Ce résultat tient sans doute à un accord préalable entre des collaborateurs dont le choix n'a pas été livré au hasard; mais ce n'est faire tort à personne que de l'attribuer pour une plus large part encore à l'action organisatrice et à l'inspiration de l'éminent historien qui a assumé devant le public la responsabilité de l'œuvre.

Mais qui dit harmonie ne dit pas identité. Chacun des collaborateurs a conservé son indépendance, en s'imposant la réserve et la discipline nécessaires, et plusieurs ont marqué les pages qu'ils ont écrites d'une empreinte

assez nette pour leur donner une physionomie bien définie et aisément reconnaissable. Il n'est pas sans intérêt de suivre ainsi, d'un panneau à l'autre, la manière des divers peintres. La variété, dans ces limites, n'est pas pour déplaire ; elle délasse tout en ouvrant des aperçus plus nombreux.

L'introduction est d'un maître. M. Vidal de la Blache, avec sa précision de coup d'œil, sa délicatesse de doigté et sa sûreté de main, y a tracé le tableau géographique de la France. Sans doute l'idée n'est pas nouvelle d'une préface géographique en tête d'une histoire ; c'en est même maintenant l'accompagnement naturel et presque obligé. Qui n'a présente à la mémoire la description des provinces de France par Michelet ? Planant dans les airs comme un aigle, ou comme lui traversant l'espace de sommet en sommet — et de clocher en clocher, — Michelet a des intuitions de génie comme en ont les poètes. C'est en poète qu'il le faut lire. Ici, le vol est moins audacieux, mais la marche est plus sûre. Le tableau est moins lyrique, mais plus scientifique. L'émotion cependant n'en est pas absente, si sobre qu'en soit l'expression ; le savant, pour qui la physionomie extérieure et la structure intime de la terre n'ont point de secrets, vibre d'une sympathie discrète pour le pays qui est le sien.

« Ce que le Français distingue dans la France, comme le prouvent ses regrets quand il s'en éloigne, c'est la bonté du sol, le plaisir d'y vivre. Elle est pour lui le pays par excellence, c'est-à-dire quelque chose d'intimement lié à l'idéal instinctif qu'il se fait de la vie. » (p. 50.)

» Il y a donc une force bienfaisante, un *genius loci*, qui a préparé notre existence nationale et qui lui communique quelque

chose de sain. C'est un je ne sais quoi qui flotte au-dessus des différences régionales. Il les compense et les combine en un tout. » (p. 51.)

M. Vidal de la Blache a contribué plus que personne en France à faire de la géographie une science. Mais il n'a pas perdu de vue que la géographie, ici, était destinée à éclairer et à expliquer l'histoire. Les siècles sans fin durant lesquels la nature solitaire façonne l'écorce terrestre, creuse le lit des mers et fait surgir les montagnes, ne l'empêchent pas de songer sans cesse aux générations humaines, qui demanderont leur vie à la marâtre nourricière et recevront d'elle la loi de leur développement. De là, si je ne me trompe, l'originalité de cette étude et sa portée morale. Ce que M. Vidal de la Blache veut définir et expliquer, c'est la « personnalité géographique de la France », résultant d'une adaptation réciproque de l'homme à son milieu et du milieu à l'homme.

« Une individualité géographique, dit-il, ne résulte pas de simples considérations de géologie et de climat. Ce n'est pas une chose donnée d'avance par la nature. Il faut partir de cette idée qu'une contrée est un réservoir où dorment des énergies dont la nature a déposé le germe, mais dont l'emploi dépend de l'homme. C'est lui qui, en la pliant à son usage, met en lumière son individualité. Il établit une connexion entre des traits épars ; aux effets incohérents de circonstances locales, il substitue un concours systématique de forces. C'est alors qu'une contrée se précise et se différencie, et qu'elle devient à la longue comme une médaille frappée à l'effigie d'un peuple. » (p. 8.)

Il fallait, pour apercevoir nettement ce rapport, un géographe doublé d'un historien. M. Vidal de la Blache est l'un et l'autre, et il est de plus un lettré. Les tradi-

tions populaires, la poésie, lui fournissent à propos d'heureux rapprochements. La spécialisation excessive, l'importance, dans notre civilisation, des industries techniques, ont mis en discrédit cette culture de l'esprit, dont il est malaisé de préciser l'objet et de mesurer le bénéfice, mais qui confère à l'homme comme une dignité de plus et ennoblit toute activité. On se rend compte ici du profit que la science même peut en tirer. Si le savant qu'est M. Vidal de la Blache n'était pas en même temps un humaniste délicat, qui ne voit ce qu'une telle œuvre, moins vivante, moins riche et moins féconde, y perdrait du même coup en valeur scientifique ?

Sur ces fortes assises, l'édifice peut s'élever. Et du moment qu'on se proposait de retracer l'évolution et d'expliquer la formation de la France historique, il était tout indiqué de remonter, par delà la période romaine et gauloise, jusqu'aux temps préhistoriques, jusqu'à l'époque, si possible, où la vie des premières sociétés humaines se relie aux origines de notre globe. M. Bloch a consacré les ressources d'un esprit net et lucide à un exposé de l'histoire de la Gaule, qui garde sa valeur propre même après le grand ouvrage de M. Camille Jullian. Longtemps divisée, comme on sait, la Gaule réalisa une première fois, sous la rude mais, en somme, bienfaisante autorité de Rome, l'unité politique et administrative. Aucune province ne s'assimila aussi aisément ni aussi rapidement la culture romaine. La Gaule en reçut une empreinte que des siècles d'invasions, de guerres, de transformations territoriales et sociales ne devaient pas réussir à effacer complètement.

Cette unité, toutefois, n'eut qu'un temps et fut longue

à refaire. La Gaule, rattachée à l'empire par un lien de plus en plus lâche, fut disloquée, brisée par les invasions. Epoque confuse, dans le désordre et l'anarchie de laquelle M. Bayet nous aide à nous reconnaître, grâce à la clarté qu'il répand dans ce chaos, où la vieille Gaule s'effondre, sans qu'on y discerne encore aucun symptôme apparent de ce qui un jour sera la France. Raison de plus pour marquer, comme il le fait, les éléments déjà existants qui entreront dans sa structure. Une chose au moins reste debout parmi les ruines et garde sa stabilité : dernière venue des puissances du monde ancien, l'Eglise, forte de cinq siècles de lutttes et de triomphes, ouvre l'ère des temps nouveaux, et relie le passé à l'avenir.

« Au milieu de la désorganisation de l'Etat romain et de la société antique, elle représenta l'ordre et la tradition, elle apparut comme la véritable héritière de l'empire qui avait assuré sa puissance après l'avoir d'abord persécutée; elle en conserva, dans une large mesure, l'esprit de gouvernement, les institutions, l'action énergique et pratique. » (p. 216.)

L'histoire des croyances et des institutions religieuses, si important que doive être dans la suite le rôle de l'Eglise, est ici particulièrement significative ; c'est là peut-être que l'on peut le mieux mesurer et réduire à leurs justes proportions les changements et les perturbations qui s'accomplissent sur la scène du monde, sans toucher au fond immuable et permanent de la nature humaine.

Si l'Eglise est un lien dans le temps, elle l'est aussi dans l'espace. Sans doute, ce ne sera qu'au huitième siècle que la papauté interviendra activement dans l'histoire de la France. Par l'Eglise, néanmoins, héritière de Rome, la Gaule participe encore, en quelque

mesure, de la vie générale que l'empire romain avait, durant plusieurs siècles, entretenue dans le monde.

Partout, au cours de l'ouvrage, les relations géographiques — voies naturelles de communication et d'échange — et les relations historiques de toute espèce entre la France et l'extérieur sont relevées avec cette netteté instructive. On n'a pas laissé le tableau déborder le cadre ni cédé à la tentation de faire, à propos d'histoire de France, l'histoire de l'Europe ; mais on a eu soin d'ouvrir des fenêtres sur le dehors, pour faire pénétrer au dedans l'air et la lumière. Rien n'a été négligé de l'histoire des autres pays qui pût mieux faire comprendre celle de la France.

A ce propos, et puisqu'il était question, il y a un instant, d'influences morales, notons encore un caractère commun à l'ensemble de l'œuvre. Elle s'inspire d'une vue large et complète des choses. Elle ne laisse de côté aucune expression de la vie sociale et nationale, dont elle veut être une image fidèle ; elle en met en lumière la dépendance réciproque et l'intime liaison, qu'il s'agisse des faits politiques ou économiques, des mœurs ou des institutions, des idées ou des lettres — qu'il s'agisse même de batailles : car il y est question de batailles, et la guerre y a sa place, — la place qui lui revient, ni plus ni moins, — n'en déplaît à ceux qui l'ont bannie du domaine de l'histoire.

Cette ignorance volontaire de tout un ordre de faits, plus sensible, à la vérité, dans des manuels tendancieux que dans les travaux historiques dignes de ce nom, est assez caractéristique d'un certain état d'esprit. Ce n'est pas là où l'histoire affiche le plus de prétentions scientifiques qu'elle est le plus libre d'idées préconçues et le plus à l'abri des préjugés de la mode. Sans doute, on

avait longtemps attribué à l'histoire-batailles une importance démesurée : une réaction, qui devait dépasser le but, comme toutes les réactions, était d'autant plus naturelle qu'elle atteignait du même coup un reste d'instinct aristocratique, peu fait pour plaire aux maîtres de notre démocratie. Mais la vraie raison, probablement, c'est que le pacifisme humanitaire, d'ailleurs respectable, de quelques-uns de nos contemporains, s'accommodant mal de la guerre, a jugé plus simple de la supprimer. Plus de gens qu'on ne pense se débarrassent ainsi des faits qui les gênent. Tout au moins semble-t-on craindre que raconter la guerre avec impartialité ne soit encore une manière de la glorifier.

Des raisons accessoires s'ajoutent peut-être à celle-là. La guerre est une des formes d'activité collective où se laisse le mieux discerner le jeu des volontés particulières : intervention toujours un peu suspecte au déterminisme pseudo-scientifique de certains représentants bénévoles de la science moderne. Peut-être enfin la vogue de l'économie politique a-t-elle détourné l'attention vers d'autres problèmes.

Mais bien plus encore que de l'économie politique, l'histoire a subi l'action de la sociologie. Elle a parfois des manières un peu cassantes, la sociologie ; le snobisme scientifique s'en laisse éblouir. Ne lui tenons pas rigueur de ses dédains faciles : c'est un défaut de jeunesse, qui lui passera avec l'âge des succès. Et puis, elle a rendu des services. Si l'histoire, non contente d'abandonner son point de vue littéraire et oratoire de jadis pour se proposer la recherche des faits et de leurs causes prochaines, s'efforce de coordonner ces faits, de les grouper en faisceaux, d'établir entre eux des rapports constants, et, dépassant l'objet immédiat de ses investiga-

tions, de formuler, si possible, quelques lois, — il y a là un élargissement de son horizon et un accroissement de dignité où l'influence de la sociologie pourrait bien être pour quelque chose. Mais voici le danger : à force d'admirer la sociologie, elle a voulu faire comme elle. Ne lui a-t-on pas dit qu'elle était une science ? Or il n'est de science que du général. Laissons donc aux amateurs de littérature le particulier et l'individuel. Nous, nous sommes des savants : l'objet propre de l'histoire, c'est d'établir et d'énoncer des lois générales.

Eh non ! précisément, et voilà l'erreur : cet objet, c'est peut-être celui de la sociologie, ce n'est pas celui de l'histoire. Sans doute, l'historien, nul ne le conteste, doit être un savant, et ses procédés d'investigation peuvent atteindre à une rigueur et à une sûreté comparables à celles des méthodes scientifiques. Sans doute, l'abus du point de vue individuel a pu, à des époques de décadence intellectuelle, faire dégénérer l'histoire en un bavardage écœurant et niais, fait d'anecdotes puérides et de faits divers sans suite ; sans doute encore, sans descendre aussi bas, un goût trop exclusif de l'analyse morale a trop souvent fait perdre de vue les conditions générales de la vie collective ; sans doute enfin, il est légitime et fécond de dégager, s'il se peut, des données particulières quelques affirmations générales, ou, inversement, d'étudier les faits, quand ils s'y prêtent, à la lumière des lois.

Mais ceci dit, avouons sans détour, et sans crainte de la diminuer, que la matière de l'histoire, c'est « ce que jamais on ne verra deux fois » ; son objet propre, c'est le particulier, c'est même parfois l'individuel. Et s'il est vrai que l'histoire soit une science, ce ne sera jamais vrai que d'une certaine manière et avec certaines réserves.

Chose singulière, la prétention de faire de l'histoire une

science a eu, et parfois chez les mêmes hommes, des effets contradictoires. On veut d'une part qu'elle élimine le concret au profit des abstractions ; on lui interdit d'autre part de donner plus que des documents. Coordonner, expliquer, c'est être déjà trop subjectif. Animer les faits au contact des idées, c'est faire œuvre de création personnelle. Littérature et poésie que tout cela, mais de l'histoire, non pas.

Dans les deux cas, le résultat le plus clair, c'est de mettre à la place du grand drame de l'humanité je ne sais quoi d'inerte et de mort. Sans doute, il importe peu à qui n'a pas le sens de la vie ; mais croit-on d'aventure en augmenter l'intelligence ? Le beau profit, je ne dis pas pour l'art, mais pour la vérité, quand, de l'histoire, qui était une résurrection, on aura fait une exhumation !

Laissons ces fossoyeurs à leur funèbre besogne. Et puisqu'il y a des choses qu'il est prudent de ne pas dire trop haut, si l'on ne veut pas s'exposer au reproche de traiter l'histoire en littérateur (ce qui est, pour une certaine école, le dernier terme du mépris), félicitons-nous que des savants qui ont fait leurs preuves, et dont nul ne saurait contester l'autorité, rassurent nos scrupules, et nous montrent que l'on peut, sans rien sacrifier des droits de la science, faire du concret et du particulier l'objet propre de ses recherches et de son intérêt, laisser même, au besoin, sur le devant de la scène, se détachant sur la masse confuse des foules anonymes, les individus qui, à certaines époques, ont dirigé le mouvement, et dans lesquels se résume, se concentre et s'exprime la vie d'une génération.

Remarquons d'ailleurs que, loin d'exagérer l'importance des influences individuelles, rien n'est plus propre à en marquer les limites.

« Mazarin parti, observe M. Lavissee, on s'aperçut qu'une personne n'est jamais si malfaisante qu'on le croit, et que les causes des grands maux sont diverses et profondes. » (VII, 1, p. 48.)

Voilà le vrai. Cette parfaite raison, qui fuit toute extrémité, et concilie dans une juste mesure les meilleures traditions de l'esprit français et les résultats positifs de la science moderne, est un des mérites et je dirai un des charmes du livre. Un tableau complet, nuancé, sobre sans sécheresse, ne laissant hors de son cadre aucune forme significative de la vie individuelle ou collective, mettant en lumière, à leur vraie place et avec leurs proportions exactes, les traits particuliers, les reliant et les groupant entre eux sans violence ni parti pris : voilà l'histoire que nous devons à M. Lavissee et à ses collaborateurs. Une telle œuvre est bien près d'être un chef-d'œuvre. Et dans plusieurs de ses parties elle en est un.

Car enfin, nous l'avons dit, il est inévitable qu'il y ait dans un travail de ce genre des inégalités, et que l'individualité de certains auteurs, puisqu'individualité il y a, soit plus marquée que pour d'autres.

A travers l'époque encore confuse des rois mérovingiens, puis de Charlemagne et de ses successeurs, nous nous acheminons, sous la conduite de MM. Pfister et Kleinclausz, vers le moment où la nation française commence lentement à émerger des limbes. La monarchie se résout en féodalité. Et « quand le régime féodal eut triomphé, il semblait que la France allait s'émietter de plus en plus. Mais, parallèlement à ces forces dissolvantes, agiront des forces de reconstitution. » (II, 1, p. 435). Ce qui se reforme alors, contre la féodalité, mais grâce à la féodalité elle-même, c'est l'autorité royale,

créée par les faits, soutenue par les théories juridiques et ecclésiastiques.

« La royauté n'est donc pas anéantie ; elle a pour elle son prestige, ses souvenirs de puissance et de grandeur, un certain nombre de droits anciens et des droits nouveaux nés de la féodalité même. Elle apparaîtra au milieu de l'universelle misère comme un espoir, au milieu de l'anarchie comme un principe d'ordre, au milieu des tristes réalités comme un idéal. Et lentement, par un effort séculaire, elle créera et constituera la France. » (p. 438.)

Dans notre marche difficile et incertaine, les principales étapes, et comme la fin de chaque acte, seront ainsi marquées d'un mot résumant la situation. Rien de plus favorable à l'unité de l'ensemble.

La royauté constituera la France, mais elle la constituera lentement, et d'ailleurs, comme nous le verrons, imparfaitement. Tout d'abord, il faut qu'elle se dégage de la féodalité.

L'histoire des premiers Capétiens a été confiée à l'un des meilleurs connaisseurs des institutions de l'ancienne France, le regretté Achille Luchaire, mort trop tôt pour voir la fin de l'œuvre dont il avait été l'un des principaux ouvriers. Luchaire, comme il convient à une époque de division, où la vie des groupes sociaux se concrétise encore rarement dans des individus qui les dominent, procède en peintre de la société, brossant à grands traits un tableau ample et synthétique. Il juge d'un mot le régime féodal, « fondé sur la sainteté du serment et le respect de la foi », mais qui, à la lumière des faits, apparaît comme « un édifice mal cimenté et dans un équilibre imparfait. » Il montre dans le château, dressant sur les hauteurs ses murs crénelés et son donjon, non seulement un élément de pittoresque, mais le symbole même de

l'âge féodal, « époque d'isolement et de guerre. » Il signale la naissance des villes, de loin d'abord, parce que pour elles « l'heure de la délivrance n'est pas encore proche ». « Avant la réforme ecclésiastique et la croisade, les bourgeoisies de la France vivent obscurément, inconnues presque de ceux qui racontent l'histoire, cachées dans l'ombre des seigneuries. » (II, 2, p. 38.) Il n'en mettra que mieux en lumière dans la suite l'émancipation du peuple se haussant à l'indépendance politique. Il fait justice du préjugé encore répandu qui voit dans la croisade, entreprise concertée et préparée, un mouvement spontané et comme une brusque explosion d'enthousiasme populaire. Puis, sur ce fond qui se déroule comme une fresque, il campera, se détachant avec un relief vigoureux, quelques individus types, représentants rudes ou finauds de cet âge de fermentation.

C'est presque la méthode inverse que suit M. Ch.-V. Langlois, non par caprice assurément, mais parce que le sujet l'y invitait. Les premiers siècles de la féodalité, c'est une société. Le règne de Louis IX, c'est encore cela, mais c'est aussi quelqu'un. Dirai-je que j'ai été agréablement surpris en lisant le saint Louis de M. Langlois ? D'abord de constater qu'un historien, dont la rigueur et la sévérité de méthode sont connues, n'avait pas craint de consacrer plusieurs chapitres non seulement à l'œuvre du souverain, mais à sa personne. Et puis, l'histoire est une impitoyable destructrice. Il y en a tant, dans le passé, de ces figures populaires, nimbées d'une auréole de légende, dont nous aimions à entretenir en nous une image embellie par nos souvenirs d'enfance ! La critique passe, et tout s'évanouit comme un rêve. Qu'allait-il subsister du bon roi doux aux petits, un peu exalté dans sa piété, un peu narquois dans

sa bonhomie, du paternel justicier siégeant familièrement sous le chêne de Vincennes ? Assurément, il y avait des détails à rectifier, des proportions à rétablir. Mais tout compte fait, dans le Louis IX historique tel qu'il ressort de cette étude, se reconnaît encore, à peine déformé, le saint Louis de la légende. Bien plus : M. Langlois, dont les opinions, en pareille matière, ne sont pas suspectes, — qu'on lise ses pages énergiques, d'une éloquence toute de faits, sur l'Inquisition, — prend la défense du pieux souverain contre ceux de ses sujets qu'impatientait sa dévotion intempestive ; il montre que sa religion se tempérerait de fin bon sens, et même que, pour le temps, elle n'était pas dépourvue de tout effort de raisonnement. Voilà la vraie critique objective, celle qui entre dans l'esprit d'une époque, et se met, pour juger les hommes, à leur place et à leur point de vue. D'autres se dédommagent de ne pouvoir point purger de leurs superstitions les chrétiens du moyen âge, en portant aux nègres de Madagascar les dogmes de la libre pensée et la déclaration des droits de l'homme.

Et voici qui nous met en confiance et écarte tout soupçon de fantaisie : M. Langlois, qui trace de saint Louis un portrait ferme et précis, pratique aussi l'art d'ignorer, et refuse de se prononcer sur la personne de Philippe le Bel. C'est que, pour saint Louis, nous avons les éléments qui nous permettent de reconstituer sa physionomie. Au contraire, « dans les écrits contemporains de Philippe le Bel et de ses fils, il n'y a rien ou presque rien sur la personne des rois. Il faut donc s'y résigner : on ne saura jamais qui était Philippe le Bel ; il sera toujours impossible de départager ceux qui disent : « Ce fut » un grand homme » ; et ceux qui disent : « Il a tout

laissé faire. » Ce petit problème est insoluble. » (III, 2, p. 119).

Du reste, hommes, événements ou institutions, toute cette histoire du treizième siècle est d'une lecture entraînante. La phrase est nerveuse et pleine, l'exposé robuste et dru, le raisonnement logique et conforme aux faits. S'il était permis d'exprimer un regret, qui n'est au demeurant qu'un hommage rendu au talent de l'auteur, il s'appliquerait à la brièveté du chapitre sur l'art. Mais ne chicanons pas à l'historien le droit d'aller de préférence où son intérêt le porte. Quand nous serons arrivés au seizième siècle, M. Lemonnier insistera davantage sur cette forme de civilisation : il était naturel — et nul ne s'en plaindra — qu'il fit ainsi bénéficier le lecteur de ses travaux de prédilection.

A travers bien des vicissitudes, crises intérieures, guerres étrangères, la royauté et la France poursuivent leur développement parallèle. Avec le règne de Louis XIV, la courbe atteint son sommet. M. Lavissee s'est réservé la grande époque. Chacun croit la connaître : qu'on le lise, et l'on verra comme il la renouvelle. La science approfondie de l'historien, la hauteur de vues et la pénétration du penseur, le talent de l'écrivain se prêtent ici un mutuel secours. L'expression, sobre et précise, se plie avec souplesse et sans effort à tous les aspects de la réalité, tour à tour simple, pittoresque, incisive, parfois tragique. Pas d'artifice, mais un art directement inspiré de la vie ; pas de vains ornements ; aucun sacrifice à la forme. Aucune idée qui ne s'appuie sur des faits ; aucun fait dont ne soit dégagée la signification et la portée.

Ce résultat n'était possible qu'à la condition de domi-

ner sa matière avec une absolue maîtrise. J'en veux donner un petit exemple qui me paraît caractéristique. M. Lavisse raconte les dernières convulsions de la Fronde :

« La « cabale du Roi » se fortifia, la police débarrassa le Pont-Neuf de la canaille des laquais et des mendiants armés, et Retz alla se faire arrêter très sottement au Louvre par le roi. » (VII, 1, p. 58).

On s'attendrait à quelques détails sur l'arrestation de Paul de Gondi. Et en effet, nous aurons bien le récit de la scène, mais plus tard, dans un passage où M. Lavisse, voulant donner une idée de la précocité du roi dans l'art de dissimuler, nous le montrera se révélant dans cette occasion comédien consommé à l'âge de quinze ans. Ce n'est là qu'un détail, et je l'ai choisi à dessein comme tel. Mais on le voit, la composition, entendue de la sorte, n'est pas un arrangement extérieur et factice : elle n'est que l'application aux faits d'une logique supérieure, donnant à chacun d'eux son maximum de valeur et de puissance expressive. Supposons le même procédé élargi et généralisé : on mesure tout ce que l'intelligence des choses acquiert par là de netteté et de profondeur, tout ce que l'exposé y gagne en force, en originalité et en belle tenue. C'est vraiment de la grande histoire.

Ajoutez-y, au plus haut degré, l'instinct dramatique, le sens des péripéties, la progression de l'intérêt. Qualités d'autant plus précieuses que, classique un peu malgré lui peut-être, M. Lavisse mène de front avec l'action le développement des caractères. Les portraits sont admirables. En particulier ceux de Louis XIV, aux diverses époques de sa vie. Il serait vain de vouloir ré-

sumer (tout est à lire), et il est impossible de tout citer. Contentons-nous d'un ou deux exemples :

« L'histoire des amours de Louis XIV révèle, autant que l'histoire politique, l'universelle soumission servile. Quant au roi, il s'y montre glouton d'amour, sans tendresse probablement, engagé par les sens, dégagé par la satiété, dur après l'abandon, égoïste le plus tranquillement du monde. L'homme qui a libéré son autorité des résistances et empêchements que lui opposaient les traditions anciennes du royaume, le *princeps solutus legibus* se retrouve dans cette chronique amoureuse....

» Mais voici un autre aspect de ce même homme. Après la mort de M^{lle} de Fontanges, « la place » qui était vacante, celle de maîtresse du Roi, ne sera plus remplie. Or, Louis XIV n'avait que quarante-trois ans. De toutes parts se seraient offertes à lui des femmes et des filles.... On pouvait donc craindre pour le Roi une vieillesse malpropre ; il se l'interdit, par crainte de l'enfer, mais aussi par respect de lui-même et souci de sa dignité. Après son mariage avec M^{me} de Maintenon, il ne retombera plus dans l'amour illégitime. Ce singulier couple, austère et dévot, va présider à la vie de la cour de France. » (VII, 2, p. 389 sq.)

Mais dans la dévotion même éclate encore un imperturbable et triomphant égoïsme. Les malheurs publics ne sont, dans la pensée du roi, que la manifestation des desseins de Dieu à son égard :

« Ainsi toutes ces défaites, ces milliers de morts sur tant de champs de bataille, ces deuils affreux dans la maison royale, cette peste, cette famine, sont autant de preuves de l'amour de Dieu pour Louis XIV, des avertissements qu'il donne, des signes qu'il fait, et que le Roi comprend et qui le rassurent sur le dessein final de la Providence à son endroit. (VIII, 1, p. 468.)

Et voici enfin la saisissante évocation du Roi aux approches de son déclin :

« Sous le regard de tous, il garde le même visage tranquille. Il est toujours plus « poli », plus « avenant » que personne ; il a toujours ce « charme de la parole et de la voix » qui était une séduction si grande. Pourtant il commence à beaucoup changer. Dans l'intimité, il est souvent triste et de mauvaise humeur. Sur son visage plus grave et même morose, l'expérience de la vie, une expérience si riche, a creusé le sillon du dédain. Et déjà plus d'un avertissement le fait souvenir de sa mortalité. Ses dents sont tombées, sa mâchoire est cariée ; ses lèvres rentrent, ses joues pendent. Il souffre de coliques et de ballonnements. Bientôt viendra la grande crise de la « fistule. » Tout le corps s'est alourdi ; mais, la grâce évanouie, demeure la majesté, pour durer jusqu'au bout, et grandir et devenir superbe dans les tristesses et la ruine, qui approchent. » (VII, 2, p. 412.)

M. Lavissee ne se contente pas de peindre Louis XIV au physique et au moral, il l'explique. Il l'explique par ses hérédités, par son éducation et surtout par les spectacles et les souvenirs de sa minorité :

« Il a vu de près les trahisons et les fausses mines des traîtres....

» Il a su le prix des fidélités....

» L'éducation par la vie a donné à Louis XIV l'habitude de dissimuler : il sera dissimulé profondément, même perfide, et, plus d'une fois, odieusement. Elle l'a mis pour toujours à l'état de méfiance.... Elle a détruit en lui, si elle s'y trouvait, la faculté de sympathie....

» Enfin la Fronde a laissé à Louis XIV une inquiétude qui semblerait étrange, si l'on ne se souvenait qu'il a vécu des heures où la monarchie se crut en danger. » (VII, 1, p. 126 ss.)

L'intérêt de la période de la Fronde est double. Du drame qui va se jouer, elle est la préparation. Mais de plus elle est en elle-même singulièrement émouvante, et instructive, et tristement révélatrice du malaise dont souffre la France et de l'anarchie toujours prête à naître,

même quand elle se dissimule sous les apparences de l'ordre. On a voulu voir dans le héros cornélien et le « généreux » de Descartes l'image de la réalité contemporaine. L'impression qui ressort du livre de M. Lavisne ne confirme guère cette manière de voir. Au moins les choses avaient-elles beaucoup changé depuis le commencement du siècle. A la misère sociale correspond le désarroi moral et l'abaissement des caractères. Aucun esprit public, et pour cause :

« Le sentiment national était alors seulement comme une fierté d'être la France, avec une idée de devoirs envers la patrie, apprise par les gens instruits dans l'histoire des cités antiques. La France ne se connaissait pas bien ; elle ne vivait pas ensemble.... Elle ne pouvait pas être une patrie, comme est la France aujourd'hui. » (VII, 1, p. 53.)

La noblesse ne songe qu'à ses intérêts particuliers. Le Parlement, avec une ou deux idées hardies et en avance sur le temps, comme celle du consentement de l'impôt ou celle du respect de la liberté des personnes, est rongé par des préoccupations égoïstes. Une fatalité semble tout paralyser.

« Et l'on est pris, en lisant cette histoire, d'une sorte d'angoisse. Quelque chose semble se préparer, qui aurait été bienfaisant à la France et au Roi, une réforme, si évidemment nécessaire, un commencement de liberté peut-être, mais rien ne viendra, rien. Et rien ne pouvait venir. » (p. 33.)

Ce qui vint, ce fut la Fronde, et la réaction qu'elle ne pouvait manquer de provoquer :

« Le désordre où chacun agissait pour soi devait fatalement finir par le Roi pour tous. » (p. 59.)

« Le grand dégoût de ces troubles sans profit et sans honneur, une réaction à la française qui porte d'un extrême à l'autre, de l'agitation à l'horreur du « remuement », notre geste natio-

nal de jeter le manche après la cognée, voilà bien ce que l'on aperçoit à la fin de la Fronde, ce dernier effort si misérable contre l'autorité du Roi demeurée debout dans la ruine universelle et surhaussée par cette ruine. » (p. 65.)

Voilà donc Louis XIV en scène, au centre des affaires comme au centre de la cour, dominant la vie du pays et ramenant tout à lui. Cette place, il est conforme à la nature des choses de la lui conserver quand on raconte l'histoire. Mais le soin apporté à la notation des traits individuels et à l'analyse morale ne fait pas tort, chez M. Lavissee, aux larges vues synthétiques. Nul au contraire n'a mieux déterminé la réaction les unes sur les autres des influences particulières et des conditions générales. La politique, la religion, les idées, les lettres et les arts sont étudiés tour à tour aux diverses périodes du règne ; et tout cela se juxtapose et se combine dans la mémoire de façon à y laisser gravée, avec un jugement que l'on peut discuter, comme tous les jugements, une image ineffaçable de l'esprit classique, du siècle de la « raison », et du régime des autorités.

La monarchie ainsi parvenue à son apogée, qu'a-t-elle fait pour la France ? M. Lavissee apprécie son œuvre avec une sévérité qui semble bien d'ailleurs n'avoir rien d'excessif. La royauté a pratiqué la plus lamentable des politiques financières ; elle n'a pas su ou n'a pas voulu organiser la vie de la nation ; elle n'a pas constitué la France en un Etat. Et ce sera la même constatation jusqu'à la fin : inachèvement de l'Etat aux temps troublés de la minorité de Louis XIV, inachèvement au moment de sa majestueuse décrépitude, inachèvement à la veille de la Révolution. L'édifice n'est pas terminé, et déjà la destruction s'y attaque.

Si jamais M. Lavisce, comme chacun le souhaite, ajoute à son histoire de l'ancien régime celle de la France moderne, nous montrera-t-il entièrement achevé ce que la monarchie a laissé incomplet ? Ce n'est pas certain. Les peuples, comme les individus, n'arrivent jamais qu'à une perfection relative.

Les pessimistes en tireront argument en faveur de leur thèse ; les autres y trouveront des motifs d'espérer, puisque malgré tant d'obstacles, d'essais avortés, d'égoïsmes coalisés, l'humanité se fraie sa voie, et que les nations marchent, comme vers un but environné de brumes, à l'accomplissement de leurs destinées.

Il est hors de doute, d'ailleurs, que si la France est aujourd'hui une nation, elle le doit en bonne partie à l'ancienne royauté. De là, malgré tout, une idée qui domine ce livre et l'inspire d'un bout à l'autre. Michelet, avec la conception un peu mystique que les romantiques se faisaient volontiers du peuple, a montré le peuple français aspirant à l'être et entrant en possession de sa personnalité. Ici, c'est, avec la France qui se constitue, a nation française qui tend à prendre conscience d'elle-même.

M. Lavisce, historien sans illusions, mais confiant dans l'avenir et croyant à la vie, disait, il y a quelques jours, aux écoliers de Nouvion en Thiérache « l'honneur et la joie d'être une nation. » Ce sont là des choses qu'il est bon de rappeler aux démocraties, dont c'est trop souvent la faiblesse de manquer de traditions et d'oublier la solidarité dans le passé des hommes du présent. On sait que M. Lavisce, chaque année, va parler aux enfants de sa petite patrie de leurs devoirs envers la grande. Il semble que cette fois-ci il ait voulu mettre, dans l'expres-

sion des vérités qu'il sait, en termes simples et élevés, rendre accessibles aux petits, un accent particulier de gravité et presque de solennité. Les fortes paroles, pesées et calculées jusque dans leurs hardiesses, et l'éloquent rappel au patriotisme, que lui ont inspirés la situation de l'Europe et l'état des esprits en France, étaient certainement destinés à être entendus au delà des murs d'une école de village. M. Lavissee a l'autorité qu'il faut pour tenir un tel langage, s'il est vrai qu'on serve son pays en lui disant la vérité, sans parti pris d'apologie ni de dénigrement. Rien de plus utile que les leçons de l'histoire pour combattre et l'arrogance naïve de ceux qui croient que rien de bon ne s'est fait avant eux, et les regrets stériles des mécontents, toujours prêts à exalter le passé aux dépens du présent ; rien, en un mot, qui enseigne mieux à être juste pour toutes les époques, à regarder l'avenir sans peur et sans illusions, à apprécier enfin, selon l'expression de Tacite, les bienfaits de son siècle, sans se croire obligé de rabaisser les autres.

Est-ce à dire que le livre de M. Lavissee et de ses collaborateurs ne s'adresse qu'à des Français ? S'il en était ainsi, il ne serait plus un livre de science. Mais si la science idéale n'a point de patrie, il est naturel que chaque pays veuille, dans sa propre histoire, tenir le premier rang. La France a maintenant une histoire nationale, offrant d'elle-même une image impartiale, scientifiquement objective et conforme à son esprit, qu'elle peut, avec une légitime fierté, opposer aux œuvres analogues parues dans d'autres pays. A ce titre, cette histoire de la France d'autrefois marque une date dans l'histoire de la France d'aujourd'hui.

PAUL VALLETTE.

POURQUOI NOUS AIMONS L'ITALIE ¹

Il n'y a de vrai que ce que nous aimons.
PAUL GIRARD.

Quand un ami vous annonce qu'il va partir pour Londres, pour l'Allemagne ou pour l'Amérique, vous l'écoutez avec complaisance et lui souriez doucement, parce que tous les pays ont leur beauté et leur intérêt et qu'il est toujours agréable de voyager.

« Voyager, a dit M. Abel Bonnard, c'est acquérir, c'est conquérir de la jeunesse, c'est mettre de la féerie dans nos jours. » En d'autres termes, c'est apprendre à voir et à comparer ; c'est, loin des affaires et des habitudes, se trouver face à face avec soi-même, libre, heureux ; c'est s'épanouir dans sa vraie nature et laisser éclater son vrai caractère ; c'est jouir pleinement du présent délicieux ; c'est avoir le temps de se redresser vers la beauté du ciel, les enchantements de l'art, les bruits de la vie ; c'est enfin, selon le mot de M. Albert

¹ Cette étude s'adresse à ceux qui connaissent très bien l'Italie, et à ceux qui, ne la connaissant pas encore, sont désireux d'y voyager. Elle n'est point faite pour les touristes pressés qui ont vu la péninsule à travers la portière des express et les racontars des portiers d'hôtels étrangers. On n'y trouvera que des traits généraux, les exceptions ne comptant pas dans un tableau d'ensemble.

Guinon, goûter des plaisirs d'homme avec l'intensité naïve des joies d'enfant.

Si cette même personne vous dit : « Je pars pour Paris », votre visage s'illumine d'approbation : vous comprenez qu'on aille de temps à autre se retremper à cette source de notre langue et de notre vie intellectuelle ; vous estimez favorisé de la fortune celui qui peut vivre quelques semaines, ou même quelques jours, dans cette ville de toute grâce, où l'esprit tranche les questions et la courtoisie résout les difficultés ; dans ce centre de toute création élégante, ingénieuse et parfaite devant lequel abdique le monde entier.

Mais si l'on vous dit : « Je pars pour l'Italie », vous avez une surprise heureuse ; vous vous exclamez ; puis, presque aussitôt, une mélancolie vous noie le cœur. D'une voix courte et qui tremble un peu, vous interrogez le voyageur sur ses projets ; vous lui donnez des renseignements et des conseils : vous êtes jaloux !

C'est que l'Italie exerce sur tout le monde un attrait despotique, fait d'admiration et de tendresse. Il est plus facile de le subir que d'en donner les raisons, moins rare de le voir s'accroître que de le voir s'atténuer. Il résiste à tous les assauts, aux mécomptes causés par la voix rauque des femmes de la plaine du Pô, la morgue et la cupidité des fonctionnaires publics dans les provinces méridionales, la lenteur et la malpropreté des chemins de fer, l'inconfort des hôtels de petites villes, la fausse monnaie qu'on vous passe au guichet des gares et des bureaux de poste, les routes poudreuses où l'on suffoque, celles qui sont resserrées entre deux hauts murs d'où la vue est impossible et qui, comme la Voie Appienne, traversent d'illustres paysages qu'on voudrait contempler ; ou, comme la chaussée qui va de Naples

à Torre Annunziata, courent le long de merveilleux jardins capables de vous donner des joies. Si, à cause de ces déficits et de ces insuffisances, votre amour de l'Italie subit une éclipse, il ne tarde pas à être le plus fort et à revenir au galop. Au reste, que l'on me nomme un peuple et un pays sans défauts ! La patrie du luxe et de la beauté moderne en a bien quelques-uns sur lesquels nous ne nous aveuglons pas ; mais il est de fait qu'ils sont peu de chose en regard de ses mérites. Elle n'a jamais trompé personne : le voyageur le moins préparé et le moins intelligent prend du plaisir à son soleil, à ses monuments, à sa savoureuse originalité ; le plus averti y trouve de profonds enseignements. Nulle contrée ne voit accourir autant d'investigateurs respectueux, autant de pèlerins passionnés, chez qui l'enthousiasme prenne à ce point les caractères de l'envoûtement :

« J'éprouve dans ce pays, dit Stendhal, un charme dont je ne puis me rendre compte ; c'est de l'amour, et cependant je ne suis amoureux de personne. L'ombre des grands arbres, la beauté du ciel pendant les nuits, l'aspect de la mer, tout a pour moi... une force d'impression... tout à fait oubliée, ce que je sentais à seize ans, à ma première campagne. »

Et ailleurs il ajoute :

« Toute la nature est ici plus touchante pour moi ; elle me semble neuve ; je ne vois plus rien de plat et d'insipide. »

L'auteur anonyme, mais évidemment catholique, d'un bel ouvrage appelé *Promenades pittoresques en Italie*, commence son récit en ces termes :

« Je suis dans un véritable accès de joie, car je pars pour la Calabre. La magie du voyage opère déjà sur mon imagination ; toutes mes facultés sont en activité, ma vie est renouvelée d'espérance et d'attente. »

Des gens qui n'ont jamais vu la Terre de Beauté en ont la nostalgie. Son nom seul leur fait sauter le cœur. Ils en parlent avec des transports, des mots dolents et brûlants :

O ville d'art subtil, de songe et de langueur,
dit de Venise le bon poète Albert Thomas,

O ville de l'amour que nos yeux n'ont pas vue,
Mais dont la volupté, par delà l'étendue,
Nous arrive pour nous bouleverser le cœur.

Ceux qui ont parcouru l'Italie une première fois sont travaillés du désir d'y retourner, car c'est peut-être le seul pays qui ne fatigue pas et qui, à cause de son caractère mystérieux et de ses inépuisables richesses, ne se livre pas tout entier et dès l'abord à celui qui l'étudie. On passe vingt fois par Milan avant de soupçonner les trésors d'art qu'il recèle en dehors de sa cathédrale, de Saint-Ambroise et de la *Cène* du Vinci ; on traverse en tous sens la Lombardie avant de s'arrêter à Saronno, petite bourgade où s'éternise le nom de Bernardino Luini ; on croit connaître le Piémont quand on n'a pas vu Verceil, son *Saint André* et son *Saint Christophe*, où rutille la gloire de Gaudenzio Ferrari. Beaucoup de voyageurs sont déçus en voyant les grands palais noirs, les rues étranglées de Florence, ses quais déserts à partir de sept heures du soir. Il faut habiter la divine cité du lys rouge pour la comprendre et l'aimer. Elle est la ville des délicats et des connaisseurs patients. Naples ne paraît d'abord que bruyante, malpropre et misérable à ceux qui n'y passent qu'un jour. Elle ne révèle sa capiteuse poésie, sa force nonchalante et sa grâce tragique qu'à ceux qui demeurent ou qui reviennent.

Un humoriste a dit que le plus grand plaisir après le

voyage, c'était le retour. Ce n'est pas vrai de la lumineuse péninsule, que l'on quitte toujours à regret. On passe la frontière avec un soupir, comme le poète des *Elégies romaines*. Les plus sensibles répandent des larmes, comme Winckelmann, à qui il semblait qu'il ne pouvait plus goûter les arts quand il ne respirait plus l'air qui les a fait naître. Pour s'aider à prendre en patience leur exil, ces amoureux de l'Italie lisent tous les livres qui la décrivent, tous les journaux qui la nomment, cultivent sa langue, sa belle langue sonore et colore, disent des paroles de bienveillance aux ouvriers italiens que le hasard leur fait rencontrer, peuplent leur habitation de souvenirs achetés là-bas. Le départ d'un de leurs amis pour Florence ou Rome leur fait un mal délicieux.

Beaucoup ont, en découvrant l'Italie, l'impression qu'ils y reviennent. Ils ne l'avaient jamais vue auparavant, mais ils la connaissaient : ils l'avaient constituée dans leurs rêves ardents. Ce fut le cas de Goethe, qui, devant la splendeur ensoleillée de la Vénétie, s'écriait : « Il me semble que je suis né en Italie, que j'y ai été élevé et que me voilà de retour d'un voyage au Groënland. » Ce fut le cas de Marc et de Philippe Monnier, d'Emile Gebhardt, d'Edouard Rod, à qui l'Italie a inspiré des pages admirables. C'est actuellement celui de MM. Paul Bourget, Maurice Barrès, Ernest Tissot, qui ont fait sur ce pays de leur dilection des livres tout frissonnants et tout lumineux d'enthousiasme.

Encore ne sont-ce là que les italianisants les plus connus parmi les prosateurs français contemporains. Ils ont d'innombrables confrères qui publient des relations de voyage, moins par vaine ambition d'auteur que par sympathie pour le glorieux sujet, jamais banal, ja-

mais épuisé. Leur main tremble en traçant sur le papier l'expression de leurs préférences émues ; ils vivent deux fois, intensément, les joies du pèlerinage. Beaucoup de ces études sont pénétrantes et fortes, dignes d'être relues sans cesse, comme celles de M. Paul Bourget ; ingénieuses et savantes, comme celles de MM. Georges Lafenestre et Maurice Paléologue ; aucune n'est franchement mauvaise, pas même celles du peu subtil Eugène Müntz ou du médiocre René Bazin, parce que c'est l'amour qui les a dictées et que l'amour donne du talent au plus pauvre esprit.

Les voyageurs qui n'ont pas la ressource d'écrire parlent intarissablement du Beau Pays et recherchent les gens qui l'aiment :

« Une sorte d'intimité s'établit aussitôt, dit M. Ernest Tissot, tellement le fait d'avoir habité la péninsule constitue une sorte de franc-maçonnerie intellectuelle. C'est au point que deux inconnus, discourant de l'Italie au coin d'une cheminée de fumoir, se quitteront charmés l'un de l'autre, leurs paroles ayant semé dans leur cœur la graine d'une amitié future ¹. »

C'est là une vérité qu'admettent tous les fervents du « *Bel Paese*. » On communie dans cette religion, qui vous met pour le reste de vos jours un parfum dans l'âme, qui demeure une pensée chère, une élévation, un réconfort dans les heures mélancoliques ; car l'Italie est de ces pays dont Flaubert affirme qu'« ils produisent du bonheur comme une plante particulière au sol et qui pousse mal tout autre part ². » Elle possède des villes et des coins de terre qu'on aime avec passion et qu'on voudrait presser sur son cœur. Combien d'artistes y ont fixé leur demeure qui pensaient n'y rester que quelques

¹ *Les Sept plaies et les Sept beautés de l'Italie contemporaine*, page 372.

² *Madame Bovary*, page 58.

mois ! Combien d'étrangers sont incapables de vivre ailleurs, et, comme la Miss Bell du *Lys rouge* de M. Anatole France, s'y sentent « à demi vivants et à demi morts, dans un état très noble, très triste et très doux ! » Tout y parle de l'âme, tout y caresse le regard, tout y exalte l'imagination. La remarque qu'Octave Feuillet fait à propos de Paris ne s'applique pas aux villes italiennes :

« Paris me paraît être le lieu du monde qui offre le plus de ressource à l'esprit et le moins à l'âme. Mon esprit y est joyeux et mon âme y est triste. Il est impossible de sentir plus vivement que je le fais ici que l'esprit et ses plaisirs les plus élevés ne sont pas tout pour une créature humaine ¹. »

Au contraire, le charme italien est partout, un charme sentimental et romanesque : il est dans le luxe des cités, luxe qui paraît encore énorme à notre époque où toutes les capitales rivalisent de beauté et qui devait transporter d'admiration les voyageurs d'il y a deux ou trois siècles, quand la plupart des villes d'Europe étaient lépreuses et malodorantes, sans jardins et sans air ; luxe inépuisable, comme on sait, et tout en surprises, parce que varié à l'infini, unique et inimité, même dans la péninsule : Saint-Marc de Venise ne ressemble que de loin au Santo de Padoue, comme la romaine Place d'Espagne ne rappelle guère la florentine Place de la Seigneurie ; les Offices pourraient aussi peu se substituer à la Farnésine que les somptueuses demeures princières de la Via Balbi de Gênes ne pourraient remplacer les forteresses gothiques de la Via Ricasoli de Sienne. Ce sont des trésors équivalents qui ne font pas double emploi : l'esprit ne les confond point et l'imagination en reçoit des impressions diverses. Ce charme est dans le précieux et la soli-

¹ *Histoire de Sybille*, page 161.

dité des matériaux de construction, dans les marbres de toutes couleurs, les granits de toute provenance, les porphyres de tout grain dont sont faits les monuments.

Il est dans la richesse des palais magnifiquement fenestrés et balconnés, où des générations de princes ont accumulé des œuvres d'art ; dans le gigantesque des églises où les savantes ordonnances, les gemmes étincelantes, les tableaux de maîtres et les statues claironnent toutes les gammes du beau incomparable ; dans la fière domination des campaniles qui angélisent dans l'azur incorruptible du ciel ; il réside dans la gloire des paysages vermeils, dans les

Golfes d'or, de soufre et d'émeraude,
Les rivages frangés d'argent où la mer rôde,
Comme une louve ardente à lécher ses petits ¹.

Il est le long des petits chemins où s'exaspèrent les senteurs des menthes, des romarins et des mélisses. Il est dans la brise voluptueuse et vivifiante à la fois qui souffle toute la journée pour tempérer les ardeurs du soleil, fait palpiter les verdure et claquer les drapeaux ; la brise qui vous apporte le parfum des orangers de la Sicile, anime dans les pins parasols de la Campanie « des hautbois gémissants, des violons lointains, » fait chanter les harpes éoliennes des cyprès de la Toscane, met des ondulations dans les riz et les maïs de la plaine du Pô. Il est dans cet ensemble unique de vergers opulents, de plaines grasses, d'eaux miroitantes après lesquels tous les autres pays vous semblent des déserts et qui vous fait dire avec M^{me} de Noailles :

Je me suis appuyée à la beauté du monde
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.

¹ Roger Frère, *Les sèves originaires*.

Il est dans la transparence, la claire illumination de l'air, un air si léger et si pur qu'il semblait à Alfred de Musset que la prière dût y monter à Dieu plus librement qu'ailleurs ; un air sec et sonore qui retentit sous l'archet des cigales et double la force et la portée de la voix. Il est dans la fête du ciel bleu, bleu à vous donner du génie et sur lequel les marbres et les arbres se détachent en vigueur. Il est dans l'incohérence des détails et la noblesse des ensembles qui sont toujours si simples, si faciles à mettre dans un tableau, parce que le bon goût naturel des Italiens n'est jamais en défaut, même dans ses rapprochements les plus hardis ; parce que les averses de leur soleil doré apaisent les batailles des monuments disparates réunis sur une même place, qui s'est enrichie peu à peu et sans égard à ce qui préexistait ; parce que la patine du temps, l'habitude de l'œil établissent une entente amicale entre les contrastes les plus violents, les heurts les plus imprévus, parce qu'enfin cet heureux climat tolère toutes les couleurs, toutes les formes et toutes les rencontres.

Il est dans la vie italienne « opulente, facile et comblée ¹ », dans leurs repas élégants, copieux et sincères, leurs plats colorés et pimentés, leurs vins qui fleurent la rose, l'ananas ou la framboise, leurs lits à la fois moelleux et fermes, et qui ont servi de modèles au monde entier, leurs maisons privées, appelées avec raison *palazzi* et dont on admire les larges escaliers de marbre, les baies énormes, vitrées ou non, les salles hautes comme des cathédrales, vastes comme celles des anciens châteaux et dépourvues des comforts vulgaires qui déshonorent nos demeures septentrionales, mais que rendent nécessaires les rigueurs de notre ciel. Il est dans leurs

¹ Mot de M. Paul Bourget.

meubles de style, cossus, résistants et peu nombreux. Il est dans le sens du grandiose et l'amour du panache qu'ont les Italiens à un haut degré et qui donne à leurs villages mêmes un air robuste et monumental, qui met partout de l'élégance et de l'harmonie : ici un portique devant lequel on s'arrête, un *pergolato* digne d'attention, une colonnade imposante ; là un édifice public élevé par un architecte illustre, un pont de pierre qui brave les siècles, une esplanade d'où la vue s'étend au loin, de grands arbres frissonnants. Il est dans la rue où passent des foules bien mises et des paysans propres venus en ville pour affaires, la rue grouillante de vie, où tout amuse le flaneur, où de légères voitures à deux roues, les *sallafose*, et attelées de nerveux petits chevaux sardes, filent comme des flèches, où les interpellations se croisent, les sourires s'échangent. Il est dans l'intérêt historique, mythologique ou religieux que présentent les localités, toutes célèbres à un ou plusieurs titres : les unes à cause d'un saint, comme Pouzzoles ; les autres à cause d'un pape comme Soana de Toscane ; les troisièmes à cause d'un poète, comme Sorrente ; les dernières à cause d'un brigand, comme Fondi de Calabre. Il est dans les beaux yeux des Italiennes, des yeux d'âme, noyés de tendresse, qui se tournent avec lenteur et troublent les plus indifférents. Il est dans la grâce des enfants, tranquilles et sûrs d'eux-mêmes, dans celle des « *monelli* ambrés et cambrés » et dont le *ciuffo* est tout un programme de hardiesse et d'intelligence, dont la bouche remplie de dents blanches ne s'ouvre que pour des paroles gentilles ou des espiègleries spirituelles. Il est dans les haillons misérables, mais glorieux de la plèbe, dans la quiétude abandonnée, les nobles attitudes de tout un peuple, chez qui l'air bête n'existe

pas. Il est dans la douceur des mœurs qui fait qu'on peut vivre en Italie vingt ans sans entendre une parole dure. Il est dans l'amabilité de ceux qui répondent avec tant de bonne grâce à vos questions, s'intéressent à vous, vous parlent le langage du cœur, vous écoutent avec une déférence intelligente, entrent dans votre pensée avec une familiarité qui vous enchante, vous approuvent tout en vous laissant entendre qu'ils ont leur idée propre, vous ont compris avant même que vous ayez parlé.

Il est dans les intelligences italiennes, limpides comme l'atmosphère, promptes comme la flèche, pénétrantes comme des vrilles, et qui, naturellement et irrésistiblement classiques, aiment les clairs discours prononcés en une langue bien articulée et franche comme l'or, les idées claires, les couleurs claires, les belles certitudes, les musiques transparentes, les églises inondées de lumière, les cérémonies religieuses alertes comme des fêtes. Elles sont telles même quand elles n'ont été soumises à aucune discipline et se montrent à l'état vierge et ingénu. On trouve dans toute la péninsule, mais surtout dans le midi, des gens qui ne savent ni lire ni écrire et qui stupéfient par leur parfait équilibre, leur pénétration, leur entente de la vie et des affaires. Il y a là de grands entrepreneurs, des chefs d'exploitation qui sont *analfabeti* et chez qui l'instruction ajouterait peu de chose à l'habileté professionnelle. Rien ne leur échappe. Ils voient, comme on dit, courir le vent et l'argent.

Les Italiens qui suivent la filière des études sont d'une précocité inouïe. A vingt ans, ils ont fait le tour des idées, sont au courant de tout, savent tout avec cette tendance à l'érudition cosmopolite qui les caractérise ; à trente ans ils sont célèbres, quand ils sont destinés à le devenir. Mais leur extrême facilité, leurs débauches in-

tellectuelles les conduisent vite au désenchantement, à la blague. Les lettrés d'au delà des Alpes n'ont pas la fraîcheur d'âme des autres Italiens. Rien ne les intéresse plus, rien ne leur paraît nouveau. Ils disent à propos de tout : *una delle tante*, ou bien *roba vecchia*. Le savant naïf, le chercheur candide est bien rare chez ces ultracivilisés.

Il faut dire que les Italiens sont, dans leur ensemble, trop personnels en même temps que trop résolus à ne consulter que leur bon plaisir et à ne suivre que leurs instincts, pour que leur élite intellectuelle ait beaucoup d'influence sur eux. Cette élite n'est, au reste, qu'une infime minorité dans un pays où l'école jouit de peu d'estime par le fait même qu'on en a moins besoin qu'ailleurs et que les esprits y ont une culture pour ainsi dire naturelle. Nos voisins ne font rien avec effort. Ils savent tout par aptitude innée. Il semble qu'ils n'apprennent pas, mais se souviennent ou devinent. On trouve, même chez les plus pauvres, le don de l'éloquence, le sens de l'ornement et de l'arrangement, le respect et le goût de l'art, le désir d'être bien mis, un certain usage du monde. Ils savent, en général, manger un fruit avec élégance, tenir un verre, saluer et s'informer gentiment de la santé des gens. Ils sont simples, cordiaux, humains sans avoir fait leurs humanités. Comme ces personnes qui ont gardé d'une opulence passée quelques meubles sculptés, quelques belles dentelles, ils sont encore au bénéfice des longs siècles de leur civilisation. Leur parfait naturel dénote la race, et leur assurance la tradition. Ils sont, comme les rois et les voleurs, à leur aise partout. Rien ne les étonne, ni ne les déconcerte. Ils aiment le luxe, auquel ils adaptent leurs habitudes avec la plus grande facilité, ne se croient les infé-

rieurs de personne, ont jusque dans la domesticité des redressements de tête pleins de dignité. Ils sont dévoués sans être jamais serviles, et s'arrangent pour mettre une ardente et fière poésie dans les propos d'extrême complaisance et d'extrême soumission que leur arrache la misère. Ils ne manquent jamais complètement d'éducation ni de coquetterie. Les plus infimes ont l'abord engageant, l'aménité des manières, la parole déliée et persuasive.

Un jour qu'étant à Florence, je passais Borgo San-Jacopo, une rue très resserrée, pourvue d'un mince liséré de trottoir, je vis un charretier qui conduisait un lourd tombereau chargé de madriers. Une jeune fille marchait devant lui, sur la chaussée. Les grelots des chevaux ne suffisant pas à l'avertir d'avoir à se garer, il mit son fouet dans le fourreau, s'approcha d'elle, la prit galamment par la taille et la main avec le geste d'un beau seigneur de la cour, tourna vers elle des yeux très vifs et des dents blanches, et la mit sur le trottoir. Elle ne le regarda même pas, et continua son chemin de l'air le moins gêné du monde¹.

On ne voit nulle part autant de visages souriants, de regards veloutés, de lèvres fleuries, de nuques élégantes, de démarches souples et dégagées, de jeunes filles bien peignées, d'adolescents bien chaussés, d'inconnus sympathiques. On ne sait le nom de personne, mais tout le monde vous est ami. Une atmosphère de bienveillance et de gaieté vous enveloppe. Des chansons et des fredons frappent à tout instant votre oreille. La jeune repasseuse qui travaille devant sa fenêtre ouverte chante. Le petit laitier qui va de maison en maison, sa boîte à la main, chante.

¹ Nous avons déjà dit dans la *Bibliothèque universelle* (février et mars 1903) tout le charme du *popolino* italien.

Le garçon boucher qui revient de l'abattoir, où il a fait son œuvre de carnage, chante. L'enfant qui se rend à l'école, sa serviette sous le bras, chante. Le mendiant cesse de vous tendre la main pour chanter. Le monsieur en chapeau de soie et en bottines vernies, qui, à Londres, est grave et compassé, ici chante dans la rue, et cela sans peur du ridicule. Tout le monde est jeune, tout le monde crie son bonheur. Lamartine a dit à ce propos, dans son *Voyage en Orient*, des choses justes et charmantes :

« J'ai toujours été frappé, malgré les préjugés contraires, du calme profond et rarement troublé des physionomies du Midi et de cette masse de repos, de sérénité et de bonheur répandue dans les habitudes et sur les visages de cette foule silencieuse qui respire, vit, aime et chante sous vos yeux : le chant, ce superflu du bonheur et des impressions dans une âme trop pleine ! On chante à Rome, à Naples, à Gênes, à Venise... en Sicile... sur le rivage, sur les flots, sur les toits ; on n'entend que ce lent récitatif du pêcheur, du matelot, du berger ou les bourdonnements vagues de la guitare pendant les nuits sereines. »

Les Italiens ne conçoivent l'existence que comme une perpétuelle allégresse et une persévérante affirmation de beauté. Ils sont persuadés que la joie conserve la jeunesse et que les honnêtes gens ont le droit de vivre tranquilles :

Chi muore giace,

E chi vive si dà pace,

disent-ils un peu vulgairement.

La doctrine du perfectionnement par la souffrance leur est en abomination. Ils fuient toute idée funèbre, considèrent la tristesse comme une faute de goût. Ils ont

une manière proverbiale de désapprouver les évocations inopportunes : *ricordare i morti a tavola*. Le pays de M. Gabriele d'Annunzio est la patrie des âmes légères qui ne ressentent pas, mais éprouvent, des beaux corps qui demandent impérieusement leurs satisfactions, des libres épanouissements de la santé et de la fantaisie. Les femmes, tout entières au désir de plaire, y marchent comme des reines ; et les jeunes gens comme des fils de roi, les yeux levés vers leur rêve étoilé.

On y aime la vie, qu'on accepte comme elle vient, respire le jour, adore le bruit et la lumière, rend un culte au soleil qui, là plus qu'ailleurs, est le grand triomphateur et le grand magicien, le dispensateur de la santé dans les ruelles où grouille la populace, l'assainisseur des coins louches où il empêche la décomposition des détritrus, le purificateur qui rend sa virginité et sa candeur au pauvre linge des maisons ouvrières. Allié à la couleur claire des maisons — qu'il revêt de grâce même quand elles sont délabrées et lézardées, — à la verte luxuriance des jardins, à la joie de l'atmosphère, il crée l'un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler. L'Italien supprime l'hiver : quand il parle de la *stagione*, il ne s'agit que de la belle saison, celle où les cloches sonnent leurs notes éclatantes dans un ciel chaud. La pluie lui paraît un châtiment, et le froid une calamité.

Le bonheur, avons-nous déjà dit, est partout ; il brille dans les yeux de l'enfant qui, vivant Corrège, vous regarde avec une candeur tranquille ; dans la blanche denture de la femme du peuple qui, hardie et pudique à la fois, vous enseigne le chemin ; dans l'allure légère et rythmée de la jeune fille qui, pieds nus, l'amphore sur

l'épaule, revient de la fontaine ; dans les groupes d'étudiants dorés de jeunesse et qui remplissent les promenades publiques et les jardins des éclats de leur gaité. Il rit dans la figure de faune des modèles de Taormine et dans celle des *birichini* de Florence, toujours prêts à se divertir aux dépens de l'étranger godiche. Il chante dans la romance alanguie qui passe continuellement sur la route, ou dans celle de l'ouvrier sur son échelle. Il vibre dans les airs de guitare et de mandoline que, dans le Midi, on joue le soir devant l'image illuminée de la Madone. Il paraît dans l'étalage du marchand d'oranges et du marchand de tomates qui fanfaronne en vives couleurs. Je le découvre dans les rameaux verts que le charretier a plantés dans le sable ou le gravier de son tombereau. Il est manifeste dans le cri du marchand d'eau fraîche.

Personne n'a jamais l'air affairé sous « ce ciel ami de l'homme¹. » Personne ne croit au travail inévitable et impérieux. On se donne du bon temps, on jouit de ce que l'existence offre d'intéressant et de récréatif. Le mot qui revient le plus souvent dans les conversations, c'est *divertirsi, divertimento*. Les ouvriers ont ce qu'ils appellent *un giorno di festa*, qui est le dimanche, et *un giorno di riposo*, qui est tel autre jour de la semaine. Dans les villages ou dans les faubourgs des villes, les jeux de boules ne chôment jamais dans le courant des chauds après-midi. On voit partout des gens qui musent, qui s'acagnardent ou qui s'attablent sous la tonnelle. Les portes rendent toute la journée des buveurs de brise, des gobeurs d'azur qui s'échelonnent sur le murtin d'en face, hurlent sous prétexte de causer, gesticulent, puis s'endorment, la tête à l'ombre et le dos

¹ Mot de Stendhal.

au soleil. Personne ne pratique mieux que les Italiens des villes la promenade dans les *gallerie* et les *corsi*, où ils sont certains de rencontrer des amis ou d'agréables connaissances, qui, comme eux, ont quitté les bureaux et les officines pour prendre quelque répit, et où ils croiseront cent fois les mêmes visages : rentiers d'à peine quarante ans qui se sont retirés des affaires dès qu'ils ont eu de quoi vivre honorablement ; artistes en quête d'impressions ; mondains tirés à quatre épingles ; officiers aux belles moustaches cirées ; en somme plus d'hommes que de femmes. On vit trop dans le présent pour préparer l'avenir avec âpreté et se refuser en temps opportun une excursion, un bon repas ou une fête de famille.

Cela est d'un grand exemple pour nous qui nous tuons de travail et consentons à prendre du repos quand nous sommes trop usés pour en jouir. Les étrangers établis en Italie, après avoir traité les habitants de négligents et de paresseux, finissent par se relâcher de leur zèle septentrional et par le trouver ridicule sous ce ciel éclatant, dans cette atmosphère de miel et de soie où tout vous invite au déduit. D'ailleurs il convient de dire que, les Italiens étant plus expéditifs et plus débrouillards que beaucoup d'autres, il leur faut moins de temps pour leur travail et il leur en reste davantage pour les bagatelles de la rue, de la mer et du ciel.

Un rien les essore et les transporte, tout leur est spectacle. La vue d'une jolie femme prend les proportions d'un événement.

Un après-midi de printemps que je lisais le journal dans un grand café de la Piazza Vittorio-Emanuele à Florence, je lève tout à coup les yeux en entendant un bruit d'émeute autour de moi. Chacun se précipitait

dehors, chacun regardait. Je m'informai auprès d'un garçon.

— *E una bella ragazza che passa*, me répondit-il.

Une autre fois qu'en manière de parler je demandais à un jeune homme de Milan, mon commensal dans un hôtel, ce qu'il y avait de neuf en ville, il se tourna vivement vers moi et me dit, les yeux chavirés de plaisir :

— *Ci sono tante belle donne !*

L'amour prend une place prépondérante dans les préoccupations de nos voisins. Il est le principal mobile de leurs actions, leur grande force et leur grande faiblesse tout à la fois. Il donne à la vie italienne son tragique quotidien en même temps que son charme unique et particulier qui la rendait chère à Stendhal. Sa menue monnaie, la *gentilezza* et la *cortesìa*, mettent du liant dans les relations journalières ; ses dérivés bâtards, la *gelosia* et le *tradimento*, leur donne du piquant et du relief. L'argent même cède à sa tyrannie. « *Ci vuol la simpatia*, » dit-on à propos de toutes choses. On peut affirmer que les *fatti di sangue* n'ont presque jamais d'autre cause, et qu'en Italie, plus que chez nous, il faut chercher la femme.

Qu'ajouterons-nous pour célébrer le Beau Pays ?

Nous dirons qu'une grâce élégante y recouvre toutes choses, et cela plus encore peut-être dans les nombreuses petites villes mortes comme Padoue, Pavie, Lucques, Prato, Sienne, Pérouse, Orvieto, où tout paraît à sa place définitive, où tout a l'aspect de l'éternité, que dans les grandes capitales en plein développement et en pleine transformation comme Milan et Rome, où beuglent éperdûment les trams et où mugissent les automobiles. Les styles architecturaux y apparaissent affinés et les vulgarités de la vie quotidienne anoblies : le

gothique des cathédrales y montre la solidité élancée, le léger dans la puissance, comme aux dômes de Florence et de Sienne ; le lourd roman s'y fait clair et cossu, haut et net, comme à Pise et à Lucques. Les métiers les plus humbles s'y exercent gaiement et avec désinvolture. On y voit de fiers et piaffants jeunes hommes à la Bronzino parmi les compagnons savetiers ; des jeunes filles belles comme les dogaresses du Véronèse parmi les laveuses de vaisselle. Le collecteur d'ordures ménagères y porte son cabas avec une aisance légère, et le balayeur de rue aux fines attaches d'aristocrate fait l'effet d'avoir été placé là par une erreur du sort.

Nous dirons que l'œil n'est jamais oisif chez un peuple où le pittoresque des mœurs vous sollicite sans cesse, où quelque spectacle s'offre à vous à chaque tournant de rue, comme une révélation et un amusement, où des perspectives nouvelles surgissent à chaque pas, où une œuvre d'art vous attend partout.

En aucun pays il n'y a autant de musées opulents, de fulgurantes basiliques, de demeures princières, de monuments civils aux portiques grandioses, aux belles cours intérieures. L'art italien donne au monde l'exemple de toutes les perfections. Il est la source où l'on va puiser les enseignements ; il est le point de comparaison, l'idéal inaccessible ! Est-ce à Rome, oui ou non, qu'est la Villa Médicis ? Les collections de l'étranger sont peuplées de chefs-d'œuvre italiens. On se demande ce que deviendraient les musées de Londres, le Kaiser Friedrich Museum de Berlin, la Gemäldegalerie de Dresde, le Louvre même, sans les Donatello, les Luca della Robbia, les Michel-Ange ? Ou bien les Filippo Lippi, les Botticelli, les Bellini, les André del Sarte, les Raphaël, les Véro-

nèse ? L'art italien est immense et rayonnant. Encore les plus nombreux morceaux et les plus beaux sont-ils en Italie même. Ils n'en sortiront point, puisqu'une loi en interdit l'exode.

Ils font de ce pays un immense musée où vous allez former votre goût et chercher l'émotion, où la grâce vous conquiert et la beauté forte vous donne l'extase.

Quand la contemplation des œuvres créées par les artistes a fatigué votre attention, vous allez par les rues, où vous rencontrez tous les visages qui vous ont charmés dans les galeries, et vous vous convainquez que, pour atteindre à la perfection, il a suffi aux peintres et aux sculpteurs italiens de copier les modèles vivants. Vous parcourez d'un pied dégourdi et d'un cœur exultant la féerique péninsule. Vous allez de la plantureuse et tumultueuse Milan à la fine, nerveuse et spirituelle Florence; des grandiloquentes et fastueuses beautés de Rome aux merveilles sans égales du golfe de Naples et de la Sicile. Vous vous promenez à travers la mythologie, l'histoire et la gloire de vingt-cinq siècles.

Vous vivez un rêve.

Vous êtes heureux.

HENRY AUBERT.



LADY BETTY EN AMÉRIQUE

—◆—
ROMAN

—◆—
SECONDE PARTIE ¹

Le lendemain, comme il était convenu, on va visiter West-Point. Pottert Parker a pavoisé sa garçonnière de fleurs en l'honneur de lady Betty ; celle-ci fait la connaissance de quelques jeunes cadets, qui conquièrent tout de suite ses bonnes grâces, et la journée se termine par une sauterie, d'où elle revient chargée de galons, de boucles de ceinturon, de boutons d'uniforme, cadeaux de ses nouveaux amis. Mais, entre temps, Potter a eu soin de la mener à l'avenue du Flirt :

Nous nous engageâmes ensuite dans les lacets d'un petit sentier qui domine le fleuve et court sous l'ombre de beaux arbres. Tantôt il passait dans des berceaux de verdure où la lumière filtrant à travers le feuillage prenait une teinte d'émeraude, tantôt il escaladait un rocher ; tout à coup il plongeait très bas pour suivre le fil de l'eau, mais invariablement il restait assez étroit pour ne laisser passer que deux promeneurs cheminant côte à côte.

Nous croisions des couples de jeunes filles et de cadets, d'offi-

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'octobre.

ciers et de jeunes filles. D'autres, assis tout près les uns des autres, se cachaient dans les retraites ménagées en dehors du sentier. Nous avons franchi, semblait-il, la zone fréquentée ; alors Potter me demanda si j'étais fatiguée et si je voulais me reposer. Je répondis que non. Aussitôt il se prétendit exténué lui-même, ce que je trouvai parfaitement stupide ; je n'en fus pas moins obligée de m'asseoir près de lui sur une roche ornée d'un coussin velouté de mousse verte.

— Voici l'heure après laquelle je n'ai fait que soupirer toute la journée, dit-il.

« Non pas moi », pensai-je en songeant aux cadets. Mais je convins sans peine que l'endroit était superbe.

— Oui, c'est très beau, répondit-il les yeux fixés sur moi. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Lady Betty, vous êtes une terrible coquette !

J'ouvris les yeux tout grands :

— Coquette ! Moi ? Je n'en ai jamais eu l'occasion, m'écriai-je.

— C'est parce que vous ne l'avez pas cherchée. Il est des choses que les jeunes filles comme vous savent de naissance. J'ai été malheureux pendant tout l'après-midi. Ne vous êtes-vous pas aperçue de mon trouble ?

— Pas le moins du monde.

— Voilà le malheur ! Vous ne pensiez pas à moi. Il est ridicule de ma part de m'inquiéter de ces petits garçons, quelques-uns ont la tête de plus que Potter, mais c'est plus fort que moi. C'est l'avant-goût de ce que je souffrirai quand vous serez chez Catherine au Mouillage. Je ne me rappelle pas avoir jamais été plus mécontent de moi-même, et je ne sais ce qui pourrait arriver si vous ne consentez pas à m'être favorable dès à présent.

— Je suis très aimable envers vous, aussi aimable qu'il m'est possible de l'être.

— Je voudrais vous enseigner une amabilité bien supérieure, lady Betty, voulez-vous me permettre d'essayer ?

Ses yeux, d'un bleu très pâle, prenaient le regard sottement attendri de mon cousin Loveland dès qu'il m'adresse la parole.

— Vous permettre quoi? demandai-je presque rudement pour une personne assise dans un lieu aussi ravissant.

— Me permettre de vous apprendre à m'aimer. Je suis amoureux fou de vous depuis l'instant où je vous ai vue pour la première fois.

— Depuis avant-hier? m'écriai-je. Quelle bêtise! Vous vous moquez de moi. Je ne crois pas à l'amour coup-de-foudre. Personne ne tombera amoureux de moi de cette façon.

— Le croyez-vous vraiment? Est-ce là tout ce que vous en savez? Tous les Américains s'éprendront de vous à première vue, et c'est ce que je voudrais éviter. Il faut que vous soyez ma fiancée avant votre départ pour Newport. Alors seulement je me croirai sain et sauf.

— Miséricorde! est-ce une demande en mariage? C'est pour rire, n'est-ce pas? Laissez cela, je vous en prie.

— Comment me permettrai-je de faire à lady Betty une demande en mariage pour rire? dit-il d'un ton de reproche.

— Quelle idée de faire une proposition de ce genre à une jeune fille que vous avez vue tout au plus trois fois!

— Ne vous ai-je pas parlé de mon ami de San-Francisco? Il est allé autrement vite en besogne que moi, qui ai fait preuve d'une patience hors de pair. Les jeunes filles américaines — je veux dire les beautés — sont blessées quand l'individu qui leur fait la cour ne les demande pas en mariage dès le premier ou le second jour. Elles trouvent que ce n'est pas rendre justice à leurs mérites, et c'est bien fait pour l'amoureux timide, si quelque autre, plus entreprenant, lui souffle la dame de ses pensées. Vous comprenez bien que je ne resterai pas tranquillement sur mon perchoir à regarder comment un autre vous enlève.

Je ne pus m'empêcher de lui rire au nez :

— J'appellerai au secours dès que je me trouverai menacée d'un danger pareil; c'est tout ce que je puis promettre. Je ne suis pas venue en Amérique pour faire la chasse au mari.

Tandis que je prononçais ces paroles, il fixait sur moi un regard étrange; il semblait croire que c'était bien là ma secrète

intention, mais que je ne voulais pas l'avouer. Pourrait-il être odieux à ce point? Non, ce n'est pas possible; je dois avoir mal interprété l'expression de ses yeux. S'il savait seulement que j'ai quitté la maison pour qu'une autre jeune fille puisse mettre le grappin sur un mari, et que je n'aurai pas la permission d'y retourner tant que ce mari ne sera pas laissé prendre!

— Les maris poussent pour vous comme les mûres sur les buissons et les fraises dans les plates-bandes; vous n'avez qu'à choisir, et cette pensée me torture, dit Potter; je suis terriblement jaloux. Si j'ai pris un congé de deux mois, c'est précisément pour être à Newport avec vous, et je vous avertis qu'un beau liquide cramoisi coulera s'il y a trop de freluquets qui viennent tourner autour de vous. Fiançons-nous tout de suite à l'essai, voulez-vous? et vous verrez ensuite si cela vous plaît ou non.

Cette fois je n'y tins plus et je refusai d'écouter un mot de plus de tout ce galimatias. D'un bond je fus debout et je m'élançai en avant; il fut bien obligé de me suivre.

— Si c'est vraiment une demande en mariage que vous m'avez faite, — ce dont je doute fort, — veuillez comprendre, s'il vous plaît que je la refuse. Je veux bien vous pardonner, puisque c'était une farce, et parce que cette demande est la première qui me soit faite, je ne mourrai donc pas sans avoir eu le choix au moins une fois, de me marier ou de rester vieille fille. Revenez à la raison, maintenant, et reconduisez-moi, sinon je chercherai mon chemin toute seule, ou je me ferai piloter par l'un de ces cadets dont vous prenez ombrage.

Cette menace toucha mon interlocuteur au point sensible, mais il ne cessa de me taquiner sur le chemin du retour.

Avant de partir pour Newport, M^{me} Esca et sa protégée vont faire visite à une dame qui, à la vive surprise et au grand émoi de Betty, habite au sommet d'une immense maison en construction, dont on ne voit encore que la carcasse de fer, que traverse de temps en temps, comme

un éclair, l'ascenseur conduisant à l'appartement aménagé tout en haut. Puis Betty, faisant une promenade avec Sally Woodburn, rencontre par hasard — est-ce bien un hasard? — Jim Brett, avec lequel elle est tout heureuse d'échanger quelques mots. Et là-dessus on part pour la mer.

L'arrivée à Newport cause à Betty une certaine déception; mais quand elle s'est installée dans sa « chambre blanche », au confortable et luxueux Mouillage, qu'elle a fait quelques connaissances, qu'elle a parcouru la côte en automobile, qu'elle a pris un délicieux bain de mer, enfin qu'elle a rencontré inopinément un sien cousin, lord Mounsleigh, invité aussitôt par M^{me} Pitchley, une voisine de M^{me} Esca, pour faire pièce à celle-ci, la jeune fille n'est pas loin de trouver que Newport est le plus charmant endroit de la terre.

Pendant que nous faisons de l'automobile, M^{me} Esca et son secrétaire s'occupaient activement à lancer les invitations pour un *thé violet*.

Elle donnait ce thé, disait-elle, pour me présenter à la société newportaise, et avait choisi cette couleur parce que, dans cette saison, les violettes ont passé fleur depuis longtemps.

Je suggérai humblement que c'était une raison pour choisir une autre fleur, mais elle ne fut pas de mon avis. Il était difficile, pour ne pas dire impossible, de se procurer des violettes; mais, le moment venu, je verrais bien qu'elle saurait s'en procurer. Je saurais aussi, si vraiment je l'ignorais, ce que c'est qu'un *thé violet*. Elle voulait m'en faire la surprise et pensait que cette surprise me serait agréable.

L'attente ne fut pas longue, car M^{me} Esca soupirait après l'heure de mon entrée dans le monde, et il paraît qu'en Amérique les débuts d'une jeune fille se font au thé. C'est du moins une manière de faire. M^{me} Esca projetait d'organiser quelque

chose de considérable avant le bal rose qui faisait le sujet de toutes les conversations. Elle voulait attirer l'attention sur sa grande fête et faire disparaître toute trace du thé violet avant de lancer d'autres invitations.

Je suis sûre que maman ne se donnerait pas tant de mal pour une soirée à laquelle elle convierait le roi et la reine. Je n'ose pas penser — même à plusieurs semaines de distance — à tout l'argent que M^{me} Esca a dû dépenser.

Il fallait par-dessus tout avoir des robes violettes, elle, Sally et moi. M^{me} Esca m'offrit la mienne. Je ne sais trop avec quoi je l'aurais payée, car Vic m'écrivait, tout juste alors, que maman se disait plus pauvre que jamais, et que le prétendant n'avait pas encore fait sa demande. Ma robe était magnifique, en mousseline de soie, violet pâle, garnie de violettes entourées de leurs feuilles. Puis on commanda en toute hâte, pour les quatre valets de pied, des livrées violet et argent, destinées à n'être portées qu'un seul après-midi. Mais ce sont là des détails insignifiants en regard des autres préparatifs.

La salle où l'on devait servir le thé fut entièrement tendue de soie violette de toutes les nuances imaginables. Les quatre parois du plus petit des deux salons — dans lequel M^{me} Esca devait recevoir ses invités — furent garnies de fil de fer. Je ne comprenais pas à quoi devait servir ce treillage jusqu'à l'heure où on le ouata de mousse que l'on couvrit de violettes fraîches. A la place des rideaux on pendit un réseau de violettes produisant un effet d'une grande beauté au moment où la lumière jaillit à travers cet écran. Ce n'est pas tout ; une couche épaisse et douce de mousse et d'herbe, jonchée de violettes, recouvrait le parquet ciré. La salle s'était transformée en un bosquet touffu de violettes, et je tenais à la main un gros bouquet de ces précieuses fleurs.

On n'avait eu qu'une semaine pour faire ces préparatifs extravagants, mais tout fut prêt à temps. Beaucoup des amis de M^{me} Esca m'étaient connus, et chacun de ceux auxquels j'avais été présentée semblait vouloir se rappeler à mon souvenir par

un bouquet de violettes. Toutes mes fleurs se trouvaient disposées dans des vases au grand salon attendant au berceau de violettes. Une carte épinglée sur le flot des rubans de satin violet accompagnait chaque bouquet, aussi les donateurs eurent-ils le plaisir de comparer leur présent avec celui du voisin. C'était une exposition merveilleuse, car, pour parler comme M^{me} Esca, « nous n'étions pas du tout dans la saison des violettes. »

Il fallut se tenir debout pendant des heures, aligner des kilomètres de sourires et répéter des milliers de fois les mêmes paroles. Si bien que je me faisais l'effet d'une poupée phonographique entrevue à New-York le premier jour où j'y avais fait des emplettes. La différence, c'est qu'il n'y avait personne pour remonter la machine et je fus bien obligée de tourner moi-même la manivelle.

Tout le monde fut d'accord pour déclarer la réussite complète. Les journaux de New-York consacrèrent plus d'une colonne à la « manifestation », comme disaient ces messieurs, et M^{me} Esca s'en réjouit pieusement.

Si nous avions eu fort à faire avant le thé des violettes, que dire des jours qui suivirent ? Du matin au soir, toutes les minutes avaient leur rigoureux emploi. Les heures s'égrenaient comme les perles d'un chapelet.

Après déjeuner, nous allions jouer au tennis, au Casino entendre un concert, ou feindre de l'écouter, et babiller. Là, nous rencontrions toutes nos connaissances. Oui, il était drôle de voir de quel air de supériorité tranquille le tout-Newport passait, sans les regarder, à côté de ceux qui n'étaient « personne. » Et quel spectacle de contempler ces derniers massés devant le Casino pour guetter l'entrée du tout-Newport ! Tels à Londres petits bourgeois et prolétaires restent sur leurs jambes jusqu'à complète exténuation pour voir la reine passer en voiture au parc ou sortir du palais de Buckingham....

Il est naturel que là où tout le monde devient neurasthénique pour dépasser son prochain en extravagance, M^{me} Esca ne puisse rester en arrière. Elle décida tout simplement que son festival

serait l'événement de la saison avant même d'avoir arrêté la forme qu'elle voulait lui donner. Elle passa plusieurs nuits blanches et son visage prit l'expression que j'ai en automobile quand je pense que nous allons être télescopés par un monstre deux fois plus gros que notre machine, et que je me prépare pour l'éternité, un gracieux sourire sur les lèvres. Elle mangeait à peine, téléphonait toute la journée, et s'administrait des drogues coupées de lait chaud. Puis tout à coup elle lui vint... je parle de son idée.

Nous déjeunions et il n'y avait heureusement personne à part M^{me} Pitchley et Caroline, Mounsleigh et Tom Doremus. Sans s'inquiéter d'eux, M^{me} Esca se leva d'un bond, pour se rasseoir presque aussitôt ; elle rougit et puis pâlit et nous croyions tous qu'elle allait s'évanouir. Nous poussâmes un cri, mais dès qu'elle eut retrouvé l'usage de la parole elle dit :

— Ce n'est rien, je vous dis que ce n'est rien. Il m'est venu une idée et voilà tout.

Plus tard, lorsque Sally, Potter et moi restâmes seuls avec elle, elle nous dit enfin qu'une bonne inspiration lui était venue à propos de son grand festival.

C'était deux jours après le *thé violet*. Il n'était que temps et elle avait été terriblement tourmentée, disait-elle, parce qu'il fallait expédier les invitations dans le plus bref délai. Le fameux bal rose était pour le 23, et la grande soirée devait nécessairement être donnée la veille pour que tout le monde se fatiguât bien chez elle et que le bal n'eût aucun succès.

— Toutes nos cartes d'invitation sont prêtes, dit Potter. Pourquoi tiens-tu à faire manquer la parade ?

— J'ai l'intention de montrer à M^{me} van der Windt ce dont je suis capable, répliqua M^{me} Esca.

— Supposons, dit Sally, qu'un certain nombre de vos invités refusent de venir à votre fête afin de conserver toute leur fraîcheur pour le bal ?

— Quand ils auront vu ce que j'inscris sur les invitations, dit M^{me} Esca, ils n'en feront rien.

Elle se leva, s'approcha de son bureau, en retira quelques cartes imprimées sortant de presse, auxquelles il ne manquait plus que la date, et griffonna quelques mots dans l'un des coins.

— Que pensez-vous de ceci ? demanda-t-elle à Sally.

Sally prit la carte, la considéra pendant une seconde, se mit à rire et me la tendit ; Potter s'approcha et lut ébahi, par-dessus mon épaule :

« Travesti avec loup. Inspection des labyrinthes et de la caverne d'Aladin. »

— Croyez-vous que cela suffise pour les amorcer ? demanda-t-elle d'un air de triomphe et de mystère.

— Tu fais bien les choses, ma foi, dit Potter. Tes invités tiendront à connaître à tout prix le sens de ce post-scriptum, et viendront en foule. Quelle est ton idée, en somme ?

— Nous en reparlerons, dit M^{me} Esca. Je désire que cette surprise en soit une pour Betty comme pour tous mes hôtes. Elle en jouira davantage.

Je ne fis rien pour percer le mystère, quoique ma curiosité fût singulièrement éveillée par cette caverne d'Aladin pleine de promesses. Le secret fut religieusement gardé, bien que M^{me} Esca eût l'air fort excitée en envoyant ses invitations.

Elle discutait sans fin avec Potter, malgré son air de fureur contre M^{me} van der Windt et plusieurs membres du comité du bal rose ; elle biffait sans miséricorde certains noms de la liste révisée à tout moment pour elle par son secrétaire.

Je l'entendais dire que jamais elle n'eût pensé à inviter les Pitchley s'ils ne s'étaient emparés ainsi de Mounsleigh et si Cora Pitchley n'était, en dépit de ses origines, la femme la plus habile de Newport, pour avoir su mettre tant d'atouts dans son jeu. Je n'ai jamais très bien compris ce qu'elle entendait par là : elle s'est toujours refusée à me l'expliquer.

Quoi qu'il en soit de l'intelligence hors ligne dont M^{me} Pitchley avait fait preuve, il n'était plus question de l'exclure du bal rose. Tout le monde lui faisait bon visage. M^{me} van der Windt

elle-même était chez les Pitchley en même temps que nous, à un déjeuner suivi d'une scène de vaudeville, puis à un diner. Elle semblait trouver, elle aussi, mon cousin Mounsleigh tout à fait de son goût, et donna même en son honneur un pique-nique au clair de lune, en automobile, où figuraient, outre les Pitchley, nous et Tom Doremus, quelques rares invités seulement.

Mounsleigh ne comptait rester que peu de jours à Newport ; mais lorsqu'il apprit que l'ami qu'il devait rejoindre en Californie se trouvait retenu à New-York pour affaires, et qu'il eut constaté que non seulement M^{me} Pitchley, mais tout le monde le pressait vivement de rester, il consentit à renvoyer son départ. Je ne pensais pas qu'après tant d'années passées à parcourir des pays étranges pour tuer d'énormes bêtes, il se souciât de bagatelles ; mais il semblait parfaitement heureux et rien ne parvenait à l'ennuyer dans la société des Pitchley.

Pendant que M^{me} Esca terminait la liste des invitations pour le grand « éteignoir », comme l'appelait Potter, Mounsleigh vint tout seul jusqu'au Mouillage pour nous donner les raisons qui lui faisaient différer son départ.

— Je n'ai pas pris rendez-vous à jour fixe avec mon ami Harborough, dit-il. C'est une affaire arrangée entre nous à Damas, où nous nous sommes rencontrés l'hiver dernier. J'étais libre de le rejoindre quand je voudrais, sûr d'être toujours le bienvenu. J'ai lancé une dépêche le jour de mon embarquement ; point de réponse. Mais je n'étais pas à New-York depuis deux heures que j'eus le bonheur de voir mon gaillard venir à ma rencontre. Il en était aussi ravi, mais ses affaires l'avaient retenu à New-York. Il croit en avoir pour une quinzaine à présent, si ce n'est davantage. Quant à ce qu'il a à terminer, cela ne me regarde pas. Après tout je suis aussi bien, si ce n'est mieux, ici qu'ailleurs.

— Comment, Harborough est votre ami ? dit M^{me} Esca avec intérêt ; le nouveau millionnaire de San-Francisco ?

— J'ignore l'âge de sa fortune, dit Mounsleigh, je ne sais

même pas s'il est millionnaire ; on n'a pas coutume de s'informer de pareils détails. Mais s'il n'est pas millionnaire, il s'entend bien à dépenser son argent. C'est un diablement bon garçon ; je n'en connais pas qui le valent.

— C'est bien Jameson B. Harborough, n'est-ce pas ? demanda Sally, et je fus très surprise de l'entendre poser cette question, car, au rebours de tant de personnes que je connaissais, elle ne s'intéresse jamais à un millionnaire par le seul fait qu'il est millionnaire.

— Oui, ce sont bien ses initiales, dit Mounsleigh d'un air ennuyé.

— Alors c'est certainement *le* millionnaire, Catherine, dit Sally avec une grande vivacité. Ne croyez-vous pas, puisqu'on le dit si intéressant, si original, et avec cela si grand ami de lord Mounsleigh, qu'il serait aimable de votre part de l'inviter à votre soirée du 22 ?

— Parfait ! Quelle bonne idée vous avez là, Sally ! s'écria M^{me} Esca. Je suis enchantée. Lord Mounsleigh, puis-je vous remettre l'invitation tout de suite ?

Mounsleigh assura qu'il serait très heureux de se charger du message, mais sans garantir que son ami accepterait. Harborough passait en effet pour un peu sauvage et peu friand de réunions mondaines.

— N'importe ! envoyez-lui mon invitation, et joignez-y un mot, pour lui dire que nous serions tous très heureux de le voir, insista M^{me} Esca.

L'invitation remise, pendant un certain temps il n'en fut plus question. Cette conversation était bien oubliée, du moins par moi, dans le tourbillon impétueux des plaisirs qui nous entraînaient. Un beau jour mon cousin dit à M^{me} Esca et à Sally que son ami serait reconnaissant qu'on voulût bien lui permettre d'attendre jusqu'au dernier moment pour donner sa réponse. Il serait charmé de venir, mais ne savait pas encore s'il serait libre.

Bientôt tout Newport ne s'entretint plus que de la mysté-

ricuse soirée costumée de M^{me} Esca, qui n'était pas précisément ce qu'on appelle un bal, mais personne ne savait au juste quoi. Le labyrinthe et la caverne d'Aladin faisaient pressentir l'idée de véritables merveilles. On en parlerait pendant toutes les saisons à venir, pensaient les élus. Les personnes qui n'étaient pas invitées assuraient, au contraire, que le grand mystère ne cachait que des enfantillages. Le bal rose, jusqu'alors seul sujet de toutes les conversations, passa au second plan. M^{me} Esca et M^{me} Pitchley purent savourer promptement le plaisir de la vengeance.

Un matin Potter me surprit par le dessin d'un travesti, qui lui avait été inspiré pendant la nuit, prétendait-il. Je devais représenter le fantôme du givre en revêtant une étoffe blanche scintillante et porter un long voile semblable à une traîne de brume, constellée de cristaux de glace. Ce costume me suggéra plutôt l'idée d'une carte de Noël saupoudrée de poussière diamantée ; mais il enchantait si bien M^{me} Esca qu'elle me pria instamment de l'adopter.

— Si vous refusez, Potter en sera désolé ; d'ailleurs ce déguisement ne vous coûtera presque rien.

Cette dernière raison, bien plus que la première, me décida à donner mon gracieux consentement. M^{me} Esca télégraphia à un costumier, qui était un artiste en même temps. Il vint, fit quelques retouches intelligentes au dessin de Potter et inventa des costumes pour Sally et M^{me} Esca. Plus tard, lorsqu'arriva la facture, celle-ci ne me fut remise que sur mes réclamations réitérées ; l'addition se trouva ridiculement petite, c'était un rien, même pour moi, mais je ne pus m'empêcher d'avoir des soupçons désagréables ; et je les ai encore.

* * *

J'arrive maintenant à la Grande Affaire.

Nous sommes au lendemain ; j'ai griffonné dans une hâte folle tout ce qui m'est arrivé à Newport au même moment, car il semble que tout se tienne.

Je n'en savais pas plus long que le commun des invités sur

les mystères du labyrinthe et de la caverne d'Aladin. Le secret fut gardé à merveille, malgré les conversations qui allaient bon train du haut en bas de la maison ; une armée d'ouvriers occupait les « fondations », comme tout le monde disait. On échafauda une gigantesque marquise à l'intérieur de laquelle on se mit à travailler. Un des entrepreneurs avoua à M^{me} Esca qu'un Journal de New-York lui avait offert cent dollars pour le renseigner sur ce qui se préparait au Mouillage. Mais il était resté impénétrable, soit que l'appât ne fût pas suffisant pour le tenter, soit qu'il fût lui-même incorruptible.

Une grande cave règne sous toute la maison. Je le savais depuis certain jour, plus chaud qu'une fournaise, où, tôt après mon arrivée, Sally me fit descendre afin d'y chercher la fraîcheur. Je venais de faire toilette pour me rendre à une réception, et je ressemblais à une écrevisse cuite. C'est une série de chambres admirablement aérées, aux murailles rugueuses, au sol cimenté. Une de ces pièces est immense et soutenue par des colonnes de pierre. Les autres servent à conserver la glace, le vin, les provisions. Pendant la semaine qui précéda la grande entreprise, des ouvriers travaillèrent là toute la journée, et, vers la fin, bien avant dans la nuit. Des caisses, des ballots formidables furent trimballés à la cave pour ne plus remonter à la lumière du jour. On ne faisait pas la moindre allusion à ce qui se tramait ainsi dans les entrailles de la terre, mais j'étais persuadée qu'un mystérieux travail de création devait enfanter la grotte d'Aladin. Pendant des jours entiers l'atmosphère fut extrêmement lourde au Mouillage, sauf dans les appartements de Sally Woodburn. Les incidents de la vie mondaine ne l'agitent pas. Ils sont pour elle de peu d'importance comparés, je suppose, au passé qui vit toujours dans son souvenir. Après d'elle je me sens plus calme, mais en société, ou dans la solitude (qui n'est presque jamais mon partage plus de dix minutes de suite) ma surexcitation est aussi vive que celle de tout le monde. C'est l'influence du climat, sans doute ; l'air même, en Amérique, vous met à chaque instant sur le qui-vive. Mais c'est aussi la faute de Potter.

Ses allures sont devenues inquiétantes. Il a l'air de croire que seul il possède des droits sur moi. Il faut toute l'habileté dont je suis capable pour maintenir la paix entre lui et les messieurs qui, par charité chrétienne, veulent être aimables envers une jeune étrangère.

Mais j'en reviens aux préludes de la grande fête. Quelle tension d'esprit chez tous ceux qui devaient y prendre part ! Serait-ce un grand succès ou une triste défaite ?

Le fameux soir arriva. On était convoqué pour dix heures, mais telle était la curiosité des invités qu'ils arrivèrent bien avant l'heure. M^{me} Esca, déguisée en reine Marguerite de Navarre, de qui, d'ailleurs, elle prétend descendre, se tenait sans masque dans le salon moyen-âge. Elle avait un second costume à enfiler tout de suite après, et un loup à mettre pour ne pas être reconnue de ses hôtes et s'amuser comme les autres. Personne ne connaissait ce détail que Sally, Potter et moi.

Nous ne devions paraître que plus tard, parce que nous n'avions pas de costumes de rechange. A mesure que nos hôtes entraient, nous nous mêlions à eux.

Aussitôt qu'on introduisait quelqu'un :

— Comment allez-vous, milord Leicester ? ou : Mon noble Georges Washington, ou tel autre nom, disait M^{me} Esca, d'après le costume du personnage. Très heureuse de vous voir. Allez vite jeter un coup d'œil au labyrinthe. En savez-vous le chemin ? Soulevez ce rideau. Vous ne pouvez pas vous égarer.

Alors l'élégant masque traversait le vestibule et disparaissait derrière un rideau brodé qui cachait une porte ouverte sur le jardin. Mais sans faire un pas hors de la maison, il entrait dans un couloir garni de tentures et conduisant à la vaste marquise : c'était le labyrinthe. Pourquoi ce labyrinthe, et que devenait-on après y être entré ? Je n'en savais pas plus là-dessus que les autres invités et cela m'amuse beaucoup.

Sally s'était donné tout juste assez de peine pour ne pas offusquer M^{me} Esca. Elle était vêtue en carmélite blanche avec un voile sur le visage au lieu de masque. Potter, qui avait fait grand tapage de son travesti, était la Flamme. Les circonstances s'y

prêtaient, disait-il, à cause de l'habitude qu'il avait de jouer près de ma Glace le rôle du feu. Il était magnifique. C'est lui qui avait dessiné son costume, car il est grand amateur de ce genre de composition et ma robe blanche étincelante contrastait admirablement avec son satin écarlate semé d'escarboucles, frangé d'or et de cuivre.

Il en prit prétexte pour me conduire dans le labyrinthe, quoiqu'un Hamlet de haute taille et un Henri V d'Angleterre eussent exprimé eux aussi le désir de m'y accompagner.

Potter me déroba, pour ainsi dire, à ces deux messieurs et nous disparûmes derrière les rideaux brodés, tandis que l'un des deux orchestres hongrois engagés par M^{me} Esca jouait une valse qui me donnait une envie folle de danser.

— Par ici pour le labyrinthe ! Pour le labyrinthe par ici ! clamait sans interruption un homme portant l'uniforme des soldats de la garde.

Il se tenait un peu en dehors de la porte, dans une espèce de vestibule tendu de toile si bien recouverte de verdure qu'on croyait entrer sous un berceau de feuillage.

Le couloir conduisant à la marquise était si merveilleusement arrangé que je poussai un cri d'admiration. On ne distinguait pas l'étoffe qui formait un tunnel ; elle était couverte de roses éclairées à l'électricité. C'était comme un sentier du pays des fées. Une natte d'herbe artificielle, comme celles dont on se sert pour représenter les prairies au théâtre, couvrait le sol.

Au bout du tunnel des roses je croyais atteindre un espace largement ouvert. Nous nous trouvions, au contraire dans une allée très étroite, étranglée par de gros arbustes verts, placés si près les uns des autres qu'il était impossible de voir ce qui se passait derrière. Sur nos têtes, au lieu du ciel en toile de la marquise, une brume violacée semblait flotter pareille à un doux clair de lune. Cet effet, produit par de nombreuses épaisseurs de gaze bleuâtre, superposées sous des lampes voilées, était saisissant.

Nous avançons tout doucement quand une maison microscopique, construite en fleurs rouges, éclairée à l'une de ses fenêtres

par une lumière rouge, nous barra la route. «C'est ici que demeure la sorcière des bois», annonçait une carte clouée sur la porte.

La maisonnette contenait une chambre dans laquelle une jeune femme tout en blanc, au regard fixe, semblait interroger une plaque de cristal. Elle tenait un coussin de velours sur lequel elle vous faisait poser votre main. Elle vous dépeignait alors votre caractère et vous disait la bonne aventure. Quelques personnes en costumes historiques sortaient au moment où nous entrions, et j'entendis l'une d'elles dire :

— C'est M^{me} Cortelyon, M^{me} Stuyvesant-Knox doit lui avoir donné au moins 500 dollars, sinon elle ne serait pas ici.

Nous tendîmes nos mains ; la sorcière me dit qu'après avoir traversé l'océan j'épouserais quelqu'un d'ici. Puis elle prétendit voir dans le bloc de cristal une figure qui ressemblait fabuleusement à Potter Parker. Je commençais à me repentir d'être entrée dans la maison rouge.

Après cette séance, nouvelle promenade dans des sentiers bordés de hautes murailles vertes. Tout à coup nous débouchons près de baraques où l'on se livrait à toute sorte de jeux. Il y avait aussi d'impayables pagodes de carton où de célèbres artistes japonais brossaient en cinq minutes votre portrait sur du papier de riz. Puis c'étaient des tentes en soie, aux étalages magiques. Et, un peu plus loin, une petite mare ronde, dans laquelle on pêchait avec des aimants de jolies grenouilles en métal, aux petites têtes remplies de bijouterie. Ensuite venait un bazar d'Orient en miniature, où des jeunes filles en robe de gaze dansaient pendant qu'on buvait du café turc ou qu'on introduisait aussi adroitement que possible sous la dentelle de son masque des cuillerées de sorbet. Le cinématographe avait son tour et faisait passer devant nos yeux un véritable combat de taureaux que je refusai de contempler. On y voyait aussi des martyrs qui se laissaient manger à contre-cœur par des lions. Enfin la «belle Otéro.»

Toutes les personnes masquées que nous rencontrions avaient l'air de beaucoup s'amuser. Vraiment c'était fort divertissant,

mais au bout d'un certain temps j'en eus assez, et j'aspirai à sortir de là. D'ailleurs j'étais lasse de la société de Potter qui affectait un ton sentimental.

— Comment ferez-vous pour trouver la sortie? demanda-t-il. Nous voilà dans le labyrinthe. Ce qu'il y a de particulier aux labyrinthes, c'est qu'on s'y perd; je m'y suis perdu et vous avec moi. Nous sommes perdus ensemble.

— Je tiens à me retrouver. Nous voici perdus depuis trop longtemps. Il y a beaucoup mieux à faire qu'à rester ici.

— Nous avons toute la nuit devant nous, répliqua Potter. Soyons perdus encore une petite heure. Nous avons erré de ci de là, d'un sentier à l'autre, et nous n'avons jamais vu deux fois la même chose, rien ne nous empêche donc de continuer notre exploration.

— Vous devez connaître l'issue, répondis-je, car on n'a pas gardé devant vous le même silence que devant moi. Vous avez certainement traversé ce labyrinthe un grand nombre de fois et vous en savez les détours.

— S'il est vrai qu'on me l'ait appris, rétorqua froidement Potter, je l'ai oublié.

Puis changeant tout à coup de ton :

— Betty, c'est vous qui me faites tout oublier, tout, hormis vous-même.

— Je ne vous ai jamais autorisé à m'appeler Betty ! m'écriai-je, mécontente de cette familiarité.

J'étais lasse des conversations qui prenaient ce tour-là. Et je pensais que je m'amuserais bien mieux ailleurs. A quoi bon porter un loup de velours si c'est pour s'entretenir avec les gens qu'on voit tous les jours, du matin au soir?

— Il est un autre nom que je préférerais de beaucoup vous donner, fit-il à demi-voix. Venez avec moi dans ce petit vallon où coule une fontaine entourée d'orangers et permettez-moi de vous le dire, ce nom.

— Je ne me soucie nullement de le connaître.

— Oh que si ! vous désirez l'entendre. Venez donc, je vais vous cueillir une orange. Elle contiendra peut-être quelque ob-

jet précieux, pareil à ceux dont était remplie la tête du crapaud.

Ce n'était pas le moyen de m'attirer, mais il s'empara d'une de mes mains et tira si bien que je fus obligée de le suivre sous peine de passer pour une petite oie si je résistais. Plusieurs personnes s'avançaient sur les lacets de l'étroit sentier. Un homme de haute taille, dépassant de la tête tous les autres, vêtu simplement comme un puritain, nous regarda très attentivement. Je suivis docilement Potter plutôt que de faire un esclandre. Mais à peine m'eut-il attirée près de la fontaine, dans le petit vallon d'orangers, qu'il poussa l'un des arbres dans une rainure. Aussitôt l'entrée fut obstruée et le vallon caché aux yeux des promeneurs.

— Ce n'est pas un mauvais tour que je vous joue là, dit-il. Je l'ai fait préparer d'avance.

— Et pourquoi donc ? demandai-je sottement.

— Pour vous y amener et vous avoir à moi tout seul. C'est ici le bosquet de Betty, que nous sommes seuls à connaître, vous et moi.

Puis d'un mouvement brusque il enleva son masque et fit mine de m'aider à me débarrasser du mien ; cependant je reculai d'un pas et je faillis tomber dans la fontaine. Peut-être y serais-je tombée en effet si Potter ne m'avait retenue par la taille ; mais au lieu de lâcher prise après m'avoir aidée à reprendre l'équilibre, il m'attira plus près de lui. Je me débattis et poussai un petit cri de colère ; juste à ce moment, à ma grande joie, quelqu'un fit pivoter l'oranger sur lui-même et me libéra.

Je m'élançai à travers l'ouverture et j'aperçus la haute taille du puritain, occupé, selon toute apparence, à faire glisser l'arbre une seconde fois pour enfermer Potter.

Ce geste avait été si prompt que je n'eus pas le temps de me demander s'il avait été fait à mon intention ou non ; je ne m'arrêtai pas pour réfléchir, je me mis tout bonnement à courir. Je rencontrais des Arlequins et des Colombines, des rois et des reines qui se poursuivaient ; les allées ne laissaient passer que

deux personnes de front, mais je bousculais tout le monde pour fuir de sentier en sentier, malgré les appels et les rires de ceux qui frissonnaient au passage du Givre.

Puis tout à coup :

— Je crois qu'on sort par ici, dit derrière moi une voix que je connaissais.

C'était celle de l'homme bronzé du paquebot, je l'aurais reconnue entre mille. Mais en me retournant, je n'aperçus que la haute stature du puritain gris qui m'avait aidée à échapper aux griffes de Potter Parker.

Je ne répondis pas un mot, pas même : « Je vous remercie », ou : « Serait-ce vraiment vous, monsieur Brett ? » Je ne fis qu'obéir à l'injonction de cette voix en prenant la route qu'elle m'indiquait, et je me trouvai hors du labyrinthe, sous la tonnelle italienne de roses et de clématites qui court indéfiniment du côté de la mer. Un regard jeté par-dessus mon épaule me fit voir mon libérateur debout, hésitant, comme s'il se demandait s'il me suivrait ou s'en retournerait.

Voyant cela, je m'arrêtai de courir et je dis à voix très basse :

— Monsieur Brett ! c'est bien vous, n'est-ce pas ?

— Oui, fut sa réponse. Me pardonnez-vous ?

— Oh, je vous remercie. Je désirais tant sortir de là-bas ! lui dis-je. Comment l'avez-vous deviné ? et comment m'avez-vous reconnue ?

— Je n'ai pu m'empêcher de remarquer qu'on vous faisait agir contre votre gré, répliqua-t-il en s'avançant de quelques pas. Je n'avais pas le droit d'être irrité, mais je l'étais. J'ai agi sous l'impulsion du moment. Quant à vous reconnaître, je... eh bien vous êtes grande et vous avez un port de tête qu'il n'est pas aisé d'oublier.

— Je suis désolée de m'être aussi mal déguisée, dis-je en riant. Mais je suis heureuse que *vous* vous m'ayez reconnue, et très heureuse d'être arrivée ici. Je commençais à... perdre le souffle. Qu'il fait beau sous cette tonnelle ! Pensez-vous qu'il soit possible de se promener quelques minutes... et de se rafraîchir ?

— Puis-je vous accompagner ? demanda-t-il si humblement que j'en reçus un drôle de petit coup au cœur.

— Faites-moi ce plaisir, je vous en prie, dis-je avec vivacité et avec toute la cordialité dont je fus capable, cordialité beaucoup plus marquée que si j'avais eu affaire à un monsieur de notre monde. Il est charmant de vous rencontrer ici ce soir !

— Vous devez en être bien surprise ?

Je dis « oui » sans réfléchir ; puis je regrettai d'avoir laissé échapper ce « oui » qui pouvait signifier : « Vous n'êtes pas ici à votre place. » Mais comme il était trop tard pour le retirer, j'ajoutai très vite :

— C'est une agréable surprise !

— Vous êtes trop bonne de n'avoir pas tout à fait oublié un garçon comme moi, dit-il.

— Je ne vous oublierai jamais, dis-je. Je le voudrais que je ne le pourrais pas, — je fus frappée du ton sincère que prenait ma voix pour exprimer ce qu'en réalité je sentais ; mais je n'étais pas sûre qu'il fût à propos de laisser deviner ces sentiments à M. Brett, même s'il était pauvre et malheureux, — Vivace m'empêche de vous oublier.

— Qu'y a-t-il donc entre Vivace et moi ?

— Oh, vous le savez très bien, car c'est vous qui me l'avez envoyé ; je désirais vous écrire au club que vous m'aviez indiqué, pour vous remercier. Mais comme vous n'avez point mis de nom, j'ai pensé qu'il valait peut-être mieux ne rien dire. A présent il faut que je vous en parle ; je ne m'explique pas votre bonté pour moi.

— C'est un des plus grands plaisirs que je me sois accordés. Vous avez été très bonne de ne pas m'en vouloir. Je n'avais pas l'intention de prendre des libertés. Je pensais que ce petit gaillard vous plairait.

— Je l'aime passionnément ; sans lui j'aurais eu souvent le mal du pays. Quand je suis triste, il a toujours l'air de me comprendre, et il fait de son gentil petit mieux pour me rendre courage.

— Vivace a beaucoup de chance, c'est un chien heureux.

— Ne vous manque-t-il pas ?

— Non pas, j'aime à le savoir entre vos mains. Vous vous êtes montrée extrêmement bienveillante à mon égard quand j'étais dans une situation difficile en face de la mauvaise fortune. Je n'avais aucun moyen de vous prouver ma reconnaissance, quand, tout à coup, je pensai à Vivace. C'est notre conversation dans les docks au sujet d'un « chien perdu » qui me suggéra cette idée.

— Je l'avais deviné, dis-je en riant. C'est cela qui m'a donné la certitude que c'était à vous que je devais Vivace. Et... j'en ai été heureuse. Après ce que je vous ai vu faire à bord du navire, je... je vous honorais. Et je suis fier de penser que... nous sommes amis.

— Vous n'avez pas honte de songer à moi comme à un ami ? demanda-t-il d'une voix qui trahissait de la joie, ou de l'agitation, ou quelque chose qui n'était pas le calme parfait du cœur.

— Je suis *fière*, en vérité, de vous appeler mon ami. Votre amitié pour moi a fait trois fois ses preuves. La première fois dans les docks. Une autre fois en renonçant à Vivace en ma faveur, et une troisième fois, ce soir, en venant à mon secours. J'avais été littéralement poussée là, comme vous l'avez vu. Il y a vraiment des personnes qui abusent de la plaisanterie quand elles sont masquées.

— C'est aux loups de velours, cependant, que je dois d'être ici, chez M^{me} Stuyvesant-Knox, dit Jim Brett. Vous vous demandez avec étonnement, sans doute, comment il se fait qu'on m'ait permis d'entrer, chacun devant exhiber à l'entrée sa carte d'invitation. J'ai la mienne sur moi. Mais... il y a de ces êtres — vous avez eu le malheur d'en connaître — qui s'appellent reporters. Cela ne veut pas dire que j'en sois un. Je vous laisse tirer vos conclusions vous-même.

— Que c'est amusant ! m'écriai-je.

— A présent, oui, c'est amusant. Je n'avais aucun droit à faire valoir pour vous parler ; mais je pouvais espérer de vous

apercevoir, et j'étais certain de vous reconnaître sous n'importe quel déguisement.

— Si j'avais seulement soupçonné votre présence ici, je vous aurais immédiatement reconnu, dis-je. Vous êtes plus grand, je crois, que tous ces messieurs.

— Dans l'Ouest, d'où je viens, les hommes sont tous grands.

— Et forts.

— Oui, et forts aussi, Dieu merci.

— Et braves.

— Il y a de braves gens partout.

— Je ne crois pas qu'il y ait au monde un homme plus brave que vous, monsieur Brett, lui dis-je.

— Il est glorieux pour un homme comme moi, d'entendre parler ainsi une jeune fille telle que vous. J'essayerai de mériter vos éloges, répondit-il. Toute ma vie en sera illuminée. Vous ne savez pas le prix que j'attache à votre approbation. Figurez-vous un prisonnier, jeté pour la vie dans une fosse obscure, aux oreilles de qui retentissent des paroles de sympathie adressées à lui personnellement — du haut d'une étoile.

— Oh, monsieur Brett ! je vous en prie, ne parlez pas de vous comme d'un prisonnier perdu dans l'obscurité.

— Mais n'est-on pas en prison quand les hautes ambitions, les grandes espérances vous sont interdites ?

— Mais, monsieur Brett, ripostai-je vivement, existe-t-il des circonstances qui vous interdisent d'aspirer à n'importe quelle situation élevée ? Je m'étonne que vous — si brave, si fort, si Américain — vous parliez ainsi de vous-même. Vous qui pouvez tout entreprendre, arriver à tout ce que vous désirez, pourvu que vous le désiriez fortement.

— C'est vous, une Anglaise, une jeune fille de l'aristocratie qui me dites cela ? demanda-t-il.

— Oui, c'est moi. Y a-t-il une différence effective entre les classes de la société quand on regarde au fond des choses ? J'ai beaucoup réfléchi à tout cela dernièrement. Je crois que c'est parce que je suis entourée d'Américains.

— Dites-moi toute votre pensée !

— Oh, c'est à peine si je puis la formuler. Je commence à comprendre qu'un homme — un homme tel que vous par exemple, monsieur Brett — ne devrait pas se croire malheureux parce qu'il est pauvre, et qu'il n'a pas eu tous les avantages que procure la fortune. Il n'a qu'à se dire tout simplement qu'il possède en lui-même tout ce qu'il faut pour aspirer à ce qu'il y a de plus élevé dans tous les domaines.

— Vous voulez dire par là qu'il peut se pousser et s'enrichir pour être au rang des millionnaires ?

— Ce n'est pas à l'argent que je pense. Depuis que je suis ici, j'ai fait la connaissance de bien des millionnaires. Mais il n'en est pas qui soient vos supérieurs. Ce que je veux dire, c'est qu'il vous faut tout juste assez d'ambition pour comprendre que vous n'êtes voué à aucune sorte d'infériorité, et que vous pouvez obtenir tout ce que vous désirerez.

— Parlez-vous sérieusement, lady Betty ? demanda-t-il avec vivacité. Avez-vous réellement cette persuasion ?

— Oui, répondis-je ; et les étoiles et la mer me semblèrent accompagner de leur harmonie la mélodie de mes pensées.

J'éprouvais je ne sais quelle sensation merveilleuse ; tout en moi s'exaltait. Et ce qui avivait mes impressions, c'était l'idée que Jim Brett les partageait. Sa voix à lui semblait trahir un phénomène analogue.

— Si vous saviez jusqu'où s'élèvent mes ambitions, vous ne parleriez peut-être pas ainsi.

— Je suis persuadée que vos ambitions sont nobles.

— Elles sont nobles, c'est vrai. Vous pourriez cependant ne pas les approuver. Elles font partie de mon existence. Il me serait impossible d'y renoncer et de continuer à vivre.

— J'aimerais les connaître, dis-je, me parlant plutôt à moi-même qu'à lui.

— Un jour, quand nous nous reverrons, — et je pense que nous nous reverrons, puisque vous m'avez appelé votre ami — vous me permettrez peut-être de les révéler. Alors je vous demanderai de vouloir bien m'écouter. Mais pas à présent. Je n'ose pas. L'heure n'est pas encore venue. Seulement promet-

tez-moi, lady Betty, de ne pas m'oublier, de m'accorder quelquefois une pensée bienveillante.

— Je pense très souvent à vous, dis-je, et je parle de vous avec Vivace. Pauvre petit Vivace ! Il n'oublie pas, lui. Comme il s'est mis à geindre certain jour, dans le bosquet de clématites du Parc central, quand il fallut le séparer de vous ! Ceci ressemble fort à ce bosquet, n'est-ce pas ? Il y a des clématites aussi. Je crois que je penserai à cette journée chaque fois que je reverrai des clématites. C'est drôle que nous nous rencontrions cette fois-ci en un lieu tout pareil — et d'une manière aussi... inattendue.

— Inattendue... répéta Jim Brett d'un ton singulier. Ce qu'il y a de plus remarquable, après tout, c'est que nous nous soyons rencontrés. — Puis il se mit à rire, d'un rire plutôt amer, pensai-je. — Vous n'avez pas peur de moi, lady Betty, après votre expérience des journalistes ?... car je vous ait fait entendre à mots couverts que je puis être ici en cette qualité.

— Peur de vous ? répétais-je en riant. Comme si c'était possible ! Je me fiera à vous en toute occasion !

Au moment où je prononçais ces paroles, une foule de gens débouchaient du labyrinthe sous la marquise par la sortie que M. Brett avait découverte pour moi. Ils affluèrent sous la tonnelle faiblement éclairée, et l'encombrèrent de leurs costumes fantastiques, riant, causant et gesticulant. Le charme paisible de la belle nuit bleue était rompu.

J'avais heureusement résisté à l'envie d'enlever mon masque.

Ces gens bruyants et excités, jouaient à « qui m'aime me suive. » Leur guide, un mandarin chinois, offrait de les conduire à la caverne d'Aladin. J'étais heureuse que l'esprit du feu ne fût pas de leur nombre. Il m'avait évidemment perdue de vue, et suivait une autre piste. Peut-être était-il trop en colère pour avoir envie de me retrouver,

Les masques s'arrêtèrent, échangèrent quelques paroles avec nous et plaisantèrent en prenant des voix d'emprunt. Je compris qu'il serait désagréable pour moi de m'attarder auprès du puritain après la dispersion de la troupe folâtre.

— Suivons-les, voulez-vous ? demandai-je. Ils courent à la caverne d'Aladin. Cela vous ferait-il plaisir de la voir ?

— Oui, fit-il.

Et nous suivîmes la foule désordonnée en mettant une distance prudente entre elle et nous.

Quatre mots écrits à l'électricité, sur un fond de roses rouges formant écusson, rayonnaient sur l'une des portes pour indiquer : « La caverne d'Aladin. » Le feu avait été mis aux lettres depuis mon passage ; on voulait que chacun explorât d'abord, à loisir, tous les sentiers du labyrinthe.

Plusieurs chambres et corridors, où les meubles brillaient par leur absence complète, avaient les parois tendues de toiles peintes qui faisaient passer sous nos yeux l'histoire d'Aladin. Tout y figurait, depuis la descente du héros au fond d'une caverne jusqu'à la conclusion de ses hauts faits. L'entrée de la caverne elle-même était en simili-rocaïlle. C'est par là, je le sais, qu'on descend à la cave. Il faut que les escaliers aient été enlevés ou recouverts d'un plancher, comme au théâtre ; on en a fait un sentier qui ondule de ci, de là, sous une voûte et se dérobe pour vous attirer vers les bas-fonds. Au ras du sol une nappe en verre taillé fait croire à une cataracte étincelante, et, jusqu'au moment où l'on passe derrière cette cascade, on n'aperçoit qu'une lueur rosée filtrant à travers le verre limpide. A moins d'être une bûche ou une pierre, on pousse un cri de surprise et d'admiration en sortant de là.

Toute la cave — tout ce qui en était resté visible — avait été convertie en une grotte féerique, constellée de bijoux. Les murailles et les plafonds ressemblaient à de la roche incrustée de rubis flamboyants et de diamants jetant des éclairs. Les colonnes en pierre brute qui soutenaient le rez-de-chaussée de la maison formaient d'immenses stalactites et stalagmites étincelants. Le sol cimenté était couvert de sable qui brillait comme de la poudre diamantée. On en voyait jaillir des arbres fruitiers, des buissons de roses, des rangées d'énormes roses trémières, des boutons de tulipe, le tout en verroterie lumineuse ; c'était vraiment admirable.

Tout au fond de la caverne une lueur d'un rouge éclatant brillait par intermittence, mais je n'en distinguais pas la source, à cause de la foule qui se pressait autour en riant. Quand les premiers satisfaits se furent éloignés, nous nous approchâmes.

La clarté en question provenait d'une lampe colossale de forme singulière, posée sur un piédestal à quatre ou cinq pieds du sol ; derrière la lampe se dressait un génie, apparition gigantesque, merveilleuse, effrayante, qui parlait d'une voix basse et profonde, en provoquant les éclats de rire de tout le monde.

— C'est Fred Kane, le grand bouffe, dit quelqu'un.

Le génie décochait ses traits d'esprit toutes les fois qu'une personne se frottait à la lampe, ce que chacun et chacune était prié de faire à son tour. Alors la lampe magique donnait toute la flamme rouge qui nous avait éblouis à distance. Au même instant le génie tirait quelque objet d'un des deux énormes sacs, couverts de sequins, suspendus à ses bras. Si la personne qui touchait la lampe était un homme, il plongeait la main dans le sac de gauche ; si c'était une femme, il fouillait à droite. Les sacs livraient invariablement un bijou magnifique offert avec une profonde révérence, et accompagné d'un discours impayable adapté au rôle choisi par le destinataire. L'esprit du génie était intarissable.

Tandis que M. Brett et moi nous nous avançons ensemble, le géant se croisa les bras et fouilla pendant quelques secondes dans les deux sacs à la fois. Par erreur il me tendit ce qu'il venait de saisir du côté gauche, et remit à M. Brett l'objet qu'il avait pris à droite. Chose singulière, le hasard nous avait décerné une bague à tous les deux.

Dans la mienne, deux cordons d'or et de platine formaient un nœud qui enchâssait un cabochon de saphir. Celle de Jim Brett était une étroite rivière de sept pierres précieuses : diamant, émeraude, améthyste, rubis, émeraude, saphir et topaze.

— Le génie s'est trompé de sac, dis-je, votre bague est destinée au doigt d'une femme, et la mienne à une main d'homme, mais elles sont jolies toutes deux et très originales.

— Voulez-vous... voulons-nous changer? demanda-t-il.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, me hâtai-je de répondre. Je donnerai la mienne à mon frère. Et vous?... il doit exister quelqu'un....

— Je n'ai point de sœur, ni personne à qui donner ma bague, dit M. Brett. Prenez-la. Voyez, je ne peux pas même la mettre à mon petit doigt. Gardez aussi la grande. Je ne puis pas porter les bijoux que porteraient les autres invités de M^{me} Stuyvesant-Knox....

Je ne pouvais supporter de l'entendre parler ainsi, et je l'interrompis :

— Si notre hôtesse apprenait que ce bijou vous est échu en partage, elle tiendrait sans doute à ce que vous le gardiez. D'ailleurs je le désire, moi aussi, ce qui est bien quelque chose.

— Pour moi c'est tout, reprit-il avec feu.

Alors nous échangeâmes les bagues.

— J'espère qu'elle vous portera bonheur, un grand bonheur, lui dis-je.

— Souhaitez-vous qu'elle m'accorde ce que je désire le plus ardemment? ajouta-t-il.

Je répondis affirmativement.

— Et vous, que souhaitez-vous que j'obtienne par cet anneau porte-bonheur? poursuivis-je.

— Que désirez-vous le plus? Une grande fortune?

Je secouai la tête.

— Le monde à vos pieds?

— Qu'en ferais-je ?

— Être aimée de celui que vous aimez le plus au monde?

— Il faudra que j'y songe et que je passe en revue toutes les personnes de ma connaissance.

— Eh bien, je vous souhaite d'aimer un jour celui qui vous aime plus que tout au monde.

Comme je levais les yeux, étonnée du son de la voix de Jim Brett, plus encore que de ses paroles, une fanfare retentit, et une partie de la paroi, ainsi que l'estrade sur laquelle le génie

se tenait avec sa lampe, disparurent tout à coup. On vit alors, dans l'autre grande pièce de la cave, une quantité de petites tables dressées pour le souper. Des branches de lilas et des liserons roses tapissaient les murs. Un bateau de glace, colossal, voguait illuminé, au milieu de cette salle, si bien aménagée, sur une mer teintée de vert.

Des cris et des rires de surprise saluèrent cette transformation imprévue. L'heure de lever le masque était venue, et les exclamations, les cris de plaisir redoublèrent lorsque chacun put reconnaître ses compagnons et ses compagnes.

Pendant une minute — pas davantage, j'en suis sûre — j'oubliai M. Brett pour regarder fixement l'immense, l'éblouissant bateau de glace. En me retournant je constatai que Jim avait disparu. S'était-il éclipsé à dessein ? ne se souciait-il pas d'enlever son loup au milieu d'étrangers ? ou bien la poussée inattendue de la foule l'avait-elle séparé de moi ? Je l'ignore. Je ne le saurai jamais. Je ne savais qu'une chose : c'est que je l'avais perdu, et je fus immédiatement entourée d'autres messieurs qui, me faisant des compliments flatteurs sur mon costume m'offrirent le bras pour aller souper avec eux et me faire danser ensuite.

Le reste de la nuit se passa en danses très animées ; les jeunes valsèrent jusque vers quatre heures du matin. A cette heure tardive des personnes âgées jouaient encore au bridge.

Vers la pointe du jour, on servit un second souper, en haut cette fois, et lorsque les derniers invités quittèrent la maison, le jour se levait, splendide.

— Eh bien, *ma chère*, fit Sally câline, lorsque tout le monde s'en fut allé, et qu'elle vint dans ma chambre pour m'aider à me déshabiller, avez-vous eu un peu de bon temps ?

— Ah oui, c'était merveilleux, répondis-je en poussant un soupir de joie. Je danse encore en pensée. C'est mon premier grand bal.

— Catherine ne veut pas qu'on l'appelle un bal ; mais c'est un détail. Vous a-t-on fait une demande en mariage ?

— O Sally ! n'est-ce pas trop extraordinaire ? On m'en a fait trois.

— Pourquoi extraordinaire ?

— Parce que je connais à peine les messieurs qui m'ont demandé de les épouser.

— Les Américains se décident vite quand ils ont quelque chose en tête.

— C'est ce qu'a fait M. P.... On m'avait avertie.

— Avez-vous accepté l'une ou l'autre de ces propositions ?

— Bien sûr que non !

— Et vous n'avez donné à personne le plus léger espoir ?

— Ah non, par exemple !

— Et le pauvre Potter ?

— Puisque vous le nommez, Sally, je vous dirai que je ne désire pas qu'il tente de nouveau une pareille démarche. Je ne crois pas qu'il parle sincèrement, et j'ai l'impression qu'il cède à quelque influence du dehors.

— Il veut vous épouser, Betty, il n'y a pas de doute. Peut-on lui en vouloir ?

— Fort bien, mais s'il continue, je m'en irai, dis-je. Quoique personne à la maison ne désire encore mon retour,.. pour plus d'une raison. Moi-même je ne le désire pas non plus. J'ai fait une expérience tout à fait extraordinaire. Mais...

— N'avez-vous pas rencontré un seul homme qui pût vous plaire ? Peut-être n'avez-vous pas de goût pour les Américains ?

— Oh que si ! m'écriai-je. Ils sont très amusants. Et il y en a un, un homme que je crois supérieur à tous ceux que je connais. Mais j'en connais fort peu, et lui, je le connais à peine. Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Ce n'est pas un roman que je vous raconte là, chère amie. Et il est très peu probable que j'arrive jamais à le mieux connaître. Il... il n'est pas comme les autres. Il ne ressemble à personne.

— Vous allez me dire, fit Sally d'une voix insinuante, s'il vous a fait aussi une demande en mariage.

— Oh non, il ne se le permettra jamais. Je ne crains pas de

vous avouer, Sally, que je parle de ce M. Brett qui se trouvait sur notre bateau, et que nous avons rencontré peu après, par hasard, dans le Parc. C'est... un homme remarquable, n'est-ce pas, étant donné sa situation ?

— Il serait remarquable dans n'importe quelle situation, c'est mon opinion.

— C'est bien la mienne aussi. Il était ici ce soir, en qualité de correspondant d'un journal, bien qu'il ne l'ait pas avoué explicitement. Vous a-t-il parlé ?

— Oui, répondit Sally. C'est moi qui lui ai procuré indirectement une invitation.

— Je lui ai donné de bons conseils, dis-je en riant, au sujet de son avenir, de ses ambitions, etc. J'espère qu'il les suivra.

— Il fera certainement de son mieux. Vous en a-t-il gentiment remerciée ?

— Je ne me rappelle plus s'il m'a remerciée ou non. Mais il m'a donné cette bague en souhaitant qu'elle me porte bonheur. C'est le Génie de la grotte d'Aladin qui la lui a offerte, et je lui ai remis en échange celle que j'ai reçue. Mais celle-ci est plus jolie, regardez.

— *D-e-a-r-e-s-t*¹, épela Sally en tenant l'annulaire de ma main droite orné du bijou.

— Où voyez-vous cela ? demandai-je vivement.

— Ne le savez-vous pas ? c'est le mot donné par les initiales du nom des pierres : Diamant, Émeraude, Améthyste, Rubis, Émeraude, Saphir, Topaze.

Cette explication mit le feu à mes joues.

M. Brett a-t-il lu ce mot avant de me donner la bague ?

Après la soirée costumée, le fameux « bal rose », ainsi que l'avait escompté M^{me} Esca, n'a qu'un médiocre succès, d'autant qu'une nouvelle inattendue accapare toute l'attention : Miss Pitchley épouse lord Mounsleigh. Le mariage doit se faire incessamment ; lady Betty est ravie

¹ Bien-aimée.

d'être choisie comme demoiselle d'honneur, quand elle s'avise qu'elle aura pour cavalier Potter Parker.

C'est alors que commencèrent mes tribulations. Sous prétexte de me montrer des cadeaux exposés dans une salle à part, et que je n'avais pas encore vus, Potter m'isola du reste des invités et réitéra sa demande en mariage. Cette fois il ne riait ni ne plaisantait. Malgré le sérieux de la situation, je répondis en badinant, non sans éprouver un grand malaise. Lorsque je voulus quitter la chambre, il se mit devant la porte. Les yeux hardis, le menton provocant, il ressemblait plus que jamais à M^{me} Esca.

— Chère petite duchesse, fit-il, vous ne sortirez pas avant de m'avoir donné ma réponse.

— Je vous l'ai donnée, répondis-je.

— Ce que vous m'avez dit ne s'appelle pas une réponse. J'ai la volonté si ferme de vous obtenir que je n'accepterai pas un refus.

— Alors je ne sais pas comment vous vous arrangerez, puisque je n'ai pas d'autre réponse à vous donner, je vous l'ai dit une douzaine de fois au moins.

Je commençais à perdre patience, ce qui arrive toutes les fois que Potter entreprend de me faire sa cour.

— Je le sais bien, mais cela ne compte pas. Le mot *échouer* est absent du brillant vocabulaire de ma jeunesse. Voyons, chère aimée, réfléchissez au bon temps que vous passerez si vous m'épousez. Ma fortune égale celle de ma sœur, et quant à l'armée, je ferai ce que vous voudrez. Vous aurez une maison à New-York, et si vous le désirez, un château en Angleterre. Je ne me soucierai pas de l'argent que vous dépenserez pour votre toilette, et il n'y a pas de femme en Amérique qui possède des bijoux aussi riches que ceux que vous porterez, — j'y veillerai. En outre, vous ferez pour vos parents tout ce qui vous semblera bon, car je désire qu'ils soient mes amis. Je ne vous en ai jamais dit autant ; mais vous me comprenez maintenant. N'allez-vous pas vous décider ?

— Je serais toute décidée si je vous aimais, répondis-je. Mais je ne vous aime pas, je ne peux pas vous aimer, et je n'arrive même pas à croire que vous m'aimiez en réalité.

— Si c'est ce qui vous inquiète, rassurez-vous. Je suis toqué de vous.

— Je le regrette, mais il m'est tout simplement impossible de vous épouser. Je serais malheureuse et vous aussi.

— Je consens à en courir le risque. Vous êtes Anglaise et trop jeune encore pour comprendre l'amour. Fiez-vous à ceux qui en savent plus long là-dessus. Votre mère, par exemple. Ne voulez-vous pas chercher à lui plaire ? ainsi qu'à votre frère et à votre sœur ? Ils désirent tous que vous disiez oui.

— Comment le savez-vous ? ripostai-je.

— Je le sais pertinemment. Demandez à Catherine.

— Je n'ai aucune envie de lui en parler.

— Ce n'est pas nécessaire non plus. Mais soyez plus aimable, faites ce que tout le monde attend de vous. Allons, dites oui et nous serons heureux.

Ces mots me rendirent furieuse :

— A vous entendre, je suis une méchante enfant qui se refuse à prendre la médecine que sa famille veut lui faire avaler. C'est miracle que vous ne tiriez pas votre montre et que vous ne me donniez pas cinq minutes pour prendre la cuillerée du médicament prescrit.

La colère fit étinceler ses yeux. Il avait envie, je crois, de me donner un soufflet. Et j'éprouvais une violente démangeaison de lui appliquer ma main sur la figure.

— Je croyais que l'éducation qu'elles reçoivent rend les jeunes Anglaises aimables et raisonnables, dit-il.

— Il m'est impossible d'être responsable des écarts de votre imagination, ripostai-je sèchement, avec le courage du désespoir. Vous n'avez pas le droit de me retenir prisonnière ; et dussions-nous rester ici l'un et l'autre jusqu'à notre seconde enfance, ma résolution ne cédera pas, sachez-le, monsieur Parker. Laissez-moi passer, je vous prie.

Il ne bougea pas.

— Si vous m'empêchez de sortir, je me mettrai à crier de toute la force de mes poumons.

Il vit que je parlais sérieusement, car il ouvrit la porte et la referma avec violence après que j'en eus franchi le seuil, le nez en l'air pour ressembler le plus possible à maman. Je ne revis Potter qu'à l'heure du retour, dans l'automobile fermée, en compagnie de M^{me} Esca et de la mienne. Il n'ouvrit pas la bouche, ce qui était étonnant et me parut de mauvais augure...

Je venais de me retirer quand on frappa à ma porte un coup sec, inexorable. C'est ainsi que maman frappe quand elle m'a trouvée en faute.

M^{me} Esca entra tout de noir habillée.

— Ma chère Betty, dit-elle en se laissant choir dans un fauteuil, j'ai à vous parler sérieusement.

Il était inutile de feindre, aussi, les yeux fixés sur elle, j'attendis.

— Vous devinez sans doute ce qui m'amène, poursuivit-elle.

— Je crois le savoir. Je suis désolée de ce qui arrive. Mais ce n'est pas ma faute si M. Parker n'a pas conquis mon cœur.

— J'imaginai, dit M^{me} Esca, que la fille de votre mère attacherait peu d'importance à l'inclination. La duchesse ne réussit évidemment pas aussi bien avec vous qu'avec lady Victoria. Croyez-moi, Betty, il n'y a rien, absolument rien là-dedans.

— Dans quoi ?

— Dans ce que vous appelez être amoureuse. Une jeune fille s'éprend d'un homme à cause de ses yeux, ou de sa force, ou de la manière dont il valse ; mais ce n'est qu'un caprice qui passe avant la fin de la première année de mariage, et la jeune femme s'étonne d'avoir pu être charmée, au point où elle l'était, par l'homme qu'elle a voulu pour mari. Douze mois après votre mariage avec mon frère, vous vous serez attachée à lui et vous serez l'une des femmes les plus en vue d'Amérique, aussi bien que d'Europe. Ah, ma chère, vous n'avez rien à faire qu'à accepter Potter. Si vous le refusez, votre mère ne vous pardonnera

jamais. Nous avons négocié la chose ensemble quand elle a bien voulu confier à moi : votre beauté et votre nom d'un côté, l'argent de Potter de l'autre. C'est un très bon garçon, bien qu'un peu colère ; mais je ne donnerais pas gros pour un homme toujours calme. Comme la plupart des Américains, il fera un excellent mari.

— Je n'en disconviens pas, murmurai-je.

— Un excellent mari pour vous, Betty. Je n'ose pas communiquer à la duchesse, je vous l'avoue, votre refus définitif. Laissez-vous persuader. Fiancez-vous avec Potter et permettez-lui de vous suivre en Angleterre.

— Alors je me trouverai mariée avant d'avoir pu y réfléchir.

— Mais vous aurez eu tout le temps de changer d'avis.

Je secouai la tête.

— Il faut donc que je retourne en Angleterre, dis-je, mais je défends à M. Parker de me suivre.

M^{me} Esca prit une expression dure :

— Si vous rentrez chez vous après avoir refusé Potter, on vous fera un triste accueil, mon enfant, je le crains. La duchesse a bien voulu m'honorer de sa confiance. Je ne crois pas qu'elle vous eût laissée venir avec moi si elle n'avait entendu parler de Potter. Du reste, les affaires de votre sœur ne sont pas encore définitivement arrangées.... Oh, ne rougissez pas, ne prenez pas cet air indigné. La duchesse n'a pas craint de me communiquer ses soucis par lettre, lorsque je lui ai appris que votre conduite n'était pas entièrement satisfaisante. Retournez chez vous fiancée, ou restez à l'étranger jusqu'au mariage de lady Victoria.

Si maman n'était pas telle que je la connais, j'aurais accusé M^{me} Esca d'exagérer, mais les choses étant ce qu'elles sont, je ne pouvais m'empêcher de la croire sur parole. Je fis pourtant de mon mieux pour froncer les sourcils et prendre un air incrédule. M^{me} Esca m'offrit de me faire lire la lettre de la duchesse tout en m'avertissant que j'en serais peut-être vexée.

J'en étais bien persuadée et préférai ne pas voir la lettre ; mais j'étais si malheureuse que, pour empêcher mes larmes de couler

le long de mes joues, je regardai fixement devant moi, les yeux grands ouverts. Je me sentais lasse, isolée, abandonnée, j'avais la nostalgie de Vic et de Stan et de nos chiens, une faiblesse horrible m'envahissait, et je voyais arriver l'heure où, de guerre lasse, je céderais. « Il faut absolument gagner du temps, pensai-je, ou M^{me} Esca m'arrachera une promesse que je me verrai forcée de tenir plus tard. »

— Je ne puis vous en dire davantage pour le moment, repris-je. Je vous crois ; mais cette sorte de marché conclu entre vous et maman aggrave la situation. Il se peut que demain tout me paraisse moins redoutable qu'aujourd'hui.

Elle parut soulagée et se leva.

— Non, non, il ne restera rien demain de vos terreurs d'aujourd'hui, vous allez voir comme nous serons tous heureux. Dormez bien, faites de doux rêves, et demain, à votre réveil, vous serez une autre personne. Il est possible que ce pauvre Potter n'ait pas eu assez de tact ; il est trop amoureux pour avoir toute la prudence requise. Mais il a une ravissante surprise en réserve pour vous. C'est un objet qui se rapporte à certain doigt de votre main gauche. Cette surprise vous plaira, je ne vous dis que cela. A présent je vous quitte ; soyez en paix.

Je ne réponds pas de l'extrémité à laquelle je me serais portée si elle avait eu la malencontreuse idée de m'embrasser. Elle se borna à me tapoter l'épaule, et sortit en fermant doucement la porte, sur laquelle mon regard resta fixé indéfiniment.

C.-N. et A.-M. WILLIAMSON.

Traduit par H. d'Apples.

(*La fin prochainement.*)

VARIÉTÉS

DE LA BEAUTÉ DES VILLES

On s'en occupe. Ce mot seul vous fait frémir, ô lecteurs trop habitués aux attermolements, aux déceptions, aux erreurs irréparables ! Considérez, cependant, qu'il fut un temps, celui qui précéda directement le nôtre, où l'on ne s'en occupait pas du tout. Qu'ont fait pour la beauté des villes, je ne dis pas nos grands-pères — qui avaient, eux, le goût et l'argent, — mais nos pères ? Pourquoi sommes-nous obligés d'abattre, de démolir, de « chambarder » des quartiers ? Pourquoi, chose plus grave encore, sommes-nous contraints de conserver certains immeubles dont l'architecture fait sursauter pour autant qu'elle ne nous laisse pas stupide dans le ruisseau ? A qui la faute ?... Evidemment, aujourd'hui tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes ; trop souvent nous laissons supprimer ce qui aurait pu demeurer, restaurer ce qui aurait gagné à n'être pas touché et construire, hélas ! ce qui n'aurait jamais dû déformer notre rue. Cependant nous commençons à réagir. Une question très importante, très noble et très coûteuse naturellement, nous y pousse, nous y entraîne : c'est l'œuvre de la salubrité publique, de l'hygiène des quartiers, de tous les quartiers et non pas seulement de ceux qu'habite la classe aisée. On s'en occupe et l'on s'en occupe très activement. L'an dernier c'était à Londres, où la *Town planning Conference* fut pour beaucoup une révélation de l'effort déjà accompli. Cette année, c'est à Dresde. Demain ce sera ailleurs, parce qu'aussi longtemps qu'il y aura par le monde un propriétaire ignorant de ce qu'il peut, j'allais

dire de ce qu'il *doit* faire, aussi longtemps ceux qui ont souci à la fois de la santé et de la beauté se dresseront aux angles des carrefours, clameront leurs vœux sur les places et accuseront en plein boulevard.

Il y a déjà un commencement de réalisation : faisons, si vous le voulez bien, une petite classification ; en ce qui concerne la santé publique, nous avons tous présent à l'esprit l'aménagement des maisons dites ouvrières, où l'on tente de loger à peu de frais et dans des locaux parfaitement hygiéniques la population qui se consacre aux gros ouvrages. Dans certaines villes des quartiers entiers se sont élevés et, dans plusieurs autres de moindre importance, le travail se poursuit avec raison. Il y a donc progrès en ce domaine, mais le progrès est moins sensible en ce qui concerne la beauté : pour quelques édifices témoignant d'un goût sûr, d'un véritable souci d'art, combien d'autres où la ligne plate — je ne dis pas la ligne droite — triomphe, où le style biscornu l'emporte, où le tumultueux ne rappelle que trop notre époque d'agitation et de parade ! Quel mélange ! quel amalgame ! Dans ce qu'on est convenu de nommer la grande architecture, le château-fort — et quel château-fort ! — lutte avec la gare, et quelle gare ! Trop rares sont les constructions importantes sur lesquelles notre œil peut se reposer dans le vrai sens du mot, qui forment elles-mêmes notre goût et éclairent notre esprit. Il y en a cependant de récents exemples et, là encore il y a progrès, minime, mais progrès.

La combinaison des prescriptions hygiéniques avec la beauté a donné des résultats beaucoup moins appréciables. Il devait en être ainsi : le propriétaire qui commande un grand immeuble locatif exige de son architecte des plans lui assurant des appartements assez confortables pour tenter le locataire, et il rogne volontiers sur les frais qu'occasionnerait une silhouette élégante ; les sociétés qui se donnent pour tâche la construction de maisons hygiéniques ne disposent pas, en général, de gros capitaux, et leur entreprise — quasi philanthropique — ne leur permet aucun luxe extérieur. Les municipalités sont déjà mieux placées : lorsqu'elles ont l'affaire en main, elles agissent par

voie de concours et appellent des spécialistes à composer le jury ; certains résultats prouvent que des projets intéressants sous le rapport de la salubrité, mais déplorables à l'œil, ont été écartés et que, de bonnes volontés réunies, sont sortis des projets de maisons d'apparence modeste, mais non dépourvues d'expression artistique et répondant aux lois de la santé publique. Il y a eu d'autres tentatives : rebutés par ce qu'ils voyaient autour d'eux, désireux d'assurer la plus grande somme possible de bien-être et de réserver une place à l'art, certains ont imaginé de fuir les limites étroites où nous demeurons, d'abandonner à leur sort nos villes, — places et boulevards, artères et ruelles, jardins et faubourgs, — pour créer de toutes pièces des cités modèles. Et nous avons eu les cités-jardins. Au lieu de la banlieue striée de bâtisses uniformes, aux trottoirs trop étroits et à la chaussée dégradée, des villas avancent leurs pignons au-dessus de corbeilles fleuries. Certes l'uniformité n'a pas entièrement disparu et l'on pourrait contester la valeur de l'art qui présida à certaines recherches : incontestablement la cité-jardin offre de tels avantages que ses habitants peuvent être considérés comme des privilégiés.

De nombreux ouvrages ont signalé les essais les plus importants. Port-Sunlight, ce grand village imaginé il y a une vingtaine d'années par M. Lever, est tenu par les Anglais, et par beaucoup d'autres, pour un véritable modèle. Fabricant de savon, M. Lever a acquis aux environs de Liverpool de vastes terrains sur lesquels il a édifié sa cité. Ailleurs, des industriels ont suivi son exemple. Près de Birmingham, Bournville a été conçue par M. Cadbury d'après une idée semblable à celle qui fit agir M. Lever. En France, M. Benoît-Lévy, un spécialiste, cite le village créé par la Compagnie des mines de Dourges. Mentionnons aussi celui de la Société houillère de Liévin : situé à l'extrémité sud du bassin du Pas-de-Calais, le territoire appartenant à cette société est dépourvu, pour ainsi dire, de moyens de transport commodes ; les agglomérations urbaines sont trop éloignées pour que les ouvriers puissent les regagner facilement, une fois leur travail terminé ; il fallut donc, dès l'origine, loger le per-

sonnel à proximité des mines. La société édifia des «corons», d'aspect froid et monotone, mais qui marquaient déjà quelque souci du «home.» Ne parlons pas de leur architecture! Logements accolés à d'autres logements, un long toit sans grâce courant d'un trait au-dessus d'eux, — comme c'est le cas dans le quartier marinier de Copenhague, — telles furent les premières habitations, fort économiques d'ailleurs, offertes aux familles des mineurs. Le Liévin d'aujourd'hui ne ressemble pas à celui de naguère. Le cottage remplace le coron d'antan; au milieu d'un jardinet, et, en tout cas, en retrait sur l'alignement des chaussées, des maisons s'élèvent; leur intérieur s'éclaire par de larges baies; dans les appartements, aux planchers en bois a succédé le carrelage; il y a une cuisine-buanderie et la société n'a pas manqué de prévoir le pigeonnier cher aux populations du Nord.

La construction des villages et des cités dont nous venons de parler résulte, en somme, d'une nécessité immédiate: celle de constituer une demeure agréable à ceux qui vivent près des grandes villes où ils ont leurs occupations, ou à ceux qui, éloignés d'un centre, doivent trouver un logement sur l'emplacement même où ils exécutent leur ouvrage. En étudiant l'organisation de Lechtworth, nous faisons connaissance avec un troisième genre de villes, celles dont la population ne se rattache pas, par son activité commerciale ou industrielle, à telle autre cité ou à telle autre région. C'est la ville créée pour elle-même; c'est la ville qui aspire à faire vivre l'individu, à le faire travailler, à le loger, à lui procurer toutes les distractions qu'il peut désirer et cela dans les meilleures conditions possibles et sans qu'il soit obligé de faire appel à d'autres cités. C'est la ville qui doit attirer ceux qui souffrent, à l'intérieur des grands centres, du manque de travail, du manque d'air, du manque de confort le plus élémentaire. C'est — pardonnez-moi — la ville-soupape, mais ce n'est pas la ville-champignon. Elle est bien comprise. Sur les 1520 hectares qui constituent la propriété, 520 sont attribués à la ville proprement dite; le reste est destiné à l'exploit-

tation agricole qui l'alimentera, aux habitations avec grands jardins et aux *golf links*, au jeu dont les Anglais se montrent si épris. La météorologie a joué son rôle dans la construction de Lechtworth ; désireuse d'éviter à ses habitants la fumée des usines indispensables à toute cité, et tenant compte du fait que, dans la région, le vent souffle surtout de l'ouest, la société d'entreprise a cantonné à l'est l'activité industrielle, les usines à gaz et les voies de garage du chemin de fer. Le quartier des magasins, comme celui des cottages, en est séparé par des terrains élevés. En parcourant les chemins de Lechtworth — car ce sont bien des chemins et non des rues — on voit que le groupement des habitations a vivement préoccupé les initiateurs. Il fallait, au lieu de l'artère banale, de l'exaspérante ligne droite, obtenir des groupements de cottages flattant le regard ; il fallait que les cottages eux-mêmes donnassent sur une vue agréable. En plusieurs endroits, le but a été atteint et si, le long de ses voies principales, cette ville, fondée en 1903, ne présente pas encore des arbres tous majestueux, plusieurs villas profitent de l'ombrage d'ormes et de chênes séculaires, soigneusement conservés. Au reste, la maladie de la pierre est inconnue à Lechtworth et la fleur y a tous les suffrages. Dans les jardins publics, le long des routes, on peut lire des avis dans le genre de celui-ci : « Le peuple est prié de protéger ces fleurs, plantées ici pour son plaisir. » Cela rappelle un peu le : « Cette promenade est placée sous la sauvegarde des citoyens », axiome qui se trouve souvent à l'entrée des parcs du continent où les agents à la grosse canne sont, malgré lui, fort occupés.

On ne saurait affirmer que la cité-jardin — et Lechtworth, son type le meilleur, en particulier — ait triomphé de tous les obstacles et que l'on éprouve une grande jouissance d'art à la parcourir. Le plan général de la ville tracé, la hauteur des immeubles fixée, il a fallu laisser aux habitants, aux constructeurs, une certaine initiative. Des projets leur sont soumis, à titre d'exemples, par une société, et ces projets se rapprochent souvent de l'idéal, mais ils ne l'atteignent que rarement. Plus rarement encore sont-ils choisis. Autre inconvénient :

à force de vouloir éviter l'uniformité, on est parfois tombé dans une diversité ridicule. Maisons dont les angles éperonnent les façades de leurs voisines, pignons étiolés à côté d'auvents trop lourds, recherches originales, mais souvent trop originales, il est facile de critiquer tout cela. Ajoutez-y la largeur, la très grande largeur des rues qui sépare les immeubles riverains et vous comprendrez que la cité soit d'aspect assez triste. Peut-être l'impression de solitude que j'y ai éprouvée provient-elle de nos habitudes? Les rues de nos villes ont l'animation que donne le commerce de gens vivant littéralement porte à porte; dans nos villages, les maisons, séparées par les granges, se tiennent côte à côte; elles se groupent le plus souvent en un mas autour de la place, et c'est derrière elles que s'étend la campagne et que fuient les chemins ombreux. Rien de cela à Lechtworth, qui, dans la partie non consacrée à l'industrie, représente assez bien ce que serait un vaste quartier de villas, desservi par des boulevards procédant directement du terrain vague.... Les sociétés qui administrent Lechtworth n'en font pas une affaire de spéculation; elles consentent des baux de 99 ans et même de 999 ans, à la condition toutefois, dans ce dernier cas, que, tous les 99 ans, le loyer puisse être fixé en tenant compte de la plus-value acquise par le terrain. Ces prévisions à longue échéance peuvent surprendre; elles semblent jurer avec la ville si moderne de conception et qui ne parle que de jeunesse: mais l'Age est là, tout près, regardant au travers des arbres et marquant sa présence par une église à créneaux qui date, elle, de la conquête normande.

Peut-être le lecteur me demandera-t-il de conclure? Je ne saurais. Après avoir parcouru quelques-unes de ces cités de l'avenir, après avoir soupesé, en quelque sorte, leurs avantages, je n'ai pu m'empêcher de les comparer à celles de nos villes continentales les plus anciennes. La beauté de la nature mise à part, — et c'est, en somme, la seule que l'on puisse chercher dans la cité-jardin où le reste n'est que confort, — comment comparer la beauté de la ville-modèle avec cette autre beauté si fréquente

dans les agglomérations urbaines et qui résulte du nombre, de la gaieté, de la vie? Malgré leurs succès économiques, à cause d'eux, sans doute, les constructeurs de cités-jardins n'ont pas trouvé le moyen de lutter avec les villes où des générations se sont tassées, recueillies, et ont pu, de siècle en siècle, créer une œuvre de beauté. Idéal d'hygiène, idéal de santé morale, la cité-jardin ne sait pas encore donner d'un même coup l'émotion artistique. La *Calle de los serpentes*, à Séville, où les passants se pressent du coude, vont d'une vision de grâce à une autre, me sera toujours plus chère que telle rue d'Hampstead, si large, si large, et les longues maisons florentines, retirées en d'étroits *vicoli*, me causent plus de saisissement que les cottages fleuris et charmants de Port-Sunlight. On voudra vivre dans la cité-jardin; on n'ira guère y chercher de grandes impressions. La beauté des villes vient de l'âme de ceux qui l'habitent. Les bourgeois de la cité moderne orientent leurs efforts vers le plus grand bien-être, le plus grand confort et la plus grande liberté. La ville ancienne n'avait cure de l'hygiène; elle préférait une frise élégante, un détail caractéristique, et, d'autre part, l'assistance toujours prête et toute proche d'un voisin, aux avantages de la petite maison isolée, assise sur son lopin de terre comme la caissière à son comptoir. Autrefois on réclamait, on recherchait l'action; aujourd'hui l'action est devenue de la trépidation et on la fuit. Autrefois on avait besoin les uns des autres; on croit très facilement, aujourd'hui, pouvoir se suffire à soi-même. Et il y a encore ceci : la ville moderne aspire à transformer les mœurs, à orienter les familles vers l'intimité; la ville ancienne traduisait les mœurs de ses habitants. Nous ne pouvons juger encore la beauté de la ville moderne, beauté à venir, mais constatons que les villes anciennes nous paraissent belles parce qu'elles font sonner de la gloire et tressaillir de la honte, parce qu'elles étaient des richesses pour mieux receler la misère; elles sont pour nous le tableau de pierre où la vie a gravé toutes ses peines, toutes ses joies et marqué ainsi le chemin de croix de l'humanité.

EDOUARD CHAPUISAT.

CHRONIQUE PARISIENNE

Bilan des catastrophes. — Le retour de l'élite aux mœurs campagnardes et le mouvement régionaliste. — A propos du centenaire de Théophile Gautier. — La cherté des vivres.

L'autre soir, au Théâtre Réjane, où l'on reprenait l'*Oiseau bleu* de Maurice Maeterlinck, un frisson a passé dans la salle au moment où la Nuit, pour détourner le petit garçon Tytyl de faire usage de son talisman et d'ouvrir les portes de bronze, lui adresse ces paroles : « Il y a là, dans chacune de ces cavernes de basalte, tous les maux, tous les fléaux, toutes les maladies, toutes les épouvantes, toutes les *catastrophes*, tous les mystères qui affligent la vie depuis le commencement du monde.... » La façon dont l'actrice détachait le mot « catastrophe » du reste de la phrase n'aurait pu passer inaperçue d'un public qui avait encore présente à l'esprit l'explosion du cuirassé *Liberté* ; il était d'autant mieux préparé à saisir l'allusion que les spectateurs, pour la plupart, étaient allés d'eux-mêmes au-devant du mot, et ce mot prononcé à haute voix ne répondait que trop à leur commune pensée.

Catastrophe !... Ce vocable, qui fait image, aura trouvé, ainsi que ses synonymes, un fréquent emploi pendant cette année 1911, depuis le jour où deux ministres furent blessés, dont l'un mortellement, par l'hélice d'un aéroplane. Les désastres se sont succédé avec une insistance déconcertante. Ce n'est pas que la liste en soit bien longue numériquement parlant ; mais elle l'est suffisamment, même réduite, lorsqu'il s'agit d'événements aussi déplorables, et groupés dans un espace de temps aussi court. Aucun d'eux n'a fait oublier les autres ; l'explosion formidable

du cuirassé *Liberté* n'a pas plus détruit en nous le souvenir du tragique accident du cuirassé *Gloire* que cet accident ne nous avait ôté de la mémoire la disparition de la *Joconde*. Au contraire, ces tristes événements s'additionnent les uns aux autres, et nous sommes même tentés, malgré leur diversité, de les rapporter tous à une seule et même cause. A la fin de juillet dernier, la *Chronique parisienne* n'a laissé partir qu'à regret un manuscrit où elle craignait d'avoir donné trop libre cours à son pessimisme en ce qui concerne nos affaires intérieures. Elle s'était trop complaisamment étendue, lui semblait-elle, sur les « sabotages », l'inertie des autorités, la faiblesse des tribunaux, l'impuissance et l'indifférence parlementaires et le sentiment croissant de malaise qui en résultait dans l'opinion publique. Mais les événements eux-mêmes se sont chargés depuis lors de proclamer ce désordre plus éloquemment qu'elle n'aurait su le faire.

Il semble bien, en effet, si triste que cela puisse être à dire, que le vol de la *Joconde* et les deux catastrophes de Toulon, auxquelles on peut ajouter, pour faire nombre, la chute d'un omnibus automobile dans la Seine, aient pour origine commune un état chronique d'anarchie dans les services publics. S'il ne s'agit point, pour Toulon, de négligences dues au relâchement de la discipline ou d'une faute du commandement, mais d'anarchie proprement dite, le mal n'en est que plus profond. On ne lui voit pas de remède. Nos pauvres marins doivent alors se résigner à vivre sous la terreur d'une nouvelle catastrophe, identique à celle qui vient d'anéantir leurs camarades.

— Nous aurions une catastrophe de plus à enregistrer dans un avenir plus ou moins rapproché, s'il faut en croire un bruit qui prend de plus en plus consistance touchant la capitale. A vrai dire, la chose n'aurait semblé grave qu'au temps où Aurélien Scholl tenait au boulevard le sceptre de la chronique et où l'on ne concevait pas d'existence possible en dehors de la vie parisienne. Il paraîtrait donc que Paris traverse une crise, et une crise qui menace d'altérer sérieusement la physionomie de la

Ville-Lumière, puisqu'elle ne tendrait à rien de moins qu'à la transformer en désert.

Vous vous êtes laissé dire autrefois et vous croyez encore que les Parisiens, dès les premières chutes de feuilles ou même avant, s'empressent de rentrer à Paris. Vous vous les imaginez bâillant tout l'été dans leurs villas de Royan ou de Trouville et refaisant fiévreusement leurs malles dès qu'ils estiment avoir suffisamment payé à la villégiature le tribut prescrit par les médecins et les hygiénistes ; vous croyez qu'ils reprennent en masse le chemin de la capitale comme les chèvres des montagnes réintègrent leur bercail à la nuit. Illusion pure ! A moins d'y être obligés par leurs occupations ou par les études de leurs enfants, les Parisiens, en réalité, ne rentrent plus à jour fixe ; s'ils rentrent, c'est le plus tard possible. « Chaque année, dit M. Jules Bertaut dans l'*Echo de Paris*, la villégiature regagne du terrain, et mon avis est que nous allons assister à un retour aux champs comme on n'en vit point depuis un siècle. » Cela a commencé par la tête, c'est-à-dire par les classes riches, celles qu'aucune nécessité ne rappelle à la capitale, en un mot par les oisifs et ce qu'on appelle le tout-Paris. Mais on sait, et cela se voit notamment pour les modes, que l'élite sociale ne peut faire un pas qui ne soit bientôt emboîté par la masse. Si le tout-Paris se désaffectionne peu à peu de la capitale et n'y fait plus, dans le courant de l'année, que de courtes apparitions, le commerce et les industries qui vivent de cette clientèle cesseront de s'y centraliser ; l'aspect de la ville en sera modifié et Paris perdra dès lors le prestige qui lui attire du fond des campagnes une foule avide d'y gagner de l'argent et d'y vivre au cœur des plaisirs. Peut-être verra-t-on alors se ralentir, s'arrêter et même rétrograder l'invasion et Paris cesser d'être le déversoir de toute la France.

Mais pour le moment, et probablement pour longtemps encore, la population de Paris ne cesse de s'accroître. Cela n'est pas fait pour diminuer la cohue et l'encombrement, et M. Jules Bertaut y voit justement une des causes qui déterminent un

mouvement contraire d'exode vers la campagne. Il n'y a pas encore si longtemps que Paris était une ville charmante, dont les monuments étaient bien entretenus et dont les rues étaient propres, « une cité où il faisait bon vivre et surtout flâner, où, à toute heure, un spectacle curieux ou amusant attendait les oisifs, où les Champs-Élysées étaient vraiment élégants, où le Bois était vraiment lointain, coquettement agreste, encombré d'équipages, où tout avait un air de fête de bon goût. » Aujourd'hui le flâneur ne peut marcher sur le trottoir sans être bousculé, ni traverser la rue sans risquer d'être écrasé ; grâce au Métro, la foule se répand partout ; le service de balayage est débordé ; l'aspect de la ville est complètement transformé aux dépens de l'esthétique ; la perspective des plus belles avenues est détruite par les immenses et hideuses maisons de rapport que la spéculation y élève sans scrupule. « Paris a cessé d'être une ville de luxe, une ville d'élégance, pour devenir une ville d'affaires et de plaisir grossier. »

Voilà plus qu'il n'en faudrait pour expliquer le peu d'empressement des mondains à rentrer à Paris. Mais M. Jules Bertaut en donne plusieurs autres raisons ; par exemple, la « démocratisation à outrance », qui fait ressortir les inégalités sociales et pousse les envieux, soit par crainte, soit par tact, à fuir loin des envieux : « Même pour qui ne possède point de terres, de propriété, de château, il y a comme une hâte fiévreuse à quitter la ville, à prolonger les villégiatures de Biarritz, de l'Italie ou de la Côte d'azur, à en inventer de nouvelles et de très lointaines, pour l'été comme pour l'automne, à multiplier, en un mot, les occasions de fuite. » Ce qui n'empêche pas d'ailleurs les envieux — et même leur permet — d'opérer de fructueux cambriolages au domicile parisien des envieux !

Mais il n'y a pas seulement ce qui fait fuir la ville ; il faut aussi tenir compte de ce qui retient à la campagne. Tout contribue aujourd'hui à en faire apprécier le séjour, même des mondains. Ainsi en est-il du sport, dont le grand développement a révélé aux citadins les avantages du plein air, la valeur tonifiante de la vie aux champs et aussi, ne l'oublions pas, « l'émou-

vante beauté du décor. » Ajoutez que ceux qui tiennent aux relations mondaines trouvent dans l'automobile un précieux moyen de transport, grâce auquel le château, la villa, ne sont plus au milieu d'un désert. On peut donc s'y assurer des distractions, tout en sauvegardant l'intimité du *bome*.

L'exode du tout-Paris s'expliquerait enfin, selon M. Jules Bertaut, par des raisons pécuniaires. Il constate, en effet, qu'il est devenu très difficile de briller à Paris, par la faute des Américains millionnaires du nord et du sud qui y ont dépensé sans compter et ont rendu inabordable le prix de la vie luxueuse. Pour y tenir son rang social sans se ruiner, il faut y passer un temps très court, quitte à aller se mettre au vert le reste de l'année. Et voilà comment le tout-Paris de l'avenir ne comptera plus, à proprement parler, que des éléments provinciaux. Mais le plus curieux, et ce que M. Jules Bertaut n'a pas remarqué, c'est que ce « retour de l'élite aux mœurs campagnardes », comme il dit, va de front avec un mouvement très accentué de décentralisation en faveur du *régionalisme* et, en particulier, de l'art régionaliste. Ces deux mouvements parallèles ne pourront que profiter l'un de l'autre.

— Attend-on que tous les Parisiens soient rentrés, pour célébrer le centenaire de la naissance de Théophile Gautier ? On l'avait annoncé d'abord pour le printemps, puis on l'avait renvoyé, sous on ne sait quel prétexte, au mois d'octobre. Octobre est maintenant arrivé et penche même vers son terme, et il n'est plus question de rendre hommage à la mémoire du grand écrivain. Fort heureusement, cet hommage lui a été amplement rendu au cours de cette année, et cela sous la forme qu'il aurait préférée, c'est-à-dire par des articles de journaux et de revues. Successivement, la *Revue hebdomadaire*, le *Correspondant*, la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Opinion* ont publié sur lui des études signées de confrères illustres ou d'avenir. Ce qu'il importait en somme d'obtenir, à la faveur de cet anniversaire, ce n'était pas tant une cérémonie bâclée au moyen des harangues plus ou moins creuses de quelques discoureurs officiels, l'érection d'une effigie plus ou moins fidèle du bon « Théo », qu'une mise au

point de la valeur de son œuvre, de la place qu'elle occupe dans la littérature du dix-neuvième siècle et de l'influence qu'elle y a exercée. Les études critiques dont je parle n'auront pas peu contribué à ce résultat, même lorsqu'elles aboutissaient aux conclusions les plus opposées en apparence. Et la gloire de Théophile Gautier y a certainement gagné.

La question se posait de savoir si, chez l'auteur d'*Emaux et Camées*, le peintre l'emporte sur l'écrivain et le poète, ou réciproquement. Pour M. Emile Faguet, Gautier est avant tout un peintre. Qu'il écrive en vers ou en prose, qu'il mette au jour des romans, des nouvelles ou des contes, des sonnets ou de longs poèmes, des récits de voyages ou de la critique d'art, c'est son œil surtout qui travaille, et cet œil ne voit jamais la nature, mais des *tableaux*, réels ou supposés. Et il faut avouer que ce jugement pourrait s'autoriser de Gautier lui-même, qui semble bien avoir prêté ses propres traits à son «ami Tiburce», dans la *Toison d'or* : « Il regardait avec les yeux du peintre, et connaissait plus de portraits que de visages ; la réalité lui répugnait, et à force de vivre dans les livres et les peintures, il en était arrivé à ne plus trouver la nature vraie. » Un grand prédécesseur de M. Faguet, pourtant doublé d'un poète, celui-là, a aussi cherché querelle à Gautier de n'exprimer sa pensée, en vers ou en prose, que sous une forme concrète, ou, comme il dit, « moyennant image. » Cette habitude agace Sainte-Beuve pour deux raisons. D'abord elle multiplie à foison l'image, que le style poétique comporte sans doute et qu'il exige parfois, mais qui ne doit pas faire la loi. « Le procédé propre à l'art du style est d'emprunter à tous les arts, soit pour les couleurs, soit pour la forme, soit pour les sons, mais sans se borner à aucun de ces moyens, et surtout en les dominant par la pensée et le sentiment, dont l'expression la plus vive est souvent immédiate et sans image¹. » Cela est admirablement dit. Mais l'image a un autre tort, selon l'auteur des *Lundis* celui de fixer l'esprit sur des détails et de briser ainsi le ton de l'ensemble. Cela est exact

¹ *Portraits contemporains*, t. II. Sainte-Beuve, par la suite, s'est montré beaucoup plus traitable.

aussi. On est cependant étonné que ce jugement de Sainte-Beuve intervienne à propos de la *Comédie de la mort*, où les images abondent, en effet, mais où elles sont très belles, tout à fait dignes du sujet et ne nuisent en rien à l'harmonie générale. On ne peut lire ce beau poème sans lui trouver une grande ressemblance avec certaines pièces de la seconde *Légende des siècles*.

A l'opinion de M. Faguet, d'après laquelle Théophile Gautier est un peintre avant d'être un écrivain et un poète, on peut objecter que, s'il en était ainsi, Gautier apparemment n'aurait pas préféré la plume au pinceau. D'ailleurs, si M. Faguet dit que notre auteur est un peintre et un peintre avant tout, M. J.-L. Vaudoyer voit en lui un poète, et « uniquement un poète. » L'illusion vient, selon lui, de la perfection de la forme chez Gautier, du voile épais qu'elle jette sur la richesse poétique de son imagination. Il lui accorde d'ailleurs pleinement une autre qualité que M. Faguet lui refuse avec non moins d'énergie, à savoir le sens musical. On sait l'aversion légendaire de Théo pour cet art. Pourtant sa fille, M^{me} Judith Gautier, a l'intention de prouver que cette légende ne repose sur rien et elle prépare à cet effet la publication de plusieurs feuillets musicaux inédits de l'écrivain. La mélophobie de Gautier ne saurait se déduire de ce qu'il a dit à propos d'une de ses héroïnes : « C'est une jeune fille bien élevée ; elle sait lire, écrit joliment, n'a pas de rivale pour les travaux d'aiguille *et ne joue pas de piano.* » Cela prouverait plutôt qu'il était musicien. Mais ne confondons pas ; il ne s'agit pas de savoir si Gautier avait de l'oreille et s'il fréquentait les concerts ; il s'agit de savoir s'il était musicien dans ses vers, ce qui est tout autre chose. C'est d'ailleurs la marque du vrai poète. M. Vaudoyer affirme, à l'encontre de M. Faguet, que la musique, chez Théophile Gautier, est permanente. C'est aller un peu loin, car on ne rencontre que dans certaines pièces de Gautier cette harmonie large et soutenue, coulant de source, qui s'enfle et déborde chez Victor Hugo et s'épanche, plus sereine, chez Lamartine. Peut-être le jeune écrivain entend-il par musique, à propos de Théophile Gautier, le sens de l'harmonie verbale, le don de

grouper les mots et de varier les sons pour le plus grand plaisir de l'oreille, qualité qu'il pousse en effet à la perfection.

Je crois que l'intéressé trouverait divertissants ces efforts de la critique pour démêler s'il fut peintre ou poète, et poète avec ou sans musique. Était-il penseur ? Encore une question pendante. M. J.-L. Vaudoyer se range à l'avis de M. Paul Bourget qui a fait, l'hiver dernier, sur notre auteur une conférence très remarquée, et pour qui Gautier est un grand poète, mais dont la poésie est pleine de pensée. Il est en effet assez puéril et superficiel de la lui refuser sous le prétexte qu'il voyait en peintre et soignait la forme. C'est pourtant ce que fait M. Emile Faguet, qui doit cependant avoir lu la *Comédie de la mort*, *Ténèbres*, et un grand nombre d'autres poèmes où la pensée, sous la richesse de l'enveloppe, est aussi ferme et virile qu'elle peut l'être en poésie. Mais il est vrai que Gautier n'a aucune prétention à l'idéologie et n'est pas un philosophe en vers, et c'est par là, selon M. Faguet, qu'il diffère des romantiques : par là et sur tant d'autres points encore, que son romantisme, en dépit du fameux gilet rouge d'*Hernani*, est une pure légende. M. Faguet, ici, n'a plus de contradicteurs. Gautier est un classique, ainsi que l'attestent son tempérament, son style, son genre d'imagination et son dédain de l'exagération romantique. Il fut du Cénacle par entraînement juvénile, par bonne camaraderie, mais il gardait à part lui sa conception personnelle de l'art. Sa littérature n'est romantique qu'en apparence ; elle fourmille de choses *gotbiques*, de *cloîtres* et d'*orfraies* ; mais il y met moins de conviction que ses contemporains et on sent que ces mots sont, sous sa plume, des concessions au goût du jour.

La distance nécessaire est aujourd'hui acquise pour faire voir en Théophile Gautier un enfant terrible du romantisme. Il appartient à l'époque suivante par sa théorie de l'*art pour l'art*, qui défend à l'artiste d'être compris des foules, et par celles de l'*art impersonnel* et de l'*impassibilité littéraire*, qui groupèrent autour de lui, devenu chef d'école, les Flaubert, les Goncourt, les Daudet, les Zola, les poètes de l'école parnassienne, et dont le souvenir se retrouve jusque chez les symbolistes. Cette influence

étendue s'explique par la complexité même de celui qui l'exerça, et qui ne fut pas spécialement peintre, ou poète, ou penseur, mais tout cela à la fois et, par-dessus tout, un incomparable artiste.

— Nous ne vivons pas uniquement d'art et de poésie. Les colonnes des journaux et la conversation des ménagères se remplissent, depuis quelque temps, de plaintes au sujet de la cherté croissante des vivres. Je m'excuse auprès du lecteur de le faire descendre aussi brusquement des hauteurs où nous venons de monter, mais il n'ignore pas qu'il faut, à un certain moment, quitter les sommets.

Dans un article de la *Revue socialiste* où il examine les causes de la vie chère, M. Albert Dulac fait la part de celles qui tiennent à des nécessités économiques inéluctables et de celles qui pourraient fournir matière, si l'on voulait s'en donner la peine, à des mesures législatives. Voulez-vous savoir quel est, à Paris, le mécanisme du renchérissement en ce qui concerne la viande de boucherie? M. Dulac vous le dira :

« Voici un bœuf sortant du pré ou de l'étable où il fut engraisé. Son propriétaire le conduit à la ville voisine, et là le vend au marchand de bestiaux. Premier échange, prix accepté de part et d'autre. Le marchand transporte alors l'animal ; supposons qu'il vienne le vendre à Paris. A la Villette il trouvera une troisième catégorie de négociateurs. Le bœuf sera acheté à nouveau : deuxième opération et prix correspondant. Ces acheteurs du marché en gros de la Villette, les chevillards, procèdent à l'abattage, puis ils vendent aux bouchers l'animal par quartiers : troisième échange. Les bouchers débitent enfin au public les morceaux de viande découpée : quatrième opération. Pendant ce trajet, le prix du bœuf a largement doublé. »

L'auteur de ces lignes ajoute avec raison qu'une telle machine, qui remonte au moyen âge, ne peut avoir qu'un fonctionnement défectueux, car tous les rouages en sont usés, et qu'elle favorise par là les fluctuations de prix qui ne sont pas dues seulement aux causes naturelles, mais aussi au bon plaisir et à la rapacité de certains spéculateurs.

CHRONIQUE ITALIENNE

Tripoli. — Les exagérations de l'autocritique italienne. — Les étrangers admirent souvent dans les choses italiennes ce qui le mérite le moins.
— Quelques livres.

Je devrais et je voudrais écrire sur l'expédition de Tripoli. Tout autre sujet, à l'heure actuelle, semble futile et mesquin. Le cœur de la nation (on peut le dire sans rhétorique) est tout entier à cette unique et grande préoccupation. C'est hier que se sont ouvertes les hostilités et il commence à nous arriver des nouvelles de navires ennemis capturés, dispersés, coulés. Dans les rues, dans les maisons, dans les wagons, dans les cafés, partout où deux hommes peuvent se rencontrer et causer, il ne se parle et ne se discute que de cela. Je dois renoncer à rapporter tout ce qui remplit les journaux et fait la matière de toutes les conversations. Quand cette chronique sortira de presse, l'entreprise sera peut-être déjà achevée ; en tout cas les derniers événements auront de beaucoup diminué l'intérêt de ces premiers épisodes. Ce qui ne perdra pas son importance, ce qui paraîtra grand et digne d'être mentionné, comme aujourd'hui, c'est la sincérité de l'accord, l'unanimité de l'enthousiasme avec lequel la nation voulut dès l'abord la lutte, la voulut avec toutes ses incertitudes et tous ses risques, même quand on estimait, non sans raison peut-être, que le gouvernement était hésitant, alors même qu'on ignorait encore les bonnes dispositions de toutes les grandes puissances européennes. Il y avait quelque chose de souverainement significatif dans cette volonté réfléchie et unanime de la nation entière. On est heureux de la comparer avec les violentes bagarres qui arrêtaient, en 1896, la poursuite de la guerre d'Afrique. Ceux qui dans ces fatales journées arrachaient les rails des voies ferrées, pour empêcher le départ des trains militaires, n'étaient pas tous des plébéiens furieux ou des pères de famille exaspérés. Je me souviens d'avoir vu parmi les plus vio-

lents contre la guerre des jeunes gens cultivés, des professionnels, des étudiants d'université : ceux-là mêmes qui hier ont manifesté le plus ouvertement leur indignation contre les quelques misérables instigateurs de la grève générale avec son colossal insuccès. Or l'entreprise a rencontré et gardé l'appui de beaucoup parmi les plus ardents et les plus avérés fauteurs des idées démocratiques, avec l'assentiment ou du moins l'approbation tacite des masses populaires.

Quel changement est survenu en Italie pendant ces quinze dernières années ? D'où provient cette énorme différence dans l'esprit public italien entre 1896 et 1911 ? Comment expliquer que la figure de Fr. Crispi réapparaisse aujourd'hui enveloppée d'une si glorieuse lumière et que ce nom, alors exécré, se répète aujourd'hui dans de nombreuses bouches avec vénération et sympathie ? Les raisons en sont diverses, d'ordre politique, moral, économique. Mais une des plus intéressantes, sinon la plus importante, me paraît-celle-ci : le parti socialiste a perdu en Italie tout ou presque tout le charme vague et puissant qui fait la fortune des religions nouvelles, qui lui permettait d'attirer les plus vives intelligences et les cœurs les plus chauds, d'enflammer les plus vastes aspirations des masses, d'influer puissamment, bien que faible minorité persécutée, sur les destinées du pays. L'erreur de Crispi fut, non d'avoir voulu faire de la grande politique, de la politique mégalomane, comme on disait alors, mais de s'être figuré que l'opposition prolétaire et démocratique pouvait se vaincre par la prison, l'exil, le *domicilio coatto*. Etre persécutés, mais c'est le moyen d'acquérir les sympathies et l'admiration des cœurs généreux ; se voir réduit à l'unique métier d'opposition systématique, cela peut devenir la fortune d'un parti.

Oui, l'âge d'or du socialisme italien finit avec la mort d'Humbert, la chute de Pelloux, l'inauguration de la politique démocratique, grâce à Zanardelli et à Giolitti. Les éléments modérés du parti se rattachent au gouvernement, ou du moins éteignent ou mitigent leur aversion. Et aussitôt commencent les discordes intestines, se préparent contre les capitaines et les pontifes de la

bande les atroces injures des révolutionnaires et des syndicalistes. Les réponses sont à peu près dans le même style. Pas un réactionnaire n'a jamais dit plus de mal des socialistes qu'ils ne s'en sont dit entre eux. Le public fut assez malin pour accepter sur le compte des révolutionnaires l'opinion des socialistes modérés et sur le compte des modérés celle des révolutionnaires.... Et les jeunes? J'entends les âmes candides, désintéressées, avides d'idéal, cherchant une foi? Ceux qui, il y a vingt ans, crurent trouver derrière le nom de Karl Marx un sentier plus élevé et un air plus pur? Les jeunes éprouvèrent un moment d'égarement et de confusion, moment qui, malheureusement, n'est pas encore tout à fait passé. C'est chose fort triste d'avoir soif de foi, de ne savoir que croire, de brûler de combattre et ne pas trouver devant soi une idée bien définie à attaquer. La critique aveugle et inconsidérée, à laquelle semblent se plaire quelques jeunes, pourrait être aussi une révélation de ce mal secret. Mais divers indices laissent espérer la fin prochaine de cette disette spirituelle. La vieille idée de patrie, qui semblait déjà noyée dans l'océan de l'humanitarisme universel, se redresse de nouveau solide et plus vivante que jamais. L'idée religieuse, qui semblait fondue dans la conception plus vaste de morale humaine, renaît purifiée de ses anciens mélanges, comme une flamme qui perce la fumée. Il est probable en un mot que nous ne tarderons pas à retrouver l'objet digne de notre foi et de notre amour dans ce passé que nous nous pressions trop de mépriser. Il faudra revenir en arrière, non pour y rentrer, mais pour renouer quelques fils imprudemment rompus.

— Un des arguments les plus spécieux utilisés par nos ennemis de toute tentative d'activité coloniale, c'est que l'acquisition de provinces en dehors du territoire national n'est d'aucune utilité pour l'Italie, qui possède un si grand nombre de terrains incultes où on trouverait de l'ouvrage pour tout un peuple d'ouvriers, et qui a, surtout au midi, tant d'œuvres inachevées ou pas même commencées : routes, aqueducs, canaux d'irrigation, écoles. Les millions nécessaires pour une conquête auraient meilleur emploi dans la patrie.

L'argument est moins solide qu'il ne semble. Il ne peut paraître parfait qu'à celui qui accepte comme préalablement indiscutable la théorie du matérialisme historique. Non, le facteur économique n'est pas l'unique et parfois pas même le principal promoteur des actions humaines. Demain l'Italie pourra avoir dans son trésor quelques millions de moins et se trouver cependant en état d'achever dans le Midi, en Sardaigne et ailleurs, les œuvres les plus ardues, pourvu qu'en revanche elle possède plus d'enthousiasme, de confiance, de foi dans sa grandeur. Un des plus déplorable défauts de notre caractère (j'ai déjà eu l'occasion de le constater dans ces chroniques), c'est une sorte d'emballlement à rebours, qui nous rend défiants ou sceptiques pour presque tout ce qui est production, propriété, attitude, activité nationales. A vouloir juger l'Italie d'après les discours et les écrits des Italiens, il faudrait conclure que notre pays est le plus pauvre, le plus misérable de toute l'Europe. Misérable et pauvre l'art, misérable la science, moutonnière la philosophie ! Maigre le commerce, grossières les industries, déplorable le service des chemins de fer, nues et décharnées les montagnes, marécageuses les plaines, sales les villages, infectes les villes, médiocres les vins, corrompus les hommes politiques, apocryphes les monuments, notre ancienne gloire !... Qu'on n'aille pas croire que j'exagère : je pourrais citer des journaux et des livres italiens dans lesquels ces injures et de plus graves encore sont criées sur tous les tons, parfois même avec un certain accent de maligne satisfaction. Et ce sont en grande partie des calomnies et presque toujours des exagérations. Qui, pour citer un exemple, n'a pas entendu ou lu quelque rude invective contre la honteuse négligence de l'Etat italien, qui laisse incultes les vastes et fertiles terrains de la Campagne romaine ? Rome, dit-on, est l'unique métropole moderne, située au milieu d'un désert : faute du gouvernement, qui, au lieu de se lancer dans de douteuses entreprises et de nourrir d'innombrables parasites, devrait, autour de la capitale, réduire les trop vastes propriétés, ouvrir des canaux, exécuter des plantations, tracer des routes, transformer cette lande désolée en une fertile et florissante cam-

pagne. Faute du gouvernement ! Eh bien, dans un récent article publié par la *Nouvelle Anthologie*, un illustre savant, le député Angelo Celli, démontre avec force citations de renseignements précis, que la troisième Italie n'a négligé aucun essai pour mettre en culture la malheureuse Campagne romaine. Etat et particuliers ont concouru par un long et magnifique effort. Plusieurs y ont consumé leur patrimoine, d'autres, comme Menotti Garibaldi, y ont laissé la vie. Il ne s'agit pas de grande ou de petite propriété, ni de contrats coloniaux, ni de tributs imposés par l'Etat, ni de routes, ni d'aqueducs : il s'agit de la *malaria*. La classique *dea Februa* tient cette vaste région sous sa régie et chasse ou met à mort les audacieux qui, de temps à autre, reviennent à l'assaut. Et rien n'y font les œuvres ordinaires de dessèchement et de reboisement. La moindre mare suffit à ranimer les germes malfaisants et les insectes qui les répandent. Il s'agirait de bien autre chose que de parceller ce vaste domaine ! Mieux vaut une ample provision de quinine. Oui, précisément la quinine, sous forme surtout de cure préventive, a fait des miracles ces dernières années ; et tout laisse espérer que bientôt ces malheureuses solitudes seront, elles aussi, ouvertes et réservées à l'œuvre féconde de l'homme. Il s'agissait donc d'une question d'hygiène scientifique et non d'une coupable négligence de l'Etat. Et bien d'autres accusations, bien des opinions découragées pourraient également se démontrer fausses ou exagérées. Il suffirait, dans bien des cas, aux Italiens de prêter l'oreille au jugement désintéressé des étrangers et de faire quelques comparaisons avec des yeux libres d'une admiration trop fanatique pour ce qui vient du dehors. Il y a des étrangers qui traduisent des ouvrages modernes italiens, sans crainte d'y perdre leur temps et leurs frais. Il y a des étrangers qui viennent en Italie pour entendre les leçons de ces pauvres pédants qui enseignent dans nos universités. Il y a des étrangers qui trouvent fort intéressants les produits de notre art contemporain, et qui boivent avec une parfaite joie nos vins de maigre réputation. Des spécialistes de science militaire ont eu dernièrement l'occasion d'admirer la rapidité, l'ordre, la puissante et élastique

structure de l'armée et de la marine italiennes. Il n'est donc pas vrai que tout soit avalé par les fournisseurs, comme l'affirment beaucoup d'Italiens. Sans doute, quelque part en Italie, il y a Verbicaro. Verbicaro, le bourg calabrais, vous savez, où l'été dernier, à l'apparition du choléra, on tua des magistrats, des médecins, les accusant d'avoir répandu le venin par mission du gouvernement. Ce bourg où 3000 citoyens se figurent que toute épidémie n'est qu'un atroce artifice de l'autorité pour décimer les pauvres gens devenus trop nombreux. Et Verbicaro n'est pas seul de son espèce, il y en a cent peut-être comme cela, toute une vaste partie de l'Italie.... Que, de nos jours, il existe encore des populations esclaves d'aussi grossiers préjugés, c'est certes profondément triste. Mais est-ce après tout chose si extraordinaire pour valoir à l'Italie d'en rester humiliée aux yeux du monde ? Laissons de côté, si vous voulez, l'Espagne, la Turquie, la Russie et tous les autres nids de stupides et funestes préjugés. Quand je considère, par exemple, la forme de certaines protestations contre le renchérissement des vivres, dans l'Autriche et la France si civilisées, les pauvres paysans de Verbicaro ne me semblent plus si barbares. Et en fouillant dans les doctrines anti-étatistes de certains penseurs révolutionnaires, on pourrait trouver plus d'une chose assez semblable à la théorie du venin d'Etat ingénument professée sur les monts de la Calabre.

— J'ai dit que les étrangers rendent souvent à l'Italie la justice que les Italiens refusent à leur patrie. Il est bon pourtant de remarquer que, bien des fois, l'estime et l'admiration des étrangers sont accordées aux manifestations les moins estimables et les moins caractéristiques de notre activité. En matière de littérature, par exemple, le critère suivi par le lecteur étranger pour fonder son jugement est presque toujours celui de la plus grande ou de la moindre difficulté. C'est pour cette raison qu'est si peu connue en dehors de l'Italie, malgré le prix Nobel, la poésie de notre plus grand auteur contemporain, Giosué Carducci. Presque inconnue la poésie de d'Annunzio, totalement inconnue celle de Pascoli. Bien des gens, surtout en-

Allemagne, croient que toute la poésie italienne contemporaine se renferme dans les chants sociaux d'Ada Negri. Et il en est à peu près de même pour le roman et pour le drame. Mais c'est surtout pour la musique que se constate ce défaut d'information, qui entraîne forcément une erreur de jugement, qu'il s'agisse de faveur ou d'opposition.

La musique italienne, depuis Rossini, et en partie par la faute de Rossini, s'est abaissée à vivre dans une région moins élevée, dans un climat plus commode et plus habitable. Elle eut encore des accents mélodieux sous la domination de ces trois grands princes du chant, Bellini, Donizetti et Verdi ; mais la sereine noblesse, la richesse qui se possède, la force revêtue de grâce, l'émotion contenue et toutes les autres plus admirables qualités de l'ancienne musique italienne, n'ont point passé en héritage à la musique nouvelle. La déesse est devenue femme, belle femme, si l'on veut, passionnée et sentimentale, expansive et facile. Facile surtout. Et la facilité trop coulante (qu'il ne faut pas confondre avec la divine simplicité), la limpidité du style, l'affabilité du langage, semblent être aussi parmi les règles fondamentales de la dernière école musicale italienne. C'est une grande chose que la facilité de l'art dans notre société bourgeoise si mal préparée et si affairée. Les neuf dixièmes de ceux qui bondent les théâtres sont ou bien des gens de trempe nouvelle, de goût mal épuré, ou bien des gens à journée laborieuse, ou encore des personnages occupés à digérer un souper trop copieux : gens en somme tout disposés à applaudir d'autant plus que moindre est l'effort nécessaire pour comprendre et pour goûter. Telle est la principale raison de l'énorme succès obtenu dans tout le monde par la musique de Mascagni, de Leoncavallo, de Puccini et de Giordano. Eh bien, qu'on les applaudisse ! Après tout ces œuvres ne manquent pas de mérite. Ce qui déplaît et ce qui offense, c'est l'opinion commune que toute la musique moderne italienne se résume dans ces quatre ou cinq noms sonores. « C'est une merveilleuse musique que la musique italienne ! s'écrient les admirateurs : Mascagni, Leoncavallo !... » Et les dénigreur : « Déplorable musique que l'italienne, Leonca-

vallo, Mascagni !... Et personne ne sait que, parmi les musiciens d'aujourd'hui, il y a un Sgambati, un Martucci, un Bossi, un Sinigaglia, dont l'art est parfaitement libre de toute cette adorable vulgarité, qui semble si délicieuse aux oreilles non éduquées.

Du reste presque toutes les choses italiennes sont plus ou moins victimes d'un certain snobisme international, qui se nourrit d'ingénues réminiscences romantiques, d'esthétisme à bon marché, de nouvelles puisées dans les vieux libretti d'opéra : un peu de Lamartine, un peu de Ruskin, un peu de Bædeker, un peu de tout sauf la clarté et la vérité. Un jour, je voyageais sur un petit chemin de fer économique de la Haute-Italie. Il y avait dans le wagon quelques ouvriers qui avaient bu, gens assez répugnants : un principalement, qui chantait d'une voix si rauque et si dévergondée, balançant la tête et gesticulant si brutalement, que jamais spectacle ne m'avait paru si dégoûtant. Il se trouvait dans le même compartiment deux Anglais, un monsieur et une dame ayant fort bonne façon : parfaitement dignes et corrects, avec quelque chose de fin dans les manières et dans la physionomie, Eh bien, le croiriez-vous ? Les deux malheureux avaient l'air de trouver souverainement intéressant le hideux chant de cet ivrogne. La dame en particulier l'écoutait avec une attention et un sourire qui était presque de sympathie. *Oh yes !* on n'a pas tous les jours la chance d'entendre une authentique chanson populaire italienne ! Quelle passion sauvage ! Quel écho de musiques primitives ! Que de soleil du Midi !

Les étrangers qui viennent en Italie sont tous un peu comme ça. Ils s'arrêtent en extase devant le premier orgue de barbarie, le premier va-nu-pieds, la première pelure d'orange sur le pavé et s'écrient : « Ah, le Midi ! » Ils se figurent que tout le laurier qui se vend sur la place est destiné à des usages poétiques ; et ils ne savent pas, les malheureux ! que les feuilles de la plante sacrée nous servent à assaisonner le civet de lièvre.

— Parmi les œuvres les plus remarquables parues pendant ces derniers mois brille au premier rang la magnifique publica-

tion, faite sous les auspices du gouvernement, par les soins de l'Académie des Lincei, et intitulée : *Cinquante ans d'histoire italienne* (Milan, Hœpli). C'est un recueil d'amples monographies, écrites par quelques-uns des plus estimables spécialistes, illustrant les diverses activités déployées par la nation dans ce premier cinquantenaire de son existence : histoire politique et administrative, chemins de fer, armée, marine, explorations géographiques, instruction, agriculture, etc. Au groupe de publications relatives à la lutte pour l'unité nationale, célébrée cette année, appartiennent aussi les *Mémoires d'Angelo Bagnoni* (Milan, Hœpli), qui fut au nombre des plus actifs et modestes patriotes, fidèle, sans fanatisme et sans ostentation, à la plus pure idée démocratique.

Chez le même éditeur Hœpli a paru le premier volume des *Etudes d'histoire orientale* de M. Léon Caetani. Avec une grande largeur d'information et d'originalité de recherche, l'auteur y traite de l'islamisme en relation avec le christianisme, de l'Arabie préislamite et de l'Arabie ancienne.

Un ouvrage très remarquable d'un écrivain digne d'être apprécié même en dehors de l'Italie, c'est celui intitulé : *Le génie éthique et autres essais* (Bari, Laterza). L'auteur est Giuseppe Rensi, qui, parmi les écrivains philosophiques, a le rare privilège d'employer toujours un langage clair, précis, coloré, intelligible même aux profanes, attrayant même pour ceux qui prennent plutôt goût aux lectures littéraires. Et cependant Rensi se plonge dans les questions les plus embrouillées et les plus ardues, et discute souvent sur la philosophie hégélienne, qui est, comme chacun le sait, la plus abstruse et la plus difficile à aborder. Dans le livre qu'il vient de publier il se propose, par l'étude la plus vaste et la plus solide, de déterminer la conception platonique de la vertu. L'originalité de cet essai consiste principalement dans les heureux rapprochements que sait faire l'auteur entre la pensée de Platon et la doctrine de certains philosophes modernes. C'est un livre profond et attrayant : deux qualités qui se rencontrent rarement réunies.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

A propos de l'épave du *Maine*; les causes de la guerre de 1898. — Les traités d'arbitrage. — La chaire et la haute société. — New-York est-elle la plus grande ville du monde? — Nécrologe: Mrs Carie Nation; Myrtle Reed. — Les livres.

Le dégagement de l'épave du cuirassé *Maine*, dans le port de La Havane, a ravivé les controverses qui, il y a treize ans, firent tant de bruit après l'explosion dont tout le monde se souvient, car elle fut le prétexte officiel de la guerre hispano-américaine. En pleine paix, le 15 février 1898, le navire sauta, causant la mort de 294 officiers et matelots. Le conseil d'enquête convoqué six jours plus tard déclara que la catastrophe était due à l'action d'une mine sous-marine. Dès le premier moment, du reste, l'opinion publique, aux Etats-Unis, avait accusé la malveillance espagnole. Les conclusions du conseil d'enquête donnèrent un nouvel élément à l'effervescence des esprits et, bientôt, éviter la guerre avec l'Espagne devint impossible; *impossible* parce que le gouvernement ne fit rien pour calmer le pays. On a essayé d'expliquer l'état d'esprit des Américains à ce moment par des considérations historiques et surtout sentimentales. On a fait ressortir que, depuis plus d'un siècle, des frictions existaient entre les deux pays, causées plus ou moins directement par la situation de Cuba. Tantôt c'étaient des questions douanières, tantôt des difficultés suscitées par des expéditions de flibustiers organisées sur le territoire de l'Union.

Deux fois, en 1854 et 1873, une rupture ne fut évitée qu'à grand'peine. S'il est certain que les insurgés de Cuba eurent toujours les sympathies du peuple américain, il est cependant bien peu probable que les masses, aux Etats-Unis, fussent jamais allées jusqu'à réclamer la guerre, sans les efforts faits pour travailler l'opinion, par des individus ayant un intérêt politique ou commercial à l'intervention dans les affaires cubaines. Les

capitalistes yankees, qui ont la vue longue, prévoyaient la défaite de l'Espagne et la conquête des Philippines et de Porto-Rico : au fond, et quoi qu'on en ait dit, ils escomptaient l'annexion de Cuba. Ce sont eux qui constituaient le gros de ce parti impérialiste qui vit le jour sous la présidence de Mac Kinley, et qui renfermait aussi un certain nombre d'exaltés, partisans de l'expansion coloniale au seul point de vue de la politique mondiale. Les uns et les autres, pour parvenir à leurs fins communes, exploitèrent le facteur sentimental, et adoptant comme devise « Cuba libre », eurent vite fait de rallier autour d'eux, en grande partie par l'action de la presse « jaune » — ou sensationnelle — un nombre considérable de citoyens de toutes classes, braves gens qui n'avaient pas la moindre idée qu'on en arrivât jamais à un conflit armé. Il est facile de comprendre le profit que les leaders du mouvement purent tirer de l'affaire du *Maine*. *Souvenez-vous du Maine* remplaça *Cuba libre* sur les bannières des impérialistes.

C'est précisément parce que la catastrophe de février 1898 fournit à ces derniers un motif plausible de rupture avec l'Espagne que l'on ne s'est pas pressé de vérifier, par un examen approfondi de l'épave, le bien-fondé des déclarations un peu hâtives — et pour cause — du conseil d'enquête réuni après l'accident.

Le *Maine* demeura à demi enfoui dans le port de La Havane, constituant un obstacle et un danger pour la navigation, jusqu'à ce que, à la fin, les Cubains aient fini par s'en lasser. Le gouvernement des Etats-Unis a dû tenir compte, en outre, d'autres considérations. Beaucoup de cadavres étaient restés dans l'épave du navire. Peu à peu il s'était formé un courant d'opinion réclamant des recherches, et une sépulture décente pour les victimes de l'explosion. Un dégagement des débris du *Maine* rendait une nouvelle enquête impérative. Elle n'a rien prouvé en ce qui concerne la culpabilité de l'Espagne — et cela n'a étonné personne, car, peut-être à dessein, le public avait été préparé par des articles officieux et diverses déclarations semi-officielles à l'idée que la catastrophe fut causée par une explosion intérieure. Il a

même été produit une lettre très concluante, écrite à l'époque par un contre-amiral, et écartant toute hypothèse d'un agent *extérieur*, mine ou torpille.

En somme, peu importe aujourd'hui que le gouvernement, en 1898, ait connu ou non la vérité, et ait exploité le désastre pour la cause de l'impérialisme. Les chauvins, puissants alors, eussent découvert un autre motif de guerre avec l'Espagne. Ce dernier pays s'est trouvé débarrassé de colonies encombrantes et qu'il ne pouvait gouverner. Quant aux Etats-Unis, ils ont appris plusieurs choses bonnes à savoir : d'abord que leur armée était au-dessous de sa tâche, mais leur marine bien exercée, et que les doctrines d'expansion sont dispendieuses. Le pays a payé un peu cher la leçon ; mais, après tout, il serait peut-être mal fondé à se plaindre !

— Il serait tout indiqué de parler ici des traités d'arbitrage que le président Taft a conclus — sauf ratification par le Congrès — avec le Royaume-Uni et la France. Malheureusement, alors que la presse avait déjà célébré sur tous les tons ce pas en avant dans la voie du pacifisme, le Sénat a soulevé des objections motivées, non pas par un instinct belliqueux, mais bien par une interprétation, un peu étroite, semble-t-il, de la constitution. Force nous est donc de remettre à plus tard ce sujet important, et de nous rabattre sur des faits divers de moindre envergure. Il n'en manque pas, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient tous d'un intérêt palpitant.

— Cependant, puisqu'une chronique doit être le reflet de l'opinion du moment, nous ne saurions passer sous silence l'émoi causé dans la société, surtout à New-York, par le désormais fameux *Astor-Force Marriage*. M. Astor n'est pas le premier divorcé des « 400 », — ou, d'après le nouveau style : « 600 », — qui se remarie. Il pourrait aussi, à bon droit, déclarer que le public n'a absolument rien à voir dans son choix. Mais, dans ce pays, à défaut de personnages titrés et d'altesses royales, c'est la haute finance dont les faits et gestes sont l'objet de la curiosité, morbide et enfantine à la fois, des masses. La classe sociale qui raisonne a, depuis longtemps, son opinion arrêtée

en ce qui concerne la moralité ou les mœurs du clan ultra-riche, lequel, on ne saurait trop le répéter, ne représente nullement, pris dans son ensemble, le véritable *grand monde* américain. Toutefois, un très grand nombre de gens persistent à se faire un idéal mondain des quelques familles de milliardaires dont leur parlent chaque jour les feuilles populaires. M. Astor, en l'espèce, paie aujourd'hui le prix de son sang parmi ces élus de la fortune. Son remariage a pris les proportions d'un scandale public dont l'opprobre — si opprobre il y a — a rejailli sur les « 600 » en entier. C'était inévitable. Les puristes avaient beau jeu ; et ils en ont profité, presque abusé. On a vu des pasteurs, du haut de la chaire, flétrir la « haute société » dans des termes à côté desquels les *Catilinaires* seraient de l'eau bénite de cour. Le comble, en cette matière, a été atteint par le révérend G. Chalmer Richmond, de Philadelphie. « Ces gens-là, s'est-il écrié, constituent le dépotoir social de la nation. La puanteur qui en émane s'étend sur le monde entier.... Pourris dans leur esprit, malpropres dans leur vie, malsains à toucher, ils sont comme cette maladie redoutée dont, par respect pour vos sentiments, je tairai le nom.... etc. » On devine l'effet de pareilles paroles sur un auditoire comme celui qui fréquente les églises fashionables de Philadelphie. Mais il est bon parfois de faire entendre de ces vigoureuses protestations contre le laisser-aller moral de certaines classes qui, par la vertu de leur or, se croient tout permis, tout pardonné d'avance. S'il y a parmi les milliardaires des hommes et des femmes d'une irréprochable honorabilité, dont la vie peut être citée en exemple, nul ne saurait contester que le niveau moral moyen du *smart set* — le « high life » — de New-York soit lamentablement bas.

— Puisque nous parlons de New-York, cette cité est-elle maintenant la plus grande du monde ? Certains statisticiens l'affirment, contrairement à l'opinion généralement admise qui accorde à Londres la première place. Le dernier recensement fait en Angleterre donne à la capitale de ce pays 4 522 628 habitants (août 1911), comme population *du comté administratif et de la cité*. Les « boroughs » *administratifs* de New-York comptent actuellement

4 983 385 âmes. Il semble que, pour conserver son rang, Londres doit englober les districts extérieurs du ressort de la police municipale, ce qui lui octroierait 7 500 000 habitants. On le voit, tout dépend ici du point de vue. Si de Times Square, à New-York, comme centre, avec un rayon de 45 km., on décrit une circonférence, on obtient ce qu'il est convenu d'appeler le *Metropolitan District*, contenant non seulement la cité, mais encore toutes les localités des Etats de New-York, New-Jersey et Connecticut, dont la majorité de la population travaille dans la métropole. Ce territoire, qui a maintenant environ 7 000 000 d'âmes, gagna en dix ans 2 000 000 d'habitants, soit $\frac{1}{8}$ de l'augmentation totale de population des Etats-Unis.

Une statistique plus intéressante peut-être est celle publiée par les autorités sanitaires new-yorkaises, et qui donne le pas à la ville américaine sur sa rivale d'Angleterre sous le rapport de la salubrité. A Londres, le taux de la mortalité est de 19,1 par mille, alors que ce chiffre est seulement de 14,8 à New-York. Voilà qui va surprendre bien des gens... même aux Etats-Unis. Relevons à ce propos que, d'après les derniers rapports officiels, la population du pays, colonies exceptées, est de 91 972 267 habitants, — une augmentation de 21 $\frac{0}{100}$ sur 1900.

Mais ici aussi il faut constater la fâcheuse tendance à émigrer vers les villes. Environ 28 millions et demi d'Américains résident dans des localités de plus de 25 000 âmes; et, là-dessus, 20 millions sont concentrés dans des cités de plus de 100 000 habitants. La proportion de personnes demeurant dans les districts ruraux est descendue de 63,9 pour cent en 1890 à 53,7 pour cent en 1910. Dans deux Etats seulement, Montana et Wyoming, l'accroissement de la population rurale a dépassé celui de la population urbaine.

Un autre fait assez typique est le nombre relativement restreint de villes de grandeur moyenne. Par exemple, sur les 228 dépassant 25 000, 50 ont plus de 100 000 âmes, et 19 ont atteint 250 000. Parmi les cités dont le développement a été le plus rapide, il faut citer Détroit, en Michigan, avec une augmentation de 63 pour cent en dix ans. Cleveland, également,

a fait un grand pas en avant. Si l'on réfléchit que ces deux villes sont peut-être les mieux administrées des Etats-Unis, et qu'elles ont dépassé Pittsburg, Buffalo et San-Francisco, où le régime de corruption municipale est dans toute sa force, on peut en tirer un argument de plus en faveur de la nécessité pressante d'épurer le *municipal government* de nos grandes villes.

— Dans un sanatorium du Kansas vient de s'éteindre une femme qui a acquis, aux Etats-Unis, une grande notoriété comme prohibitionniste militante : Mrs Carrie Nation. *Militante* est bien le mot, car elle s'était fait, vers 1900, une spécialité de la démolition des cabarets. La hachette était son emblème ; elle dirigea même pendant quelques mois un journal de ce nom. Mais à cette arme peu expéditive elle préférait les briques et les bouteilles vides, qui font infiniment plus de dégâts en moins de temps ! Vingt-deux fois cette infatigable apôtre de la tempérance expia en prison ses procédés par trop énergiques. Il faut dire à sa décharge que d'une part elle se croyait investie d'une mission divine, et que d'autre part elle s'en prit surtout aux cabaretiers de l'Etat de Kansas, lesquels, selon elle, étaient en contravention d'après les lois locales et échappaient, grâce à leur influence politique, à la répression régulière. Mrs Nation n'était pas, cependant, l'énergumène qu'ont dépeinte tant de fois les feuilles comiques. Son apparence était fort débonnaire ; elle donna de nombreuses preuves de bonté et de sentiments élevés. Il y avait un système dans son genre de lutte contre l'alcoolisme. Elle savait très bien que ses excentricités attireraient plus d'attention sur ce mal que des conférences et des distributions de brochures. Il est impossible de nier que c'est depuis ses tournées dans le sud et l'ouest qu'on a vu se créer, en ces régions, un mouvement prohibitionniste, aujourd'hui très puissant.

Les ennemis — nombreux — de cette femme d'action lui ont fait un grief de s'être enrichie par ses conférences et par divers autres procédés basés sur sa « vocation. » Peut-être est-ce aller un peu loin, car il faut bien, après tout, que les philanthropes vivent ! Si l'on s'engage dans cette voie, on doit alors taxer d'hy-

pocrisie les pasteurs des cultes, les éducateurs et tous les gens qui se consacrent à l'avancement ou à l'amélioration de l'espèce, lorsqu'ils reçoivent pour leur labeur une rémunération d'une certaine importance. Il y a longtemps que l'on discute sur cette question. C'est, en somme, une affaire de limite. On conçoit que bien des personnes s'offusquent de voir des ministres de l'Evangile recevoir 30 000 francs par an pour prêcher l'humilité. M^{me} Nation n'a pas gagné, croyons-nous, plus que la moyenne des réformistes qui donnent tout leur temps à leur œuvre philanthropique. Cependant nous avouons ne pas trouver très digne l'attitude de cette apôtre de la tempérance, vendant pour vingt-cinq sous des hachettes minuscules — c'est-à-dire exploitant en quelque sorte l'emblème pris par elle dans une lutte qui n'est certainement pas sans grandeur.

— C'est avec un sincère regret que nous avons à mentionner le décès, à l'âge de trente-sept ans, de Myrtle Reed, une des femmes auteurs les plus estimées des Etats-Unis. Sans jamais atteindre, ni prétendre, à une place parmi les classiques, l'œuvre de Myrtle Reed est de beaucoup supérieure à la moyenne; elle a un cachet *sui generis*, qui lui crée un rang bien à part dans notre littérature. Ainsi que nous le disions dans notre chronique de janvier dernier, en rendant compte de ses ouvrages, sa caractéristique est une sentimentalité douce, frisant parfois le pathétique. De tous ses écrits s'exhale un parfum vieillot, très en harmonie avec les titres de certains d'entre eux, comme *Lavender and Old Lace* (Lavande et vieille dentelle), *The Spinster Book* (Le livre de la vieille fille), et l'un des derniers, *Old Rose and Silver* (Vieille rose et vieil argent). Evidemment musicienne dans l'âme, elle a tenté, plus qu'aucun autre, d'allier la littérature à la musique, allant jusqu'à interpoler des mélodies pour piano au beau milieu de ses romans. Peut-être faut-il attribuer une partie du succès de Myrtle Reed auprès du public féminin au talent avec lequel elle dépeignait les costumes de ses personnages, les intérieurs, les jardins. Beaucoup de pages, dans ses livres, sont de vrais petits tableaux, bien faits pour charmer les vieilles dames de province. Le provincialisme, voilà ce qu'on a

reproché à cet écrivain, né pourtant dans la ville ultra-moderne de Chicago. Ce qui ne veut pas dire, toutefois, qu'on ne trouve pas, çà et là, dans ses livres, des traits d'humour, des épigrammes montrant qu'il y avait en elle autre chose que du sentimentalisme.

Dans son œuvre, les critiques donnent généralement la première place aux *Lettres d'amour d'un musicien*, ou aux *Affaires d'amour d'hommes de lettres*.

Myrtle Reed, qui était devenue, par mariage, en 1906, Mrs James Mac Cullough, s'est suicidée, à la suite, dit-on, de chagrins domestiques.

— Puisque nous en sommes aux disparus, mentionnons encore un livre de M. David Graham Phillips¹, livre qui a un regain de succès, comme toutes les productions de cet infortuné écrivain : *White Magic* (Magie blanche²). Ici, ce n'est plus une attaque contre la finance, ou la haute société, mais un simple roman. Ainsi que dans le *Grain de poussière*, dont parlait notre chronique de juillet, il y a là une femme au caractère un peu déconcertant. La *Magie blanche* n'est pas, en somme, un des meilleurs livres de ce prolifique auteur, tout en étant supérieure à la moyenne actuelle des romans populaires, laquelle n'est pas bien haute.

— Réparons aussi un oubli, en citant un livre de M. Maarten Maartens, dont nous analysions, en mai dernier, *Harmen Pols* — une idylle néerlandaise. C'est une collection d'histoires courtes, portant le titre de *Brothers All* (Tous frères). Dans ce recueil, l'écrivain paraît viser à l'esprit, ce qui n'est pas tout à fait son genre. Jamais, autant qu'ici, M. Maartens n'avait donné prise à l'épigramme qui le montre comme « un Hollandais dépeignant la vie néerlandaise en anglais, tout en se débattant contre l'influence de modèles anglo-français. » Nous ne pensons pas, cependant, qu'on ait raison de lui reprocher de traduire en langage de campagnard anglais ou américain le patois de ses per-

Voir ivraisons de la *Bibliothèque Universelle* de juillet 1910, mai et juillet 1911.

² Appleton & C°, New-York.

sonnages hollandais ; il ne pouvait espérer conserver la couleur locale *absolue* dans une autre langue. Au théâtre, ce genre d'in-vraisemblance est admis couramment ; nous n'y faisons même pas attention dans les livres mettant en scène des individus d'un autre âge. Au demeurant, certains contes, où l'auteur semble se ressaisir et redevenir naturel, valent la peine d'ouvrir le roman. Mais combien nous préférons le Maartens qui reste vraiment hollandais....

— Un nouveau roman de M. William de Morgan est toujours un événement littéraire. Malheureusement, le public a été un peu désappointé par *An Affair of Dishonor* (H. Holt & C°, New-York). Mais on avait été gâté par *Joseph Vances*, *Alice for Shorts* et *Somehow Good*.... les trois ouvrages qui ont valu à cet écrivain une si flatteuse renommée. Le premier surtout, malgré son cachet un peu archaïque, est, à notre humble avis, un chef-d'œuvre de grâce, de sensibilité de bon aloi, et, au point de vue technique, un modèle à donner aux jeunes. Aucun livre contemporain ne rappelle aussi bien Dickens. Le mysticisme d'*Alice for Shorts* avait aussi bien des admirateurs. Le troisième ouvrage, très moderne, très vivant, semblait montrer dans le talent de de Morgan une transformation faisant disparaître le seul reproche adressé au romancier par un groupe de critiques, un *victorianisme* trop accentué. Ces trois livres d'un mérite très sérieux, beaucoup plus sérieux que nombre de gens ne paraissent s'en rendre compte, avaient été suivis d'une nouvelle inquiétante pour les admirateurs de M. de Morgan : *It can never happen again* (Cela ne pourra plus jamais arriver), froid, plein de détails compliqués, une œuvre, en fait, dont nous nous serions bien passés. Dans *Une affaire de désbonheur*, nous voyons avec regret et surprise l'auteur se rabattre sur une intrigue passablement terre à terre, conventionnelle, dont l'héroïne n'a plus aucune ressemblance avec les charmants types féminins des ouvrages précédents. Toutefois, il faut dire à l'actif de M. de Morgan qu'il a évité un des écueils du genre auquel il est descendu, il nous a présenté un traître, une héroïne, mais heureusement pas de héros pour sauver celle-ci, qui reste, quoique désillusionnée, atta-

chée pour toujours à l'homme par lequel elle a souffert. Ceci est conforme à la vie, et rachète bien des faiblesses de cette production, dont on ne saurait que déplorer l'apparition. Espérons que, à l'avenir, ce sympathique écrivain n'aura pas honte de revenir à la façon de Dickens....

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Nos arbres. — Le dernier roman d'Ernest Zahn. — Un nouveau conteur. — Un drame national. — Histoire et historiens. — Documents sur Hans-Waldmann. — A propos de Jérémias Gotthelf. — Publications nouvelles.

Voici le moment de l'année où les arbres sont si beaux, où la grande féerie de l'automne les revêt de pourpre et d'or. Quelques jours encore et les feuilles joncheront la terre. Mais les arbres n'auront rien perdu de leur majesté. Rien ne les grandit en effet comme un léger brouillard d'hiver qui embleuit les profondeurs et trompe sur les vraies distances. Il y aura plus d'espace et, avec leurs fûts et leurs branches dépouillées, ils peupleront mieux encore les solitudes : les bruits se feront plus rares et le recueillement qui descendra sur la campagne sera plus auguste.

Je me disais tout cela en feuilletant la belle publication du département fédéral de l'intérieur *Arbres et forêts de la Suisse*¹. Nous ne connaissons certes pas toutes les richesses que nous possédons. Nous savons à peine que dans le Jura, sur le plateau, dans les vallées alpestres, dans les villages et même dans les villes nous avons de fort beaux arbres qui font l'admiration de l'étranger. Plusieurs, depuis des siècles, ont poussé en toute liberté, justifiant l'adage que l'arbre n'est réellement beau que lorsqu'il croît sans contrainte. A vrai dire, ces vétérans de notre sol ne jouissent pas toujours des égards qui seraient dus

¹ *Arbres et forêts de la Suisse*. 2^me série. Berne, A. Francke, 1911.

à leur vieillesse. Les enfants s'amuseut parfois à allumer des feux dans les creux de leurs troncs vénérables, comme ce fut le cas du tilleul de Linn, près de Brougg, qui ne fut sauvé que par miracle. Mais voilà, aujourd'hui on se dit : il faut protéger nos arbres, qui eux aussi font partie de notre patrimoine national, et c'est pour encourager ce mouvement que le département de l'intérieur, après les avoir fait photographier, les réunit en une publication que commente le Dr Coaz, forestier en chef de la Suisse.

J'ai déjà signalé, lors de la publication de la première série, les beaux spécimens d'arbres reproduits, tilleuls, chênes, hêtres, érables, épicéas, pins, sapins, mélèzes et arolles. En voici de nouveaux, non moins beaux : le tilleul du château de Rhäzuns, un géant à la taille imposante qui frappe par la disposition originale de sa ramure ; l'érable sycomore de Saint-Beatenberg ; le hêtre pourpre du jardin Bürki à Berne ; le charme du château de Liebegg, invalide vigoureux encore ; les bouleaux blancs de Worblaufen au fût élancé ; les saules givrés de Bevers dans la Haute-Engadine ; les pins rouges du Valais ; le haut sapin des mendiants à Vilmergen, qui domine tous les arbres d'alentour et dont la pointe dénudée semble, comme le chêne de La Fontaine, exposée à tous les coups du vent ; et d'autres encore que je passe sous silence.

Tous sont fort beaux et méritent d'être connus. Et ils le seront, la publication, bon marché, étant à la portée de toutes les bourses. Espérons surtout qu'elle sera largement répandue dans les écoles, car c'est là surtout qu'on doit la vénération à laquelle ont droit les arbres.

— Il existe, paraît-il, dans certaines vallées grisonnes une maladie du sang bizarre. Ceux qui en sont atteints, s'ils ont le malheur de se blesser, perdent tout leur sang sans qu'il soit possible de l'arrêter et ils meurent bientôt après. Les médecins ont essayé d'en établir les causes, mais ils n'y sont point parvenus. La seule constatation qu'ils aient pu faire, c'est que le sang, d'une composition particulière, semble avoir perdu la propriété de se coaguler.

C'est sur cette donnée que M. Ernest Zahn a échafaudé son

dernier roman, *Les femmes de Tanno*. Mais au lieu d'en faire une maladie particulière à certaines régions très rares, il l'a concentrée dans un seul village. Longtemps on ne s'en est pas préoccupé autrement : les gens mouraient de la maladie sans qu'on y attachât une importance particulière. Le médecin et le curé pourtant s'en inquiétaient, mais ils reconnaissaient qu'un seul moyen pouvait faire disparaître le mal : la cessation des mariages. C'est à cette idée que s'attache un jeune maître d'école, âme ardente d'apôtre qui voue toute son énergie à la réaliser. Grâce à lui et à une jeune fille dont le père était autrefois médecin au village, une ligue des femmes de Tanno se constitue pour renoncer au mariage. Mais tiendront-elles leur engagement ? Plusieurs fléchissent en chemin, si bien qu'au bout de peu de temps la ligne menace de se rompre. Même celui qui en fut l'instigateur, le maître d'école, s'éprend de la jeune fille qui fut sa première collaboratrice. Rien du reste ne s'oppose à leur union, puisqu'on reconnaît que le père de la jeune fille, qu'on croyait avoir succombé à la maladie du sang, n'en est point mort. Mais l'un et l'autre renoncent à cet amour quand ils voient que c'est l'unique moyen de sauver la communauté. Le sacrifice est dur, mais ils sont récompensés. La ligue qui fléchissait prend une vigueur nouvelle : les femmes de Tanno tiendront leur engagement jusqu'au bout et la maladie disparaîtra de la contrée.

L'inspiration de M. Zahn est comme toujours fort élevée et on pourrait donner comme épigraphe à ce nouveau roman les mots de Nietzsche : « L'homme est un être fait pour se surmonter. » D'où vient pourtant que ce récit, à la lecture, nous cause une sorte de malaise ? Le détail en est vrai et chaque partie prise isolément — les descriptions de lieux, les portraits — est admirable, sans parler de la langue, qui n'a jamais été plus vigoureuse, plus ferme et plus élégante ; mais je crois bien, si j'en juge par mon impression, qu'on a de la peine à s'intéresser à un phénomène à la fois très exceptionnel et très étrange. L'homme est ainsi fait qu'il ne prête attention qu'à ce qui le touche de très près.

— Si M. Zahn, dans la tendance de ses romans, reste fidèle à la tradition moralisatrice et didactique des écrivains suisses, on n'en peut plus dire autant des jeunes auteurs. J'ai déjà signalé la tendance de l'art pour l'art qui se manifeste chez nos plus récents romanciers, Paul Ilg, Félix Moeschlin et Jacob Schaffner. A ces noms il conviendra maintenant de joindre celui d'un jeune conteur saint-gallois, M. Henri Federer. Le livre de nouvelles qu'il vient de publier sous le titre de *Lachweiler Geschichten*¹ est tout à fait charmant. Ce titre, à vrai dire, fait songer à Gottfried Keller, ainsi du reste que le contenu du livre. Lachweiler est un gros bourg suisse, comme Seldwyla est une ville suisse. A Lachweiler on ne trouve pas de lac, mais il y en a un petit dans les environs qu'on atteint en franchissant une montagne boisée. Lachweiler est dans la plaine et l'on sent que le Rhin avec ses vignes fleuries n'est pas loin. Comme les Seldwylois aussi, les Lachwylois s'ébaudissent fort au carnaval et en temps de vendanges. Les originaux ne manquent pas non plus parmi eux et M. Federer détaille leurs singularités et leurs tics avec le même humour que maître Gottfried. Il y a notamment un vieux veilleur de nuit philosophe — sorte de Prométhée enchaîné par la médiocrité de son existence — un type très savoureux que n'aurait pas désavoué l'auteur d'*Henri le Vert*. Et, ressemblance plus réjouissante encore, M. Federer est un écrivain plein de suc qui n'excelle pas seulement à peindre l'extérieur des choses, mais sait faire parler les gens et démêle avec habileté les ressorts des âmes. Sa psychologie enfantine est surtout admirable, et dans les propos qu'il prête à tout un monde d'enfants joyeux, bruyants, sarcastiques, on croit retrouver l'écho des jolies histoires de Meinrad Lienert. C'est peut-être même là une supériorité sur Gottfried Keller, qui n'a jamais peint l'âme de l'enfant avec cette finesse. Il faut pour cela une grâce refusée au puissant humoriste qui, par ailleurs, avait tant de dons que la Providence n'a point départis à un égal degré à ses successeurs. Parfois même M. Federer, qui a beaucoup de grâce dans la langue, n'est pas exempt de pré-

¹ Berlin, Grottesche Buchhandlung, 1911.

ciosité. Il est délicat avec une sensibilité très fine — un peu féminine peut-être — et je ne crois pas qu'ailleurs dans la littérature de la Suisse allemande actuelle on trouve des pages comparables à celles qu'il a écrites sur la tournée nocturne d'un enfant en compagnie du veilleur de nuit, sur les nuages, sur le cimetière du village la nuit, sur la confession du déclassé, sur l'architecture des maisons de Lachweiler, sur la foire, sur deux gamins vidant leur querelle à coups de poing, sur le sympathique curé Cyrille Zeltbein, revenu de bien des choses et qui, après avoir rêvé de hautes situations, vieillit dans son village où il finit par ressembler aux paysans qui l'entourent. Dans toutes ces pages et dans d'autres encore, — la description par exemple de manœuvres suisses, — M. Federer se révèle non seulement observateur très subtil, mais écrivain consommé, et je crois bien que J.-V. Widmann n'a pas exagéré quand il a dit: «*Les Lachweiler Geschichten* sont l'œuvre d'un maître ».

— Une tentative intéressante de théâtre en plein air a été faite cet été à Morschach au-dessus du lac des Quatre-Cantons. Tout près de ce village, des prairies en pente adossées aux flancs de l'Axenstein et de la Frohnalp ont paru à des amateurs un tertre propice à établir une scène. Alors ils se sont constitués en société et ils ont fait représenter une première pièce, le drame national de *Marignan*, que son auteur, M. C.-F. Wiegand, avait publié le printemps dernier dans la revue zurichoise *Wissen und Leben*. *Marignan* est un drame bien charpenté, où il y a de l'action et dont les personnages ne sont pas des fantoches revêtus de beaux costumes. Aussi ne faut-il point s'étonner qu'il ait fort bien réussi, quoique le nombre des spectateurs, n'ait pas été, dans les premières représentations tout au moins, considérable.

Une belle page d'histoire nationale se déroule sous nos yeux tour à tour à Schwitz, où l'on assiste aux efforts de l'ammann Kätzi pour détourner ses compatriotes de prendre du service à l'étranger, puis à Marignan où, forcés à la retraite, les Suisses font preuve d'une si grande bravoure, puis de nouveau à Schwitz, où ils reviennent pour enterrer leur ammann mort au

champ d'honneur et pour assister au mariage de sa nièce avec Ruodi, le frère du guerrier dont l'énergie a assuré leur retraite. Ce guerrier, Werner Schwyzer, qu'on avait cru mort en Italie, était, avant de partir pour la guerre, fiancé à la jeune fille. Rentré au pays, où il comptait se marier, sa douleur est si grande qu'il repart immédiatement sans vouloir entendre les appels déchirants de celle qui l'aime encore.

Il y a dans ce drame de beaux tableaux, d'une forte couleur, telle la foire à Schwitz où les soudards boivent sous la tonnelle, telle la vente aux enchères, telle la réunion de la Diète, telle la retraite de Marignan, telle la noce et le retour au village. Tout cela vit, parce que les personnages sont des êtres en chair et en os, non seulement les personnages principaux, le lansquenet Werner, l'ammann Kätzi, la fiancée Judith, le frère Ruodi, mais aussi les personnages épisodiques, le vagabond Peter Elend, le landamman Reding, le marchand italien Jacopo et cent autres encore.

Je crois bien que *Marignan*, avec la jolie musique de Hans Jelmoli, ne perdrait rien à être joué sur un théâtre de ville. Mais tout de même nous croyons que le plaisir là-haut a été plus vif, au milieu du somptueux décor de la montagne et, comme aurait dit Jean-Jacques, « à la face du ciel et devant tout un peuple assemblé. »

— Selon l'habitude qu'ils ont de se réunir chaque année en un lieu différent, les historiens suisses ont choisi cet automne Zurich. Il y a sans doute des villes plus aimables, et je crois bien que les assemblées qui se tiennent dans de petits endroits où le passé est encore vivant ont plus de charme. Mais Zurich est une ville d'historiens dont l'activité, comme on sait, est considérable. Songez qu'il y a là quatre grands noms : Meyer de Knonau, Stern, Oechsli et Paul Schweitzer, sans parler de la pléiade de jeunes chercheurs qui travaillent sous leur direction. Ces derniers surtout ont révélé leur activité dans le volume d'essais historiques, *Nova Turicensia*, offert à leurs hôtes, mais dans les séances on a entendu, avec de nombreuses communications sur

des points de détail, deux importants travaux empruntés à des œuvres en préparation, l'*Histoire du cardinal Schinner*, par M. Büchi, professeur à l'université de Fribourg, et le deuxième volume de l'*Histoire de la Suisse au quatorzième siècle* que va publier M. Oechsli ; ce dernier travail, *L'ambassade du marquis de Moustier en Suisse*, est surtout fort suggestif. Dieu en soit loué, la grande histoire n'est pas en train d'être négligée dans notre pays !

— Nous en avons eu une preuve nouvelle en parcourant les *Documents sur l'histoire du bourgmestre Hans Waldmann* que M. Ernest Gagliardi, un élève de Meyer de Knonau, de Dändliker et d'Oechsli, vient de publier dans la collection des *Sources de l'histoire suisse*. Je m'attendais à un simple recueil de documents et quelle n'a pas été ma surprise de voir une solide introduction qui est non seulement une étude très pénétrante de l'homme d'Etat et guerrier zurichois, mais aussi une histoire de son temps, rectifiée d'après les sources. Karl Dändliker avait déjà montré que l'homme véritable en Waldmann était bien différent de celui que la légende avait créé. Quelques historiens ont trop rabaisé Waldmann, d'autres l'ont trop exalté. M. Gagliardi en fait un portrait qui m'a paru très judicieux. « Waldmann, dit-il en substance, fut moins génial que Rodolphe Brun. Il ne devina point l'avenir et ne sut pas aiguiller l'Etat dans une direction nouvelle. L'esprit créateur ne fut point son lot et l'on ne voit pas dans sa politique des idées originales qui lui aient survécu. Quand le système qu'il instaura croula, rien d'essentiel ne fut changé dans l'Etat zurichois, qui resta après ce qu'il était avant. Ce qui a élevé Waldmann au-dessus de ses compatriotes, ce sont ses mérites comme soldat et ses qualités d'homme. Habile en affaires, d'une éloquence naturelle et d'une rare puissance de suggestion sur ses semblables, grand aussi par la taille, — il dominait partout par sa stature imposante, même à table —, sa personnalité s'imposait d'autant plus à tous qu'il était l'incarnation des qualités et des défauts de ses contemporains, lesquels marchaient volontiers dans son sillon. »

Ici M. Gagliardi montre que ce sont précisément les qualités

de Waldmann qui firent sa faiblesse. « Cet homme, ajoute-t-il, qui de son temps personnifia en une certaine mesure son peuple, ne s'éleva en réalité pas un pouce au-dessus de ses concitoyens et de son époque. En toutes choses il ne représente que les tendances qui régnaient alors, seulement à un plus haut degré. »

Partant de là, M. Gagliardi voit en Waldmann un pur fils de la Renaissance. Il en avait les qualités et les défauts, l'art, par exemple, d'ordonner avec habileté sa vie et de la vivre avec la plus grande intensité possible, des instincts toujours débridés qu'il était incapable de refréner, une certaine grandeur généreuse même dans les vices, et le courage devant l'adversité. Cette dernière qualité, Waldmann l'a surtout montrée par sa mort qui le réhabilite complètement devant la postérité.

M. Gagliardi, on le voit, s'entend à faire un portrait. C'est avec plaisir que nous constatons la chose, car il est toujours agréable de distinguer l'historien derrière l'érudit.

— Un sort étrange s'est attaché à l'œuvre de Jérémias Gott-helf. Etant la plus populaire de toutes les œuvres de nos écrivains, elle n'a jamais été publiée dans une édition digne d'elle. M. Ferdinand Vetter avait bien voulu en publier une il y a quelques années chez l'éditeur Francke de Berne, mais la malchance a poursuivi cette entreprise, qui n'est jamais parvenue à terme. La grande édition populaire de Zahn à Neuchâtel, qu'a illustrée superbement Anker, n'est pas complète, et ne satisfait point le public lettré. Heureusement que les héritiers de Bitzius, d'accord avec un éditeur munichois qui a une succursale à Berne, M. Eugène Rentsch, mettent en vente le premier volume d'une édition critique et complète de l'œuvre du romancier. Cette édition comprendra vingt-deux volumes dont le texte sera établi d'après les manuscrits originaux par MM. Loosli, Ferdinand Vetter et H. Blösch. Chose réjouissante aussi, la correspondance de l'écrivain sera jointe à ses œuvres. Souvent nous avons eu l'occasion de constater ici quel merveilleux épistolier était Gott-helf à propos de la publication de ses lettres à Burkhalter, à Fröhlich et à Hagenbach. Maintenant c'est dans son entier que nous aurons le trésor de sa correspondance si pleine d'humour,

d'entrain et de haute sagesse. Il faut donc doublement applaudir à l'entreprise.

— Les livres vers la fin de l'année commencent à affluer sur la table. Signalons, parmi les premiers, l'étude pleine de faits et d'idées du professeur Hadorn de Berne sur l'encyclique du cardinal Borromée ¹ et sur la situation actuelle du catholicisme romain. Signalons aussi un petit volume de M. Hans Walthalm sur le Caire publié dans la collection des *Wanderbilder* d'Orell-Füssli à Zurich.

A une époque où le voyage d'Egypte est de plus en plus à l'ordre du jour, ce livre rendra des services aux nombreux touristes qui visitent le pays des pharaons.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Qu'est-ce que le *dry-farming*? principes généraux de la méthode. —

Les messages quotidiens de la tour Eiffel. — Une utilisation de la T. S. F. par les bateaux de pêche. — Peut-on prévoir les éruptions volcaniques? — La lune est-elle encore vivante? — Publications nouvelles.

On parle beaucoup dans les milieux agricoles du *dry-farming*, de l'agriculture en régions arides. Il s'agit d'un mode de culture approprié aux régions à chute pluviale faible, qui intéresse par conséquent les habitants des contrées sèches, et un peu aussi ceux des contrées moins lointaines que le Far-West ou l'Algérie.

Le *dry-farming* a été élaboré par un fermier américain, du nom de Campbell, au cours des vingt dernières années; Campbell habite une partie aride des Etats-Unis où les récoltes réussissent rarement. Il n'a pas précisément inventé la méthode; son œuvre

¹ *Zur Borromäus-Encyklika*. Zwei Vorträge über Kardinal Borromäus und die gegenwärtige Lage der katholischen Kirche mit besonderer Berücksichtigung der modernistischen Bewegung. Bern, A. Francke, 1911.

a consisté surtout à assembler rationnellement des pratiques déjà connues, en partie au moins.

Le but essentiel de ces pratiques est, d'une part, de favoriser l'absorption par le sol du peu de pluie qui tombe ; de l'autre, d'en empêcher l'évaporation : en somme, d'emmagasiner l'eau de pluie.

Il va de soi que si le but reste uniforme, la manière de l'atteindre varie plus ou moins selon la nature du sol, et les conditions climatologiques. Les pratiques peuvent donc différer quelque peu d'une région à l'autre : il faut les adapter au milieu.

Il est bien évident toutefois que partout il sera nécessaire, pour favoriser l'absorption de l'eau de pluie, de préparer le sol à la boire, au lieu de la laisser couler à la surface selon la pente, ou s'il n'y a pas de pente, s'accumuler en des mares que le soleil ou le vent dessècheront vite ensuite. Sur la terre dure, tassée, souvent agglomérée en un gâteau superficiel, la pluie glisse et s'écoule. Sur une terre rendue en quelque sorte rugueuse, elle ne s'écoule pas : elle s'infiltre. Il est donc évident qu'après la récolte, il convient de labourer au plus tôt, surtout s'il y a une saison de pluies se produisant peu après. On laboure donc, on retourne le sol, on l'ameublit, on le rend poreux, et les mottes empêchent la rigole de se former. L'eau entre dans le sol.

Voilà qui est bien. Maintenant, comment l'y retenir ? En empêchant l'évaporation superficielle. Et comment s'opposer à celle-ci ? Le principe est bien simple. Il faut rompre la continuité physique entre la couche superficielle et le sous-sol. Car, si la continuité physique est détruite, il n'y a plus de capillarité entre les deux couches. L'une recouvre l'autre, mais l'eau contenue dans la couche profonde ne peut plus par capillarité remonter à la surface. Les conditions nécessaires à la capillarité ont disparu. Par conséquent, après avoir labouré le sol en vue de la réception de la pluie, on le herse, on le bine, on l'ameublit, en prévision de la saison sèche. On crée à la surface une couche désagrégée, pulvérulente, que la pluie, si elle venait, pourrait

bien traverser, et qu'on se hâterait de reconstituer ensuite, pour empêcher l'évaporation de celle-ci, mais qui ne peut être traversée en sens inverse. En principe, toute pluie un peu importante devrait, quand c'est possible, être suivie d'un hersage ameublissant qui reconstitue la couche meuble. Celle-ci, autrement, par la pluie, forme une couche compacte, avec capillarité permettant l'évaporation de l'eau de la couche sous-jacente, puisque la continuité physique est rétablie.

Une troisième pratique est nécessaire.

Les graines sont confiées à la couche labourée. Or, celle-ci n'étant plus en continuité physique avec le sous-sol, l'eau ne peut plus par capillarité monter jusqu'aux graines. Il faut donc, avant d'ensemencer, pratiquer une compression. Il faut passer le rouleau sur la terre labourée, pour la presser et tasser sur le sous-sol non entamé par le soc. Car alors la continuité physique se rétablit, et la capillarité fonctionne, au profit de la graine. Et au profit de celle-ci seule, puisque, au-dessus, il y a la couche meuble, pulvérulente, qui recouvre la terre labourée, et la protège contre l'évaporation. L'ordre des opérations est donc le suivant : 1^o labourer, pour que la terre avale l'eau ; 2^o tasser pour que l'eau avalée puisse passer dans la couche labourée par capillarité ; 3^o ensemencer ; 4^o aussitôt après, herser pour former la couche superficielle meuble, non évaporante ; 5^o et s'il vient à pleuvoir, reconstituer aussitôt cette couche par un hersage.

Tels sont les points essentiels de la méthode. Elle peut très bien rendre des services sous nos climats, là où la pluie n'est pas trop libéralement distribuée, et c'est pourquoi il y avait lieu de la signaler. A vrai dire, diverses pratiques déjà utilisées dans notre zone répondent aux indications du *dry-farming*.

— La télégraphie sans fil, on le sait, fonctionne depuis quelques mois de façon régulière sur l'Atlantique. Les signaux qu'elle envoie aux navigateurs sont de deux sortes.

Il y a les signaux horaires d'abord, expédiés deux fois par jour. A minuit, minuit deux, et minuit quatre minutes (temps moyen de Greenwich, devenu heure légale en France), signal

horaire. Chacun a ses caractéristiques ; autrement le navigateur pourrait se tromper de 2 ou 4 minutes, en prenant le second, ou le troisième, pour le premier : en prenant le signal de 0 h. 2, ou 0 h. 4, pour celui de 0 h. 0.

Une nouvelle série de signaux horaires est expédiée plus tard, à 10 h. 45, 10 h. 47 et 10 h. 49.

Puis viennent les dépêches météorologiques, expédiées après les signaux horaires de 10 h. 49. Ces dépêches résument en signes conventionnels la situation météorologique observée, le matin même, pour cinq stations, et la veille au soir, pour une sixième, de Reykiawik, Valentia, Ouessant, La Corogne, Horta, Saint-Pierre et Miquelon. Chaque dépêche comprend une lettre et cinq chiffres. La lettre indique la station dont les résultats suivent. Les deux premiers chiffres donnent la pression en millimètres au-dessus de 700 ; les suivants, la direction du vent et sa force, et l'état de la mer. L'ensemble des six dépêches est suivi d'une indication générale déduite des renseignements recueillis ; par exemple : anticyclone en Europe ; beau temps ; mais dépression à l'ouest de l'Islande se dirigeant vers l'est. On conçoit tous les services que peuvent rendre ces signaux qui vont jusqu'à 4 600 kilomètres de distance

— A propos de la T. S. F., il convient d'indiquer une innovation ingénieuse. Sur les côtes anglaises, belges, hollandaises, françaises, il y a bon nombre d'entreprises industrielles de pêche, c'est-à-dire de flottilles plus ou moins nombreuses, appartenant à la même société, et allant faire la pêche au loin. On a eu l'idée de pourvoir les bateaux d'appareils de télégraphie sans fil, leur permettant de communiquer entre eux, et avec le port d'attache, s'ils ne sont pas loin. L'armateur peut ainsi leur faire savoir s'il est pressé de les voir revenir ou non, s'ils ont avantage à aller vendre dans un port plutôt qu'un autre. D'autre part, les bateaux peuvent faire savoir s'ils ont des avaries et ont besoin de secours ; ils peuvent surtout communiquer entre eux, et ceux qui trouvent beaucoup de poisson peuvent avertir les autres de venir les rejoindre. Divers poissons voyagent en

bandes : il se peut qu'un des bateaux rencontre celles-ci, alors que les autres ne trouvent rien ; le premier appelle les autres, naturellement. L'idée est ingénieuse.

— Peut-on prévoir les éruptions volcaniques ? C'est là une des questions auxquelles touche en passant M. A. Brun, dans son étude sur l'*Exhalaison volcanique*. La réponse qu'il donne est assez encourageante.

Chacun sait que la température du sol s'accroît avec la profondeur, c'est-à-dire dans les couches plus voisines du feu central. On se doute bien, aussi, que la température doit être plus élevée, à profondeur égale, dans le sol d'une région volcanique active. Et enfin, qu'elle doit être normale dans une région de volcans éteints. Evidemment aussi, elle doit se relever dans une région volcanique calme, mais qui va reprendre de l'activité. Si donc on pouvait, autour d'un volcan qui n'est pas mort depuis très longtemps, et de façon à peu près certaine, forer des trous de sonde assez profonds, où l'on introduirait des fils de piles thermo-électriques, on pourrait surveiller la température de ses abords. Tant que celle-ci resterait stable, ou s'abaisserait, il n'y aurait rien à craindre ; mais si l'on voyait, dans un puits ou un autre, la température monter, lentement ou rapidement, on en tirerait la conclusion que les roches en fusion se rapprochent de la surface, et vont prochainement faire éruption. En principe l'idée paraît très juste. Il faudrait disposer de puits nombreux, judicieusement placés et d'un service de surveillance continue. Bien entendu, ce serait surtout autour des volcans se trouvant dans le voisinage de centres peuplés que ce système de surveillance des isogéothermes devrait être organisé. Sans doute, cela se fera quelque jour, autour du Vésuve pour commencer.

— La lune est-elle encore vivante ? La question a été souvent posée. Car de tout temps les sélénographes ont remarqué des variations dans l'apparence de la surface lunaire, variations qui leur ont donné à penser que la lune pourrait bien, au moins dans quelques régions, conserver encore une certaine activité volcanique, se traduisant par l'émission de vapeurs. De récentes

observations sur un des cratères lunaires, le Taquet, confirment cette manière de voir. Le Taquet se trouve vers un bord de la lune qui n'est éclairé que pendant une partie de la lunaison. Or on remarque ceci : au début de la lunaison, quand le Taquet sort peu à peu de sa longue nuit froide, le cratère est invisible. On voit à sa place une tache blanche. Cette tache s'atténue graduellement, et disparaît, laissant voir le cratère qui n'a pas changé. La périodicité du phénomène fait croire que la région du Taquet produirait encore des vapeurs. Celles-ci se condenseraient en un nuage par le froid. Mais à mesure que l'échauffement par le soleil avancerait, avec les progrès de la lunaison, les vapeurs se dissiperaient, et le cratère jusque-là caché par elles redeviendrait visible. Ces vapeurs prouveraient qu'il reste encore un peu de volcanisme, très faible, dans la lune : ce ne serait pas encore un astre tout à fait mort. Mais il serait à l'agonie. Il sera intéressant de continuer ces observations, et de voir quelles modifications le temps apportera.

— Publications nouvelles : *La forêt*, par A. Jacquot, et *L'année forestière* (1910), par L. Chancerel : tous deux édités par Berger-Levrault. Deux livres excellents : le premier résumant les avantages de la forêt, son rôle économique, son rôle météorologique, son rôle géologique et hydrologique, les inconvénients du déboisement, l'utilité hygiénique et sociale de la forêt ; c'est un admirable plaidoyer en faveur de celle-ci, à tous les points de vue. Le second, qui aura chaque année un frère, est un résumé de tout ce qu'il a paru d'intéressant, durant l'année, sur les forêts. Il aura sans doute un grand succès et ce sera justice.

— Aux biologistes signalons *Le transformisme et l'expérience*, par M. G. Rabaud (F. Alcan), un exposé de faits intéressant et assez complet. — Pour les chimistes voici *l'Evolution de l'électrochimie*, par M. Oswald (F. Alcan), un livre qui était nécessaire.

— Pour les physiciens, le fascicule du tome III de l'excellent *Traité de physique* de Chwolson (A. Hermann), traitant des propriétés des vapeurs et de l'équilibre des substances en contact. Les chapitres de cette œuvre se suivent, et restent dignes de leurs devanciers. — Dans *l'Aviation militaire* de C. Ader (Berger-

Levrault), on a un tableau très complet de l'aviation considérée au point de vue militaire. — Enfin *L'égoïsme seule base de toute société*, par F. Le Dantec (F. Alcan), vaut mieux que son titre, car l'auteur conclut que la société n'est possible que si l'on songe plus encore à ses devoirs qu'à ses droits.

CHRONIQUE POLITIQUE

Autrefois et aujourd'hui. — Les Italiens partent en guerre. — Le contre-coup en Turquie. — La guerre et l'Europe. — La discussion franco-allemande. — Les royalistes portugais. — L'Espagne au Maroc. — Une révolte en Chine. — En Suisse.

Autrefois, quand un roi partait en guerre, il prenait soin de faire fouiller ses archives et ses légistes avaient tôt fait d'exhumer de vieux parchemins qui prouvaient clair comme le jour à l'Europe entière que le conquérant avait tous les droits d'annexer la province qui tentait son ambition. Aujourd'hui les archivistes ne sont plus appelés à un rôle aussi militant ; mais les Etats modernes gardent le souci de justifier leurs actes : ils invoquent de légitimes griefs, arguent de la nécessité de protéger leurs ressortissants, dénoncent la perfidie de l'adversaire ; volontiers ils en appellent au dieu des batailles.

L'Italie ne s'est point embarrassée de tant de formalités : elle a dit un beau jour aux Turcs que la Tripolitaine lui convenait et qu'elle entendait y être maîtresse ; tout au plus a-t-elle mis en avant les intérêts supérieurs de la civilisation. Sa volonté ne souffrait pas de retard : le sultan de Constantinople n'avait que vingt-quatre heures pour se résoudre à céder une région immense qu'il avait toutes les raisons du monde de considérer comme sienne.

L'opinion civilisée s'est émue quelque peu. Sans doute elle sait à quoi s'en tenir sur la valeur des prétextes, d'une monoto-

nie déplorable, que les grandes puissances énumèrent au début de leurs expéditions coloniales. Mais l'empire ottoman appartient au système européen. L'intégrité de son territoire a été consacrée par maint protocole que l'Italie a signé comme les autres. Elle est une condition de l'équilibre, quelque chose comme un dogme sacro-saint que l'on continue de jeter à la face, non seulement des petits peuples pressés de grandir dans leur cadre naturel, mais de tous ceux qui proposent de secourir les malheureux un peu trop nombreux dans les pays du Croissant.... La procédure de l'Italie a paru sommaire, son geste inélégant. Mais, quoi qu'on en dise, les pudeurs de l'opinion ne pèsent pas d'un poids bien lourd dans les entreprises des Etats. Fort de l'appui populaire, le gouvernement de Rome a exécuté point par point le plan qu'il avait minutieusement préparé et il ne paraît pas que, ni maintenant, ni plus tard, quelqu'un songe à traverser ses projets.

D'où vient l'enthousiasme de la nation italienne ? Il y a quinze ans elle protestait avec colère contre une autre guerre d'Afrique; sa poussée était si forte que le plus populaire des ministres abandonnait la partie et ses desseins se dissipaient en fumée. Aujourd'hui la foule acclame le passage des soldats, les villes, grandes et petites, organisent de patriotiques manifestations ; on crie : Vive Tripoli, vive la guerre ! et les quelques socialistes ou pacifistes que cette ardeur n'a pas gagnés se terrent, embarrassés, sentant que leur heure est encore bien lointaine. Faut-il expliquer cela par l'entrée en scène d'une nouvelle jeunesse, ambitieuse et patriote, qui a mis une fois pour toutes de côté l'internationalisme rêveur de sa devancière ? Est-ce le contre-coup des fêtes jubilaires qui ont rappelé au peuple les gloires de son passé et lui ont inspiré le désir des hauts faits ? La grande vague de nationalisme ou d'impérialisme qui a passé sur tant d'autres pays est-elle en train de battre les côtes de la belle Italie ?

C'est tout cela, sans doute ; mais il est une explication bien plus simple. Massaouah était une côte brûlante et insalubre et la

guerre dans l'Erythrée ne réservait que des fatigues et de mauvais coups. Pour se jeter dans une entreprise pareille, il fallait une mégalomanie inquiète dont le bon sens populaire fit prompt justice. Tripoli est tout près ; le vaste pays auquel elle donne son nom est encore marqué des traces de la glorieuse civilisation gréco-romaine ; c'est une proie désirable et une conquête facile.

La longue ligne de côte qui s'étend de la Tunisie à la frontière d'Egypte est de valeur et d'aspects divers. Tripoli, malgré l'éblouissement de sa rade, l'éclat de ses murailles blanches, le pittoresque de ses rues, la fertilité de l'oasis qui l'entoure, n'est plus qu'un entrepôt délaissé entre les flots bleus de la mer et la houle brune du désert. Elle a connu jadis une certaine prospérité, lorsque le commerce du Soudan tendait vers elle et que, du Niger ou du Tchad, de longues files de chameaux s'avançaient lentement vers le nord chargés de cuirs, de plumes, de cuivres travaillés, d'ivoire, d'ambre et de la fameuse poudre d'or. Mais le mouvement diminue d'année en année et il est peu probable qu'il reprenne jamais. C'est vers la mer, par la plus courte ligne, avec les grands fleuves comme véhicules, que va le commerce de l'Afrique centrale ; il évite les milliers de kilomètres de route brûlante qui le séparent du littoral méditerranéen. Même l'arrière-pays montagneux de Tripoli n'est qu'un poste avancé du désert, toujours sous la menace des sables sahariens. Mais à l'est le pays change : la côte toute basse autour de la grande Syrte se relève brusquement avec le promontoire cyrénaïque. Là, sur l'emplacement de l'ancienne Pentapole, s'ouvrent des ports excellents ; l'arrière-pays est fertile, bien arrosé, prêt, aux premiers coups de pioche, à se couvrir de blé ou de vigne ; c'est le haut plateau de Barka où les Grecs plaçaient le jardin des Hespérides. Il y a là un superbe champ de travail pour un peuple colonisateur.

Et l'opération comporte peu de risques. Attaqués en Roumélie ou en Anatolie, les Turcs seraient parfaitement capables de se défendre ; mais le champ de bataille est en Tripolitaine ; et tandis que l'Italie, sans être une puissance maritime de premier

ordre, possède une flotte respectable, la marine de guerre turque existe à peine. Les lamentables vaisseaux, à demi sombrés, que, pendant des années, on montrait aux voyageurs entrant dans les Dardanelles, n'ont jamais été remis en état; Abdul-Hamid en avait bien trop peur; et les deux bateaux vieilliss que le nouveau gouvernement a cru devoir acheter à l'Allemagne ne paraissent pas appelés à un brillant avenir; n'est-ce pas dans une séance de la Ligue navale allemande qu'on les qualifiait de « cercueils flottants? » La seule force de la marine ottomane consiste en quelques canonnières et un certain nombre de torpilleurs et de contre-torpilleurs; mais avec cela on ne va pas loin.

Les Italiens ont donc procédé à leur aise. Ils ont tiré quelques coups de canon sur l'Adriatique, surveillé la mer Rouge et porté leur principal effort contre la côte d'Afrique. Ils ont, dans l'espace de trois semaines, bombardé la plupart des villes: Tripoli, Homs, Misrats, Benghazi, Derna, Tobrouk, et descendu des troupes de débarquement. Nulle part les vieux remparts croulants n'ont pu résister aux gros canons de la flotte; les soldats turcs trop peu nombreux se sont retirés vers l'intérieur. A Benghazi seulement, la défense paraît avoir été sérieuse et le combat acharné; ç'a été une brusque surprise dans cette guerre qui devenait un jeu.

Ainsi se trouve démontrée une fois de plus la nécessité d'une marine forte pour une puissance à possessions lointaines. La partie décisive se joue sur mer; le reste n'en est que la conséquence naturelle. Faute d'avoir tenté seulement cette partie, les Turcs se trouvent dans la situation la plus précaire. Les garnisons de la Tripolitaine, privées de tout contact avec la mère-patrie, sans ravitaillement possible, ont dû se replier et leurs retours offensifs manquent de soutien. Essaieront-elles de résister plus loin? Les défenses naturelles ne manquent pas. La bordure verticale du plateau qui court de la frontière tunisienne au fond du golfe des Syrtes, à cent kilomètres en moyenne du littoral, est garnie d'antiques forteresses. Chacune des grandes crevasses

qui donnent accès au plateau du T'ahar est obstruée par des remparts dont l'abord est rendu difficile par les ravins, les falaises à pic, les éperons surplombants. Là, une petite armée, bien approvisionnée, munie d'une bonne artillerie, pourrait combattre longtemps. Mais les troupes turques souffrent déjà de la faim; leurs canons manquent de précision et de portée; ils ne sauraient maintenir l'ennemi à une distance respectable; et ce point est capital, car les puits qui ravitaillent les garnisons sont presque tous situés au pied de la grande falaise; il faut porter l'eau à dos de chameau; à l'intérieur il n'y a plus que de rares puits, à grande distance. Donc la résistance des soldats ne paraît pas devoir se prolonger longtemps. A défaut de guerre régulière, allons-nous assister à un vaste soulèvement des tribus? Un sentiment pourrait les réunir: le fanatisme religieux. Mais, même pour faire la guerre de partisans, il faut des armes modernes, une organisation, un chef. Les Berbères des oasis n'ont que de vieux fusils et rien ne fait prévoir qu'un Abd-el-Kader se lève au milieu d'eux. Jusqu'à présent, d'ailleurs, il n'y a qu'une menace. Au gouvernement italien de rassurer ceux qu'il veut déjà considérer comme des sujets! Il va avoir une belle occasion de révéler ses capacités diplomatiques et coloniales.

Cette guerre n'en a pas moins provoqué des surprises. La faiblesse de la marine ottomane était connue; mais on croyait que la jeune Turquie, qui avait échoué sur tant de points de son programme, avait su au moins préparer la guerre. On parlait d'une armée de 20 ou 30 000 hommes bien entraînés qui occupait la Tripolitaine.... Il a fallu en rabattre: l'Afrique ottomane n'a pas changé depuis le temps d'Abdul-Hamid.

Les Turcs aussi se sont étonnés. Au premier souffle de guerre, le ministère d'Hakki-pacha a été emporté. Son successeur, Saïd-pacha, ne paraît pas devoir faire beaucoup mieux; il hésite, temporise, annonce des mesures de représailles qu'il rapporte le lendemain. A Constantinople, on se plaint un peu de tout le monde: de l'Italie, perfide et brutale, de l'Europe qui refuse d'intervenir, des ministres, des bureaux de la guerre, des géné-

raux.... En attendant, on ne bouge pas ; c'est la résistance passive, chère au tempérament oriental, qui est seule au programme. Mais les Italiens s'en irritent ; ils sont partis en guerre avec une telle ardeur qu'ils veulent que leurs désirs se réalisent tout de suite. Ils se seraient contentés naguère d'un protectorat sur la Tripolitaine ; maintenant ils exigent une cession pure et simple et, pour obliger leurs adversaires à céder, ils parlent d'élargir le théâtre du conflit, d'occuper des îles de l'Archipel, de faire une démonstration devant Salonique ou Constantinople.

Tout cela est possible ; je ne crois guère aux forts des Dardanelles ; et si le ministère italien de la marine est en mesure d'établir des dépôts de charbon dans les îles ou de flanquer ses gros vaisseaux de convoyeurs, il n'y a aucune raison pour que la guerre ne se transporte pas dans l'Est. Seulement le canon fait beaucoup de bruit et, s'il retentit en certains parages sacrés, il appellera sans doute des ambitieux de races et de langues diverses à une prodigieuse curée. Et l'Europe permettra-t-elle cela, elle qui est si soucieuse de son repos et ne craint rien tant qu'un franc et ultime règlement de comptes ?

Car l'Europe suit de près le conflit et s'efforce de le limiter. Elle en calcule aussi les suites ; et ici les avis les plus divers se font jour. Il apparaît à chacun que la Tripolitaine est perdue pour la Turquie ; mais quel sera le contre-coup en Orient ? A supposer même que rien ne bouge dans les Balkans, le parti réformiste restera-t-il au pouvoir à Constantinople ? Déjà, sans changer d'étiquette, les hommes d'ancien régime ont reparu ; Saïd-pacha lui-même a été le serviteur complaisant d'Abdul-Hamid. Sera-t-il encore question de « régénération » avec des instruments de cette sorte ?

Et le système des alliances ne va-t-il pas changer ? Au premier abord, on l'a dit bien haut : c'en est fait de l'influence allemande en Turquie. Par deux fois, en effet, l'empire ottoman a été dépouillé par les alliés de l'Allemagne et celle-ci, qui en 1909 se plaçait résolument aux côtés de l'Autriche, exerce aujourd'hui une pression à Constantinople pour qu'on y consente les sacri-

lices nécessaires. De là, chez les Turcs, une mauvaise humeur assez naturelle. Mais ils ont réfléchi : ils ont constaté que, si l'empereur Guillaume II comprenait le patronage d'une assez singulière façon, d'autres ne feraient certainement pas mieux, que la vie économique de l'empire ottoman était si étroitement liée à l'Allemagne, qu'une rupture aurait des suites funestes ; ils se sont peut-être dit d'autres choses encore que nous ne savons pas.... Toujours est-il que, bien loin de se séparer de l'Allemagne, ils parlent aujourd'hui de s'en rapprocher plus que jamais. Si cela arrive, nous ne pourrions que nous incliner devant l'incontestable supériorité diplomatique de Berlin. Munir grassement deux alliés aux dépens de l'empire ottoman, puis s'assurer la reconnaissance du même empire en lui garantissant ce qui lui reste ; cependant que les ingénieurs et les prospecteurs allemands exploitent l'Anatolie et que l'Allemagne gouvernementale et industrielle vend à Constantinople des vaisseaux déclassés et des gros canons.... Ce ne serait pas mal. Mais nous sommes ici en pleine hypothèse et j'attends de voir pour y croire.

— L'habileté de la politique allemande apparaît-elle aussi dans sa longue discussion avec la France ? Je l'admets pour ma part volontiers et, si ce que disent les journaux des conditions de l'accord congolais est exact, il semble que cette étonnante conversation, mal engagée par Paris, soit sur le point de mal finir. Mais, pour émettre un jugement, il faut que l'accord soit dûment parafé et signé, que nous puissions établir exactement ce que gagne la France et ce qu'elle abandonne. On nous dit que c'est l'affaire de quelques jours.

— Cette chronique doit suivre les coups de fusil et il en retentit partout. Je n'insiste pas sur les escarmouches que quelques féaux royalistes livrent sur la frontière portugaise. C'est le sort des gouvernements qui ne s'appuient pas sur la volonté nationale de se voir sans cesse remis en question. L'immense majorité du peuple portugais, qui a salué avec joie l'avènement de la république, applaudirait, avec une conviction égale au retour de la monarchie. L'Etat qui est la chose d'une infime minorité peut

être menacé et démoli par une autre minorité. Mais il ne paraît pas que ce soit pour cette fois-ci.

— Plus graves sont les combats dans le Rif. Là, l'Espagne développe une politique bien arrêtée, ce qui ne signifie pas nécessairement que cette politique soit bonne. Pour elle le Maroc est une dernière carte ; elle y rattache tout ce qui lui reste d'ambitions coloniales ; elle voit avec désolation se préparer le protectorat français et, pendant qu'il en est encore temps, elle veut mettre de côté pour elle le plus gros morceau possible. De là la première campagne du Rif qui suit l'établissement des Français dans la Châouïa ; l'occupation d'El-Kzar correspond à l'expédition de Fez et maintenant que les pourparlers franco-allemands approchent de leur fin, l'Espagne se hâte, elle fait tache d'huile autour de Ceuta et derrière Melilla. Malheureusement les Espagnols se trouvent dans la situation de gens pressés qui ne peuvent choisir ni le lieu, ni le moment ; ils se heurtent au peuple le plus belliqueux de cette partie de l'Afrique, ces Rifains, adversaires si rudes et si tenaces qu'on ne comprend pas que leurs voisins du nord, qui les connaissent de longue date, les attaquent une fois de plus. Des rares dépêches qui parviennent jusqu'à nous, nous pouvons induire que le sang abreuve de nouveau largement l'ingrate contrée du Rif. Mais les Espagnols s'entêtent ; ils restent hantés par leur « passé mauritanien » et rien ne s'oublie plus difficilement que les prétentions à une propriété.

— Et la Chine ? Là aussi, rien que de très naturel. Quand une dynastie étrangère domine un pays immense qu'elle n'a pas su assimiler, des soulèvements nationaux sont inévitables. Les empereurs mandchous règnent sur la Chine depuis plus de 250 ans ; ils sont admis sans conteste par le Petchili et quelques régions limitrophes, dans le rayon exact où leurs faveurs s'étendent ; mais le centre, c'est-à-dire l'énorme agglomération de peuples du Yang-Tsé, et le sud, dont la métropole est Canton, ne les ont jamais considérés que comme des intrus. Leur administration prête d'ailleurs aux reproches ; s'ils ont donné à l'em-

pire chinois des jours de gloire, ils ne se sont jamais préoccupés de le développer au point de vue moral, intellectuel ou économique. Leur principal soin a été d'entretenir une milice fidèle pour occuper les forteresses des villes, soutenir le détestable régime du mandarinat et assurer la perception des impôts. Aussi, de temps à autre, de colossales révoltes agitent-elles des centaines de millions d'âmes.

Celle d'aujourd'hui, qui a son point de départ dans trois villes voisines du Yang-Tsé, Han-kéou, Outchang, Hanyang, tire son importance de la faiblesse de la cour. L'empereur, un enfant de cinq ans qui s'appelle, paraît-il, Pou-Yi, n'en impose à personne et parmi ses conseillers on ne voit pas un homme habile ou énergique. Les troupes fidèles sont peu nombreuses et risquent de passer à l'ennemi. La révolution a le champ ouvert devant elle.

De fait ces noms étranges de l'Extrême-Orient ne nous disent pas grand'chose et il nous est assez égal qu'un empereur mandchou ou chinois règne à Pékin ou à Nankin. Mais les gouvernements sont d'un autre avis ; ils ont de gros intérêts engagés en Chine. De plus, bien que l'un des griefs invoqués contre la dynastie soit son esprit rétrograde, les révolutionnaires savent parfaitement qu'il n'existe qu'un moyen de soulever les masses : la haine de l'étranger. Aussi l'inquiétude est-elle grande dans les colonies européennes et de toute part on prend des mesures pour parer au danger ; des croiseurs se groupent sur les côtes, des canonnières remontent les fleuves, on prépare des compagnies de débarquement... tout le branle-bas de guerre qu'avait provoqué la révolte des Boxers qui se déchaîne de nouveau ! Et, quelles que soient les phases de ce conflit, nous pouvons compter sur une chose certaine : il y aura d'effroyables tueries.

La session d'automne des chambres fédérales n'a pas fait grand bruit ; elle n'a cependant pas manqué de discussions qui parfois, à propos de la motion Spahn sur le maintien de la paix religieuse, par exemple, ont pris une assez grande allure. De

nombreux postulats ont été émis, auxquels le Conseil fédéral a fait un galant accueil, tout en prévenant charitablement quelques-uns des auteurs qu'ils s'exposaient à des désillusions. Des questions anciennes ont reparu : au Conseil des Etats, consommateurs et agrariens ont croisé une fois de plus leurs arguments sur le thème de la viande congelée et le résultat n'a pas été pour ravir d'aise les premiers. Quelques lois ont été mises sous toit : celle qui supprime le cautionnement des fonctionnaires, celle qui fixe le régime de la Bibliothèque nationale et la réorganisation judiciaire, enfin celle qui porte à vingt-quatre le nombre des juges fédéraux. Une fois de plus les grosses affaires : la convention du Gothard, la réorganisation du département politique... restent à l'ordre du jour. Elles se présenteront, sinon intactes, au moins indiscutées, devant le nouveau Conseil national que le peuple va être appelé à élire et qui, bien certainement, malgré quelques départs regrettables et quelques apparitions heureuses, ressemblera à son prédécesseur comme un frère.

Lausanne, 26 octobre 1911.



—

Dans ce domaine aussi Bonaparte dut réorganiser. C'était l'homme le plus réaliste qui se pût trouver et la pédagogie ne l'intéressait nullement. Il voyait dans l'établissement de l'instruction publique une source de pouvoir, et il était bien décidé à l'utiliser. Il ne tenait pas beaucoup à l'instruction populaire. Ne suffisait-il pas d'apprendre aux enfants du peuple à respecter le gouvernement et à lui obéir ? L'école primaire fut abandonnée aux communes, qui étaient pour la plupart incapables de s'en occuper. Bientôt cet enseignement fut confié à des congrégations, en particulier aux frères de la Doctrine chrétienne, qui s'étaient reconstitués sous la haute protection du cardinal Fesch.

L'enseignement secondaire était plus important aux yeux du Premier consul : il s'agissait de créer l'état-major de la société, et il s'y prit militairement. On sait assez ce que furent les lycées : à la fois casernes et couvents. Un arrêté consulaire y introduisit des aumôniers, obligea les élèves à se rendre aux offices et à remplir régulièrement leurs devoirs religieux. « Ce n'était point par zèle religieux que le Premier consul altéra ainsi une loi dont son gouvernement était l'auteur ; c'était pour que l'Etat laïque, comme nous dirions, pût surveiller l'enseignement religieux donné aux élèves. En donnant un aumônier à chaque lycée, aumônier choisi par lui-même, le gouvernement du Premier consul évitait, ou voulait éviter, que les enfants fussent remis aux mains de prêtres fanatiques ou royalistes. » (p. 95.)

Malgré tout, la bourgeoisie continua à voir « dans ces lycées des écoles d'irrégion, et elle y voyait aussi des casernes pour former des soldats. C'est pourquoi elle répugna à y envoyer ses enfants. C'est pourquoi les écoles secondaires libres furent si peuplées. C'est pourquoi les lycées échouèrent, non dans leur enseignement, mais dans leur recrutement. C'est pourquoi, enfin, Napoléon va créer l'Université impériale, avec la religion à la base, afin d'ôter aux opposants leur principal grief, et avec le monopole, afin de peupler les lycées. » (p. 116.)

« Cette raison immédiate et particulière, ajoute M. Aulard, se rattache à des raisons générales historiques, à une sorte de principe, celui d'après lequel l'instruction publique, ou plutôt l'éducation publique est l'office, le droit, le privilège de l'Etat, celui d'après lequel il appartient à l'Etat de former, par un enseignement national, l'esprit public. » (p. 141.)

En vertu du décret impérial du 17 mars 1808, il n'y a plus dorénavant qu'un seul corps enseignant : l'Université, à qui l'enseignement public est confié exclusivement, dans tout l'empire. Aucune école ne peut être fondée sans autorisation et nul ne peut y enseigner s'il n'est gradué de l'Université. L'enseignement libre n'est pas interdit, il est fortement surveillé ; il est soumis à de lourdes redevances : l'Université impériale prélève le 5 % de toutes les recettes des écoles libres. L'idée est géniale : l'argent des concurrents, que l'on ruine, servira à entretenir l'entreprise officielle rivale. A la tête de l'Université un grand-maître, richement doté, muni de privilèges et de droits

importants, préside aux destinées de tout ce corps ; il a le devoir et la mission de le diriger suivant les vues de l'empereur. Or il arriva que ce grand-maître, Fontanes, trahit les intentions de son maître, en attendant de l'abandonner lui-même. Il ne développa point l'enseignement des sciences exactes et de l'histoire, comme le voulait Napoléon ; il en revint aux traditions de l'enseignement classique, aux dissertations scolastiques ; il introduisit dans l'Université des ecclésiastiques, des cléricaux, plus dévoués au pays qu'à l'empereur ; si bien que l'Université, au lieu d'être pour Napoléon un instrument de domination, se peupla d'adversaires plus ou moins déguisés. On s'amusait à donner, lors des concours généraux, des sujets de discours français où les allusions étaient évidentes, et Guizot, installé comme professeur d'histoire à la faculté des lettres de Paris, ne se gênait pas pour remplir d'épigrammes son discours d'installation.

La conclusion de M. Aulard est d'un très grand intérêt. Une fois de plus nous voyons les plus grands hommes infiniment moins puissants qu'on ne le pense généralement : Napoléon fut amené petit à petit au monopole universitaire qu'il ne désirait pas ; la concurrence le rendait nécessaire ; une fois qu'il l'eut installé, il ne put l'appliquer intégralement. Il voulut introduire l'Eglise dans l'enseignement pour la domestiquer, et ce fut elle qui l'emporta. Lui si autoritaire, si clairvoyant, fut joué par son grand-maître de l'Université ; il dut laisser passer bien des choses qu'un Etat d'aujourd'hui ne tolérerait pas. C. G.

HORS LA LOI. Nouvelles, par *Eugénie Pradex*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot, 1911.

Si quelque féministe s'avisait d'établir la liste de nos écrivains femmes, et de l'opposer à la liste masculine correspondante, il aboutirait à cette conclusion que, dans le domaine du roman et de la nouvelle, les deux groupes se contrebalancent, ou à peu près. J'entends ici la quantité seulement, pas autre chose. Car on découvrirait assez vraisemblablement des différences plus notables entre ces messieurs qu'entre ces dames. L'individualité y est plus accusée et l'originalité plus marquée. Opposez par exemple Benjamin Vallotton et C.-F. Ramuz ? Surtout, le groupe féminin a conservé davantage « l'esprit romand », qui demande d'abord à

la littérature un enseignement moral, un peu ou beaucoup d'édification. On sait avec quelle persévérance ce point de vue a été, depuis quelques années, battu en brèche par des « jeunes » et aussi par des écrivains d'une autorité reconnue.

Il est d'un esprit béotien de s'imaginer que la recherche d'une expression plus souple et plus vivante, que le souci exclusif de l'art, la conscience plus nette de ses moyens et de son but excluent d'une œuvre littéraire les émotions morales. Seulement, ces émotions doivent jaillir tout naturellement de l'action. Celle-ci ne doit point être subordonnée à des préoccupations autres que des préoccupations littéraires. Encore vaut-il mieux écrire avec son plaisir, son instinct, son génie, sans préoccupation du tout.

M^{lle} Eugénie Pradez nous a accoutumés à voir la vie sous son côté sérieux, pour ne pas dire triste. Elle est évidemment le plus pessimiste de nos écrivains, si j'en excepte la fatalité qui poursuit les êtres primitifs de M. C.-F. Ramuz. Elle est austère et protestante, mais elle n'est pas prêcheuse, et les préoccupations morales auxquelles je faisais allusion tout à l'heure ne pèsent pas trop lourdement sur ses sept dernières nouvelles. Elles y pèsent tout de même un peu. On le sentirait bien bien davantage encore sans un tact, une réserve, une sobriété qui, à défaut d'une vision intense des personnages et d'une puissante imagination des faits, constituent leurs principales qualités.

R. F.

JEAN CALVIN. LES HOMMES ET LES CHOSES DE SON TEMPS, par E. Doumergue, professeur à la Faculté de théologie de Montauban. Tome IV : *La pensée religieuse de Calvin*. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Guizot). — 1 vol. in-4° avec portrait. Lausanne, Georges Bridel & C^{ie} ; Paris, Fischbacher ; Amsterdam, Feikema Caarelsen & C^o.

Ce quatrième volume de 500 pages grand in-4° est consacré tout entier à exposer la pensée religieuse de Calvin d'après son *Institution chrétienne*. Contrairement aux précédents, il n'est revêtu que d'une seule illustration, le portrait de J. Calvin, tel qu'il se trouve au Musée Boymans à Rotterdam. L'auteur dédie son magnifique monument à sa femme, M^{me} Marie Doumergue, née Bindewald, à laquelle il doit, dit-il, son goût pour les langues étrangères, ses voyages historiques et l'achèvement de son travail ; après elle, il en fait hommage à ses amis Bridel, qui ont ré-

pondu à toutes ses demandes et réalisé l'idéal typographique qu'il avait rêvé.

On ne saurait, en effet, imaginer exécution plus parfaite d'une œuvre plus compliquée. Le texte passe tour à tour du latin au vieux français avec toutes les bizarreries de son orthographe, du français de nos jours à de nombreuses citations en d'autres langues : le tout un vrai chef-d'œuvre de composition et de correction typographiques.

Dans ce volume et dans celui qui va suivre, nous avons le programme que le réformateur va réaliser, tout le travail qui a constitué le calvinisme dans les deux mondes, la pensée religieuse, ecclésiastique, politique et sociale de Calvin, telle que nous la donne son *Institution* définitive de 1559, à la suite des vingt-cinq impressions (éditions, revisions ou traductions) qu'il a publiées lui-même. La première, imprimée à Bâle, remonte à 1536. C'est un vrai plaidoyer lancé à François I^{er}, en réponse à toutes les calomnies accumulées contre les partisans de la Réforme ; la seconde paraissait à Strasbourg, en 1539, et la troisième à Genève en 1559. Le fond est resté le même, mais chaque édition subit d'importantes retouches. C'est après cela seulement que Calvin se dispose à faire paraître sa traduction française.

L'étude de M. Doumergue n'est point une comparaison entre les héros de la Réforme. Calvin n'en sort pas grandi aux dépens de Luther. Personnellement, dit-il, je suis comme l'enfant à qui l'on demande de choisir entre son père et sa mère : j'aime mieux... les deux. A chacun son rôle, et si les deux hommes se fussent rencontrés, qui sait si la rencontre des pensées ne se fût pas également accomplie, nous épargnant non seulement les discussions sans issue, mais de bien funestes et douloureux déchirements. En présence de simples assertions écrites, toutes les conclusions sont possibles, et la logique humaine créa des abîmes qu'un seul mot souvent aurait comblés. Généralement, en effet, les exagérations sont l'œuvre des disciples et accentuent les déclarations du maître.

En poursuivant la pensée de Calvin dans les éditions successives, jusqu'à l'édition latine de 1559 et à la traduction de 1560, M. Doumergue aboutit aux plus rassurantes conclusions. Il y trouve Calvin tout entier, son système religieux, sa conduite et son portrait, comme disait Nisard et comme l'a répété Brunetière. Mais

pour le connaître personnellement, il nous manquait encore la partie essentielle, sa correspondance, et c'est cette lacune qu'a heureusement pu combler le commentateur. On comprend alors que le calvinisme a réellement été le grand ferment social des peuples modernes, ainsi que cela éclate dans les nombreux écrits qu'a fait éclore le jubilé de 1909.

M. Doumergue, se conformant au plan de l'*Institution chrétienne*, indépendant de tout système philosophique, part des Ecritures et les explique, opposant tout d'abord l'honneur de Dieu à celui de l'homme. Par la religion naturelle, il arrive à la religion révélée. Le témoignage de l'Esprit nous est donné par des hommes, sans doute, mais par des hommes que Dieu a inspirés, Dieu le Créateur, le Tout-Puissant, la source de toutes choses. Au Fils est la sagesse, le conseil, l'ordre, au Saint-Esprit la vertu efficace. Si Dieu est le Tout-Puissant, il ne saurait avoir créé le mal. Mais l'homme a abusé de son libre arbitre, il a péché par orgueil, à la voix du tentateur : « Vous serez comme des dieux, » Adam pécheur souille toute sa race. Mais Dieu lui a laissé au cœur une étincelle de vérité.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans toute la série de ses déductions théologiques. Mais nous le verrons aboutir à la question la plus controversée, à celle qui a déchiré en deux la Réforme, la prédestination. A ceux qui voient dans cette doctrine la clef de voûte et le dernier mot du calvinisme, nous nous bornerons à présenter la réponse que fait Calvin lui-même au luthérien Westphal : « Si l'on peut me montrer, dit-il, une syllabe prise de mes livres où je dise que, pour avoir certitude du salut, il faille commencer par la prédestination, je suis content de demeurer court, sans mot dire. » Et pour ceux qui y verraient l'inutilité de tout effort humain dans la lutte contre le péché, nous ajouterons cette autre déclaration de Calvin : « Le chrétien est élu afin de s'adonner à bien faire ; c'est blasphémer, c'est renverser méchamment tout l'ordre de la prédestination que de ne pas se soucier de bien faire, sous prétexte que l'élection suffit au salut. »

L'auteur avait destiné ce volume aux fêtes du jubilé. Par une bonne fortune, dit-il, dont il ne saurait s'estimer trop heureux, il n'a pas pu en être ainsi, et il en profite pour faire une sorte de contre-épreuve de sa propre étude, qui lui permet de combler telle lacune et le laisse profiter de tout ce qui pouvait lui donner

plus complète possession de sa pensée. Cela l'amène à terminer par un appendice, qu'il considère comme un des plus importants chapitres de son ouvrage. Il peut ainsi recueillir de nombreuses affirmations démontrant que c'est le calvinisme qui a sauvé le protestantisme et la foi évangélique. Ces affirmations, de professeurs allemands pour la plupart, ne sont que la confirmation de ce que dit Faguet dans son *Seizième siècle*, où, dans son enthousiasme pour l'*Institution chrétienne* et son accord avec Calvin pour proclamer Dieu l'unique Maître tout-puissant, il voit dans la prédestination le point d'arrivée nécessaire du calvinisme, comme de Tocqueville, qui y constate, avec la fin de l'histoire du moyen âge, le commencement de la vie moderne. C. V.

VILLES MORTES D'ASIE-MINEURE, par *Félix Sartiaux*. — 1 vol. in-16. Paris, Hachette, 1911.

C'est là, plus encore qu'un livre, une série de conférences : l'auteur a tenu à leur en conserver le caractère, — y compris le « mesdames, messieurs » du début et le couplet de la fin. On ne peut que l'approuver d'ailleurs d'avoir voulu que ces études répondissent jusque dans leur forme extérieure à leur objet primitif : faire connaître à un public de gens du monde les principaux centres de civilisation de cette terre aux âpres montagnes et aux voluptueux rivages, qui, située sur les confins de l'hellénisme et des empires asiatiques, fut, au cours des âges, le but de tant d'émigrations, l'enjeu de tant de conquêtes, le théâtre de tant de luttes de races, de croyances et d'idées. Ces villes jadis peuplées et florissantes, dont les archéologues exhument pierre à pierre les restes encore glorieux, — Pergame, Ephèse, Priène, Milet, avec le sanctuaire voisin de Didymes, Hiéropolis, — M. Sartiaux les a visitées en voyageur attentif et informé. Il sait en faire revivre le passé, leur restitue leur physionomie d'autrefois, en explique l'histoire par les circonstances de temps et de lieu. Quarante vues photographiques, suffisamment nettes pour la plupart, et plusieurs cartes ou planches, ajoutent à la clarté d'un exposé toujours vivant, sobre sans sécheresse, et d'un tour personnel. M. Sartiaux aime les choses dont il parle ; mais, par-dessus tout, il aime la Grèce et n'hésite pas à en proclamer la civilisation supérieure à toute autre et ne craint pas d'appeler les

Barbares des Barbares. Ajoutons — car la conférence est un genre que l'industrialisme moderne a malheureusement un peu discrédité — que l'agrément de la forme ne doit pas faire illusion sur la solidité du fond. M. Sartiaux n'a rien de commun avec les touristes superficiels, qui ne connaissent en route que leur guide et chez eux qu'un ou deux manuels. Les notes au bas des pages suffiraient à montrer qu'il est parfaitement au courant des plus récents travaux sur l'archéologie, l'histoire et la science des religions. C'est, fondée sur une érudition sûre, de la vulgarisation attrayante et de bon aloi.

P. L. V.

NOUVELLES PRINCESSES DE LETTRES, par *Ernest Tissot*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot.

Ayant consacré un livre à étudier celles qu'il appelle les « princesses de lettres », M. Ernest Tissot publie maintenant les *Nouvelles princesses de lettres*, volume dans lequel il examine l'œuvre de M^{mes} Julia-Alphonse Daudet, T. Combe, Mathilde Seralo, Marcelle Tinayre et Zénaïde Fleuriot. Il faut sans doute entendre ce titre comme désignant une seconde série, car en fait de « nouvelles » Zénaïde Fleuriot est plutôt une ancienne, en tout cas démodée. Nous ne voulons nullement dire par là que son œuvre soit sans mérite, bien au contraire, et l'article que lui consacre M. Tissot abonde en traits intéressants, montrant une personnalité sympathique.

Quoi qu'il en soit, les études dont se compose ce volume seront lues avec beaucoup d'intérêt par les personnes qui aiment à être renseignées sur les femmes-écrivains de notre époque, mais le style nous paraît bien peu soigné ; il aurait beaucoup gagné à revêtir une forme plus élégante. M. Tissot égratigne un tantinet M^{me} Marcelle Tinayre, sans doute peu habituée à une critique qui nous a paru plutôt sévère ; il étudie en détail l'œuvre de T. Combe, « l'estimable Helvétienne, » « si appréciée du public helvétique, » dit-il. Les lecteurs de la *Bibliothèque Universelle* la connaissent sans doute fort bien, mais ils liront avec intérêt les détails de ses débuts et de sa longue collaboration à cette revue. Les portraits de ces autres dames sont bien traités ; ils ne manqueront pas d'attirer l'attention de ceux qui suivent la littérature féminine actuelle.

EM. BZ.

LA MOISSON DU PASSÉ. Poèmes, par M^{me} la baronne de Blonay.
— 1 vol. in-16. E. Sansot & C^{ie}, Paris.

Ce petit livre, nostalgique et tendre dans sa première partie, la seule qui réponde au titre, se fait, par réaction, jeune, alerte, coquet dans la seconde :

Un matin enchanté sourit à ma fenêtre....
Il me semble vraiment qu'un bonheur vient de naître.
Mon cœur, où l'hiver chante en vieux accents fêlés,
Sent passer le doux vol des papillons ailés,
Le frôlement léger de la nature en fête;
Les plus subtils parfums font pesante ma tête....
— Je jette autour de toi mes deux bras, cher printemps,
J'admire et je souris et j'aime... et j'ai vingt ans!

M^{me} de Blonay est incontestablement poète : elle a une chanson dans l'âme, une vision pittoresque des choses et cette vibration d'enthousiasme esthétique qui donne tant de bonheur à ceux qui en sont capables. Mais je ne trouve pas dans son œuvre assez de souffle, assez de sincérité, assez de griffe pour lui donner une place à part et la caractériser d'un mot. C'est agréable à lire, c'est même beau par endroits, mais d'un agrément fugitif, d'une beauté qui ne se soutient pas. Je suis charmé quelquefois, je ne suis pas ému.

H. A.

AMES D'OCCIDENT, par Anatole Le Braz. — 1 vol. in-16. Paris, Calmann-Lévy.

Il y a des livres qu'on relit toujours avec plaisir : ce sont des amis. Il y a de même des écrivains qu'on est toujours heureux de retrouver : ceux-là aussi sont des amis. M. Anatole Le Braz est de ce nombre. Il a sa place assurée dans les sympathies d'un cercle grandissant de lecteurs fidèles, plus sensibles aux mérites durables d'un art délicat, sincère et élevé, qu'éblouis par les succès tapageurs savamment cuisinés dans les salles de rédaction et les chapelles d'admiration mutuelle. Avec lui, ni monotonie fatigante ni fâcheuses surprises. Il reste le même en se renouvelant. La Bretagne, sa patrie, dont il a maintes fois évoqué, avec une force saisissante ou une douceur attendrie, les terreurs mystérieuses ou le charme subtil, lui ouvre des sources d'inspiration à côté desquelles passent sans les soupçonner et le romantisme

convenu qui se repaît de fictions et plus encore le snobisme banal des voyageurs superficiels et pressés. Faire « de la vitesse », c'est, dans tous les domaines, la grande préoccupation de notre époque ; c'est aussi le plus sûr moyen de ne rien voir, de ne rien comprendre et de ne rien sentir. En Bretagne plus que partout ailleurs, car dans cette « Hespérie celtique, penchée comme au balcon du vieux monde », une race, qui tient au sol natal par ses fibres les plus intimes, poursuit son rêve sans fin avec une obstination candide, et, vivant comme en dehors du temps, reste invinciblement attachée à ce que d'autres secouent comme un joug importun. C'est cette âme bretonne, passionnée sous des dehors tranquilles, qui se dégage, dans sa vivante réalité, de la simple histoire des âmes simples auxquelles M. Le Braz consacre son nouveau volume. Assurément, on se tromperait en croyant le Celte figé, comme l'Oriental, dans une contemplation éternelle. « Un des caractères spécifiques de l'imagination occidentale, c'est en même temps que sa mobilité toujours en éveil, son extraordinaire puissance de réalisation. » Cette « puissance de réalisation » peut revêtir des aspects comiques, comme vous le verrez dans la pittoresque et plaisante aventure de la barrique d'or. Mais ce qui domine, c'est une impression de sérieux, de gravité même dans l'ingénuité, d'indéfectible fidélité en amour. Cet amour inaltérable, il opère des miracles, comme il fit pour Gapit Quesseur, le sonneur de Garlan. Mais le grand miracle, c'est de résister victorieux aux assauts du temps : plus fort que la mort, que dis-je ? plus fort que la vie, il attend son jour sans perdre espoir, et après plus d'un demi-siècle, rayonne sur un visage ridé comme une jeune flamme dans un âtre aux pierres disjointes. C'est ce qui advint à ce Laurik Cosquer, dont la touchante histoire a la fraîcheur d'une idylle et la grandeur d'un symbole. Les coutumes locales s'en vont ; la civilisation moderne passe sur toutes choses son impitoyable niveau. La Bretagne n'est-elle pas menacée, elle aussi, de perdre, avec sa physionomie originale, sa puissance de séduction ? M. Le Braz nous rassure. Le passé de la Bretagne, c'est son âme même, et cette âme est impérissable.

P.-L. V.

LES ANCÊTRES D'ALFRED DE MUSSET, par *Maurice Dumoulin*. — 1 vol in-8°. Paris, Emile-Paul, 1911.

ETUDES ET PORTRAITS D'AUTREFOIS, par *Maurice Dumoulin*. — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1911.

M. Dumoulin a réuni en un volume quelques études intéressantes. Celle qu'il nous offre sous le titre « Oswald et Corinne » retiendra l'attention. Après M^{me} Vaz de Carvalho, il retrace l'affection tendre, passionnée parfois, qui unit M^{me} de Staël au duc de Palmella; il reproduit plusieurs lettres déjà parues, et d'autres encore demeurées jusqu'ici inédites. Malgré les articles que le *Journal de Genève* et la *Revista da Academia Clarens* ont publiés sur le même sujet, et que M. Dumoulin ne semblait pas connaître, on lira le sien avec plaisir. Les autres études du même volume ne sont pas moins bien documentées; elles nous introduisent dans l'intimité des généraux Desaix et Dupuy, de Sophie Arnould mère de famille, et nous montrent un Lamennais amical et pot-au-feu.

ED. CH.

LE LIVRE DES LÉGENDES, par *Selma Lagerlöf*. Nouvelles traduites du suédois par *Fritiof Palmer*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot.

M. André Bellessort donnait récemment la traduction des *Liens invisibles*, du même auteur. L'analyse faite ici-même de ce recueil de nouvelles, comme aussi la grande notoriété en pays français de la célèbre conteuse suédoise, dispenseront de s'arrêter longuement sur cette seconde série de récits; on y retrouve ce mélange de notation minutieuse, aiguë, de la vie réelle, d'idéalisme, de mysticisme chrétien et de symbolisme des forces de la nature, qui marquent le talent de Selma Lagerlöf. Un trait pourtant m'a paru distinguer ces dernières nouvelles des précédentes: plus de netteté dans le dessin, plus de clarté dans le symbole, auquel, d'ailleurs, l'auteur ne recourt pas toujours, témoin l'exquise nouvelle *La fille du Grand-Marais*, la meilleure du recueil. Sans être toujours des chefs-d'œuvre, les récits de Selma Lagerlöf vous retiennent par leur charme d'honnêteté, de santé, de sensibilité délicate et généreuse, par leur fraîcheur d'impressions, et la couleur claire et lumineuse du style.

B. G.

ETAIT-CE LOUIS XVII ÉVADÉ DU TEMPLE ? par *J. de Saint-Léger*. Documents inédits. Préface de *G. Lenôtre*. — 1 vol. in-8°. Paris, Perrin, 1911.

A la question posée par M^{me} de St-Léger, il semble bien que l'on ne puisse répondre que négativement. Les documents que l'auteur nous présente, et qui sont fort intéressants, ne permettent pas de douter de l'imposture. Est-ce à dire que l'ouvrage que nous signalons soit inutile ? Loin de là. Certains passages soulignent l'inquiétude du gouvernement de Louis XVIII à l'idée d'une résurrection du dauphin ; on lira, en particulier, avec amusement l'examen littéraire qu'eut à subir le prétendu Charles de Navarre devant le juge d'instruction du district de Rouen.

ED. CH.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE, par *William P. Trent*, professeur, à Columbia University. — 1 vol. in-8° écu. Paris, Colin.

Fait suite, dans une collection fort appréciée, à l'histoire des littératures italienne, espagnole, anglaise, allemande, russe, japonaise et arabe. On pouvait ignorer jusqu'ici l'existence d'une littérature « américaine » : on ne le pourra plus désormais. M. William P. Trent en a embrassé toute l'évolution depuis les débuts de la période coloniale, commencement du XVII^e siècle, jusqu'à nos jours. Œuvre avant tout érudite et documentée, — je n'eusse jamais cru, quant à moi, que les Etats-Unis possédassent tant d'écrivains ! — mais en même temps œuvre critique.

Il serait vain de chercher à comparer M. Trent avec les princes de la critique française, Emile Faguet, Jules Lemaitre, Gustave Lanson. M. Trent me paraît accuser des analogies plus vérifiables avec M. Virgile Rossel. Il en a la solidité et le bon sens.

A défaut des brillantes qualités ou de la puissance de suggestion des maîtres que l'on vient de citer, la lucidité et l'indépendance de ses jugements, la sûreté surtout de son information font de ce livre un excellent instrument de travail.

Ajoutons que la traduction française, qui a été faite par M. Henry-D. Davray, élégante et précise à la fois, a à peine l'air d'une traduction.

R. F.

LOUIS DE TALLEYRAND-PÉRIGORD (1784-1808), par *E. Angot*. — 1 vol. in-8°. Paris, Perrin.

Le souvenir de ce jeune officier, mort à 24 ans d'une fièvre maligne, méritait d'être rappelé. Neveu du prince de Bénévent, il en était tendrement aimé; une lettre, reproduite en fac-simile par M. Angot, prouve que le spirituel diplomate savait, à l'occasion, exprimer des sentiments qui semblent, le plus souvent, lui avoir fait défaut. Louis de Périgord n'a pas accompli d'action d'éclat, mais, en le suivant dans les missions spéciales dont il fut chargé, M. Angot fait revivre la société du temps. Du salon de la rue d'Anjou — où fréquentait le Premier consul, — au quartier-général de Berthier, de Pétersbourg à Berlin, il nous montre son jeune héros un peu effacé, mais toujours séduisant et dont Caulaincourt avait pu dire à l'empereur : « Il est de ceux qui font aimer autant qu'admirer la France. »

ED. CH.

MARIE MALIBRAN, par *Arthur Pougin*. — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1911.

Notre jeunesse, bercée par les vers de Musset, n'a-t-elle pas vibré à ce nom harmonieux et doux? La Malibran! Nous avons évoqué ses triomphes; timides, comme s'il s'agissait de parler d'une fiancée lointaine, nous avons interrogé nos grands-pères. A vrai dire, ils n'en savaient pas grand'chose. Succès, beauté, beauté, succès, voix de sirène, voix divine... ils ne nous donnaient pas l'explication de sa vie. M. Arthur Pougin nous la livre aujourd'hui, et cette vie, où tant de passion passa, nous est présentée non seulement dans sa gloire, mais avec ses déceptions.

ED. CH.



LES ASSURANCES MALADIE ET ACCIDENTS EN SUISSE

Le 12 septembre dernier est expiré le délai référendaire contre la loi d'assurance en cas de maladie et d'accidents, votée par les chambres fédérales le 13 juin dernier. Le comité qui s'est constitué pour provoquer une consultation populaire sur cette importante question et qui se recrute surtout parmi les personnalités dirigeantes des chambres de commerce de Zurich, Bâle, Lausanne, Neuchâtel et Genève, a déposé à la chancellerie fédérale un total de 76 287 signatures. La loi sera soumise le 4 février prochain à la décision des électeurs. Chacun d'eux doit par conséquent chercher, dès maintenant, à se faire une opinion sur un projet dont l'acceptation ou le rejet aura des conséquences sérieuses pour l'avenir de la législation sociale en Suisse.

Hâtons-nous de dire que, tout en étant partisan convaincu des nouvelles lois d'assurance, je ne regrette nullement et ne redoute pas davantage le scrutin populaire. Une loi de cette portée devrait être présentée de droit au verdict du peuple. Il serait inadmissible qu'une

majorité parlementaire prétendit l'imposer à une majorité populaire qui n'en voudrait pas et, si un cas pareil se produisait, l'application d'une législation, devenue définitive par une sorte de surprise et parce que personne n'aurait eu le courage de lancer le referendum, se heurterait à de très grandes difficultés pratiques.

Au contraire cette loi, si elle est sanctionnée par le peuple, comme cela paraît probable, prendra une tout autre autorité que si elle émanait simplement des chambres fédérales. Même ses adversaires ne pourront s'empêcher de s'incliner devant une majorité populaire acceptante, comme ils l'ont fait, par exemple, devant la formidable majorité qui a voté le rachat des chemins de fer et dans tant d'autres circonstances.

On comprend fort bien que les auteurs et principaux défenseurs de la loi ne se soient pas associés au mouvement référendaire. Une semblable campagne, dans l'état actuel de la législation et tant que nous ne posséderons pas le referendum obligatoire, a et aura toujours en effet un caractère d'opposition contre la loi qu'il s'agit de « référender. » En revanche, ils ont été moins corrects quand ils ont fait tous leurs efforts pour essayer d'empêcher le pétitionnement d'aboutir et qu'ils ont injustement attaqué, en leur prêtant des vues intéressées, les courageux citoyens qui avaient mis en train le mouvement populaire.

Aujourd'hui, du reste, cette question subsidiaire est réglée. La loi sera soumise aux électeurs. Ce n'est donc plus pour ou contre le referendum, c'est pour ou contre la loi elle-même qu'il s'agit de prendre parti. Je voudrais chercher à le faire, aussi objectivement que possible, dans les lignes qui vont suivre. Mais il faut auparavant, pour l'intelligence du sujet, jeter un coup d'œil

très rapide sur l'histoire des tentatives entreprises jusqu'à présent pour doter la Suisse d'une législation uniforme en matière d'assurances ouvrières.

I

Historique de la législation sur l'assurance en Suisse.

La tentative de remplacer le régime de la responsabilité civile du patron par l'assurance contre les accidents date déjà de plus d'un quart de siècle. C'est en 1885 qu'un député de Bâle, bien connu par sa sollicitude pour les questions sociales, M. Klein, présenta et fit adopter par le Conseil national une motion engageant le Conseil fédéral à étudier la possibilité d'introduire l'assurance obligatoire en lieu et place de la responsabilité civile.

Depuis la loi sur les fabriques de 1877, qui contenait un article relatif à la responsabilité du patron pour les accidents professionnels de ses ouvriers, et, plus encore, depuis la loi de 1881, qui développait ce principe dans une loi spéciale, encore en vigueur aujourd'hui avec quelques extensions et quelques amendements, de nombreuses plaintes se sont fait jour contre le régime de la responsabilité civile. Les plus vives sont venues des milieux patronaux, qui reprochaient, entre autres, à ce système d'ériger les ouvriers et les patrons en deux classes, en deux parties opposées l'une à l'autre, et de provoquer de nombreux conflits et d'innombrables procès.

Mais les ouvriers, eux aussi, se plaignaient de la loi. Leur grief principal consiste dans le fait que celle-ci leur accorde, en cas d'invalidité permanente, des compensations à leur avis insuffisantes. Le législateur, pour

ne pas trop charger l'industrie, a en effet fixé un capital maximum de 6000 francs, que les tribunaux ne doivent en aucun cas dépasser en fixant les allocations dues par le patron à l'ouvrier victime d'un accident professionnel. Les patrons trouvent déjà ce maximum suffisamment onéreux, tandis que les ouvriers font observer, non sans quelque raison, qu'il est bien insuffisant pour faire vivre de ses maigres revenus une famille dont le chef est devenu invalide. Sans compter que le capital est presque toujours rogné par des frais de procès, d'avocat, de traitement à subir, même quand les tribunaux allouent le maximum prévu par la loi.

De part et d'autre l'idée de remplacer la responsabilité civile par l'assurance fut donc accueillie avec une vive satisfaction, et la motion Klein fut votée d'enthousiasme par le Conseil national. Le même enthousiasme se retrouva dans les chambres et dans le peuple pour accepter le nouvel article constitutionnel donnant à la Confédération les compétences nécessaires pour introduire l'assurance obligatoire. Le 26 octobre 1890 le peuple suisse et les cantons adoptaient à une écrasante majorité un nouvel article 34^{bis} ainsi conçu :

« La Confédération introduira, par voie législative, l'assurance en cas d'accidents et de maladie, en tenant compte des caisses de secours existantes.

» Elle peut déclarer la participation à ces assurances obligatoires en général ou pour certaines catégories déterminées de citoyens. »

Il est malheureusement plus aisé de proclamer d'enthousiasme un principe que de l'appliquer dans le détail. Plus de vingt années se sont écoulées depuis le vote du 26 octobre 1890 et aucune loi d'assurance n'est encore

en vigueur aujourd'hui. Le nouveau projet va-t-il enfin doubler le cap de la consultation populaire qui l'attend au mois de février prochain ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.



Les motifs qui firent rejeter par le peuple — à une majorité plus écrasante encore que celle qui avait acclamé la revision constitutionnelle — le premier projet d'application, connu sous le nom de *lex Forrer*, sont encore dans toutes les mémoires. Il suffira de les rappeler très brièvement.

On a vu plus haut que la constitution obligeait le législateur à introduire l'assurance accidents et maladie *en tenant compte des caisses de secours existantes*. Cette disposition était à la fois une sage précaution, qui contribua largement à faire accepter le nouvel article constitutionnel, et un hommage rendu à l'activité utile et désintéressée des nombreuses sociétés de secours mutuels qui se font, depuis plus d'un demi-siècle, les champions dévoués de la prévoyance sociale dans notre pays.

Malgré les services rendus, malgré la garantie constitutionnelle parfaitement claire qui consacrait leur existence, les auteurs du premier avant-projet ne voyaient pas les caisses libres d'un œil favorable. Elles rompaient en effet l'unité du plan qu'ils avaient conçu, plan qui possédait ses mérites au point de vue technique, mais qui était entaché d'un vice essentiel, c'est de n'être pas viable, de ne pas pouvoir s'adapter aux besoins, aux conditions d'existence de la Suisse.

Dans la vaste organisation unitaire, étatiste et centralisée du projet Forrer, les caisses libres, auxquelles, sur

les instances de leurs défenseurs, on avait cependant fini par réserver une petite place, jouaient le rôle d'un intrus. Elles l'ont bien senti, et c'est leur opposition, consciente et raisonnée, qui a été la cause principale, dans la Suisse romande tout au moins, de l'échec retentissant du 20 mai 1900.

A cela il faut ajouter que le législateur fédéral avait voulu faire trop grand du premier coup en déclarant l'assurance maladie obligatoire comme l'assurance accidents, en étendant cette obligation à de trop nombreuses catégories de citoyens, en particulier aux agriculteurs, aux domestiques de maison, etc. Il créait sur tout notre territoire un vaste organisme bureaucratique, qui, sans contact avec les organismes existants d'assurance et d'assistance, au lieu de procéder de ceux-ci, de leur venir en aide en suppléant à ce qu'ils n'avaient pas encore pu réaliser, aurait au contraire cherché à les étouffer en tuant toute initiative individuelle, tout effort spontané et désintéressé de prévoyance.

Ce projet, que le parlement, comme fasciné par le talent et la manière un peu autoritaire de son auteur, M. le conseiller national aujourd'hui conseiller fédéral Forrer, avait voté à l'unanimité moins une voix, obtint auprès du peuple suisse un succès tout différent. Par deux cent mille voix de majorité les électeurs déclarèrent qu'ils ne voulaient pas en entendre parler. Tous les cantons, radicaux et conservateurs, allemands comme romands, donnèrent, à la seule exception de Glaris, de fortes majorités de rejetants. La tentative était décidément manquée et tout était à recommencer.

Le vote du 20 mai 1900, on l'a dit bien des fois, s'il était écrasant pour le premier projet élaboré par les chambres, ne signifiait cependant point que le peuple suisse

revenait en arrière sur l'adhésion qu'il avait donnée, dix ans auparavant, au principe de l'assurance. La méthode seule que l'on avait voulu suivre était condamnée. Le principe lui-même restait debout et il s'agissait de trouver un nouveau moyen de l'appliquer.

Dès le lendemain du scrutin populaire, dans les commentaires mêmes des journaux relatifs au résultat du plébiscite, de nouvelles propositions surgirent. Les adversaires du projet Forrer furent peut-être plus empresés encore que ses partisans — consternés, ahuris au premier moment par le verdict populaire — à déclarer très haut qu'il ne fallait pas s'en tenir à ce résultat négatif, mais qu'il était du devoir de tout citoyen soucieux de l'avenir de son pays de se remettre au plus vite au travail afin d'arriver à un résultat positif.

Il nous sera bien permis de rappeler, dans cette revue qui paraît à Lausanne, que ce fut de Lausanne que partit un des tout premiers projets de reconstruction lancés dans le public. Les délégués de l'Union libérale romande, représentant les associations libérales et démocratiques des cantons de Vaud, Genève, Neuchâtel et Fribourg, se réunirent dans le chef-lieu vaudois très peu de jours après le vote du 20 mai et y arrêterent un nouveau programme en matière d'assurances sociales, entièrement conforme aux principes libéraux que les délégués avaient mission de représenter et dont les grandes lignes furent, les jours suivants, publiées, développées et commentées dans la presse de la Suisse romande.

Ce programme peut se résumer ainsi :

1° Reprise immédiate de l'assurance militaire. Celle-ci, incorporée dans la loi d'assurance maladie et accidents, avait partagé son lamentable sort, mais fut votée à nouveau et à elle seule dès l'année suivante et sans aucune

opposition, conformément aux vœux exprimés par l'Union libérale.

2° Séparation de l'assurance maladie et de l'assurance accidents.

Pour l'*assurance maladie*, loi fédérale subventionnant les caisses libres de secours mutuels moyennant certaines conditions à remplir par celles-ci et relatives notamment à leur solidité financière, au libre passage, à l'étendue et à la durée des secours à garantir aux assurés en cas de maladie.

3° Pour l'*assurance accidents*, les libéraux acceptaient le principe de l'assurance obligatoire comme conséquence et simple développement de la responsabilité civile des patrons. En revanche, ils demandaient que l'assurance ne portât que sur les accidents professionnels, qu'elle fût restreinte aux ouvriers soumis à la loi sur les fabriques et surtout que les patrons soumis à l'assurance obligatoire demeurent libres du choix de leur assureur, étant autorisés à s'affilier soit à une caisse nationale d'assurance, soit aux caisses libres, mutuelles et autres, fonctionnant actuellement.

Tels étaient les vœux de l'Union libérale romande. On les trouverait exposés et développés dans le *Journal de Genève*, la *Gazette de Lausanne*, la *Suisse libérale*, etc., de fin mai et commencement de juin 1900. D'autres groupements présentèrent aussi leurs desiderata pour la reprise de la législation sur les assurances sociales. Ce fut le cas tout particulièrement du concordat des caisses libres de secours mutuels en cas de maladie, qui ne tarda pas à se fonder et à grouper la grande majorité des mutualistes de toute la Suisse.

Eux aussi réclamèrent que le problème de l'assurance maladie fût résolu par une loi subventionnant les socié-

tés de secours mutuels et permettant à celles-ci, grâce à l'appui financier de la Confédération, de réaliser des réformes qu'elles désiraient depuis longtemps, mais ne pouvaient encore atteindre. Elles ne possédaient pas en effet de ressources suffisantes et certaines de ces réformes, comme le libre passage, ne pouvaient aboutir que par une législation uniforme applicable sur toute l'étendue de la Confédération.



Les autorités fédérales se montrèrent moins pressées que l'initiative privée de reprendre un problème qui venait de leur procurer une aussi cuisante déception. Les premières années après le 20 mai 1900 furent marquées par une stagnation complète sous ce rapport, d'autant plus que les chambres et le Conseil fédéral étaient absorbés par d'autres projets, mesures d'application du rachat des chemins de fer voté en 1898, préparatifs pour l'unification du droit civil et du droit pénal, nouveaux projets pour la création d'une banque centrale d'émission, tarif douanier et revision des traités de commerce, etc., etc.

Cependant les partisans d'une nouvelle législation ne restèrent pas inactifs. Aux chambres fédérales, à l'occasion du rapport de gestion, des députés de différents groupes demandèrent à plusieurs reprises que le Conseil fédéral remit le problème à l'étude. Un député libéral neuchâtelois, M. Calame-Colin, exposa le programme libéral en matière d'assurance maladie, auquel M. le conseiller fédéral Deucher sembla donner son adhésion. D'autre part des bonis s'étant produits dans le compte d'Etat de la Confédération, les chambres, sur la proposition du Conseil fédéral et de leurs commissions finan-

cières, décidèrent d'en consacrer une partie à la création d'un « Fonds des assurances. » La solution adoptée, quelle qu'elle fût, exigerait en effet un nombre considérable de millions.

Ce fonds, qui, depuis, a été alimenté régulièrement par voie budgétaire, atteindra à la fin de 1911 un total de plus de 40 millions.

Le Conseil fédéral se rendit très vite compte qu'il ne pourrait pas faire aboutir une nouvelle loi d'assurance sans donner satisfaction à ceux qui avaient provoqué l'échec du projet Forrer. Au premier rang de ceux-ci, nous venons de le voir, figuraient les mutualistes. Ce n'est qu'avec leur appui que l'on pouvait espérer de transformer en un succès le désastre de 1900.

Mais auparavant et avant de fonder sur leur concours tout l'édifice de l'assurance maladie, il importait de connaître exactement le nombre et la situation financière des sociétés libres. C'est en vue de dénombrer cette armée que le département de l'industrie fit faire en 1903 un recensement de toutes les caisses libres de secours mutuels de la Suisse en cas de maladie, d'invalidité, de vieillesse, etc. Ce travail, groupé et commenté par M. le Dr Gutknecht, mathématicien du département fédéral de l'industrie, parut en 1906.

Le recensement précédent, entrepris en 1880 par M. le professeur Kinkelin, de Bâle, avait donné un effectif d'un peu plus de 200 000 mutualistes en Suisse. C'était déjà une quantité respectable. Mais la statistique de 1903 montra qu'en moins de vingt-cinq ans le nombre des membres des caisses libres avait plus que doublé. De 200 000, il s'était élevé à plus de 500 000, dont 450 000 environ étaient assurés en cas de maladie.

Ainsi, sur une population d'un peu plus de 3 millions et

demi d'habitants, la Suisse comptait 450 000 personnes — hommes, femmes et enfants, mais en grande majorité des hommes — qui étaient arrivées à s'assurer contre la maladie, dans des conditions plus ou moins favorables. Et cela par la seule initiative privée. La seule loi cantonale qui subventionne les caisses libres, la loi Le Cointe, votée le 27 mai 1903 par le Grand-Conseil genevois, n'est en effet entrée en vigueur que le 1^{er} janvier 1904 et n'avait pas encore produit ses bons effets, d'ailleurs forcément limités au territoire d'un seul canton.

Ce résultat de l'initiative privée en matière d'assurance maladie, cette armée formidable de mutualistes appartenant à tous les milieux, à tous les partis, et répandus d'un bout à l'autre du territoire suisse, parlaient un langage trop clair, trop éloquent, pour qu'il ne fût pas entendu, même des plus sourds. Dès que l'on connut ces chiffres, l'impression, qui résultait d'ailleurs déjà du scrutin de 1900, se fortifia encore et devint irrésistible. L'assurance maladie se ferait avec les mutualistes ou elle ne se ferait pas.

Ce fut vers cette époque que le Conseil fédéral, poussé un peu de tous côtés, décida de se mettre sérieusement à l'œuvre. Il nomma dans son sein une délégation de trois membres, MM. Deucher, chef du département de l'industrie, Comtesse, chef du département des finances, et Forrer, pour reprendre les études et élaborer un nouvel avant-projet qui vit le jour en 1906.

Il nous est impossible de l'analyser en détail et de suivre pas à pas les débats auxquels il donna lieu aux chambres, les diverses transformations qu'il a subies. Cela nous entraînerait beaucoup trop loin et cela n'a plus du reste aujourd'hui qu'un intérêt secondaire pour le lecteur. Ce qui lui importe, c'est le résultat définitif

auquel les chambres se sont arrêtées, ce sont les principes sur lesquels elles se sont finalement mises d'accord et qui sont soumis en ce moment aux électeurs. Mettons donc un point à cette introduction historique et passons à l'analyse des dispositions essentielles de la nouvelle loi.

II

Analyse de la nouvelle loi.

En matière d'*assurance maladie*, le projet du Conseil fédéral, dont les chambres ont respecté les grandes lignes, a tenu compte des expériences faites et des résultats acquis. Au lieu de chercher, comme précédemment, à faire l'assurance *contre* les mutualistes, il s'est efforcé au contraire de l'édifier *avec eux*, sur la base des caisses mutuelles. L'obligation n'a pas été proclamée. L'assurance restera libre, les cantons étant seulement *autorisés* à la proclamer obligatoire, mais sans avoir le droit de réclamer aux patrons aucune part quelconque de la cotisation pour l'assurance maladie, interdiction qui, soit dit en passant, a été critiquée à juste titre.

Aucune caisse d'Etat ne sera fondée par la Confédération pour la maladie. Sur ce point aussi les cantons sont seulement autorisés à créer des caisses publiques, mais en tenant compte des caisses de secours existantes. Pour le reste ce sont les caisses libres, actuelles et futures, qui feront seules le service de l'assurance. Le rôle de la Confédération se bornera à les subventionner et à exiger d'elles, en retour, certaines garanties relatives à leur solidité financière, aux prestations accordées à leurs membres, et, moyennant une indemnité équitable,

certain services pour le traitement des petits accidents pendant les six premières semaines.

Le subside fédéral versé annuellement aux caisses sera de 3 fr. 50 pour les enfants jusqu'à l'âge de 14 ans, de 3 fr. 50 pour les hommes et de 4 fr. pour les femmes, si la caisse leur fournit, pendant six mois au moins, le traitement médical avec les médicaments *ou* une indemnité journalière de 1 franc ; de 5 francs pour les assurés des deux sexes auxquels la caisse fournit au moins le traitement médical, les médicaments *et* une indemnité journalière de chômage de 1 franc. Une majoration de 50 centimes est encore ajoutée aux chiffres précédents lorsque la durée des prestations s'étend à toute une année.

En outre, la Confédération verse aux caisses un subside de 20 francs pour chaque accouchement d'une assurée et une allocation supplémentaire de 20 francs aux accouchées qui allaitent leur enfant pendant dix semaines au moins. Dans les contrées montagneuses où la population est clairsemée, la Confédération paie en plus aux caisses, pour tenir compte des difficultés spéciales qui s'opposent à leur création, un supplément de subside de 7 francs au maximum par assuré et par année.

Les caisses qui veulent avoir droit à ces subsides doivent être reconnues par la Confédération et, à cet effet, remplir des conditions dont voici les principales :

Accepter la surveillance de la Confédération, soumettre au Conseil fédéral l'approbation de leurs statuts, offrir à leurs membres la sécurité financière nécessaire ;

Avoir leur siège en Suisse ; ne refuser aucun membre à cause de sa nationalité suisse ;

Fournir à leurs membres, en cas de maladie, *au moins*

le traitement médical et les médicaments, ou une indemnité journalière d'un franc pendant six mois ;

Admettre aux mêmes conditions les hommes et les femmes, sauf s'il s'agit de caisses d'une profession ou d'une entreprise ne comptant que des personnes de l'un des sexes ; garantir les prestations de la caisse pendant six semaines au moins aux femmes en couches, si, lors de ses couches, l'assurée a déjà été affiliée durant au moins neuf mois à une caisse ;

Garantir le libre passage des membres des caisses reconnues sur toute l'étendue de la Confédération, en acceptant sans droit d'entrée et sans conditions spéciales les membres des autres caisses qui ont changé de domicile ;

Prêter, moyennant une part équitable de la prime, leur concours à la caisse nationale pour le service des petits accidents entraînant une incapacité de travail de six semaines au maximum.

La question des médecins, qui a été si vivement discutée par les caisses, par les sociétés médicales et par les chambres fédérales elles-mêmes, a été tranchée dans le sens du *libre choix limité*. Tout assuré malade pourra choisir entre plusieurs médecins du lieu de son domicile et tous les médecins acceptant les tarifs et conditions générales d'une caisse approuvée par le Conseil fédéral pourront être consultés par les membres de cette caisse, sauf motif grave d'exclusion.

La reconnaissance et les subsides fédéraux ne peuvent pas être refusés à une caisse parce qu'elle n'assure que des personnes appartenant à une confession, à une profession ou à un parti politique. Cependant les caisses confessionnelles, professionnelles ou politiques doivent, pour satisfaire au principe du libre passage, accepter un

assuré venant du dehors, même s'il ne remplit pas leurs conditions spéciales d'admission, dans le cas où cet assuré ne trouverait pas, au lieu de son nouveau domicile, une autre caisse neutre à laquelle s'affilier.



Telles sont, dans leurs grandes lignes, les principales dispositions de la loi d'assurance maladie. Avant de formuler une appréciation, il nous faut analyser à son tour la *loi d'assurance contre les accidents*.

Suite et développement naturel de la législation sur la responsabilité civile des patrons, la loi d'assurance accidents repose sur une base très différente de celle sur la maladie. Il est admis aujourd'hui dans tous les pays civilisés que le patron d'un établissement industriel quelconque est responsable d'un accident arrivé à l'un de ses ouvriers accomplissant son travail professionnel. L'application de ce principe a conduit un très grand nombre d'Etats à exiger que le patron assure ses ouvriers contre les conséquences du risque professionnel.

La nouvelle loi fédérale, suivant cet exemple, substitue, elle aussi, l'assurance obligatoire à la responsabilité civile. Mais elle a été plus loin sur deux points, l'assurance du risque non professionnel et le monopole conféré à la caisse nationale d'assurance. Et ce sont précisément ces deux points qui soulèvent une vive opposition dans certains milieux.

D'après le nouveau projet, l'assurance accidents serait obligatoire pour toutes les personnes travaillant dans un établissement soumis à la loi sur les fabriques, comme pour les ouvriers de l'industrie du bâtiment, pour les employés des services publics, chemins de fer, postes, télégraphes, téléphones, etc., des entreprises de cons-

truction de lignes de chemin de fer, tunnels, ponts, routes, etc., d'exploitation de mines et carrières, de voiturage par terre et par eau. Les ouvriers et employés de ces catégories sont tenus de s'assurer non seulement contre le risque professionnel, mais aussi contre le risque non professionnel.

Pour le premier, la prime est entièrement à la charge des patrons. Ceux-ci sont, suivant les industries auxquelles ils appartiennent, répartis en classes de risques par la direction de la caisse nationale. Ils peuvent recourir contre ce classement auprès du conseil d'administration. Mais les décisions de classement de ce conseil, une fois devenues définitives, lient les tribunaux.

La prime pour les accidents non professionnels est à la charge de l'assuré lui-même pour les trois quarts, de la Confédération pour un quart. Le patron est responsable aussi de la part de cette prime qui incombe à l'assuré. Il la retient ensuite à l'ouvrier sur son salaire, mais ne peut la retenir qu'au fur et à mesure du montant de chaque période de paie sur le salaire de cette période ou de celle qui suit immédiatement.

Le service de l'assurance obligatoire contre les accidents, professionnels et non professionnels, est fait entièrement par une nouvelle caisse à créer, sous le nom de *Caisse nationale suisse d'assurance en cas d'accidents*, à l'exclusion de toutes les compagnies privées ou mutualités d'assurance fonctionnant actuellement. La caisse nationale jouit donc d'un monopole absolu. Tous les patrons soumis à l'obligation sont tenus de s'y affilier.

La caisse nationale a son siège à Lucerne. Elle est gérée par un conseil d'administration de 40 membres nommés par le Conseil fédéral sur le préavis des grandes

associations professionnelles. De ces 40 administrateurs, 16 doivent représenter les patrons occupant des assurés obligés, 12 les assurés obligés eux-mêmes, 4 les assurés volontaires ; 8 représenteront la Confédération.

La direction est nommée par le Conseil fédéral sur le préavis non obligatoire du conseil d'administration.

En cas d'accident l'assuré a droit aux secours médicaux et à une rente qui se monte, dès le troisième jour après l'accident, à 80 % de son gain, en cas d'invalidité temporaire. Si l'accident a eu pour effet de supprimer ou de restreindre d'une façon permanente sa capacité de travail, il a droit à une rente égale à 70 % de son gain annuel en cas d'invalidité totale. Le taux de 70 % peut même être majoré dans des circonstances spéciales. Cette rente remplace le capital qui était alloué à l'invalidé par la loi sur la responsabilité civile.

Si l'invalidité est partielle, la rente est réduite proportionnellement.

En cas de décès de l'assuré, les survivants (conjoint, enfants, ascendants en ligne directe, frères et sœurs dans certains cas) ont droit, outre l'indemnité funéraire, à une rente qui ne peut excéder le 60 % du gain courant de l'assuré et pour laquelle des cas d'extinction sont prévus.

Les contestations relatives à tous ces points sont tranchées en premier ressort par les tribunaux de chaque canton et en dernière instance par le tribunal des assurances, ayant son siège à Lucerne, dont les membres sont élus pour six ans par l'Assemblée fédérale.

A côté de l'assurance obligatoire des entreprises énumérées plus haut, la loi prévoit aussi l'assurance volontaire. Toute personne non soumise à l'obligation et âgée d'au moins quatorze ans révolus peut s'affilier à la caisse

nationale tant qu'elle réside en Suisse. L'Assemblée fédérale fixera encore les conditions de cette assurance en tenant compte des circonstances spéciales de l'agriculture, spécialement visée par l'assurance volontaire, et des autres professions intéressées.

La Confédération paiera un huitième de la prime *totale* (c'est-à-dire pour accidents professionnels et non professionnels) de tout assuré volontaire dont le revenu annuel ne dépasse pas 3000 francs.

La loi prévoit enfin que les chefs d'entreprise peuvent assurer des tiers auprès de la caisse nationale contre les suites d'accidents dont ils sont civilement responsables en cas de faute légère de leur part. La Confédération ne verse aucun subside pour ce genre d'assurance.

Les prestations financières de la Confédération aux deux assurances sont en résumé :

Les subsides fédéraux versés aux caisses-maladie reconnues;

Le paiement par la Confédération d'un quart de la prime pour les accidents non professionnels des assurés obligés;

Le paiement d'un huitième de la prime totale pour l'assurance accidents des assurés volontaires.

En outre, la Confédération paie la moitié des frais d'administration de la caisse nationale. Elle prélève sur le fonds des assurances et remet à la caisse nationale un fonds de roulement de cinq millions et, en outre, un capital de cinq millions pour la création d'un fonds de réserve.

Les dépenses que l'entrée en vigueur de la loi imposerait à la caisse fédérale sont estimées à une somme de près de 8 millions par an.

III

Examen des objections et conclusion.

Le lecteur excusera ce résumé, forcément un peu long et un peu sec, et que nous avons cependant cherché à faire aussi bref que possible. Mais il était difficile d'émettre une appréciation sur la nouvelle loi sans en faire connaître les dispositions essentielles. Il nous reste à examiner rapidement les principales objections formulées par ceux qui la combattent.

Nous pouvons négliger comme sans valeur et s'annulant réciproquement les critiques contradictoires lancées par quelques journaux et qui, d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, ne figurent pas dans le manifeste du comité référendaire. Ainsi, ceux qui reprochent simultanément à la loi d'imposer à la Confédération des charges trop lourdes, aux assurés des primes trop élevées et de garantir à ceux-ci des pensions insuffisantes en cas d'accident font preuve d'une singulière ignorance des bases fondamentales de toute assurance.

Il suffira également de mentionner certains arguments destinés à exciter les caisses libres contre la loi maladie, qu'elles accueillent d'ailleurs très favorablement. Ainsi, l'on a reproché à la loi d'exiger des caisses reconnues, pour obtenir le subside de la Confédération, qu'elles consolident leur situation financière et créent des réserves destinées à garantir dans l'avenir aux assurés les prestations que les statuts leur promettent.

Faire de la disposition qui exige des caisses libres un assainissement de leur situation financière un argument contre la loi fédérale, c'est pécher contre les principes

élémentaires de l'assurance. Les mutualistes sont les premiers intéressés à ce que les caisses aient des réserves suffisantes pour être capables, en tout état de cause, de leur verser les indemnités en vue desquelles ils ont payé pendant de longues années leurs cotisations mensuelles. Et, les dirigeants des caisses libres savent très bien que la simple probité leur fait un devoir de prendre les dispositions nécessaires pour pouvoir tenir les engagements contractés par les sociétés vis-à-vis de leurs membres.

La Confédération a donc parfaitement raison d'exiger des caisses mutuelles une justification financière prouvant qu'elles sont en situation de remplir ces engagements. Ajoutons que le subside fédéral les aidera précisément à améliorer leurs finances et à fournir cette justification. A Genève la loi cantonale, dont nous avons parlé plus haut, a même été plus loin que le projet fédéral. Elle exige en effet des caisses subventionnées qu'elles présentent chaque année au Conseil d'Etat un bilan technique, que la loi fédérale n'a pas imposé aux sociétés reconnues. Cette disposition de la loi genevoise n'empêche pas la grande majorité des mutualistes du canton de bénéficier de la subvention de l'Etat. Et elle a eu l'incalculable avantage d'obliger les caisses libres à assainir leur situation financière.

Et cependant la loi genevoise n'a pas eu pour auteur un de ces horribles « bureaucrates fédéraux », dont on agite décidément un peu trop le spectre aux yeux des mutualistes qu'il s'agit d'effrayer, mais bien un mutualiste et un libéral, l'honorable M. Le Cointe!

Ne nous arrêtons donc pas plus longtemps à cette critique, qui doit aller précisément à fin contraire du but qu'elle se propose. Elle fait ressortir en effet une des

meilleures dispositions du projet fédéral d'assurance maladie. Nous ne pouvons non plus beaucoup nous émouvoir de l'obligation, imposée aux caisses libres reconnues, de faire, moyennant une part équitable de la prime, le service des petits accidents pendant les six premières semaines. Presque partout les indemnités pour les victimes de petits accidents sont payées par les caisses-maladie. Et pourquoi veut-on absolument que la caisse nationale se montre injuste à leur égard dans le calcul de la part de la prime qui leur reviendra en échange? Même si des tentatives d'oppression devaient se produire, les caisses libres représentent, semble-t-il, une armée assez forte pour se faire rendre justice. Dans cette objection, comme dans la précédente, il est impossible de voir autre chose qu'un fantôme, indigne d'effrayer sérieusement les mutualistes.



Une critique un peu plus sérieuse est celle qui vise l'extension de l'assurance obligatoire aux accidents *non professionnels*. Ceux qui combattent cette disposition font valoir qu'elle n'a été encore introduite nulle part ailleurs, qu'elle risque de donner lieu à de nombreux abus, les accidents non professionnels étant beaucoup plus difficiles à contrôler que ceux qui frappent l'ouvrier pendant son travail, enfin qu'elle menace d'imposer à la Confédération des charges considérables.

A cela on peut répondre, d'abord, qu'il n'est pas entièrement exact qu'elle n'existe nulle part ailleurs. D'après une communication de M. le conseiller national Hirter, président de la commission des assurances, au *Bund* du 3 septembre dernier, elle existerait également en Suède ¹.

¹ M. Emile Richard, président du comité référendaire, a contesté la portée de l'affirmation de M. Hirter dans le *Bund* du 12 septembre 1911,

Là du reste n'est pas la question. Si cette assurance est juste et bienfaisante, la Suisse ne doit pas craindre de l'introduire, même si elle était la première à le faire, et ne doit pas se laisser arrêter par les scrupules de ceux qui ne voudraient jamais réaliser une réforme avant qu'elle ait été expérimentée par tous les autres pays.

Que l'assurance des risques professionnels puisse donner lieu à des abus, c'est possible, c'est même certain. Mais c'est là malheureusement le cas de toute assurance, comme c'est le cas de toute œuvre philanthropique, de toute bienfaisance, publique ou privée. Un vrai philanthrope ferme-t-il définitivement sa porte et sa bourse à tous les malheureux indistinctement, parce qu'il aura été trompé une fois ou même dix fois? Non certainement. Il en va de même de l'assurance. Ce n'est pas parce qu'elle peut occasionner des fraudes, des simulations, qu'il faudra renoncer à propager et à étendre les bienfaits de la prévoyance. Ce qu'il faudra, c'est chercher à réprimer sévèrement les fraudes et à prévenir les abus.

De ce point de vue, le législateur fédéral nous semble avoir agi très sagement en stipulant que les patrons, déjà obligés de payer toute la prime pour les accidents professionnels, n'auront à verser *aucune part quelconque* de celle pour les risques non professionnels. Celle-ci sera fournie par la Confédération pour un quart, par les ouvriers assurés eux-mêmes pour les trois autres quarts. Ceux-ci seront donc les premiers intéressés à réprimer des abus, qui auraient pour résultat immédiat d'augmenter très sensiblement la prime qu'ils auront à verser.

Les adversaires nous disent, il est vrai, que les ouvriers trouveront bien moyen, par des grèves ou d'autres mou-

en faisant observer que, en Suède, l'assurance des accidents non professionnels est volontaire et non obligatoire.

vements syndicaux, de rejeter sur les patrons le paiement des trois quarts de la prime que la loi met à leur charge. A cela on peut répliquer que, si l'on veut prévoir d'avance tout ce que les ouvriers ou syndicats pourront faire en violation de la loi, il n'y a pas moyen de discuter et d'apprécier sainement la loi elle-même, parfaitement précise sur ce point. La seule disposition vraiment critiquable est celle qui n'autorise le patron, responsable du paiement de la prime pour l'accident non professionnel, à retenir cette prime à ses ouvriers que sur chaque période de paie, au prorata de la longueur de cette période. Mais si cette disposition devait donner lieu à des abus au détriment du patron, il ne serait sans doute pas difficile de la reviser dans la suite.

D'une manière générale, il est aisé de comprendre quel bienfait ce sera, non pas seulement pour l'assuré qui veut simuler et qui n'est heureusement pas seul au monde, mais pour l'ouvrier honnête et laborieux, d'être assuré contre le risque non professionnel, contre tous les accidents quelconques aussi bien que contre ceux du travail. L'assurance du risque non professionnel est le principal avantage nouveau qu'apporte à l'ouvrier une loi, qui, sur certains autres points, restreint les prestations garanties actuellement par la responsabilité civile. Et, si ce bienfait ne s'étend d'après le projet qu'aux ouvriers soumis à l'obligation, c'est qu'il faut toujours commencer par un bout. Il est du reste assez singulier que ceux qui critiquent ce pas fait en avant critiquent en même temps et du même souffle que l'on n'en ait pas fait deux, ou trois, ou dix, dans le même sens pour appliquer jusqu'au bout ce principe.

Pour nous, malgré quelques abus inévitables, nous devons donc considérer l'assurance du risque non profes-

sionnel, telle qu'elle est prévue dans la loi, non pas comme un des défauts de ce projet, mais au contraire comme un de ses avantages, comme une des dispositions qui nous engagent à l'accepter.



Nous n'en dirons pas autant du monopole conféré à la caisse nationale pour l'assurance de tous les accidents, professionnels et non professionnels, des assurés obligés. Il est extrêmement regrettable que la majorité des chambres se soit entêtée à adopter sur ce point un système d'étatisme pur, qui ne présente aucun avantage pour les ouvriers assurés et qui, en revanche, répugne profondément à l'industrie.

Le but à poursuivre est que tous les ouvriers soient assurés contre les accidents et certains d'être indemnisés en cas de sinistre. Mais ce but aurait parfaitement pu être atteint en admettant les sociétés actuelles et mutualités libres d'assurance contre les accidents à concourir avec la caisse nationale pour le service de l'assurance obligatoire. Cette concurrence réciproque de la caisse d'Etat et des sociétés libres aurait certainement produit, soit au point de vue des primes, soit à celui des autres conditions d'assurance et en particulier du règlement des indemnités, d'excellents résultats dont les ouvriers assurés eux-mêmes auraient profité, autant et même plus que les patrons.

Les arguments qui ont été donnés en faveur du monopole ne sont absolument pas convaincants. On doit même dire qu'ils sont d'une faiblesse extrême, d'autant plus qu'ils ont été réfutés d'avance par les remarquables mémoires présentés au cours du débat parlementaire par la chambre de commerce de Zurich. Celle-ci avait éta-

bli tout un système de contre-propositions, répondant victorieusement à toutes les objections adressées par les partisans du monopole au régime de la libre concurrence et résolvant notamment de la façon la plus satisfaisante la question des mauvais risques. Mais les chambres l'ont écarté dédaigneusement pour s'en tenir au monopole.



Cet article est déjà trop long. Il ne nous est donc pas possible de discuter avec quelques détails cette grave question du monopole, point fondamental contre lequel se dirige toute l'opposition, qui reste et restera jusqu'au bout le talon d'Achille d'une loi d'ailleurs excellente. Nous devons passer également sur d'autres critiques moins importantes, visant la façon dont a été réglé le libre choix du médecin, l'autorisation donnée à la caisse nationale de pratiquer l'assurance volontaire des tiers, la question des ouvriers étrangers, etc. Il nous faut maintenant conclure.

Notre conclusion se dégage suffisamment, croyons-nous, de ce qui vient d'être dit. Encore une fois nous déplorons que la majorité parlementaire se soit obstinée à donner à la caisse nationale le monopole de l'assurance obligatoire, monopole qui n'est avantageux pour personne, ni pour les patrons ni pour les ouvriers, et que l'industrie considère au contraire comme une menace à son adresse. Mais, cela dit, nous ne croyons pas que, pour *une* disposition fâcheuse, qui pourra être révisée dans l'avenir, il faille repousser toute une législation qui ferait réaliser à notre pays un grand progrès social, introduirait dans le régime actuel de la responsabilité civile, notamment dans le règlement des indemnités en cas d'invalidité permanente, de très sérieuses améliorations, généraliserait et améliorerait l'assurance maladie

en consolidant sérieusement la situation financière des caisses, en étendant leurs prestations, en mettant les femmes sur le même pied que les hommes, comme le réclamait l'Union des femmes suisses.

C'est pourquoi l'auteur de ces lignes, tout en regrettant de devoir se séparer sur ce point de beaucoup de ses amis politiques, en particulier de plusieurs de ceux pour lesquels il a le plus d'estime et d'affection, n'hésite pas à adhérer avec conviction à la loi qui vient d'être votée par les chambres et à espérer de tout son cœur qu'elle sera acceptée par la majorité du peuple suisse.

On nous permettra, en terminant, et bien que cette revue tienne avec raison à se garder des considérations de parti, de considérer encore cette loi du point de vue libéral. Les députés libéraux au Conseil national, ceux de la Suisse romande en particulier, ont vaillamment accompli leur devoir en luttant de toutes leurs forces contre le monopole et, après avoir été battus sur ce point, en demandant tout au moins par deux fois que le projet accidents et le projet maladie fussent disjoints, afin que les électeurs pussent se prononcer séparément.

N'ayant pu obtenir satisfaction sur aucun de ces deux points importants, il est compréhensible qu'ils aient repoussé l'ensemble de la loi, puisque la majorité ne voulait pas leur fournir les moyens d'accepter, comme ils l'auraient voulu, l'assurance maladie. C'est pourquoi il ne viendra à l'idée de personne, même de ceux qui sont décidés à voter oui, de leur faire un grief de leur attitude négative au moment du vote final.

En revanche, pour le parti libéral tout entier, la question se pose différemment. La loi, étant sortie maintenant des délibérations parlementaires pour venir devant les électeurs, doit être considérée non plus dans ses détails,

mais comme un ensemble qu'il faut juger dans ses lignes générales. Et le vote populaire sur le projet doit être envisagé dans toutes ses conséquences.

Si l'on se place à ce point de vue, si l'on pèse d'un côté les mérites, de l'autre les défauts de la loi, on ne peut pas nier que les premiers l'emportent de beaucoup sur les seconds. Du point de vue libéral en particulier, si l'on compare le projet actuel avec les postulats que l'Union libérale romande formulait au lendemain de l'échec du premier projet Forrer, on ne pourra s'empêcher de constater que, sur la grande majorité des points, les libéraux ont obtenu pleine et entière satisfaction. La seule question importante qui n'ait pas été résolue conformément à leur programme est celle du monopole.

Dans ces conditions, les libéraux doivent-ils se montrer intransigeants ? Doivent-ils prendre la responsabilité de faire échouer un projet qui réalise de si grands progrès sur le projet précédent ? Pour nous, nous ne le pensons pas. Nous ne croyons pas que, dans notre pays où toute œuvre législative est forcément le résultat d'un compromis entre diverses tendances, l'Assemblée fédérale élabore jamais un projet donnant aux libéraux plus de garanties que le projet actuel. Le rejet de la nouvelle loi par le peuple amènerait très probablement, dans le domaine de l'assurance, une nouvelle et longue période de stagnation, dont on ne sortira peut-être que par une loi beaucoup plus sévère sur la responsabilité civile et non par la loi actuelle sans le monopole, comme certains de nos amis en nourrissent l'espoir.

Le parti libéral considère comme sa tâche essentielle la lutte contre le socialisme révolutionnaire et international, qui sape les bases mêmes de notre pays et de notre société. Et il a cent fois raison. Mais la contre-

partie nécessaire de cette politique, c'est un travail positif dans le domaine social pour le plus grand bien matériel et moral des classes ouvrières. Il y a là, pour le parti libéral, une question de vie ou de mort. La lutte négative n'a de prix que si elle est compensée par une action positive. Et, quand il s'agit d'une œuvre aussi importante pour les classes ouvrières qu'une bonne législation d'assurance, il nous semble qu'il ne serait pas sage, pas équitable, de se cantonner dans un dogmatisme intransigeant et de chercher à faire échouer tout un projet excellent pour une seule mesure étatiste contestée.

C'est pourquoi, tout en comprenant fort bien, nous le répétons, l'attitude de la députation libérale romande au Conseil national, nous espérons vivement que le parti libéral n'engagera pas son drapeau dans la lutte contre cette loi. Que le referendum ait été demandé, c'est fort bien ; une loi de cette importance doit recevoir la sanction populaire. Que ceux des membres du parti libéral qui sont adversaires du projet expriment carrément et courageusement leur opinion, personne assurément, surtout parmi les libéraux, ne leur en fera un grief. Mais ils ne voudront pas, nous en sommes certains, user de leur grande et légitime influence pour entraîner leur parti tout entier dans une campagne négative contre une loi aussi utile et contenant autant de dispositions vraiment libérales. Ce serait en effet commettre, à notre avis, une erreur regrettable, même s'ils réussissaient, avec l'appui des négatifs, nombreux dans tous les partis, à faire échouer une réforme sociale, dont les mérites compensent largement, et au delà, le seul reproche sérieux que l'on puisse lui adresser.

HORACE MICHELI.

LA VENGEANCE DE PERRET

NOUVELLE

Le chemin de fer ne passe pas à Barance, qui s'en console en vivant paisiblement. Très loin, au-dessus d'un talus profond, montent les flocons de fumée crachés par la locomotive. Les gens de Barance, assis pour le goûter derrière la haie d'un champ, voient cette fumée. Elle leur suffit. La bouteille vidée, la miche entamée remise dans le panier, ils retournent à pas lents derrière la charrue.

Autour de la place, Barance montre ses maisons, ses courtines, l'école, la laiterie. Et le soir les portes des écuries s'ouvrent. Un bout de corne, d'abord, un mufle tendu, puis une vache sort sans hâte, une seconde vache, beaucoup de vaches qu'appelle la fontaine. Elles sont propres. Elles ont l'échine souple et droite. Sauf pourtant les deux vaches à Colas, bêtes maigres dont les cuisses sont plaquées de fumier. Les fouets claquent. Ayant bu, ayant regardé autour d'elles, les vaches rentrent chez elles sans jamais se tromper, après quoi les portes se referment.

Autour du village, les routes vont à la conquête des champs avec autant de gravité que si elles menaient à

des choses plus grandes. Là-haut, c'est l'église, à côté de son tilleul rond. Au sortir du ravin aux parois de triste molasse, la rivière court dans un lit étroit. Elle bouillonne. Elle a des remous verdâtres. Mais si l'on descend un peu, si l'on s'égare parmi les ronces, les vernes, les acacias, les saules trapus, la rivière étalée sourit, plus claire que le ciel. Paresseuse, aimée des libellules, du martin-pêcheur qui la raie d'un éclair bleu, elle coule à peine, ennuyée de mourir, frôlant les roseaux pour ralentir encore sa marche insensible, consentante enfin, sitôt qu'elle découvre le beau lac dont la robe aux mille plis l'enveloppe très vite....

Alors, c'est la grève, le sable, les cailloux ronds, la caresse répétée des vagues pour rire, le bleu du ciel, le bleu des montagnes, le bleu de l'eau qui rit.

C'était là, à quelque vingt minutes de Barance, que vivaient Vincent et Perret, pêcheurs de leur métier. Dressées au-dessus du flot comme pour guetter au loin la barque voyageuse, leurs maisonnettes bravaient la rafale par les nuits d'orage, communiaient avec les beaux matins, gardaient longtemps à leurs vitres un reflet du ciel doré par le soleil couchant.

Le père Vincent était grand. Il tenait les épaules arrondies. Il avait le nez toujours humide et ses yeux étaient piqués dans la peau brune comme de tout petits coins de lac changeants et clairs.

Perret était petit, fluet, doux, mais il cachait toujours sous ses paupières abaissées quelque malice de renard.

Le père Vincent possédait une ribambelle d'enfants frisés, déguenillés, robustes comme ces petits chênes poussés sur les collines exposées au vent. Perret, lui, n'en possédait point. Vincent aimait le vin. Perret préférait la « goutte. » L'eau-de-vie rendait Perret avare. Le

vin ouvrait bien grande la bourse de Vincent. Quand ils s'enivraient à la ville où ils allaient vendre leurs poissons, Vincent payait toujours l'addition.

Bien différentes, aussi, étaient les femmes des deux pêcheurs. Rosalie Vincent montrait des traits secs, taillés au couteau, des yeux bleu de lin, des dents superbes, des joues rouges qui brillaient de santé. Elle était vraiment belle, d'une beauté solide et rude ; et forte, et téméraire, toujours prête à affronter les vagues sur un mauvais bateau. Quand elle riait, sa figure de travailleuse prenait quelque chose de tout à fait avenant ; les épaisses boucles échappées du chignon serré se balançaient alors, accentuant encore son type de magnifique sauvagesse lacustre. Pauvre, chargé de marmaille, Vincent comprenait qu'une femme pareille est une fortune. Et puis il la savait fidèle, fière de son époux, indulgente à ses bamboches hebdomadaires. De cela, surtout, il était reconnaissant.

Certes, Perret ne pouvait guère, même en rêve, comparer sa femme à celle de son camarade. Elle avait, il est vrai, apporté en dot un lopin de terre, des doigts agiles, mais elle marchait en tordant les pieds et son visage manquait d'agrément. Sans doute l'intérieur de Perret était propre ; on lui servait des repas chauds et bien cuits ; on lui repassait son linge. Mais il n'en restait pas moins que sa femme était laide et qu'aucun berceau, jamais, ne s'était balancé près de la fenêtre ouverte sur le lac.

Perret ne pensait pas à cela. Il le sentait plutôt d'instinct, obscurément. Et il n'admettait pas qu'une allusion, même vague, l'obligeât à s'en rendre compte avec plus de précision.

Toujours occupée à coudre, M^{me} Perret n'aimait

pas les cris des enfants Vincent qui troublaient la paix de sa demeure. Au fond, quoique leurs relations fussent quotidiennes et empreintes de jovialité vulgaire, les deux femmes se surveillaient, se jalousaient, toutes deux susceptibles, attentives aux sous-entendus, constamment sur le qui-vive, mais isolées du monde et trop heureuses d'exercer leur langue pour risquer jamais la bataille qui dresserait entre elles la muraille du silence.

Lorsqu'elles étendaient le linge le long de la grève ensoleillée, les deux femmes sentaient tout ce qui les séparait.... D'un côté, deux chemises brodées d'initiales, quelques mouchoirs, quelques paires de bas, des draps bien raccommodés. De l'autre, follement secoués par la brise du lac, des tabliers rapiécés, des langes de toute couleur, des robettes, des baverons, vingt chaussettes reprises, toute la bigarrure de pauvres trousseaux d'enfants. Et la marmaille se roulait dans le sable, pataugeait dans l'eau, garçons et filles, tous nus et bronzés, mal mouchés, mal embouchés.

Pudique, M^{me} Perret détournait le regard. Qu'on puisse !... Et l'on parlait. Le petit dernier, contait M^{me} Vincent, mettait ses dents. C'est pour cela qu'il criait tant. Augustine mouillait son lit. Il paraît qu'on connaît des herbes qui « corrigent cette habitude.... » Pensez-vous que ce soit bon de les employer ?.... Moi je crois qu'il faut laisser aller les choses... Bien sûr que c'est cher de nourrir tout ce monde.... Il n'y a bientôt plus de légumes au jardin.... Ce n'est pas comme chez vous... Un petit ménage !....

M^{me} Perret répondait de son mieux. Et puis, ramassant à gestes vifs ses mouchoirs déjà secs, elle se retirait avec dignité.

A cause de leurs femmes, dont ils subissaient passivement l'influence, Perret et Vincent ne s'aimaient pas absolument. Vincent affichait un mépris mal défini pour l'intérieur de Perret et Perret nourrissait une jalousie rentrée à l'endroit de la joyeuse nichée.

Pourtant, telles les ombres des nuages d'été qui glissent sur la clarté des champs, ce n'étaient là que remous des cœurs, peines cachées, pensées à peine avouées. La paix était si bien vivante, si bien posée sur le lac calme, sur la rivière lente, sur les panaches des roseaux, qu'il en entraît beaucoup dans les âmes. Le moyen d'en venir aux coups, aux paroles violentes, quand on habite un pays où tous les arbres sont ronds, où toutes les ondulations sont molles, où l'indécision des lignes se marie à la douceur de l'air ?...

Sans rien prendre au tragique, les hommes jetaient donc les filets au large. Quand le butin était de choix, crachant dans leurs mains ils empoignaient les rames et mettaient le cap sur Ouchy, où les hôtels, peuplés de gourmets amateurs de truites à chair rose, payaient sans trop discuter. Et puis ne vaut-il pas mieux vendre sa barquée d'un coup, le bon et le moins bon ? Cela évite de tirer les sonnettes de porte en porte.

Ces courses à Ouchy, quelles fêtes!... Vincent et Perret avaient à peine quitté la rive que leur rivalité s'envolait sur l'aile d'une mouette. Ils se retrouvaient tels qu'ils s'étaient connus enfants quand ils se roulaient sur les feuilles sèches, allumaient des feux, lançaient des pierres à la dernière pomme oubliée au faite de l'arbre.... Oui, ils oubliaient les femmes, la marmite, les gosses, toutes les différences dont la vie vous marque.... Lisse et gaie, l'eau brillait!... Vigoureux, les hommes lançaient

le buste en avant, donnaient un coup de reins. Et les rames craquaient. Déjà, Barance n'était plus qu'un point blanc posé sur la verdure des prés. Et la tour d'Ouchy montait au-dessus des arbres.

A l'aller, on ne parlait guère. Mais les retours, surtout ceux du samedi soir, étaient épiques. Le poisson vendu, on siégeait au *Café du Port*. On fumait, on buvait, on trinquait, on échangeait des propos salés, on donnait du poing sur la table, on chantait. Que le monde, alors, était grand et beau!... Neuf heures.... En route!... Vincent et Perret sautaient dans leurs bateaux. La lune, parfois, les éclairait. Ou bien une pluie clapotante les accompagnait. Qu'importait!... Les rives glissaient au loin. Les lumières d'Evian dansaient. Et les secrets s'élançaient hors des poitrines.... Une saoulerie par semaine enrichit l'imagination, jette des traînées de feu sur l'eau morne, sur l'ennui des pêches infructueuses.

Seulement l'ivresse de Perret était calme, attendrie, mélancolique. Celle de Vincent rageuse, tapageuse, provocante, féconde en volte-face d'humeur.

Ramant chacun dans son bateau, les deux hommes s'injuriaient copieusement, séparés par dix mètres d'eau. Chose curieuse, le lendemain Vincent ne se souvenait de rien, alors que Perret conservait la mémoire exacte et même amplifiée de tous les propos échangés.

De Barance on descendait souvent chez M^{me} Perret pour lui apporter à coudre ceci, à tailler cela, à « reprendre » un vieil habit de noce, car elle était habile couturière. Ou bien un municipal en promenade, voire le pasteur, le régent, commandait un poisson de belle taille. Car on aimait à suivre le sentier qui, du village, se glisse entre les roseaux, le long de la rivière, jusqu'aux maisonnettes des pêcheurs. Parfois aussi, avant de faucher,

un paysan venait « consulter sur le temps ». Une sourde rivalité poussait les pêcheurs à se contredire. Les yeux fixés sur l'horizon, Vincent se grattait l'occiput :

— Tout dépend du vent.... Tant qu'il ne prend pas le dessus....

— C'est justement l'affaire, interrompait le paysan. Prendra-t-il le dessus?

— Ma foi!... Dans deux jours, c'est la pleine lune.... Les vers se tiennent profond, les branches remontent.... Hier soir les poissons sautaient hors de l'eau.... Oui, on a le beau!... A moins que....

Sournois, Perret se mêlait à la discussion :

— Ulysse.... sûr, on a de la pluie. Ecoute crier les corbeaux.... Rentre ta faux!...

Vincent se fâchait :

— Et toi, rentre ta langue!... Les vers et les poissons en savent plus long que toi.... La fumée va de bise. Tous les nuages passent derrière la dent d'Oche.... Les mouettes dansent autour des bateaux à vapeur.... On tient le beau!

Ulysse s'en allait. Et il aiguisait sa faux. Et le lendemain le soleil s'élançait dans un ciel superbe. Chacun disait alors :

— Vincent, pour le temps, s'y connaît!...

Rentrant en lui-même, Perret se mettait âprement à observer les mouettes, les pics, les crapauds, très désireux de surprendre le langage secret de toutes ces bêtes. Le naïf!... ce n'est pas ainsi qu'on s'informe.... Les pics, les crapauds ne parlent pas à tout le monde. « Le temps, on l'a dans le nez! » affirmait sobrement Vincent. Ce qui signifiait, ou à peu près: « Le temps, c'est comme la religion, ça ne s'analyse pas. On sait ou on ne sait pas. Et voilà tout. »

Or Perret ne savait pas. Cela le mortifiait.... Il en voulait donc à Vincent d'avoir une belle femme, de posséder une marmaille chaque année plus nombreuse et de prédire le temps à coup sûr. C'est là plus qu'il n'en faut pour exciter la jalousie d'un homme contre un autre homme.



Un samedi, très tard, Vincent et Perret s'étaient attardés à boire au *Café du Port*. Il y avait là des pêcheurs d'Ouchy, des Savoyards. Depuis longtemps déjà, abandonnant la roue qui le distrayait, le petit écureuil s'était retiré au fond de sa caissette, loin du bruit, loin de la fumée. On ne voyait que le bout de ses moustaches. Et les buveurs riaient.

Echauffés, Vincent et Perret regagnèrent leurs barques. Un instant ils ramèrent derrière les *cochères* qui retournaient à Saint-Gingolph, puis ils virèrent et furent soudain seuls dans la nuit.

— Dis!... proposa brusquement Vincent.... Le mieux, pour nous, serait de partager nos gains!... Hein!... Si on s'associait?...

— Ma foi non!... J'ai repeint ma barque.... Mes filets sont neufs.... Je ne partage pas avec la misère....

Côte à côte, les deux canots glissaient.... Un instant, Vincent s'était tu. Puis il reprit:

— Tes filets?... Ils sont neufs, et puis après?... Les miens sont vieux, tant que tu voudras, mais on n'en trouve pas de meilleurs sur le lac....

Mordant, Perret ricana :

— Tes filets?... Ce sont des *panosses*, rien de plus!... S'associer!... Moi je gagne, ma femme gagne, on est dans ses meubles, on est franc de dettes.... Ça va bel et bien comme ça....

La colère coupa le souffle de Vincent. Une seconde, il lâcha ses rames. Et il en vint immédiatement, conseillé par l'ivresse, à des arguments désagréables :

— Ta famille, tu en es fier.... Mais, dans le temps, tu n'aurais pas dit non si ma femme t'avait seulement regardé.... En tout cas, je ne sais pas où tu avais l'œil quand tu as choisi la tienne.... Tu pourrais chercher dans tout le canton, et même plus loin, oh oui, plus loin, avant d'en trouver une plus *pouëtte*....

Ecrasé, Perret ne répondit rien. Les deux hommes ramèrent en silence, farouches, jusqu'à la rive, où ils tirèrent leur bateau. Sans un mot, ils allèrent se coucher.

Et le lendemain ils se retrouvèrent comme si de rien n'était. A son habitude, Vincent avait oublié les propos échangés, alors que Perret, surnois, les tournait et les retournait en lui-même. Comme on était au dimanche, il s'en fut se promener, seul, par le sentier bordé d'arbustes aux baies d'un noir plus vif que des yeux de fauvette, ombragé de poiriers sauvages coiffés de plantes parasites. Parfois, tombant des hauteurs du ciel, un oiseau piquait un fruit, s'envolait, disparaissait sous le feuillage argenté d'un saule au gros tronc rabougri. Tout près, emportant au loin les premières feuilles mortes, la rivière bruissait. Des bulles, échappées de la vase du fond, crevaient à la surface de l'eau dessinant des ronds dont les rides se perdaient. Actifs, légers, des éphémères dansaient. Tout était beau, si calme.... Cependant Perret ne regardait rien de tout cela. Il s'irritait au contraire de cette paix, de tous ces mouchérons joyeux de battre des ailes dans un rayon. Car Vincent lui avait dit :

— Tu pourrais chercher dans tout le canton avant d'en trouver une plus *pouëtte*....

Pour fuir ces lieux paisibles, Perret redescendit jusqu'au

bord du lac rose et bleu que la rivière troublait d'un frisson. Il regarda Lausanne étalée sur les collines, les montagnes encapuchonnées de neige. Mais la même phrase se répétait :

.... avant d'en trouver une plus pouëtte....

Le lundi matin, le travail reprit.... A midi, assis à table, Perret jeta sur sa femme un regard d'analyse aiguë. Non, elle n'était pas jolie. Mais de là à la proclamer « pouëtte », il y avait plus qu'une nuance. Même, quand elle se tournait et qu'on ne voyait plus que sa joue, elle avait du charme.... Comme pour répondre à quelque invisible interlocuteur, Perret scandait alors lentement son adage favori :

— La jalousie, c'est le mal qu'il y a... Ils sont tous jaloux.... Jaloux de ci, jaloux de ça, jaloux d'autre chose.... Oui, c'est le mal qu'il y a....

— Pour qui dis-tu ça ? Pour les Vincent ?... questionnait à brûle-pourpoint M^{me} Perret.

— Bien sûr !...

— Oh ! l'homme, ça va encore.... Mais la femme, dans le fond, c'est une toute vilaine bête.... Est-elle assez fière de sa nichée !... Il y a bien de quoi !... Elle a été obligée d'avouer que l'Augustine mouille son lit.... A cinq ans !... Si c'est des manières !...

Elle avait dit cela sur un ton concentré, d'une voix sèche. Car son âme, à elle aussi, était dévorée par cette jalousie dont elle se plaignait et qui se plaît dans les cœurs humains comme l'ortie sur les terres abandonnées.



— As-tu déjà vu un brochet de cette taille?... fit Vincent, poussant la porte de son domicile.

Sans attendre la réponse, le pêcheur coucha sur une table le monstre qu'il traînait par les ouïes.

M^{me} Vincent, les mains jointes d'admiration, répétait sans se lasser :

— C'est extra !... c'est extra !

— Il doit peser dans les vingt kilos !... J'ai bien mis un quart d'heure à l'assommer.... J'ai attrapé un coup de queue en travers de la figure, une gifle qui compte.... J'en ai eu les larmes aux yeux.... On veut l'offrir à l'hôtel Beau-Rivage....

Déjà, le jupon de M^{me} Vincent voltigeait. Rouge, dépeignée, elle traversait le jardinet en courant :

— Madame Perret !... Monsieur Perret !... venez un peu voir ce que mon mari a ramené....

Lorsque Perret vit la bête, il pâlit. Jamais ni Bacchus, ni Bolay, ni lui, ni aucun pêcheur de sa connaissance n'avait eu chance pareille. Il ricana faiblement :

— Veux-tu toujours partager les gains ?...

Plus rusée que son mari, M^{me} Perret parlait à tort et à travers, tâtait le dos du brochet, soulevait les ouïes et déclarait enfin d'un ton péremptoire que la bête, sûrement, était vieille.

— Vieille !.. protesta Vincent.... Je vous garantis qu'ils ceux de Beau-Rivage en redemanderont....

Perret s'étonna :

— De Beau-Rivage ?

— Pardi !... J'ai lu sur la *Feuille* que le roi de Grèce s'y trouve justement. Il ne sera pas dit qu'il parte sans avoir goûté du brochet à Vincent.... Tu vois, Louis, que mes filets sont solides !... A peine une égratignure.... Et maintenant que je connais le coin, gare !... Le gaillard doit bien avoir des frères et des sœurs !...

— Quel coin ?...

— Oh !... par là bas.... Plus loin que les grands plats.... Sur la droite... ou plutôt vers le milieu.... C'est difficile à expliquer....

Perret comprit que Vincent, le vieux camarade de toujours, entendait garder son secret. Et il regarda les deux femmes, debout côte à côte, penchées sur le brochet mort. Alors, la phrase l'assaillit, le perça comme un coup de poignard :

— Ta femme... la plus pouëtte du canton....

Les mains au fond des poches, le dos tout raide, Perret s'en alla comme il était venu.... On se tut autour du poisson gigantesque comme si un seau d'eau avait été versé sur le feu de la joie.



Respectueux, les époux Vincent pénétrèrent dans le parc de Beau-Rivage. Ils étaient venus à deux pour se donner courage. Car les riches ont des allées spacieuses, des maisons à entrées multiples, des serviteurs revêches. Sans encombre, portant une longue corbeille recouverte d'un linge blanc, l'homme et la femme parvinrent au péristyle monumental qui conduisait aux tapis rouges, aux colonnes de marbre. Assis sur le siège de son automobile, un chauffeur glabre dormait.... Timides, pénétrés du sentiment de leur faiblesse, les époux gravirent les marches d'un escalier, redescendirent en hâte, enfoncèrent la semelle de leurs souliers à clous dans l'épaisseur d'un tapis mou, puis reparurent dans la cour, effarés.

— Hé !...

Ils se retournèrent. Le chauffeur glabre s'était réveillé. Un doigt tendu, il disait :

— Escalier de service.... C'est écrit....

— Hein ?...

De nouveau le chauffeur, d'un geste imperceptible qu'il devait tenir de son maître, montra l'entrée de service :

— Là... faut pas se tromper, mes amis....

— Qu'est-ce qu'il veut, ce moineau ?... grommela Vincent qui s'appliquait à masquer son émotion sous des dehors de fière démocratie.

Néanmoins, dociles au conseil, ils s'engouffrèrent sous le porche modeste.

— Où allez-vous ?... questionna rudement un stipendié soleurois.

— On veut offrir du poisson....

— Quel poisson ?...

Sans mot dire, les lèvres serrées, la femme Vincent, d'une main délicate, avait découvert le monstre. Ce fut une stupeur. Les marmitons faisaient cercle.

— Il faut chercher le chef... proposa quelqu'un.

Le chef vint. Il était vêtu de blanc. Il avait des yeux froids perdus dans une face boursouflée. Il parla peu :

— Un brochet ?... Appelez le chef régimiste....

Le chef régimiste parut, solennel, docte, glacial, gras. On échangea des phrases à voix basse, au milieu desquelles revenait un mot magique : « Le roi... le roi... »

— Je vous garantis qu'il en veut redemander, fit Vincent avec une grande bonhomie.

Mais les deux chefs ne prêtèrent aucune attention à ce propos.

Sur un signe, on pesa donc la bête. Deux fois, elle chavira hors de la balance, montrant sa gueule armée de dents aiguës aux petits marmitons pressés.

— Un rude morceau !... déclara Vincent.

Derechef, cette parole tomba dans l'indifférence, ce qui amena le pêcheur à penser en son for intérieur :

— C'est des Anglais.... Ils ne comprennent pas....

Et, pratique, il tendit la main, une main rude, qui se referma vivement sur quatre pièces d'or.... Vingt kilos, à quatre francs le kilo, le compte était juste.

— Merci, monsieur....

— Lorsque vous aurez des bêtes pareilles, vous pouvez venir les offrir....

— Qui faudra-t-il demander ?... fit Vincent encore humilié de ses marches et contre-marches.

— Vous demanderez un des chefs, répondit l'autre de son accent précieux.

— En règle !...

Dehors, la joie éclata :

— Charrette !... huitante francs... Si ça marchait tous les jours comme ça !...

Vincent n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Roulant sans bruit, large, capitonnée, une automobile, brusquement apparue au détour d'une allée, l'obligeait à se réfugier précipitamment dans les bosquets. Des voiles, des fourrures, une figure d'homme grave avaient passé. Déjà, là-bas, des larbins s'empressaient.

— Sûr que c'est le roi !... affirma la femme Vincent avec une conviction soudaine.

— Tu crois ?...

Retournés, médusés, ils regardèrent, longuement, jusqu'au moment où Vincent déclara :

— Après tout, un roi... un roi... c'est un roi, quoi !... N'empêche que ça fera enrager Perret et sa femme qu'on ait vendu le brochet à un de ces gaillards.... Autant dire qu'on lui a causé....

.... Le soir même, de retour à Barance, Vincent pénétra dans la salle à boire de l'*Epi*. Cette salle était basse. On y était bien. Accoudés, des hommes fumaient.... Et Vincent se souvint de l'hôtel, des tapis, des colonnes de marbre, des glaces où l'on se voyait tout entier. Pour la première fois, il méprisa la salle de l'*Epi*, ses murs lépreux, son plafond constellé de taches laides, ses deux lampes aux flammes hésitantes.... Sûr de lui, il s'assit. Et aussitôt, parlant très fort :

— Savez-vous à qui je l'ai vendu, mon brochet ?...

Les conversations cessèrent. Ayant retiré sa pipe de la bouche, craché très exactement entre ses pieds, Ulysse Maulaz proposa :

— Tu l'as vendu pour un repas de noce....

— Ma foi non !...

— Dans un hôtel ?...

— Oui, mais à qui ?... C'est ça qui compte !...

— A une Anglaise ?...

— Mieux que ça !... A l'hôtel Beau-Rivage, le roi de Grèce m'en a donné huitante francs en or, jetés dans le creux de la main... Les voilà !... Il a payé sans discuter, sans barguigner, sans tant marchander.... « Je n'ai jamais point vu de brochet de ce calibre !... » qu'il m'a dit. On a causé un moment de la Grèce, de la Suisse, des vendanges, et puis on s'est séparé tout tranquillement.

— Est-il grand ?... questionna le vieux Perrouz.

— Pas tant.... Moustache noire.... Une tête d'officier en civil....

Vincent avait vu un roi. Il lui avait parlé. Il lui avait vendu son brochet. Aussitôt Vincent fut entouré de considération silencieuse par tous les républicains qui buvaient autour des tables.

— Huitante francs en or !... répéta Perrouz, si prodigieusement ahuri qu'il oublia d'en refermer la bouche.

Cependant Perret était assis, près du poêle, dans l'ombre. Affaîssé devant un verre d'eau de cerises, pâle, il se mordillait la moustache. D'une seule lampée, il avala son verre. Puis il paya, sortit sans saluer et prit le sentier qui courait au bord de la rivière. L'eau clapotait paisiblement. Un souffle de vent inclinait les roseaux. Et Perret repassait des choses en son cœur. Il se disait :

— Vincent ne m'a pas demandé de l'accompagner pour vendre son brochet.... Il joue au fier.... Dans les grands moments, il ne vous connaît plus.... Et il prétend que j'ai marié la femme la plus pouëtte du canton.... Ça ne peut pas continuer de ce train-là !...

Perret s'arrêta. Levant la tête, il regarda, là-haut, une étoile comme pour la prendre à témoin. Et dès cet instant, sans se lasser, sans se presser non plus, il chercha sa vengeance.

BENJAMIN VALLOTTON.

(La fin prochainement.)





Parmi toutes les époques de l'histoire suisse, si fragmentaire, si dispersée, il n'en est aucune qui égale la première moitié du seizième siècle pour l'éclosion générale des fortes personnalités. Partout en Europe, les nationalités se constituent et prennent conscience d'elles-mêmes. C'est la généralisation du fait qui se produit chez les individus. Une nation est formée avant tout par le groupement d'esprits supérieurs, liés par l'analogie de leurs vues sur la vie et sur l'Etat, et qui trahissent par certaines qualités et certaines faiblesses l'origine commune.

On a caractérisé ce siècle comme le siècle de l'intelligence en révolte. C'est l'intelligence qui lutte, qui agit, qui commande. L'humanisme et la Réforme sont presque partout l'expression du réveil spiritualiste. A la scolastique épuisée par la subtilité des formes succède une science renouvelée aux forces vives de la nature, par l'exemple de l'antiquité et l'observation, et une doctrine religieuse qui s'inspire des textes primitifs du christianisme. Les savants d'Orient, les imprimeurs de Mayence,

les artistes et les lettrés d'Italie avaient lentement préparé le terrain à cette génération d'hommes si passionnément épris de vie, de science, de morale et d'art. La Suisse, commerçante et militaire, n'est pas épargnée par cette vague formidable qui balaie les croyances et les traditions séculaires, et laisse derrière elle le limon fécond de l'esprit nouveau.

Les circonstances politiques et économiques favorisaient singulièrement le développement de la pensée, qui s'effarouche dans le tumulte des batailles. Les nations s'étaient douloureusement formées dans les convulsions du quinzième siècle, dans ces grands fléaux et ces guerres qui décimèrent les peuples. Les Suisses avaient brisé la puissance de Bourgogne, dont l'ambition et le luxe excitaient la jalousie et la crainte de l'Europe. Les « dompteurs de roi » avaient acquis, à côté de richesses inespérées, ce prestige universel et cette confiance en soi qui sont les forces vitales de la victoire. Les Liges étaient devenues l'une des premières puissances militaires d'Europe. La France, l'Empire, le Saint-Siège se disputaient à prix d'or leur concours. Une aisance inconnue rendait un peu partout la vie plus large, plus active et plus douce. Les historiens de la Réforme ont peut-être exagéré les vices de cette époque, où cette nation de paysans encore grossiers et de capitaines s'épanouit dans un souffle de joie et fleurit dans le bien-être. Les classes nobles et le haut commerce prenaient un essor magnifique dans les châteaux et les villes. Mais en même temps l'injustice des privilèges, l'inégalité des conditions et le renchérissement de la vie causaient dans la masse des ouvriers, des artisans, des paysans, une profonde souffrance, cette douleur sauvage qui lasse les longues patiences du peuple et le pousse à la révolte. La

colère populaire allait trouver parmi les hommes d'Eglise et les lettrés un secours nouveau et une expression irrésistible.

Il faut le remarquer : la plupart des hommes marquants en Suisse à cette époque sortent du peuple. Le savoir, qui si longtemps a trouvé dans les couvents et les églises une retraite dévote et laborieuse, devient par l'imprimerie un champ d'activité ouvert à toutes les intelligences. C'est un merveilleux continent offert à l'esprit de conquête. Jusque-là, l'Eglise, l'armée avaient été les carrières réservées aux ambitions des Suisses. Erasme regrettait que les Suisses fussent adonnés presque exclusivement au métier des armes, et détournés de la philosophie, pour laquelle ils lui semblaient bien doués. Il eut la joie de grouper autour de lui de vives et jeunes intelligences ; plus d'un devait plus tard se détacher de son rationalisme, trop respectueux des formes traditionnelles. Il fut l'ami de Zwingli, d'Oecolampade, ce Bâlois de mère, du médecin saint-gallois Jean de Watt (Vadian), du poète glaronnais Loriti, dont le nom de Glaréan fut célèbre, de Tschudi, l'historien zuricois, de Manuel, l'artiste et l'homme d'Etat de Berne. A côté de ces hommes illustres, dont deux restèrent catholiques et fidèles à Erasme, il faut citer les grands imprimeurs allemands de Bâle, Froben, Amerbach, Petri et Froschauer. L'extraordinaire et équivoque figure de Paracelse, d'Einsiedeln, ajoute une note pittoresque à cette réunion d'esprits supérieurs.

Une ardente émulation, une fureur d'apprendre ont mis au premier rang ces fils de leurs œuvres. Etudier la vie de l'un d'eux, c'est connaître l'effort et la destinée de ces savants et de ces lettrés, dont les noms assurent à la Suisse une place d'honneur dans l'histoire de la civilisa-

tion et des idées. Thomas Platter, le chevrier valaisan, qui devint le riche imprimeur et le professeur de Bâle, a vécu dans l'intimité de tous ces grands hommes. Il en a été le serviteur et le commensal ; il est devenu leur égal et leur ami. Avec lui nous pénétrons au cœur de cette belle demeure du passé, où l'histoire politique et religieuse a peint sur les parois de nobles dates ornées et de glorieuses inscriptions.

I

Thomas Platter est né en 1499 à Grächen, dans le dizain de Viège. Il est fils de ce peuple violent, entreprenant, téméraire et ombrageux qui chasse ses comtes-évêques et les enferme dans leurs châteaux, qui lève la *mazze* contre tout usurpateur des franchises populaires. Le duel de deux hommes emplit du fracas des armes la haute vallée où le Rhône coule sous l'éclatante lumière du Midi. Mathieu Schinner et Georges Supersaxo se disputent âprement le pouvoir, l'un pour le pape, l'autre pour le roi de France. Ce sont encore deux figures fortement trempées du Quattrocento, ce prélat vêtu de la pourpre cardinalice sous son armure, et ce condottière aventureux, digne d'embellir les fastes d'un municipe italien. Ils portent tous deux la marque de cette race de Haut-Valais, alors dans l'épanouissement de sa force brutale, race énergique, emportée et obstinée, dont la ténacité alémanique semble brûlée par le sang lombard, et durcie par le vent des solitudes de pierre et de neige. Ce rude et héroïque tournoi devait étrangement passionner ce peuple des montagnes, qui voit chaque jour sur les dangereux passages des Alpes la foule des soldats, des pèlerins ou des marchands qui s'en vont au pays d'outremont, ou qui en reviennent.

La fortune de Mathieu Schinner, le petit gardeur de chèvres de Mühlibach, déjà promu aux premières dignités de l'Eglise, exerçait un prestige sans pareil sur les jeunes ambitions. Sa destinée, les légendes tressées autour de son nom stimulaient étrangement les écoliers valaisans doués comme lui d'intelligence et d'énergie. Par un hasard significatif ce fut lui qui, lors d'une de ses visites pastorales, confirma le petit Thomas Platter à Grächen. L'enfant avait trois ans. Sans attendre son parrain, il courut seul à l'église, et s'avança résolument vers le fauteuil de l'évêque.

— Que veux-tu, mon garçon ? demanda l'évêque, étonné de voir cet enfant tout seul.

— Je voudrais être confirmé.

— Et comment t'appelles-tu ? dit le prélat en souriant.

— Je m'appelle messire Thomas.

Et l'évêque se mit à rire en lui donnant une tape sur la joue. Le parrain s'excusait ; le futur cardinal dit avec un regard pensif :

— Pour sûr, cet enfant ne sera pas un homme ordinaire, et probablement il ne tardera pas à devenir prêtre....

Mais les cloches qui sonnaient la messe à la naissance de Thomas Platter ne lui avaient pas prédit une vie facile. Tout de suite, il fit l'apprentissage de la misère. Il goûte ce dur pain bis du Haut-Valais, que l'on cuit tous les trois mois, si âpre « qu'en tout ce pays suisse, dit Sébastien Münster le cosmographe, à grand'peine en trouvera-t-on de plus rude, ou moins savoureux. »

Il est orphelin de bonne heure. Il connaît à peine son père, mort de peste à Thoune, en allant selon la cou-

tume acheter dans l'Oberland la laine que les femmes filent et tissent dans les chalets. Sa mère est de la nombreuse et forte famille des Summermatter ; le grand-père de Thomas est mort à cent-vingt-six ans, après s'être remarié à cent ans. Il lègue à sa race sa constitution robuste.

La mère de « Tomli », deux fois remariée, est une montagnarde dure à la peine, et dure aux siens :

« C'était une femme laborieuse, au cœur viril, mais de manières rudes. Après la mort de son troisième mari, elle resta veuve et fit tous les travaux d'un homme pour élever les enfants issus de son dernier mariage ; elle fauchait, battait le blé, etc. Lors d'une grande peste, elle mit elle-même en terre trois de ses enfants, les fossoyeurs coûtant trop cher. Elle nous traitait durement, nous autres les aînés ; aussi nos séjours chez elle étaient rares et courts. Une fois, j'étais resté cinq ans sans retourner au pays ; la première parole que ma mère me dit en me voyant fut : « Est-ce le diable qui t'amène céans?...¹ »

Thomas l'a vu pleurer une seule fois, au départ de ses trois fils aînés, dont l'un retourne à ses études, les deux autres à la guerre. « Que Dieu ait pitié de moi, dit-elle, faut-il que je voie mes trois fils courir à leur perte ? » Elle était, du reste, femme franche, probe et pieuse. Son fils hérite d'elle ces trois qualités maîtresses.

Sa mère remariée, il est séparé de ses frères et sœurs, dont il oublie le nombre ; deux de ses frères sont soldats et meurent sur le champ de bataille. Il est confié aux sœurs de son père ; sa bonne tante Franzli lui tient lieu de mère. Dès qu'il a six ans, son oncle Thomas am Riedyn l'envoie garder les chèvres. Il connaît la vie libre et périlleuse des pâtres dans la montagne. Il manque de périr dans un précipice, il est attaqué par un

¹ *La vie de Thomas Platter*. Genève, G. Fick, 1862, p. 40.

aigle. Sa tante, effrayée des récits qu'on lui fait, le place à Grächen chez un riche paysan. Il court de nouveaux dangers, qu'il conte avec une verve attendrie, avec la gaité sereine et la précision détaillée d'un vieillard qui retrouve le trésor précieux de son enfance.

On le met à l'école chez son cousin Antonin Platter, à Gasen. Le pieux ecclésiastique lui inculque le goût des lettres par des coups et des châtiments corporels, dont on appréciait les rapides vertus éducatives. Thomas ne devait quitter ce martyre que pour en subir un autre. Un de ses cousins, Paul Summermatter, revient des écoles d'Allemagne. Il a l'idée d'emmener Tomli, qui a l'esprit vif et la voix claire. L'enfant accepte avec enthousiasme la perspective d'un voyage lointain et d'une vie nouvelle. Il croit avoir une fortune, parce que son parrain lui a donné un florin d'or qu'il serre dans sa main, et qu'il regarde à chaque instant pour s'assurer qu'il ne l'a pas perdu. Il s'en va, le cœur en joie, vers l'existence libre, vagabonde, aventureuse et folle des écoliers errants, les *scholastici vagantes*.

Il faut lire le *Liber vagatorum*, où sont énumérées les vingt-huit espèces de mendiants et vagabonds qui sillonnent les routes d'Europe, pour se rendre un compte exact de cette existence nomade. Parmi les faux perclus, les faux pèlerins, les bourreaux régénérés, les filles repenties, les juifs convertis, les vendeurs de thériaque et d'orviétan, les chasseurs de trésors, les exorciseurs, les professeurs de science occulte, tous les bélires et les archisuppôts de cette cour des miracles errante, les *Kammersierer*, ou mendiants savants, constituent un groupe à part, et non le moins original. Malgré les décrets des conciles allemands, les étudiants forment une sorte de confrérie organisée, où les plus vieux, les *bacchants*,

portent sur l'épaule une résille jaune, leur signe distinctif. Ils ont à leur service les étudiants plus jeunes, les *Schütz*, les béjaunes (les *fags* anglais ; les *Burschen* et les *Füchse* des sociétés d'étudiants actuelles, sont le reflet très adouci de cet ancien servage). Les béjaunes sont les valets et les pourvoyeurs des maîtres les plus exigeants. Ils vont chanter aux portes, et apitoyer les bourgeois et les paysans par leur jeunesse ; ils doivent rapporter, sans en détourner une miette ou un liard, le produit de leur quête. Le bacchant les surveille dans la rue ; il bat le béjaune comme plâtre s'il le surprend à manger. Il lui fait rincer la bouche et cracher dans un plat plein d'eau. Pour le plus petit larcin, on jette le béjaune sur le lit, on couvre sa figure d'un coussin pour étouffer ses cris, et on le frappe à tour de bras. Bien heureux le béjaune voleur, mendiant et menteur au profit de son maître, lorsque son tyran lui laisse un peu de pain moisi, ou un os qui traîne sur le plancher. Le bacchant joue aux cartes, dort, parade en ville, parfois même à l'école. « Il y en a d'entre eux, avoue Platter, qui sont restés à l'école vingt ans, trente ans et plus, ayant leur béjaune qui les nourrissait. »

Cette vie d'étudiants avait sa beauté ; elle était gaie dans l'indigence, bruyante et belliqueuse, imprévue, insouciant et téméraire. Elle mettait le jeune homme en contact direct avec la vie, avec les choses les plus diverses, les pays les plus variés. Tous les étudiants pauvres d'alors dépendaient de la charité publique. Schinner, Luther, Glaréan, tant d'autres ont mené cette existence vagabonde.

« Que personne ne s'avise de mépriser devant moi, écrivait Luther, les pauvres qui vont chantant et disant de porte en porte : « *Panem propter deum.* » Vous savez comme dit le psaume : « Les princes et les rois ont chanté. » Et moi aussi j'ai reçu du

pain aux portes des maisons, particulièrement à Eisenach, dans ma chère ville. »

Le pâtre de dix ans, qui n'a rien vu d'autre que sa vallée patriarcale, est transporté subitement dans cette vie d'aventures. Tout est pour lui un sujet d'étonnement : un poêle de faïence, qu'il prend pour un veau, dans l'auberge du Grimsel, un troupeau d'oies qu'il met en fuite, les toits rouges de la ville de Lucerne. Il apprend à ses dépens les ruses du métier, et son cousin l'a bientôt déniaisé. Ils sont toute une bande de Valaisans : Paul Summermatter, Anthoni Schalbetter, Johannes im Schalen, de Viège, d'autres, tous gars déterminés, n'ayant pas froid aux yeux. Ils ne craignent ni les brigands qui tiennent les bois, ni les soldats en maraude qui détrous-sent les routes, ni les paysans, dont ils pillent les basses-cours et les troupeaux d'oies. Ils traversent tout le sud de l'Allemagne. A Naumbourg, ils engagent du haut d'un toit une bataille à coups de pierres avec leur professeur. La vermine les chasse de Halle. A Breslau, enfin, ils trouvent d'autres Suisses. Suisses et Souabes, il n'y a pas de distinction à l'école Sainte-Elisabeth.

La ville de Breslau était divisée en sept paroisses, chacune avec son école. On étudiait fort peu. A l'école Sainte-Elisabeth, neuf *baccalaurii* donnaient à la même heure leur leçon dans la même chambre. On n'enseignait pas le grec, et seul le maître avait un Tércence imprimé. L'instruction était lente, pédantesque et indigeste.

La vie était rude. Les béjaunes mendiaient chacun dans sa paroisse ; s'ils s'avisait de chanter dans un autre quartier, les autres béjaunes leur couraient sus en criant : *Ad idem !* Et c'était une affreuse mêlée. L'hiver, ils couchaient sur le plancher de la salle d'école. En été, ils se tenaient dans le cimetière, dormant sur une botte

d'herbe ou de foin « comme des porcs sur un fumier. » S'il pleuvait, ils se réfugiaient dans l'école ; et les nuits d'orage, ils chantaient les répons avec le *subcantor*, jusqu'au jour. Ils en étaient souvent réduits à disputer aux chiens leur nourriture. Les paysans polonais, quand ils étaient ivres, leur payaient à boire. Ils étaient dévorés par la vermine.

« On ne se peut faire une idée de la quantité de vermine dont étaient couverts les écoliers grands et petits, ainsi qu'une partie du bas peuple, » écrit Platter. — Et il illustre cette constatation générale par une anecdote pleine d'humour : « Souvent et particulièrement en été, j'allais laver ma chemise au bord de l'Oder ; je la suspendais ensuite à une branche et pendant qu'elle séchait, je nettoyait mon habit ; je creusais un trou, y jetais un tas de vermine, le recouvrais de terre, et *plantais une croix dessus* ¹. »

Un jour, un Fugger veut adopter Thomas, mais la rapacité de son bacchant lui fait manquer cette chance inespérée. Ils reprennent leurs pérégrinations et leurs aventures, à Dresde, à Nuremberg, à Munich. Il rentre en Suisse après cinq années d'absence. Ses camarades ne le reconnaissent plus : « Notre Tomli parle avec tant de profondeur qu'on ne le comprend pas. » L'accueil de sa famille n'engage pas l'écolier à rester. Il repart avec Summermatter et un petit gars, Hildebrand Kalbermatter, fils de pâtre. Ils emportent une pièce de drap. Pendant des mois elle leur servira à mendier la façon d'un habit qui ne leur fut jamais taillé. A Ulm, il rencontre une pieuse veuve ; il est hébergé comme Luther à Eise-nach par cette bonne hôtesse qui disait à l'écolier saxon : « Il n'est sur terre chose plus douce que d'être aimé d'une femme. »

¹ *Vie de Thomas Platter*, p. 24.

A Munich, une bouchère, « pour l'amour de tous les Suisses », le prend à son service. Il est las de la tyrannie de son bacchant. Il décide de gagner Salzbourg et Vienne pour échapper à la vengeance de son persécuteur, qui a juré de le couper en quatre. A Passau, on lui refuse l'entrée de la ville. Il revient sur ses pas, mais Paul est sur ses talons. Il évite Munich et retourne à Ulm, où l'hôtesse charitable lui fait garder ses champs de raves. On vient lui dire : « Ton cousin est ici et te cherche. » Il part pour Constance en pleurant à chaudes larmes. Mais au bord du lac, quelle joie en revoyant les petits paysans suisses dans leurs sarraux blancs : « Je me crus en Paradis. »

A Zurich, Platter retrouve des étudiants valaisans. Schinner, chassé de son siège épiscopal de Sion, rassemble des troupes pour le pape. Platter, pour éviter Summermatter qui lui offre son pardon, part pour Strasbourg avec un compatriote de Viège, Antoine Venetz. Ils s'arrêtent à Schlestadt, où ils trouvent une école bien organisée et un maître érudit et sévère, Jean Sapidus. A vingt-deux ans, Platter sait à peine lire et écrire : il prend place parmi les petits écoliers « comme la poule parmi les poussins. » Son ignorance lui fait honte ; il apprend par cœur le Donat, cette grammaire latine sèche et aride, qui est la base de l'enseignement. Muni d'un léger savoir, il se rend à Soleure, où il chante la messe. Rentré à Grächen, il enseigne l'alphabet à son cousin, Simon Steiner, un enfant qui sera célèbre plus tard sous le nom de Lithonius, à l'école de Strasbourg.

En 1521, tandis qu'il étudie Donat à Schlestadt, un événement très proche, dont il fait à peine mention, révolutionne l'Allemagne. C'est la diète de Worms, la consécration pour ainsi dire officielle de l'esprit nouveau

qui, par l'éloquence brûlante, tumultueuse et passionnée de Luther, secoue sur ses fondements l'édifice séculaire de l'Eglise, et l'organisation de la chrétienté.

Cette forte idée qui se répand partout attire de nouveau l'écolier errant qui commence une autre existence. Il a honte de mendier ; sa voix est devenue rauque comme celle d'un bacchant. Il va connaître l'âpre discipline et l'étude forcenée. Le roman picaresque est terminé ; le bohème s'assagit et se concentre sous la férule des théologiens et des humanistes. Il s'est dit sur son banc, tout près de la chaire de Myconius, le nouveau maître très savant et très sévère qui vient d'Einsiedeln :

« Dans ce coin, tu vas étudier ou mourir. »

II

Zurich, c'est l'hôtellerie ouverte au carrefour de l'Empire, de l'Italie et de la France. Elle offre ses auberges peintes, ses tavernes basses, ses maisons de plaisir, ses couvents aux pèlerins qui vont adresser leurs prières à Einsiedeln, à Rome, en Palestine, aux marchands qui reviennent des foires, aux lansquenets et aux reîtres d'Allemagne, rapportant de Lombardie leurs blessures et leur butin. L'or étranger la fait vivre et la pare, entretient ses métiers et ses comptoirs de banque. Les rues sont pleines de soldats aux pourpoints tailladés qui passent, plume au vent, au son des fifres et des longs tambours. La ville est belle et « propre comme une pierre précieuse », déclare Benvenuto Cellini.

Cependant, depuis quatre ans, une voix s'est élevée, dont l'éloquence mesurée et la douceur persuasive émeuvent singulièrement l'âme de ces bourgeois pratiques, de leurs femmes, surtout, de ces artisans et de ce

peuple actif. Un prêtre, dans toute la force de sa jeunesse robuste, très érudit et lettré, musicien passionné, est venu de Glaris et d'Einsiedeln, précédé par une réputation qui n'a fait que grandir. Cet homme prêche l'Evangile avec puissance et simplicité. Il ose attaquer les riches pensionnaires, tous ces courtiers qui vendent à l'empereur, au roi ou au pape des soldats célèbres par leur bravoure, leur rapacité et leur violence. Certes les métiers et le commerce profitaient largement de ce trafic, et il fallait du courage pour oser attaquer cet or étranger. Le grand nombre s'habituaient à le considérer comme la fortune du pays. De méchants bruits courent sur le compte du prédicateur téméraire, sur ses diners sacrilèges avec des esprits forts et ses relations clandestines avec une veuve noble. Malgré tout, Ulrich Zwingli accomplit son œuvre et se détache lentement de Rome et de ses amis Erasme et le cardinal Schinner. Quoiqu'il s'en défende, il écoute la voix formidable qui tonne sur le Sinaï de la Wartbourg.

Thomas Platter est séduit par cette prédication nouvelle ; il en discute furieusement avec ses camarades. C'est une âme de Valaisan scrupuleuse et dévote, qui note dans un carnet de combien de prières il est en retard. Il a fait six fois le pèlerinage d'Einsiedeln et soumis son corps à plus de jeûnes que son estomac ne le voudrait. Mais il est devenu le domestique, puis le familier, et presque le fils de Geissenbühler, le maître lucernois que Zwingli a rappelé d'Einsiedeln à la nouvelle école de Fraumünster. Pater Myconius restera jusqu'à la fin le conseiller, le père spirituel de Platter. Il est le type du professeur honnête et laborieux, demeuré rustique malgré sa belle érudition. Il prépare son élève, et un jour l'étudiant, en écoutant Zwingli prêcher sur le bon berger, est

touché par la grâce. Il lui semble « qu'on le tire en l'air par les cheveux ». Il rompt avec la « moinerie » et brûle ses anciennes convictions, comme la statue de saint Jean dans le poêle de l'école. Il joue un rôle de confiance à la diète de Baden, où, au péril de sa vie, il porte chaque jour, déguisé, les instructions de Zwingli, et il tient le réformateur, resté à Zurich, au courant de toutes les discussions.

Il s'applique à l'étude avec cette fureur d'apprendre qui est l'héroïsme secret de l'intelligence. Il veut maîtriser à la fois le grec, le latin, l'hébreu. Pour mieux apprendre, il enseigne. Il consacre le reliquat de son héritage paternel à l'achat d'une bible hébraïque, que Daniel Imli de Bâle rapporte de Venise à Pélican. Il travaille jour et nuit. Il lutte contre le sommeil en s'emplissant la bouche d'eau froide, de raves crues, de gravier. Cette obstination stoïque triomphe des difficultés. Il commence à être connu, à donner des leçons parmi les prédicants et les lettrés réformés.

Il apprend un métier. Son goût l'eût porté vers la médecine. Mais la misère l'oblige à entreprendre une occupation manuelle. Il se fait cordier dans l'atelier de Rudolph am Bühl (Colinus), ce Lucernois savant que l'on viendra prendre dans son échoppe pour l'envoyer à la conférence de Marbourg et au doge de Venise. Les temps sont très durs, et la plupart des réformés très pauvres. Les prédicants répètent du haut de la chaire l'antique malédiction : « Ton pain gagneras à la sueur de ton visage. » Plusieurs d'entre eux renoncent aux études. Am Bühl est cordier, Jean Ressler, de Saint-Gall, sellier, d'autres typographes, correcteurs d'imprimerie. La Réforme s'appuie sur les corporations de métiers manuels, dont le développement est parallèle, et pénètre ainsi

dans le peuple, que flattent ses principes égalitaires. C'est déjà l'union de l'intellectuel et de l'artisan, tout au début de l'industrie.

Platter quitte Zurich et Myconius pour exercer son métier à Bâle. Il obéit à l'appel de la destinée qui le fixera plus tard dans la grande ville marchande et universitaire. Le Rhin assurait à l'industrie et au commerce de Bâle une magnifique voie vers l'Allemagne, pour les marchandises affluant d'Italie et du centre de la France. La création de l'université, en 1460, avait transformé cette ville si active et si riche en un foyer de science et d'art, d'où, par ses presses glorieuses, les idées rayonnaient sur toute la Suisse et l'Allemagne du sud. Amerbach, Froben, Petri avaient attiré, autant que les savants professeurs de l'université, une élite de penseurs et d'artistes, Erasme, les Holbein, les Herbst, Schäuffelin. Le début du seizième siècle est pour la noble ville aux larges maisons de pierre une époque de floraison féconde. La Réforme, en aidant le mouvement des corporations populaires des métiers, brisa le pouvoir des puissances coalisées, des classes riches et marchandes et du clergé, comme les maillets des artisans brisèrent les images pieuses dans les églises. Le triomphe des idées nouvelles détermine l'exode des familles patriciennes et de la plupart des professeurs de l'université, qui rejoignent à Fribourg en Brisgau Erasme et Glaréan.

Pendant ces années troublées, Platter, chez Stähelin le rouge, tord et tresse la corde, en lisant les comédies de Plaute. Il a maille à partir avec les compagnons cordiers qui suspectent de cet humaniste. Mais, un jour, Erasme vient lui parler sur la grande place, et l'invite à discuter chez son hôte, le riche Boniface Amerbach, l'homme au grand béret de velours, dont Holbein nous

a laissé l'inoubliable effigie. Platter refuse ; non par timidité ou modestie, mais il se défie du critique trop subtil, suspect aujourd'hui aux hommes de la Réforme. Il accepte la proposition d'Oporin, le fils du peintre souabe Herbst, cet homme à l'imagination exaltée, cet imprimeur aventureux, dont la marque, Arion jouant de la cithare sur les flots, symbolise la fortune accidentée. Platter se lie avec lui d'une amitié durable. Il professe chez Oporin devant quelques lettrés, parfois devant des étrangers de marque, surpris de sa chétive et rustique apparence.

La première guerre confessionnelle entre les cantons réformés et les cinq cantons appelle le cordier sous les armes. La Suisse est à la veille des plus graves événements ; une première fois, l'esprit conciliant de Berne et de Glaris prévaut sur l'emportement des cantons primitifs et la colère de Zurich. Platter a été le témoin de cette nuit dramatique de Cappel où le landamman de Glaris déchire le pacte des cantons catholiques avec l'Autriche. Il a suivi la rentrée triomphale des troupes zuricoises, enhardies par cette paix honorable. Mais il a entendu aussi le prêche de Zwingli, torturé par une forte angoisse : « Cette paix sera cause que les gens dans leur désespoir se prendront la tête à deux mains. » L'intelligence perspicace de l'homme d'Etat prévoyait trop bien les dissentiments qui, deux ans plus tard, devaient causer sa mort héroïque et ses funérailles ignominieuses.

Platter se marie. Il épouse Anna Dietschi, la servante humble et laborieuse de Myconius qui filait à la chandelle près de lui, tandis qu'il s'acharnait sur la grammaire grecque ou hébraïque. Le magister et sa femme ont encouragé cette paisible idylle domestique. Ils président à la noce, célébrée si simplement, à la mode va-

laisanne, que les voisins de table ne soupçonnent pas qu'ils assistent à un festin nuptial. Combien différentes seront les épousailles de Félix, le fils de cette union, et de Madeleine Jäckelmann, la fille du chirurgien bâlois ! Ce n'est pas un mariage d'amour. Platter l'avoue ingénument. Mais il trouve une compagne pratique, économe, forte, travailleuse et gaie, dont les vertus ménagères seront sinon l'agrément de la vie, du moins la sauvegarde du foyer.

A Bâle, son ami Oporin le fait nommer proviseur à l'école du château. Les soucis et le surmenage l'ont épuisé ; il a de grands maux de tête et des vertiges. Il entre au service du Bavaïois Epiphanius, qui est le médecin de l'évêque de Porrentruy. Il trouve là la nourriture et les repas qui restaurent les forces d'un organisme affaibli par les veilles et les jeûnes excessifs. Tous les réformateurs n'ont-ils pas éprouvé ces troubles causés par le labeur forcené et l'extrême dénuement ? Platter perd sa fille de la peste. Le Dr Epiphanius est attaqué par le même fléau et meurt seul tragiquement, abandonné de tous. Platter est de nouveau sans position. La seconde guerre de Cappel le revoit à Zurich. Il fait partie de cette troupe mal organisée, indisciplinée, qui marche au désastre. La description de la déroute est une des plus belles des mémoires de Platter. Après la défaite, Platter entraîne à Bâle son vieux maître Myconius désarmé par la mort de Zwingli. Il le fait nommer prédicant et s'installe près de lui d'une manière définitive.

Une chaire de grec au Pædagogium, ce séminaire où l'on prépare les étudiants pour l'université, le détourne de son projet de retourner dans le Valais. Il a une place de correcteur chez le grand imprimeur Hervagen, qui a épousé Gertrude Lachner, la veuve de Froben, et repris

avec ses deux beaux-fils Hieronymus Froben et Nicolas Episcopius, les presses du célèbre éditeur. L'association est bientôt rompue, et les brillantes affaires d'Hervagen décident Platter, toujours entreprenant, à s'associer avec Oporin et un habile et ambitieux compositeur, Balthasar Ruch. Ruprecht Winter, beau-frère d'Oporin, fournit les fonds, poussé par sa femme, qui jalousait le luxe des femmes d'imprimeurs, de Gertrude Lachner surtout. La coquetterie féminine présida à cette entreprise commerciale. Elle ne tarda pas à la ruiner. Les foires où les maîtres imprimeurs allaient écouler eux-mêmes leur marchandise de luxe étaient l'occasion de grandes dépenses. Il y avait les foires de carême et d'automne à Francfort ; à Lyon et à Leipzig, celles de Pâques ; en août, la foire de Nordlingen, celle de Saint-Jean à Strasbourg. Les femmes en profitaient pour faire leurs emplettes. « L'une voulait de jolis coussins, l'autre des ustensiles d'étain ou des marmites de fer (sans doute Anna Dietschi, la prudente ménagère). Le tonneau de livres revenait à Bâle plein de présents, mais avec fort peu d'argent. »

Platter, esprit-pratique qui songe avant tout aux intérêts de sa famille, ne voyait pas comme Amerbach et Froben dans l'art d'imprimer un honneur divin auquel il aurait sacrifié sa fortune. L'association se termine par une rixe sanglante à coups de poing et de châssis entre Balthasar et l'irascible Valaisan. Laissant Oporin et Winter se ruiner dans leur commerce, Platter sait assez facilement se tirer d'affaire. Il finira par réaliser jusqu'à deux cents florins de bénéfice par année.

Les presses de Platter et de Ruch ont donné au public en 1536 un livre qui suffirait à faire passer leur nom à la postérité. Un jeune professeur français d'un esprit mer-

veilleusement précis et logique, déjà réputé dans le monde réformé, s'est réfugié à Bâle. A vingt-sept ans, Jean Calvin publie chez Thomas Platter sa *Christianæ Religio-nis Institutio*. La même année, Anna Dietschi donne à son mari un fils, Félix, le bien nommé, dont l'éducation sera le chef-d'œuvre de ce Valaisan, si rude d'apparence, si bourru et si tendre.

Platter est bourgeois de Bâle. Il est entré dans l'abbaye de l'Ours. Dans son atelier, il dirige ses ouvriers en corrigeant près de la fenêtre les épreuves latines ou grecques ; sa femme et ses enfants mettent leurs doigts en sang en pliant les feuilles imprimées. Ursula, Marguerite, seconde du nom, et le petit Félix jouent à la balle avec le tampon de cuir qui sert à encre les caractères. La vignette sur bois qui sert de marque à la maison des Badius illustrerait bien cette scène. Mais l'imprimeur spéculé. Il achète des maisons à Bâle, un domaine à la campagne. Il est accablé de dettes ; la misère qui a été sa marraine et son institutrice morigène son âge mûr. Ce n'est qu'à la fin de sa carrière qu'il peut satisfaire ses créanciers, anciens patrons et associés.

A côté de ses soucis d'argent, ses débats avec l'université occupent sa vie. Le corps académique, qui ne s'est pas réorganisé sans peine après la révolution de la Réforme, avait dès son entrée en fonctions témoigné de l'esprit de corporation avec toute son étroitesse et toutes ses exigences.

« L'université voulait que chaque maître possédât un grade académique. Malgré son haut rang dans la hiérarchie de l'Eglise, Myconius, simple bachelier, se vit refuser le droit de professer la théologie dans la même chaire que ses collègues, tous docteurs ; on construisit à son usage une chaire spéciale qui garda le nom de *cathedra Myconiï*. En outre, soit par un faux orgueil,

soit dans l'intérêt des études, les fonctions de l'enseignement furent réputées incompatibles avec toute autre profession. Fier de ses œuvres et ayant conscience de son propre mérite, Platter tint tête à l'université, dont il blâmait le vain formalisme ¹. »

Oporin et Platter, professeurs au Pædagogium, préférèrent donner leur démission plutôt que de subir l'examen de maître ès arts que l'on exige d'eux. Leur mérite et leur âge les en dispensent à leur propres yeux. C'est le début de cette longue lutte entre l'enseignement officiel et l'enseignement libre qu'illustre la vie pédagogique de Thomas Platter. Jusqu'à la fin il mettra son obstination montagnarde à dédaigner un titre qu'il juge inutile et à résister aux fonctionnaires de l'université.

« Je n'ai jamais été contre les grades, écrira-t-il plus tard à son fils Félix, et ne leur suis pas opposé, pourvu qu'on les accorde à ceux qui en sont dignes ; mais celui qui ne cherche qu'un titre, et derrière lequel il n'y a rien, je lui suis tout à fait opposé. Ce sont de grands et triples imbéciles, qui pensent être quelque chose, quand il n'y a rien derrière ; au lieu de songer à ce qu'ils deviendront, ils pensent être déjà quelqu'un et « *nihil nocentius stulta persuasione* ². »

Cependant le conseil des scholarques offre en 1541 à Platter la direction de l'école de la cathédrale « qui déclinaît à vue d'œil ». Platter hésite ; il n'accepte qu'en posant ses conditions : il aura pleins pouvoirs pour l'or-

¹ Edouard Fick, Préface de la *Vie de Thomas Platter*, p. XX. Cette étude définitive complète la belle traduction que Fick a donnée des mémoires de Platter.

² A. Burckhardt, *Thomas Platters Briefe*, Bâle, 1890. XV^e lettre, p. 39 : « Dan *contra gradus nunquam fui, nec sum, modo cedant dignis*, aber das einer nur nach eim nomine steht, und nütz darhinder ist, dem bin ich vast wider ; das sind die rechten grossen doppel stocknarren, die wenent den etzwas sin und ist nütz darhinder, luegend auch nit das etzwas uss in werd, dan sy wenent schon sin, *nihil nocentius stulta persuasione*. »

ganisation et la direction de l'école, trois moniteurs pour l'aider et un traitement assez élevé. Ce dernier point est le seul qui soulève de longues discussions. L'université est extrêmement irritée de cette démarche, faite en secret par le conseil. Elle veut garder le monopole de l'enseignement, comme plus tard celui de la religion. Elle imposera à Platter, qui la brave en restant bachelier, des examens spéciaux pour ses élèves et des inspecteurs de classe. Elle ne lui épargne aucun contrôle et aucune tracasserie.¹

« Au fond, remarque avec une malicieuse rancune cet homme de bon sens, toute l'ambition de l'université était d'obtenir la direction de mon école. Elle finit par y réussir, et je sais bien à qui elle dut ce triomphe ; l'honorable conseil ne s'est jamais plaint de notre établissement. L'université fut aussi revêtue de la suprématie sur l'Eglise ; on trouvait beau de voir la religion et l'instruction dans un seul et même corps. A première vue, l'idée est séduisante ; mais les résultats permettent de juger si tout se fait maintenant avec tout le soin désirable ; une fois que chaque professeur doit prêcher, cours ni sermons n'en deviennent meilleurs ¹. »

Avant d'accepter cette place de directeur, Platter s'est rendu à Strasbourg, auprès de son ancien écolier Lithonius. Il allait étudier cette organisation modèle que Jean Sturm avait donnée à l'enseignement, d'après le fameux ordre des écoles de Saxe, œuvre de Mélanchthon, le *magister Germaniæ*. A partir de 1544, Platter est à la tête de l'école de la cathédrale ; il y reste trente-huit ans, presque jusqu'à sa mort. Il lui donne une réputation universelle, malgré les querelles que lui cherche l'université, jalouse de cet établissement rival du Pædago-

¹ *Vie de Thomas Platter*, p. 128.

gium. Le succès de cet établissement est tel qu'à la mort de Platter, le Pædagogium et les autres écoles disparaissent pour céder la place à l'école de la cathédrale, qui est l'actuel gymnase.

Les joies et les deuils de famille occupent l'automne du « pauvre maître d'école. » Il a eu de grands chagrins. Il a déjà perdu deux filles, deux Marguerite, l'une à Porrentruy, l'autre à Bâle, toutes deux mortes de peste. Dans ces mémoires, la peste revient à la fin de chaque chapitre, comme la figure sinistre qui mène le bal de la danse macabre. Platter lui-même a été frappé, mais sa constitution à chaud et à froid résiste au fléau. Le mal lui enlève sa fille Ursula. Elle avait dix-sept ans. Sa grâce attirait déjà de nombreux prétendants. L'an 1551, la peste éclate à Bâle ; toute la famille se réfugie à Gundoldingen, et on envoie le petit Félix à Röteln, chez des amis. Le dimanche de Pentecôte, le père mène sa fille au prêche à Bâle. Elle a un frisson ; elle rentre malade et elle meurt le lendemain. On cache la terrible nouvelle à son frère. Brisé par la douleur, Platter lui écrit cette lettre qui nous est conservée, et qui mieux que les commentaires dépeint la bonté exquise et la sensibilité aiguë de cet homme passionné et rude. Le mélange du latin et de l'allemand, si fréquent dans les lettres de Platter, mauvais latiniste, devient ici pathétique ; la douleur de l'humaniste éclate dans sa langue maternelle, comme si l'expression naturelle en était la plus directe et la plus profonde :

« A Félix Plater son très cher fils à Rötelen.

» S. Je me réjouis de te savoir en santé, et moi aussi avec ta mère, pour ce qui concerne mon corps, je me porte bien, mais je vis l'âme accablée de tristesse par la mort de ma très chère

fille, de ta sœur bien-aimée, et il ne se passe presque pas un moment que je ne soupire à son souvenir, sans parler de toutes les larmes que je répands. Car j'ai tant souffert que j'ai honte de voir un si grand deuil dans la bouche de tous les citoyens.... *Ach, min lieber Sun, du weisst nit und kanst noch nit wissen wie we einem Vatter eines lieben Kinds abscheid thut von diser Zit.* Et si le Seigneur ne m'avait soutenu par sa parole, je crois que je serais mort de chagrin. Mais il m'envoya son Saint-Esprit consolateur, qui m'enseigna ce que tu m'écris pieusement : c'est un bienfait du Seigneur pour elle d'avoir été délivrée de tant de périls. Qu'elle repose donc en Christ et qu'elle ressuscite au dernier jour dans la réunion de tous les saints. J'ajouterai encore un mot autant que mes larmes me le permettront. Comme elle allait rendre l'âme au Seigneur, elle nous appela, sa mère et moi. Nous nous approchâmes, et nous tenant étroitement embrassés tous deux, elle dit : *Bhüt üch got, min hertzlieber vatter und min liebe mutter, und gnadent mier min hertzlieben brüderlin, ach min lieb Kind wie dat mier do min hertz so we, so mich min lieb Kind zu letsin so drünlich kust.* Peu après, elle me demanda de lui donner à boire. Je ne peux pas t'en écrire plus.... Elle s'endormit très saintement et courageusement en espérant en Jésus-Christ. *Ach Got, min lieber Felix, min Kind, nie bedt mier das wider in die Stadt gan so we gethan!* Elle a reçu de nos amis en ville d'honnêtes funérailles. *Ach Got nie bat der her min buss so wollgewischt.* Comme j'ai souffert ensuite, lorsque tu écrivais : *Salue Ursula, etc.*, alors qu'elle était défunte et que je n'osais pas te le dire ! »

Le reste de la lettre est plein de recommandations tendres et paternelles à son fils. Mais comme un douloureux refrain le souvenir d'Ursula revient parmi les détails de la vie quotidienne. Et le père qui soulage sa peine en exhortant ce fils de quatorze ans, le seul survivant de sa race, conclut par cette pieuse admonestation en allemand :

« Garde dorénavant le Père céleste devant les yeux, aime-le, prie-le pour le Saint-Esprit. O mon enfant, comme on se trouve bien dans les peines de la mort, lorsqu'on aime Dieu et qu'on le reconnaît ! Comme notre bienheureuse petite Ursula est morte chrétiennement !... Je ne peux plus penser à notre petite Ursula. Dis aux enfants de m'écrire, je leur répondrai. Ecris souvent, longuement et à tout le monde (*multa ac multis*). Ta mère te salue.

» Bâle, 7 juillet ¹. »

« Informé de mon état, écrira plus tard Félix Platter dans ses mémoires, mon père m'envoya une lettre de consolation ; mais il s'oublia lui-même, en racontant la résignation de ma sœur, sa fin chrétienne, les adieux touchants qu'elle m'avait adressés ; aussi me sembla-t-il que mon cœur allait se briser ; et à l'heure qu'il est je ne puis encore lire cette épître sans répandre des larmes ². »

Toute la sollicitude de ce père se reporte sur l'éducation de ce fils unique. Félix, dès ses premières années, a donné les preuves d'un esprit vif, d'une claire intelligence, et d'une grâce naturelle qui lui vaut ses premiers succès. Pour le soustraire à la vie brillante et oisive des étudiants bâlois, si différente de l'existence précaire des *scholastici vagantes* qu'il avait connue jadis, Thomas Platter envoie son fils à Montpellier, chez l'apothicaire Catalanus. En échange, les deux fils de Catalanus deviennent à Bâle les pensionnaires du directeur Platter. Le lettré veut faire de son fils un médecin, retrouvant en lui un goût qu'il n'a pu satisfaire lui-même. Les lettres qu'il lui envoie en France, éditées par Achille Burckhardt, pleines d'exhortations paternelles, très amicales et très sensées, sont le commentaire et le complément des mé-

¹ *Thomas Platters Briefe*. Lettre V, p. 6.

² J.-G. Fick, *Mémoires de Félix Platter*. Genève, 1866, p. 29.

moires. Sans cesse, avec de pieuses admonestations, il rappelle à son fils le travail assidu, l'effort continu et intelligent pour obtenir ce grade de bachelier, qui lui assurera au retour la première place parmi les médecins de Bâle, toujours plus nombreux. Il est ambitieux pour Félix ; il veut faire de lui un homme éminent, et la brillante carrière de son fils lui donnera raison. Parmi les petits événements du ménage et de la ville dont il l'informe, ses inquiétudes et ses soucis d'argent personnels, un nom de jeune fille qui est cher à l'étudiant en médecin revient souvent. Ces lettres contiennent l'ébauche du délicieux roman d'amour de Félix et de Madeleine, la fille du chirurgien Jäckelmann, un vieil ami de la famille. Félix devait le conter lui-même dans ses mémoires, et l'histoire de ces fiançailles et de ce mariage offre de la vie bourgeoise au seizième siècle le tableau le plus exact et le plus charmant.

Le bachelier est revenu de France ; c'est un brillant cavalier, beau danseur et bon musicien habile à la gailarde et au théorbe, muni de bon savoir et d'élégantes manières. Il obtient sans peine le grade de docteur bâlois et la main de son amie d'enfance. Le luxe déployé dans ce mariage fait gronder Platter, l'économe Valaisan. Félix Platter est bientôt réputé le premier médecin de Bâle, avant de devenir la gloire de l'université. La promptitude du coup d'œil, le don de l'analyse, l'observation et la critique des faits, l'art de les systématiser, l'esprit scientifique, en un mot, se sont développés en lui grâce aux conseils de son père. Et Thomas Platter peut être fier de son œuvre.

Le vieux maître imprimeur a agrandi et embelli son domaine de Gundoldingen. Il s'est libéré de ses dettes.

Il est retourné à soixante ans revoir son pays d'enfance. Sion lui a offert le vin d'honneur, comme Zurich et Berne. Il a connu la joie la plus douce pour un homme, la pieuse reconnaissance et le respect de sa terre natale. Et c'est au soir heureux de sa viè, dont il rend grâces à Dieu, qu'il écrit pour son fils ces mémoires uniques, qui assurent à son nom une longue renommée.

Il a soixante-treize ans. C'est un homme riche et considéré. Quelques jours après avoir achevé son manuscrit, il perd Anna Dietschi, la compagne travailleuse, et parfois acariâtre, des bons et des mauvais jours. Pour tout autre que ce passionné de la vie, ce serait le dénouement douloureux de ce roman vécu. Sa belle santé le conduit à de nouvelles aventures, et à la plus périlleuse. Il se remarie. En ces temps de peste et d'épidémie, les longs veuvages ne sont pas de mode. Deux mois après la mort de sa première femme, Platter épouse une compatriote, Esther Grossmann, fille du prédicant valaisan à Lützel-flüh. Il en a six enfants, dont l'un, Thomas, professeur émérite d'anatomie et de botanique, perpétue son nom jusqu'au dix-huitième siècle, Félix n'ayant pas eu de postérité. En 1578, Platter prend une retraite forcée après trente-huit ans d'exercice. Il meurt au son de la cloche de midi, le 26 janvier 1582, des suites d'une chute, ayant conservé toutes ses facultés. Il fut inhumé auprès d'Anna, sa femme, dans le cloître de la cathédrale. Une épitaphe grecque et latine exalte encore, dans ce panthéon de la pensée bâloise, les services rendus par ce maître émérite, et les fortes vertus de cet homme de bien.

III

Il est un mérite que ne relève pas l'épithaphe savante et pompeuse de Thomas Platter. Les contemporains n'ont guère connu son grand talent d'écrivain. Et lui-même ne s'en est pas douté. Il n'avait donné au public qu'une ou deux comédies latines et allemandes. Ce théâtre est malheureusement perdu. Il se rattachait sans doute à cette série de comédies classiques et de mystères sacrés, composés dans leurs loisirs par des professeurs et des théologiens pour les représentations populaires et les jeux d'étudiants. Les réformateurs n'ont pas eu pour le théâtre les rigueurs et les craintes des piétistes. L'esprit comique qui éclate et pétille dans maintes pages des mémoires de Platter fait regretter la perte de ces comédies, de l'*Hôtelier de la Branche sèche* entre autres, cette farce allemande dont parle son fils.

Mais les mémoires de Thomas Platter demeurent. L'histoire de cette vie qui n'est pas magnifiée par des actions d'éclat ou une fortune extraordinaire a gardé une étonnante vivacité d'expression, une jeunesse sans rides. Ce n'était cependant qu'une sorte de livre de raison, écrit pour son fils par un vieillard. Il nous conserve la physionomie de l'actif professeur, du riche bourgeois de Bâle, aussi sûrement que le portrait aujourd'hui au musée de Bâle, après avoir longtemps appartenu à la famille Passavant. Ce nez fort et busqué, cette bouche aux lèvres sensuelles et bonnes, ces larges yeux clairs, ce haut front bombé sous les cheveux rejetés en arrière, cette barbe à deux pointes, ce masque austère et ce sombre pourpoint de magister dénotent l'intelligence, la volonté,

la santé et la force de cet homme d'action. On n'oublie pas surtout l'extraordinaire vivacité de ce regard lumineux dans ces traits robustes. Cependant, à l'heure où il écrit, Platter sent déjà en lui la lente déchéance de la vieillesse. Ses facultés baissent ; sa vue, son ouïe, sa mémoire faiblissent. Il est devenu comme l'amateur de livres que Sébastien Brand a coiffé du bonnet à grelots dans la nef des fous. « Je possède des monceaux de livres que j'ouvre rarement ; si je les lis, je les oublie, et n'en suis pas plus sage. » De même, cet humaniste qui a enseigné tant de générations a oublié ses lectures considérables ; il n'en prend que plus de plaisir aux alertes souvenirs de sa jeunesse et de son enfance.

Il n'en est plus très sûr. Il n'est rien qu'il puisse moins garantir d'une manière exacte que l'époque des circonstances de sa vie. Cependant, à mesure qu'il évoque les visages et les sites d'autrefois, ils jaillissent dans son esprit avec une fraîcheur de source. En suivant les méandres d'une vie accidentée, il découvre à chaque instant une vallée imprévue. En écrivant la chronique de ses gestes, il s'est placé au premier rang de ces observateurs scrupuleux qui ont tracé la courbe de leur existence. D'autres avant et après lui ont mieux réussi dans ce que Montaigne appelle « l'épineuse entreprise » et ont sondé avec plus de pénétration les « profondeurs opaques de leurs replis internes ; » en racontant avec simplicité des faits scrupuleusement exacts, le vieux magister a donné de son temps, de son pays, et de son propre caractère le portrait le plus ressemblant et le plus vivant.

Platter n'est ni un moraliste, ni un poète. Il apparaîtra au lecteur superficiel de ces mémoires comme un esprit terre à terre, préoccupé surtout des questions matérielles.

Elles jouent un très grand rôle dans ses souvenirs ; le genre et le prix de la nourriture, du logement, la difficulté des gains, les problèmes économiques et sociaux intéressent beaucoup plus cet homme d'affaires que les questions religieuses ou morales. Son livre est une précieuse source de renseignements pour les mœurs de son temps . L'esprit de Thomas Platter porte la marque de son origine ; il est foncièrement réaliste, comme la plupart des hommes de son époque. Après le souffle spiritualiste de la première Réforme, ce renouvellement de la pensée religieuse, le matérialisme bourgeois et populaire avait repris ses droits, et cela non seulement dans le domaine politique et social, mais dans la pensée même. Tandis que la théologie légifère et que l'Eglise s'organise, établit ses dogmes, l'esprit d'expérience et d'observation remplace par ailleurs l'esprit d'autorité et de tradition.

Usus ist gar ein guter Professor, écrivait Platter à son fils. Il a tenté l'expérience des hommes et des faits avec une inlassable énergie. Il eut la curiosité de vivre, cette passion de la nouveauté et de l'inconnu qui rend si émouvante l'existence la plus humble. Dans sa carrière mouvementée, il n'a jamais connu la peur, moins encore la pire de toutes : la peur de vivre. L'ennui est la rançon de la richesse, L'âpre liberté de la misère a renouvelé sans cesse pour l'écolier errant, que Platter est toujours resté, le spectacle gai et tragique de la vie. C'est elle qui donne à son enfance dans les montagnes cette couleur vive de fleur sauvage, et cette saveur pittoresque à ses récits d'étudiant vagabond. Cette épopée pouilleuse ressemble à une autre histoire de gueux, mais d'un gueux d'Espagne. Les exploits faméliques de Lazarille de Tormes rappellent

assez ceux du béjaune valaisan. Mais l'apprenti mendiant et voleur, plein de fourberie et de ruse, n'a pas la belle humeur et la santé morale du chevrier de Grächen. Son cynisme de meurt-de-faim éclate dans son rire amer. Le riche bourgeois de Bâle a plus d'indulgence et plus de malice pour les fredaines de sa jeunesse.

Son coup d'œil juste, son bon sens intrépide lui font voir les choses et les hommes comme ils sont. Son expérience du monde le préserve de ces deux vices de la pensée : le pédantisme et la fureur de moraliser. La Suisse les doit surtout à l'Allemagne, et au début de la Réforme ils sont déjà menaçants. Parmi tous ces lettrés qui ont l'innocente manie d'ajuster leurs noms à la grecque ou à la romaine, il y a de très braves gens, dont les idées ne sont pas encore travesties à l'antique. Mais combien sont devenus illisibles pour avoir succombé sous le fardeau d'une science d'emprunt ! Platter se garde de ce travers ; il n'a pas non plus l'indiscrétion de prêcher les préceptes d'une morale doctrinaire. Il ne tient pas à l'usage d'autrui une table des lois de la vertu, un traité des convenances, une balance pour peser les intentions et les actes. Il est l'émule des grands esprits contemporains, qui ne craignent pas de montrer la sagesse coiffée du bonnet de folie. Il juge la réalité avec une bonne foi scrupuleuse. Il y a en lui un très grand fond d'honnêteté. Il est le type de l'honnête homme du seizième siècle, avec un fond de brusquerie qui dénote un tempérament rude, mal affiné par un manque d'éducation première.

Le réalisme en art est aussi de l'honnêteté envers la nature. La convention est le mensonge accepté. Le réalisme implique chez l'artiste un acte de courage et d'hu-

milité pour comprendre et saisir le mystère éclatant qui l'entoure. Il caractérise les grandes époques classiques. Il est ce contact du sol qui rend à l'artiste, comme à Antée, son humanité et sa force. L'artiste a sans cesse le spectacle infini de la vie et de la nature sous les yeux ; il choisit selon ses goûts et ses moyens. Platter a vécu dans la plus mouvante, la plus colorée des époques ; il a passé par tous les milieux, il a connu les bas-fonds du vagabondage, les chalets enfumés et les travaux primitifs des pâtres, le pauvre cabinet d'étude du théologien et du professeur, l'échoppe de l'artisan, les risques du soldat, la presse de l'imprimeur, la demeure peinte du riche bourgeois. Il a essayé de rappeler avec précision son dur apprentissage de la vie, d'en noter les moments les plus saillants, les étapes les plus mémorables. Il écrivait pour un fils élevé dans le luxe, mais il n'a pas exagéré ses difficultés et ses labeurs. Il a tenté de rendre à ses souvenirs tout le relief de la vérité, il y a mis toute sa franchise et son indépendance d'esprit. Il y a réussi au delà de ses espérances. Son livre échappe aujourd'hui encore à cet ennui respectable qui isole une œuvre sous la poussière des bibliothèques. C'est un des écrits les plus savoureux de la vieille littérature suisse.

Platter s'exprime directement ; il n'y a pas chez lui de procédé. Parfois de rares et fortes images, très simples et justes comme le sont les images du peuple, donnent à son récit un accent pittoresque. Son allemand est rude comme son propre caractère. Il pouvait dire de son style, comme Paracelse : « Nous ne sommes pas dans notre pays nourris de figues et d'hydromel, mais de fromage et de pain noir. » Il obtient par cette langue fruste des effets étonnants de puissance et de raccourci. Sa des-

cription de la déroute après la seconde bataille de Cappel, d'une vérité si hardie, fait songer par son éloquente sobriété à la manière de Stendhal. C'est, comme le récit de Waterloo, un chef-d'œuvre d'observation exacte.

Cette vérité nue fait le charme de la première partie, la plus justement connue des mémoires. L'un des premiers, Platter a parlé de la montagne. Les Alpes étaient alors un pays de périls réels et de terreurs surnaturelles. Elles inspiraient aux hommes des plaines un respect mêlé d'horreur. Platter conte l'aventure de son ami, l'écolier de Bâle qui n'ose pas affronter les âpres sentiers de la Furka, et fuit en tremblant cette nature hostile. Platter est un enfant des montagnes ; il les connaît parfaitement et il les aime. Il a gardé les chèvres sous la belle lumière des hautes solitudes. Il a bu le lait parfumé des pâturages silencieux. Il a senti le froid du vertige ; il a vu la mort sur sa tête et sous ses pieds. Il s'est glissé sur les pentes ; il sait le danger du sommeil sur la neige, dont un passant providentiel l'a jadis sauvé. Son combat avec l'aigle, sa poursuite du chamois, la chasse aux cristaux sont des tableaux simples et précis comme des morceaux d'anthologie. Ce n'est plus les bergers siciliens de Théocrite ; l'idylle est devenue âpre comme un fruit vert. Elle semble annoncer les premiers livres des *Confessions*. Seul un ancien condisciple de Platter à Zurich, le naturaliste Conrad Gessner, comprendra aussi bien la montagne. Mais il la célèbre avec un lyrisme sentimental qui, après Haller et Rousseau, est devenu si vite conventionnel et banal.

Une humour satirique souligne d'un trait comique les portraits rapides esquissés dans ces mémoires ; la Renaissance aimait à rire. Le rire était pour elle un passe-

temps et une arme. Ces esprits libres, entraînés par le torrent d'une vie agitée par la lutte des idées, ne s'abandonnaient pas aux douceurs passives de la méditation ou de la rêverie. Les plus érudits, les savants, les lettrés n'avaient pas perdu ce contact avec le peuple qui renouvelle par l'observation directe le trésor des connaissances. Fils de paysan, Platter, qui a grandi dans les milieux lettrés et populaires, a conservé cette verve valaisanne, rapide et mordante, mais sa brutalité s'est affinée, clarifiée au commerce des savants et des artistes. Et le vieux magister rappelle avec une belle gaité d'écolier les incidents comiques qui n'ont pas manqué à sa carrière aventureuse. L'anecdote du saint Jean de bois, qu'il fourre dans le poêle pour chauffer l'école de Fraumünster, caractérise bien sa manière :

« Pendant que j'étais *custos*, il m'arriva souvent de manquer de bois pour chauffer l'école. Je remarquais les bourgeois qui assistaient aux leçons et comme leur provision de bûches était entassée devant leurs maisons, au milieu de la nuit j'allais en dérober quelques-unes. Un matin que Zwingli devait prêcher avant l'aube dans l'église de Fraumünster, je me trouvai sans bois ; les cloches commencèrent à sonner. « Tu n'as point de bois, pensai-je, mais il y a tant d'idoles dans l'église ! » Celle-ci était encore déserte : je courus à l'autel le plus proche, empoignai un saint Jean et le fourrai dans le poêle. « Allons, dis-je, tout saint Jean que tu es, il te faut entrer là-dedans !... » La statue commença à brûler avec de grands pétilllements, à cause des couleurs à l'huile dont elle était enduite. « Doucement, doucement, murmurai-je, si tu bouges (ce dont tu te garderas bien), je fermerai le poêle, et tu n'en sortiras pas, à moins que le diable ne t'emporte ! » A ce moment, la femme de Myconius passa devant la salle, se rendant à l'église, et me dit : « Dieu te donne une bonne journée, mon enfant ! As-tu chauffé ? » Je fer-

mai la porte du poêle et répondis : « Oui, mère, tout est en ordre. » Je me serais bien gardé de lui faire la moindre confidence, car elle aurait peut-être jaser et l'aventure, une fois connue, pouvait me coûter la vie. Au milieu de la leçon, le professeur me dit : « Custos, il paraît que le bois ne te manquait pas aujourd'hui ». Et je me dis : « Saint Jean a fait de son mieux. » Comme nous allions chanter la messe, deux prêtres se prirent de querelle ; celui qui avait trouvé son autel dépouillé de la statue criait à son collègue : « Chien de luthérien, tu m'as volé mon saint Jean ! » La dispute dura un bon moment, Myconius n'y comprit rien et le saint Jean ne fut pas retrouvé. »

Tout Platter est dans cette scène, son esprit iconoclaste et pratique, sa malice irrespectueuse, son audace dénuée de scrupule, et sa prudence paysanne. De pareils traits abondent dans les mémoires ; cet esprit est le sel qui préserve de la vulgarité et de l'ennui cette narration fidèle qui s'attarde aux humbles événements de la vie familière. Cette bonhomie, cette simplicité font le charme de cette chronique, qui ne dédaigne pas les menues joies quotidiennes, qui comprend la beauté des gestes coutumiers, et la valeur des sentiments intimes. Ce réalisme probe que l'on retrouve plus délicat, plus affiné, dans les mémoires mondains de Félix Platter, riche et illustre, reparaît dans toute la littérature de la Suisse allemande, dans le parler rude des paysans sentencieux de Bitzius, comme dans l'œuvre de Gottfried Keller, qui lui a donné son expression la plus forte, et définitive.

Les mémoires de Thomas Platter, inconnus jusqu'au début du dix-huitième siècle, sont restés en dehors du mouvement littéraire. Goethe, le plus grand des réalistes, eût aimé leur franchise et leur sincérité, qui les

place près des mémoires de Cellini, ce chef-d'œuvre de vie éclatante et d'esprit. Stendhal aurait apprécié ce document précis d'une époque, précieux pour l'étude d'un temps et d'un caractère. Marcel Schwob, ce curieux des chefs-d'œuvre ignorés, vantait ce petit livre. De nombreuses éditions l'ont rendu populaire en Allemagne ; celle de Boss, de 1878, est la meilleure. Mais c'est à un Genevois, le Dr Edouard Fick, que revient l'honneur d'avoir présenté aux lecteurs français, avec un goût et une intelligence rares, l'œuvre de l'écrivain valaisan. Sa traduction, en conservant le tour archaïque de la langue, a respecté la couleur pittoresque de l'original ; et la préface, et les notes qui l'accompagnent ont pour ainsi dire épuisé le sujet. Le volume sorti des presses paternelles, en 1862, est un beau spécimen de l'imprimerie Jules-Guillaume Fick qui perpétua les nobles traditions du seizième siècle dans l'art typographique genevois. Plus récemment, l'éminent et regretté professeur de théologie Bernus, a réuni dans une édition populaire, publiée par la maison Bridel, les mémoires de Thomas et de Félix Platter. Il est regrettable que d'inutiles coupures aient altéré le texte primitif.

Tu nihil invita dices faciesve Minerva : cette fière devise affronte la Minerve casquée, armée de la lance et du gorgoneion, drapée dans l'égide, qui est la marque typographique de Platter. Minerve a fait la fortune de l'artisan qui l'a invoquée. Ces propos simples et enjoués ne sont pas le bavardage d'un vieillard qui ressasse complaisamment le passé. Ils sont les fruits lentement mûris par la réflexion d'une longue et patiente expérience. La sagesse n'y est pas mise en sentences et en aphorismes. Elle luit paisiblement comme les grappes d'une treille en

berceau, autour d'une vieille maison, où bourdonnent les abeilles. Elle est dans les courtes paroles que Platter prête à ses amis illustres ; elle est dans la grâce des faits, présentés dans leur fraîche véracité ; elle est dans le mouvement et l'action de toute cette vie qui aboutit à ce paisible bonheur d'honnête homme. Ce petit livre, monument de piété familiale et de tendresse paternelle, reste l'ornement d'une race et d'un pays. Les lettrés en goûteront longtemps la saveur un peu âcre comme le miel brun des montagnes. Il est mieux qu'une pièce rare de bibliothèque ou de musée littéraire. Il s'adresse au peuple, d'où il vient, comme aux esprits cultivés, pour qui il fut écrit. Il contient le suc nourricier de sa terre. Allemand de langue, antique et moderne d'esprit, il appartient à la Suisse. Il révèle une belle humanité, saine et vigoureuse. Thomas Platter, homme d'action, esprit pratique, volonté têtue, caractère sincère et droit, personifie bien sa race et son temps. Acteur de second rang dans le drame magnifique de la Renaissance des idées, il fut l'un de ses modestes et utiles artisans de la civilisation générale et de l'histoire d'un peuple.

RENÉ MORAX.



DERNIERS VESTIGES

ET

DERNIERS SOUVENIRS

DE L'ESCLAVAGE AU GABON

J'habitais sur la rive droite d'un des bras de l'Ogooué, ayant juste en face de moi, de l'autre côté de l'eau, l'extrémité de la grande île de Lambaréné qui porte comme un collier, au bas du haut plateau qu'elle forme, toute une série de villages galoas (*mpongwé*).

Quoique le fleuve soit très large à cette place, je distinguais de ma demeure les cases indigènes dont les toits clairs se détachaient sur le fond vert sombre de l'île et se reflétaient dans l'eau.

Quand la nuit était venue, je m'étonnais toujours d'apercevoir, bien au-dessus de ces villages, tout au haut de la pente du plateau, de vagues lueurs scintillant çà et là. De jour on eût vainement cherché à découvrir, dans ces mêmes endroits, un groupe de huttes quelconques, ou même un sentier pouvant y conduire.

Longtemps ces feux qui brillaient discrètement là-bas me furent une énigme. Quand je demandais aux gens s'il existait des villages au-dessus de ceux qui longeaient

la rive, on me répondait toujours que non, et malgré mon insistance je n'obtenais rien de plus.

Un jour, un vieux qui se traînait à peine vint très timidement me demander un « remède de blanc » pour une plaie qui ne voulait pas guérir. En lui préparant la chose, je causai avec lui. Je cherchai à savoir d'où il était, car je ne lui trouvais le type ni d'un Galoa ni d'un Pahouin, les deux races habitant la contrée.

— De là, me dit-il en me montrant les villages de l'île.

Je lui citai quelques-uns de leurs noms. Mais il hochait toujours la tête.

— Comment s'appelle-t-il donc, ton village ?

— Ce n'est pas un village, répondit-il tristement. Nous sommes deux ou trois, là-haut, dans une case, en pleine brousse.

Et il montrait encore l'île.

Alors j'appris enfin le mot de mes énigmes du soir. Lui et divers de ses compagnons habitaient seuls, dans un coin perdu sur la rampe du haut plateau. Ils appartenaient comme esclaves à quelques familles de ces villages galoas. Ils étaient leurs « domestiques à vie », faisaient leurs plantations de bananiers ou leur abattaient les arbres nécessaires pour construire les cases et les pirogues. De minuscules sentiers, courant dans le fouillis de la forêt, les reliaient seuls au reste du monde, mais ils ne les prenaient que pour porter au maître le fruit de leur travail.

Telle est leur vie. Jamais ils ne se mêlent à celle des autres. Jamais ils ne s'avisent de demander quoi que ce soit en passant dans les villages. Ils n'osent entrer en conversation avec personne. Le plus souvent ils rece-

vraient en retour de grossières insultes. Leurs enfants mêmes, s'ils en ont, ne fraient pas avec les autres enfants, et quand ils s'avisent de s'approcher de ceux de leurs maîtres, ils sont en général repoussés avec mépris : « Un Galoa n'a pas pour compagnon un fils d'esclave, » leur jette-t-on sans cesse à la face.

— Alors il y a encore des esclaves dans l'Ogooué ? dis-je une fois à mon interprète et payeur, homme d'un certain âge déjà, bien placé pour me renseigner, vu que son père était, il y a une cinquantaine d'années, l'un des plus connus et redoutés marchands d'esclaves de la région.

Ndaka, c'était son nom, me conta qu'en effet, quoique l'esclavage fût aboli au Gabon, quelques rares familles possédaient encore, soit par héritage, soit pour les avoir reçus en paiement ou en otage de dettes, des esclaves qu'on tolérait sous le nom de domestiques à vie. Dans sa famille à lui il en existait plusieurs.

Un jour, il me conduisit presque chez lui, à quelques heures de pirogue de Lambaréné, sur un bras nord du Bas-Ogooué.

Son village, Nganda, bâti au bord de l'eau, n'était pas différent des autres. Je remarquai seulement qu'il y avait deux ou trois cases spécialement bien construites et sur hauts pilotis, comme les maisons démontables des Européens de la colonie.

Sous deux d'entre elles, entre les pilotis, deux hommes attirèrent mon attention quand je passai. Ndaka me dit que c'étaient des esclaves appartenant aux possesseurs des cases. Ils travaillaient pour leurs maîtres, de riches Galoas, qui leur permettaient de vivre sous leurs demeures.

Je demandai s'il ne restait pas dans la contrée des colonies d'esclaves libérés, vivant et travaillant librement pour eux-mêmes.

— Si, me répondit mon interprète. Ils habitent près du lac Adolé.

Ce petit lac, peu éloigné de Nganda, est comme perdu dans la forêt. L'entrée en est difficile, obstruée par de hautes herbes. Il est, semble-t-il, délaissé de tous. Personne dans la vallée de l'Ogooué n'en parle jamais et il ne figure que sur de rares cartes. Je voulus en faire le tour en pirogue. Ndaka m'y conduisit.

Tandis qu'il pagayait sur le mystérieux petit lac, toute une foule de souvenirs d'enfance montèrent à la mémoire de ce fils du grand marchand d'esclaves.

— Tu vois ces quelques villages là-bas, sur les rives, me dit-il, ils sont habités par des esclaves, des esclaves libérés. Beaucoup ont appartenu à mon père, puis, quand la traite fut interdite et qu'on les déclara libres, les Galoas pourtant ne voulurent pas leur permettre de se mêler à eux. Ils se réfugièrent alors près de ce lac, ne sachant comment retrouver, je pense, leurs villages respectifs de l'intérieur. Depuis lors ils vivent là, seuls et tranquilles.

Ndaka avait posé sa pagaie, la pirogue errait presque à l'aventure, et tout à ses souvenirs, que ravivaient mes questions nombreuses, il me parla longtemps, longtemps.

Il me conta les duretés de son père, même avec lui, son enfant, qui devait aussi l'aider dans son rude et lâche métier.

Il se souvenait des brusques réveils et des départs en

pleine nuit avec quelques autres payeurs pour aller soit à la conquête d'esclaves dans les terres lointaines, au nord de la vallée du Ngounyi, soit jusqu'au cap Lopez, pour la traite.

Quand ils se dirigeaient vers l'intérieur, ils emportaient des sacs de sel en nombre considérable. Le sel était alors chose très rare et très appréciée par les habitants du centre. C'était l'appât principal dont se servaient, pour attirer les indigènes et les prendre, les gens qui les vendaient ensuite à son père.

Ils avaient recours à toute sorte de ruses. On les voyait, par exemple, traverser tranquillement un village en portant des sacs de sel. Les habitants en mendiaient quelques pincées, qu'on leur refusait. Alors, toujours implorant, ils s'obstinaient à suivre les porteurs. Ceux-ci, quand ils se trouvaient assez loin, ouvraient un sac et jetaient de son contenu par poignées sur le sentier. Aussitôt les indigènes s'abattaient sur ce sel, et les porteurs, déposant leur fardeau, s'emparaient aussi lestement que possible de tous ceux qui les avaient suivis, les liaient et les emmenaient.

Ndaka se souvenait aussi fort bien de ce que son père recevait au cap Lopez comme prix d'un esclave. Et il m'énumérait : « Trois pièces de pagne (morceau d'étoffe d'environ quatre mètres), un fusil, deux bonnets, dix paquets de sel (de deux à trois kg. chacun), un couperet, deux barres de fer pour faire des haches, un couteau, un baril de poudre. »

Ceci représente environ la moitié de ce que paie actuellement tout Galoa pour acheter une femme. Mais ce sont encore à peu près les mêmes objets qui entrent dans le marché.

Chacun sait que l'esclavage est depuis nombre d'années aboli dans la colonie française du Congo, et que même les quelques domestiques à vie tolérés peuvent se libérer, se racheter. Cela leur est évidemment très difficile, vu qu'ils ne possèdent rien ; ceux qui y arrivent sont de rares exceptions.

Et, du reste, il semble que tout désir d'indépendance soit mort en eux. Leur soif de liberté a dû peu à peu s'apaiser. Ce sont des êtres en qui le ressort de l'énergie est détendu, qui n'ont plus de volonté. Leur regard, leur maintien, leur vie, attestent qu'ils ne sont plus que de pauvres loques humaines en qui le mobile vital est près de se briser. En somme, la vie de dépendance est la seule qu'ils puissent encore mener.

Néanmoins, le peuple galoa, se voyant dépérir, diminuer de jour en jour, souffre qu'un homme libre prenne comme femme une fille d'esclave. Et j'ai rencontré bien des enfants nés de ces unions qui se faisaient une sorte de devoir, un honneur même, de libérer à prix d'argent leurs différents parents maternels.

Si les filles d'esclaves peuvent se marier avec des Galoas, ceux-ci ne permettent jamais aux femmes de leur race d'épouser des esclaves, et c'est pourquoi ces derniers sont pour la plupart délaissés et célibataires, leurs femmes et leurs filles étant allées vivre parmi leurs maîtres.

Cependant, bien des Galoas tiennent beaucoup à la pureté de leur sang et ne consentent même pas à s'allier avec des familles où sont entrées des filles d'esclaves.

J'ai connu, entre autres, un jeune homme galoa, garçon intelligent, sachant parfaitement lire et écrire en sa

langue et en français, interprète au poste de Lambaréné. Sa grand'mère était descendante d'esclave ; à cause de cela, plusieurs filles qu'il aurait voulu épouser lui avaient été refusées, et quand enfin il en obtint une, qui ignorait son origine, il ne put la garder que quelques mois. Un jour la jeune femme, ayant appris la vérité par une insulte que lui lança un ennemi de son mari, se sauva aussitôt chez son père et ne voulut plus consentir à être l'épouse d'un petit-fils d'esclave. Et dans la palabre que tinrent tous les intéressés et chefs du village, réunis, c'est à elle que l'on donna raison.

Encore quelques années, et l'on ne trouvera plus au Gabon aucun esclave ; ceux, bien rares, qui y vivent encore ici et là, se seront peu à peu éteints. Eteints sans souffrances réelles, conscientes, sans regrets, comme meurent de lamentables êtres qui ne sentent plus rien....

Et dans la nuit des choses qui disparaissent, un peuple les suivra de près. Le peuple même qui, il y a une cinquantaine d'années, était leur maître puissant et fier.

L'abolition de l'esclavage, l'occupation du Gabon, une colonisation souvent mal comprise, semblent avoir donné un coup mortel au peuple galoa, autrefois libre maître et seigneur des rives de l'Ogooué.

Décimé par l'alcoolisme surtout, corrompu jusqu'aux moelles, incapable d'efforts continus, ce peuple, aujourd'hui, végète à peine encore dans la paresse et le laisser-aller.

Une mélancolie faite de lassitude et de je ne sais quelle amertume s'étend sur tous les villages galoas, qui s'espacent, toujours moins nombreux, dans la vallée. La plupart de leurs habitants, à toute heure du jour, errent,

se traînent, sans but, d'une case à l'autre, le regard tout voilé de fausseté et de lassitude écœurante.

C'est un fait de l'histoire du monde bien souvent relaté que la traite des esclaves avilit ceux qui la font aussi bien que ceux qui la subissent.

Mais en revanche, du centre mystérieux des terres, un autre peuple est venu : les Pahouins, êtres au regard fier et droit, ne s'abaissant jamais devant le vôtre comme celui du Galoa, et qui ne connaissent pas l'esclavage.

Ils ont traversé les forêts tropicales, envahissent de jour en jour davantage le Gabon, s'y établissent....

Et devant eux, sans essayer même de lutter un instant, esclaves et anciens marchands d'esclaves, passivement, irrévocablement, disparaissent.

C. SEGUIN.





LES VARIATIONS PÉRIODIQUES DES GLACIERS

C'est un phénomène étrange et puissamment saisissant que celui des variations de grandeur des glaciers. Il en est peu sur la terre qui le dépassent en amplitude ; sa lenteur le rend majestueux ; ses origines lointaines et compliquées, ses allures différentes et souvent opposées d'un glacier à l'autre sont entourées de mystère et ne se laissent deviner que par une analyse scientifique poussée fort loin.

Comment et pourquoi les glaciers, ces corps morts, solides, rigides, se mettent-ils, sans cause apparente, à s'épaissir, à s'élargir, à s'allonger pendant des décades d'années ? puis, sans cause apparente aussi, s'arrêtent-ils dans leur crue, pour diminuer, se rétrécir, s'aplatir, se raccourcir, pendant des décades, sans interruption, comme s'ils allaient disparaître ? A cette décrue succède une nouvelle crue, et ainsi de suite. Tel est le problème dont je voudrais exposer les données et les solutions provisoires, solutions de première approximation, pour em-

ployer le terme classique, sa résolution définitive étant réservée à l'avenir.

Et d'abord les faits. Ils sont connus de tous ceux qui ont voyagé dans les Alpes et qui ont ouvert les yeux sur autre chose que des notes d'auberge et des menus de table d'hôte. Tous ont vu des glaciers entourés à leur langue terminale par un territoire caillouteux et sans végétation, qui était récemment, il y a quelques années encore, occupé par la glace ; le glacier s'est donc diminué, il a perdu de son étendue, de son volume, il est en décrue. Vers d'autres glaciers ils ont vu les moraines bousculées, refoulées par les masses de glace qui s'avancent en renversant tout, terres, rocs, arbres ou arbustes, parfois même les chalets des montagnards ; le glacier augmente, il est en crue. Si le touriste est curieux des choses de la nature, — ils ne le sont pas tous, loin de là, hélas ! — il demandera à Gletsch à comparer avec l'état actuel du glacier du Rhône les anciens dessins que l'hôte, très bien informé, M. Joseph Seiler, a attentivement collectés et il reconnaîtra, par exemple, sur la lithographie de Raphaël Ritz, le glacier, en 1834, remplissant tout le vallon d'une masse énorme, renflée, rebondie, qui arrivait jusqu'aux chalets du pont du Rhône, ce qu'on appelait la *Coquille*, en l'assimilant pour la forme au Peigne de St-Jacques des plages de la Méditerranée ; il n'y reconnaîtra pas la langue effilée qui actuellement descend, menue et rétrécie, de la cataracte de la Saas, qui s'amointrit chaque année en prenant le type de la patte du lion, ce qui n'est plus que le dernier vestige de la plus belle des cascades offertes à l'admiration des alpinistes ; cette cascade de glace, dix fois haute comme le Niagara, dont les gradins immobiles à l'œil, mais pour-

tant mus par la force irrésistible de la pesanteur, se précipitaient au pied du Belvédère.

De même pour le glacier inférieur de Grindelwald, pour le glacier des Bois de Chamounix, pour tous les grands glaciers des Alpes ou des chaînes alpines des autres parties du monde; de même pour les immenses fleuves de glace qui descendent de l'*inlandsis* du Grönland, du Spitzberg ou du continent antarctique. Partout l'observation prolongée fait constater en ces corps glacés des faits considérables de croissance et de décroissance alternant dans une périodicité à longue échéance.

Quelques chiffres donneront une idée de la grandeur et des allures du phénomène. Le glacier du Rhône a commencé en 1856 la décrue qui dure encore de nos jours; pendant 55 ans il a toujours été, continuellement, d'année en année, en s'amointrissant. Sa longueur a diminué de 1650 mètres; la superficie de sa langue terminale, en aval de la cataracte, s'est réduite de plus d'un million de mètres carrés; son volume dans la même région a perdu plusieurs centaines de millions de mètres cubes.

Une étude des cartes du Valais a montré par d'autres chiffres l'importance de ces variations; en comparant les feuilles levées originairement de 1839 à 1860 avec les cartes revisées de 1871 à 1880, le Bureau topographique fédéral a mesuré une diminution de 54 kilomètres carrés dans la superficie couverte par les glaciers de la moitié du territoire de ce canton.

Nos grands glaciers alpins varient dans leur longueur par centaines de mètres, dans leur superficie par centaines d'hectares, dans leur volume par centaines de millions de mètres cubes. Si nous nous adressions aux glaciers

bien autrement considérables du Grönland, de l'Alaska, de l'Antarctique, nous aurions des chiffres dix fois et cent fois plus considérables. Les variations en grandeur des glaciers sont énormes.

Ces variations sont lentes et de longue durée. Nous venons de dire que le glacier du Rhône est en décrue depuis 1856, décrue de 55 ans, décrue continue sans retour en arrière. L'intensité du phénomène a varié, il est vrai, d'importance ; vers 1890 la décrue se ralentissait tellement que, à l'affût d'une crue du glacier que nous aurions voulu surveiller attentivement, nous avons cru à un allongement prochain ; il n'en a rien été et, en 1892, la décrue a repris de plus belle. Nombre de glaciers nous ont montré des faits analogues et je citerai le Gôrner, le Hüfi, le glacier de l'Aar, parmi ceux qui ont été assez bien observés pour que nous puissions être affirmatif. La décrue peut donc être de très longue durée.

La phase de crue, d'après les quelques observations précises que nous possédons, semble être moins longue. Les Bossons ont été en crue de 1875 à 1893, le Trient, Zigiorenove à partir de 1879, Fée, Grindelwald supérieur, Rosenlaui à partir de 1880, etc. ; pour eux tous la crue a cessé en 1893 et la décrue a recommencé. La dernière crue du Vernagt n'a duré que 5 ans, de 1898 à 1902.

Phase de crue de cinq, de dix ans, de vingt ans ; phase de décrue de trente à cinquante ans et plus ; ces variations sont de longue périodicité.

Je dis périodicité, et je dois expliquer ce mot. Nous distinguons dans la nature des phénomènes continus et des phénomènes périodiques. Les premiers agissent toujours dans le même sens, sans changement de direction :

une montagne est attaquée par l'érosion et diminue sans cesse de hauteur et de volume ; elle finira par être arasée et, à sa place, on ne retrouvera plus qu'une plaine, la *pénéplaine* des géologues américains, certains plateaux de Belgique, par exemple : un lac est sans cesse comblé par l'alluvion que lui apportent ses affluents ; il finira par devenir un étang, puis un marais, puis une plaine d'alluvion. Ce sont des phénomènes continus. En opposition à cela d'autres phénomènes subissent des variations temporaires, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, pour revenir au même point et recommencer à changer : ils sont périodiques. Les périodes journalières et annuelles des faits météorologiques sont les exemples les plus saisissables ; les variations des glaciers pour lesquels des crues succèdent aux décrues, et des décrues aux crues, sont encore dans cette catégorie.

Ce n'est pas à dire que nous ne reconnaissons dans l'histoire géologique des phénomènes glaciaires, au-dessus de cette périodicité que nous observons, des tendances à une continuité générale. A l'époque géologique tertiaire il n'y avait pas de glaciers dans les Alpes qui élevaient progressivement leurs chaînes : ils ont apparu dès que les sommets ont dépassé la limite des neiges permanentes, — nous ne discutons pas ici si c'est simplement par le fait de l'exhaussement du terrain, ou si c'est par suite de modifications du climat, — ils ont crû lentement et longtemps en subissant plusieurs oscillations de grandeur jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à un maximum au milieu de l'ère géologique désignée par l'appellation d'époque glaciaire ; ils ont alors rempli toute la plaine suisse entre les Alpes et le Jura, ils ont débordé par-dessus ces frontières et se sont étendus, le glacier du Rhône jusqu'à

Brugg et jusqu'à Lyon, le glacier du Rhin jusqu'au milieu de la Souabe, etc. Depuis lors ils ont été en décroissance continue et se sont réduits à leurs dimensions actuelles. Il est possible que cette décroissance persiste encore et que dans la période géologique prochaine, dans quelques centaines d'années ou de siècles, les glaciers se rétrécissent à des dimensions minimales ou disparaissent. Mais ces phénomènes de variation continue dans les péripéties des glaciers diluviens, que nous n'avons pas le droit de déclarer périodiques, sont d'une portée trop étendue pour être appréciables par l'observation immédiate. Il faudrait des vies de millénaires aux naturalistes qui voudraient, par des mesures directes, constater ces mouvements continus. Tenons-nous en aux phénomènes justifiables de notre surveillance bornée : dans l'état actuel des choses les variations des glaciers sont périodiques.

Avec les allures que nous avons décrites, avec des phases couvrant des décades d'années, rapportées à la vie humaine et à la brièveté de nos conditions d'observation, elles dépassent en durée la plupart des phénomènes périodiques de la nature soumise à notre étude ; elles sont de longue périodicité.

La périodicité peut être régulière ; elle peut être irrégulière. Une montre bat ses oscillations dans une régularité parfaite : la période de la journée est d'un rythme presque égal, la différence entre le jour vrai des astronomes et le jour moyen des horlogers ne dépasse pas 12 minutes dans les plus grandes élongations, soit le centième de la durée totale ; la périodicité de l'année, dans la révolution de la terre autour du soleil, est absolument parfaite. Dans d'autres phénomènes, au contraire, une irrégularité plus ou moins prononcée différencie les

périodes et les phases de ces périodes : les oscillations qui se succèdent ne sont plus égales. C'est ce qui a lieu pour la plupart des faits météorologiques. La même saison dans deux années consécutives n'est pas semblable au point de vue du temps qu'il fait. Une telle incon séquence dans la régularité des phénomènes est l'indice de la complexité des causes ; il y a probablement intrication de différents facteurs, superposition de diverses périodicités d'origine différente, dont les apparitions soumises à notre observation sont la résultante. Débrouiller les composantes d'une courbe compliquée, c'est la tâche difficile imposée à la sagacité des physiciens. Ce n'est que lentement qu'ils arrivent à démêler ces écheveaux.

Dans le cas des variations glaciaires, la périodicité est-elle régulière ? Les phases successives de la variation sont-elles de même durée ? A cette question nous ne pourrons répondre que dans quelques centaines d'années, quand nous aurons une surveillance suffisamment prolongée pour qu'elle embrasse plusieurs périodes. Des observations sérieuses, systématiques, ont été commencées il y a une trentaine d'années seulement, elles n'occupent encore pour quelques glaciers qu'une partie de l'une des phases de variation ; nous n'avons pour aucun d'eux une période complète ; les indications historiques des siècles passés sont absolument insuffisantes.

Je dois justifier cette réserve en résumant rapidement l'histoire des variations glaciaires. Nous trouvons dans les chroniques alpines des siècles passés quelques observations isolées sur les crues des glaciers. Dans les variations de grandeur, c'est la phase de crue qui seule a attiré l'attention des montagnards et des voyageurs, quand elle

menaçait les terres cultivées, les bâtisses des hommes ou les sentiers de certains passages alpins. C'est ainsi que pour le glacier inférieur de Grindelwald, celui qui dans nos latitudes descend le plus bas et qui s'approche le plus d'un village habité, on sait qu'il y a eu une très grande crue vers 1602 (destruction de la chapelle de Ste-Pétronille, et de quelques chalets, refoulement de la Lutschine noire); d'autres crues vers 1703, vers 1747, en 1819, en 1855. Pour le glacier de Vernagt, dans l'Oetzthal du Tyrol, glacier très actif, très intéressant par les barrages qu'il amène pendant ses crues dans la vallée principale de l'Oetz, très surveillé par conséquent par les montagnards et par les administrations villageoises, nous avons les dates des grandes crues, vers 1601, 1681, 1774, 1820, 1848.

Dans le Valais, des catastrophes terribles dues à l'éboulement de glaciers, ou un barrage d'une rivière par un corps glaciaire accru dans des proportions insolites, barrage amenant la formation d'un lac temporaire dont la rupture ravage la vallée aval, sont des faits historiques qui nous donnent les dates des crues maximales des glaciers. Je puis citer les inondations de la vallée de Saas par le lac Mattmark en 1633, 1680, 1772; celles de la vallée de Bagnes par le lac temporaire du Giétroz en 1545, 1605, 1818; l'éboulement du glacier de Bies, dont le vent d'avalanche a renversé le village de Randa en 1636 et 1819; les coulées de boue et de glace du torrent de Saint-Bartélemy, dues probablement à des éboulements du glacier de Plan-Névé de la Dent du Midi, en 1560, 1635, 1835. Toutes ces catastrophes provenaient de crues extraordinaires des glaciers. Au contraire, les éboulements de l'Altels, en 1782 et 1895, ont été causés

par une réduction extrême des glaces et des neiges qui revêtent le flanc occidental de la montagne.

Je m'arrête dans ce déballage de chiffres et de dates que je pourrais prolonger longtemps encore — hélas ! la vie du montagnard est une lutte constante contre les sévérités de la nature — et je ne demande pas à mes lecteurs d'essayer de les comparer entre elles ; mais avant de faire pour lui ce travail en lui donnant les conclusions que je crois probables, je voudrais encore essayer de résumer l'histoire des variations du XIX^e siècle, telle que nous la tirons des observations égrenées recueillies dans la première moitié du siècle et des observations plus précises que nous avons depuis 1880. Dans leur ensemble, les glaciers des Alpes, et plus spécialement ceux des Alpes centrales, ont présenté de 1810 à 1820 une phase de crue qui les a amenés à un état de maximum vers 1818, 1820 et 1822, selon les cas ; à ce moment leur allongement a été extrême, et a dépassé, si nous en jugeons par le recouvrement des anciennes moraines chez plusieurs glaciers, tout ce qu'on avait vu dans les siècles précédents. De 1820 à 1855 les glaciers sont restés en général assez grands ; ils ont présenté des variations inégales, irrégulières, les uns avançant pendant que les autres reculaient ; aucun mouvement d'ensemble, aucune simultanéité ou concordance dans les allures, si ce n'est que, vers la fin de 1850 à 1855, les glaciers étaient en général en état d'allongement et se rapprochaient des dimensions de 1820. En 1856 a commencé une phase de décrue qui s'est manifestée successivement dans les divers fleuves de glace ; pour quelques-uns d'entre eux elle n'a commencé qu'en 1870, mais elle a fini par devenir générale. Cette intéressante décrue s'est manifestée, pour le plus

grand nombre des glaciers, jusqu'à nos jours sans interruption, sans retour en arrière ; elle couvre déjà plus d'un demi-siècle. Quand se terminera-t-elle ? Nous l'ignorons ; mais certains indices nous font prévoir une crue prochaine, pour quelques glaciers du moins. Tandis que cette décrue était ainsi générale, il y a eu néanmoins pour quelques glaciers, — une centaine peut-être dans l'ensemble des Alpes qui en comptent plus de 2000, — une petite crue temporaire, peu considérable, mal marquée, de quelques centaines de mètres au plus, mais cependant incontestable. Elle a été remarquée d'abord aux Bossons de Chamounix en 1875 ; elle s'est manifestée successivement dans divers glaciers de la chaîne des Alpes pendant la décade suivante. Cette crue de fin du dix-neuvième siècle a cessé brusquement dans nos Alpes suisses en 1893 ; dans les Alpes autrichiennes elle avait commencé plus tard, elle s'est prolongée plus tard aussi, jusqu'en 1900, 1905.

De tous ces chiffres enchevêtrés et disparates, j'essaie de tirer quelques faits généraux que je crois pouvoir résumer, en réservant les corrections que des observations plus prolongées pourront apporter :

1° Jusqu'à présent il n'apparaît aucune régularité dans la période de chaque glacier pris isolément. Le rythme des variations ne semble pas isochrone.

2° Les allures des divers glaciers sont individuelles ; elles ne présentent aucun caractère général d'ensemble. Un glacier s'allonge pendant que son voisin se raccourcit, pendant qu'un troisième reste stationnaire. On ne reconnaît pas de synchronisme dans le phénomène considéré sur l'ensemble des pays.

3° Quand une crue se manifeste, elle apparaît, non simultanément, mais successivement chez les divers gla-

ciers qui la subissent. Dans notre petite crue de fin du dix-neuvième siècle il s'est écoulé près de vingt ans entre la mise en allongement du glacier des Bossons et celle des glaciers d'Arolla et de Ferpècle.

4° Il semble que parfois la phase de décrue commence avec assez d'ensemble chez les divers glaciers : la grande phase de retraite de la seconde moitié du dix-neuvième siècle a été généralement constatée en 1856 ; la petite crue de fin du dix-neuvième siècle s'est terminée dans les Alpes suisses en 1893.

Tout cela est bien compliqué et peu uniforme ; il semble difficile d'en tirer une vue d'ensemble, des lois générales. C'est ce que j'exprimerai en disant que les variations des glaciers sont de périodicité irrégulière ; que cette périodicité est individuelle pour chaque glacier ; qu'il n'y a pas de caractères évidents de généralité ou de simultanéité, pas de synchronisme.

Est-il possible, au milieu de faits aussi déconcertants, et à première vue décourageants, de tenter d'en tirer une théorie, d'en trouver la cause et l'explication ? Notre esprit de curiosité est tellement insatiable que nous cherchons à nous rendre compte des phénomènes même les plus compliqués ; nous émettons des hypothèses, c'est notre droit, quittes à vérifier l'hypothèse par des constatations ultérieures, quittes à ne l'élever au rang de théorie qu'après en avoir établi une confirmation suffisamment probante, quittes ainsi à la remplacer par une meilleure hypothèse si l'observation des faits anéantit nos premières suppositions.

Qu'est-ce qu'un glacier ? C'est un bloc de glace provenant par compression de la neige tombée sur la montagne pendant la saison froide ; il a survécu à la chaleur de l'été qui ne l'a pas fait fondre entièrement ; masse

plastique, il s'est écoulé vers l'aval pour trouver dans une altitude inférieure une température plus chaude qui mette fin à son existence en le transformant en eau, évacuable par le torrent glaciaire. L'existence du glacier, — je maintiens le mot en l'appliquant à un corps inorganique, car le glacier vit, puisqu'il naît et qu'il meurt — l'existence du glacier est la résultante de deux facteurs : l'un, l'humidité de l'air qui se résout en neige et en glace ; l'autre, la chaleur estivale qui attaque la glace et la résout en eau. Ces deux facteurs sont essentiellement variables, en montagne comme à la plaine : l'année est plus ou moins humide et l'alimentation du glacier est plus ou moins puissante ; l'été est plus ou moins chaud, la fusion du glacier, sa destruction, sa *dissipation*, pour employer le terme des glaciologues, est plus ou moins active. D'après cela une année riche en neige fera croître les dimensions du glacier, une année chaude les fera diminuer, et vice versa.

Les phénomènes climatiques qui régissent l'humidité ou la chaleur de l'année semblent à première vue très capricieux ; les saisons se succèdent avec une irrégularité désespérante ; il n'y a aucun lien apparent dans leurs variations successives. Mais l'étude plus attentive des choses nous montre des actions générales qui dominent les faits accidentels ; les moyennes, qu'accumule l'observation des météorologistes, permettent de reconnaître des suites d'années qui, en somme, s'élèvent au-dessus, d'autres qui restent au-dessous de la normale. Pour la plupart des phénomènes du climat l'on arrive à admettre, avec le professeur Edouard Brückner, autrefois à Berne, actuellement à Vienne, une longue périodicité générale. Six fois par siècle, en moyenne, on voit le climat se modifier ; après une quinzaine d'années trop chaudes

surviennent une quinzaine d'années trop froides ; à une série d'années très riches en pluie succède une série de sécheresse. Les maximums se suivent à 35 ans environ de distance. L'agriculteur les appelle les séries d'années grasses et les séries d'années maigres ; le naturaliste les caractérise en établissant que le climat est soumis à une variation *tertioséculaire*.

Quelle est la coïncidence entre les variations des deux facteurs météorologiques qui nous intéressent dans cette discussion, la chaleur et l'humidité ? Cela n'est pas encore bien précisé. Pour certains auteurs les années chaudes sont des années sèches ; pour d'autres ce sont les années froides qui sont le moins riches en pluie. Cette question, qui a une grande portée pour les allures générales de la climatologie, a moins d'importance pour le problème qui nous occupe ; en effet il n'y a pas de liaison immédiate et actuelle entre l'alimentation du glacier et sa dissipation ; l'abondance de la neige est affaire de l'hiver, la fusion de la glace appartient à l'été ; elles sont indépendantes l'une de l'autre. Il n'y a pas de relation nécessaire entre l'humidité de l'hiver et la chaleur de l'été.

Ayons donc une série de dix ou de vingt années trop riches en neige, et le glacier puissamment alimenté s'accroîtra ; ayons une série d'étés trop chauds, et le glacier puissamment attaqué se raccourcira. Cela est d'évidence élémentaire. Les variations météorologiques étant, nous venons de le dire, de périodicité tertioséculaire, nous y retrouvons les faits de longue périodicité que nous avons reconnus dans la variation de grandeur des glaciers. Le problème est donc résolu.

Pas encore. Cette réponse trop simple n'explique en rien ce qu'il y a d'irrégulier et d'indépendant dans les crues et les décrues des glaciers. Leurs allures ne sont

pas les mêmes chez des glaciers voisins ; ceux-ci ne se mettent pas tous ensemble à croître ; ils ne sont pas tous ensemble en diminution : le glacier des Bois est encore en décrue pendant que le glacier des Bossons, son voisin, est actuellement en crue. Et cependant les faits climatiques de l'humidité et de la chaleur sont identiques, ou tout au moins analogues, sur l'ensemble de la même chaîne de montagnes. La non-simultanéité des phénomènes d'un glacier à l'autre semble illogique, et demande un supplément d'explication.

Considérons non plus un glacier court, mais un glacier long. Pour le premier, tas de glace accumulé au pied d'une paroi rocheuse où les neiges d'avalanche qui l'alimentent arrivent au point même où la chaleur de l'été les transformera en eau, l'interprétation que nous venons d'exposer serait suffisante. Pour un glacier long, pour un de ces fleuves de glace de plusieurs lieues de longueur, pour un glacier de l'Aar avec ses 15 kilomètres, pour un glacier d'Aletsch avec ses 23 kilomètres, les faits sont plus compliqués et se développent différemment.

En effet, dans un glacier long, dans ce qu'on appelle un glacier de vallée, les lieux où se passent les deux grands phénomènes de la vie du bloc de glace ne sont pas identiques. L'un est au sommet de la montagne, l'autre au bas du vallon. C'est à la source du fleuve de glace, dans les névés supérieurs, que la neige s'accumule pour faire l'alimentation du glacier ; toute celle qui tombe sur les parties inférieures est transitoire ; elle disparaît sous les souffles tièdes de l'été ; seule celle des hautes régions est permanente, est éternelle, comme on disait autrefois, s'incorpore dans la masse du glacier, crée celui-ci. Au contraire, les faits de fusion qui font la dissipation

du glacier, qui l'arrêtent dans son développement et l'empêchent de descendre jusque dans la plaine au pied des monts, se passent à l'extrémité terminale, à son front inférieur. Le lieu d'action maximale de l'un des facteurs est à l'origine, celui de l'autre facteur est à la terminaison du glacier.

Or l'écoulement du glacier, qui transporte la glace d'un de ces lieux à l'autre, se fait fort lentement ; le « voyage du glacier », pour employer le langage très expressif d'Eugène Rambert, est fort long. Il se passera de longues décades d'années entre le moment où la neige est tombée sur le névé, et celui où la glace se fondra au front du glacier ; les deux actions, alimentation et dissipation, ne sont pas simultanées ou contemporaines. Donnons une idée de la longueur de ce voyage du glacier. Le glacier s'écoule ; il s'écoule si peu vite que ses mouvements échappent complètement à la vue ; mais il avance néanmoins. C'est ce que prouvent quelques observations classiques dans l'histoire de la glaciologie.

Pendant l'ascension du col du Géant, en 1788, les guides de Saussure laissèrent une échelle dans les séracs au pied de l'Aiguille-Noire ; elle fut reconnue par Forbes en 1832 près des Moulins de la Mer de glace ; elle avait fait un chemin de 4 kilomètres en 44 ans, environ 90 mètres par an. En 1836, le sac du guide Michel Devouassoud de Chamounix tomba dans une crevasse du glacier de Talèfre ; il fut retrouvé en 1844 au Couvercle, après avoir parcouru 1300 m. en 8 ans. On a vu réapparaître en 1861 dans la traversée du bas du glacier des Bossons les corps des guides du Dr. Hamel, engloutis par une avalanche en 1820 dans la montée du Grand-Plateau, au-dessous des Rochers-Rouges du Mont-Blanc. Ils avaient avancé de $5\frac{1}{2}$ kilomètres en 41 ans, en-

viron 110 mètres par an. J'ai moi-même, en 1884, eu la grande joie de retrouver sur le glacier de l'Aar le bloc sous lequel, en 1840, Agassiz avait établi son *Hôtel des Neuchâtelois*; il était reconnaissable par les noms des illustres naturalistes qui avaient goûté l'hospitalité de cette cabane primitive, et qui, à défaut d'un livre des voyageurs, avaient peint leur signature au minium sur les parois de la hutte. La pierre, brisée en plusieurs fragments dispersés sur la moraine médiane, avait fait en 44 ans un trajet de 2400 m., soit 50 m. seulement par an.

Une expérience à plus longue portée est actuellement en train, et nos successeurs auront certainement plaisir à en connaître le résultat. En 1891, l'académicien J. Janssen de Paris faisait construire son observatoire au sommet du Mont-Blanc, et pour le fonder sur la roche vive, il avait ordonné de creuser un tunnel dans la glace; cette galerie n'ayant pas atteint le sommet rocheux, j'ai cherché à en profiter pour le mieux, en faveur de nos études sur les glaciers. Je gravai à la pointe, sur une lame de plomb enfermée dans une boîte de planches de noyer, la lettre suivante que je priai mon ami M. Vallot, le créateur de l'observatoire des Bosses et le directeur actuel de l'observatoire du Mont-Blanc, de déposer dans la glace au fond du tunnel. Mon inscription porte :

« Sur la demande du professeur F.-A. Forel de Morges, ce présent document a été déposé par M. J. Vallot dans la grotte creusée par M. X. Imfeld, par ordre de M. J. Janssen, au sommet du Mont-Blanc, à 12 m. au-dessous de la cime. Prière est faite à qui rencontrera ce document de noter le lieu et la date de la trouvaille, et de le porter à un naturaliste qui saura calculer la durée et la vitesse du voyage du glacier. Salut et merci !

» Ecrit à Morges le 29 août 1891. F.-A. Forel. »

« Porté au sommet du Mont-Blanc et déposé en place le 20 septembre 1891. J. Vallot. »

Suivent les noms de six témoins.

M. Vallot plaça autour de ma boîte vingt planchettes de sapin de 20 sur 30 centimètres, avec les mots gravés au feu : « J. Vallot, 1891. »

Espérons que dans cinquante ou cent ans, ou plus, quelqu'un recueillera ces débris, probablement au bas du glacier des Bossons, et que nos descendants obtiendront ainsi un chiffre précis sur la durée complète du cheminement de la glace, depuis l'origine du névé jusqu'au front du glacier où elle reparaitra.

Des mesures exactes exécutées depuis lors pendant quelques séries d'années sur divers glaciers, spécialement au glacier du Rhône de 1874 jusqu'à nos jours, ont confirmé ces chiffres d'ensemble ; la vitesse d'écoulement varie d'un glacier à l'autre. Plus le glacier est grand, plus sa célérité est rapide ; elle varie dans le même glacier d'une section à l'autre : la vitesse maximale a lieu au milieu de la longueur du glacier ; elle varie dans le même glacier d'une époque à l'autre suivant que le glacier est en crue ou en décrue. Mais nonobstant ces différences, le cheminement général est très lent, et nous pouvons l'évaluer, pour nos glaciers de vallées des Alpes, de 50 à 150 mètres par an, 10 à 40 centimètres par jour. C'est un des mouvements les moins rapides que nous ayons à mesurer dans les phénomènes naturels.

Donc, la neige qui tombe actuellement sur les hauts névés d'un grand glacier emploiera un temps long, très long, pour arriver à l'extrémité terminale du fleuve de glace. Tandis que dans un glacier court, c'est presque immédiatement, en quelques années, que se fait ce transport, pour les glaciers longs, c'est seulement au bout de

cinquante, cent, deux cents ans qu'une crue de l'alimentation du névé se manifesterait au bout du glacier.

Disons cependant que les valeurs que nous venons d'attribuer au voyage du glacier sont des chiffres *in globo*, dans lesquels la phase de décrue où le glacier marche en petite vitesse est probablement prédominante ; que le glacier en crue a une vitesse certainement plus forte. Comme dans les torrents d'eau, où la vague d'inondation se propage avec une impétuosité relativement grande, de même le gonflement d'une crue descend avec une vélocité accélérée le long du fleuve de glace. Il en résulte que la réaction d'une crue, partie du névé pour aboutir au front terminal par un allongement de glacier, se manifestera à cette extrémité inférieure plus tôt que ne l'indiqueraient les chiffres moyens du voyage du glacier. Quelques observations qui ont suivi la vitesse de propagation de l'onde de crue le long du Vernagt, dans l'Oetzthal, et de la Mer de glace de Chamounix, confirment ces vues théoriques, mais elle ne permettent pas encore des évaluations définitives des faits.

Quoi qu'il en soit, la réaction sera prompte ou lente suivant la longueur du glacier. Une forte accumulation de neige sur le névé amènera un allongement presque immédiat — immédiatement veut dire ici en quelques années — chez un glacier court ; dans les longs glaciers cet allongement sera au contraire fort tardif : quelque cinquante, quelque cent ans chez les grands glaciers de nos Alpes, nous ne savons combien de siècles dans l'inlandsis du Grönland. De là ce que nous voyons de discordant chez les allures de glaciers voisins qui ont été soumis aux mêmes influences d'alimentation dans un névé-réservoir commun : l'un est en crue tandis que l'autre décroît encore ; quand ce dernier s'allongera, le

premier se sera peut-être mis en décrue. Ce que nous appelons la *loi des irrégularités*, pour qualifier d'un mot ces divergences d'allures, s'explique bien par ce prolongement plus ou moins lointain dans le temps qu'emploie la réaction à se manifester chez des glaciers de longueur différente.

Mais au milieu de ces irrégularités nous constatons cependant des faits généraux d'ensemble, des mouvements simultanés qui apparaissent parfois dans les variations glaciaires. Chez nos glaciers des Alpes on a noté une crue très générale vers 1820, une décrue générale dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, un début simultané de cette décrue en 1856, une terminaison de la petite crue de fin du dix-neuvième siècle en 1893 dans les glaciers suisses et savoyards. Il y a parfois ce que nous appelons la *loi de généralité* : apparition simultanée de la même phase de variation dans l'ensemble, ou au moins dans la grande majorité des glaciers.

Comment rendre compte des faits de généralité, qui s'opposent ainsi aux faits d'irrégularité ? Nous nous adressons pour les expliquer au second facteur de la vie du glacier, à la destruction par l'effet de la chaleur, à la fonte de la glace, à sa dissipation. La chaleur estivale qui attaque la glace et la réduit en eau est, comme l'humidité de l'air qui produit la neige des hauts névés, soumise à des variations de longue périodicité ; pendant dix ans, pendant vingt ans, les sommes de température des mois de juin, juillet et août, mois d'été qui fondent les glaciers des montagnes, considérées dans leurs moyennes suffisamment prolongées, apparaissent ou au-dessus, ou au-dessous de la normale. Il y a de longues phases climatiques d'action trop forte de la chaleur qui attaque plus puissamment la glace ; il y en a dans

lesquelles le glacier doit être trop peu détruit et montrera une tendance à descendre plus loin dans la vallée.

Or cette action de dissipation qui arrête le glacier dans sa course et qui en cause la terminaison, tantôt plus tôt tantôt plus tard, opère sur la partie inférieure du corps glaciaire, dans cette région qui est dégarnie de neige pendant la saison chaude, en aval de la ligne du névé. Ce n'est plus à l'origine comme dans le cas précédent, c'est à la fin du voyage du glacier, ce n'est plus sur des glaces qui n'arriveront au front du glacier que dans cent ans, c'est sur celles qui sont arrivées à ce front que se manifeste cet excès ou ce défaut d'action, par suite de l'exagération ou de la réduction des chaleurs estivales. C'est donc une fonction actuelle qui opère immédiatement et par conséquent simultanément sur tous les glaciers, qu'ils soient longs ou qu'ils soient courts. Simultanéité d'action, simultanéité d'effet, le phénomène doit donc apparaître en même temps sur les divers glaciers. D'où la concordance que nous constatons dans certaines manifestations des variations glaciaires ; de là les faits qui nous ont amené à formuler notre loi de généralité.

Il n'y a aucune relation nécessaire entre les variations dans l'enneigement des hauts névés et les variations d'intensité de la fonte estivale de l'extrémité inférieure du glacier. L'enneigement se fait dans le long hiver, la dissipation dans le court été. Long hiver et court été ; rappelons-nous la caractéristique du climat de la montagne, telle que nous la formulait un des chanoines du St-Bernard : « neuf mois d'hiver et trois mois de mauvais temps. » Il n'y a pas de compensation, il n'y a pas d'influence réciproque entre les saisons extrêmes de l'année ; de ce que l'hiver est plus sévère ou moins sévère, on ne peut conclure à ce que sera l'été suivant. Chacun des

facteurs qui déterminent la crue ou la décrue du glacier agit donc indépendamment des autres ; de là provient en grande partie ce qu'il y a d'imprévu ou de capricieux, je répète le mot, dans l'ensemble des faits que nous étudions.

Si notre théorie est vraie, une certaine ordonnance doit cependant exister dans ces apparitions et j'essaierai de l'indiquer ici. La crue du glacier est due essentiellement à l'arrivée au front d'une vague d'inondation causée par un excès temporaire dans l'enneigement du névé ; la crue, qui probablement part simultanément à l'origine des glaciers, arrive au front avec un retard plus ou moins grand suivant la longueur du fleuve glaciaire ; donc la crue se manifestera successivement sur les divers glaciers ; pour ce qui regarde la phase de crue il n'y a pas simultanéité, il y a succession. En opposition à cela la décrue, qui est due essentiellement à la prédominance d'une forte fusion sur la moitié inférieure du glacier et spécialement sur son front, a lieu simultanément sur les divers glaciers. Il n'y a pas succession dans l'apparition de la décrue ; ici il y a simultanéité.

Ainsi le fait général, dont nous constatons du reste la vérité par nos observations du dix-neuvième siècle, est une tendance à la simultanéité dans le début de la décrue, à la succession dans le début de la crue. Le début de la crue fixe l'époque de l'état de minimum, le début de la décrue celle de l'état du maximum. Les maximums glaciaires auront donc lieu probablement aux mêmes dates pour les divers glaciers, les minimums à des dates successives.

Je dis tendance et non loi impérative ; j'ai eu soin d'intercaler dans mes affirmations le terme essentiellement. En effet, si le facteur dominant de la crue est bien l'excès

d'alimentation, il peut intervenir aussi un autre facteur, secondaire il est vrai : la faiblesse de l'action de fusion. Une série d'étés froids peut réduire assez la destruction de la glace sur la langue terminale pour que le glacier montre une tendance à s'allonger. De même, le facteur dominant de la décrue est l'excès de dissipation ; mais la diminution du débit du glacier, due à une réduction de l'alimentation des névés, peut aussi intervenir pour amener une tendance au raccourcissement.

C'est de la combinaison de ces divers facteurs, qui se ramènent en somme à la variation dans l'alimentation des hauts névés et à la variation dans la dissipation du glacier par la chaleur d'étés plus ou moins actifs, que nous tirons l'explication des faits complexes et irréguliers, au premier abord très inconséquents et très inconciliables, des variations glaciaires. Notre théorie semble probable. Sera-t-elle vérifiée ? c'est ce que l'avenir décidera.

Nous sommes incapables d'en juger actuellement. Les faits d'observation à notre disposition sont trop peu nombreux, et ils sont dispersés sur une trop courte période de la vie des glaciers, pour que nous osions être affirmatifs. Nous ne possédons des mesures précises, et sur quelques glaciers seulement, que depuis une trentaine d'années ; c'est trop peu pour un phénomène tertioséculaire. C'est à peine la durée d'une seule oscillation du pendule à mouvements irréguliers dont nous cherchons à deviner les allures. Pendant ces trente années la plupart des glaciers soumis à notre observation ont montré une seule phase de la période, celle de la décrue ; un vingtième peut-être des glaciers des Alpes nous ont laissé voir une petite crue, crue partielle, peu active, qui n'a été étudiée avec soin que sur cinq ou six corps glaciaires, disséminés dans l'ensemble de la chaîne.

Quand, dans deux ou trois cents ans, nos successeurs auront accumulé des observations et des mesures précises sur la généralité des glaciers des Alpes, lorsque, grâce au travail commun de la Commission internationale des glaciers que nous avons fondée en 1894, ils pourront s'appuyer sur les faits collectés dans les autres régions glaciaires du globe, ils seront à même de porter un jugement sur nos hypothèses, de les confirmer peut-être, ou de les remplacer par des théories meilleures, mieux assurées sur un matériel d'étude plus riche et plus complet.

Qu'ils ne soient pas alors trop sévères pour les naturalistes du dix-neuvième siècle qui ont essayé d'entrevoir l'explication de ces phénomènes gigantesques. Quel que soit le sort de nos théories, notre affirmation tout au moins restera acquise : c'est que ces faits mystérieux et troublants, déconcertants dans leur complexité, sont parmi les plus grands, les plus beaux, les plus majestueux que le monde des Alpes soumette à notre curiosité d'intellectuels. J'en cherche en vain qui les dépassent sur l'ensemble de notre globe sublunaire et terraque.

F.-A. FOREL.

LADY BETTY EN AMÉRIQUE

ROMAN

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Au bout d'un moment, dont je ne puis apprécier la durée, la pensée me vint de prendre Vivace, un sac de voyage, et de me sauver pour aller rejoindre Sally.

Au moment de partir, Sally m'avait fait promettre de courir à elle pour peu que j'en eusse envie; et Sally ne dit jamais une chose qu'elle ne pense pas. J'éprouvais un désir irrésistible de la voir, c'était, me semblait-il, la seule décision à prendre. Il fallait seulement choisir le meilleur moyen, et le meilleur moment.

Si je ne m'échappais pas avant que Potter et M^{me} Esca eussent dressé toutes leurs batteries, je n'éviterais pas un immense scandale et une déroute complète; tout ce qu'il y a de prophétique dans mon âme me le criait.

Quant aux moyens, je ne les entrevoyais pas clairement. Avant tout il fallait compter l'argent qui restait dans ma bourse en or, cadeau de Sally.

Je n'avais pas beaucoup dépensé et, depuis mon arrivée, le cher vieux Stan m'avait encore envoyé quinze livres qui,

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons d'octobre et novembre.

m'écrivait-il, provenaient en partie d'une nuit passée à jouer au bridge. C'est bien extraordinaire, s'il est vrai, comme le dit Vic, qu'il perd constamment au jeu. Je possédais presque trente livres, cela ressemblait à une fortune ; mais j'ignorais absolument le prix du voyage à Chicago pour Vivace et pour moi ; et je n'en serais pas instruite avant d'avoir irrévocablement tourné le dos à M^{me} Esca et au Mouillage.

Deux heures allaient sonner ; bientôt il ferait jour. Il s'agissait de quitter furtivement la maison, avant le réveil des domestiques, et d'emballer tout ce qui m'appartenait, sauf ce qui me venait de mon hôtesse.

Il n'y avait pas une minute à perdre, je le savais ; le premier mauvais pas était donc franchi. J'enlevai la robe de bal sous laquelle j'avais figuré comme demoiselle d'honneur, je fourrai pêle-mêle dans mon sac, presque trop lourd, une robe claire, une robe d'intérieur, une blouse ou deux et quelques objets de première nécessité ; puis j'empilai le reste dans les malles amoncelées au fond d'un immense vestiaire pratiqué dans l'épaisseur de la muraille.

Je mis à mes préparatifs toute la hâte possible, mais je suis si maladroite en matière d'emballage que quatre heures tintèrent à une horloge lointaine au moment où je mettais ma jupe et ma jaquette de toile grise. J'avais les mains si froides et si tremblantes, en posant mon chapeau sur la tête, que je parvins à peine à placer mes longues épingles.

J'étais en proie à une grande surexcitation le jour où j'appris qu'on m'envoyait en Amérique chez M^{me} Esca, mais ce n'était rien en comparaison de ce que j'éprouvais aujourd'hui. J'étais tout épouvantée ; néanmoins je ne pouvais réprimer un sourire en me rappelant mes impressions au moment de quitter l'Europe. Combien j'étais loin de prévoir ma fuite actuelle !

Il me semblait que chacun de mes pas et de ceux de Vivace dans les corridors et dans les escaliers produisait un bruit formidable au sein de la maison endormie. Je me prenais pour un éléphant fugitif, accompagné d'un hippopotame. Peu après nous

sortions par une des fenêtres de la salle à manger, descendions les degrés de la véranda, et traversions la pelouse sans encombre.

Je connaissais très bien le chemin de la gare ; depuis mon arrivée je m'y étais souvent rendue, la dernière fois c'était pour accompagner Sally. Mais à quelle heure y avait-il un train ? Tout était là. Ni Potter, ni M^{me} Esca n'auraient eu le pouvoir de me faire revenir en arrière ; mais je désirais être à cent lieues d'eux avant qu'ils eussent découvert mon évasion.

En arrivant à la gare, je constatai avec horreur que « rien n'allait plus », comme disent les Américains. Pas une âme vivante que Vivace et moi. Avec mon visage en feu, mes pleurs prêts à couler, mon sac de voyage à la main, je ressemblais à une voleuse de grand chemin. Ma nervosité était telle qu'en emballant mes affaires, j'avais peur de tout, même des bulles de savon restées dans ma savonnette ; elles me faisaient l'effet de gros yeux qui m'épiaient. A présent, c'était bien pis ; et je me serais volontiers jetée au cou du premier employé que j'a-perçus enfin après un quart d'heure d'attente. J'ignore quel était son titre. Toujours est-il que, lorsque je m'adressai à lui pour me renseigner sur le premier train partant pour New-York, il se gratta la tête au lieu d'appeler la police pour nous signaler, mon chien et moi, comme deux individus dangereux. Il m'apprit que, si j'étais très pressée, je pouvais prendre le « train de la laiterie » qui allait passer.

Le train de la laiterie ! Que pouvait-il y avoir de plus convenable pour une jeune fille voyageant seule ? Pas moyen, il est vrai, de me procurer un billet par les voies ordinaires ; mais, quand le train stoppa, mon homme me présenta à un autre homme qui semblait jouir d'une autorité incontestable, car il déclara aussitôt que nous serions admis par faveur. C'était un homme bien élevé ; il causa beaucoup tandis que le train faisait de fausses manœuvres et finalement se mettait en marche. J'étais assise sur mon sac, comme naguère dans les docks, dans un wagon ouvert, très singulier, destiné au transport du lait ; et par moments des cahots violents m'auraient jetée à terre si

le conducteur n'avait eu la précaution de me retenir. Il me raconta tout ce qui le concernait et s'attendait à la pareille de ma part. Malgré toute son amabilité, je jugeai plus prudent de ne pas lui donner satisfaction. Il était difficile de ne pas répondre à ses questions directes sans le blesser ; il se figurait, je crois, que je me rendais auprès d'une parente malade, bien que je ne lui eusse rien dit de semblable.

Si j'avais dû faire tout le voyage avec cette cargaison de lait, — il paraît que le lait a une allure lente, — je ne sais à quelle heure je serais arrivée à New-York ; mais après avoir été secoués d'importance pendant une couple d'heures, nous atteignîmes péniblement une station où attendait un vrai train prêt à s'ébranler. Je n'eus que cinq minutes pour prendre congé de mon nouvel ami et me munir d'un billet. Alors toute rouge et palpitante, je m'installai avec Vivace et mon sac dans un wagon très différent de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors. Il n'y avait pas de sièges commodes, ni de plaques de cristal, ni de treillis métallique aux fenêtres comme dans le train qui nous avait amenés à Newport. Mon compartiment contenait deux rangées de banquettes, et quand on se mettait en marche, un nuage de fumée entraînait par la porte de devant. Des poupons braillaient, des enfants geignaient, et leurs petits visages devenaient humides et noirs de crasse et de chaleur, tandis que les grandes personnes grondaient. Une bonne vieille dame s'assit à côté de moi et m'offrit une énorme pêche parce que je l'avais aidée à placer son carton. Ma reconnaissance fut très vive, car je mourais de faim après avoir passé toute une nuit blanche sans prendre de nourriture.

La pêche me rappela M. Brett et son petit panier. Ce souvenir m'en suggéra un autre. Il m'avait assuré qu'il ferait pour moi tout ce qui dépendrait de lui. S'il se trouvait encore à New-York, il était en son pouvoir de venir à mon secours. Il me dirait combien coûte le voyage à Chicago et comment on fait pour y arriver.

Je n'y avais pas songé tout d'abord, mais une fois dans ma tête, cette pensée s'y fixa tout de bon.

En voyant la grande gare centrale et les jolis portefaix basanés, coiffés de leurs casquettes rouges, j'aurais volontiers battu des mains et j'eus le sentiment délicieux qu'il allait arriver quelque chose d'agréable. C'est le sentiment qui s'empare de vous la première fois qu'on voit Paris

Vivace paraissait tout ragaillard et sortit du wagon devant moi. La crainte de voir surgir Potter, qui pouvait s'être mis à mes trousses en express ou en bateau, ou qui était peut-être tapi quelque part, me donna des ailes ; je pris la fuite avec Vivace et mon sac, sans attendre un porteur. Je suivis les personnes qui sortaient de la gare, avec l'intention de trouver une voiture et de me faire conduire au club de M. Brett ; mais je pris tous les fiacres alignés le long du trottoir pour des voitures particulières. Comment tant de voyageurs se faisaient-ils chercher par leur voiture à ces heures ? C'est ce que je ne cherchai pas à approfondir ; mais les cochers coiffés de hauts chapeaux luisants, vêtus de belles redingotes, le visage brillant d'intelligence, l'éclat des harnais, les sièges rembourrés à neuf, les accessoires soignés, excluaient toute autre supposition. J'errai en considérant de très près cette rangée de véhicules, me demandant si aucune voiture de place ne stationnait au Grand-Central. Quant aux tramways, ils m'inspiraient plus de terreur qu'une procession de lions d'Afrique. A la tête de ligne mes regards se croisèrent avec ceux d'un jeune homme très bien mis, enveloppé d'une redingote grise ; du haut de son siège il dominait une calèche vert sombre à grands sabords ronds enfoncés dans les côtés. La pitié qui s'allumait dans les yeux du cocher me frappa. Je m'attachai à cette lueur comme au brin de paille qui sauva la fourmi de la fable.

— Croyez-vous que quelqu'un ici pourrait me conduire ? demandai-je humblement.

— Si je n'étais retenu moi-même, je serais trop heureux de me charger de vous, mademoiselle ; adressez-vous à ce monsieur là-bas, — et d'un geste encourageant de sa tête luisante il me désigna le cab suivant, — il vous mènera où vous voudrez.

— Etes-vous sûr que ce ne soit pas un équipage particulier ?

demandai-je d'un ton confidentiel, car la voiture indiquée était plus belle que la sienne, et Stan lui-même, dans une course attelée, n'est pas aussi beau sur son siège que le monsieur à qui on me conseillait de m'adresser.

— Allez vite, dit mon homme en grimaçant, mais non de manière à m'offenser.

Je le remerciai et nous échangeâmes un salut très poli. Mon cocher, qui nous avait entendus, m'affirma que toutes les voitures de la rangée étaient des fiacres. Il suffisait de payer pour en avoir une, mais je n'avais pas besoin de m'inquiéter, il ne me prendrait pas trop cher.

Lorsqu'il me demanda où je voulais aller, le courage me manqua pour indiquer le club. Je me fis conduire à l'hôtel Waldorf-Astoria, où Potter m'avait dit que tout étranger peut entrer s'asseoir. Mon cocher ne me demanda que deux francs cinquante.

— C'est un prix très doux, ajouta-t-il, parce que nous ne voulons pas que les jeunes Anglaises aient mauvaise opinion de nous.

On ne me permit pas d'entrer avec mon petit chien dans la salle mauresque ; je renonçai donc à le garder près de moi et j'acceptai pour lui des soins mercenaires ; l'entrée de la salle fut interdite aussi à mon sac. Alors j'écrivis un billet à M. Brett pour l'informer que j'étais seule à New-York, exposée à une petite difficulté, et que, me souvenant de son aimable proposition, je prenais la liberté de lui demander de venir me donner un bon avis dans la salle mauresque de l'hôtel Waldorf.

Ma lettre fut remise à un messenger, — enfant à l'air si vif et si remuant qu'il ne devait pas perdre une seconde en chemin, — mais aussitôt qu'il eut disparu, je fus obsédée par la pensée que M. Brett avait peut-être quitté New-York et par la crainte que ma démarche ne le surprît désagréablement s'il se trouvait encore en ville.

Je n'avais plus faim maintenant ; la tête me faisait mal et j'étais triste et abattue. Il n'y avait presque personne dans la salle mauresque, car à l'hôtel Waldorf tout le monde était à

table. Je restai les yeux fixés sur la porte, et bientôt il me sembla que je me livrais à cette occupation depuis des années. Mes paupières se fermaient et je ne gouvernais plus mes pensées, qui s'en allaient comme à la dérive sur un fleuve aux ondes paresseuses. En revenant à moi je relevai brusquement la tête et mes yeux rencontrèrent le regard de M. Brett, tout différent de ce que j'attendais. Perdue encore dans mes rêveries, je ne m'expliquais pas en quoi consistait la différence. Bientôt je constatai qu'il s'agissait seulement d'un détail de costume. Le métier de journaliste lui avait probablement fait gagner de l'argent, car ce n'était plus en dépit de sa mise qu'il était beau. Il portait un complet de flanelle grise, un col du plus parfait modèle, et un gilet dont Potter lui-même aurait été jaloux. J'entrevis tout cela comme dans un éclair et n'en eus conscience que plus tard. Mais déjà M. Brett et moi nous étions serré la main. De sa voix au timbre sympathique, il se confondit en excuses. Il était bien au club, mais, par suite d'un stupide malentendu, ma lettre ne lui avait pas été remise tout de suite. Je fus encore plus contente de le revoir que je ne me l'étais figuré. Il me semblait avoir connu M. Brett toute ma vie ; il était si fort, si beau, il inspirait une confiance si entière, que je ne parvenais pas à détacher mes yeux de son visage, de peur de m'éveiller et de m'apercevoir que j'avais été le jouet d'un rêve.

— Prenez place et je vous raconterai tout, lui dis-je.

Mais au lieu d'obéir, il me demanda, d'un air inquiet et agité, si j'avais déjeuné.

— Je n'ai pris ni petit déjeuner ni lunch, répliquai-je d'un ton gai, avec un sourire voisin des larmes.

— Juste ciel ! cria-t-il en rougissant comme si je l'accusais de m'arracher la nourriture de la bouche. Il faut que vous preniez ces deux repas réunis, avant de dire un mot de plus.

— Nous pourrions sortir et acheter des sandwiches, suggèrai-je.

— Les sandwiches de l'hôtel Waldorf ne sont pas mauvais.

— Mais ils coûtent fort cher. Rappelez-vous que nous ne sommes millionnaires ni l'un ni l'autre,

— Je suis devenu presque riche. Venez déjeuner, je vous en prie, je puis m'accorder le plaisir de vous inviter, et, si vous refusez, je croirai comprendre que....

Je devinais ce qu'il allait me dire et je l'interrompis.

— Allons donc ! m'écriai-je. Apprenez que je me suis sauvée de chez M^{me} Stuyvesant-Knox et que je désire me rendre introuvable. Si son frère, ou elle-même, ou quelque autre personne venait à New-York....

— Je l'ai pensé, fit-il précipitamment. Nous n'avons pas de temps à perdre. Mais vous mourrez de faim. Permettez-moi de vous faire donner une salle à manger particulière et de vous y envoyer à déjeuner.

— Mais je veux que vous restiez avec moi, insistai-je.

Il hésita, une seconde seulement, car il n'est pas homme à hésiter longtemps :

— Très bien, c'est ce que je préfère, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je vais donc prendre mes mesures, et je serai de retour avant que vous ayez eu le temps de compter jusqu'à soixante, si toutefois vous comptez lentement.

Je ne comptai ni vite ni lentement, ma pensée reconnaissante suivait l'homme qui venait à mon secours, celui qui devait tout aplanir, j'en étais persuadée.

Deux minutes, trois minutes... et il m'emmena dans une délicieuse petite salle à manger où le danger d'être surprise par Potter ou M^{me} Esca n'existait pas, puisqu'elle nous était exclusivement réservée, à M. Brett et à moi. Je frissonnai à la pensée de tout l'argent qu'il allait dépenser. Mais ses habits de coupe irréprochable me rassuraient quelque peu.

Impossible de lui raconter les faits concernant Potter Parker ; je lui dis seulement que, M^{me} Esca ayant prétendu exiger de moi des choses que je ne voulais pas faire, il m'était impossible de demeurer un jour de plus sous son toit.

— Je voudrais rentrer à la maison, en Angleterre, continuai-je, mais cela ne m'est pas encore permis ; la seule chose que je puisse faire pour le moment, c'est d'aller rejoindre miss Woodburn à Chicago. Vous vous souvenez d'elle ?

— Parfaitement ; les journaux m'ont appris son départ de Newport et son voyage à Chicago. L'idée d'aller la rejoindre est excellente, ajouta-t-il.

— Je suis très heureuse que vous donniez votre approbation à ce projet, car je désire partir dès aujourd'hui ; et je compte sur vous pour me diriger. Quel est le prix du voyage, et combien de temps dure-t-il ?

Une minute s'écoula pendant laquelle, l'air très grave, il considéra ma main brune étalée sur la nappe blanche, comme s'il ne l'avait vue de sa vie. Puis rompant le silence :

— Chose étrange, il faut que j'aie de ce côté, cet après-midi, moi aussi. Auriez-vous quelque objection à me voir prendre le même train que vous ? Je vous fais cette proposition parce que vous êtes étrangère et que je puis vous être utile.

— Voilà qui est superbe ! m'écriai-je. N'est-ce pas trop beau pour être vrai ? Vous ne pouvez vous figurer le soulagement que j'en éprouve.

— Cela parut lui faire plaisir ; et il me dit que j'étais bien bonne.

Il me semble que c'est plutôt lui qui était bon.

— Voulez-vous que j'aie prendre votre billet ? Donnez-moi vingt-cinq dollars, — cela fait cinq livres, — là-dessus on ne vous rendra pas beaucoup de monnaie, je le crains.

— De la monnaie ? fis-je étonnée. Je croyais que le voyage d'ici à Chicago coûtait plus de cinq livres. Chicago, n'est-ce pas dans l'Amérique centrale ?

— Les gens qui y habitent se croient en effet au centre, dit M. Brett. Mais ils obligent les chemins de fer à une réduction sensible de prix, qui permet aux New-Yorkais mécontents d'aller s'établir à Chicago. Ce n'est pas un voyage désagréable ; il vous intéressera. On mange et on couche dans le train.

— C'est délicieux ! m'écriai-je. Jamais je n'ai passé une nuit en wagon, même sur le continent.

— Serez-vous prête dans vingt-minutes ? dit-il. Le train dit « du vingtième siècle » part à deux heures quarante-cinq.

— Je suis prête dès maintenant, dis-je. Plus tôt nous serons

en route, mieux cela vaudra. Et Vivace ? lui permettra-t-on aussi de dormir et de manger dans le train ?

— J'y pourvoirai, répondit M. Brett, et je partageai sa belle confiance, certaine que tout ce qu'il entreprenait devait réussir.

Quelle chance pour moi de l'avoir pour compagnon de voyage ! Et quelle étrange coïncidence !

— Allez-vous là-bas en qualité de journaliste ? demandai-je.

— Non, c'est pour un ami que j'ai à faire, expliqua-t-il, mais j'espère y trouver aussi mon compte.

— Je l'espère aussi, répliquai-je, car vous le méritez, j'en suis sûre.

— Moi, je suis sûr du contraire, fit-il en riant. Néanmoins je me pousserai ferme. Vous m'avez conseillé d'être ambitieux.

— Je ne l'ai pas oublié, répondis-je, et je réitère mon conseil.

Il partit à la hâte pour s'occuper des billets, et je n'avais eu que juste le temps de feuilleter quelques journaux, pleins du mariage de Mounsleigh, quand M. Brett revint avec une voiture.

En lisant un récit de la noce, contenant des passages débordants à mon adresse, je me demandais si les journaux du lendemain ne donneraient pas un article beaucoup moins flatteur sur mon compte.

— Quel scandale si le bruit de ma fuite se répand ! dis-je à M. Brett, en voiture.

Il me répondit que je n'avais rien à craindre :

— M^{me} Stuyvesant-Knox est une femme beaucoup trop intelligente pour jamais laisser transpirer ce qui lui serait défavorable. Afin de parer à toute éventualité, elle rédigera un entrefilet annonçant que lady Betty Bulkeley vient d'être rappelée soudainement à la maison, ou qu'elle fait une tournée de visites, ou quelque chose d'approchant. Mais il est certain qu'elle enverra un câblogramme à vos parents.

— Oui, mais pour l'instant, elle ignore où je suis, et mes parents n'auront aucune objection à ce que je fasse un séjour chez miss Woodburn.

— Ils n'enverront personne avec mission de vous ramener immédiatement en Angleterre ?

Je secouai la tête :

— Ils n'en feront rien, car ils désirent... je veux dire ils trouveront plus sage que je reste de ce côté-ci de l'Atlantique, du moment que j'ai fait le voyage.

Arrivée à Chicago, lady Betty apprend que son amie est partie pour l'Ouest, et, coïncidence étrange, séjourne à côté d'une ferme appartenant à des cousins de Jim Brett. Force lui est donc d'accepter de nouveau les services de celui-ci, qui lui offre de la conduire là-bas, où, dit-il, elle trouvera chez ses cousins une simple mais cordiale hospitalité. Ils se remettent en route.

J'étais impatiente de voir le pays entre Cleveland et Aristo (la ville la plus rapprochée de la ferme du Vallon). Sauf les courses faites autour de Newport, je ne connais pas la vraie campagne américaine. J'imaginais que nous passerions près de jolies villas et d'une quantité de gracieux petits villages nichés dans la verdure. Aristo est un nom classique et frappant, et je vis, comme en rêve, de belles jeunes filles à cheval ou en voiture, et des jeunes gens, beaux cavaliers, pareils à ceux qui caracolent dans les environs de Newport. Mon désappointement croissait à mesure que nous avançons. Le paysage était charmant, riche et paisible, et planté d'érables, qui auraient été nouveaux pour moi, si je n'en avais déjà tant vu dans l'Est. Toutefois les villages faisaient tache plutôt qu'ils n'embellissaient les sites, et l'on ne voyait que des paysans et des fermiers.

Assis près de moi, M. Brett conduisait l'automobile tandis que le chauffeur était assis derrière nous. Je lui fis remarquer l'air vulgaire des gens que nous rencontrions ; tout à coup je me souvins que ses cousins étaient fermiers aussi. J'aurais voulu me mordre la langue, mais il n'eut pas l'air offensé le moins du monde.

— Dans l'Ouest, en dehors des villes, vous ne verrez que peu ou point de personnes que vous qualifierez de *comme il faut*, dit-il avec une légère pointe d'ironie à l'adresse des préjugés anglais. On n'y voit pas beaucoup non plus de ces maisons qui, en Angleterre, s'appellent des « maisons de campagne. » Ici les gens vivent à la campagne pour cultiver la terre et en vivre ; pourtant ce ne sont point des « paysans. » Ce n'est pas qu'ils aient des prétentions et qu'ils veuillent paraître ce qu'ils ne sont pas. Ils... non, je renonce à les décrire. Beaucoup de personnes de l'Ancien-Monde ne sauront jamais ce qu'ils valent en réalité, et ne pourront jamais se mettre à leur point de vue ; mais vous y parviendrez, lady Betty, vous qui êtes vive, intelligente et douée de sympathie. Si je vous demandais de m'expliquer la différence qui existe entre les fermiers de l'Ohio, représentés par mes cousins ou leurs voisins du comté de Summer, et des fermiers anglais, je serais bien étonné si vous ne mettiez pas le doigt dessus. Je vous avertis qu'ils vous surprendront un peu tout d'abord, et pendant dix minutes vous ne saurez trop comment vous comporter à leur égard. Mais en dépit de toutes vos traditions, vous saurez découvrir leurs qualités.

— Que font là mes traditions, je vous prie ?

— Attendez seulement et vous verrez !

Je me mis à rire :

— Très bien ; quelles sont mes traditions ? J'aimerais beaucoup le savoir.

— Elles pourraient bien vous faire courir un petit frisson dans le dos tant que vous chercherez à vous adapter au genre de vie de ferme du Vallon. Pourtant je ne sais trop ; il serait très intéressant pour moi d'observer l'effet de ce changement avant... avant de... vous dire adieu.

Ce mot d'adieu me fit oublier tout le reste.

— Comptez-vous donc partir bientôt ? demandai-je d'une voix sans timbre.

Il garda le silence pendant une minute, peut-être à cause des cahots produits par les inégalités de notre jolie route. Les Anglais n'admettraient pas une route en pareil état. Ils écriraient

au *Times* en signant : « l'automobiliste » ou : « le sportman » où : « une mère de dix cyclistes », jusqu'à ce que quelqu'un fût obligé de remédier au mal.

M. Brett dit enfin :

— A vrai dire, lady Betty, j'aimerais bien rester quelques jours à la ferme, chez mes cousins, mais... je ne sais si j'en ai le droit.

— Pourquoi non ? demandai-je. Ne seront-ils pas ravis de vous voir ?

— Peut-être ; je l'espère. Mais vous ?

— Si cela dépendait de moi, vous feriez un très long séjour ici.

— Vraiment ? cela ne vous ennuerait pas de me rencontrer parfois... aux repas, ou de temps à autre dans une promenade que je vous ferais faire en voiture ?

Je le regardais gaîment à travers mes œillères de talc ; mon cœur était si léger que je trouvais le monde incomparablement beau en ce moment.

— Faut-il que je réponde à cette question ? Est-ce bien nécessaire ? Si oui, nous ne sommes pas les vrais amis que je croyais.

— Vous parlez ainsi parce que vous êtes bonne... trop bonne pour réfléchir mûrement à ce que vous dites. Un accident... que je qualifierai d'heureux... me procure la chance de vous voir d'assez près, lady Betty ; comprenez-vous bien qu'il faut un concours de circonstances tout à fait imprévu pour qu'un simple mortel comme moi puisse prendre, même temporairement, une toute petite place dans votre vie ? Je serais coupable d'abuser de cette bonté qui a sa source dans votre bon cœur, mais qui tient aussi à votre jeunesse et à votre innocence.

— Je ne veux pas vous entendre parler ainsi ; vous allez me mettre de mauvaise humeur, lui dis-je. Vous pouvez vous moquer de moi parce qu'il y a si peu de temps que nous nous connaissons, mais vous êtes vraiment le meilleur ami que je possède et, à moins que vous ne soyez las de moi, je refuse de vous

perdre pour quelque raison que vous alléguiez. Là ! voilà qui est dit.

— Etre las de vous ? Juste ciel ! moi, me lasser de vous !

— Très bien, alors, lui dis-je d'un ton dégagé, pour ce qui me concerne il n'est pas nécessaire que vous preniez congé de la ferme du Vallon tant que vous n'éprouverez aucun symptôme de lassitude.

— Je me demande, lady Betty, s'il existe d'autres jeunes filles comme vous dans le monde.

— D'après maman, il n'en est pas de plus impatientante, répliquai-je.

Nous nous mîmes à rire tous les deux. Soudain M. Brett me dit :

— Aristo !

— Où, où ? demandai-je en regardant autour de moi tout éfarée.

Il se mit à rire de plus belle :

— Vous apercevez la poste, l'épicerie et le magasin de grains.

Je voyais bien un bâtiment de bois brun, au sommet de la colline poudreuse que nous escaladions, mais on ne distinguait pas autre chose, si ce n'est une pièce d'eau claire, quoique brunnâtre, quelques prairies odorantes, un cheval blanc qui regardait, d'un air étonné, par-dessus une curieuse haie, des vaches endormies sous un bouquet d'érables en face d'une plantation de jeunes bouleaux.

— Et les autres magasins, les autres maisons et les gens du village, où sont-ils ? repris-je.

— Les autres maisons et les boutiques ne sont pas encore construites ; cela se fera un jour ou l'autre et l'on viendra les habiter. Ce qui n'empêche pas cet endroit d'être Aristo. Les trains omnibus de Cleveland s'arrêtent plusieurs fois par jour derrière cette colline ; c'est très commode pour les fermiers du voisinage ; sinon ils seraient obligés de faire douze kilomètres pour atteindre Arcona. Mais ne vous figurez pas que ce soit la

seule localité où vous pourrez faire vos emplettes quand vous demeurerez à la ferme du Vallon. Attendez d'avoir vu les Coins de Hermann. On y trouve un grand entrepôt et si vous ne tombez pas amoureux des marchandises et du propriétaire, Whit Walker, vous blesserez les sentiments de la moitié des dames du comté. Promettez-moi que je serai le premier à vous les présenter, lui et ses magasins.

Je le lui promis, en le priant de me préparer à ce qui m'attendait là-bas, mais M. Brett refusa toute explication, alléguant l'impossibilité qu'il y aurait à décrire à une étrangère Whit Walker et les Coins de Hermann.

Nous étions dans une belle et gracieuse contrée où mère Nature semblait interdire à tous ses enfants d'être pauvres ou malheureux. Tout en filant le long de la route accidentée, bordée de blés ondoyants, on apercevait de ci, de là, une ferme épiant le voisinage à travers les arbres, ou inspectant les alentours du haut d'une colline arrondie. Pas une ne donnait l'envie de s'y arrêter. Tout à coup je vis une belle vieille maison en briques rouges, réellement ancienne, au vrai sens du mot, qui n'est pas le sens américain. Elle était à quelques centaines de mètres de la route ; une avenue de magnifiques érables — dont chacun représentait un immense temple de verdure — menait à un porche familial, drapé de rosiers grimpants. D'un côté c'était le jardin à la vieille mode, auquel des flammes de roses trémières faisaient une clôture. Un chêne, d'un vert très sombre, un bosquet d'érables servaient de fond. Au delà du jardin, dans une pièce de trèfle, s'alignaient des ruches. C'était un des endroits comme on en décrit dans les livres d'histoires. Je formais des vœux secrets pour que ce fût la ferme du Vallon, tout en n'osant pas le croire. Quand on s'arrête devant une maison qu'on n'a jamais vue, c'est, en général, comme dit Vic, celle qui vous plaît le moins.

Aussi fus-je ravie quand nous tournâmes du côté du portail ouvert, sur chaque flanc duquel deux pommiers symétriques font bonne garde. L'automobile longea l'avenue d'érables, mais

au lieu de pousser vers la façade de la maison, elle se dirigea vers une des ailes. Le son de notre corne amena sur le seuil d'une longue véranda étroite trois femmes qui souriaient et nous faisaient des signes.

L'une était grande et mince, entre deux âges, les cheveux gris-brun relevés au-dessus du front et noués derrière la tête, le teint mat, brûlé par le soleil. Elle portait une robe d'indienne noire et blanche, sans col ni garniture, et ses manches étaient retroussées sur ses bras hâlés. Elle ne pouvait passer pour jolie, et était néanmoins une des plus charmantes femmes que j'aie jamais vues. Elle avait dans les yeux, dans le sourire, l'expression qu'on voudrait voir à sa mère quand on cherche à lui faire partager sa propre persuasion.

Une très jolie jeune fille se tenait à sa droite. La blancheur éblouissante de son teint était d'autant plus frappante qu'elle était couverte de taches de rousseur comme d'une poudre d'or ; des yeux noirs légèrement enfoncés dans leurs orbites, des fossettes, une opulente chevelure nattée, d'un roux brillant, formant couronne autour de sa tête. Elle était vêtue aussi d'indienne bleue qui lui seyait à ravir.

A gauche était une autre jeune fille, jolie aussi et florissante, avec de grands yeux bleus, une grande bouche et une frange de cheveux cendrés, tombant jusque près des sourcils. Elle était vêtue avec plus de recherche, un flot de dentelle grossière garnissait sa blouse, et sa jupe était rose. Mais elle n'avait pas l'air de distinction qui frappait chez les deux autres en dépit de leurs manches retroussées et de leurs vêtements si simples. Toutes trois ne cessaient de nous faire des signes. L'une brandissait une énorme cuillère à pot, l'autre un livre, la troisième secouait une serviette.

— Bonjour, cousin Jim ! cria la plus âgée, celle dont j'avais admiré l'expression au moment où M. Brett arrêta son auto devant la porte. Quel plaisir de se revoir ! La jeune lady Bulkeley, n'est-ce pas ? Nous sommes enchantées de la voir, et nous ferons tout notre possible pour lui être agréable.

— J'en suis persuadé, cousine Fanny, dit M. Brett en m'aidant à descendre, sinon je ne vous l'aurais pas amenée. Mais elle s'appelle lady Betty.

— Je pensais que ce serait trop familier pour commencer, dit la charmante femme avec un sourire angélique et en roulant les *r* plus fortement qu'on ne le fait dans l'Est; mais on vous donnera le nom que vous voudrez.

— Eh bien, dites-moi Betty tout court, voulez-vous? répondis-je en échangeant avec la cousine de M. Brett une poignée de mains dont l'intention était très cordiale tant pour elle que pour lui.

Elle sentait la toile séchée sur l'herbe et les gâteaux qui sortent du four. Je ne respire jamais l'odeur spéciale à la pâte et à la toile sans penser à elle.

Elle me sourit en me serrant la main :

— Vous êtes tout à fait comme une Américaine et pas guindée comme nous supposions que sont toutes les Anglaises. Nous pensions toutes que nous aurions peur de vous, mais il n'en sera rien. Qu'en pensez-vous, Ida et Patty?

Je compris qu'en les nommant ainsi, elle me présentait ces jeunes filles. Je souris, m'inclinai, et je leur tendis la main.

— Je suis très heureuse de faire votre connaissance, dit Patty, la jolie fille aux cheveux roux.

— Comment allez-vous? fit celle qui portait ses cheveux sur le front.

Je croyais qu'elles étaient toutes les deux filles de M^{me} Trowbridge; celle-ci me détrompa :

— Patty s'appelle M^{lle} Pinkerton et Ida M^{lle} Jay. Elles habitent chez nous pendant la plus grande partie de l'année. Patty prend deux fois par semaine des leçons de musique à Arcona, et se perfectionne en d'autres branches. Ida me seconde à la laiterie et dans la maison. J'aurais de la peine à me passer soit de l'une soit de l'autre, et j'éprouverai le même sentiment quand vous nous quitterez. Voici M. Trowbridge. Cousin Jim, voilà votre cousin Ezéchias. Il vient de transporter un essaim dans une

ruche ; c'est ce qui vous explique qu'il ait une moustiquaire autour de son chapeau. Cela ressemble un peu à votre voile d'automobile, lady Betty.

Un homme d'environ cinquante ans, au pantalon de grosse toile blanche, à la chemise bleuâtre, avec un col rabattu laissant voir la naissance du cou, se dirigeait vers la maison. Il n'avait pas de veston ; je crois bien qu'un objet de toile grise, jeté sur le dossier d'un fauteuil à bascule, dans la véranda, devait être à lui. En nous apercevant il enleva prestement de sa tête le vieux chapeau de paille blanche, garni de la moustiquaire en question, et l'agita comme sa femme avait agité sa cuillère et Ida sa serviette. A distance, il ressemblait à un fermier quelconque, mais lorsqu'il fut assez près de nous pour qu'on pût distinguer ses traits, il ne me fit plus du tout l'effet d'un homme ordinaire. Il avait une très belle tête d'homme d'Etat, l'air intelligent et serein, les yeux vifs et bienveillants. Sa ressemblance avec une quantité de portraits du général Washington que j'avais vus un peu partout, depuis mon arrivée aux Etats-Unis, me frappa.

Avant de nous serrer la main, il s'essuya les doigts, avec beaucoup de dignité, à son pantalon, pour enlever quelques vestiges de miel. M. Trowbridge n'avait aucune raison d'être enchanté de me voir, moi qui lui étais parfaitement étrangère. Toutefois son expression si honnêtement satisfaite me réchauffa le cœur et me donna vite l'impression d'être chez moi, dans cette vieille ferme rouge brique, dont la nuance douce me faisait penser à un gros bouquet de giroflées des murailles.

— Nous allons devenir une paire de très bons amis, j'y compte, fit-il. Puis se tournant vers M. Brett : Si j'avais su au juste comment vous nous arriveriez, Jim, je serais allé à votre rencontre et à celle de cette petite lady — la première qui soit jamais venue dans nos parages. Mère, dit-il en s'adressant à sa femme, il fallait ouvrir la porte d'entrée. Je crains que cette jeune Anglaise ne nous trouve bien peu cérémonieux.

— Je ne serais pas éloignée de croire que c'est juste ce qui lui plaît, père, dit M^{me} Trowbridge avec son beau sourire, tout

à la fois si maternel et si amical. M^{lle} Woodburn serait ici pour vous recevoir si elle avait pu venir. Elle était prête à sauter de joie quand Patty lui a annoncé votre arrivée. Mais M^{me} Page est assez gravement malade, et Sally ne peut pas la laisser seule un instant. Elle vous envoie toutes ses amitiés en attendant qu'elle puisse vous les apporter elle-même.

Pendant une seconde il me parut singulier d'entendre cette bonne fermière appeler tout simplement « Sally » ma charmante, mon exquise amie, comme si personne ne pouvait concevoir le moindre doute sur l'égalité de leurs positions sociales. Mais la minute d'après j'aurais pu me donner un soufflet pour avoir eu cette stupide pensée.

— Vous désirez peut-être voir votre chambre ? poursuivit M^{me} Trowbridge. Ida et Patty ont cueilli des fleurs pour vous, et j'espère que vous trouverez tout en ordre.

— O madame ! s'écria Patty, permettez-moi de l'y conduire.

— Et moi aussi ! s'exclama Ida.

— Quels enfants ! Nous allons être obligés de satisfaire leurs caprices pour cette fois, dit en riant la fermière.

Comme je regardais Patty en souriant, elle passa son bras autour de ma taille ; Ida suivit aussitôt. Ainsi enlacé, le petit cortège se mit en marche.

La véranda ouvre sur un salon très avenant. Les meubles ne sont pas beaux, et il n'y a pas d'ornements, mais la pièce a un air si accueillant, qu'on a envie de s'y installer....

— Quel joli salon ! dis-je aux jeunes filles en regardant autour de moi.

Elles eurent l'air surpris.

— Trouvez-vous ? demanda Patty. Nous avons tant craint le contraire. Vous êtes habituée à de beaucoup plus belles choses. Ici tout est si vieux !

— C'est ce que j'aime. Notre maison à nous est très ancienne, je ne voudrais pour rien au monde qu'on y changeât quelque chose, même pour l'embellir.

— C'est exactement mon sentiment ! s'écria Patty qui me

serra la taille d'une étreinte très sympathique. Moi aussi j'aime cette chambre. Mais Ida ne l'aime pas du tout.

— Si j'étais M^{me} Trowbridge, fit Ida, je me tiendrais toujours dans l'autre salon au lieu de ne l'ouvrir que dans les grandes occasions, parce que sa mère faisait ainsi. Il est *vraiment* joli. Il y a un tapis de Bruxelles avec des roses, un bel ameublement en velours rouge, une table de marbre, et un piano. Sauf Patty, qui fait de la musique, personne de nous n'y entre, si ce n'est pour balayer et épousseter. On ne l'ouvre qu'au jour d'actions de grâces, à Noël, ou s'il arrive des parents, ou quand M^{me} Trowbridge donne un thé en hiver. Voudriez-vous le voir?

J'e la remerciai, et dis qu'étant en route pour ma chambre, il valait mieux remettre ce plaisir à une autre fois....

— Oh, la délicieuse chambre! Comme elle est fraîche!

Et c'était bien mon avis. Cette chambre a un charme simple et touchant, et l'aimable pensée de me faire plaisir se reconnaît dans les moindres petits détails. Une natte blanche traîne sur le plancher, et il n'y a pas deux meubles qui se ressemblent. Le grand lit n'a point de style et cependant il a l'air antique. Des taies carrées, empesées, tuyautées autour des coins, cachent les oreillers et se rabattent sur le haut du drap. Un meuble d'acajou, que j'appellerai une commode, m'est présenté sous le nom de bureau par les deux jeunes filles. Un miroir à deux panneaux, au cadre doré recouvert d'une housse blanche au crochet, pend au-dessus de ce meuble; il y a encore une pelote également au crochet, et des œillets nains, les plus odorants que je connaisse, fleurissent dans des vases peints dus au pinceau d'un amateur. De petites maisons bleues, des enfants couleur saumon et des chiens bruns, qui ne cadrent pas ensemble, s'alignent au bord de la tapisserie; puis viennent un lavabo et une table couverte d'un tapis blanc, et des fleurs encore. Dans un coin une chaise à bascule en osier, et quelques rayons suspendus formant étagère. Des rubans bleus retiennent les rideaux de mousseline blanche, la descente de lit est soutachée à la main et les vases sont posés sur de petits carrés de dentelle. L'odeur

des roses et de lavande sèche se mêle au parfum des œillets ; aux parois sont fixées çà et là des estampes démodées ou des photographies aux cadres rustiques.

Je regardai à peine les gravures, mais après qu'Ida et Patty se furent retirées à petits pas pour surveiller mon dîner, disaient-elles, une photographie pâlie par le temps, encadrée de coquillages, attira mon attention. C'était le portrait d'un jeune homme à cheval, vêtu comme l'un de ces splendides *cow-boys* qui charmaient mes yeux de petite fille à la cour du comte. Je reconnus immédiatement Jim Brett. Il était si beau, si fier, si fougueux que je ne pouvais détacher de lui mon regard. Il est évident que cette photographie est suspendue là depuis longtemps, et je suis très heureuse qu'on ait adjugé ce cadre à ce qu'on appelle la « chambre à donner. » De cette manière je puis contempler cette image, sans être vue de personne, toutes les fois que cela me fait plaisir.



Lorsque je descendis, le dîner était servi dans une salle à manger claire-obscur. Il n'y avait point de tapis sur le plancher de bois peint en brun, la longue table occupait le milieu de la chambre. Deux heures allaient sonner, mais la famille ayant pris son repas à midi précis, ce dîner n'avait été préparé que pour M. Brett et moi. Ida et Patty étaient là pour nous servir, pendant que M^{me} Trowbridge venait de temps à autre nous demander avec un sourire si tout allait bien. C'est elle qui avait fait la cuisine ; j'étais désolée de toute la peine que je lui donnais, surtout par une chaleur aussi étouffante. Mais elle m'assura que c'était un plaisir pour elle.

Le menu était très amusant ; il ne ressemblait ni de près, ni de loin à ceux de chez nous ; pas même à mes repas du milieu du jour avec mon institutrice. On nous offrit des mets exquis, mais disparates. Par exemple de délicieux tout jeunes poulets assaisonnés de crème. Une quantité de petits plats étaient rangés en demi-cercle autour de nos assiettes : pommes de terre pilées, petits pois verts, une sorte de purée de légumes à laquelle

on donne ici le nom indigne de « pâte molle », des tomates crues, d'excellents cornichons, des confitures aux fraises et le ciel sait combien de choses encore ! Lorsque nous déposions nos fourchettes pour respirer ou pour échanger une parole, Patty entraînait en coup de vent, chargée d'un nouveau plat exquis. Pour finir, elle nous apporta des beignets au blé. M^{me} Trowbridge rayonnait en m'entendant affirmer que je ne demanderais pas mieux que d'en manger un mois durant. Comme boisson, il y avait du thé glacé et du vinaigre aux framboises que nous étions censés avaler en mangeant. Le dessert se composait d'un pâté de pommes, d'un flan, d'un fromage délicieux, le tout à manger pêle-mêle.

Pour ne pas offenser M^{me} Trowbridge, nous goûtions un peu à tout. A la fin du repas, le sommeil me gagna, pourtant je refusai d'aller me coucher ; il me semblait que ce serait une perte de temps. M. Trowbridge offrit à son cousin Jim de lui faire faire le tour de la ferme ; mon regard trahit sans doute le désir d'aller avec ces messieurs, car ils me proposèrent de les accompagner.

M. Trowbridge portait à présent une longue redingote en toile jaune dont je rirais si je la voyais au théâtre, mais ce vêtement lui allait si bien qu'il lui prêtait quelque chose de typique. Un grand chapeau de paille, sans vestige de ruban, qu'il tenait à la main, lui servait d'éventail. Tout en prenant l'air et en se promenant avec nous sous les arbres, il entamait une conversation très intéressante.

Si quelque romancier anglais s'avisait de faire parler les fermiers comme M. Trowbridge, tous les lecteurs crieraient à l'invraisemblance. Il prononce parfois d'une façon un peu négligée et rustique, mais il n'a jamais l'air de vouloir faire étalage de son savoir. Il citait Shakespeare, Wordsworth et Tennyson, et en faisant allusion à son travail du matin au rucher, il nous demanda si nous connaissions la *Vie des abeilles* de Mæterlinck ; il s'entretint d'autres ouvrages de Mæterlinck avec M. Brett et nomma incidemment Ibsen, le tout sans la moindre affectation. Les citations, les allusions, se mêlaient comme entre parenthèses

à ses réflexions sur la beauté de la campagne et l'agrément de la vie des champs. Il supposait à juste titre que nous nous intéressions à tout ce qui l'intéressait lui-même, et continuait à jaser avec autant d'entrain que de modestie.

Puis il nous laissa seuls pendant quelques minutes.

— Quel homme extraordinaire ! dis-je à M. Brett.

— Parce qu'il est fermier ? répondit-il, les yeux rieurs.

— Je crois bien que oui. Mais il est fermier gentilhomme, et ne ressemble en rien aux fermiers ordinaires.

— Il est gentilhomme à la manière de tous les gens du pays, qui sont très comme il faut parce qu'ils se respectent eux-mêmes, et qu'ils possèdent, avec l'intelligence, la bienveillance du cœur. Il descend de plusieurs générations de ces ouvriers qui ne prétendent pas au sang bleu et qui ne se jugent pas supérieurs aux journaliers qu'ils emploient. En même temps ils ne se considèrent comme inférieurs à personne. Assurément, leurs principes démocratiques ne les conduisent pas à s'égaliser à votre amie M^{me} Stuyvesant-Knox, par exemple. Mais ils tiennent pour acquis qu'ils valent n'importe quels Américains ou quels étrangers. Vous les entendrez peut-être appeler votre roi et votre reine « Edouard » et « Alexandra », mais sans qu'il y ait là le plus léger manque d'égards envers ces souverains.

— Oh ! je ne crois pas que je me méprenne sur leurs paroles ou leurs actions. Mes idées à leur endroit commencent à prendre corps, comme vous vous y attendiez. Mais ils m'étonnent encore. Leurs allures sont si nouvelles pour moi, et diffèrent absolument de tout ce qui existe ou pourrait exister chez nous.... Et cependant ils nous ressemblent, ils sont semblables à nous, plus sérieux, et plus instruits que bien des gens richissimes que je connais à Newport. Une très haute idée de soi, le fait qu'on vit dans des palais, et qu'à l'étranger on fréquente les têtes couronnées, ne suffit pas à créer une vraie supériorité. J'en parlai un jour à Sally, M^{lle} Woodburn. Ceux auxquels je pense font partie de la haute société parce qu'ils ont un rôle à y jouer, avec changements de costumes, de scènes et de décors à chaque acte. Leur ambition, leur luxe sont effrénés. Ils se

construisent des châteaux parce qu'ils n'ont pas autre chose à faire et parce que depuis des temps immémoriaux les grands en ont toujours fait autant. Jadis on y était confiné, on ne pouvait avoir de jolies villas avec balcons au bord de la mer, parce que vos ennemis vous tiraient dessus ou vous jetaient de la poix bouillante sur la tête; mais de nos jours, c'est une comédie de construire. On parle d'hommes qui valent tant de millions comme si la valeur d'un être humain ne consistait qu'en sacs d'écus. Vos cousins n'en sont pas là. Leur caractère est aussi pur que l'air qu'ils respirent. Et ils ont de nombreux traits de ressemblance avec l'élite honnête de notre population. Cela tient peut-être en partie à ce qu'ils sont de vrais campagnards, s'intéressant de tout leur cœur à la terre, et non pas des citadins en villégiature. Il n'y a, dans leurs allures, rien d'emprunté,

— Vous vous êtes rendu compte de tout cela plus vite que je m'y attendais, lady Betty, dit M. Brett, quand je m'arrêtai court, honteuse de m'être laissée aller à penser si longtemps tout haut. Et pourtant, si ces types nouveaux de personnages vous intéressent à cette heure, et si cette jolie ferme de l'Ohio vous plaît à première vue, vous aimeriez certainement mieux mourir que d'être condamnée à vivre ici dans un milieu pareil.

— Peut-être bien finirais-je par m'y ennuyer, mais cela ne me paraît pas probable. Je pourrais être heureuse ici, entourée des personnes que j'aime.

— Pourriez-vous aimer quelqu'un qui....

Il fut interrompu par le retour de M. Trowbridge qui m'emmena près des ruches pour prendre du miel et me faire voir une reine d'abeilles. Il me donna un chapeau muni d'une moustiquaire, et mit le sien. Alors, ayant ouvert une ruche, comme je ne témoignais pas la moindre appréhension, tant il m'inspirait de confiance, il me dit :

— Vous êtes brave, lady Betty, et je croirais que vous avez cela dans le sang.

Pour le coup, je fus vraiment flattée, car je ne crois pas que cet homme ni les autres habitants de la ferme du Vallon disent des gentilleses sans les penser.

Après avoir contemplé ces différents spectacles, j'éprouvai un vif désir de prendre du thé. « C'est le moment, me disais-je, puisqu'il est passé cinq heures. » Nous étions dans la véranda à nous balancer dans des chaises à bascule, mais personne ne parlait de thé.

Tout à coup Ida se leva :

— Je vais aider M^{me} Trowbridge et Patty à préparer le thé, dit-elle, si vous voulez bien le permettre.

— Mais sans doute, fis-je empressée, avec l'espoir de voir bientôt apparaître un plateau chargé de tasses.

Une demi-heure s'écoula. Toujours rien. Il était près de six heures. Une odeur de friture montait de la cuisine. « Elles s'occupent du dîner ou du souper, et y mettent beaucoup de temps », pensai-je.

— Le thé est prêt, bonnes gens, si vous êtes prêts pour le thé, annonça de la porte la voix agréable de M^{me} Trowbridge.

M. Trowbridge et M. Brett se levèrent, j'en fis autant, déappointée à l'idée de prendre ce fameux thé dans la maison ; je me souvins pourtant qu'il faisait bon et frais au salon. Mais on nous conduisit à la salle à manger.

La longue table y était mise de nouveau pour un repas en règle : fromage à la crème, gâteaux, mûres sauvages, un gros plat de miel, une espèce très curieuse de viande fumée, coupée en tranches très fines, et les pommes de terre frites dont j'avais senti le parfum tout à l'heure.

« Quel drôle de thé ! » pensai-je. Mais le plus drôle, ou le moins drôle, c'est que, somme toute, il n'y avait pas de thé.

Il n'était pas beaucoup plus de six heures quand le repas prit fin, et M. Brett me demanda aussitôt si j'aimerais aller chez M^{me} Randal voir M^{lle} Woodburn, mon amie étant empêchée de venir jusqu'à moi. C'était à moins d'un mille de la ferme, en prenant des chemins de traverse.

Les ombres s'allongeaient au moment où nous nous mettions en route, quand même le soleil était encore ardent. Je pris une ombrelle, mais, à la mode américaine, je ne mis pas mon chapeau.

Pour éviter la grande route, nous coupions à travers champs et nous longions les prés où se balançaient au moindre vent les hauts épis dorés ou blancs comme neige. Les clôtures ne ressemblent pas aux nôtres ; aussi, chaque fois que nous en rencontrions une, j'étais obligée de me faire aider par M. Brett pour l'escalader. Il est si fort qu'il me soulevait comme si j'étais un paquet de plumes, et cela me rappelait mes promenades à cheval sur le pied de Mounsleigh, quand j'étais toute petite. Plus il y avait de barrières, plus j'étais contente. Mais cela changea quand M. Brett me fit sauter dans un pré où paissait tout un troupeau de bétail noir et blanc à l'air féroce.

— Ne pourrions-nous pas prendre un autre chemin ? dis-je en me cachant derrière lui, honteuse de révéler ma terreur stupide des vaches, et de lui faire perdre ainsi la bonne opinion qu'il avait de mon courage.

— C'est impossible, à moins de retourner sur nos pas, dit-il. Mais n'ayez pas peur. Rappelez-vous que vous êtes en compagnie d'un ancien *cow-boy*.

— Quoi, vous aussi ? demandai-je d'un air que je m'efforçais de rendre détaché.

— Comment, aussi ?

— Je pense à un ami de mon cousin Mounsleigh, M. Harbrough, dont il parle toujours et qui habite San-Francisco. Mounsleigh a fait sa connaissance à l'étranger. Il était l'idéal du *cow-boy* au Texas, paraît-il, bien qu'il soit aujourd'hui millionnaire. Vous n'avez jamais entendu parler de lui ?

— Si fait, répondit sèchement M. Brett.

— J'ai été fort déçue de ne pas le rencontrer.

Comme nous poursuivions notre chemin, mes yeux restaient obstinément rivés sur les horribles bêtes qui brouaient à distance.

— Pourquoi ?

La question était faite d'une voix presque rude.

— Parce que Mounsleigh, qui en dit le plus grand bien, affirme que c'est un homme magnifique.

— Bien argenté en tout cas.

— Oh, ce n'est pas ce que je voulais dire ; je suis blasée sur les millionnaires. Mais, à en croire les récits de Mounsleigh, celui-ci doit être tout juste un de ces hommes qui nous plaisent tant.

— Nous ?

— A nous autres jeunes filles. Courageux, aventureux, vaillant, indépendant.

— Je crains bien que ses millions n'attirent les jeunes filles plus que ses qualités.

— Eh bien, vous êtes aussi mauvais que ce millionnaire lui-même ! m'écriai-je.

— Comment cela, je vous prie ?

— Vous êtes injuste et... presque déraisonnable. Je n'aurais jamais cru cela de vous ; et pourtant, s'il a fait des expériences pénibles, ce n'est pas de sa faute. J'en suis bien fâchée pour lui. C'est horrible d'imaginer toujours que les gens ne vous aiment que pour votre argent.

— J'en suis bien fâché aussi pour lui. Du moins je l'étais. Je crois qu'il n'est plus le même. Il a découvert que cette triste règle souffre des exceptions, et il baisse pavillon devant l'humanité.

— Alors il est plus heureux ?

— Plus heureux ? Pas précisément. Si je discerné bien son cas, il est encore au plus épais du fourré. Mais il aperçoit le ciel bleu, et voit briller le soleil au-dessus de sa tête.

— Que voulez-vous dire ?

— Quelqu'un qui le connaît très bien m'a raconté que Harborough est épris d'une belle jeune fille assez peu mondaine pour ne vouloir se marier que par amour si....

— Alors, pourquoi n'est-il pas heureux ?

— Parce qu'il ignore encore si le jour viendra où elle lui donnera plus que de l'amitié. Il sait fort bien qu'il lui plaît ; mais cela ne veut rien dire. Je suis très ignorant sur ces matières, toutefois on dit qu'une jeune fille est à cent lieues de tomber amoureuse d'un jeune homme quand elle ne craint pas de lui montrer beaucoup d'amitié et d'estime. Qu'en pensez-vous... puisque... vous vous intéressez tant à Harborough ?

— Ciel ! monsieur Brett, voilà une vache qui nous regarde ! Qu'allons-nous devenir ? C'est la plus méchante de toutes. Elle baisse la tête, elle va fondre sur nous ; nous ne lui plaisons pas ! Quelle bête effroyable ! Ce doit être un taureau !

— Il est tout jeune, fit M. Brett avec le plus grand calme. N'ayez pas peur. Ce ne sera rien.

— En êtes vous sûr ?

— N'avez-vous pas confiance en moi ?

— Oui, vous ne souffrirez pas qu'il m'arrive du mal, je le sais. Mais vous....

— Soyez sans inquiétude. Nous allons nous amuser un peu. Attendez un instant.

J'aurais volontiers attendu un siècle, puis un autre, pour retarder la catastrophe. Mais en moins d'une seconde tout mon sang reflua vers mon cœur et toute l'eau glacée que j'avais bue à Newport me parut couler sur ma colonne vertébrale.

Les vaches étaient ravies. Elles considéraient évidemment l'horrible brute, au cou épais, comme leur défenseur. Elles ne foncèrent pas sur nous, mais, levant la tête et regardant le taureau avec complaisance, elles semblaient dire : « N'est-il pas magnifique ? Il va donner à ces gens la leçon qu'ils méritent. »

Ce qui suivit s'est passé si rapidement qu'il est difficile de s'en faire une idée. Avec un sourire, M. Brett étendit la main vers mon ombrelle que je tenais fermée et l'ouvrit sous le nez même du taureau au moment où il fondait sur nous. L'animal surpris fit un petit mouvement en arrière ; et la première chose que je vis ensuite, ce fut le parasol jeté au loin et M. Brett saïssissant le taureau par les cornes pour s'élancer en riant sur son dos.

— Courez vers la barrière la plus proche ! me cria-t-il.

On voyait que ce n'était qu'un jeu pour lui de monter cet affreux animal, tant il le faisait avec aisance. Le monstre furieux se démenait et bondissait pendant que je prenais docilement mon vol vers la palissade, que je franchis sans cérémonie. Alors je me retournai palpitante, épouvantée, riant malgré tout. Le chapeau de M. Brett gisait à terre et ses cheveux tombaient ébouriffés sur son front. A cheval sur la bête noire et blanche, cramponné

des jambes et des bras, il ressemblait à un écolier pris en flagrant délit d'école buissonnière. Ses yeux étincelaient et ses dents blanches brillaient.

Le taureau avait cru jeter bas son cavalier du premier coup. Son insuccès le déconcerta complètement. Son galop sauvage se transforma en un trot résigné. D'une main M. Brett se tenait à son gros cou, de l'autre il ramassait dans l'herbe mon parasol toujours ouvert et sans la moindre déchirure. Quelques instants plus tard, repoussant du pied la bête, il l'amena matée, stupide, près de la barrière derrière laquelle je m'étais réfugiée. Puis, sautant à terre, il exécuta une audacieuse voltige qui le conduisit près de moi.

— Voilà un bon petit tour de sport, dit-il, cela me rappelle l'ancien temps où nous montions de jeunes taureaux, mes camarades et moi, pour gagner un pari. J'ai un peu perdu l'habitude de cet exercice ; mais j'espère que cette représentation vous a procuré quelque agrément.

— J'étais beaucoup trop effrayée pour m'amuser, dis-je, reconnaissante de le voir sain et sauf du bon côté de la barrière.

— Je vous présente toutes mes excuses. Le sot animal ignorait que nous sommes ses maîtres, mais il s'en souviendra désormais, et il agira en conséquence. Voici votre parasol, lady Betty. Je crois qu'il sort indemne de cette affaire. Quant à mon chapeau, je l'abandonne aux vaches pour ne pas vous faire attendre plus longtemps.

— Voyez-vous Daniel redescendre dans la fosse aux lions pour aller ramasser son chapeau ? m'écriai-je.

— Il était homme à le faire, dit M. Brett, mais une dame l'attendait peut-être.

Il ne survint pas d'autre aventure pour nous détourner de la voie qui conduisait chez Sally.

Je ne décrirai pas ma joie en la revoyant. Des larmes, les larmes d'une petite niaise, jaillirent des mes yeux tandis qu'elle me tenait étroitement serrée contre son cœur, et qu'elle m'embrassait. Il était si délicieux de sentir qu'elle m'était sincèrement attachée, et qu'elle sympathisait de toute son âme avec moi.

M. Brett s'étant éloigné en disant qu'il viendrait me reprendre dans une heure, Sally me fit raconter mes aventures, leurs causes et leurs effets en commençant par le commencement. Mon récit fut long. Elle l'écouta avec l'attention la plus affectueuse.

— Il n'y avait pas autre chose à faire, n'est-ce pas ? lui demandai-je, lorsqu'elle eut appris tout ce qui s'était passé.

L'excellente créature me félicita de cet « enlèvement » dont elle n'avait pas le courage d'être affligée, puisque les choses prenaient une si agréable tournure, et que j'avais mis tout en œuvre pour la rejoindre.

— Pour vous dire la vérité, toute la vérité, ce sont vos affaires qui m'ont chassée de Newport, continua-t-elle. Cela m'est bien égal à présent, ma *chère*, que vous le sachiez. Nous parlerons librement aujourd'hui de choses qu'il m'était impossible de discuter avec vous précédemment. Naturellement, je savais que Catherine vous destinait à Potter, et que tous deux faisaient le possible et l'impossible pour vous décider à l'épouser. Ma cousine a commencé par éloigner de vous tous les messieurs, même sur le bateau. Vous vous rappelez que personne, excepté Tom Doremus, ne pouvait s'approcher de vous. S'il y est parvenu, c'est grâce à la frayeur que M^{me} van der Windt inspire à Catherine. Les choses se sont passées exactement de la même manière à Newport. Je n'osais me permettre de vous avertir. Ce n'eût pas été loyal de ma part. Potter et Catherine sont mes cousins ; en outre j'étais l'invitée de Catherine. Je n'avais pas l'intention de rester longtemps sous son toit, mais j'étais retenue par mon désir de veiller sur vous. Je hasardais par-ci par-là une allusion ; vous me compreniez, n'est-ce pas ? Si vous étiez tombée amoureuse de Potter, cela ne me regardait plus ; Potter n'est pas un mauvais homme, mais il n'est ni assez fort, ni assez bon pour vous, Betty, et s'il avait gagné sa cause, j'en aurais eu beaucoup de chagrin.

— Il ne s'est jamais beaucoup soucié de moi, lui-dis-je, jamais, même au milieu de ses perpétuelles demandes en mariage.

— Oh que si, il tenait à vous. Au commencement, il n'était peut-être pas amoureux dans toute la force du terme, bien qu'il eût une très grande admiration pour vous, ma *chère*. L'hiver dernier il était fou d'une actrice, jolie fille qu'il aurait certainement épousée si Catherine, hors d'elle, n'avait su lui démontrer qu'une pareille mésalliance les perdrait, elle et lui, dans l'esprit de la famille. Elle l'obligea à rompre. Jamais Potter n'a eu autant d'attachement pour une jeune fille que pour celle-là. Et quoi qu'il fût déterminé à tout faire pour vous obtenir, je ne serais pas étonnée, à présent que vous êtes perdue pour lui, que ce mariage se fit. Potter pourrait tomber plus mal.

— Je souhaite beaucoup de bonheur à la jeune fille ! Expliquez-moi comment vous vous êtes prise pour quitter Newport, dis-je.

— J'ai tout simplement dit à Catherine ma façon de penser au sujet du piège qu'elle vous tendait. C'est tout. Cela lui a déplu si fort qu'elle m'a presque mise à la porte. J'ai compris qu'elle cherchait à se débarrasser de moi, et je suis partie.

— M. Brett m'a protégée comme un saint patron, dis-je.

Un sourire énigmatique voltigea sur les lèvres de Sally :

— A en croire certains entretiens et divers incidents, il a été encore beaucoup plus saint que vous ne pensez.

— Voulez-vous dire que j'ai poussé sa patience à bout ? demandai-je avec inquiétude.

— Pas précisément. Mais peu importe....

Pour rentrer nous suivîmes la route, M. Brett et moi, jusqu'au pré des vaches ; puis il fallut prendre les raccourcis. Au moment où nous arrivions à la maison, les étoiles garnissaient le ciel de leurs clous dorés. Ida et Patty, devant la porte, les yeux en l'air, étaient occupées à les compter. Si vous parvenez à compter sept étoiles sept soirs de suite, vous épouserez le premier homme qui touchera votre main après le septième soir. Je viens de compter mes sept étoiles, et je fais des vœux pour que nous ayons toute une semaine sans pluie.

Je n'avais pas faim au moment du repas, bien que j'eusse tant soupiré après le thé. A présent j'étais affamée. Nous étions tous

dans la véranda, M. Trowbridge nous parlait d'astronomie : c'est un domaine qui lui est familier comme tant d'autres. Dix heures sonnèrent. M^{me} Trowbridge me demanda si je n'étais pas fatiguée, et si je ne désirais pas aller me coucher ? Je compris alors, ô douleur, qu'il n'y aurait pas l'ombre de souper.

On se souhaita mutuellement une bonne nuit.

— A quelle heure déjeunez-vous ? demandai-je à M^{me} Trowbridge, m'attendant bien à quelque heure anormale.

Néanmoins j'écarquillai les yeux quand elle me répondit qu'on déjeunait à six heures et demie.

— Mais vous n'avez pas besoin de vous lever si tôt, poursuivit-elle, Ida et Patty vous apporteront à déjeuner.

Je répondis que j'entendais bien faire comme tout le monde, et cela plut à M. Trowbridge, qui craignait peut-être de discerner en moi les symptômes d'une aristocrate blasée. Mais il ignore combien peu on me gâte à la maison !

De la fenêtre de ma chambre, regardant folâtrer les lucioles, je les enviais de pouvoir souper à l'heure où elles veulent. Au milieu de ces réflexions, j'aperçus tout à coup, parmi les arbres, une lueur mouvante, plus grande et plus jaune que les petites lanternes ailées. Un arôme léger de bon tabac monta jusque dans ma chambre.

— Lady Betty, est-ce vous ? fit la voix de M. Brett.

— Oui, c'est moi, répondis-je en relevant la moustiquaire pour me pencher sur la fenêtre.

— J'ai quelque chose pour vous. Si je vous lance un peloton de ficelle, ferez-vous descendre un panier ou une boîte ?

— Il y a dans ma chambre une petite corbeille à papier, lui dis-je très intriguée.

Il lança le peloton, que je saisis sans difficulté. Puis j'envoyai le panier.

— Voilà, fit-il au bout d'une minute.

Avec mille précautions, je tirai le panier à moi.

— Bonne nuit ! dit-il encore. Vous trouverez un billet à côté de plusieurs autres choses. Redescendez vite la moustiquaire, sinon vous pourriez vous en repentir.

La corbeille, très amusante à déballer, contenait deux sandwiches au poulet dans une serviette, un morceau de gâteau aux fruits, une pêche et une bouteille de lait glacé.

Le billet consistait en quelques lignes griffonnées au crayon sur une feuille arrachée à un agenda.

« Je suis bien coupable envers vous, disait-il, plus coupable que si j'avais tué de ma main une innocente créature sans défense et l'avais ensevelie sous les feuilles qui jonchent les bois. Vous n'avez point eu de thé cet après-midi, vous, une Anglaise ! Ce qu'ils appellent « thé », c'est le repas du soir, le dernier de la journée. Je suis une brute de n'avoir pas remarqué que vous ne mangiez rien ; ce n'est pas que je vous aie oubliée, oh ! non, je pensais à vous. Mais je n'ai pas eu l'esprit de comprendre que vous montiez vous coucher mourant de faim. Patty s'en est rendu compte et n'a rien osé vous dire. Cette humble offrande vient de sa part. Demain soir on ne vous affamera plus. Vous n'avez pas répondu à l'une de mes questions cet après-midi ; j'en veux au taureau noir et blanc. »

Tout d'abord je ne compris pas cette dernière phrase. Puis je me souvins que M. Brett avait réclamé mon avis sur les affaires de cœur du millionnaire, ami de Mounsleigh. Je ne m'explique pas pourquoi il tient à connaître mon opinion à cet égard. S'il me posait des questions qui le concernent lui, cela m'intéresserait beaucoup plus.

Bien que très heureuse à la ferme du Vallon, faisant des visites, en recevant, et s'étonnant de trouver partout les gens si aimables et si cultivés, lady Betty se sent en proie à une vague tristesse. Soudain, coup de théâtre ! Un soir que, retirée à l'écart, elle s'est mise à pleurer sans trop savoir pourquoi, Jim Brett, accouru pour la consoler, tombe à ses pieds et lui avoue son amour. Elle voit alors clair dans son cœur et lui accorde sa main.

Mon réveil, le lendemain, fut tout différent de celui des jours

précédents. « Suis-je vraiment la fiancée de Jim, ou n'est-ce qu'un rêve? » fut la première pensée qui traversa mon cerveau. La certitude que c'était vrai me fit presque pleurer de joie.

J'écrivis à maman, Jim fit de même, et Sally écrivit, elle aussi. Je n'ai pas vu leurs lettres, mais j'en devine le contenu et je me repose sur Sally du soin de faire l'éloge de mon fiancé. Néanmoins, toutes les louanges du monde ne réconcilieront pas maman avec ce que je vais faire. Je l'entends demander : « Qui est-il ? A-t-il de la fortune ? » Quoi qu'il arrive nous ne renoncions jamais l'un à l'autre.

Jim avait promis à M. Trowbridge de se prononcer sur un cheval qu'il projetait d'acheter. Le propriétaire de l'animal l'amena vers onze heures. Sally arrivait pour me parler de la lettre qu'elle venait d'expédier à maman, et Jim, au salon, écrivait la sienne. Il ne pensait plus au cheval, je crois, quand M. Trowbridge, très agité, entra dans la chambre :

— Jim, voilà Jacques Jacobsen avec le cheval, il est du côté de la grange. Venez lui donner un coup d'œil ; c'est une bête effrayante, je ne l'achèterai à aucun prix.

— Qu'a donc ce cheval ? demanda Jim qui cachetait sa lettre et dont l'intérêt s'était soudain éveillé.

— Il est fou furieux, c'est tout, mais cela me suffit. Je pensais bien que ce superbe animal avait une tare quelconque pour que Jacques l'offrît à ce prix-là. Il l'a amené devant la maison ; vous auriez dû le voir danser, l'œil mauvais, quand Albert, puis moi avons tenté de nous mettre à califourchon sur son dos. Jacques jure que la seule raison qu'il ait de vendre le cheval à bon marché, c'est que sa femme l'a pris en grippe. Il parierait n'importe quoi que cette bête est douce comme un mouton, un peu fringante seulement. Il s'y connaît, c'est sûr, mais qu'il aille la vendre à la foire.

— Je viens, dit Jim qui se leva d'un bond.

A mon tour je me levai vivement.

— O Jim, je vous en supplie, ne vous approchez pas de cet animal, il vous tuera.

Jim se mit à rire :

— Le cheval qui pourrait me tuer n'est pas encore né. Je les connais, les chevaux, j'ai été élevé au milieu d'eux. Comptez bien que je n'exposerai pas ma vie maintenant que je possède tout ce qui en fait le prix.

Stan m'ayant souvent avertie que les hommes ont horreur des jeunes filles qui font leurs embarras, je me mordis la langue pour ne rien dire de plus, mais j'étais bien tourmentée.

— Pouvons-nous vous accompagner, Sally et moi, pour voir le cheval ? dis-je humblement.

— Je vais le monter, répondit Jim, et, s'il est digne de vous être présenté, je l'amènerai devant la maison. Ne vous inquiétez pas si je ne reviens pas tout de suite. Il faudra probablement le travailler un peu avant qu'il soit prêt à se pavaner devant des dames. Sur ces mots il mit son chapeau et sortit avec M. Trowbridge qui l'attendait en clignant de l'œil.

— Ah, ma chère ! dis-je à Sally lorsqu'ils furent hors de vue, j'ai l'horrible pressentiment d'un malheur !

— Bah ! fit-elle. Je plaindrais la monture qui se mettrait en tête de jouer un tour à un aussi incomparable cavalier. Vous comprendrez qu'il faut voir ce jeune homme à cheval pour le bien connaître.

— Je consens à vous dire que je suis une petite sotte, mais je n'en conserve pas moins un pressentiment. Allons nous mettre aux aguets dans la véranda. On ne voit pas la grange, mais s'ils débouchent par le chemin de la ferme, nous les verrons immédiatement.

— Très bien, fit Sally. Le soleil est chaud dans la véranda, mais peu importe.

Jim et Trowbridge avaient disparu. Nous étions occupées à choisir l'endroit le plus frais pour y poser nos chaises, quand un véhicule indescriptible, démodé, couvert de poussière, s'offrit à nos regards. Il était juste au tournant de la route étroite qui se dirige vers la maison et roulait bruyamment sur l'avenue des érables. La capote ne nous laissait voir que le cocher, et entrevoir deux formes humaines assises dans le fond de la voiture.

— Des visites ! Je ne savais pas que M^{me} Trowbridge attendait...

Puis, m'interrompant brusquement, la respiration haletante :

— O Sally ! c'est...

— Le duc et Catherine, murmura-t-elle.

Tout mon sang reflua subitement vers ma tête, comme si j'étais frappée d'un coup de soleil.

— Le pressentiment d'un malheur ne me trompait donc pas, dis-je en gémissant, oubliant pour l'instant toute la frayeur que m'inspirait le cheval. Restez près de moi !

— Certainement, répliqua Sally.

M^{me} Trowbridge et les jeunes filles, à la cuisine, faisaient des confitures de pêches, nous nous trouvions seules, Sally et moi, pour recevoir cette antique et pitoyable chaise de poste, qui s'arrêta tout près de la véranda.

Si les émotions variées qui m'envahissaient toutes à la fois m'avaient laissé quelque présence d'esprit, j'aurais eu beaucoup de peine à m'empêcher de rire lorsque Stan et M^{me} Esca se glissèrent hors de la lourde et vieille capote qui ressemblait à un grand seau de charbon renversé sur leurs têtes. Leurs cheveux étaient gris de poussière, leurs visages pourpres de chaleur. Evidemment ils étaient tous deux d'une humeur massacrante.

Stan faisait une mine comme le jour où j'eus le malheur de casser son maillet de cricket en m'en servant pour déterrer des vers de terre ; il me regardait comme s'il avait envie de me secouer d'importance et de me souffleter, ce qu'il eût fait sans doute si j'avais été un garçon. Quant à M^{me} Esca, elle souriait, mais ce sourire était plus menaçant que le froncement des sourcils de Stan.

— Eh, mon vieux ! murmurai-je d'une voix saccadée, et vous, M^{me} Stuyvesant-Knox, comment allez-vous ?

Sally murmura quelque chose elle aussi, et Stan eut la politesse de soulever son chapeau, ce qui nous fit voir ses pauvres cheveux trempés de sueur sur son front cramoisi ; mais il n'essaya pas même de sourire :

— C'est joli de nous mettre ainsi en danse ! Je ne m'attendais pas à celle-là de ta part, Betty.

— Tu ne comprends pas encore. Attends que je t'aie tout expliqué, je suis sûre que tu m'approuveras. Tu as toujours été si gentil !

— Tu perds ta peine à me cajoler, grommela-t-il. Je n'attends pas d'explications. Nous sommes venus t'emmener chez nous, et plus vite tu seras prête à partir, mieux cela vaudra.

— Qu'entends-tu par chez nous ? demandai-je.

— Chez M^{me} Stuyvesant-Knox, à New-York, où elle veut bien nous loger, toi et moi, jusqu'au départ du prochain paquebot convenable pour l'Angleterre.

— Je ne retournerai pas chez M^{me} Stuyvesant-Knox, c'est impossible, elle sait pourquoi.

— Ta, ta, ta ! fit Stan. Elle est joliment bonne de t'inviter après ce que tu as fait. On te donnerait huit ans et non dix-huit. Tu mériterais d'être mise au pain et à l'eau ! Me faire faire plus de mille lieues pour te ramener au pays ! Cela n'a pas de nom.

— Je ne t'ai pas demandé de venir, ripostai-je, et il était absolument inutile de se faire du mauvais sang. Vic s'est-elle enfin fiancée ?

— Oui, la veille de mon départ. Mais quel rapport y a-t-il entre ses fiançailles et tout ceci ?

— Un rapport très direct, à en croire ma sœur. Je suis fiancée, moi aussi.

— Diantre ! cria Stan plus rouge que jamais, tandis que M^{me} Esca tressaillait légèrement en lançant un regard foudroyant à Sally.

Mon sang bouillonnait, j'en avais assez. Le mieux était de tout dire à Stan, tant pis pour ce qui s'ensuivrait.

— Oui, diantre ! répétai-je, comme pour jeter un défi. Et je n'entends pas être traitée en petite fille désobéissante. Je n'ai rien fait de mal, ni en cachette. Nous nous sommes fiancés hier, mais nous nous aimons depuis la minute où nous nous sommes vus pour la première fois sur le bateau. Nous avons écrit à maman tous les deux, ce matin même, et nous t'avons écrit à toi aussi.

— Fiancée à un homme que tu as rencontré sur le bateau ?

répéta Stan, le visage soudain plus rigide que celui d'une statue, en se détournant vers M^{me} Esca.

— Tom Doremus ? dit-elle en faisant de visibles efforts pour ne pas perdre la respiration. Mais non ! C'est impossible. Il est à Newport. Il n'y avait point d'autres passagers. J'ai été particulièrement prudente.

— J'ai promis à M. James Brett de l'épouser, dis-je. Il est...

Elle m'interrompit brusquement :

— Il n'y avait personne de ce nom sur le bateau... Puis tout à coup : Miséricorde ! hurla-t-elle ! O duc, c'est trop affreux ! Je me souviens d'un homme qui voyageait en troisième classe. C'est de la démence. Cela ne peut pas être.

— Mon fiancé a fait la traversée en troisième classe. Et bien, qu'est-ce que cela peut faire ? C'est le plus bel homme et l'homme le meilleur que je connaisse. Il est le modèle accompli du gentilhomme. Demandez à Sally ; elle le connaît.

— J'approuve entièrement ce choix, dit Sally en me prenant la main. Félicitez Betty, duc, il y a de quoi, je vous l'assure. La duchesse ne s'oppose pas au mariage de sa fille avec un étranger, je le sais. Celui que Betty a choisi est ce qu'il y a de mieux, c'est un Américain de la plus noble espèce.

— Je vous demande bien pardon, mademoiselle, mais je donne à votre espèce le conseil d'aller se faire pendre, dit Stan qui n'a jamais pu s'entendre avec Sally Woodburn. Il est inadmissible que ma sœur épouse cet homme, et vous aviez mieux à faire que de l'y encourager. Voilà qui est mille fois plus grave que tout ce à quoi je m'attendais lorsque, renonçant à la plus belle partie de chasse de la saison, j'ai tout quitté pour venir te chercher ; Betty. Toi et moi nous avons toujours passé pour des écervelés, aujourd'hui, pour ce qui te concerne, tu donnes raison à ceux qui en jugent ainsi : ta conduite est déshonorante. Quant à cet homme, quel qu'il soit...

— Le voilà pour prendre lui-même sa défense, dit Sally en me serrant la main jusqu'à me faire mal.

On entendait une rumeur ; des voix, des cris se distinguaient à distance, mais ce n'était pas la voix que j'aimais. Un homme

monté sur un cheval noir entra en scène comme une fusée qui part à faux. C'était Jim, plus beau que le plus beau portrait d'homme jamais tracé par un peintre, le visage rayonnant de la griserie du combat et de la victoire qu'il voulait remporter sur l'ennemi, ce cheval qui faisait tout pour le tuer.

Cette lutte était à la fois terrible et splendide à voir. Je ne mesurai mon amour et mon admiration pour Jim qu'après l'avoir vu chevaucher, souriant, sur ce diable noir, aux soubresauts meurtriers.

Le cheval et le cavalier passèrent comme un éclair devant la maison, et revinrent en tourbillon après avoir franchi un fossé et sauté d'un pré dans un autre par-dessus une barrière à cinq barreaux ; mais ce n'est pas malgré Jim, c'est en dépit de lui-même que l'animal sautait tous ces obstacles. Ensuite il y eut une série de bonds insensés, de plonges fous. La bête se cabrait, puis, faisant un saut formidable, elle valsait sur ses pieds de derrière, battait l'air des deux autres en hennissant. Jim souriait toujours, et demeurait en selle sans la moindre apparence d'effort.

— Sapristi, voilà un gaillard qui sait monter ! marmotta Stan saisi d'admiration.

— C'est Jim Brett ! mon Jim Brett ! criai-je. Qu'en penses-tu à présent ?

Mais il ne vint pas à l'esprit de Stan de me répondre. Je suppose qu'il ne m'avait pas même entendue, tant il était absorbé par le drame qui se déroulait sous nos yeux ; la minute d'après Jim et le cheval étaient de nouveau hors de vue.

Je ne craignais plus rien, maintenant, tellement j'étais fière, et persuadée qu'il allait remporter une éclatante victoire.

Personne ne parlait. M. Trowbridge et M. Jacobsen, le propriétaire du cheval, passèrent en courant aussi vite qu'ils pouvaient, trop pressés même pour jeter un regard sur la maison. M^{me} Trowbridge et les jeunes filles, sorties de la cuisine, s'appuyaient contre la barrière la plus voisine. Les paupières de Patty étaient humides ; avec la rapidité de l'éclair, je compris qu'elle s'était attachée à Jim. Mais elle est si bonne qu'elle

vaincra ce sentiment, puisque Jim est à moi ; je lui ai bien démontré que le grand Whit est charmant sous tous les rapports.

Chacun restait immobile à sa place, regardant de ses yeux. J'entendais battre mon cœur, qui n'eut pas le temps de se calmer avant le retour de Jim monté sur le cheval noir — un cheval transformé, séduisant, gracieux, honteux et pénitent. L'animal pirouetta, longea la route et Jim, caressant le cou noir de la bête palpitante, l'arrêta près de la véranda.

— Eh bien, je me décide à l'acheter moi-même, dit-il avec un sourire.

C'est seulement alors qu'il aperçut mon frère et M^{me} Esca.

— Harbrough ! dit Stan. Comment diable êtes-vous ici ? Ce n'est pourtant pas votre Sosie ?

— C'est bien moi, Harbrough, dit Jim, tandis que, muette de surprise, j'écoutais sans comprendre. Comment allez-vous, duc ? Je m'attendais bien à vous voir à mes trousses : je vous ai cependant télégraphié hier au soir, chez Boodle, et je vous ai écrit ce matin au cas où vous ne vous seriez pas encore mis en route.

— Je suis tout abasourdi, dit Stan peu élégamment. Etes-vous Brett ? Brett est-il vous ou quelqu'un d'autre ?

— Je m'appelle James Brett Harbrough ; vous n'en savez rien peut-être, peut-être l'avez-vous oublié, dit Jim en sautant à bas du cheval et en lançant les rênes à M. Jacobsen qui arrivait hors d'haleine. Me pardonnez-vous ? ajouta-t-il en s'approchant de moi.

— Je ne comprends pas encore ce que cela signifie, dis-je d'une voix sourde.

— Miss Woodburn et Mounsleigh sont au courant de tout. Nous sommes de vieux copains, lui et moi. Il a su par moi que j'étais amoureux de sa cousine et que j'allais mettre tout en œuvre pour la conquérir à ma façon. Vous vous rappelez Harbrough, l'ami de Mounsleigh ? Vous me disiez l'autre jour à quel point vous étiez désolée de ses mésaventures et combien vous lui souhaitiez de bonheur en amour.

— Voilà pourquoi vous prétendiez être seulement Jim Brett ?

— Je suis Jim Brett. Et maintenant que vous avez compris, me pardonnez-vous ?

— Je ne comprends pas encore, si ce n'est que vous avez eu peur que je ne fisse plus de cas de votre argent que de votre personne. Comment avez-vous pu supposer une pareille chose ? Mais... ces troisièmes classes...

— Mon voyage au milieu des émigrants n'a rien à faire avec vous, quoique tout ce qui s'est passé dès lors dérive de là. J'étais à l'étranger depuis des années, quand un ami que je retrouvai à Paris, en juin dernier, paria mille dollars qu'en dépit de toutes mes étranges aventures, je ne supporterais pas de voyager en troisième classe sur un des grands transatlantiques. J'acceptai le pari et je l'ai gagné. Et n'eût été mon désir de vous revoir, je serais parti pour l'Ouest aussitôt après mon débarquement à New-York, mais je vous avais vue et je restai. Par bonheur pour moi, j'avais très souvent rencontré miss Woodburn ici et à San-Francisco. Elle me reconnut immédiatement sous mon costume d'émigrant ; elle fut seule à me reconnaître, mais son tact l'empêcha de tout gâter. Devinant une gageure, elle ne souffla mot à personne. Elle n'aurait rien dit, même si je n'avais pas réussi à lui faire remettre un billet. Je parvins à m'entretenir avec elle à bord et nous avons parlé de vous. J'étais convaincu déjà alors que vous n'étiez pas de ces jeunes filles qui regardent avant tout à l'argent ; mais....

— C'est en partie ma faute, Betty, interrompit Sally, lorsqu'il hésita une seconde. Pour être franche, tout à fait franche, je vous dirai que la duchesse s'était entendue sur certains points avec Catherine. Ne sachant pas jusqu'à quel point votre éducation avait influé sur votre nature, j'encourageai M. Harborough à vous mettre à l'épreuve, en conservant son rôle de jeune homme pauvre appelé Jim Brett. Cela l'excluait du monde et l'éloignait de vous ; mais vous vous intéressiez à lui ; c'était l'important ; je fis l'impossible pour attiser le feu, prévoyant bien que Jim Brett finirait par l'emporter. C'est moi qui préparai votre entrevue dans le Parc ; je parvins aussi à lui procurer une

invitation pour la grande soirée de Catherine. Il jouait gros jeu, parce qu'il désirait [être aimé de vous pour lui-même, et vous conquérir malgré tous les obstacles. Il n'était pas encore prêt pour le grand coup quand le sort est intervenu.

— Son intervention n'aurait pu être plus opportune, fit Jim, et maintenant, chérie, comprenez-vous ? et tout m'est-il pardonné ?

— Vous auriez pu, il me semble, avoir confiance en moi dès le début, répondis-je. Enfin.... c'est romanesque, n'est-ce pas ? et je crois bien que... même si j'étais très, très fâchée, je pardonnerais tout après vous avoir vu monter ce cheval.

— Moi aussi, dit Stan, et ils se serrèrent la main en riant tous les deux.

— Il faudra bien que j'en fasse autant, pourvu que quelqu'un consente à me présenter M. Harborough, dit M^{me} Esca qui rongea son frein.

Comme si quelqu'un se souciait de son pardon !

— Et la duchesse ? interrogea Sally.

— Oh, tout ira bien dès qu'elle apprendra que Betty est fiancée avec un homme que je connais, qui me plaît et qui est un amateur de sports si accompli. Tout ira bien, vous dis-je, répéta Stan.

Je fus très heureuse qu'il ne fit aucune allusion à l'argent de Jim, bien que ce soit là ce qui fera le plus d'impression sur maman. Quant à moi, s'il y avait place dans mon cœur pour le moindre regret, je regretterais presque que Jim ne soit pas pauvre.

— Ah, que le monde est beau ! Je vais avoir deux patries, une sur chaque rive de l'Atlantique.

A.-N. et C.-M. WILLIAMSON.

Traduit par H. D'APPLES.

VARIÉTÉS

GIBBON A LAUSANNE

La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle, par M. et M^{me} W. de Sévery. Second volume. — Lausanne, Georges Bridel & C^{ie}, 1911.

« Les Suisses, écrivait en 1714 un diplomate anglais, sont si décriés dans le monde par rapport à l'esprit, que quiconque entreprend de les défendre sur ce chapitre court risque de passer lui-même pour n'en avoir pas à revendre. »

Ayant fait cette constatation décourageante, Abraham Stanyan, envoyé extraordinaire de S. M. britannique auprès des Cantons, s'attacha de son mieux à réfuter une prévention d'autant plus fortement enracinée en Europe, qu'elle avait pris naissance en France.

A Versailles, on ne connaissait en effet que deux classes de Suisses : d'une part, les représentants d'oligarchies vénales, auxquels les agents du Roi distribuaient avec mépris l'or des subsides ; de l'autre, le peuple lourd, simple et fidèle des soldats qui montaient la garde devant les palais et, glorieux et obscurs, se faisaient tuer sans broncher sur les champs de bataille. Il n'était pas de naïvetés qu'on ne prêtât à ces gros garçons, pas de bévues qu'on ne leur fit endosser ; ils étaient devenus des personnages classiques de la Comédie française et entraient en scène avec M. de Pourceaugnac à la grande joie des spectateurs.

Quant à « l'état mitoyen » qui existait entre ces groupes

extrêmes, le Français ne s'y intéressait pas. Les mœurs, les institutions des Cantons lui paraissaient incompréhensibles, les relations entre ces petites républiques, compliquées et confuses. Il ignorait jusqu'au nom de ces Etats minuscules.

Laissons de nouveau la parole au citoyen anglais : « Je n'ai trouvé nulle part, écrit-il, des gens d'un jugement plus sain et plus net, d'une plus grande dextérité dans le maniement des affaires sérieuses, ni d'une conversation plus animée d'un enjouement plus naturel que parmi ceux de cette nation.... L'on peut dire de leurs Républiques ce qu'on dit d'un particulier qui vit dans une certaine médiocrité de fortune, qu'elles sont au-dessous de l'envie et au-dessus du mépris. L'on ne trouve parmi eux aucun des plaisirs éclatants des cours, mais beaucoup de cette satisfaction qui naît d'une vie tranquille. Enfin ils ont plus d'esprit et peut-être moins de sincérité qu'on ne leur en donne dans le monde. »

Le diplomate britannique était bien placé pour observer les Cantons. D'instinct, il retrouvait chez les Suisses certains traits essentiels, communs à ses propres compatriotes : sens pratique développé, habileté dissimulée sous une enveloppe extérieure de réserve ou de bonhomie, simplicité d'allures et de mise, absence de brillant et d'imagination, et enfin cet esprit du terroir qui, chez les insulaires, constitue une bonne part de leur « humour. »

Il serait facile d'établir avec le lord anglais d'autres points de contact entre deux nations dont les institutions politiques se ressemblaient fort, et chez qui se retrouvaient, avec l'attachement à la tradition, le même sentiment des convenances, la même manière sérieuse et un peu pédante de comprendre la vie. Pourquoi des mentalités aussi semblables ne se sont-elles pas toujours manifestées de façon identique ? Cette question s'était posée et on y avait déjà répondu en mettant en parallèle la mer ouverte de tous côtés aux regards du peuple britannique et l'horizon limité des montagnards suisses.

Si nous avons insisté sur ces analogies, c'est parce qu'elles expliquent en partie pourquoi Gibbon ne se repentit jamais

d'avoir fixé sa résidence dans un pays vers lequel les Français n'étaient pas naturellement attirés.

Son premier séjour à Lausanne, chez le ménage Pavillard, en punition de ses incartades d'adolescent, ne lui laissa que de médiocres souvenirs. Mais, il s'était inconsciemment attaché à cette charmante contrée et à ses habitants. Plus tard, ses impressions se précisèrent. Loin des luttes politiques il cherchait, sur les bords du Léman, une retraite qui lui permit de poursuivre dans le calme l'achèvement de son œuvre. Il rencontra mieux encore : des amis fidèles, des admirateurs compréhensifs et une société qui convenait autant à son esprit que le climat de la Suisse à sa santé.

Il trouvait dans le Pays de Vaud à satisfaire les deux hommes qu'il sentait en lui ; dans le premier, on reconnaissait l'Anglo-Saxon, le patriote nourri dès son enfance du génie de Shakespeare, l'officier de milices, le tory mêlé à une vie publique intense ; dans l'autre, on distinguait l'historien de l'Empire, le romain auquel son passage dans l'Eglise catholique avait donné le goût de l'unité et de la discipline, l'intellectuel épris de culture classique et française ¹. Promptement, Gibbon fut en communauté d'idées avec ceux qui l'entouraient, et lorsqu'il lui arrivait de dire : « Nous autres Suisses ! » ce n'était pas une boutade, mais l'expression d'un sentiment véritable.

L'an passé, M. et M^{me} de Sévery nous avaient dépeint le cadre de la petite scène où va paraître Gibbon et où se déroulait la vie de la société vaudoise à la fin du dix-huitième siècle. Tour à tour ils avaient fait évoluer les chœurs et les figurants de cette pièce gracieuse et aimable, dans le champêtre décor de Mex, dans les salons de la rue de Bourg, sur le théâtre de Mon-Repos. Aujourd'hui, ils nous en présentent individuellement les princi-

¹ « L'habitude du plaisir (éprouvé au théâtre de Mon-Repos) fortifia mon goût pour le théâtre français, écrit Gibbon dans ses mémoires, et ce goût a affaibli peut-être mon idolâtrie pour le génie gigantesque de Shakespeare, qui nous est inculqué dès notre enfance, comme le premier devoir d'un Anglais. »

paux personnages. Ce second volume est donc moins un récit suivi qu'une succession de chapitres consacrés chacun à une figure détachée de l'ensemble. Hâtons-nous d'ajouter que la matière n'en est pas moins riche et variée, ni la lecture moins attachante.

Salomon et Catherine de Charrière restent au centre de l'action. Ils reçoivent devant nous les confidences de leurs amis et leur multiplient en échange les témoignages de leur affection et de leur intérêt. L'un après l'autre, on voit défiler chez eux le médecin Tissot, homme de talent et de cœur, la rêveuse et tendre M^{me} de Corcelles, le vénérable doyen Polier et le spirituel auteur des *Lettres de Lausanne*, M^{me} de Charrière de Tuyll ; c'est enfin Gibbon qui tient le premier rang parmi ces visiteurs intimes.

L'amitié de la famille de Sévery a été pour l'historien « un des premiers bonheurs de sa vie. » Heureusement pour nous, elle a laissé des traces ; ces lettres constituent une documentation fort appréciable non seulement sur quelques circonstances de la vie du savant anglais, mais sur toute une période de son existence.

Gibbon est une de ces illustrations dont s'enorgueillit un grand peuple. A ce titre, rien de ce qui le touche ne saurait nous laisser indifférents. Telle note rapide, tel billet en apparence insignifiant peuvent avoir leur valeur dans l'étude d'une nature aussi complexe et aussi peu disposée à se révéler. Assurément, il ne faudrait pas tomber dans les exagérations ridicules de certaine école allemande et attribuer une importance psychologique aux détails domestiques dont on se plaît à charger la biographie des hommes célèbres. Cependant, ces comptes de ménage, ces inventaires de vêtements, ces factures de fournisseurs, tous ces menus renseignements sur la vie matérielle de Gibbon ne sont pas méprisables. Utilisés avec mesure, ils aident à l'imagination pressée de replacer la figure dans son cadre. Ils ajoutent aux lignes précises du portrait dessiné un peu de cette couleur qui donne la vie.

Durant l'automne de 1783, Gibbon s'était installé à la Grotte, chez son ami d'Eyverdun. On peut aisément reconstituer la vie de ce gentilhomme riche et célibataire dans la confortable habitation qui subsistait encore à Lausanne, il y a peu d'années.

On aime à se le représenter dans son cabinet de travail, consultant les textes de l'antiquité ou les chroniques du haut moyen âge, cherchant dans sa bibliothèque les lourds volumes reliés en parchemin blanc ou en cuir fauve. Aux murs, de belles gravures anglaises, les portraits de Pitt, de Sheridan, lui rappellent sa première patrie, et les tempêtes parlementaires. Par la fenêtre, les yeux de l'historien, un instant distraits, aperçoivent un coin de ce paysage lumineux « qui paraît toujours nouveau, aux yeux même accoutumés dès leur enfance à le voir. »

La petite terrasse l'invite à la promenade, le berceau d'acacias, au repos et à la songerie.

C'est là que le 22 décembre 1787, par une nuit tiède et claire, devant le lac argenté, il viendra s'asseoir, son œuvre achevée, en proie à une émotion joyeuse mêlée de ce sentiment de mélancolie qu'on éprouve à prendre congé « d'un vieux et agréable compagnon. »

Pourtant, la maison de la Grotte n'entend pas seulement de graves propos et de philosophiques entretiens. Fréquemment des chaises à porteurs s'arrêtent à son seuil, car Gibbon rend largement aux Lausannois l'hospitalité accueillante qu'il a trouvée chez eux.

Le voici, au milieu de ses hôtes, en bas de soie blancs, en habit cramoisi à brandebourgs, les cheveux soigneusement coiffés et parfumés, dans l'attitude que lui prête la silhouette qui orne la première page de ses mémoires.

Les jambes grêles semblent avoir peine à porter le corps épais. La tête est énorme, monstrueuse ; sur le front droit et puissant, entre les joues pendantes et le triple menton qui retombe sur la cravate de dentelle, le nez et la bouche disparaissent dans les chairs. Mais cette figure difforme est pleine d'originalité et d'esprit. La physionomie a tant d'expression que l'observateur

attentif « y découvrira presque toujours quelque chose de nouveau » ; et dans les gros yeux à fleur de tête brille la flamme d'une intelligence subtile.

Avec la politesse aisée d'un homme de bonne compagnie, il reçoit les éléments les plus divers d'une société variée.

Un jour, c'est le bailli d'Erlach avec lequel il parle politique et joue aux cartes ; ou bien il réunit à sa table une assemblée brillante et spirituelle de gentilshommes français. Une autre fois, il groupe ses amis anglais, Hume, Fox, lord Sheffield.

Il ne délaisse pas les Suisses, « ses vrais compatriotes. » Il leur donne des fêtes animées, agrémentées de bonne musique et d'excellents soupers, et dans lesquelles « vétérans et jeunes troupes » mènent avec acharnement la danse jusqu'à l'aurore. Quant à l'amphitryon, il s'est retiré de bonne heure ; il a gagné son lit dans une chambre d'angle et là, sa grosse tête enveloppée de bandeaux, il dort comme un marmot jusqu'au matin.

Le lendemain, frais et dispos, il écrira à ses amis qui s'informent de sa santé : « Mille grâces ! Je me porte très bien, mais quant à mes victoires, je les remporte un peu comme Louis XIV, grâce à l'habileté de mes généraux. »

Ce général, c'est Catherine de Sévery, qui est intervenue en maîtresse de maison entendue, qui a fait les apprêts et les honneurs de la soirée, épargnant au célibataire les tracasseries d'une organisation compliquée. C'est elle qui reçoit les clefs de la demeure, lorsque Gibbon part pour l'Angleterre, et qui, en l'absence du propriétaire, prend les décisions convenables.

Ce trait nous fournit une preuve entre plusieurs de la confiance absolue qui réglait les rapports de l'historien avec les châtelains de Mex.

L'Anglais goûtait chez les différents membres de la famille « des vertus appropriées à leur âge et à leur situation », le bon sens bienveillant de Salomon de Sévery, la sensibilité charmante et pleine d'élans de l'épouse, la gentillesse du garçon et de la jeune fille. Il trouvait dans le cercle créé par ce ménage aimable l'atmosphère d'intimité qui lui avait manqué dans sa jeunesse.

Son apparente sécheresse disparaissait pour faire place aux sentiments d'un cœur délicat. C'est à tort qu'on a parlé de Gibbon comme d'un être exclusivement fait d'intelligence et de raison.

A leur tour, ses amis subissaient l'ascendant d'une individualité si intéressante et se plaisaient à analyser son influence séduisante.

« Cet homme a tout ce qu'il faut pour s'attacher à la longue, écrivait Catherine de Sévery. J'ai aussi senti l'attrait puissant de ce caractère énergique chez qui la sensibilité est quelquefois un peu voilée, mais qui ramène toujours à soi, par cette suite dans les idées et les actions, cette force dans l'âme, ce bon calcul sur toute chose, cette marche ferme que les passions ou les défauts des autres n'altèrent jamais. Et cette confiance précieuse qu'il accorde par degrés et qui est si flatteuse, achève de subjuguier en sa faveur. » Ces relations excellentes ne subirent d'éclipse à aucun moment. Tout au plus, la question religieuse aurait-elle pu donner lieu à quelques discussions. Mais si Gibbon était incroyant, il respectait infiniment les opinions de ses amis, avec lesquels il lui arriva même d'aller à l'église.

Il suivait les enfants avec une sollicitude égale à son affection pour les parents. Sur ses instances, le jeune Wilhelm entreprit en octobre 1787 un voyage à Londres. L'historien, qui avait repassé la Manche quelques mois auparavant, l'accueillit comme son fils et lui ouvrit toutes les portes. Parvenu à l'apogée de sa célébrité, il le présenta à la cour et dans la société, le conduisit au parlement et l'introduisit au procès de lord Hastings. Il donna à son hôte toutes les occasions d'observer de près, dans les manifestations d'une orageuse liberté, la vie prodigieuse de l'Angleterre, remuée profondément par le *Réveil* et par l'idée nationale renaissant après une crise de matérialisme brutal. Puis, en juillet 1788, Gibbon revint en Suisse avec son ami vaudois.

Cinq ans s'écoulèrent encore pendant lesquels il vit avec anxiété le ciel s'assombrir. Lausanne perdait son insouciance joyeuse. La ville s'était remplie d'émigrés qui, par leurs récrimi-

nations violentes, rompaient l'harmonie paisible de la petite cité. Dans les villages, des démocrates, « fanatiques missionnaires de sédition, » dispersaient la semence de théories sauvages et niveleuses. L'historien sentait venir la tempête sur son pays et sa patrie d'adoption, bien qu'il s'efforçât de rester optimiste.

D'autres causes de tristesse vinrent en 1793 s'ajouter à ses appréhensions et le poussèrent à quitter un sol devenu peu sûr. Salomon de Sévery avait succombé le 29 janvier. Peu de semaines après, lady Sheffield disparaissait à son tour. La santé de Gibbon s'était altérée.

Au printemps, avec un vrai déchirement, il se sépara de ses amis pour ne plus les revoir. La mort lui épargna un dernier chagrin, celui de voir la Révolution submerger les rivages où il avait passé plusieurs années heureuses de sa vie, et disperser la société sur laquelle il avait projeté un reflet de sa gloire.

BERNARD DE CÉRENVILLE.



CHRONIQUE PARISIENNE

Les députés et la réélection. — Une explication de M. Georg Brandes. — L'art décoratif au Salon d'automne et au Salon du mobilier. — Conseils de M. Emile Faguet sur l'*Art de lire*.

Les négociations franco-allemandes ont un peu retardé la rentrée en scène de nos parlementaires. Ce n'est pas que nous en fussions autrement impatients, mais sans eux et leur agitation un peu brouillonne, on ne peut considérer la saison d'hiver comme réellement ouverte. Les voici maintenant rentrés, et on leur prête l'intention de se mettre sans retard à la besogne du budget. Ce serait sage, ne fût-ce que pour se faire pardonner d'avoir été si lents à voter celui de 1911. Il est d'ailleurs probable que le ministre des finances n'est pas étranger à leur bonne résolution. Mais si j'étais sûr qu'ils m'entendissent, et que mes paroles fussent pour eux autre chose qu'un vain bruit, je me permettrais de leur donner un conseil. Je les engagerais à ne pas trop fermer l'oreille au murmure de mécontentement dont ils sont la cause et qui grossit d'heure en heure. Car c'est à eux que l'on s'en prend et l'on a tout à fait raison. Quelle que soit la nature des maux nombreux dont nous souffrons, si l'on remonte d'un de ces maux à sa source, on arrive à une défaillance des législateurs. Et par défaillances j'entends ces actes bel et bien conscients ou ces abstentions froidement calculées où l'on fait passer son propre intérêt avant l'intérêt général : chose fort grave lorsqu'on a reçu mandat spécial de veiller à ce dernier.

Toutefois, s'il en est ainsi, ce n'est pas uniquement la faute de nos « honorables », c'est celle aussi du régime électoral. Dans un récent article de la *Revue politique et parlementaire*, un ancien député, M. Sabatier, montre clairement que la cause di-

recte du mal est la réélection des députés. Sans la réélection et l'appât irrésistible qu'elle offre à l'intéressé, on n'aurait jamais vu se former et s'étendre sur tout le territoire cette plaie nationale, « l'industrie des placements électoraux », ces comités auxquels les élus sont liés par mandat impératif, par l'obligation de voter ceci et cela et surtout d'obtenir des faveurs et des places pour le « parti », faute de quoi ils devront renoncer à tout espoir d'être réélus. Que résulte-t-il de l'action de ces comités ? La fraude électorale, la corruption, le favoritisme, la « collusion du pouvoir exécutif et des députés. » Asservis aux comités locaux, dit M. Sabatier, « les députés, par le jeu de la responsabilité ministérielle, asservissent les ministres et exigent le concours de ceux-ci en vue de l'accomplissement de tous les désirs des tout-puissants comités. Entre un ministre qui ne veut à aucun prix être renversé et des députés qui veulent à tout prix se faire réélire, l'accord est bientôt fait. Le député donnera au ministre tous les votes de confiance nécessaires. Il laissera le ministre opérer à l'aise en matière de finances, de politique coloniale, de travaux publics, de chemins de fer, et votera tout ce que le cabinet voudra ; de son côté, le ministre nommera receveurs-buralistes, percepteurs, décorera, fera avancer en grade tous les amis du député, etc... » Que de fois, en effet, n'avons-nous pas eu l'impression, au cours de ces dernières années, en présence de certains silences inexplicables de la majorité ou de certains votes hâtifs, obtenus sans discussion ou à la suite d'un semblant de débats, qu'il existait un véritable marché entre elle et le pouvoir exécutif !

Avec de telles mœurs, il ne saurait y avoir dans l'administration, ajoute avec raison M. Sabatier, ni dignité, ni sécurité, ni justice. Et il propose deux remèdes. L'un serait l'institution assez discutable d'une *chambre de contrôle* (que fait-il donc du Sénat ?) L'autre serait « le retour à la législation constitutionnelle de 1791 », sous laquelle les députés n'étaient rééligibles qu'une seule fois, et cela, précisément, en vue de « prévenir la corruption parlementaire. » La rééligibilité indéfinie fut établie en l'an 12 par Napoléon pour les besoins de sa

cause, et afin de « s'assurer des députés dociles et *dépendants*. » Etonnez-vous, après cela, qu'un système électoral emprunté au régime monarchique et transporté tel quel, avec une inconcevable naïveté, de l'autocratie napoléonienne dans notre république, ait peu à peu ramené chez nous la tyrannie ! La même cause a produit les mêmes effets et nos députés, tout comme ceux de Napoléon, et même nos ministres, sont « dociles et dépendants » à souhait ; il n'y a que le tyran qui ait changé, et le tyran d'aujourd'hui, c'est le suffrage universel. Cependant, tyran pour tyran, le dernier est préférable parce qu'il est multiple et qu'il peut se produire dans ses rangs des dislocations salutaires. La preuve, c'est que le mécontentement que M. Sabatier sent grandir se manifeste au sein même de cette masse électorale d'où les comités tirent leur toute-puissance. Tout espoir n'est donc pas perdu de voir le suffrage universel se ressaisir, à un moment donné, dans la personne de ses représentants et secouer le joug des comités, et une majorité parlementaire, sous la pression de l'opinion publique et par lassitude de la tyrannie locale, abolir à jamais, dans un sursaut de dégoût, le droit qu'ont les députés d'être réélus. Quand on songe à l'immense soupir de soulagement qu'une telle mesure ferait pousser à la France, on ne peut s'empêcher de penser qu'il est vraiment coupable de la différer.

— Nous ne perdons pas une occasion, nous autres Français, — et vous venez de vous en apercevoir, — de nous dire nos vérités. C'est là un fait bien connu et qui peut-être encourage les étrangers à nous les dire à leur tour, un peu brutalement parfois, surtout lorsque, comme le romancier norvégien Bjørnson ou le critique danois Georg Brandes, ils appartiennent à ces races du nord dont la franchise ne va pas sans quelque rudesse. La presse parisienne a reproduit à deux reprises, au cours de l'été dernier, la substance d'un article publié en Danemark par M. Georg Brandes et où, dit-on, l'on pouvait lire, entre autres choses, que la France contemporaine était digne du mépris universel, qu'on y assassinait en plein jour, et que les assassins étaient invariablement acquittés. Cette divulgation n'a pas eu

grand écho dans le public, auquel le nom de Brandes était à peu près inconnu, son œuvre considérable n'étant pas encore traduite dans notre langue. Pour la plupart, sans doute, le jugement de l'écrivain danois sur notre pays était celui d'un original, dont l'originalité consistait à être Danois, et auquel on pouvait pardonner un mouvement de mauvaise humeur. Mais, à ceux qui connaissent la valeur de M. Brandes et l'admiration qu'il avait vouée à la France et à sa littérature, cette volte-face inattendue a causé une impression pénible. Elle nous enlevait, d'abord, un ami. Et puis ne croit-on pas toujours, en présence d'un changement d'attitude aussi brusque, qu'il a les plus impérieuses raisons de se manifester ?

M. Georg Brandes, de son côté, s'est montré assez contrarié du bruit fait autour de son nom, et il est regrettable que le *Temps*, auquel il avait adressé, il y a deux mois, ses explications, ait attendu jusqu'à maintenant pour les publier. Cette lettre, en effet, met les choses au point. D'abord nous y trouvons la preuve, fort agréable à enregistrer, que M. Brandes ne nous a pas retiré toute son estime, comme le montrent ces lignes qu'il emprunte à son fameux article : « Il y a des choses sans nombre pour lesquelles il est naturel de glorifier la France. Il n'y a pas de pays plus haut placé par sa littérature, son art, son goût, sa culture sociale, sa politesse générale et encore d'autres bonnes et grandes qualités que tout le monde connaît. » D'autre part, M. Brandes ne nie pas qu'il nous ait adressé, dans ce même article, des critiques assez vives ; mais il avoue qu'il s'est fait en cela l'humble écho des Français qu'il avait entendus. Je n'ai pas de peine à croire que mes compatriotes lui en aient fourni l'occasion ; et il faut reconnaître que sa dureté à notre égard se trouve un peu atténuée s'il a fait à ceux-ci l'honneur de les croire sur parole lorsqu'ils lui disaient que l'assassinat en plein jour était en France un fait courant. Un étranger qui arrive de régions si lointaines et qui ne fait que passer n'est pas tenu de montrer tant d'esprit critique, même lorsqu'il est un critique professionnel. Et encore serait-il nécessaire d'avoir sous les yeux l'article de M. Brandes pour s'assurer qu'il a recueilli des his-

toires aussi puériles. S'il s'est contenté de signaler avec tristesse, dans la France actuelle, et peut-être en appuyant un peu trop, des choses que nous déplorons nous-mêmes tout haut, on ne peut lui reprocher d'en avoir instruit ses compatriotes. « Pour moi, dit M. Pierre Mille, — qui a commenté dans le *Temps* la lettre de M. Georg Brandes, — pour moi à qui aucun de mes compatriotes compétents ne cache plus que nous fabriquons une poudre qui détone toute seule, je ne serai jamais surpris de l'entendre proclamer, d'après eux, par un Lapon. »

Passons donc l'éponge sur l'article de M. Brandes, qui ne peut pas être devenu gallophobe du jour au lendemain, et prions-le de trouver pour son œuvre un traducteur. Nous souhaitons vivement connaître ces volumes de critique où il a fait, dit-il, une place si large à la littérature de notre pays.

— C'était un spectacle réconfortant, le mois dernier, au milieu de nos graves préoccupations, de constater au Salon d'automne et au Salon des industries du mobilier l'émulation qui s'est emparée de nos artistes décorateurs. J'entends par là ceux qui se sont spécialisés dans l'art, difficile entre tous, de composer une pièce d'appartement, d'y faire concourir les lignes et les couleurs à la pleine harmonie de l'ensemble. Nous avons jusqu'à présent des fabricants de meubles. Le plus souvent, ils vendaient des meubles isolés : un lit, un fauteuil, une table. Quelquefois ils fournissaient un mobilier complet, pour l'installation d'un jeune ménage ; mais le type n'en variait guère et l'on ne sortait pas des Henri IV, des Louis XV et des Louis XVI tout battants neufs. Aujourd'hui se manifeste une tendance entièrement nouvelle. Les commerçants font place à de véritables artistes qui s'efforcent de chercher, en dehors du « déjà vu », une formule d'ameublement dégagée de toute influence historique, plus naturellement adaptée à notre existence du *xx^e* siècle, par suite plus vivante et plus intime. Le mouvement était à prévoir depuis plusieurs années, en raison de l'échec lamentable du « modern style » et de la nécessité de chercher autre chose. Il ne s'est cependant dessiné tout de bon que depuis le Salon d'au-

tomne de 1910, où les artistes décorateurs de Munich avaient exposé leurs travaux. Ces beaux résultats, obtenus à force de conscience et de volonté, ont frappé les nôtres et secoué leur paresse. Ils ont compris que, pour regagner l'avance prise par leurs rivaux d'outre-Rhin, il leur fallait tout simplement travailler; et le dernier Salon d'automne, comme le Salon du mobilier, nous ont montré qu'ils avaient fait, depuis un an, un pas immense.

L'influence bavaroise a sans doute laissé sa marque sur beaucoup de ces ensembles, mais seulement en ce qu'elle a de meilleur. Il s'y révèle une application soutenue, un souci constant du style et de la disposition des meubles, du choix de la matière pour les boiseries et les étoffes, l'effort d'adapter toutes ces choses à la destination des pièces, selon qu'il s'agit d'une chambre à coucher, d'une salle à manger, d'un salon ou d'un cabinet de travail. L'impression qui en résulte est celle d'une recherche sérieuse et logique à laquelle cet art ne nous avait pas habitués, mais qui ne tombe jamais dans l'austérité un peu lourde et froide de certains ameublements bavarois.

L'an dernier, au Salon d'automne, j'avais donné la palme à André Groult, dont le triomphe alors était facile. Bien que beaucoup mieux entouré cette année, il n'en triomphait pas moins. Les trois ensembles qu'il a exposés étaient, chacun à sa manière, du goût le plus exquis. Très simple, sa chambre à coucher jaune et bleu pâle (le jaune pour les rideaux, le bleu pour le papier), teintes unies que rompaient, par places, des ornements aussi discrets que bien choisis. Mais j'ai goûté particulièrement son boudoir avec papier à fleurs roses et rouges semées à profusion sur fond de feuilles vertes, et où tous les objets, sofa, fauteuils, tapis, petite table, affectaient la forme arrondie. Groult a horreur des angles. Il ne les a pourtant pas bannis de sa petite salle à manger, dont une boiserie odorante garnissait les murs jusqu'au tiers de leur hauteur, le reste du mur formant frise avec un papier à treillage bleu foncé entremêlé de grosses grappes de raisins bruns. Mais il a réduit les

saillies au minimum ; une armoire vitrée servant de buffet s'ouvrait à même la boiserie, sur laquelle était prise également une sorte de niche pourvue d'une banquette.

Nous voilà loin de la routine que nous imposait depuis si longtemps la paresse des décorateurs. C'en est fait des ameublements prétentieux dont le style empruntait le nom de nos rois et où l'on se représentait les héros et les héroïnes de MM. Paul Bourget et Georges Ohnet. Dans les ensembles que compose la charmante fantaisie de Groult et de ceux qui l'entourent, on imagine plutôt les personnages de René Boylesve ou d'Henri de Régnier, si ce n'est même de Francis Jammes.

La *chambre d'enfant*, de Rigaux, a fait la joie des visiteurs. Elle n'était d'ailleurs qu'amusante, avec l'arche de Noé peinte ou brodée et revenant comme un *leitmotiv* sur tous les meubles et jusque sur les rideaux des fenêtres. Autour de la chambre, sur le mur, se déployait le cortège des animaux de l'arche, animaux copiés non sur la nature, mais d'après ces informes figurines de bois peint qu'on fabrique pour les enfants. C'est là une plaisanterie qui peut amuser les parents, mais l'œil de l'enfant serait plus frappé par les formes véritables, et son instinct n'admet les animaux en bois que s'ils sont vraiment en bois.

D'autres spectacles sollicitaient nos regards : la « petite installation de campagne », de Jaulmes ; le cabinet de travail d'André Mare ; celui de Sue et Huillard, si confortable, avec son corps de bibliothèque formant angle et son moelleux sofa, propice à la rêverie ; la chambre de jeune fille de Maurice Dufrêne ; la salle à manger de Paul Follot et sa salle de musique en érable, amarante, acajou et bois de rose, dont la décoration murale, indécise comme il convenait, et vaguement pailletée d'or, allait rejoindre un plafond cintré semé d'étoiles.

Au Salon du mobilier, l'exposition était moins homogène et moins choisie. On y voyait un peu de tout. A côté d'ensembles d'un caractère bien personnel et d'un goût irréprochable, j'en ai remarqué qui étaient directement inspirés de l'art de Munich, puis des épaves du *modern style* aux meubles disloqués et aux tons criards, vraiment inhabitables ; et, perdu au milieu de tout

cela, un délicieux salonnet de P.-A. Dumas, dans le genre Groult, aux murs revêtus de boiseries jaunes à liséré vert. Aussi agréable à l'œil par l'harmonie des tons, le *ball normand* de Dager était surtout une curiosité par son caractère nettement provincial, son nombreux mobilier en bois sculpté brun foncé, imité de l'ancien, et la note claire de ses assiettes de faïence et de ses toiles de Jouy. La séduction exercée sur les visiteurs par cette création remarquable n'en a pas moins valu à Dager de nombreuses commandes. En somme, le public a paru prendre grand intérêt à ce mouvement d'art décoratif ; et l'on verra probablement de plus en plus se répandre chez nous le souci de conformer nos installations à ces modèles dont la grâce et le confort font de véritables refuges contre la vie contemporaine si agitée, si trépidante.

— Aussi bien ces asiles de recueillement nous seront-ils tout à fait nécessaires si nous voulons nous placer dans les conditions les plus favorables pour mettre à profit les conseils que nous donne M. Emile Faguet, dans un petit livre savoureux et substantiel qui vient de paraître sous ce titre : *L'art de lire* (petit in-12, Hachette). M. Faguet ne se propose pas de faire oublier Legouvé et ses excellents préceptes sur l'art de lire *à haute voix*. Ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit. Il veut nous apprendre à lire non pour des auditeurs, mais pour nous-mêmes, et à trouver dans nos lectures, grâce à certaines règles ou à certains procédés, le plus grand plaisir possible.

Un principe domine toute la matière : quel que soit le genre de lecture, il faut *lire lentement*, et cela non seulement pour s'instruire, mais pour jouir vraiment de ce qu'on lit. Ceux qui dévorent volumes sur volumes sont de très mauvais lecteurs ; ils ne tirent pas de cette occupation le dixième du profit qu'ils en tireraient s'ils n'étaient pas aussi pressés. Ils escamotent les trois quarts des mots et des pensées et ne prennent jamais le temps de se demander s'ils ont vraiment compris le véritable sens de la phrase qu'ils viennent de lire. Lire lentement a un autre avantage, celui d'être un criterium pour nous faire reconnaître les livres qui ne supportent pas la lecture lente, c'est-à-

dire ceux qui ne doivent pas être lus. Il s'agit sans doute ici des romans de Xavier de Montépin ou de Ponson du Terrail. Je crois cependant que la lecture *lente* de ces deux auteurs procurerait des joies infinies.

Les conseils de M. Faguet sur l'art de lire, selon qu'il s'agit des livres d'idées, des livres de sentiment, des pièces de théâtre ou des recueils de vers, sont pleins de remarques très fines et souvent très utiles sur lesquelles je serai bien tenté de revenir à l'occasion. Le chapitre final du livre n'est pas le moins curieux, car le critique Emile Faguet s'y demande s'il faut lire les critiques. Délicat problème que l'auteur ne résout pas d'une manière catégorique. « J'en suis modérément d'avis, » dit-il. Et il ajoute immédiatement : « Mais j'en suis d'avis. » A quel moment, maintenant, faut-il lire le critique ? Est-ce avant d'avoir lu les ouvrages dont il parle, ou après ? M. Faguet répond : « Jamais avant. » Autrement, en effet, on ne lit l'auteur qu'à travers le critique. Mais celui-ci est excellent à consulter après coup, car on fait, grâce à lui, des lectures « dans un champ plus vaste de pensées. »

CHRONIQUE ALLEMANDE

La première version de *Wilhelm Meister*. — A propos de Jean-Paul. — Les *Mémoires* de Bebel. — Œuvres posthumes de Gustave Freytag. — Max Liebermann. — Un nouveau roman de Gustave Frenssen. — Publications nouvelles.

L'événement littéraire de la saison est la publication de la première version du *Wilhelm Meister* de Goethe.

On se souvient que l'an dernier on découvrit à Zurich ce manuscrit qu'on croyait perdu : une copie en avait été conservée dans la maison des descendants de Barbara Schulthess, l'amie de Goethe. Ce manuscrit ne pouvait être publié tel quel, car quelques fautes de copie s'y étaient glissées. Le rendre aussi

correct que possible est la tâche que s'assigna M. Harry Mayne, professeur de littérature allemande à l'université de Berne et, comme on sait, connaisseur émérite de Goethe. Aujourd'hui, après un an de travail, il fait paraître l'ouvrage chez l'éditeur Cotta, à Stuttgart¹.

Une excellente introduction nous initie à toute l'histoire de la découverte, nous parle de Goethe et de ses rapports avec la Suisse, notamment avec ses amis zuricois, nous dit l'importance de *Wilhelm Meister* dans l'œuvre de l'écrivain et, en comparant les deux versions, établit les mérites de chacune. On sait que Goethe avouait volontiers que ses ouvrages n'étaient que les fragments d'une grande confession. Mais cette confession il ne la donnait jamais entière, ou plutôt, après coup, il intervenait dans son récit pour en tirer des expériences d'ordre général. De là dans ses confidences certaine froideur qui faisait dire à des admirateurs comme Doudan : « Ne trouvez-vous pas que cette imagination de Goethe est singulière ? Cela est vif et froid tout ensemble. Elle ressemble au soleil d'hiver ; il y a dans son caractère *très peu d'individualité, beaucoup de personnalité.* »

Or Goethe ne considéra pas toujours les événements de sa vie comme des expériences de littérature. Dans sa jeunesse, il se livrait avec plus de fougue à l'émotion du moment et quand il écrivait, il y allait tout de go. Tel est par exemple le caractère de la première rédaction de *Wilhelm Meister* qui, plus que la seconde, fut écrite sous la chaleur de l'inspiration. Entre ces deux versions se place, comme on sait, le voyage d'Italie. Quand Goethe revient d'Italie, il est plus mûr, plus assagi, plus riche en expérience, mais il est aussi moins confiant et moins enthousiaste. Lorsqu'il reprend son manuscrit, laissé dans un tiroir, il n'est plus content des détails intimes qu'il donne sur son enfance. Voulant élever son héros à la hauteur d'un type, il a hâte de le prendre en pleine fièvre de la vie en synthétisant

¹ Goethe, *Wilhelm Meisters theatralische Sendung*. Nach der Schultesschen Abschrift herausgegeben von Harry Mayne. Stuttgart und Berlin, 1911.

toutes ses expériences. Il en vient donc insensiblement à changer toute l'économie de son œuvre et un nouveau *Wilhelm Meister* sort de cette gestation.

On voit dès lors tout l'intérêt qui s'attache à cette œuvre que Goethe appelle la *Mission théâtrale de Wilhelm Meister* : c'est un pur roman de théâtre, un roman comique, comme on disait en France au xviii^e siècle (à cet égard je signalerai les pages fort suggestives que M. Mayne consacre dans son introduction au rôle que le théâtre a joué dans la vie de Goethe). C'est aussi du Goethe jeune, primesautier, plein de fougue et de verdeur. Herder, qui connaissait l'œuvre, en signalait déjà la fraîcheur, la spontanéité, le sens de la réalité prise surtout dans les menus incidents de la vie.

Et par là aussi cette œuvre a une valeur psychologique incomparable. On n'avait point encore de document plus direct sur l'enfance et la jeunesse de Goethe.

Est-ce à dire, comme certains critiques trop pressés l'ont déjà dit, que le *Wilhelm Meister* première manière était supérieur au *Wilhelm Meister* deuxième manière? Je ne le crois pas. Quand il modifia son œuvre, Goethe, qui toute sa vie avait beaucoup réfléchi sur les conditions de l'art, savait bien ce qu'il faisait. Aussi serions-nous mal placés pour substituer une version à l'autre en nous portant fort de sa supériorité. Il faut néanmoins féliciter les éditeurs de nous avoir donné la *Theatralische Sendung*, car, si elle ne constitue pas proprement un enrichissement de l'œuvre, de l'écrivain, elle n'en est pas moins d'une importance considérable pour la connaissance.

— Jean-Paul profite du renouveau que l'école néo-romantique a donné au romantisme. Délaisé par la précédente génération réaliste et positive, il est actuellement l'objet de travaux importants. On connaît l'étude de M. Joseph Müller, *Jean-Paul et sa signification pour l'âge présent*. Le même écrivain prépare une édition complète des œuvres du poète et, en attendant qu'elle voie le jour, l'excellente collection de Richard Bong, *Goldene Klassiker Bibliothek*, met en vente un nouveau choix des œuvres

de Jean-Paul qu'elle a considérablement augmenté ¹. On y trouve les romans et nouvelles les plus fameux, le *Voyage de Fälbels*, le *Petit maître d'école Wuz*, *Siebenkäs*, les *Titans*, les *Flegelsjabre*, la *Vie de Fibel* ; on y trouve aussi, ce qui vaut peut-être mieux, les essais esthétiques et pédagogiques si pleins d'originalité (*Die Vorschule der Aesthetik* et *Levana*) ainsi que la très délectable autobiographie de l'écrivain. Cinq volumes en tout, d'un prix très modique, voilà de quoi combler de joie les admirateurs de Jean-Paul.

Car Jean-Paul a toujours des admirateurs qui, comme Gottfried Keller, se délectent de ses livres. Aux confessions humoristiques qui en forment le fond se mêlent beaucoup d'observations qui cachent un grand sens sous leur bouffonnerie et des réflexions profondes. Jean-Paul, aussi, par les détails très réels qu'il nous donne sur les mœurs de son temps, est une mine abondante de documents. Ce n'est pas, à vrai dire, que la raison ou la logique fassent toujours marcher sa plume ; Jean-Paul est essentiellement un écrivain de fantaisie dont l'imagination est la qualité dominante. « L'imagination, dit-il lui-même, est le don le plus précieux dont la Providence ait gratifié l'homme. » Il n'aime point ce qui est trop précis ou trop réel, mais ce qui ouvre des perspectives au rêve. De là, entre tous les arts, son goût déterminé pour la musique. Et encore ce qu'il préfère dans la musique ce ne sont pas les orchestrations savantes, mais les bruits tout simples de la nature, le son des cloches ou les harpes éoliennes, ou mieux encore la voix mystérieuse de la mer et des vents.

Une autre chose aussi fait le charme des écrits de Jean-Paul : le regard attendri qu'il jette vers les petits, les humbles, les êtres de condition chétive qui de son temps n'avaient pas encore trouvé droit de cité dans la littérature. Il disait qu'il était saturé des grands, qu'il avait vus de trop près à Weimar : « Ils

¹ *Jean-Pauls Werke*. Auswahl in acht Teilen. Herausgegeben und mit einem Lebensbild versehen von Karl Freye. Berlin und Leipzig, Deutsches Verlagshaus Bong & Co.

sont, comme la terre qui de loin, dans sa course à travers le ciel, paraît une lune brillante ; mais quand on a le pied dessus, on voit qu'elle se compose de boue de Paris et d'un peu de verdure sans aucun nimbe chatoyant. » Combien plus dignes de sympathie sont les êtres obscurs, humbles et doux pour lesquels la vie n'a pas été tendre, Fixlein, le petit professeur de cinquième, Firmin-Stanislas Sibenkäs, l'avocat des pauvres ! Le premier Jean-Paul conte l'histoire de ces gens avec une émotion qu'il ne songe pas à dissimuler. Dickens plus tard ne fera pas mieux et son lyrisme pour les petites gens ne sera pas sans rappeler celui de l'humoriste allemand.

— Voici le second volume de l'*Autobiographie* de Bebel ¹ qui est moins une histoire de la vie du chef socialiste qu'une histoire de son parti de 1869 aux lois sociales de 1878. On n'y trouve pas en effet de détails caractéristiques sur l'homme, mais des renseignements d'ordre général sur le développement du socialisme allemand au moment de la dictature de Schweitzer, sur la transformation du parti sous l'influence de Liebknecht, le patron et l'émule de Bebel, et sur l'activité parlementaire des chefs à la réunion du Reichstag de la Confédération de l'Allemagne du nord et du Reichstag impérial. Dépositaire des papiers d'Engels, Bebel met largement à contribution cette source importante pour l'histoire du socialisme allemand. Nous comprenons moins qu'il ait rempli son livre de proclamations, appels, programmes de réunions de partis, discours prononcés dans les congrès ou dans les assemblées : cela grossit le volume sans augmenter son intérêt. Nous aimons mieux quand Bebel raconte ses souvenirs personnels, et à cet égard nous signalerons les pages qu'il consacre au premier Reichstag où il était seul député socialiste avec Schraps, à ses sentiments relatifs aux origines de la guerre franco-allemande (il fut, comme on sait, le premier à dénoncer la perfidie de Bismarck), à sa captivité dans les forteresses d'Hubertusburg et de Königstein, aux premières séances du Reichstag impérial. Dans ces souvenirs, il

¹ *Aus meinem Leben*. Zweiter Band. Stuttgart, J. H. W. Dietz Verleger, 1911.

se révèle parfois conteur et portraitiste plein d'humour, comme en témoignent, par exemple, les portraits qu'il trace de Schweitzer, le démagogue grand seigneur qui se rendait aux congrès socialistes en calèche avec des laquais en livrée, de Bismarck, qu'il montre à la tribune du Reichstag avec sa « figure rougeaude et sanglé dans sa redingote », de Lasker, « un petit homme menu qui trottait sur ses courtes jambes à la manière d'une belette. »

— Je crois bien qu'à l'heure qu'il est on ne lit plus les œuvres d'imagination de Gustave Freytag, même son roman *Doit et Avoir*, même sa comédie des *Journalistes*, qui passait pourtant pour la meilleure de ses pièces de théâtre. Ce qu'on continue à lire, en revanche, ce sont ses œuvres mi-historiques, et parmi celles-ci, les *Tableaux de la vie passée allemande* mieux encore que l'interminable cycle des *Ancêtres*. C'est que là Gustave Freytag, qui, selon la remarque très juste d'Henri Hart, était un écrivain et non un poète, a trouvé l'emploi de ses dons. Si l'imagination créatrice lui faisait défaut, il avait le sens de l'observation et celui de l'histoire. Profondément patriote, il avait étudié dans le détail les mœurs de ses ancêtres et les moindres particularités de la vie germanique dans le passé lui étaient familières. Ce qu'il voulait surtout dans ses récits, c'était mettre en évidence combien le peuple allemand, même aux plus tristes jours de son histoire, est resté attaché au sol de ses pères. « Réjouissez-vous, hommes obscurs et sans gloire, écrit-il quelque part, car c'est parmi vous que s'est réfugiée la meilleure force du peuple; c'est votre patriotisme, ce sont les bras de vos fils que vous envoyiez sur les champs de bataille, c'est votre travail de chaque jour à l'atelier et dans la ferme qui a sauvé notre patrie.... Tout ce qu'il y a de sain et de grand s'est trouvé en abondance dans les étroites maisons des petites villes et dans les chaumières des villages où vous avez vécu. »

Par là Gustave Freytag a rendu de grands services à son pays. A une époque où l'avenir de la nation semblait sombre à bien des patriotes, il leur apprend à ne pas désespérer, à avoir foi dans le lendemain. Et il fut récompensé de son zèle. « Le plus

grand bonheur de ma vie, a-t-il dit, est d'avoir contribué au progrès politique de mon peuple. »

On sait qu'à côté de son activité d'historien, Freytag se dépensa sans compter dans la presse : il collaborait surtout à une vaillante petite revue, les *Grenzboten*, qu'on lisait alors beaucoup. On n'a point recueilli tous ces articles et essais, car un grand nombre, improvisés, n'auraient actuellement qu'un médiocre intérêt. Mais il en est qui ont de la valeur et qu'il eût été dommage de laisser enfouis dans les périodiques où ils parurent. C'est ce qu'a pensé un éditeur de Leipzig, M. Fiedler. Frappé de voir combien de pages de Freytag offraient encore d'intérêt pour nos contemporains, il a chargé un écrivain, M. Wilhelm Rudeck, de rassembler les meilleures. Cela nous vaut deux beaux volumes nouveaux, *Bilder von der Entstehung des deutschen Reiches*, et *Erzählungen und Geschichten aus schwerer Zeit*¹. Le premier reprend les tableaux de la vie allemande au point où l'auteur les avait laissés en 1813. On y trouve écrite au jour le jour toute l'histoire du mouvement national allemand : la fin des guerres de la délivrance dont le résultat fut si affligeant pour les cœurs patriotiques ; les espoirs qu'éveilla la révolution de 1848 ; les tristesses de l'humiliation d'Olmütz ; les luttes constitutionnelles de 1861 ; les guerres du Danemark, d'Autriche et de France. Et tout cela est concrétisé dans des scènes vivantes d'un caractère éminemment populaire. On ne saurait imaginer histoire actuelle racontée d'une manière plus attrayante.

Dans son autre volume, *Erzählungen und Geschichten aus schwerer Zeit*, il nous narre des traits d'héroïsme et de bravoure qui eurent pour théâtre des pays autres que l'Allemagne. Car Gustave Freytag ne fut nullement un patriote exclusif dans ses sentiments. Il ne croyait pas comme certains chauvins que pour exalter son peuple il fallût rabaisser les peuples étrangers. Au contraire, partout où un bel exemple de patriotisme pouvait être cité, il s'empressait de le faire. Il en trouva une belle moisson chez les peuples de la monarchie austro-hongroise, après 1848, chez les Slovaques du nord-ouest de la Hongrie, chez les

¹ Leipzig, Walther Fiedler, 1911.

Allemands du Banat, chez les Saxons et les Roumains de Transylvanie, chez les Slaves des provinces du sud. Il y a dans ce volume une perle, la *Tsigane dans le Jütland*. Gustave Freytag a écrit peu de pages d'une inspiration aussi fraîche et d'un sentiment poétique aussi fin. Le bon bourgeois sous la figure duquel on se le représente volontiers, s'y mue, chose inattendue, en un poète nostalgique de la vie errante des enfants de Bohême.

— Dans sa collection des *Classiques de l'art*, la maison d'édition de Stuttgart, *Deutsche Verlags Anstalt*, vient de donner une place à Max Liebermann, jugeant avec raison qu'un artiste de cette envergure avait le droit, même vivant, d'être rangé au nombre des classiques. La révolution qu'il a, en effet, opérée dans l'art allemand est si considérable que, même en réservant le jugement de la postérité sur la valeur de ses œuvres, on ne peut faire moins que de le considérer comme une personnalité de tout premier plan. Liebermann a réussi là où tous les novateurs dans l'art allemand ont échoué, aussi bien Feuerbach, Leibl et Böcklin, que Lenbach, Thoma et Marées. Il a non seulement fondé une école, mais il a eu influence sur presque tous les artistes allemands de son temps. A la routine et aux formules d'académie il a substitué l'étude directe de la nature. Le combat qu'il dut livrer pour cela fut rude, car il avait à lutter à la fois contre le mauvais goût du public, le mauvais vouloir des critiques officiels et des professeurs, l'indifférence ou plus souvent encore la sourde hostilité des gouvernants. Maintenant que la victoire est remportée et que la Sécession, comme toute autre exposition, a pu prendre sa place au soleil, il convient de marquer les étapes parcourues. C'est ce que M. Gustave Pauli fait ressortir dans le livre que nous annonçons, où il a écrit une introduction fort suggestive sur le peintre et son art¹. Mais ce qui vaut mieux encore, il nous montre ses œuvres en des reproductions phototypiques d'une exécution parfaite qui nous font suivre chronologiquement toute l'évolution de Liebermann, depuis ses

¹ *Max Liebermann. Des Meisters Gemälde*, in 304 Abbildungen. Herausgegeben von Gustav Pauli. Stuttgart und Leipzig, 1911.

premiers pas, lorsqu'il s'inspirait des peintres hollandais, jusqu'au jour où il conquiert son originalité après la révélation des plein-airistes français.

Toute une page de l'art allemand de la fin du xix^e siècle et du début du xx^e, et sans doute la plus intéressante, revit dans ce livre.

— Le roman que nous donne cette année Gustave Frenssen est un roman marin, *Le naufrage de l'Anna Hollmann*¹. L'Anna Hollmann est un vaisseau qui a beaucoup roulé sur les mers et qui jouit d'une mauvaise réputation. Les Hollmann y ont fait plusieurs négoces plus ou moins propres, entre autres la traite des nègres. Les capitaines y affament et y maltraitent les équipages. Il y a pourtant de pauvres diables, déclassés et dévoyés, qui s'y engagent, ne pouvant aller ailleurs. Parfois aussi des naïfs qui viennent de l'intérieur et qui ne savent pas. Un jour Jan Guldts y prend du service comme pilote. Jan Guldts appartient à une honorable famille de marins de Blankenese qui a fourni des pilotes et des capitaines. Son père, qui a encouru la disgrâce des siens pour avoir épousé une fille de la lande, est obligé de s'engager sur l'Anna Hollmann et il meurt en voyage. Sur le même navire son grand-père, capitaine, avait été arrêté au Brésil pour avoir pratiqué la traite et jeté au bagne. Aussi la mère de l'enfant voue-t-elle à l'exécration les Hollmann et leurs bateaux. Elle élève son fils dans cette haine. « S'il y a un Dieu juste, lui dit-elle, ces gens doivent être punis. » L'enfant grandit dans cette foi. Devenu fort, droit et juste, il frappe tout le monde par sa beauté sauvage et l'énergie de son caractère. Il n'a qu'une chose en tête, venger la mort du père et la captivité du grand-père. Ou plutôt il croit que Dieu se chargera de la chose et c'est même pour assister à cette punition qu'il se décide à prendre du service comme pilote sur l'Anna Hollmann. On doit ramener de Madère un des chefs de la maison, qui est le type du bandit de commerce. Certainement le vaisseau, une vieille carcasse qui est à bout, ne pourra tenir devant l'orage immanquable du golfe de Biscaye. Du moins Jan

¹ *Der Untergang der Anna Hollmann*. Erzählung. Berlin, Grote, 1911.

Guldt, qui a visité le vaisseau avant de partir, en est convaincu. Or, à Madère, ce n'est pas Hans Hollmann le chef qui s'embarque pour Hambourg, mais un jeune Hollmann, adolescent venu dans l'île se guérir d'un commencement de maladie de poitrine. O surprise ! cet Hollmann est un être bon, généreux, désintéressé, qui ne croit pas au mal. Jan Guldt, qui voit là la main de Dieu, veut instruire l'enfant et il lui révèle toutes les turpitudes de sa famille. L'enfant pleure et jure que, quand il sera chef tout changera sur les vaisseaux de la maison. Plein d'espoir, Jan Guldt navigue vers Hambourg. Enfin, voilà le redresseur de torts, le justicier de Dieu attendu ! L'orage que désirait Jan Guldt pour punir un pervers n'est plus nécessaire. Et, en effet, le vaisseau franchit la dangereuse baie de Biscaye sans avoir de mal. Mais, voici qu'en vue des côtes de France une épouvantable tempête se déchaîne et le vaisseau sombre. Jan Guldt n'a alors plus qu'un désir, sauver l'enfant qui doit réparer les torts des pères. Il tend toutes les forces physiques et morales pour nager avec lui jusqu'à la côte. Mais la côte est loin et les forces s'épuisent. Que se passe-t-il ? Jan Guldt est trouvé par des pêcheurs qui l'emmènent dans leur hutte. L'enfant a disparu et le pilote longtemps se débat dans la fièvre. Quand il revient à la vie, sa raison a sombré ou plutôt tout le passé s'est aboli en lui. Brisé de corps et d'âme il mènera, pendant sept ans, une vie errante, passant dans la marine anglaise de vaisseau en vaisseau. Un jour, à la suite de différents incidents, il recouvre la conscience de sa vie passée. Petit à petit la lumière se fait en lui ; malheureusement il n'est plus qu'un spectre chez qui tout ressort moral est brisé. Il s'en rend compte quand il revient au village de ses pères et retrouve une jeune fille qu'il aimait. L'étonnement et la douleur qu'il lit sur le visage de sa fiancée lui dévoile son état. Il ne restera pas au pays et se rembarquera. Quelques mois plus tard un ami annonce sa mort sur mer.

Cette analyse ne peut donner une idée de la richesse du roman de Gustave Frenssen. Il est très court, puisqu'il n'a pas plus de deux cents pages, mais jamais encore l'auteur de *Jörn Ubl*, si

touffu d'ordinaire, n'a su ramasser en traits si brefs un paysage ou un portrait. Quelques mots lui suffisent pour nous montrer la famille des Guldts, le père, la mère, le pauvre intérieur, les jeux de Jan avec ses camarades, son apprentissage de la mer et, lorsqu'il devient orphelin, sa dure existence. Quand il navigue, en quelques lignes Frenssen nous peint sa vie et celle de ses compagnons. Et tout cela est admirable de vérité. Je ne sais si je m'abuse, il me semble que rarement Gustave Frenssen est arrivé à de si grands effets avec de faibles moyens. Son livre, en tout cas, est fait pour plaire aux cerveaux latins qu'ont déroutés les subtilités d'*Hilligenlei*.

— Les livres d'étrennes commencent à affluer, mais combien peu les auteurs de ces livres savent parler à la jeunesse ! Les vieux auteurs, nous semble-t-il, s'y prenaient autrement. Voici justement une nouvelle édition de *Reineke Fuchs* de Goethe, que l'éditeur Cotta met en vente avec la reproduction des fameux dessins de Kaulbach. Je ne crois pas que livre illustré puisse faire davantage plaisir aux enfants. C'est le cas de répéter : « On va souvent chercher bien loin ce qu'on a à portée de la main. »

CHRONIQUE ANGLAISE

Politique : à l'intérieur et à l'extérieur. — Le *dhurbar*. — Théâtre et livres.

Nous avons vécu fort tranquillement depuis que l'énergique et adroite intervention de M. Lloyd George a mis fin à la grève générale des chemins de fer, avant qu'elle eût commencé pour de bon. L'Irlande, il est vrai, a passé par la même crise. Là, il n'y avait point de Lloyd George pour séduire et intimider, tout à la fois, les grévistes. Mais les compagnies ont tenu bon sur les questions de principes, tout en se montrant accommodantes sur les questions de personnes. La bataille s'est terminée et la paix s'est faite, sans qu'il y eût de vainqueurs ni de vaincus. Mais à l'agitation ouvrière a succédé l'agitation politique. L'Ir-

lande est toute frémissante à la pensée qu'elle ne tardera pas à réaliser son rêve et à voir un parlement siéger à Dublin. En attendant, on a élevé une statue à Parnell : c'était un hommage, peut-être devrais-je dire une réparation parfaitement méritée. Le club des Quatre-Vingts, qui est, depuis vingt-cinq ans, la pépinière des hommes d'Etat du parti libéral et qui a contribué, pour une si large part, à la reconstitution et au triomphe actuel de ce parti, a envoyé en Irlande ses meilleurs orateurs pour y prêcher bien haut le nouvel évangile, lequel peut se résumer ainsi : « La séparation politique rendra plus intime l'union des cœurs. » Pendant ce temps, Sir Edward Carson parcourait l'Ulster en poussant les populations protestantes de cette région à la révolte ouverte contre le futur parlement de Dublin.

— Les élections canadiennes ont été suivies, au mois de septembre, avec une véritable anxiété. Le dénouement de cette crise, dont l'importance avait été indiquée dans la dernière chronique, a apporté à l'Angleterre une satisfaction d'autant plus vive qu'elle en avait douté. La grosse majorité libérale qui maintenait Sir W. Laurier au pouvoir a fait place à une majorité adverse et aussi considérable, qui ne veut pas de l'annexion économique aux Etats-Unis, présentée sous la forme du « tarif de réciprocité. » Mais il ne faut pas oublier que cette majorité nouvelle, qui a dans les mains les destinées futures du *Dominion* est une coalition de deux partis. Les conservateurs (ou partisans de l'impérialisme) n'auraient qu'une autorité précaire sans l'appui des nationalistes, c'est-à-dire de ceux qui croient que le Canada peut exister par lui-même, sans être inféodé soit à la patrie d'origine, soit à sa grande voisine. Si l'on veut résumer ces élections d'un mot, on peut dire que le succès d'aujourd'hui est pour l'idée impérialiste, le succès de demain pour l'idée nationaliste.

Si l'on met à part ces deux faits que je viens de signaler, l'agitation, quelque peu artificielle, de l'Irlande et la crise canadienne, l'Angleterre n'a pas été troublée dans ses vacances et n'a eu qu'à regarder ce qui se passait en dehors d'elle, dans le reste du monde. Il faut se la représenter comme un spectateur, confortablement installé dans son fauteuil d'orchestre, jouissant

du spectacle, critiquant la pièce, les artistes et les décors. L'affiche était des plus variées. Nous avons eu d'abord l'*Imbroglia marocain*, jolie saynète à deux personnages, fort bien jouée, quoique un peu lentement (mais c'est précisément le défaut qu'on reproche aux sociétaires de la Comédie française) par ces deux bons acteurs, MM. Jules Cambon et de Kiderlen-Wächter. A un certain moment, M. Lloyd George a dit quelque chose dans la coulisse, que l'on n'a pas très bien compris. M. Asquith est venu donner des explications et alors on n'a plus rien compris du tout, si ce n'est que le public anglais n'aimait pas beaucoup la pièce. Pourtant, elle a bien marché jusqu'au bout et s'est terminée, sinon par un mariage, du moins par un accord.

Ensuite est venue la grande pièce militaire, *Les Italiens à Tripoli* ; elle aura, dit-on, une suite : *La revanche de l'islam*, mais cela, c'est encore le secret des directeurs. La *République chinoise* est une autre pièce à grand spectacle, fort intéressante, mais la scène est si lointaine que les meilleures lorgnettes ne peuvent réussir à distinguer ce qui s'y passe. On se plaint aussi de l'impossibilité de prononcer les noms des auteurs et des acteurs. Tout ce qu'on croit comprendre, — je répète ce que j'entends dire autour de moi, — c'est que la révolution chinoise semble devoir être la reproduction et la contre-partie de la révolution japonaise d'il y a quarante ans.

L'ouverture de la session d'automne a reporté l'attention sur la comédie parlementaire. C'est surtout aux réformes sociales et administratives que cette session sera consacrée. La réorganisation de l'assistance publique complétera, avec la loi des retraites ouvrières de 1908 et la loi d'assurance contre le chômage, qui date de cette année même, un ensemble législatif d'une réelle importance et qui sera la base de la future société démocratique.

Mais la grande émotion de cette session d'automne, c'est la retraite de M. Balfour et son remplacement par M. Bonar Law, à la tête du parti conservateur. Prévue depuis longtemps par l'entourage immédiat de M. Balfour, cette démission a été, pour le gros du public et même pour le parti unioniste en géné-

ral, un véritable coup de théâtre. On a parlé d'« âge », de « fatigue. » Mais, dans son discours d'adieu, M. Balfour a donné d'avance un démenti à ces explications, en indiquant une raison toute différente de son départ : « Il vient un temps, a-t-il dit avec quelque amertume, où l'esprit se pétrifie, où il n'est plus apte à recevoir les nouvelles influences. » Cela veut dire clairement qu'il se retire devant l'esprit du jeune torysme, devant l'insubordination, plus ou moins ouverte, de ses propres troupes qui l'accusent, non de trahison, mais de faiblesse. M. Balfour n'a pas été un ministre bien original, mais comme leader d'opposition, comme tacticien parlementaire, pour le sang-froid et pour les ressources, il ne sera pas surpassé. Son œuvre d'homme d'Etat est celle qu'il a accomplie comme secrétaire pour l'Irlande. Là il a vraiment fait du bien, un bien durable, et, quand les compatriotes de M. Redmond, enfin désabusés, ouvriront les yeux, ils élèveront des statues à M. Balfour. Quant à M. Bonar Law, son successeur, il sera tout ce qu'il voudra, un second Chamberlain, un Lloyd George tory, mais il ne sera jamais ce qu'a été M. Balfour, c'est-à-dire l'incarnation de l'homme d'Etat-gentleman au milieu de la société moderne, et ceux qui attachent un certain sens historique et social à ce mot de gentleman le regretteront sincèrement, car une phase de l'histoire anglaise prend fin avec son leadership.

— Si quelques personnes, sur le continent, étaient tentées de considérer le métier de prince anglais comme une sinécure, je les prierais de remarquer l'activité extraordinaire du duc de Connaught, le dernier oncle survivant de George V. A peine revient-il de l'Afrique du sud, où il est allé inaugurer le nouvel état de choses et où il s'est fort bien acquitté de sa mission, qui était d'être agréable à tous les partis et d'encourager toutes les espérances, voici qu'on l'envoie au Canada où il exercera, aidé de sa femme et de sa fille, une véritable vice-royauté sous le nom de gouverneur-général et où sa présence sera comme une récompense et une promesse pour les électeurs loyalistes de septembre. Son départ d'Angleterre et son arrivée à Ottawa ont été entourés des pompes officielles. Double spectacle pour le popu-

laire. Un autre spectacle, bien plus attrayant et plus grandiose, est celui que présentent en ce moment le voyage du roi et de la reine dans l'Inde et leur couronnement à Delhi. Les historiographes d'autrefois ont été remplacés par une nuée de photographes qui se précipitent sur leurs pas et guettent leurs moindres mouvements. Après leur retour, des milliers de cinématographes rendront visibles à tous les yeux les scènes qui vont se dérouler là-bas, dans leur richesse et dans leur splendeur. Chaque sujet de George V croira avoir assisté à ce spectacle.

— Je m'aperçois que ce mot de spectacle revient souvent dans ces pays. Comment en serait-il autrement ? C'est le mot indispensable pour raconter les gestes d'une génération qui jouit surtout par les yeux et qui est avide de cérémonies et de costumes, de processions et de défilés ou, comme on dit ici : de *pageants*. En Angleterre comme ailleurs, le livre où il n'y a que des images a détrôné le livre où il n'y avait que de la pensée. Ce n'est plus l'artiste qui illustre le texte de l'écrivain, c'est l'écrivain qui brode un commentaire explicatif sur la marge du dessin. Quant aux grands morts de la littérature, ils sont utiles surtout à fournir des centaines, des bicentenaires, des tricentenaires, etc., ou des prétextes à des exhibitions quelconques. Nous avons eu un musée Carlyle et un musée Dickens. Passe pour Dickens, qui est compris des foules, mais Carlyle ! J'ai vu de braves gens, qui n'auraient pas été capables d'entendre une ligne de *Sartor Resartus*, en extase devant un vieux chapeau crasseux dont s'était coiffé le « Sage » de Chelsea. Lichfield s'est fait une spécialité de son docteur Johnson. Stratford sur Avon a sa semaine shakespearienne qui fait gagner gros aux hôteliers de la ville. Les pèlerins y affluent comme autrefois, au tombeau de Thomas Becket, et je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il s'y fait des miracles comme, par exemple, de donner de la modestie aux poètes et du sérieux aux journalistes. Le *hero-worship* aura ses abus aussi bien que le culte des saints.

Il n'est pas étonnant que cette passion pour les spectacles, qui s'est généralisée parmi les Anglais, ait pour première conséquence de remplir les salles de théâtre. Aussi recevais-je l'autre

jour, sans trop de surprise, les confidences d'un couple infortuné qui, après avoir tenté l'accès de cinq ou six théâtres, s'était échoué dans un cinématographe où il ne restait plus que deux places. Or Londres a trois fois plus de théâtres qu'il n'en avait il y a quarante ans.

Mais, dans cette quantité de pièces qui font surtout appel aux sens, je ne vois apparaître aucune œuvre nouvelle digne d'être signalée. On a ressuscité au Saint-James la plus jolie comédie d'Oscar Wilde, *Lady Windermere's fan*. Bernard Shaw règne dans deux théâtres avec *Man and Superman* et *Fanny's first play*. M. Sutro occupe une autre scène avec son *Perplexed Husband*. Sir Herbert Tree réserve à *Macbeth* les soirées de His Majesty's Theatre ; mais l'une des dernières matinées a permis à M. Israël Zangwill, le grand romancier juif, l'orateur applaudi des zionistes dissidents, de se révéler à nous sous un aspect nouveau, comme poète dramatique. Le *Wargod* ne paraît pas avoir réussi, soit qu'il y ait un parti pris, une mauvaise volonté latente contre un écrivain qui se risque à offrir des vers alors qu'on est habitué à attendre de lui de la prose, soit que le célèbre auteur des *Children of the Ghetto* se soit réellement trompé sur l'étendue de ses dons littéraires.

Parmi les publications les plus importantes de ces derniers mois, il faut signaler une *Vie du duc de Devonshire*, par M. Bernard Holland. On ne peut la recommander à ceux qui veulent se divertir ; mais il eût paru vraiment étrange de lire un livre amusant sur un homme qui l'était si peu. Il fallait, au contraire, cette *virtus quædam dormitiva* qui caractérisait le feu duc et qui se répandait de sa personne sur ses actes et sur ses discours. Mais cet homme d'Etat qui dormait debout a traversé, sans se réveiller, et dominé, jusqu'à un certain point, des périodes exceptionnellement critiques et là est l'intérêt de sa biographie. Elle nous apporte des détails intéressants, sinon des révélations, sur trois faits d'une extrême gravité auxquels il a été mêlé : la retraite de Gladstone après les élections générales de 1874 et son remplacement à la tête du parti libéral par le duc (qui s'appelait alors le marquis de Hartington) ; la sécession des vieux

whigs et des radicaux, commandés les uns par Lord Hartington et les autres par M. Joseph Chamberlain, lors de la présentation du premier *Home rule bill* en 1886 ; enfin l'introduction de la réforme douanière sur le programme du parti unioniste. L'histoire devra tenir compte des indications qu'elle trouvera sur tous ces points dans l'ouvrage de M. B. Holland.

Sous ce titre : *The Masters of Journalism*, M. Escott nous a donné une histoire de la presse anglaise, depuis le jour lointain où elle naquit dans la boutique d'un pauvre petit libraire et faillit succomber dans son bas âge aux sarcasmes de Ben Jonson jusqu'à l'apparition du journal à un demi-penny dont Gladstone avait prédit la formidable puissance et qui réalise sous nos yeux cette prophétie. M. Escott est, parmi les écrivains de notre temps, un de ceux qui savent le mieux diriger leurs efforts là où se porte la curiosité publique ; il est aussi un de ceux qui sont les plus prompts et les plus habiles à déterrer les documents, à ranger les faits en bon ordre, à les conter d'une façon claire et intéressante. Toutes ces qualités, on les retrouve dans l'œuvre qui vient de paraître.

The women of Shakespeare, par M. Frank Harris, continue et complète *The men of Shakespeare*, qui a été très lu et très discuté il y a deux ans. Le critique bien connu, dont la compétence, en ce qui touche le texte shakespearien, est hors de question, a tenté, dans ces deux volumes, de saisir et de fixer cette personnalité du grand poète qui se dérobe devant nous et que certaine fraction du public, dans son désespoir de ne pouvoir l'atteindre, a pris le parti de nier absolument. C'est un puissant effort de psychologie indirecte et conjecturale ; ceux mêmes qui ne peuvent adhérer à toutes les conclusions de M. Harris liront ses volumes avec un intérêt profond.

On publie, en ce moment, une édition en quatorze volumes des œuvres de Mrs Humphry Ward, qui sera désignée comme l'édition de Westmoreland. Les admirateurs de Mrs Ward, — ils sont nombreux sur le continent aussi bien qu'en Angleterre et en Amérique, — y pourront lire une autobiographie où l'auteur de *Robert Elsmere* et de *Marcella* leur explique ses origines, les

hérédités et les origines qui l'ont formée, les phases et les accidents de sa vie littéraire. Tout cela est d'un grand intérêt pour nous et intéressera encore le public de demain et d'après-demain, pour lequel Mrs Ward représentera un des aspects du roman moderne et, peut-être, le plus noble.

La réputation de Nietzsche a fait de si rapides progrès en Angleterre qu'un éditeur risque une traduction en dix-huit volumes des œuvres du philosophe. Son autobiographie remplira les cinq premiers volumes et l'on a soin de faire remarquer que cette autobiographie a un caractère anti-allemand très prononcé. Ce trait indique clairement quelles sont les dispositions présentes des Anglais envers les hommes et les choses de l'Allemagne.

Je ne vois encore se dessiner aucun grand succès dans le roman. On constate, tous les jours davantage, la défaveur qui s'attache aux nouvelles, qui jouissaient encore, il y a quinze ans, d'une fructueuse popularité. A cette époque, tous les écrivains débutaient ainsi, et M.H.G. Wells a commencé à se faire un nom par de courts récits, accueillis, d'abord, par des magazines et réimprimés plus tard en volumes. Il vient de faire ses adieux au genre qui lui a valu ses premiers succès. Sous ce titre *The country of the blind*, il a réuni ses meilleures nouvelles d'autrefois ou, du moins, celles qu'il juge telles. Il y a ajouté quelques récits inédits, comme, par exemple, celui qui donne son titre au volume entier. Mais on ne se juge pas toujours avec une parfaite sûreté et, s'il en est plus d'une, parmi les nouvelles éliminées, que l'on regrette un peu de ne pas voir figurer dans le nouveau recueil, il en est une ou deux, parmi les inédites, dont la gloire de M. Wells se serait passée. Dans l'introduction qu'il a mise en tête du recueil, il nous donne ses vues sur la nouvelle considérée comme genre littéraire. Il paraît la considérer tout simplement comme un court roman. Cependant il nous a souvent prouvé qu'elle était quelque chose de plus et quelque chose d'autre : une œuvre d'art qui a son caractère particulier et ses conditions spéciales, qui tend à laisser dans l'esprit une certaine impression, différente de celle que produit un roman de longue

haleine. On se chargerait d'esquisser l'esthétique de la nouvelle d'après M. Wells aussi bien que d'après Edgar Poë, Mérimée ou Maupassant. Evidemment, le critique, chez lui, n'est pas à la hauteur de l'inventeur, et il est heureux qu'il en soit ainsi, car le génie suppose toujours un certain degré d'inconscience.

Les quatre conférences en français, données dans le théâtre de botanique, à University College, les 20, 21, 27 et 28 octobre, par le professeur Bergson, ont été très suivies et resteront, au point de vue intellectuel, un des traits caractéristiques de cette saison d'automne. Grande était la curiosité avant que le professeur ouvrit la bouche. Beaucoup de demandes d'admission avaient été refusées, faute de places disponibles. Dès le premier jour, cette parole familière et grave, toujours claire, qui sait mettre au service des théories les plus hautes des images toujours simples et justes, cette loyauté philosophique que l'on connaît ont fait la conquête de cet auditoire jeune et vibrant, avide de nouveauté et de vérité et si las de ce pyrrhonisme scientifique dont on prétend le nourrir et dont on l'écœure, dont on l'énerve depuis une vingtaine d'années. Je ne serais pas surpris si ces admirables leçons étaient, pour la jeunesse anglaise de cette génération, le commencement d'une nouvelle ère philosophique.

Pendant les premières années qui ont suivi la mort de Charles Dickens (en 1870), il semblait à beaucoup de gens que sa gloire disparaîtrait avec la génération dont il avait été le favori. Mais le fait n'a pas confirmé ce pressentiment et on peut dire qu'il est, devant le public d'aujourd'hui, plus haut qu'il n'était devant les premiers lecteurs de *Pickwick* et de *David Copperfield*. Ceux mêmes qui n'aiment pas Dickens, — et l'auteur de cette chronique avoue être de ceux-là ! — sont obligés de constater que les éditions de Dickens, — éditions de luxe à illustrations artistiques, éditions populaires à bon marché, — abondent dans les librairies. Depuis plusieurs années, il s'est fondé une revue spéciale, *The Dickensian*, qui sert de foyer et de point de ralliement à tous les commentateurs de Dickens, à tous les chercheurs de détails biographiques qui le concernent,

car sa personnalité (si profondément antipathique, pourtant !) n'inspire pas moins d'intérêt que ses œuvres. J'ai encore sur ma table un volume publié il y a deux ans par M. Edwin Pugh sous ce titre : *Charles Dickens, the apostle of the People*, et voici que deux ouvrages, publiés cet automne par la librairie Chapman & Hall, viennent l'y rejoindre : le premier a pour auteur M. J. Cuming Walters et pour titre *Phases of Dickens*; le second est de M. W. Glyde Wilkins et est intitulé *Charles Dickens in America*.

D'où vient ce retour de popularité qui fait partager à Dickens seul, avec Shakespeare, le privilège d'être un écrivain vivant : j'entends par là un écrivain qu'on lit pour trouver en lui l'expression de ses pensées, l'écho de ses sentiments, le cri de ses propres passions ? Le succès actuel de Dickens ne tient pas à des raisons littéraires : il tient à ce fait que Dickens, par ses qualités comme par ses défauts, est et restera un « représentatif », une incarnation de l'Angleterre de son temps et, probablement, de tous les temps. Il a dit un jour : « *I am so very human !* » Il aurait dû se contenter de dire : « *I am so very English !* »

Voilà pour sa popularité personnelle. Quant à son œuvre, si affectée et si fastidieuse en bien des endroits, qu'est-ce qui la maintient ? Qu'est-ce qui force, si je puis dire, les nouveaux venus à la lire comme leurs pères et leurs grands-pères ? C'est qu'elle répond aux préoccupations de l'heure où nous sommes et traduit fidèlement, en présence des problèmes sociaux, le point de vue où se place, pour les envisager, cette petite bourgeoisie anglaise qui est l'élément actif de la nation. Que de fois, dans les articles de journaux et dans les discours auxquels va donner lieu la discussion des nouvelles lois sur l'assistance publique, va-t-on citer *Oliver Twist* et évoquer le témoignage de Dickens ! Et les mémorables sarcasmes de M. Lloyd George contre les ducs, que sont-ils, sinon du Dickens sous forme oratoire ? L'esprit de Dickens domine la majorité actuelle de la Chambre des communes et du pays tout entier. Ce mélange de tendresse et d'amertume, de pessimisme et d'optimisme, qu'il a

semé dans ses pages et qui, de là, s'est infiltré dans l'âme anglaise, tend tous les jours davantage à se condenser, à se cristalliser, à prendre corps. Il fait de Charles Dickens le prophète posthume du mouvement social, le Jean-Jacques du monde anglo-saxon.

CHRONIQUE SUISSE

Le centenaire de Viret. — *Terre vénale*. — *Le Jeune-Suisse*. — *Croquis genevois...* et quelques autres livres.

Les Eglises protestantes de la Suisse romande viennent de fêter le quatre-centième anniversaire de la naissance de Pierre Viret. Les divers actes de l'imposante cérémonie se sont passés à Lausanne et à Orbe, ville natale du réformateur. Je n'ai pu assister qu'à la séance populaire, à l'église de Saint-François, qui devait donner à la manifestation sa plus large signification. L'impression en a été très grande sur la foule accourue. Cela a été très digne et très simple, comme il convenait au caractère de celui dont on célébrait la mémoire, comme il convenait aussi au sentiment de notre peuple. Celui-ci se serait tenu éloigné de cérémonies trop exclusivement théologiques ; on a rapproché Viret de lui, on lui en a rouvert l'accès, on a cherché à lui rendre sa figure et sa parole familières. On ne pouvait mieux faire. Le chemin des réformateurs, qui les a éloignés du clergé, les a toujours conduits au peuple ; et ne seraient pas protestants ceux qui ne resteraient pas réformateurs. Il est apparu avec clarté que telle était la conviction de tous ceux qui ont pris, en cette réunion, la parole. Ils se sont gardés de proclamer l'œuvre achevée ; ils se sont bornés à la souhaiter, aujourd'hui, utilement continuée.

On a tenu aussi à éviter tout ce qui, rallumant l'ardeur nécessairement agressive du protestantisme naissant, aurait pu, chez d'autres, heurter des croyances ou blesser des susceptibi-

lités. Cette fête de l'indépendance est devenue une manifestation de tolérance. Le protestantisme, qui repose sur l'intelligence de soi, doit donner l'intelligence des autres. Définitivement émancipé, et légitimement fier des hommes auxquels il doit sa délivrance, il sait qu'entre le catholicisme et lui, le conflit, nécessaire en l'état actuel des formes, est plus historique cependant qu'essentiel, et qu'en l'absolu de l'idéal chrétien les aspirations se rejoignent, ne se sont jamais séparées. C'est là ce qu'en termes élevés a fait entendre, au début de la soirée, M. L. Emery.

Il est à noter aussi que, depuis la rupture, c'est la première fois que les Eglises libres et indépendantes (je ne parle pas de collaborations individuelles) ont été invitées officiellement par les autorités ecclésiastiques cantonales à se joindre à une manifestation publique commune.

Mais des plumes plus autorisées que la mienne, trop profane, ont fait ailleurs suffisamment ressortir le caractère hautement réconfortant de cette fête patriotique et religieuse. Je voudrais dire deux mots de la cure de Viret, de la vieille cure de la Madeleine, qu'il semble bien qu'on est décidé à démolir. Je viens d'aller la revoir ; elle m'était si familière que je ne la regardais plus. Hélas ! sais-je vraiment s'il faut désirer qu'on la détruise ou qu'on la conserve ? Je l'ai vue, et j'en ai le cœur serré. Il pleuvait ; elle semblait si misérable, si usée, si à bout de vie ! Elle avait l'air, avec ses volets clos et déteints, d'une mendiante aveugle, appuyée au mur, sous l'église ; lamentablement loquace, qui serait morte sans qu'on s'en aperçût, restant debout par habitude, et parce que la secousse a été si légère, qui l'a fait passer de la vie au néant, tant elle était vieille. Il semble que si on ouvrait les volets, au vide des trous on verrait encore mieux qu'elle est morte.

Ah ! on a commis autour d'elle tant d'infâmes brutalités ; on a tout enlevé. Elle est toute seule, si seule ! Tout, vraiment, plutôt que le spectacle de cette vieillesse humiliée, honteuse, autour de laquelle le vide s'est fait. On la requinquera pour la mettre au goût du reste ; nous avons des maçons habiles à faire

du vieux-neuf. Le sentiment, la vraie piété, le vrai respect n'y perdront-ils pas autant? — Fardons la vieille pour que nous n'en voyions plus la misère. Il fallait laisser la vieille parmi les vieilles ; maintenant elle demande, elle aussi, à s'en aller. Il faut savoir laisser mourir les vieux quand ils le désirent. Pourquoi, pourquoi a-t-on touché à la Cité!

— On a beaucoup parlé du roman de M. Georges Reymond, *Terre vénale* (titre heureux). On l'a loué, me semble-t-il, plus qu'il ne convenait. Du moins, trop naturellement emporté par l'intérêt du sujet, n'a-t-on pas fait un certain nombre de restrictions qui, au point de vue littéraire, s'imposent.

Certes, c'est une œuvre louable, née d'une indignation généreuse ; un geste crâne qui mérite d'être applaudi pour le sentiment qui l'inspira. Mais voilà justement où la question devient délicate. On risque de paraître suspect de tiédeur si l'on garde, en une si noble cause, trop de sang-froid critique. N'irait-on pas peut-être jusqu'à m'accuser d'avoir des capitaux engagés dans des entreprises hôtelières, ou « ferroviaires », comme on dit, je crois ; d'être actionnaire de quelque kursaal... et Dieu sait pourtant!... Cette accusation flatterait ma vanité.

Je suis prêt à appeler le livre de M. Reymond une œuvre courageuse (et encore, que risque-t-il ? même indignée l'attention se porte sur lui et c'est tout gain, — cela dit sans reproche ; rien n'est plus naturel que de chercher à faire parler de soi, quand on écrit), mais il faut éviter de confondre, et ne pas conclure que ce soit là un livre littéraire remarquable.

C'est une œuvre de jeunesse, je le sais, un début ; il convient de se contenter de promesses. Il y en a de réjouissantes ; mais des symptômes aussi qui peuvent inquiéter. Ce ne sont pas des maladresses que je parle ; elles sont toujours sympathiques ; ce sont les habiletés, au contraire, qui me mettent en défiance. Entendons-nous : le roman, somme toute, est mal construit, mal cousu ; d'un progrès intermittent, brisé ; avec des paroxysmes mal préparés, ou de longs acheminements sans solution ; tout cela, c'est de l'inexpérience. Ce qui est beaucoup plus grave,

c'est le souci de l'effet un peu gros, de l'effet de « métier », la recherche du truc, la ficelle. On dit de certaines scènes : Voilà qui est joliment troussé, cela ferait bien au théâtre ; cela prendrait sur le public, — mais la profondeur d'émotion manque, et comme cette continuité d'âme, ce grand mouvement du dessous qui fait l'unité pathétique d'une œuvre, malgré l'indécision et la gaucherie du détail. C'est pourquoi ce roman, d'une vive allure parfois en ses anecdotes, où l'on sent le souci constant de mettre la matière en action, rapide et même violent en quelques scènes, fait l'effet long et se relit avec peine. Ces gestes, ces paroles, tout obéit à la pression du pouce, à la secousse du fil. Les personnages secondaires sont souvent excellents parce qu'ils peuvent se contenter d'apparaître en une attitude, qu'il suffit d'un croquis au passage, qu'ils sont, justement, épisodiques. Les personnages principaux, qui doivent se développer, évoluer, qui sont continuellement en travail et en observation, déçoivent. Il plaît à l'auteur d'affirmer qu'ils agissent et qu'ils luttent ; il les fait bouger, il les fait parler ; il tend et détend les ressorts ; le jeu peut nous amuser ; mais cela ne s'impose pas comme vrai, comme nécessaire en soi. On sent la succession des intentions de l'auteur, déconcertantes parfois en leur brusque départ ; mais les actes apparaissent rarement comme la manifestation sensible des forces internes.

En somme, ce qui manque, c'est le conflit intime et essentiel. On ne sent pas l'opposition qui rendrait la lutte tragique. D'un côté, ceux qui vendent la terre natale à l'étranger, ceux qui font monnaie de sa beauté, prostituent sa pudeur, outragent sa libre fierté ; ils livrent tout, pourvu que cela rapporte. Et de l'autre ?... Il pourrait y avoir conflit dans le cœur même de ceux qui font l'œuvre détestable, résistance de scrupules mal étouffés. Non, Renevier, Baudin, sont tout d'une pièce ; ils ont, par surmenage, de courtes défaillances d'énergie ; jamais de retour de conscience. En dehors d'eux ?... La nature elle-même pourrait se révolter, et, en je ne sais quelle catastrophe, anéantir ses profanateurs ; il faudrait au moins qu'on sentît la revan-

che possible. — Ou bien encore, déjouant les plus sûrs calculs, la fatalité pouvait faire échouer lamentablement les entreprises ; et c'était alors la débâcle financière.... Mais non, tout réussit, la terre est docile et se laisse bonnement faire. Alors ? Alors ce sera le drame de famille, le bonheur conjugal détruit. Telle est la pensée de l'auteur. On en pouvait tirer quelque chose.

Mais si Baudin néglige sa femme et ses filles, ce n'est pas nécessairement parce qu'il trafique de la beauté nationale, qu'il est le coupable agent de cette lucrative prostitution ; c'est simplement parce qu'il est un homme fort occupé. Les exigences de n'importe quelle vie publique, de n'importe quel devoir professionnel, l'eussent autant absorbé peut-être. Le conflit est fréquent. Ensuite, quel être inconsistant qu'Hélène ! quelle mollesse de lignes, quelle incertitude de caractère, quelle médiocrité de tempérament ! Elle est inexistante. Et là apparaît bien l'incapacité psychologique de M. Reymond. Dès qu'il ne s'agit plus que de sentiment, dès qu'il ne s'agit plus que de conflits d'âme, et non d'intérêt, il est d'une banalité, d'une pauvreté de nuances, d'une lourdeur de doigté qui sont vraiment regrettables. Autant il sait mettre de vie en une séance du conseil communal ou en une réunion de cercle démocratique, autant il est froid et ennuyeux en une scène intime et délicate, simplement émue. Ce n'est qu'à la fin, pauvrement, maladroitement, qu'Hélène se hausse jusqu'à l'attitude significative : « Un autre sentiment, jusqu'alors vague, se précisait en son cœur meurtri. Cette Suisse à laquelle elle s'était attachée du plus profond de son être (où donc nous a-t-on montré cela ?), cette Suisse lui causait une impression étrangement douloureuse ; elle l'avait vue vendre bribe par bribe, charme par charme, le noble patrimoine des ancêtres... etc. »

Non, ce ne sont pas ces quelques paroles banales, et comme raccrochées à la dernière heure (d'un style qui semble emprunté aux discours patriotiques de Baudin lui-même), qui pourront nous satisfaire. Hélène les prononce parce qu'il fallait bien que quelqu'un dit quelque chose de semblable. Il n'y a pas d'autre raison.

La terre qu'on vend ne se défend pas, et n'est pas défendue ; il se peut que la lutte soit inutile, mais au moins en aurait-il fallu montrer, en un cœur, la véritable, la consciente souffrance. Au moins faudrait-il quelqu'un qui aimât en artiste, en poète, son pays, quelqu'un en qui le pays vécût. Ce n'est pas le petit professeur Richardet, si vite et si habilement réduit au silence. Il aurait fallu, à défaut d'un personnage, que ce fût l'auteur lui-même. M. Reymond nous donne les éléments matériels du sujet, non les éléments psychiques et moraux. Qu'on comprenne bien que je ne lui demandais pas de faire de la morale !

— C'est avec un plaisir très vif que j'ai lu le volume de M. Courthion, intitulé *Le Jeune-Suisse*, qui contient un roman, ou plutôt une longue nouvelle, et quelques récits plus courts. *Le Jeune-Suisse* a paru déjà dans la *Bibliothèque Universelle*. C'est une œuvre très savoureuse, très vivante, un vigoureux récit des âpres et sanglantes luttes entre *gripious* et *ristous* dans un village du Bas-Valais, luttes auxquelles mit fin la guerre du Sonderbund.

Il y a là vraiment de la force, de la solidité, quelque chose de brut et de franc, d'obstiné et de crâne, de gauche et de fier ; de la violence calme et patiente, sans nerfs, sans emportement, par conviction de cœur, par sûreté de poigne. Haines rudes, qui cognent dur, mais sans colère, sans injures, et qui se satisfont parfois en de grosses plaisanteries ; quelque chose de tendre aussi, des spontanéités d'âmes fraîches, du pittoresque, de la poésie, de la transparence.

Tout cela est bien de race ; cela a l'odeur du terroir ; cela tient au sol, c'est nouveau et enraciné comme un vieux cep : c'est du cru.

Mais si l'inspiration même est d'une rare saveur, l'expression parfois est maladroite par trop de prétention, et parce qu'elle veut se donner des airs de littérature. Que M. Courthion parle par exemple de la « coupole du Combin ciselée dans les fulgurations matutinales », cela me fait pousser des cris de rage et de dépit. Il peut être si admirablement sobre et robuste quand

il ne songe pas à faire de l'art ! Oh ! la mauvaise, l'inutile peine qu'il se donne pour « bien » écrire !

Il peut être un de nos auteurs les plus originaux, les plus neufs, les plus puissants ; il peut être le premier vrai Valaisan. Il peut se vêtir de bon drap du pays, et il se croit obligé, parfois, pour se faire beau, de porter de la confection pour calicots.

— Viennent de paraître en volume, sous le nom de *Croquis genevois*, un certain nombre d'exquises causeries que Gaspard Vallette avait, pour la plupart, publiées en feuilleton dans le *Journal de Genève*. Une préface émue de M. Philippe Godet les précède. Ah ! la charmante lecture, si pleine de fin bon sens, de malice souriante et indulgente ! Quel joli livre on ferait sous ce titre : *Gaspard Vallette genevois* ! Comme on le définirait bien ainsi, sans le rétrécir ! Il est la fleur du meilleur Genève. Il aime sa ville d'une affection narquoise et attendrie ; si intelligente et si caressante ! Il lui dit avec ironie des choses délicieusement émues. Il ne la morigène pas d'un ton austère ; il sait bien qu'il faut lui passer quelque chose ; tout son plaisir, c'est de la regarder vivre. Il ne s'aveugle pas ; il lui dit, fort nettement quand il le faut : voilà une sottise, voilà une impertinence. Mais on sent qu'il ne l'en aime pas moins. Il est Genevois d'esprit et de cœur, de culture, de goût. Son bon sens et sa sensibilité sont comme l'exquis produit des expériences successives de sa race ; en lui s'équilibre l'opposition des tempéraments et des temps. C'est pourquoi il comprend tant de choses. Il ne s'est pas dépouillé d'« autrefois » pour arriver à « aujourd'hui. » Ce qu'il a été, il le demeure, sans rien négliger de ce que le temps lui apporte. L'âme du collégien vit encore, aussi jeune, dans l'âme plus mûre du critique grisonnant. Ce sont toutes ces âmes unies qui lui font l'âme genevoise, l'âme à la fois une et collective. Et il est d'autant plus genevois qu'il a su être Suisse.

— A propos de Genève-Suisse, voici de M. Th. Aubert un roman historique genevois, « 1814 », qui se termine justement par

ces mots : « L'an de grâce mil cinq cent vingt-six, Messieurs les syndics offrirent en la maison de Ville un honorable banquet aux ambassadeurs de Berne et de Fribourg venus prêter devant les citoyens assemblés le serment de combourgeoisie.... Désormais la Cité, seize ans humiliée, regardera l'avenir sans défaillance. »

M. Guillaume Fatio loue, dans la préface, l'intention patriotique de ce roman. Restons-en là. C'est bien ce qu'il faut en dire. L'auteur, je pense, n'attendait pas plus. Il aurait mieux atteint son but s'il n'avait alourdi et obscurci sa phrase d'expressions « genevoises », depuis longtemps hors d'usage, extraites du *glossaire* de Jean Humbert, et qui forcent à revenir sans cesse au vocabulaire.

— Parlerai-je de *Figasse et Duranpont*, croquis genevois par Pierre Duniton? C'est d'un Genevois que le succès de vaudoiseries trop notoires a piqué d'émulation. Le genre en lui-même me plaît peu, qu'on écrive en vaudois ou en genevois. Mais dans ce croquis sans prétention, je reconnais qu'il y a de l'entrain, du pittoresque, que les types ne manquent pas de vie, et que malgré le ton, le sentiment n'est pas vulgaire.

— J'ai parcouru, de Joseph Autier, les *Hauts faits de la bande des Ormes*. C'est un charmant livre d'enfants, très vivant, qui fait penser aux meilleurs ouvrages de M^{me} de Pressensé, heureusement allégés des morales inutiles. C'est à recommander chaudement.

— Une préface de M. Henry Bordeaux semble donner quelque importance au roman de M^{lle} Camille Mars : *Pas jolie*. M. Henry Bordeaux est charitable. Je n'ai pas lu le roman jusqu'au bout ; ce qui ne veut pas dire que j'aie le moindre doute sur la façon dont il se termine. C'est une œuvre d'une naïveté touchante et d'un style généralement incolore. Si encore il n'était pas souvent impropre!

— M. Paul Budry, dont l'esprit est si curieux, et dont la plume, fort alerte et d'une heureuse abondance, se trempe parfois, en ses *Notes d'art*, d'une encre un peu corrosive, donne,

chez Plon & Nourrit, du *Miroir de la Perfection du bienheureux François d'Assise*, une version française toute pénétrée d'angélique candeur ; version fort respectueuse du texte, et d'un goût parfait, d'une fraîcheur d'accent tout à fait délicieuse. Parmi les jeunes qui écrivent, il en est peu qui aient, autant que M. Budry, d'élégantes ou savoureuses ressources de style, et de séduisantes ingéniosités d'esprit.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Une mine d'hélium et une mine d'émanation. — Les greffes osseuses empruntées au cadavre. — Correction de la lumière de la lampe à vapeur de mercure. — La spectroscopie céleste et la constitution chimique des astres. — Comment préparer les eaux d'alimentation des chaudières. — La construction de maisons au moule. — Publications nouvelles.

Chacun sait que l'hélium a été découvert dans le soleil d'abord. Ce n'est que postérieurement qu'on a trouvé dans certains corps une substance présentant les mêmes caractères spectroscopiques, et que l'on a identifiée avec l'hélium solaire. L'hélium existait sur terre ; et même en une certaine abondance. C'est ce qui ressort des récentes observations de MM. Ch. Moureu et Lepape sur le grisou. Celui-ci montrait que certaines mines grisouteuses sont de véritables mines d'hélium. Les deux chimistes en question ont analysé le grisou de diverses mines, Liévin, Anzin, Lens, Mons, Frankenholtz, et y ont trouvé une forte proportion d'hélium. A Mons, en particulier, c'est par mètres cubes que l'hélium est chaque jour rejeté dans l'atmosphère. D'où vient-il ? On ne sait. Si l'on trouvait de l'émanation, on croirait qu'il y a du radium. Celui-ci, en effet, donne de l'émanation, qui donne de l'hélium. Mais l'émanation manque. On ne sait donc pas d'où vient cet hélium.

Ailleurs, c'est une véritable mine d'émanation qu'on a trouvée.

MM. J. Danne et V. Crémieu, analysant les gaz se dégageant au griffon des sources de Colombières sur Orbe, dans l'Hérault, les ont trouvés nettement radioactifs, et la radioactivité tient à la présence d'émanation. En vingt-quatre heures, les sources dégagent 860 milligrammes-minutes d'émanation. La source la plus riche était jusqu'ici celle d'Aix, avec 352 m. m. On voit que Colombières l'emporte de beaucoup. La source de la Chaldette serait plus riche en émanation, mais la quantité de gaz dégagée par vingt-quatre heures est beaucoup plus faible qu'à Colombières : 46 litres de gaz au lieu de 43 000 litres.

— Le chirurgien fait de plus en plus usage des transplantations osseuses, dans la chirurgie des membres, par exemple pour remplacer des parties d'os, ou d'os et d'articulation qu'il a fallu réséquer pour cause de maladie locale. Mais où prendre les fragments d'os nécessaires ? On ne peut pas toujours les emprunter au malade même, ou bien à un membre amputé, car les amputations se font plus rares ; et on ne dispose pas assez de condamnés à mort dont on puisse utiliser le cadavre. Dans ces conditions, un chirurgien allemand, M. Kuttner, s'est demandé si l'on ne pouvait pas utiliser tout simplement les cadavres. Et il a essayé dans trois cas dont l'histoire est intéressante.

Le premier concerne un sujet atteint de sarcome du haut du fémur, nécessitant la résection du tiers supérieur de l'os, avec sa tête articulaire. M. Kuttner a pris, douze heures après le décès, la partie correspondante à un sujet mort de tumeur cérébrale : il l'a conservée au froid vingt-quatre heures, et l'a substituée au fragment enlevé. Douze mois après, l'opéré marchait, et avait une bonne articulation : mais le sarcome se généralisa, d'où mort. Il ne semble pas que l'os greffé ait survécu : mais il a servi de soutien à une néo-formation osseuse.

Dans le second cas, analogue, il a fallu deux opérations, l'os s'étant, après la première, brisé à l'union de l'os ancien et du nouveau : mais les choses paraissent être en bonne voie.

Dans le troisième, on a remplacé le haut du tibia (pour cause

de chondrôme), avec plein succès, malgré des accidents infectieux : le malade a pu reprendre ses occupations d'agriculteur au bout de quelques mois.

Ces résultats sont assez encourageants pour que M. Kuttner se demande s'il n'y aurait pas lieu d'enlever en bloc les articulations tuberculeuses pour les remplacer par des articulations saines. Il l'a fait une fois (épaule), avec succès. La méthode est intéressante : il faudra voir toutefois ce qu'elle vaut, avec le temps.

— La lampe à vapeur de mercure a un inconvénient sensible. Elle donne aux gens une apparence macabre qui tient à ce que la lumière est trop riche en rayons verts. On a essayé de remédier à cet inconvénient de diverses manières : entre autres en remplaçant le mercure par un amalgame avec un métal donnant des vapeurs rouges, ou bien en mettant dans le tube luminescent un gaz émettant des radiations rouges ; mais sans grand succès. On a alors procédé autrement, en transformant par fluorescence une partie des radiations émises par la vapeur de mercure. Mais il fallait trouver une substance adéquate, et choisir celle qui réalise la transformation avec le moins de perte. Le corps auquel on s'arrêta fut la rhodamine. Elle absorbe toutes les radiations jaunes et vertes, et émet une fluorescence rouge. On l'utilisa d'abord en entourant le tube d'une gaze teinte à la rhodamine. Mais la gaze absorbait trop de lumière : l'éclairage devenait moins économique, et l'avantage de la lampe au mercure, on le sait, est surtout l'économie.

On a donc eu recours à un autre procédé : on a entouré la partie supérieure du tube d'un écran semi-circulaire fluorescent où la rhodamine, incorporée à un autre corps lui donnant de la stabilité, assure la transformation et la réflexion des rayons rouges.

La lumière donnée par les lampes à mercure ainsi transformées a, dit-on, une belle teinte blanche, qui n'altère ni la couleur des visages, ni celle des étoffes. Cela est fort heureux, car vraiment on est trop laid, à la lueur de la lampe Cooper-Hewitt originelle.

— Les astronomes s'occupent beaucoup, depuis que le spectroscopie leur a été fourni, d'étudier la composition chimique des astres : étoiles, comètes, nébuleuses. La question a un intérêt philosophique. On aimerait savoir si l'univers présente une unité chimique, si les corps existant dans les divers mondes sont les mêmes que les corps trouvés dans le sol, les eaux ou l'atmosphère. Sans doute, il est prématuré de conclure ; mais il semble de plus en plus évident qu'il n'y a rien comme éléments chimiques, même dans les astres les plus éloignés, qui n'existe sur terre aussi. A un moment, on a cru que l'hélium était un corps non terrestre : depuis, on l'a découvert sur terre. Rien ne permet de croire que les éléments des astres soient autres que ceux de notre globe. Seulement, il faut se dire qu'il n'est pas facile de déceler tous les corps des astres. Le spectre de certains ne peut parvenir jusqu'à nous pour des raisons que l'on connaît d'ailleurs. Et d'autre part, il est bien possible qu'un astre, à un moment donné de son évolution, ne puisse manifester que certains éléments. Encore une fois, sans conclure définitivement, il semble bien qu'il y ait unité chimique de l'univers.

— Une curieuse méthode pour combattre l'incrustation des chaudières à vapeur a été proposée il y a deux ans environ. Elle consiste tout simplement à faire couler l'eau d'alimentation des chaudières sur une tôle d'aluminium ondulée. En pleine lumière, par surcroît : dans l'obscurité, le procédé ne vaudrait rien. Rien de plus aisé ; et la tôle d'aluminium peut servir tant qu'elle dure, à la condition qu'on la brosse de temps à autre. Quelle vertu possède-t-elle donc ? on se l'est demandé, naturellement, et voici quelle serait l'explication, d'après de récentes recherches.

Par suite du mouvement de l'eau sur la tôle, mouvement dont on prolonge la durée par les ondulations données au métal, il se produirait des courants électriques, en présence de la lumière. Ces courants électriques détacheraient des quantités infinitésimales d'aluminium ou d'alumine de la tôle, et ces parcelles entreraient en solution à l'état colloïdal. Ces agrégats d'a-

luminium colloïdal constitueraient des centres de désagrégation, de décomposition du bicarbonate de chaux, origine des incrustations. Le sel calcaire, au lieu de se décomposer, et se fixer sur les parois de la chaudière, formerait désormais une boue, ou une poussière sans inconvénients, dont on se débarrasse de temps à autre en vidant la chaudière. Telle est la théorie.... Mais on aimerait savoir si le procédé se répand dans la pratique. Les incrustations des chaudières sont fort incommodes et onéreuses ; on serait bien aise d'en être débarrassé.

— Une méthode nouvelle de construction vient de se manifester. Permettra-t-elle de faire quelque chose de moins banal, de moins monotone que les habitations ordinaires ? Ce serait à souhaiter. Et ce serait possible, car, avec le procédé en question, il n'en coûterait guère plus de faire de l'élégant que de l'ordinaire. Ce procédé, proposé par Edison il y a quelques années, vient d'être réalisé par une société hollandaise qui s'est constituée pour la construction des maisons par moulage du ciment armé. Cette société vient de construire sa première maison à Sant-Poort, près de Harlem. Elle opère au moule. Elle a dressé des cadres, divers de forme et de dimensions, qui servent à établir des caissons, des moules, dans lesquels on coule du ciment. On commence naturellement par couler les murs des caves, et les fondements ; et on procède successivement, en montant les cadres sur les parties déjà faites. La coulée prend peu de temps ; on retire les cadres après que le ciment est devenu solide ; et en somme le travail va vite. Jusqu'ici on n'a opéré qu'en petit, en moulant une maison à deux étages. Mais il est bien possible que le procédé puisse être employé pour des constructions plus importantes. Celui-ci comporte une économie sensible. Il donne des garanties contre l'incendie et la vermine ; et la maison est plus chaude en hiver et plus fraîche en été. Il faudra voir ce que la maison moulée vaut, avec le temps, si les réparations ne sont pas trop souvent nécessaires. Car les constructions dites économiques sont souvent dispendieuses, en exigeant de fréquentes réparations.

— Publications nouvelles : *La truite domestique, production rationnelle des salmonidés en eaux fermées*, par M. H. L. A. Blanchon (L. Laveur, Paris) résumé intéressant de ce qui concerne l'incubation, l'élevage, l'alimentation, la vente et les débouchés des salmonidés élevés artificiellement, par un homme du métier.

— *Les transformations brusques des êtres vivants* par L. Blaringhem (Flammarion, Paris), étude et mise au point de la théorie, des faits de la mutation ou variation brusque, des conséquences possibles du phénomène, en philosophie et en pratique aussi ; nul n'était plus en état de composer ce volume que M. L. Blaringhem. — *La longévité à travers les âges*, par M. M. A. Legrand (Flammarion). Ouvrage intéressant, montrant que, grâce à l'hygiène, on vit plus longtemps en moyenne. Il faut savoir gré à l'auteur de ne pas accepter comme réels tous les récits qui nous sont venus sur la longévité extraordinaire de nombre de personnages. On trouvera dans son livre un bon exposé des moyens qui permettent de vivre plus longtemps et de vieillir moins tôt. — *Mémoires biographiques et philosophiques d'un astronome*, par C. Flammarion (Flammarion). Tome I^{er} d'une autobiographie qui a beaucoup d'intérêt et de charme. M. Flammarion a de la philosophie, et de la sincérité, avec du bon sens : son livre le fait aimer. L'auteur a beaucoup vu d'hommes et de choses, et en parle de façon attrayante. Ce tome I^{er} conduit jusqu'à 1870. On n'y trouve guère d'astronomie, bien entendu ; c'est une biographie, avec notes sur les hommes et les choses.

— *Flore complète illustrée en couleurs de la France, Suisse et Belgique*, par G. Bonnier (Librairie de l'Enseignement, 1 rue Dante, Paris). C'est ici le début d'une publication qui sera très étendue (10 volumes environ, in-4° avec planches) et se fera par fascicules de texte avec 6 planches. Les 5 premières sont en vente. L'illustration est très belle, et intéressera l'artiste. Le botaniste l'appréciera aussi, de même que le texte, qui est plein de renseignements qu'on ne trouve généralement pas dans les ouvrages descriptifs : indications sur le mode de végétation et de propagation, sur la biologie, la distribution, les utilisations, les préfé-

rences géologiques, etc. Chaque fascicule se vend à part pour qui ne veut pas souscrire au tout. Les premiers fascicules sont consacrés aux renonculacées. — *Géologie du bassin de Paris*, par Paul Lemoine (Hermann & fils, Paris). Il s'agit du bassin de Paris au sens large, des Vosges à la Bretagne et de la Belgique au plateau central. Ouvrage excellent au point de vue scientifique et aussi au point de vue des applications, l'auteur faisant une très large place aux questions d'agriculture, d'hydrologie, de matériaux, de gisements, etc. Illustration abondante, coupes, cartes, etc.

CHRONIQUE POLITIQUE

Une paix troublée. — L'accord franco-allemand. — L'Italie et la guerre.
— En Suisse : les élections au Conseil national.

Nous vivons dans la paix ; c'est une affaire entendue et, peut-être par un effet d'habitude, les chefs d'Etats continuent, toutes les fois qu'il en ont l'occasion, à proclamer leur ardent amour pour cette paix, le plus grand des biens. Pourtant il faut quelque bonne volonté pour admettre que nous sommes en progrès, que nous tendons vers une ère de modération et de fraternité où les rares différends entre peuples seront promptement et facilement réglés par des arrêts de tribunal.

Sur la côte de l'Afrique, une guerre de conquête se poursuit entre deux grandes puissances européennes et rien n'en fait prévoir la fin. A la Perse, qui péniblement s'oriente dans la vie constitutionnelle, le gouvernement russe, dont bien d'autres choses, semble-t-il, devraient solliciter l'attention, vient d'envoyer un ultimatum motivé par de prétendues insultes dont aurait été victime son consulat ; acte connu de fort à l'égard de faible auquel l'Europe est plus qu'habituee. En Chine, la guerre civile se poursuit ; des armées de quelques milliers d'hommes

se disputent des territoires grouillants de peuples ; ce qui fait croire que cela pourra durer longtemps. Et des récits sinistres courent sur le danger auquel, sans trop le savoir, nous avons échappé récemment. La guerre à propos de l'affaire marocaine a, paraît-il, été toute proche et la flotte anglaise, décidée à commencer l'action, surveillait étroitement la flotte allemande, prête, au premier signal transmis par la télégraphie sans fil, à mettre en danse ses gros canons.

De là une tension nerveuse à laquelle notre société contemporaine avide de quiétude et de bien-être a quelque peine à s'habituer. Et nous avons appris avec indifférence que M. Balfour, ce vétéran, abandonne la direction du parti conservateur anglais, qu'en Autriche le comte de Stürgkh remplace comme premier ministre le baron de Gautsch ou que sa sainteté Pie X, cédant enfin aux prières des gouvernements et des fidèles, s'en va faire une « fournée » de dix-huit cardinaux.

— La grosse affaire de ce mois est la signature de l'accord franco-allemand. Il est sous toit, enfin ! depuis le 4 novembre. Tous ceux qui avaient suivi cette laborieuse et décevante affaire ont poussé un soupir de soulagement. Les nations rivales qui, à propos de parages et de peuples lointains et inconnus, avaient vu se dresser le vilain spectre de la guerre qu'elles connaissent trop bien auraient dû pousser un cri de joie.... C'est un concert de récriminations et de plaintes qui s'est élevé. En Allemagne, la presse presque unanime a attaqué le gouvernement. A quoi cela sert-il d'avoir une flotte imposante et la plus forte armée du monde si l'on recule à la première sommation ? Au Reichstag, le chancelier, M. de Bethmann-Hollweg, et le secrétaire d'Etat, M. de Kiderlen-Wächter, ont eu une attitude rien moins que triomphante. Les discours des orateurs sonnaient comme un cliquetis d'épées ; ils dénonçaient à l'envi la défaillance de la patrie allemande. On voyait un auditeur illustre, celui qui, selon toute apparence, portera un jour la couronne impériale, manifester son enthousiasme à l'ouïe des paroles belliqueuses et désapprouver par des hochements de tête les répliques officielles.

Toutes choses qui sont un signe des temps et un présage d'avenir.... Mais, c'est ici que cela se complique : le mécontentement est presque aussi vif en France qu'en Allemagne. La plupart des journaux considèrent l'accord comme un assez pauvre pis-aller ; le ministère Caillaux est en fâcheuse posture.

Tout arrangement diplomatique suppose des concessions réciproques et, comme il est dans la nature humaine de regretter plus ce que l'on perd que d'apprécier ce qu'on va acquérir, on pourrait arguer des plaintes des intéressés que le traité récent réalise un sain équilibre, que les abandons et les avantages des parties se dosent dans une proportion exacte. Mais en regardant du dehors, sans prévention ni parti pris, le traité ne provoque-t-il pas des critiques ?

Il y aurait eu un accord simple et normal : l'Allemagne aurait renoncé à toute ingérence au Maroc et la France aurait abandonné un territoire africain. Chaque puissance aurait su exactement ce qu'elle avait et, ni d'un côté ni de l'autre, l'honneur national n'aurait eu à en souffrir. L'Allemagne officielle, en effet, n'est intervenue jusqu'ici qu'en faveur de la souveraineté du sultan ; elle a toujours déclaré qu'elle n'avait dans l'empire chérifien que des intérêts commerciaux et économiques. Indépendamment des difficultés avec l'Angleterre qu'un établissement au nord-ouest de l'Afrique lui aurait values, elle n'est pas outillée pour agir au Maroc : elle n'a ni l'armée coloniale que requiert la police du pays, ni l'habitude des affaires arabes. La « porte ouverte » est ce qui lui importe le plus ; l'activité de ses industriels et l'ingéniosité de ses traitants fera le reste. La France a beaucoup plus de territoires qu'elle n'en peut utiliser, et les déplorable statistiques qu'on publie sur le mouvement de sa population prouvent que sa force d'expansion est limitée. Depuis trente et quelques années, elle n'a rien su faire au Congo, sauf de l'affermier à des compagnies concessionnaires qui ont fait partager au gouvernement la responsabilité de leurs procédés odieux. L'Afrique du nord, au contraire, est un magnifique champ de travail. C'est là, dans cette immense île montagneuse

qui s'étend entre le désert et la mer qu'est vraiment la « plus grande France. » Pour compléter ce domaine, la métropole a consenti maint sacrifice. Elle a cédé l'Egypte à l'Angleterre ; elle s'est désintéressé de la Tripolitaine en faveur de l'Italie ; à l'Espagne elle a reconnu, par le traité secret de 1904, au nord et au sud-ouest du Maroc, une zone d'influence dont les proportions inattendues étonnent et inquiètent les Français aujourd'hui ; seule l'Allemagne faisait encore opposition : elle pouvait acheter son désintéressement.

Mais, pour être bon, l'accord aurait dû être franc et net ; et ce n'est pas le cas.

Le français a toujours été la langue diplomatique. Il s'est glorieusement acquis ce droit. Rien n'est clair comme un rapport d'ambassadeur d'ancien régime et les protocoles des vieux traités ne laissent place à aucune équivoque. Pourquoi l'accord franco-allemand est-il si mal rédigé ? Il est d'une langue embarrassée, surchargée d'incidentes. On dirait que les secrétaires français ont traduit des phrases qu'ils comprenaient mal, à moins qu'ils aient voulu éviter quelques difficultés dans le présent, quitte à préparer des ressources aux ergoteurs de l'avenir. Et, comme si la complication n'était pas assez grande : au double traité sont jointes deux « lettres explicatives » qui allongent la matière sans expliquer grand'chose.

Il y a plus, les deux puissances se pénètrent trop. On sent que l'Allemagne n'évacue le Maroc qu'à regret. Elle promet de n'apporter aucun obstacle à l'œuvre d'organisation de la France, mais elle prétend surveiller cette œuvre de très près et, si les postes d'attente qu'elle se réserve n'ont aucune valeur pratique pour elle, ils lui permettront des retours offensifs. D'après les explications de M. de Kiderlen-Wächter, il semble bien que l'Allemagne ne renonce ni à ses bureaux de poste, ni à ses protégés marocains. Elle maintient avec soin les organes de contrôle internationaux : la banque d'Etat, les comités des douanes, des travaux publics, des adjudications, la surveillance des chemins de fer.... Mieux que cela, l'acte de 1905 gardant force

toutes les fois qu'il n'est pas contredit par le nouvel arrangement, il faudra filtrer le protocole d'Algésiras, laisser tomber ce qui n'est pas compatible avec le régime futur et garder le reste; travail délicat et de longue haleine qui réclame de la bonne volonté réciproque.

Dans la région équatoriale, l'Allemagne étend son Cameroun aux dépens du Congo français. Mais elle fait plus : poussant devant elle comme deux longs tentacules, elle s'en va toucher sur deux points étroits le Congo d'une part, la rivière Oubangui de l'autre. Désormais le domaine français est coupé ; le grand empire de la Méditerranée au golfe de Guinée, avec le Tchad comme étape centrale, que rêvaient certains coloniaux, rentre dans le domaine de la chimère et la frontière franco-allemande affecte une forme si singulière, si anormale, dans cette immense Afrique où l'on devrait couper en plein drap, que tout de suite le public s'en est égayé et que M. Caillaux, en un moment de trop grande franchise, a reconnu la nécessité d'une revision ultérieure de la carte. Cependant, dans l'enchevêtrement des domaines, bien des choses ont dû être fixées : télégraphes, routes, chemins de fer, postes de ravitaillement, absence de fortifications, travail d'aménagement fluvial, liberté de transit, passage de troupes, de munitions.... Le traité congolais prévoit tout, réglemente tout ; c'est le fait de deux voisins qui prétendent travailler ensemble ; mais c'est aussi multiplier ce que le prince de Bülow appelait naguère les surfaces de friction.

L'accord franco-allemand a un immense mérite, c'est d'avoir été réalisé. Une fois les pourparlers engagés, il fallait aboutir. Une rupture eût entraîné, non pas logiquement, mais fatalement la guerre. Et maintenant que, par la violence des plaintes et des reproches, on peut mesurer les désirs et les ambitions, on se rend compte des difficultés que les négociateurs ont eu à vaincre. Certes MM. Cambon et de Kiderlen-Wächter ont été animés d'un vif désir de s'entendre ; ils n'ont pas ménagé les efforts dans leur interminable tête à tête ; et il n'a pas tenu à

eux d'aboutir à une œuvre plus simple et plus légère. Mais pourquoi une sorte de fatalité semble-t-elle présider aux rapports entre Français et Allemands ? Ils ne s'aiment pas ; c'est entendu ; toute espèce de souvenirs fâcheux les séparent ; ils devraient ne point rechercher les rapports, vivre de leur vie, suivre leur route dans le monde où la place ne manque pas. Mais toujours les chemins se croisent ; ils sont ramenés les uns vers les autres. Et, à chaque rencontre, ce n'est pas l'estime qui s'accroît, c'est l'amertume qui monte.

— La guerre d'Afrique nous réservait des surprises. Non pas que les grandes lignes aient changé : maintenant, comme il y a deux mois, la Turquie dépourvue de flotte est incapable de défendre la côte tripolitaine et la résistance indigène peut bien rendre la pénétration difficile, mais non pas l'emporter sur une armée européenne. Mais l'énergie des garnisons peu nombreuses et mal munitionnées qui, décontenancées un instant par l'intensité de l'attaque, reprennent sur toute la ligne l'offensive est un acte militaire du plus haut intérêt, tout comme le soulèvement national des Arabes et Berbères, douteux d'abord, paraît aujourd'hui un fait accompli. Peut-être les Italiens y sont-ils pour quelque chose.

On les a accusés d'effroyables cruautés ; ils se sont surtout trompés de milieu. Se croyant maîtres légitimes de Tripoli, ils ont été désagréablement surpris en constatant que la ville regorgeait d'ennemis, que les soldats qui défendaient l'oasis contre les Turcs étaient exposés à recevoir des coups de feu par derrière. Alors, ils ont voulu faire un exemple : fusillant ceux qu'ils surprenaient les armes à la main, déportant des Arabes en masse. Les usages de la guerre autorisent ces exécutions ; une ville européenne qui, coupable de pareils actes, subirait un semblable traitement ne pourrait s'en prendre qu'à elle-même. Mais, entre la morale de l'Europe et celle du nord de l'Afrique, il y a un certain écart ; le fidèle musulman qui défend son pays contre le giaour a, sur ses droits et ses devoirs, des idées que nous aurions quelque peine à partager. Les Français l'ont appris

à leur dépens quand ils conquéraient l'Algérie. En fusillant ceux qu'ils surprenaient avec des armes dans une ville où l'on va au marché armé, les Italiens s'exposaient à quelques erreurs. En transportant des centaines et des milliers d'hommes dans les îles qui avoisinent la Sicile, ils condamnaient un nombre respectable de familles à la mort presque certaine par la faim. Or les plaintes des innocents ont toujours fait plus d'impression que celles des coupables et, quand il s'agit d'élever la voix, les femmes et les enfants arabes ne connaissent point de rivaux. Pour les gens qu'ils voulaient délivrer de la tyrannie du sultan, les Italiens sont devenus des brigands et des monstres ; cependant que, dans tout le monde musulman, les fidèles s'indignaient de l'insolence du souverain étranger qui annexait de sa propre autorité une partie du domaine sacré du calife.

L'ingratitude des Tripolitains étonne quelques personnes au cœur droit. Pourquoi, disent-elles, ces gens qui ont tant souffert sous le joug de la Turquie ne font-ils pas bon accueil aux Italiens qui, tout en respectant leur religion, leur apportent les bienfaits d'une civilisation supérieure ? Malheureusement ces bienfaits sont très mal compris par ceux auxquels ils sont destinés. Le régime turc ne développe les ressources naturelles d'aucun pays ; il laisse croupir les peuples dans la pauvreté et l'ignorance. Mais ce régime, le sultan s'appelât-il Abdul-Hamid, n'est oppressif que pour le petit nombre, ceux qui comprennent, qui comparent et qui regrettent ; la masse du peuple, habituée aux privations et à la misère, croit que son sort est celui de toute l'humanité ; elle l'admet comme un mal nécessaire, quitte à jouir largement des quelques occasions de bombance qui surviennent ici et là. Ce qui la touche beaucoup plus, ce sont les ingérences de la bureaucratie européenne, le contrôle imposé à tous, l'évaluation des ressources, l'impôt prélevé régulièrement, sans parler de la répulsion instinctive de tout disciple de Mahomet en face d'un dominateur chrétien. Là encore l'Algérie où, après quatre-vingts ans de régime français, les indigènes de régions entières cherchent à émigrer au loin pour fuir les tracasseries administratives, pourrait fournir d'utiles exemples.

Peut-être, — mais je n'en sais rien, — les Italiens auraient-ils eu une promesse facile à faire, un geste simple à esquisser. En proclamant une suspension temporaire des taxes ou une plantureuse distribution de vivres, en étalant quelques-unes de ces marques de respect pour le culte par lesquelles le prodigieux metteur en scène qu'était le général Bonaparte faisait une si profonde impression sur le fellah égyptien, peut-être auraient-ils propagé leur bonne renommée jusqu'aux lointaines oasis du désert. Ils ont préféré la manière forte et ils ne possèdent de la côte d'Afrique que la zone étroite que couvrent les canons de la flotte. La campagne commencée de façon foudroyante butte dès les premiers pas et, si les journaux de la péninsule attribuent cet arrêt aux intempéries de la saison, d'autres prétendent que le ministère de la guerre, qui avait compté sur une simple promenade militaire, se trouve assez désorienté à la veille d'une expédition coûteuse et difficile. Même l'Italie n'a point recours aux attaques directes que l'on pourrait attendre de sa supériorité navale. L'offensive dans la mer Egée, sans cesse annoncée, ne s'est point dessinée jusqu'à maintenant et il paraît bien que, malgré sa forte situation diplomatique, le gouvernement de Rome rencontre là des oppositions européennes qu'il ne veut point braver.

Dans ces circonstances, on peut se demander si, en refusant d'avance toutes les modalités d'un traité par la proclamation d'annexion, les ministres de Victor-Emmanuel III ont été bien inspirés. La maison de Savoie avait d'autres traditions politiques ; elle n'aurait point sans cela réalisé son extraordinaire fortune. Il est vrai que les longues attentes et l'inaltérable patience qui caractérisaient le travail de l'ancienne diplomatie ne sont plus de mise aujourd'hui en face d'un peuple volontaire et févreux. Il est vrai encore que ces affaires de l'Orient turc sont fertiles en surprises : nous ne serions pas autrement étonné si, au plus fort du conflit, la brusque nouvelle éclatait que la paix se fera demain.

En Suisse, la nouvelle organisation militaire fait couler beaucoup d'encre. Une plume plus compétente que la mienne traitera, avant qu'il soit longtemps, cet important sujet dans la *Bibliothèque Universelle*.

Les élections au Conseil national n'ont provoqué que de rares surprises. Elles marquent une fois de plus le caractère conservateur de notre peuple qui, conscient de posséder, grâce au referendum, le moyen de contrôler l'œuvre de ses élus, n'aime pas désavouer ceux à qui il a témoigné sa confiance. Elles montrent aussi que le parti radical, très modéré et gouvernemental d'instinct, continue à correspondre à la moyenne de l'opinion.

Les cadres de la nouvelle assemblée ressembleront à ceux de la précédente. Tout au plus faut-il noter l'avance des socialistes : ils seront quinze, c'est-à-dire qu'ils formeront un groupe sérieux, capable d'exercer une action par lui-même. Cet accroissement n'est-il que le contre-coup des modifications électorales nécessitées par le dernier recensement ? Est-ce le signe d'une tendance plus profonde, un effet du mécontentement provoqué dans les masses industrielles par le constant renchérissement de la vie, un premier avertissement jeté à une assemblée trop tendre aux agriculteurs ? C'est tout cela, sans doute ; et ce n'est pas mauvais. Mieux vaut qu'un parti important proclame ses revendications dans les conseils d'un pays que de se jeter dans une opposition extra-parlementaire. Et si l'un ou l'autre des nouveaux venus lance une note un peu aiguë dans les débats d'une assemblée grave jusqu'à la monotonie, eh bien ! il n'y aura pas grand mal à cela.

Lausanne, 26 novembre 1891.

P.-S. — Au dernier moment, nous recevons la fâcheuse nouvelle de la mort de M. le conseiller fédéral Schobinger.

Né en 1849, à Lucerne, il fut élu au Grand-Conseil en 1872 et, deux ans après, tout jeune encore, devint membre du Conseil d'Etat de son canton. Il y resta pendant trente-quatre ans

et fit preuve, durant cette longue période, de qualités administratives remarquables et d'une élévation de vues qui lui créa de nombreux admirateurs et quelques ennemis aussi. Devenu conseiller national en 1888, il fut l'un des membres les plus écoutés de la droite et se trouva tout désigné, en 1908, pour prendre la succession de M. Zemp.

M. Schobinger n'a appartenu à notre haut conseil exécutif que pendant trois ans et demi. Pour la Suisse, c'est peu. C'est d'autant moins que, de par la tradition, le dernier venu au Conseil fédéral doit remplir les intérim et passer d'un département à l'autre au fur et à mesure des élections à la présidence. Obligé de s'assimiler les matières les plus diverses, M. Schobinger est intervenu quelquefois heureusement dans les discussions des chambres; mais il n'a pu imprimer sa marque dans aucun dicastère. Il laisse la réputation d'un administrateur exact, d'un homme aimable et droit. Il a été, complètement, un de ces magistrats comme notre pays en possède heureusement beaucoup qui, sans souci de l'éclat, accomplissent leur devoir sans trêve.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

QUELQUES LETTRES INÉDITES DE PIERRE VIRET. — 1 vol. in-8° de 160 pages.

PIERRE VIRET, SA VIE ET SON ŒUVRE (1511-1571), par *Jean Barnaud*, pasteur, docteur ès lettres. — 2 vol. in-8° de 703 pages. Saint-Aman (Tarn), Carayrol, 1911.

M. J. Barnaud est un ancien élève de cette petite faculté de de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud qui me paraît être un foyer discret d'excellentes études. Il a eu la pensée de consacrer à Lausanne et au canton de Vaud ce travail qui sera, je l'espère, suivi de beaucoup d'autres. Car M. Barnaud est de ceux que l'on peut, sans crainte de pousser imprudemment à une production inutile, encourager à travailler pour le public. Guidé par ce sens historique qui ne s'acquiert pas, il ira aux questions d'histoire qui sont vraiment intéressantes ; et obéissant à sa nature exacte, il les traitera à fond, sans y rien laisser d'obscur, comme il a fait pour la biographie de Viret.

Il y a eu du mérite, car il fallait remonter aux sources. Les ouvrages imprimés de Viret ne sont pas tant communs ; quant aux manuscrits, ils sont nombreux, mais disséminés. Ne fût-ce que pour établir avec précision la chronologie de la vie et de l'œuvre de Viret, de nombreuses fouilles étaient indispensables. Pour « indiquer exactement son rôle dans l'histoire de la Réformation », il n'y avait pas à consulter que sa correspondance : il fallait compiler aussi nombre de documents contemporains inédits également.

Faut-il ajouter que cette immense besogne devait être constamment encadrée par la lecture des ouvrages existants sur l'histoire générale vaudoise, helvétique, française ou européenne où M. Barnaud voulait replacer son héros ?

Ce grand effort a abouti à deux livres, tous deux soumis au jugement de la Sorbonne, l'un comme « thèse principale », l'autre comme « thèse complémentaire » de doctorat ès lettres.

Ce second livre, je ne me le dissimule pas, ne touchera que les lecteurs que la grâce historique a déjà touchés. C'est un recueil de lettres inédites de Pierre Viret, la plupart latines, publiées avec des notes historiques et biographiques qui les éclairent. Que d'ailleurs les personnes instruites qui seraient tentées d'y aller voir sachent que leur curiosité aura sa récompense.... Si le profond sérieux de Viret revêt ces lettres d'une importante gravité, ses qualités de cœur les nuancent d'un léger enjouement.

Ce caractère personnel de Viret, M. Barnaud s'y attarde, naturellement, comme il devait, dans son second ouvrage, celui que le public, et, j'imagine, surtout le public vaudois et lausannois, lira. M. Barnaud étudie, avec soin, dans son premier chapitre, les éléments constitutifs de ce caractère.... Viret lui apparaît comme une « incarnation du génie national vaudois. » Dans sa conclusion, M. Barnaud reprend et fixe le portrait du réformateur. Il en détermine les traits essentiels avec une précision consciencieuse, où je suis heureux de ne pas trouver ces préoccupations de « réhabilitation intégrale », de « glorification », disons le mot, d'édification à tout prix et coûte que coûte, qui ne sont pas spéciales aux « hagiographies » catholiques.

Ecrivain didactique de valeur, heureux au besoin comme « évangéliste des masses », Viret est avant tout le ministre de l'Eglise, M. Barnaud montre abondamment « les soins qu'il prenait de son troupeau. » Et ce fut aussi là le mobile habituel et dominant de ses actes historiques.

L'exécution de son idéal n'alla pas toute seule, on le sait. La plus grande partie du livre de M. Barnaud est le récit de cette lutte perpétuelle que fut toute la vie de Viret. Prédications propagandistes de la Réforme, démarches en faveur des Vaudois de Provence, pastoral de Lausanne, controverses avec Bolsec sur la prédestination, effort pour établir à Lausanne, sur le modèle de Genève, une discipline ecclésiastique, telles sont les principales « campagnes » de cette carrière batailleuse. C'est la partie qui intéressera le plus les lecteurs lausannois.... A la fin du récit de ces luttes, M. Barnaud trace un précis solide et clair des doctrines de Viret.

A partir de cette date, c'est à la France que Viret appartient. M. Barnaud l'y suit avec la même exactitude, à Nîmes, à Montpellier, à Lyon, à Orange et Pau.

De cet exposé si complet d'une belle vie, la Sorbonne a reconnu le mérite en décernant à M. Barnaud le grade de docteur dans les termes les plus éloquents dont elle use. J'ai eu le regret, après avoir encouragé et suivi de loin M. Barnaud dans son long travail, de n'être pas aux côtés de MM. Lemonnier, Debidour, Gazier, pour le féliciter de la belle réussite de son entreprise. N'aurais-je pas mêlé à mes éloges, comme il est fatal, et comme mes collègues l'ont fait eux-mêmes, quelques légères réserves?

N'aurais-je pas souhaité que M. Barnaud fît ressortir encore davantage et dans un relief plus accusé, la lutte de Viret avec les Bernois et la signification politique de ce conflit où l'Etat l'emporta?... Peut-être aussi eussé-je demandé à M. Barnaud de donner, dans une édition future, plus de vie et de relief à son personnage dont il ne faut pas laisser envahir la figure un peu terne par une grisaille excessive. Sa vie prouve qu'il fut un contemplatif singulièrement énergique, et militant, et combattif même. Pourquoi? M. Barnaud le dit : c'est qu'il « était aiguillonné par la conscience très nette de son devoir » et aussi « parce que l'influence et l'exemple de Calvin étaient là, qui le stimulaient. » Ne désirerions-nous pas que ces deux mobiles apparussent en une plus vive lumière?

Mais si j'avais pu assister à la « soutenance » de M. Barnaud, ce que je lui eusse dit surtout, c'est ma satisfaction de le voir apporter à notre Sorbonne un travail qui honore la littérature protestante française et qui deviendra classique dans la littérature protestante suisse.

ALFRED RÉBELLIAU.

LES VOIX DE LA MONTAGNE. Poésies, par *A. de Bary*. — 1 vol. in-16. Paris, Stock, 1911.

Chanter ce qu'elle aime est pour M^{me} de Bary un besoin, une fonction. Ame impressionnable et généreuse, elle ne veut pas garder pour elle la poésie qu'elle sent en toutes choses et traduit ses impressions en vers souvent fort beaux.

S'il lui manque l'imagination superbe, la puissance d'émotion et l'harmonie qui font les tout grands poètes, on ne peut refuser à M^{me} de Bary la faculté de sympathie, la finesse d'observation et

la personnalité permises à une femme du monde, plus de force aussi et de justesse dans l'expression, plus de simplicité digne qu'on ne s'attendrait à en rencontrer sous une plume si élégante.

Quelques-unes de ses strophes sur les Alpes sont tout à fait belles :

Qui dira la beauté des soirs à la montagne,
Lorsque le chant lointain des torrents s'accompagne
Du bleu frémissement des ailes de la nuit ?...

TENTATION

Tous les rochers sont beaux, tous les sommets me tentent ;
Tous les grands horizons avivent mon désir.
Je ne suis pas de ceux que les plaines contentent
Et qui dans l'effort moindre ont trouvé le plaisir.

.
O reine, crois-tu donc, lorsque je te contemple,
Interrogeant d'en bas ta ligne, ton contour
Plus pur, plus lumineux que le marbre d'un temple,
Crois-tu que j'ai trop peu de courage ou d'amour ?

De même la *Lutte*, les *Trois montagnes*, l'*Avalanche*. D'un genre différent, mais également bien venus, sont le *Parc*, le *Château féodal*, le *Vieil escalier*, *Entendez-vous les voix ? A la douleur*.

Dans le domaine purement sentimental M^{me} de Bary ne donne pas à sa pensée toute la clarté et le relief qui la rendraient originale; elle a parfois le tort de sacrifier à la rime imprévue.

Il n'en faut pas moins savoir gré à la femme de cœur et de tête qu'est M^{me} de Bary d'obéir à son inspiration, et de faire part à ceux qui sont moins bien partagés qu'elle des pensées généreuses, des impressions nobles et des souvenirs si vivants qui débordent de sa riche nature.

A. V.

LES MAÎTRES DU ROMAN RUSSE CONTEMPORAIN, par *Serge Persky*.

— 1 vol. in-16. Paris, Delagrave ; Lausanne, Payot, 1912.

Le roman russe est toujours en faveur dans les pays de langue française. Mais notre ignorance des choses slaves et nos idées préconçues d'Occidentaux nous exposent sur son compte à des méprises et à des erreurs de jugement. Aussi M. Serge Persky n'a-t-il pas eu tort de mettre en tête de ces études critiques, comme introduction, une brève esquisse du développement de la littérature russe. Cette littérature lui apparaît avant tout

comme une protestation et une lutte contre la tradition et l'ordre établi. De là, dans le choix de ses sujets et la manière de les traiter, une tendance réaliste, qui se concilie avec l'idéalisme de ses aspirations démocratiques. Ces caractères, M. Persky en demande compte presque uniquement aux conditions de la vie politique et sociale. Tout en lui sachant gré de nous avoir épargné les mystiques et nuageuses rêveries inspirées par l'idée de race, on peut regretter qu'il n'ait pas cherché davantage à déterminer ce qui, indépendamment des circonstances extérieures, est le fait du tempérament national. Ajoutons toutefois que dans ces simples notes l'auteur n'a pas visé à être complet, et que des études qui suivent on tirera sans trop d'effort quelques conclusions générales sur l'« âme russe. »

Les auteurs des nombreux articles parus sur Tolstoï au lendemain de sa mort tempèrent, pour la plupart, de sages et prudentes réserves les éloges qu'ils croient devoir lui décerner, et s'efforcent plaisamment de faire passer le colosse sous leur toise. Rien de tel chez M. Persky. S'il n'est pas l'homme des vigoureuses synthèses qui reconstituent une physionomie dans sa vivante originalité, il a le mérite de montrer en Tolstoï une individualité qui échappe à la commune mesure et qu'on ne saurait morceler sans la détruire. Il le prend comme un tout, un tout complexe, mais dont les divers aspects se laissent ramener à quelques traits essentiels, et dont on peut expliquer logiquement l'évolution parfois déconcertante.

M. Persky applique la même méthode aux autres écrivains qu'il passe en revue : Tchekhof, Korolenko, Véressaïef, Gorki, Andréïef, qui, malgré les caractères distinctifs que révèle en chacun d'eux un talent très personnel, se ressemblent par une commune pitié humaine et une commune recherche du sens de la vie, et sont pour cette raison des esprits de même famille ; Merejkowsky, qui en diffère par un idéal plus correct de perfection esthétique ; Kouprine, conteur impersonnel d'une puissance dramatique souvent poignante, qui constitue à lui seul comme un groupe à part. Tous ces auteurs, M. Persky les explique plus qu'il ne les juge. Sa critique, objective et ferme, ses analyses exactes, consciencieuses, pénétrantes, sans vaines subtilités, ne prétendent pas dispenser de la lecture des œuvres ni remplacer l'impression directe qui s'en dégage. En revanche, —

et c'est dans ces limites que le rôle du critique est vraiment utile, — il guidera ceux qui ne sont pas encore familiarisés avec les romanciers russes contemporains, et fera mieux comprendre aux autres une littérature qu'ils connaissent ou qu'ils croient connaître.

P.-L. V.

LA CROISIÈRE DU « CACHALOT », par *Frank Bullen*. — 1 vol. in-16. Genève, Atar.

Fait partie de la nouvelle collection Atar, *Ma jolie bibliothèque*, et se présente fort décemment sous sa reliure de toile rouge avec une carte et un certain nombre d'illustrations supérieures à celles qu'on rencontre ordinairement dans ce genre d'ouvrages. A de plus le mérite d'être écrit par un marin, un vrai. Peut-on l'être en effet davantage que sur une baleinière faisant la chasse au cachalot dans les mers australes, privé de tout le confort et de tous les perfectionnements des plus récents paquebots de la Hambourg and America Line ou de la Compagnie générale transatlantique ?

Avec la sincérité de la jeunesse, avec l'ardent amour qu'il portait depuis son enfance aux choses de la mer, Frank Bullen, un hardi matelot et un brave garçon, a noté pour l'édification de ses petits amis un récit qui ne manque ni de saveur pittoresque ni d'intérêt pédagogique. Les lecteurs en tireront un multiple profit, surtout s'ils sont avertis que ce récit a été pleinement vécu et n'est point le produit d'une complaisante imagination. Et l'on sait quelle est sur l'adolescence la puissance du vrai ! La *Croisière du Cachalot* unit véritablement l'utile à l'agréable, *utile dulci*, et comme, tout de même, la jeunesse d'aujourd'hui tient plus à ses aises que la génération à laquelle appartenait Frank Bullen, les parents timorés n'auront pas à craindre pour leurs garçons que l'auteur ne les séduise à refaire avec lui réellement son rude et pénible voyage autour du monde. R. F.

CHITA, par *Lafcadio Hearn*. Traduit de l'anglais par *Marc Logé*. — 1 vol. in-16. Paris, *Mercure de France*.

Une histoire ultra-exotique écrite par un ultra-cosmopolite dont on ne sait s'il est plus anglais que japonais. M. Lafcadio Hearn est un écrivain à la mode, et il a fait, à son apparition, autant de bruit que M. Rudyard Kipling, ce qui n'est pas peu

dire. Ses *Feuilles éparses de littératures étranges* sont déjà devenues classiques, si tant est que le genre en soit susceptible.

En tout cas personne n'a, depuis Chateaubriand, lequel a du reste quelque peu « bluffé », comme on sait, évoqué avec une puissance aussi remarquable les paysages américains. Une puissance plus âpre et plus passionnée, car M. Lafcadio Hearn est avant tout un tempérament. Il ne faut pas lui demander l'équilibre et la mesure : il va où sa verve le pousse, peu soucieux de se répéter ni de construire des architectures latines. Mais ses évocations sont prodigieuses et ses descriptions de la mer insurpassables. Un frisson d'épouvante vous saisit à la lecture du terrible cataclysme qui anéantit l'île Dernière, et les sites tropicaux de la Louisiane et du golfe du Mexique sont dépeints avec une vie intense et un coloris extrême.

En contraste avec cette peinture un peu *sensationnelle*, une exquise création enfantine, Chita, qui a donné son nom au roman, charmera les lecteurs plus sensibles aux éclosions d'âmes qu'aux drames formidables de la nature. R. F.

SUR L'AILE DES MOULINS. Roman, par *Lya Berger*. — 1 vol. in-18 Jésus. Paris, Colin.

Un roman de la collection Armand Colin « pouvant être mis entre toutes les mains, » comme dit le prospectus. C'est-à-dire un roman sage et décent, tout juste assez romanesque pour piquer l'imagination des jeunes cervelles féminines, tout juste assez réel pour ne pas tourner en conte bleu. Avec cela assez agréable et pas fatigant à lire, intéressant plus par le décor et le paysage hollandais, dont M^{me} Lya Berger nous donne de jolies descriptions, que par l'intrigue sentimentale.

Et encore ne faut-il rien exagérer. Cette intrigue sentimentale renferme une leçon ou, plus exactement, un conseil que nos sympathiques lectrices feront bien de méditer : se marier avec son fiancé à soi et non avec celui d'une autre. Les voilà averties. A elles de diriger leur barque vers le port sans virer de bord au risque de grosses complications ou de déplorables conséquences... ou de ne pas s'embarquer du tout, ce qui est encore dans bien des cas le plus sage parti à prendre. R. F.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SOIXANTE-QUATRIÈME

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1911. — N^{os} 190-192.

	Pages
ROMAIN ROLLAND, par <i>Paul Seippel</i>	5
LA LOI OU LE DROIT ? — Roman, par <i>Sémène Zemlak</i> . Cinquième et dernière partie.....	29
L'ENFANT TERRIBLE DU THÉÂTRE ANGLAIS: M. BERNARD SHAW, par <i>Maurice Muret</i>	67
ARMÉE PERMANENTE OU MILICE ? par le lieutenant-colonel <i>Emile Mayer</i> . Seconde et dernière partie.....	101
LADY BETTY EN AMÉRIQUE. — Roman, de <i>C.-N.</i> et <i>A.-M.</i> <i>Williamson</i> . Première partie	120
Seconde partie.. ..	343
Troisième et dernière partie	560
VARIÉTÉS: A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT, par <i>Paul Stapfer</i>	156
†EDOUARD TALLICHET	215
PRAGMATISME, par <i>Paul Stapfer</i>	225
BRAVO, CHARLY ! — Nouvelle, par <i>B. Grivel</i>	257
LA MIGRATION DES CHEFS-D'ŒUVRE, par <i>Casimir Stryiensky</i>	268
LES SENOUSSITES. LEUR ACTION POLITIQUE ET RELIGIEUSE, par <i>Edmond Montet</i>	280
POÉSIES, par <i>H. de Ziegler</i>	295
EN RAPPRENANT L'HISTOIRE DE FRANCE, par <i>Paul Vallette</i>	298
POURQUOI NOUS AIMONS L'ITALIE, par <i>Henry Aubert</i>	323
VARIÉTÉS: DE LA BEAUTÉ DES VILLES, par <i>Edm. Chapuisat</i> .	378

LES ASSURANCES MALADIE ET ACCIDENTS EN SUISSE, par <i>Horace Micheli</i>	449
LA VENGEANCE DE PERRET. — Nouvelle, par <i>Benjamin Vallotton</i>	477
LA VIE D'UN LETTRÉ SUISSE AU XVI ^e SIÈCLE. THOMAS PLATTER, par <i>René Morax</i>	493
DERNIERS VESTIGES ET DERNIERS SOUVENIRS DE L'ESCLA- VAGE AU GABON, par <i>C. Seguin</i>	529
LES VARIATIONS PÉRIODIQUES DES GLACIERS, par <i>F.-A. Forel</i>	537
VARIÉTÉS : GIBBON A LAUSANNE, par <i>Bernard de Cérenville</i>	602

CHRONIQUES PARISIENNES.

Octobre. — Météorologie et politique. — La disparition de la <i>Joconde</i> au musée du Louvre. — Une grande injustice réparée. — Comment empêcher le prêt des livres?.....	164
Novembre. — Bilan des catastrophes. — Le retour de l'élite aux mœurs campagnardes et le mouvement régionaliste. — A propos du centenaire de Théophile Gautier. — La cherté des vivres.....	385
Décembre. — Les députés et la réélection. — Une explication de M. Georg Brandes. — L'art décoratif au Salon d'automne et au Salon du mobilier. — Conseils de M. Emile Faguet sur l' <i>Art de lire</i>	610

CHRONIQUE ITALIENNE.

Novembre. — Tripoli. — Les exagérations de l'autocritique ita- lienne. — Les étrangers admirent souvent dans les choses italiennes ce qui le mérite le moins. — Quelques livres.....	394
---	-----

CHRONIQUES ALLEMANDES.

Octobre. § — Le nouveau Munich. — Vieux cafés berlinois. — L'ori- gine du mot <i>sekt</i> . — A propos de la bière blanche. — <i>Le lys indien</i> de H. Sudermann. — Un livre posthume d'Adolphe Wilbrandt. — Peter Rosegger et les enfants. — George Her- mann essayiste. — Livres nouveaux.....	172
Décembre. — La première version de <i>Wilhelm Meister</i> . — A propos de Jean-Paul. — Les <i>Mémoires</i> de Bebel. — Œuvres posthumes de Gustave Freytag. — Max Liebermann. — Un nouveau roman de Gustave Freytag. — Publications nouvelles.....	618

CHRONIQUE ANGLAISE.

Décembre. — Politique : à l'intérieur et à l'extérieur. — <i>Le dhurbar</i> . — Théâtre et livres.....	628
--	-----

CHRONIQUE RUSSE.

Octobre. — Le traité de Potsdam. — Difficultés finlandaises. — Les trente ans d'Okhrana. — Spectre de la famine. — <i>Le village</i> , roman de M. Bounine. — Les romans du comte Roniker. — Mort du poète Fofanov. — Les spectacles historiques.....	181
---	-----

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

- Novembre.** — A propos de l'épave du *Maine*; les causes de la guerre de 1898. — Les traités d'arbitrage. — La chaire et la haute société. — New-York est-elle la plus grande ville du monde? — Nécrologe: Mrs Carie Nation; Myrtle Reed. — Les livres..... 403

CHRONIQUES SUISSES.

- Octobre.** — *Orphée* à Mézières. — Premier tome des *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle*, de Vinet. — Quelques livres. — Exposition..... 191
- Décembre.** — Le centenaire de Viret. — *Terre vénale*. — *Le Jeune-Suisse*. — *Croquis genevois*... et quelques autres livres.... 638

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

- Novembre.** — Nos arbres. — Le dernier roman d'Ernest Zahn. — Un nouveau conteur — Un drame national. — Histoire et historiens. — Documents sur Hans Waldmann. — A propos de Jérémias Gotthelf. — Publications nouvelles..... 413

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

- Octobre.** — L'homme préhistorique figuré par lui-même: la gravure de la grotte de Rivière. — Comment amortir les bruits dans la construction. — Une observation de nuages noctiluques. — D'où viennent les comètes? — La lampe Moore. — Radio-activité des organes. — Pourquoi il ne faut pas dépolir les lampes à incandescence..... 199
- Novembre.** — Qu'est-ce que le *dry-farming*? principes généraux de la méthode. — Les messages quotidiens de la tour Eiffel. — Une utilisation de la T. S. F. par les bateaux de pêche. — Peut-on prévoir les éruptions volcaniques? — La lune est-elle encore vivante? — Publications nouvelles..... 420
- Décembre.** — Une mine d'hélium et une mine d'émanation. — Les greffes osseuses empruntées au cadavre. — Correction de la lumière de la lampe à vapeur de mercure. — La spectroscopie céleste et la constitution chimique des astres. — Comment préparer les eaux d'alimentation des chaudières. — La construction de maisons au moule. — Publications nouvelles..... 646

CHRONIQUES POLITIQUES.

- Octobre.** — Une trêve. — L'accord russo-allemand. — La république portugaise et son nouveau président. — Le *parliament bill* voté par les lords. — Une grève. — La négociation marocaine. — Répercussions en Allemagne et en France. — Ambitions anciennes et nouvelles. — La mort de Stolypine. — En Suisse.... 205
- Novembre.** — Autrefois et aujourd'hui. — Les Italiens partent en guerre. — Le contre-coup en Turquie. — La guerre et l'Europe. — La discussion franco-allemande. — Les royalistes portugais. — L'Espagne au Maroc. — Une révolte en Chine. — En Suisse. 426
- Décembre.** — Une paix troublée. — L'accord franco-allemand. — L'Italie et la guerre. — En Suisse: les élections au Conseil national..... 652

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

	Pages
<i>Aulard, A.</i> — Napoléon I ^{er} et le monopole universitaire.	436
<i>Prades, Eugénie.</i> — Hors la loi.....	438
<i>Doumergue, E.</i> — Jean Calvin. Les hommes et les choses de son temps. Tome IV: La pensée religieuse de Calvin.....	439
<i>Sartiaux, Félix.</i> — Villes mortes d'Asie-Mineure.....	442
<i>Tissot, Ernest.</i> — Nouvelles princesses de lettres.....	443
<i>de Blonay, M^{me} la baronne.</i> — La moisson du passé. Poèmes.....	444
<i>Le Braz, Anatole.</i> — Ames d'Occident.....	444
<i>Dumoulin, Maurice.</i> — Les ancêtres d'Alfred de Musset. — Etudes et portraits d'autrefois.....	446
<i>Lagerlöf, Selma.</i> — Le livre des légendes.....	446
<i>de Saint-Léger, J.</i> — Etait-ce Louis XVII évadé du Temple?....	447
<i>Trent, William-P.</i> — Littérature américaine.....	447
<i>Angot, E.</i> — Louis de Talleyrand-Périgord (1784-1808).....	448
<i>Pougin, Arthur.</i> — Marie Malibran.....	448
<i>Barnaud, Jean.</i> — Quelques lettres inédites de Pierre Viret. — Pierre Viret, sa vie et son œuvre (1511-1571).....	662
<i>de Bary, A.</i> — Les voix de la montagne. Poésies.....	664
<i>Persky, Serge.</i> — Les maîtres du roman russe contemporain.	665
<i>Bullen, Frank.</i> — La croisière du <i>Cachalot</i>	667
<i>Hearn, Lafcadio.</i> — Chita.	667
<i>Berger, Lya.</i> — Sur l'aile des moulins.....	668



